

Le faucon du Siam

T 2 L'envol du faucon

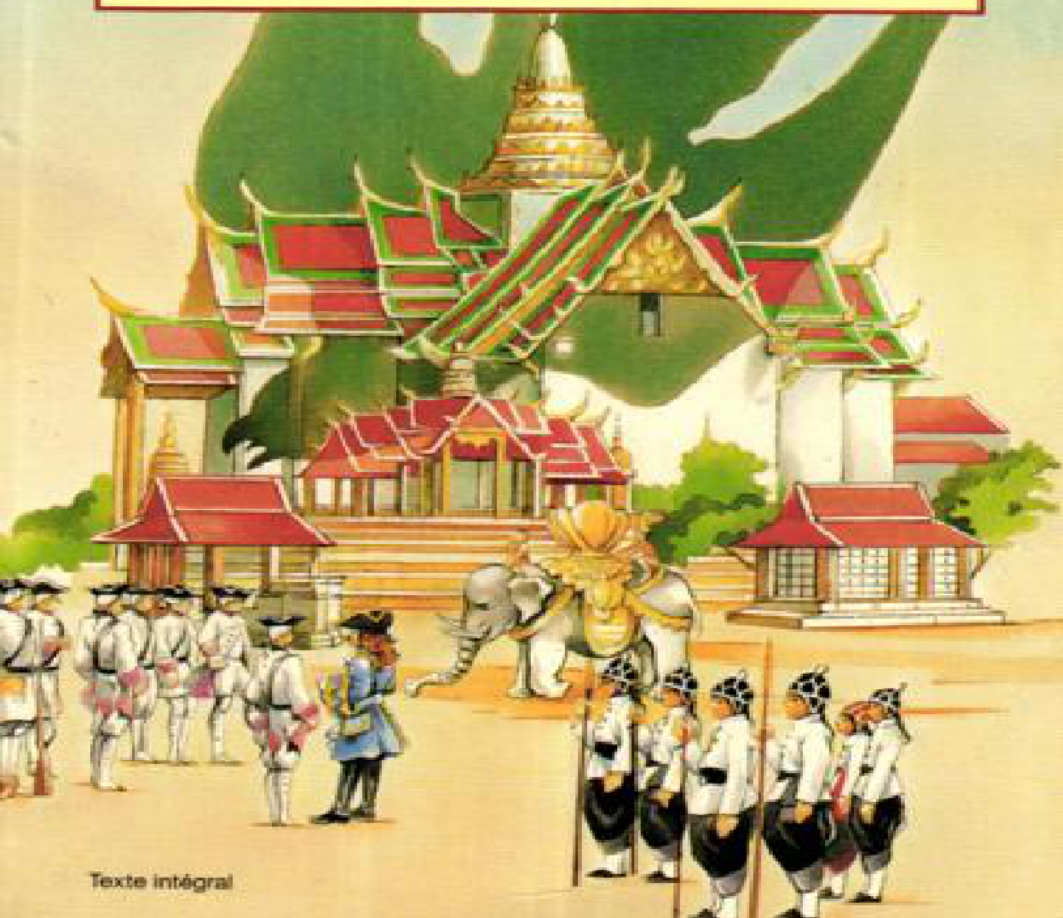
Axel Aylwen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LIVRE
de POÉSIE

AXEL
AYLWEN
L'envol du faucon
LE FAUCON DU SIAM **



Texte intégral

AXEL

AYLWEN

L'envol du faucon

LE FAUCON DU SIAM * *



S'aventurer au cœur du royaume du Siam, être reçu à la cour du roi Narai, gagner sa confiance au point de devenir son *Barcalon* ou Premier ministre : telle est l'extraordinaire épopée

vécue au xvii^e siècle par Constantin Phaulkon, un navigateur grec, et racontée dans *Le Faucon du Siam*.

AXEL

AYLWEN

L'envol du faucon



Mais des nuages s'amassent bientôt sur la tête du puissant conseiller et ami du monarque. Les intrigues de la cour, les pirateries de quelques-uns de ses anciens amis compromettent sa position. Lorsque débarque une ambassade de Louis XIV, accompagnée de cinq cents soldats, afin d'établir des comptoirs de commerce et de convertir Narai au catholicisme, Phaulkon doit déployer toute sa ruse de stratège et de courtisan, aidé par ses deux femmes, Maria, la catholique, et Sunida, son épouse siamoise...

Histoire, exotisme, érotisme, suspense : tout est réuni pour faire de cette histoire vraie un fabuleux roman d'aventures, au cœur fascinant de l'ancienne Asie.

48 FF tc

31/4674/3

Dépôt légal Impr. 3780D Édité 4186 06/1999 <3

AXEL AYLWEN

L'Envol du faucon

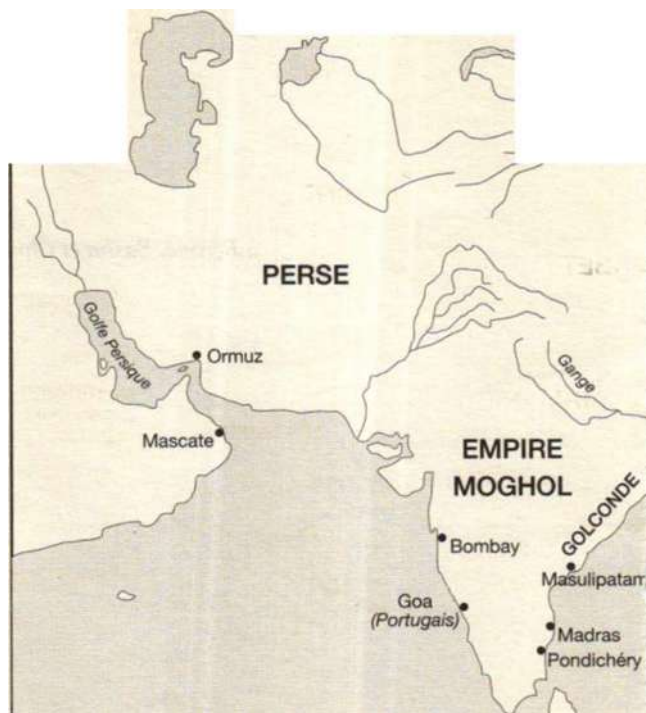
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR ISABELLE CARON

ANNE CARRIÈRE

Titre original : THE FALCON TAKES WING

© 1991, Axel Aylwen. © Editions Anne Carrière, Paris, 1997, pour la traduction française

à Bennie, Sasha et Christop l' er



W

Mascate \

empire moghol

Bombay (y

ilipatarr

Goa ,

(Portugais)

"Madras

Pondichéry

Mer d'Arabie

CEYLAN

Le Siam et les pays voisins au xvii^e siècle

X^e Macassar

S.



Nagasaki じ

formose

corée

Pékk! C_K, :->

chine

tibet

r h \ 7 Macao

xjbirmanie g¹ yy: p£2s

h.oogl1 p i) , (£/ha.nan t

^ \ v Chiang Mai Manille^

Pegu* z | *Lop Buri ^ yy \ \$=*Ayuthia cochinchine Tavoy »5r»Ban« u » ^ _ Go/fe
MerguiVt&^^W Mer **du Bengale** V ^ANEODGE _

C Poulo Condor

Pattani

lalacca **Mandais**)

.Pontianak

^ Batavia (**Hollandais**) //

Bantam, ' (**Hollandais**) --- bali timOr

0 L

500 1000 km _i_i

PROLOGUE

A la fin du xvii^e siècle, le Siam avait vu l'ascension sans précédent de Constantin Phaulkon. L'astucieux marin grec, l'ex-mousse de la Compagnie anglaise des Indes orientales, était devenu Barcalon de Siam, c'est-à-dire Premier ministre d'un pays dont les territoires, plus vastes que la France et l'Angleterre, ne le cédaient qu'à l'Empire du Milieu, autrement dit la Chine, et étaient gouvernés par le tout-puissant roi Narai.

Redoutant les ambitions coloniales des Hollandais, dont les coffres débordaient grâce au monopole du lucratif commerce des épices et dont les yeux gourmands semblaient convoiter le Siam, Phaulkon avait pris sous son bonnet d'annoncer une grande alliance entre le Siam et la France, forgeant les documents nécessaires avec la connivence sur place des jésuites français qui étaient prêts à participer à tout projet susceptible de hâter la conversion du roi Narai. Des exemplaires de l'alliance qui se concoctait furent passés au chef de

la factorerie hollandaise au Siam avec un résultat si brillant que les Hollandais, préoccupés par la perte récente de la Flandre devant les armées de Louis XIV, préférèrent ne pas risquer un autre affrontement avec le monarque le plus puissant d'Europe. Pour le moment du moins, ils continuaient à limiter au commerce leurs activités dans le royaume de Siam.

Quand, inévitablement, le stratagème fut découvert en France, l'ire du roi Louis, le Défenseur de la Foi catholique, fut grandement atténuée par l'intervention du père La Chaise, confesseur de Sa Majesté. Ce dernier persuada Louis XIV que Phaulkon le catholique agissait pour promouvoir la cause de la France contre celle des Provinces-Unies protestantes.

Et lorsque, quelques mois plus tard, splendidement gravée sur une feuille d'or, arriva une invitation du roi de Siam suggérant un échange permanent d'ambassades et offrant à Louis — en marque spéciale de son affection — le port de Ligor au sud pour y commercer, le Défenseur de la Foi catholique vit immédiatement les possibilités qui découlaient d'une telle proposition...

1

Golfe du Siam, 30 septembre 1687

Ancrés au large des côtes siamoises, cinq grands navires de guerre, qui dissimulaient leurs canons aussi soigneusement que la mission dont ils étaient investis, se laissaient bercer par la houle annonciatrice de l'aube. Le pavillon qui flottait au sommet de leur mât indiquait leur allégeance à Louis XIV, le Roi-Soleil, l'homme le plus puissant du monde occidental. Dans leurs entrailles vivaient quelque mille quatre cents hommes : ambassadeurs plénipotentiaires, directeurs du commerce, officiers de l'armée de terre et de mer, aides de camp, valets, domestiques, prêtres jésuites, chirurgiens, mathématiciens, menuisiers, cordonniers, maîtres charpentiers, peintres, musiciens, tailleurs et six cents hommes d'armes sous les ordres d'un maréchal de France. Beaucoup étaient malades et épuisés par les sept mois de traversée, les températures glaciales du Nord, la chaleur étouffante des tropiques, les vagues hautes comme des montagnes autour du cap de Bonne-Espérance, le roulis incessant qui donnait la nausée, les interminables journées de confinement. Dans les cales bondées où gisait la majeure partie des soldats, l'odeur de la mort le disputait à la puanteur de la vie. Les corps sales, entassés, gémissaient et remuaient au milieu des vomissures, se tournaient et se retournaient dans l'espace exigü, cherchant vainement le confort.

Ils avaient payé un lourd tribut. Le sort de leurs camarades défunts — quelque deux cents hommes, c'est-à-dire un bon quart des forces combattantes — n'était jamais bien loin de l'esprit des survivants. Ils avaient vu les dents

tomber comme feuilles en automne à cause du terrible scorbut, et par les nuits sans lune ils s'étaient demandé, entendant le bruit des cadavres jetés dans l'océan, qui serait la prochaine victime. Si une aide, sous forme de fruits et de légumes frais et d'eau potable, n'arrivait pas bientôt, le bilan allait s'alourdir.

A guère plus d'une lieue de distance, encore plongés dans l'obscurité, s'étendaient les rivages du Siam, frangés de palmiers, découpés par le vaste estuaire du Chao Phraya — le Grand Fleuve des Rois, qui serpentait vers le nord à travers l'empire tentaculaire du roi Narai jusqu'à sa brillante capitale, Ayuthia, cité du Paradis. Cependant, à l'insu des soldats qui souffraient, le général Desfarges avait ordre de ne faire débarquer ses troupes qu'une fois satisfaites les conditions du Roi-Soleil, qui demandait la cession à la France des ports stratégiques de Bangkok et de Mergui au lieu de Ligor. Bangkok, la porte du Siam, se trouvait tout près, à l'embouchure du grand Chao Phraya ; Mergui était le port maritime vital de la côte occidentale, sur le golfe du Bengale ; de lui émanait tout le commerce à destination de l'Inde et de l'Occident.

Les six cents soldats, simples pions sur l'échiquier politique, se demandaient pourquoi ils étaient consignés à bord. Cela faisait maintenant quatre jours que le jésuite Tachard était parti dans une chaloupe et que les hommes jetaient des regards de convoitise sur le littoral verdoyant, alléchés par la perspective de retrouver une nourriture fraîche, des médicaments, et la sensation de la terre ferme.

A bord du *Gaillard*, le vaisseau amiral de six cents tonneaux qui abritait l'élite de l'expédition, un petit groupe s'agitait déjà : l'envoyé siamois en France, de retour au pays, et son entourage de serviteurs et de secrétaires. Toute l'énergie de l'ambassadeur Kosa était concentrée vers un seul et même objectif : se rendre à terre pour avertir son souverain que ce convoi ne comprenait pas les cinquante gardes du corps d'élite que Phaulkon avait réclamés pour la protection du Seigneur de la Vie, en gage de l'amitié du roi français pour son frère siamois, mais une force d'invasion de six cents hommes placée sous le commandement d'un maréchal de France et appuyée par l'armement le plus sophistiqué qu'avait pu rassembler l'armée la plus puissante d'Europe. Si l'ambassadeur avait eu quelques doutes quant aux vraies intentions de cette force, ils s'étaient envolés lorsque ses demandes réitérées pour descendre à terre avaient été poliment mais fermement rejetées. On lui avait assuré que, par courtoisie envers Sa Majesté siamoise, un père jésuite avait été dépêché pour obtenir du roi l'autorisation officielle de débarquer. Mais Kosa savait à quoi s'en tenir.

Une heure avant l'aube du quatrième jour, il décida qu'il ne pouvait plus attendre. Il se glissa hors de sa cabine et posta des membres de sa suite à des

intervalles stratégiques afin qu'ils le préviennent si quelqu'un approchait. Puis il s'engagea à pas de loup dans la cursive obscure.

Kosa portait sa tenue complète de cérémonie : panung de soie fluide enroulé autour de la taille et chemise turquoise à col mandarin drapée lâchement autour de son torse brun. Il n'était pas coiffé de son chapeau pointu, conique, cerclé de trois anneaux d'or, mais le gardait attaché autour de son bras.

Il grimpa furtivement l'échelle menant au pont principal, s'arrêta juste avant l'écoutille et tendit l'oreille, la tête penchée sur le côté comme un oiseau. Sous la douce brise précédant l'aube, la membrure du bateau craquait légèrement. Il se hissa pour lancer un regard prudent. Personne en vue. Le pont du grand bateau français qui l'avait abrité pendant ces mois interminables semblait désert, Léviathan oscillant, plongé dans le silence. Dans la pénombre il parcourut des yeux la chaloupe la plus proche et chercha le trou petit mais efficace qu'il y avait percé à grand-peine dans l'obscurité des nuits précédentes. Enfin, se dit-il, lui, Kosa Pan, mandarin de première classe, aux dix mille marques de dignité, envoyé loyal et esclave du Seigneur de la Vie, allait s'enfuir, gagner le rivage et révéler à son puissant souverain la trahison des envahisseurs français ! Il emplît ses poumons de l'air chaud et humide. Malgré les obstacles qui l'attendaient, il était bon d'être de retour dans les eaux siamoises...

Tout autour de lui s'élevait un mur continu de brume qui le remplissait d'appréhension. La veille, à la lumière du jour, la distance qui séparait le vaisseau du rivage lui avait paru plutôt inquiétante — même pour un nageur expérimenté comme lui qui avait été élevé sur les rives du Chao Phraya. Mais à présent la côte était invisible ; pis encore, il se demanda quel serait l'appétit des requins. En tout cas la mer serait calme, à en juger par l'absence de vent. Si seulement il savait dans quelle direction se trouvait le rivage, il pourrait s'enfuir avant que le bateau ne s'éveille et que la visibilité ne permette à une vigie à la vue perçante de le repérer dans l'eau... et de donner l'alarme. Mais oseraient-ils lui tirer dessus ? Oseraient-ils tuer l'ambassadeur du grand roi qu'ils prétendaient venir honorer ? Tout dépendrait de leur désir de sauver les apparences.

A Brest, il avait vu les cales du bateau se remplir de trésors pour le Seigneur de la Vie : grands miroirs de cristal, lustres ornés, tables de marbre, écriitoires d'acajou, tapisseries d'Aubusson, pistolets incrustés de pierres précieuses, fusils et épées, horloges sophistiquées et globes pivotants, montres en or, selles et harnais de cuir, armures complètes, sans oublier une magnifique couronne d'or sertie de diamants, de rubis, d'émeraudes et de perles et trois portraits grandeur nature du Roi-Soleil lui-même. A quoi rimait tout cela ? S'agissait-il de présents destinés à consoler la cour de Siam de l'annexion de

son empire ? Les Français tenaient bien entendu à faire savoir que la totalité des mille quatre cents hommes à bord — des mathématiciens aux cordonniers, du plus humble fantassin jusqu'au maréchal de France — étaient eux-mêmes des présents du roi de France destinés au service du Seigneur de la Vie. Il était furieux à l'idée que le Seigneur de la Vie avait placé sa confiance en ces gens-là.

Lentement, la brume commença à se lever, et Kosa décida que le moment était venu. Entre les requins, les mousquets et la distance à parcourir, il était loin d'être certain du succès de sa tentative. Mais il était sûr d'une chose : il n'avait pas d'autre choix.

Il s'apprêtait à traverser le pont quand il entendit des pas s'approcher. Il battit précipitamment en retraite dans l'écoutille et se baissa, l'oreille aux aguets. Qui pouvait être sur le pont à pareille heure ? Le jour se levait à peine et les officiers ainsi que l'équipage dormaient encore paisiblement. Le bruit se rapprochait. Kosa Pan se releva un peu pour avoir ses yeux noirs et bridés au niveau du pont. Il distingua les silhouettes de deux hommes qui arpentaient le pont en parlant d'une voix étouffée. Même dans cette lumière incertaine, il n'y avait pas à se tromper sur la première. Ce dos très grand, dégingandé, ces épaules voûtées ne pouvaient appartenir qu'à un seul homme : Simon de La Loubère, ambassadeur plénipotentiaire de la cour de Versailles et chef nominal de l'expédition française. Kosa Pan serra les poings. S'il avait bien jugé de la situation, l'arrogant envoyé était l'insidieux instrument de Louis XIV dans le plan français d'annexion du Siam. Kosa le vit tirer avec irritation sur le col de sa veste. Bien que contrarié de ne pas trouver la voie libre, Kosa Pan éprouvait un étrange réconfort à voir les gestes du Français : ils indiquaient que le climat du Siam réussirait bientôt ce que le scorbut et sept mois de traversée éprouvante n'avaient pas suffi à accomplir. Déjà, en effet, malgré l'heure matinale, la chaleur et l'humidité augmentaient rapidement. La mousson saperait le peu d'énergie qui restait aux troupes françaises. Les deux hommes, qu'un mâât gigantesque semblait rapetisser, atteignirent l'extrémité du pont et firent demi-tour. Voilà qu'ils arrivaient à proximité de l'échelle, discutant avec passion. Kosa se baissa encore plus et tendit l'oreille : après un séjour de six mois en France, son français était suffisant.

Le compagnon de La Loubère était plus petit et plus trapu ; dès que Kosa le vit gesticuler, il reconnut Claude Cébéret du Boullay, l'un des douze directeurs de la Compagnie française des Indes orientales, chef et mentor de l'expédition en matière de commerce.

« Croyez-moi, les hommes sont physiquement épuisés, disait Cébéret avec force gestes. Nous devons les faire débarquer avant de subir d'autres pertes.

— Oui, dès que Tachard rentrera », affirmait La Loubère. Il leva les yeux vers le ciel où l'obscurité se dissipait lentement et jura. « Ce sera bientôt le quatrième jour ! »

Le Siamois écoutait, jouissant en secret du mécontentement du Français. C'était vrai. On était au quatrième jour, et toujours aucun signe de Tachard. Le jésuite avait été le seul que les Français aient autorisé à débarquer à leur arrivée — sans doute pour informer les Siamois de leurs conditions. Il tardait à Kosa de savoir quelles étaient exactement ces conditions, mais il craignait le pire. On avait choisi le prêtre en vertu de sa connaissance du siamois et parce qu'il était soi-disant ami de Phaulkon, le tout-puissant Pra Klang. Mais jusqu'où pouvait-on faire confiance à Phaulkon ? Là aussi, Kosa avait des doutes. L'homme était un farang, un maudit étranger, et ils étaient tous les mêmes, ces étrangers : obsédés de conquêtes commerciales et de croisades religieuses.

Cébéret fit la grimace. « Je n'ai jamais fait confiance à ces jésuites, Simon. Leur zèle religieux s'est souvent mis en travers des intérêts commerciaux de notre nation. »

La Loubère s'arrêta et mit une main sur l'épaule de Cébéret. « Une fois le Siam entre nos mains, Claude, vous serez libre de dicter la politique commerciale française comme vous l'entendrez. »

Cébéret n'avait pas l'air convaincu : « Mais combien de sang faudra-t-il d'abord verser ? »

— L'objet de notre mission, Claude, c'est d'abord et avant tout la conversion du roi de Siam. Par la persuasion si nous le pouvons, ou sinon par la force. Les considérations commerciales, même si elles sont importantes, doivent passer en second. »

Cébéret soupira. « Pourquoi vous, les fanatiques, avez-vous tant de mal à comprendre qu'on peut dominer un pays par une mainmise progressive sur son commerce ? »

— C'est là une conséquence de notre objectif, Claude, et non le moyen d'y parvenir. »

Arrivés à l'extrémité du pont, ils firent demi-tour. Une fois de plus, ils se dirigèrent vers l'échelle. Cébéret regarda le chef de la mission avec une répugnance à peine déguisée. « Mon approche est réaliste, la vôtre est tirée par les cheveux. Comment peut-on supposer que le souverain d'une dynastie aussi ancienne que la France, à six mille lieues de distance, envisage

d'embrasser la foi d'un pays qu'il n'a jamais vu ?

— Nous ne sommes pas un quelconque pays lointain, Claude. Nous sommes la France, le phare du monde civilisé. En outre, n'est-ce pas la divine Providence qui veut que nous disposions des services d'un catholique au faite du pouvoir, d'un favori à la

Cour qui n'est autre que le Premier ministre du roi de Siam ? Ce Phaulkon n'a-t-il pas laissé entendre dans ses lettres à notre souverain, le roi Louis, qu'il pourrait contribuer à persuader son maître d'adopter la vraie foi ?

— Peut-être, s'il est vraiment de notre côté. Mais quiconque doté seulement de la moitié de l'intelligence qu'on lui prête pourrait avoir des arrière-pensées. »

Kosa ne les entendait plus. Il passa la tête dans l'écouille et jura. Un semblant de lueur orange apparaissait à l'horizon. Il devait tenter son évasion maintenant ou jamais. Il s'apprêtait à s'élancer quand une voix soupçonneuse l'interpella d'en bas.

« Bonjour, Votre Excellence. Je vous ai observé. Vous étiez en train d'espionner, semble-t-il. » Celui qui s'exprimait ainsi, un officier français en uniforme, se mit à monter vers lui. Le petit ambassadeur devait faire vite. Si l'officier atteignait le pont, il ferait part de ses observations au chef de la mission, et Kosa serait probablement placé sous surveillance. Ce n'était pas le moment de tergiverser.

Kosa attendit que la tête de l'officier arrivât au niveau de ses pieds et lui décocha avec une rapidité fulgurante un coup qui l'atteignit au visage, lui écrasant le nez. L'homme poussa un hurlement, perdit pied et tomba à la renverse. Alertés par le bruit, La Loubère et Cébéret rebroussèrent chemin pour se précipiter vers l'échelle au moment précis où Kosa leur filait sous le nez comme une flèche. Les Français restèrent un moment éberlués, tandis que le Siamois gagnait le bastingage.

« Arrêtez-le ! » cria La Loubère. Puis, se rendant compte que le corpulent directeur, le seul homme présent, n'avait guère l'agilité requise pour une telle tâche, il cria : « Gardes, matelots, au secours ! » Mais il n'y avait personne pour entendre son appel.

Gesticulant pour ordonner à Cébéret de surveiller le Siamois, La Loubère dégringola au bas de l'échelle pour aller voir l'officier blessé. Cébéret courut au bastingage que Kosa était déjà en train d'enjambrer. Le petit homme n'allait tout de même pas sauter pardessus bord enveloppé de son panung de soie, avec son chapeau conique sous le bras ? C'est pourtant exactement ce qu'il fit

sous les yeux stupéfaits de Cébéret : il plongea dans les flots houleux et s'éloigna en nageant vigoureusement, avec des mouvements réguliers. Cébéret s'apprêtait à descendre chercher de l'aide quand deux marins ensommeillés firent leur apparition sur le pont en se frottant les yeux. Cébéret indiqua la direction du nageur. « Rattrapez-le ! » hurla-t-il.

Les deux marins restèrent cloués sur place. Puis l'un d'entre eux bégaya : « On... On... on ne sait pas nager, Votre Excellence ! »

L'officier de marine émergea sur le pont, le nez en sang, La Loubère sur ses talons. « Où est passé ce petit démon ? » demanda l'officier en jetant des regards furieux autour de lui. « Son coup de pied vaut celui d'une mule. » Cébéret désigna la mer.

L'officier se déshabilla en un clin d'œil et plongea pour se lancer à la poursuite de Kosa qui se trouvait déjà à bonne distance. Les autres, y compris les deux marins que l'épisode avait fini de réveiller, regardaient au bastingage. L'officier était un bon nageur et la rage décuplait ses forces. Il n'allait pas tarder à rattraper Kosa quand un aileron apparut à la surface de l'eau. Tout se passa très vite. Attiré par la traînée de sang, le requin s'élança sur sa proie. Le groupe du bateau vit avec horreur le triangle noir, clairement visible dans le jour naissant, rattraper le nageur. Puis il y eut un cri atroce et le malheureux fut entraîné au fond des flots.

La Loubère et Cébéret se regardèrent atterrés et se signèrent plusieurs fois. Puis La Loubère se tourna vers les marins qui tremblaient de peur. « Vite Vite ! Trouvez de l'aide pour mettre une chaloupe à la mer.

Il ne faut pas que cet homme atteigne le rivage, compris ? »

Il y eut soudain une activité fébrile et des hommes surgirent, une douzaine de soldats et quelques membres de l'équipage. Tous entreprirent d'aider à détacher la chaloupe. Pendant qu'ils s'activaient, La Loubère allait et venait jusqu'au bastingage pour observer la progression du Siamois. Il jura à plusieurs reprises. Le petit ambassadeur était de toute évidence un nageur expérimenté : il s'éloignait du bateau sans efforts. Plus un seul requin en vue. Cependant, la côte était à un bon demi-mille, et la chaloupe aurait vite fait de le rattraper. Si seulement ces rustres pouvaient se dépêcher ! Il jeta un nouveau coup d'œil au lointain rivage. Il était douteux qu'un homme pût couvrir cette distance à la nage. Il se rappela alors avoir lu que ces maudits Siamois grandissaient au bord de leur grand fleuve, celui qu'ils appelaient le Fleuve des Rois, et qu'ils apprenaient à nager pratiquement avant de faire leurs premiers pas. Il jura de nouveau et se retourna pour stimuler les hommes qui se débattaient avec la chaloupe. « Dépêchez-vous, sacrebleu ! On serait

dans de beaux draps avec vous si le bateau venait à couler ! Où diable se trouve votre capitaine ? »

Les matelots redoublèrent d'efforts et la chaloupe fut enfin mise à la mer. Le chef de mission tourna de nouveau son regard vers la mer, stupéfait de voir la distance couverte par le nageur. Pourtant, se dit-il, ce n'était plus qu'une question de minutes : avec six rameurs la chaloupe serait à sa hauteur en un rien de temps. « Je ne veux que les rameurs les plus vigoureux, ordonna-t-il. Et faites en sorte de le ramener vivant. Essayez de ne pas lui faire de mal. S'il résiste, contenez-le un peu, rien de plus. »

La chaloupe partit avec à son bord six grands gaillards qui souquaient ferme. D'abord elle s'élança, mais, graduellement, inexplicablement, elle se mit à prendre l'eau. Il y avait foule maintenant au bastin-gage et les encouragements du début diminuaient à mesure que la chaloupe s'enfonçait. Les spectateurs eurent le souffle coupé quand une vague submergea la proue et que les hommes furent forcés de sauter à la mer. Les deux premiers marins ayant déjà fait passer le mot au sujet des requins, la panique s'installa. Les hommes se débattaient désespérément dans l'eau pour essayer de rejoindre le vaisseau, trop occupés de leur propre survie pour essayer de sauver ceux qui ne savaient pas nager. Deux hommes se noyèrent sous les yeux de La Loubère et de Cébéret, à quelques pieds du vaisseau.

L'ambassadeur plénipotentiaire et le directeur du commerce contemplaient la scène avec une frustration mêlée d'angoisse tandis qu'on jetait des cordages aux rameurs en difficulté. La Loubère se tourna vers les badauds. « Ne restez pas plantés là ! cria-t-il. Mettez une autre chaloupe à la mer, morbleu ! Et en vitesse ! »

Un marin tendit une longue-vue à La Loubère, qui la leva pour scruter l'océan. Il dut la lever de plus en plus haut pour trouver ce qu'il cherchait. « Je veux bien être pendu ! » s'exclama-t-il en découvrant Kosa au loin. Il avait presque couvert la moitié de la distance qui le séparait du rivage, et ses mouvements paraissaient toujours aussi réguliers.

Une deuxième chaloupe s'élança à sa poursuite. Un énorme matelot menait les rameurs qui chantaient en cadence. La chaloupe fit un bond en avant et La Loubère sourit pour la première fois de la matinée en voyant la rapidité de sa progression. Malgré la distance, une telle équipe n'aurait aucun mal à rattraper le nageur bien avant qu'il n'atteignît le rivage.

« Ohé ! du navire ! »

Le cri soudain de la vigie, qui avait enfin pris son poste au sommet du grand

mât, interrompit ses pensées.

La Loubère leva les yeux. « Où ?

— Là-bas, Votre Excellence. »

Il suivit la direction du bras de la vigie et leva à nouveau sa longue-vue. Un point noir se déplaçait au loin, apparemment près du rivage. Il remercia Dieu en silence. « Tachard, enfin ! dit-il entre ses dents. Il était grand temps. »

La chaloupe rattrapait rapidement le nageur tandis que la nouvelle embarcation semblait également se diriger dans leur direction.

« Ce bateau a une drôle d'allure, Votre Excellence. Longue et effilée. » C'était de nouveau la voix de la vigie.

La Loubère regarda une fois de plus dans sa longue-vue mais ne distingua qu'une tache sombre. Frustré, il baissa son instrument, enviant l'acuité visuelle de la jeune vigie. « Vous voulez dire que ce n'est pas le bateau de Tachard ?

— Je n'arrive pas encore à distinguer les visages, Votre Excellence, mais ce n'est certainement pas le bateau sur lequel le révérend père est parti. » Tachard avait pris la plus petite des chaloupes de *L'Oiseau* et deux hommes pour l'aider à ramer. Les matelots avaient ordre d'attendre le retour du prêtre au point de débarquement. Seul Tachard s'aventurerait à terre.

La Loubère se retourna avec colère vers Cébéret. « Tachard a intérêt à avoir une sacrée bonne excuse s'il n'est pas à bord ! Il sait mieux que quiconque que nous manquons cruellement de vivres et de médicaments pour les malades.

— On dit que c'est un long voyage pour remonter le fleuve jusqu'à la capitale du Siam, Simon ; plus de quinze heures, je crois. Et nous savons combien les choses vont lentement en Orient. Peut-être Sa Majesté siamoise examine-t-elle nos demandes en ce moment même, suggéra Cébéret.

— Qu'y a-t-il donc à examiner ? rétorqua La Loubère. Leur roi ne nous a-t-il pas envoyé une invitation officielle ? Nous devrions être au moins invités à débarquer. Est-ce là la célèbre hospitalité orientale ? »

Cébéret eut un fin sourire. « Peut-être le roi trouve-t-il quelque peu excessives nos demandes concernant ses deux ports les plus stratégiques. »

L'ambassadeur ne releva pas le sous-entendu sar-castique. « Comment ce

Phaulkon ose-t-il nous ignorer ? Un Grec ne peut être assez bête pour faire attendre une ambassade du Roi-Soleil.

— S'il est aussi retors qu'on le dit, il pourrait bien, à force de cajoleries, avoir amené Tachard à révéler la véritable dimension de nos forces armées. Auquel cas les Siamois sont peut-être en train de délibérer sur ce qu'ils vont faire.

— Mais Phaulkon est avec nous, insista La Loubère. C'est un catholique ! N'a-t-il pas indiqué dans ses lettres qu'il était prêt, par tous les moyens, à aider la France à... à... » (l'ambassadeur faisait attention au choix de ses mots) « à atteindre ses objectifs ici ? »

Cébéret lui adressa un sourire ironique. « Vous voulez dire nous livrer le Siam ? » Il marqua un temps. « Et s'il avait simplement besoin du prestige de la France pour se maintenir au pouvoir ? »

L'ambassadeur plénipotentiaire se raidit et répondit, la tête haute : « S'il y avait la moindre chance que ce fût le cas, Claude, notre souverain, le roi Louis, ne m'aurait pas chargé de lui conférer le titre de comte de France.

— Je ne partage pas votre optimisme concernant la docilité des Siamois, Simon. Il est bien possible qu'un portrait de Louis XIV soit accroché dans les appartements privés du roi de Siam et que celui-ci ait requis notre aide contre les Hollandais, mais je crois savoir que sa nation n'a jamais encore, au cours de son histoire, été soumise par une puissance étrangère et que son peuple a beaucoup de caractère. Il est peu probable qu'ils restent les bras croisés pendant que nous nous emparons de leur pays.

— Ils n'auront pas d'autre choix que de coopérer. »

Un sifflement dans les airs vint distraire les deux

hommes.

« Eh bien, que se passe-t-il ? » demanda La Lou-bère en levant les yeux vers la vigie.

« Votre Excellence, l'autre embarcation rattrape le nageur ! Plus vite que notre chaloupe. Elle est belle. Longue, étroite et très rapide. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Enfer et damnation ! lança La Loubère. Etes-vous sûr que le père Tachard n'est pas à son bord ?

— Apparemment pas, Votre Excellence. Ils m'ont tous l'air siamois. Quoique à cette distance il soit difficile d'en être certain. »

La Loubère fixa la mer d'un air sombre. « A quelle distance sont-ils du nageur ?

— Pas loin, Votre Excellence. Et la distance diminue rapidement. »

La Loubère tourna son long nez vers Cébéret et lui jeta un regard furieux. Une brise soudaine ébouriffa les boucles de sa volumineuse perruque grise. « Nous aurions dû abattre ce petit démon pendant qu'il en était encore temps.

— Non, Simon, c'est un peuple fier. Et cela aurait pu déclencher une guerre. »

La Loubère grommela. « Son évasion aura peut-être le même résultat.

— Le nageur fait de grands gestes, Votre Excellence, et je crois que le bateau indigène l'a aperçu. Il change de cap. Il est propulsé par douze rameurs tout habillés de rouge, dit l'homme de vigie.

— Et nos abrutis, qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Ils font la sieste ?

— Ils rament toujours, Votre Excellence, mais ils ne sont pas assez rapides. L'autre bateau a rattrapé le nageur. Il grimpe à bord. Seigneur Dieu ! Tous les rameurs sont à plat ventre. » Il y eut un silence. « Le bateau fait demi-tour. Il retourne au rivage, Votre Excellence. »

La Loubère leva le bras. On put croire, l'espace d'un instant, qu'il allait fracasser sa longue-vue sur le pont. Puis il parut se raviser. Il fit un effort pour contrôler sa voix : « C'est un désastre, Claude. Nous ferions mieux de réveiller le général Desfarges. Comment va-t-il ?

— Pas très fort. Il a besoin de repos. »

— Allons dans ma cabine. Etes-vous sûr que nous ne devrions pas réveiller le général ?

— Il vaut mieux le laisser tranquille. Dans l'état où il est, il ne pourrait guère participer à la conversation.

— Bon, très bien. Il ne nous reste plus qu'à trouver un nouveau plan sans lui.
»

Le père Tachard, qui attendait près de la porte principale, regarda autour de lui d'un air très impressionné. Ainsi, voilà le nouveau palais du Premier ministre, se dit-il pendant que le messenger allait annoncer l'arrivée du prêtre étranger à la longue robe brune. Le vaste édifice était de style purement siamois : ses toits triangulaires couverts de tuiles et ses épais murs lambrissés de teck reposaient sur une multitude de pilotis. Partout, des fenêtres assuraient une ventilation maximale. Tout au fond, des rangées de maisons en bois plus petites, également sur pilotis, indiquaient la présence d'une suite importante et, quand on y regardait de plus près, on apercevait une foule de serviteurs et d'esclaves qui, telles des fourmis, vaquaient à leurs occupations. Des jardins luxuriants entouraient la structure centrale : bassins couverts de lotus, fontaines et ruisselets apportaient à l'ensemble une fraîcheur bienvenue. Un beau pal-mier-éventail se dressait majestueusement dans l'avant-cour tandis que des bosquets de bambous, des buissons de mali, des parterres de champa jaune — il se souvint que les enfants du Siam adoraient en porter derrière l'oreille — et des bougainvillées d'un vermillon éclatant ajoutaient leur note de parfum et de couleur.

Tachard retint son souffle. C'était un endroit où régnaient non seulement la grandeur et la beauté mais aussi la paix et la sérénité. L'air embaumé et le murmure de l'eau semblaient rendre la chaleur plus acceptable. Il était content d'être ici. Il y avait mis le temps. Il avait déjà deux jours de retard sur son calendrier. Il avait été retenu un temps fou avant d'être autorisé à continuer à remonter le fleuve jusqu'à Ayuthia. Les officiels siamois n'avaient fourni aucune explication particulière pour le retard mais, en dépit de leur courtoisie méticuleuse et de leurs assurances qu'il ne s'agissait que d'un contrôle de routine, il avait eu la nette impression qu'on le faisait attendre à dessein. En tout cas, il avait perdu plus d'une journée. Plus tard, en arrivant à Ayuthia, il n'avait pu résister à l'envie de s'arrêter au séminaire. Ses collègues jésuites n'avaient pas voulu le laisser partir avant d'avoir fêté son retour. Quand, finalement, il avait atteint le palais de Phaulkon, on l'avait informé à la porte extérieure que Son Excellence le Pra Klang serait absent jusqu'au lendemain matin. Il fallait revenir. Aussi Tachard avait-il rebroussé chemin jusqu'au séminaire, perturbé par ces retards, devinant très bien la frustration de La Loubère mais également conscient de ne pouvoir changer grand-chose à la situation.

Au séminaire, il avait écouté avidement les rapports concernant les progrès de la conversion de Sa Majesté. Il avait appris que le frère Brouet avait été convoqué nombre de fois au palais pour interpréter des passages difficiles de la Bible qui avaient excité la curiosité du roi, mais à part ça rien n'avait changé. Le roi paraissait toujours indécis. Et Phaulkon, qui jouait un rôle clé

dans ces progrès, avait indiqué qu'il voulait attendre l'arrivée de la délégation française avant de pousser plus loin les choses.

Cela faisait maintenant quatre jours que Tachard avait quitté le vaisseau ; il avait hâte de compléter sa mission et de retourner à bord. Il devait présenter les conditions françaises à Phaulkon sans tarder.

« Son Excellence le Pra Klang va vous recevoir », dit le garde au torse nu, de retour à la porte. Il s'inclina profondément et sourit avec courtoisie en exhibant une rangée de dents rougies par la mastication constante de bétel. Alors que Tachard lui emboîtait le pas le long d'une large allée dallée de pierre et bordée de fleurs, il se rappela la beauté de la race siamoise. Ils étaient en général plus petits que les Européens, bien proportionnés et peu sujets à l'obésité. Leurs yeux sombres étaient moins bridés que ceux des Chinois et leur teint brun foncé, leurs cheveux raides d'un noir de jais semblaient en parfaite harmonie avec les couleurs vives des tropiques. Leurs oreilles étaient d'ordinaire plus grandes, leurs lèvres plus épaisses et leur nez beaucoup plus épaté que ceux des Européens, mais ils avaient le corps agile et souple et un maintien d'une grâce incomparable.

Tachard soupira et passa une main dans ses cheveux gris qui se raréfiaient. Cela faisait cinq ans qu'il avait quitté le pays, et son voyage pour remonter le Menam Chao Phraya avait réveillé une foule de souvenirs. Les berges étaient bordées des maisons en bois sur pilotis qui lui étaient familières ; des hommes et des femmes torse nu se baignaient dans le fleuve et des enfants sautaient dans l'eau de la terrasse des maisons en poussant des cris joyeux. Des vergers couraient le long des rives, et une myriade de pirogues sillonnaient le fleuve, chargées de den-rées, comme quelque marché flottant dont les batelières vantaient les produits. Les proues altières des barques des mandarins, sculptées en forme d'oiseau et dorées à la feuille, glissaient en brillant de tous leurs ors.

Tachard était de nouveau sous le charme de ce pays exotique. Il avait anticipé avec un plaisir enfantin chaque nouveau détour du cours d'eau, s'exclamant chaque fois qu'une flèche d'or ou un toit orangé surgissait soudain entre des bouquets de palmiers et de bananiers. Le temps avait passé sans qu'il s'en rendît compte. Vers la douzième heure, au sortir d'un méandre ponctué d'îlots, il avait revu pour la première fois la majestueuse ligne des toits de la Cité du Paradis, Avuthia.

Bien que les souvenirs de sa précédente visite fussent encore vifs et qu'il fût préparé mentalement au spectacle, il n'en eut pas moins le souffle coupé. Des rangées de flèches d'or s'élançaient vers le ciel, brillant au soleil comme autant de bijoux, tandis qu'une multitude de couleurs se disputaient son attention : le

rouille des murs épais ceignant l'île-cité, les orange, les bruns et les verts des toits des temples, les tuiles bleues et mauves des maisons, l'or étincelant des flèches et le bleu infini des cieux. Ce n'était pas pour rien que le spectacle avait inspiré aux premiers voyageurs portugais un respect mêlé de crainte. Ils avaient appelé cette ville sillonnée par un dédale de canaux « la Venise de l'Orient ».

Le garde escortant Tachard lui fit gravir une volée de larges marches conduisant à deux grands vantaux de bois ouverts, incrustés de nacre, qui formaient une porte centrale. L'appréhension s'empara de lui lorsque le garde, s'inclinant bien bas, lui fit signe d'entrer. Comment Phaulkon allait-il réagir aux propositions françaises ? Ne verrait-il pas qu'elles n'étaient que des menaces très peu déguisées ? Sur le seuil, deux serviteurs également prosternés l'attendaient et le conduisirent obséquieusement vers une antichambre dont le sol était recouvert d'épais tapis persans. Tachard regarda autour de lui. Il découvrit, contre les murs de la pièce, une collection rare de cabinets de laque, certains noirs, certains dorés, d'autres décorés de motifs animaliers. Première période d'Ayuthia, probablement ^{xiv}^e siècle, nota-t-il. Les serviteurs se prosternèrent en silence dans les encoignures du fond de la salle tandis que Tachard s'enfonça dans des coussins et attendit, l'esprit uniquement occupé par Phaulkon.

Il éprouvait une gêne certaine à la perspective d'avoir à dissimuler le fait qu'au lieu des cinquante soldats demandés par Phaulkon comme gardes du corps de Sa Majesté, deux navires de guerre français, plus quatre frégates, avec à leur bord cinq cents soldats sous les ordres d'un maréchal de France, avaient jeté l'ancre de l'autre côté de la barre. Pour la phase initiale du plan français, il était essentiel d'obtenir la permission de débarquer.

Pour la première fois aussi, confronté à la réalité du moment, Tachard se mit à se demander à qui allait l'allégeance de Phaulkon. Et s'il était vraiment un mandarin du Siam dans son âme comme par son rang ? Le prêtre jeta un coup d'œil autour de lui. Tout dans la pièce semblait l'indiquer : c'était à n'en pas douter la maison d'un dignitaire siamois. En plus des bois gravés hors de prix et des tapis persans, de somptueuses tapisseries birmanes étaient accrochées aux murs, de délicats paravents de soie chinoise et des vases Ming ornaient tous les recoins.

Tachard se rappela que quelques jésuites — certes une minorité — avaient à l'époque émis des doutes sur la sincérité de l'abandon par Phaulkon de la foi protestante de ses maîtres anglais. Pourrait-il s'être converti au catholicisme simplement pour satisfaire aux exigences de son épouse luso-japonaise, très croyante, ou pour promouvoir sa propre carrière ? Quand il avait attiré l'attention de Louis XIV sur ses convictions catholiques à toute épreuve, avait-

il essayé de gagner la confiance du souverain français et de le prédisposer en sa faveur ? Si telle avait été son intention, le stratagème avait certainement marché. Tachard était au courant des honneurs considérables que La Loubère était chargé de décerner à Phaulkon au nom de la France — incitation supplémentaire à coopérer, bien sûr. Des récompenses aussi convoitées que l'ordre de Saint-Michel n'étaient pas données à la légère et seulement à ceux qui avaient rendu de grands services à la couronne. Aux yeux de Sa Majesté, Phaulkon était de toute évidence l'élément décisif pour mener à bien ses plans concernant le Siam.

L'importance que désormais son rôle avait prise rendait Tachard nerveux. Dans quelle mesure pourrait-il influencer sur le cours des événements ? Les idées de Phaulkon avaient-elles changé pendant ces cinq dernières années ? Était-il capable ou même désireux de faire adopter au roi Narai le point de vue français ? Il frémit à l'idée du bain de sang qui pourrait s'ensuivre si tel n'était pas le cas.

Il leva les yeux, entendant des pas dans le couloir, et fit un effort pour s'obliger à rester calme. Peut-être s'inquiétait-il à tort. L'homme n'était-il pas, tout compte fait, le Barcalon du Siam, et cet environnement oriental un simple signe extérieur de sa position ?

Deux esclaves, presque pliés en deux, apparurent dans l'embrasure de la porte, l'un portant la boîte à bétel incrustée de diamants de son maître — un présent de Sa Majesté le roi Narai — et l'autre son épée de cérémonie dont le fourreau reposait sur son épaule droite, étincelant de rubis et d'émeraudes.

Les esclaves entrèrent et tombèrent à plat ventre de chaque côté de la porte. L'instant d'après, une silhouette souple, imposante, se tenait dans l'encadrement de la porte et parcourait la pièce du regard. Tachard sentait le magnétisme de cet homme. Il semblait avoir peu changé physiquement en cinq ans, même s'il émanait à présent de lui une aura de force et d'autorité qui, songea le père, n'était pas si évidente auparavant.

Phaulkon était revêtu d'une veste de soie grise et d'un panung noir gansé de broderies de fil d'or. Il se tenait très droit, ce qui le faisait paraître plus grand qu'il n'était en réalité. Ses épais cheveux noirs étaient ramenés en arrière, et ses vifs yeux noisette se posèrent avec détermination sur son visiteur. L'air de gravité se dissipa et un chaud et généreux sourire illumina ses traits.

« Mon cher Tachard, dit-il avec ce charme naturel que Tachard connaissait si bien, est-ce bien vous ? Vous n'imaginez pas comment ils m'ont prononcé votre nom. »

Tachard se leva, mais Phaulkon le salua inopinément à la façon siamoise, en joignant les mains devant le visage et en gardant ses distances. Déconcerté, Tachard lui rendit la pareille. Puis, sous son regard de plus en plus incrédule, Phaulkon s'abaissa en glissant, ramena ses jambes de côté comme un mandarin et, la paume de la main gauche portant presque tout le poids du corps, prit appui sur le tapis devant lui. Sa main droite reposait librement sur sa cuisse. C'était une position que tout Européen aurait trouvée insupportable, mais Phaulkon semblait l'avoir adoptée sans peine. Tachard songea que, n'eussent été ses traits occidentaux, il aurait pu être en présence de n'importe quel riche aristocrate siamois. Il s'assit en tailleur sur un coussin.

« Quelle agréable surprise, ajouta Phaulkon avec affabilité. Je ne saurais imaginer visite plus attendue. Il me tarde d'entendre vos nouvelles, mon Père, mais laissez-moi d'abord vous offrir quelques rafraîchissements.

— Pas pour le moment, mon Seigneur, merci. Je suis ravi d'être de retour et particulièrement content de vous trouver en si bonne santé.

— On s'occupe bien de moi, mon Père. » Phaulkon adressa au prêtre un sourire entendu. « Dona Maria pense à tout. Elle ne me permet même pas de trop manger. »

Tachard connaissait bien l'épouse de Phaulkon, infiniment mieux en fait qu'il ne connaissait Phaulkon. Il était au nombre des jésuites qui l'avaient élevée, et c'étaient eux qui avaient arrangé son mariage avec Phaulkon. Bien qu'il fût contraire aux règles des Jésuites d'élever une fille, il y avait eu des circonstances atténuantes. L'arrière-grand-père de dona Maria avait été l'un des premiers martyrs chrétiens lors des terribles épurations du Japon au **XVI^e** siècle. C'était une femme exceptionnelle, imbue de toute la détermination de ses ancêtres obstinés.

« Mais dites-moi, mon Père. Vous n'êtes tout de même pas venu de France seul...

— Certes non, mon Seigneur, répondit Tachard avec un petit rire. J'ai été dépêché pour vous informer de l'arrivée de l'ambassadeur.

— Et qui est le chef de votre délégation ?

— Simon de La Loubère, un éminent intellectuel. »

Phaulkon parut réfléchir un instant. « Simon de La Loubère ? Je connais ce nom... N'a-t-il pas été à une époque un diplomate français de haut rang en Suisse ?

— En effet, mon Seigneur. Il assistait le baron de Saint-Romain », répondit Tachard, émerveillé des connaissances de Phaulkon. « Cette fois-ci, il a son propre adjoint, Claude Cébérét du Boullay, un des douze directeurs de la Compagnie française des Indes orientales. »

Phaulkon parut impressionné. « Il semble que les Français aient des projets sérieux. Mais, dites-moi, Sa Majesté a-t-elle honoré mon maître, le Seigneur de la Vie, de la garde du corps d'élite que j'ai demandée ?

— En effet, mon Seigneur. La garde n'attend que la permission de débarquer pour présenter ses respects. »

Phaulkon scruta le prêtre d'un regard sévère. « Et combien de soldats le roi Louis a-t-il eu la bonté de nous envoyer ? »

Tachard sentit soudain son estomac se contracter. Les yeux de Phaulkon semblaient le transpercer. « Cinquante gardes d'élite, mon Seigneur, comme vous l'avez demandé. » Au moment même où il prononçait ces paroles, Tachard eut conscience de leur gaucherie. N'avait-il pas trop essayé d'avoir l'air désinvolte ? Il crut voir une ombre passer sur le visage de Phaulkon.

« Et qui est responsable de cette garde ? »

Tachard hésita une fraction de seconde.

« Le général... le général Desfarges, mon Seigneur.

— Le général Desfarges ? Son nom m'est également connu. » La voix de Phaulkon indiquait une surprise non déguisée. « Le roi Louis n'a certes pas ménagé ses faveurs en plaçant un maréchal de France à la tête de cinquante gardes du corps. »

Tachard détecta une note de sarcasme dans cette dernière remarque, mais il s'y était préparé. « Sa Majesté le roi de France a voulu montrer son estime spéciale pour le roi de Siam en mettant un soldat de haut rang à son service », dit-il, comme il l'avait répété un nombre incalculable de fois au cours de la traversée. « Il y a également à bord une multitude d'ingénieurs et d'artisans. Malheureusement, les périls de la traversée ont décimé les effectifs de départ. » Tachard se signa. « Surtout le scorbut, ajouta-t-il en guise d'explication.

— Vous m'en voyez désolé, répondit Phaulkon, et je sais que le Seigneur de la Vie le sera également. » Il fixa un instant le jésuite en silence. « Combien de bateaux de la flotte royale avons-nous le plaisir d'accueillir ? s'enquit-il, le

visage de marbre.

— Deux, mon Seigneur, menés par le vaisseau amiral *L'Oiseau*, qui jauge six cents tonneaux. »

Les quatre autres bateaux devaient rester à l'abri des regards avant de continuer sur Mergui dès que le port aurait été officiellement cédé à la France. Ils partiraient discrètement, mettraient le cap au sud le long de la péninsule malaise, passeraient Singapour puis reprendraient la direction du nord à travers le détroit de Malacca pour atteindre la mer d'Andaman et le golfe du Bengale. Leur apparition soudaine à Mergui serait une surprise totale. Les troupes débarqueraient, tiendraient garnison dans la ville et s'empareraient des provinces de l'ouest du Siam.

Même chose pour Bangkok. La surprise était l'élément clé de toute la stratégie française. Une fois que le port fluvial aurait été cédé à la France et que les hommes auraient obtenu la permission de débarquer, ils occuperaient le fort avant que les Siamois aient eu le temps de se remettre du choc de leurs effectifs.

Tachard n'aimait pas la façon dont Phaulkon le fixait. Il décroisa les jambes et arrangea les coussins sur lesquels il était assis.

« Vous ne me cachez rien, n'est-ce pas, mon Père ? » Le prêtre fut glacé sur place. « Je veux dire par là, poursuivit Phaulkon avec un sourire inattendu, que vous ne gardez pas de surprises en réserve, n'est-ce pas ? »

Tachard fut un peu rasséréiné par le sourire. « Des surprises, mon Seigneur ? Que voulez-vous dire ?

— Allons, mon Père ! Vous savez que je déteste les surprises. Si vous m'en réservez, parlez-m'en maintenant. » Il se pencha en avant et baissa la voix comme si quelqu'un était entré dans la pièce. « Je préférerais de loin les apprendre de votre bouche. » Tachard se tortilla sur son coussin. Il y avait quelque chose de menaçant dans la façon dont Phaulkon avait insisté sur le « votre ». Comme il avait horreur de mentir, et combien toute cette histoire le mettait mal à l'aise ! Si seulement il pouvait en finir et retourner au bateau !

Il allait parler quand Phaulkon le devança : « Alors, mon Père, racontez-moi.

— Oui, bien sûr, mon Seigneur. » Tachard fit une pause. « Le fait est que, bien que Sa Majesté le roi Louis sache infiniment gré à votre maître d'avoir eu la bonté de lui offrir le port de Ligor au sud, elle demande avec respect qu'il soit échangé contre les ports de Bangkok et de Mergui. Sa Majesté a le

sentiment qu'avec une base à Bangkok, la France serait mieux à même de contenir les Hollandais et de protéger vos routes commerciales à l'intérieur et à l'extérieur du pays. Tandis que Mergui, avec sa porte vers l'ouest, servirait mieux ses propres intérêts commerciaux — dont votre maître a si aimablement souhaité favoriser l'expansion en lui accordant Ligor. »

Le nuage noir que Tachard avait déjà vu traverser le visage de Phaulkon refit son apparition. Puis, de nouveau, un sourire. « La réputation de votre souverain en matière de tactique militaire est bien fondée, observa-t-il, car Bangkok et Mergui se trouvent être nos deux ports les plus stratégiques.

— Sa Majesté vous considère comme un ami spécial de la France, mon Seigneur. Elle souhaite vous prêter toute l'assistance nécessaire pour tenir les Hollandais à distance, et y a-t-il plus sûr moyen de dissuasion que de remettre ces enclaves stratégiques aux mains des Français ? En gage de l'estime particulière dans laquelle elle vous tient — je l'ai entendue vous appeler son plus grand ami et allié en Asie —, elle a chargé l'ambassadeur La Loubère de vous décerner l'ordre de Saint-Michel. Elle vous a en outre fait citoyen français honoraire et comte de France. » Tachard inclina respectueusement la tête, laissant à ses paroles le temps de produire leur effet.

L'expression de Phaulkon changea à peine. « Il serait difficile à quiconque de ne pas être touché par de si grands honneurs, accordés qui plus est par le plus grand monarque d'Europe », dit-il en prenant soin de masquer son euphorie. « Mais je ne vois pas ce que j'ai pu faire pour les mériter, à moins qu'il ne me reste à les mériter par mes bonnes actions. »

Tachard sourit. « Je ne vous cacherai pas, mon Seigneur, que le roi Louis compte énormément sur vous pour conduire votre maître sur le bon chemin, mais je sais qu'en tant que catholique vous ne pourriez avoir de plus haute aspiration. » Le prêtre se pencha avec empressement. « Quels sont à présent vos espoirs en ce qui concerne la conversion de Sa Majesté ? »

L'expression de Phaulkon se durcit soudain. « Très grands, mon Père, jusqu'à tout à l'heure. Mais vous me surprenez. Vous, les Jésuites, et vous en particulier, vous avez longtemps travaillé dur au Siam pour accomplir l'unique ambition qui vous domine. Pourtant, maintenant que vous êtes près du but, vous venez me voir avec des exigences qui vont tout détruire et ramener les Jésuites cent ans en arrière. Dites-moi, mon Père, quand vous recevez un cadeau, avez-vous coutume de l'échanger contre un autre ou de le rendre pour en demander deux à la place ? Pensez-vous que le roi de Siam ait l'habitude de distribuer des ports d'importance vitale à ses visiteurs comme autant de présents du jour de l'An ? Il a eu de longues et difficiles délibérations afin de déterminer au mieux comment distinguer la France des autres nations et

exprimer la grande estime dans laquelle il tient votre roi et votre pays. » Phaulkon marqua un temps. « Dans un geste sans précédent, il vous a fait présent d'un port sur ses côtes. Et tout ce que vous trouvez, pour le remercier, c'est de lui demander un échange, et même d'en exiger deux à la place !

— Mais, mon Seigneur, votre lettre mentionnait d'autres concessions à venir et...

— Je n'en ai pas encore terminé, mon Père, coupa Phaulkon, dont le courroux allait grandissant. Si je faisais ne serait-ce qu'allusion à vos suggestions devant Sa Majesté, vous vous exposeriez non seulement à sa grande indignation pour votre manque de bonnes manières — qui, vous le savez bien, sont de toute première importance pour un Siamois — mais aussi à son mépris éternel. Pour ce qui est des progrès dans le domaine spirituel, les mots me manquent. Croyez-vous sincèrement que mon maître, ou n'importe quel souverain digne de ce nom, soit disposé à embrasser la foi de quelqu'un qui lui demande de lui céder ses deux ports les plus stratégiques ? Les places clés de la défense de son royaume ? C'est bien mal connaître l'esprit siamois, mon ami, ou la sagesse du roi, mon maître. »

La diatribe avait visiblement secoué Tachard. « Mon Seigneur, vous devez savoir que ce ne sont pas les Jésuites qui dictent une telle politique. Rien ne me chagrinerait plus que de défaire tout ce pour quoi nous avons lutté. Mais j'ai mes ordres. »

Phaulkon l'observait avec calme. La tempête qui avait obscurci ses traits s'était apaisée presque aussi vite qu'elle s'était levée. « J'ai conscience, mon Père, dit-il, radouci, que vous ne pouvez pas retourner sur votre bateau les mains vides. Par égard pour vous et pour la grande estime dans laquelle je tiens le roi de France, je vais vous proposer un compromis. Mais sachez que c'est ma dernière offre et qu'elle ne peut être l'objet d'un marchandage. Il s'agit d'un présent, mon Père, et vous devriez bien le faire comprendre à l'ambassadeur. » Il marqua un temps. « Je conseillerai à Sa Majesté de vous accorder le port de Bangkok comme base commerciale, à la place de celui de Ligor, et je prendrai sur moi de donner à Sa Majesté une explication appropriée. Les exigences de la France n'insulteront jamais à la générosité du Siam. Mais Mergui est hors de question. Sa Majesté a déjà nommé des Anglais pour y commercer en son nom, et leurs résultats sont tout ce qu'il y a de plus satisfaisant. Il n'est pas dans nos coutumes de récompenser le succès par la dépossession. »

Le visage de Tachard s'éclaira. C'était au moins un compromis, et le bain de sang pourrait encore être évité. « Merci, mon Seigneur. Votre générosité n'a d'égale que votre sagesse. Que devrai-je dire à l'ambassadeur en ce qui

concerne les perspectives de conversion de votre maître ?

— Qu'elle est proche mais qu'elle ne sera jamais obtenue par la pression. Seuls les actes impressionnent le Seigneur de la Vie. Si, d'une façon ou d'une autre, il venait à se méfier des intentions françaises — réaction que vos exigences initiales auraient inévitablement suscitée —, vous perdriez sa confiance et avec elle son respect croissant pour la vraie foi.

— Je comprends, mon Seigneur.

— Eh bien ! je vais demander à mon maître la permission pour vos hommes de débarquer. Vous feriez mieux de rester ici jusqu'à ce que vous puissiez leur transmettre la réponse. Je conseillerai que Cébéret du Boullay soit autorisé à installer son quartier général à Bangkok et que le général Desfarges reçoive la permission d'amener sa garde du corps à Ayuthia pour présenter ses armes et son allégeance à Sa Majesté. » L'expression de Phaulkon se durcit à nouveau. « Mais sachez encore une chose, mon Père. En étant forcé de garder le silence sur le fait que vous avez demandé Mergui, je vais manquer à mon devoir et à mon serment de tenir mon maître au courant de tout ce qui concerne son royaume. Et c'est le cœur lourd que je le trompe. »

On entendit des pas s'approcher. L'instant d'après, la silhouette d'un Européen vêtu d'un haut-de-chausses gris et d'une chemise se prosterna sur le seuil.

« Votre Excellence, veuillez me pardonner cette intrusion, mais il y a ici un messenger du Palais. Sa

Toute-Puissante Majesté y réclame votre présence de toute urgence.

— Merci, Bashpool. Eh bien, mon Père ! Vous pourriez avoir votre réponse plus tôt que prévu. Je ne crois pas que vous ayez déjà rencontré Bashpool, mon secrétaire. Bashpool, je vous présente le père Tachard. » Les deux hommes se saluèrent. « Je voudrais que vous vous occupiez du père Tachard jusqu'à mon retour.

— Entendu, Votre Excellence. »

Phaulkon pénétra dans ses appartements privés en s'interrogeant sur la nature pressante de la convocation qu'il avait reçue. Comme il devait voir Sa Majesté plus tard dans la matinée, dans à peine plus d'une heure, la question devait être fort urgente. Il commença à se changer rapidement pour revêtir sa tenue de rigueur au palais : panung de soie brodé d'or — cadeau du Seigneur de la Vie en personne — destiné à n'être porté qu'en présence du roi, veste crème à col mandarin et à boutons de filigrane, chapeau conique cerclé de trois anneaux

d'or. Mais c'était avant tout l'épée de cérémonie et la boîte à bétel incrustée de diamants qui indiquaient qu'il occupait la position la plus en vue dans la rigide hiérarchie du Siam. Dans un instant il ferait venir son escorte, cent cinquante serviteurs qui l'accompagnaient partout, ainsi qu'il convenait à un homme de son rang, car plus le nombre de marques de dignité était grand, plus nombreuse était l'escorte. Elle était bien loin, l'époque palpitante où il pouvait flâner seul, les yeux grands ouverts, le long des canaux grouillants de vie d'Ayuthia, et s'émerveiller de chaque chose. Maintenant il ne pouvait s'aventurer au-dehors qu'avec toute la pompe et tout le faste attachés à sa position élevée.

Entendant un coup discret à la porte, il leva les yeux, surpris. « Qui est là ?

— Pardonnez-moi, Constant. Je ne voulais pas vous déranger, répondit une douce voix en portugais. Puis-je vous voir un instant ? »

Il sourit. Sa femme n'avait pas l'habitude de s'aventurer dans ses appartements privés, encore moins là où il s'habillait en pleine journée. Peut-être avait-elle eu vent de la convocation ou été avertie de l'arrivée de Tachard. Elle était manifestement fascinée par la venue des catholiques français et espérait sans doute en apprendre davantage.

« Entrez, Maria. Je suis pressé, mais une visite si inhabituelle se doit d'être honorée comme il faut », dit-il en plaisantant. Il la contempla un instant tandis qu'elle se tenait dans l'embrasure de la porte, silhouette raffinée, semblable à une porcelaine, mi-portugaise, mi-japonaise, enveloppée d'un élégant kimono bleu à larges manches trois-quarts qui révélaient la peau claire de ses bras gracieux.

« Vous vous lasseriez de moi, Constant, si j'étais toujours prévisible, j'en suis sûre. » Malgré le ton badin, il crut déceler un soupçon d'angoisse dans ses yeux, comme si elle était tombée sans le vouloir sur quelque étrange vérité.

« Vous n'êtes jamais prévisible, Maria, sauf en ce qui concerne la force de votre foi.

— Ah, mon Seigneur ! Je souhaiterais que la vôtre fût aussi grande. »

Il lui jeta un regard rapide, presque agressif. « Dieu merci, il n'en est rien. Car si j'étais aussi aveuglé, je serais à la merci de vos jésuites comploteurs. »

Elle l'observait calmement de ses yeux sombres, en amande. Elle veillait à ne pas l'exaspérer. Il lui parut tendu et excédé. Que voulait-il dire à propos des Jésuites ? Si seulement il pouvait travailler moins, se détendre de temps en

temps et passer un tout petit peu plus de temps avec elle ! Voici que les Français étaient arrivés ; les pressions de l'Etat allaient encore s'accroître. Le plaisir qu'elle ressentait à la perspective de se trouver en compagnie de tant de catho-liqués cultivés était gâché par sa peur de perdre son bien-aimé, sollicité par de nouvelles distractions, de nouveaux engagements qui l'éloigneraient d'elle alors qu'il avait déjà si peu de temps à lui consacrer. Était-ce le fruit de son imagination ou était-il devenu, dernièrement, plus distant encore ? Il se montrait toujours si parfaitement correct envers elle qu'il était difficile de lui faire directement des reproches, mais elle avait rarement l'impression d'avoir toute son attention. Sentant un léger mouvement, elle effleura son ventre. Peut-être cette bénédiction tant attendue allait-elle tout changer et le rapprocher d'elle ? Elle ne lui en avait pas encore parlé. Elle voulait attendre le bon moment, lorsqu'ils auraient le temps de jouir de leur bonne fortune et de fêter l'événement.

Elle vit son beau visage se rembrunir tandis qu'il faisait passer son magnifique panung de soie entre ses jambes et autour de sa taille, rentrant méticuleusement les extrémités du tissu dans la ceinture. Par quoi pouvait-il être tant troublé ? Elle n'avait pas eu l'intention d'exprimer de doutes concernant la force de sa foi, mais dernièrement elle avait été forcée de la mettre en question. Puis elle s'était réprimandée de nourrir des pensées si déloyales. C'était, après tout, l'homme qu'elle aimait et elle avait tort de suspecter ainsi ses raisons. Politiquement, il marchait déjà sur la corde raide, et il avait sans doute besoin de sa force et de son soutien. Il était peut-être un peu distant, mais il n'avait rien fait pour mériter de tels soupçons.

« Je voulais vous dire, mon Seigneur, déclara-t-elle, que je souhaitais que Dieu vous donne la force de surmonter vos difficultés.

— Mes difficultés seraient moins insolubles, Maria, si les Jésuites ne s'ingéniaient pas à les accroître. »

Elle hésita, ne désirant pas le questionner avant qu'il ne fût prêt. « En quoi puis-je vous aider, mon Seigneur ?

— Peut-être, répondit-il, en gardant Tachard confiné à la maison. Il ne fait que des sottises quand on lui lâche la bride.

— Le père Tachard ? demanda-t-elle vivement. Il est ici ? Celui qui nous a mariés ?

— Lui-même. » Phaulkon eut un sourire caustique. « Vous devriez avoir des tas de choses à vous dire, tous les deux. Il est en ce moment dans l'antichambre avec Bashpool.

— Est-il permis de savoir en quoi il vous a déplu, mon Seigneur ? »

Un éclair passa dans les yeux de Phaulkon. Très occupé à boutonner le dernier bouton de filigrane de sa veste, il ignora d'abord la question. « Je ne saurais par quel bout commencer, Maria. » Il fit une pause. « Peut-être vaut-il mieux mentionner d'abord le fait scandaleux qu'il a menti au sujet du nombre de bateaux français qui sont arrivés. Le mensonge, Maria, ne fait pas partie des vertus que l'on m'a appris à cultiver.

— Certes non, mon Seigneur. » Elle paraissait ébranlée. « Combien de bateaux sont donc arrivés ? »

Phaulkon contint sa furie. « Six, ma chère. Et non deux, comme il le prétend innocemment.

— Six bateaux ? En êtes-vous certain, mon Seigneur ?

— Bien sûr que j'en suis certain, Maria. Prenez-vous mes espions pour des imbéciles ? »

Immédiatement, voyant son expression peinée, il regretta de lui avoir répondu sur ce ton. Elle se tenait silencieuse entre deux belles figurines de jade sur des piédestaux, aussi vulnérable et gracieuse qu'elles.

« Pourquoi mentirait-il, mon Seigneur ?

— C'est précisément ce que j'entends découvrir, Maria. Mes hommes sont maintenant partis en reconnaissance. En attendant, je vais empêcher le père Tachard de retourner sur son bateau jusqu'à ce que nous puissions établir la vérité. Les Français doivent attendre de ses nouvelles avec impatience. Je dois maintenant me rendre au palais, mais je serai de retour dès que possible. Assurez-vous que le père Tachard ne parte pas. » Il se dirigea vers la porte.

« Oh ! Constant, dit Maria d'un air découragé, pourquoi faut-il qu'il y ait toujours des problèmes ? Mènerons-nous jamais la vie normale et pieuse qui sied aux êtres humains ? »

Il réfléchit un instant. « Je suppose, ma chère, que certains d'entre nous sont appelés à faire en sorte que les autres puissent mener une telle vie. » Il lui sourit gentiment. « Et pour le meilleur ou pour le pire, vous êtes la femme et la confidente à toute épreuve d'un de ces hommes. » Il lui entoura tendrement les épaules de son bras. « Vous semblez ne pas imaginer combien vous seriez malheureuse sans toutes ces intrigues. Ni combien je serais diminué sans votre

aide. »

Ne demandant qu'à le croire, elle lui rendit son sourire. Puis, la tête haute, elle parla avec détermination. « Dites à Sa Majesté que si les Français sont venus ici avec des intentions autres qu'honorables, alors, catholiques ou pas, il faut les repousser. » Elle lui prit la main et la serra. « Vous voyez combien nous autres, catholiques, pouvons être raisonnables ?

— Vous et moi, nous avons en commun un grand amour pour le Siam, Maria, c'est certain. » Il lui donna un baiser léger sur le front et partit tout en attachant le cordon de son chapeau conique.

3

« Puissant Seigneur et Maître de la Vie, votre esclave sollicite la permission de parler et implore Votre Majesté de souffrir que sa voix impure et souillée monte jusqu'aux portes de vos divines oreilles. »

Prosterné, Phaulkon s'adressait à son maître. Il se mit à genoux et toucha trois fois le sol de son front en direction du balcon supérieur. Bien qu'il pût sentir la présence royale au-dessus de lui, à aucun moment il n'osa lever les yeux. C'était strictement interdit. Aucun mortel n'avait jamais contemplé le visage de Sa Majesté, pas même, disait la rumeur, les dames de son harem. Il était de coutume ensuite de s'avancer de trois pas sur les genoux et les coudes pour permettre à Sa Majesté de distinguer la personne du solliciteur, puis de faire trois révérences de plus. Mais en cette occasion le rituel était superflu : les quarante mandarins de première classe qui assistaient d'ordinaire aux audiences quotidiennes étaient visiblement absents.

Le Premier ministre assistait, certes, quotidiennement à des réunions dans la salle d'audience lambrissée aux murs massifs laqués rouge et or et au balcon royal surmonté de neuf étages de parasols chamarrés, mais il se sentait toujours intimidé dans les occasions spéciales où il s'y trouvait seul avec son suzerain, sans la compagnie habituelle des rangées de courtisans prosternés avec leurs boîtes à bétel. Bien qu'il y eût au royaume cinq classes de mandarins en ordre décroissant d'importance, seuls ceux de la première classe et, à l'occasion, ceux de la deuxième étaient autorisés à assister aux audiences royales. En matière de protocole, le Siam était rigoureux à l'extrême.

Il était clair que, ce jour-là, Sa Majesté souhaitait discuter de sujets confidentiels avec lui seul. Phaulkon sentit un frisson d'excitation non exempt d'angoisse. Il n'avait pas encore signalé que les espions hollandais avaient repéré autant de vaisseaux français ; il avait voulu d'abord essayer d'obtenir une explication des Français.

Il ajusta son chapeau conique blanc.

« Haut et Puissant Seigneur, moi, votre esclave, je désire recueillir votre parole royale pour la poser sur mon cerveau et sur ma tête », poursuivit-il conformément au rituel. Il se rappela les murmures de stupéfaction qui avaient salué sa première allocution de ce genre dans la langue royale. C'était six ans plus tôt, presque jour pour jour. Les mandarins assemblés avaient été abasourdis quand il avait pris la parole, car aucun étranger n'avait auparavant réussi ni même cherché à maîtriser le langage exclusif de la Cour. Peu de farangs, ainsi qu'on appelait les étrangers, parlaient la langue locale, et plus rares encore étaient ceux qui jouissaient d'une position assez élevée pour être mis en présence du Seigneur de la Vie. Sa Majesté elle-même était restée momentanément sans voix en entendant ces syllabes altières sortir de la bouche d'un farang. Ce n'est que quelque temps plus tard que Phaulkon avait appris combien le Seigneur de la Vie avait été profondément touché par ses efforts. Le jeu en avait certainement valu la chandelle.

Dès ses premiers instants au Siam, Phaulkon avait su que ce fascinant pays lui réservait une destinée spéciale, et il avait entrepris de le connaître à fond. Il s'était rendu au fin fond du pays, s'était rasé le crâne et était entré dans un monastère bouddhiste où pendant six mois, vêtu de safran, il avait mené la vie d'un moine novice, méditant sur les écritures et sortant seul à l'aube avec sa sébile. Auprès d'un vieux moine qui avait été pour un temps au service du défunt roi, il avait appris à grand-peine les majestueuses formules de l'ancienne langue pâlie. Après tout, on ne pouvait s'adresser à Sa Majesté dans la langue commune, et si jamais Phaulkon venait à exaucer son rêve de paraître un jour en présence du roi-

La voix autoritaire venue d'en haut interrompit ses pensées : « Vichaiyen, nous désirons connaître les nouvelles concernant les Français. »

Phaulkon s'était habitué à son nouveau nom. A la Cour et à travers tout le Siam, il était connu comme le Pra Chao Vichaiyen, ou Prince de la Connaissance, un nom que Sa Majesté lui avait conféré. Seuls les farangs l'appelaient encore par son ancien nom.

« Puissant souverain, je reçois vos ordres sur mes cheveux et sur ma tête. Le prêtre, le jésuite Tachard, est venu voir votre esclave. Il souhaite demander humblement au Seigneur de la Vie la permission pour les Français de débarquer.

— Nous voyons. Mais peut-on leur faire confiance, à ces Français ?

— Auguste Seigneur, autant qu'aux Anglais ou aux Hollandais. Mais nous

avons davantage besoin d'eux.

— Amènent-ils avec eux la garde que nous avons demandée pour notre protection ?

— Auguste Seigneur, votre indigne esclave le croit.

— Vous n'en êtes pas sûr, Vichaiyen ?

— Puissant souverain, la poussière de vos pieds ne souhaiterait pas vous faire part d'informations non vérifiées.

— Sage précaution, Vichaiyen. Mais ne disposez-vous donc pas de faits ?

— Auguste Seigneur, je ne peux que répéter ce que le prêtre m'a dit. Qu'une délégation de marque envoyée par votre estimé homologue, le roi Louis de France, est arrivée. Les principaux émissaires en sont l'ambassadeur de La Loubère, un diplomate aguerri de haut rang, et Claude Cébéret du Boullay, l'un des douze directeurs de la Compagnie française des Indes orientales. » Phaulkon fit une pause. « Et il y a également un général Desfarges, Votre Majesté.

— Un général, dites-vous ? Nos généraux commandent des régiments d'éléphants de guerre, Vichaiyen. Que commandent les généraux français ?

— Auguste Seigneur, moi, un grain de poussière sous la plante de vos pieds, j'ai cru comprendre que le général a été envoyé à titre de cadeau spécial pour Votre Majesté, de marque d'estime particulière du roi Louis envers le Seigneur de la Vie. Pour une sécurité renforcée de Votre Majesté, les gardes du corps d'élite ont été placés sous le commandement d'un maréchal de France au lieu du capitaine d'usage.

— Nous voyons. Et selon le prêtre, quels effectifs ce général aura-t-il sous ses ordres ?

— Auguste Seigneur, il m'a dit cinquante.

— Ce sont les effectifs que vous, Vichaiyen, avez requis de mon frère, le roi de France ?

— Ceux-là mêmes, Auguste Seigneur. »

Pourquoi cet interrogatoire serré ? se demandait

Phaulkon.

Ses pensées furent interrompues par une respiration sifflante et une toux venues d'en haut. Phaulkon se rappela soudain le récent diagnostic du père Brouet. Ce prêtre avait été chargé d'interpréter des passages de la Bible pour Sa Majesté, mais il était aussi le plus expérimenté des médecins jésuites. Lors de sa dernière visite, il avait affirmé que le roi montrait les premiers symptômes de l'asthme, cette terrible maladie qui rendait la respiration toujours plus difficile jusqu'à ce que toute l'énergie du malade fût absorbée par ses efforts pour respirer. C'était une nouvelle alarmante, car cette maladie n'avait pas de remède connu et progressait rapidement. Par ailleurs, des rumeurs concernant la santé royale pourraient provoquer une flambée des intrigues et des conspirations auxquelles se livraient sans relâche les différentes factions qui se disputaient la succession. La question avait immédiatement été étouffée.

« Qu'en est-il de notre cadeau royal au roi Roui, le port de Ligor ? s'enquit Sa Majesté qui respirait toujours bruyamment.

— Puissant souverain, moi, un grain de poussière sous la plante de votre pied, j'ai la témérité de suggérer que le roi français a été trop généreux dans son interprétation de l'offre de Votre Majesté.

— Trop généreux ? Expliquez-vous.

— Auguste Seigneur, je reçois vos ordres. Ne dis-posant pas de cartes exactes de la région mais ayant appris que Ligor est éloigné de l'endroit où siège le gouvernement de Votre Majesté, le roi Louis a demandé que le Seigneur de la Vie étudie avec bienveillance la possibilité de lui permettre, à la place, de s'installer à Bangkok, port qu'il connaît de réputation et qu'il trouve agréablement proche de Votre Majesté à Ayuthia. Le roi de France a envoyé des ingénieurs, des artisans, des dessinateurs, des astronomes et des canonniers pour servir Votre Majesté et il demande qu'ils soient logés près de vous pour mieux servir le Seigneur de la Vie.

— Nous lui avons offert Ligor, et non Bangkok ! » La voix s'était raffermie et le souffle avait retrouvé sa régularité. « Bangkok n'est pas un comptoir commercial, Vichaiyen. C'est une forteresse fluviale, un port stratégique qui garde l'entrée d'Ayuthia, l'accès au cœur même de notre pays. »

Phaulkon décela une note d'irritation croissante dans la voix de Sa Majesté. Il était content de ne pas avoir évoqué la question de Mergui. Bien qu'il n'eût qu'admiration pour la sagesse et la clairvoyance de ce monarque qui semblait comprendre les questions échappant à sa sphère et qui, comparé du moins à la

moyenne des despotes orientaux, était étonnamment tolérant, il y avait cependant chez lui des limites, un seuil au-delà duquel la perte de prestige atteignait un niveau si inacceptable que l'orgueil gouvernait entièrement sa conduite.

« Auguste Seigneur, c'est vrai, répondit Phaulkon, mais moi, un cheveu de votre tête, j'ose suggérer que le roi de France ne pense pas tant à la valeur stratégique de Bangkok qu'à l'avantage d'être proche du Seigneur de la Vie.

— Nous trouverons plus facile d'être touché par l'intérêt du roi de France quand nous découvrirons ses intentions exactes.

— Puissant souverain, votre indigne esclave s'en informe en ce moment même. J'apporterai la réponse à vos divines oreilles avant le coucher du soleil.

— Ce ne sera pas trop tôt, Vichaiyen. »

La tête enfoncée dans l'épais tapis persan, Phaulkon resta silencieux.

« Après tout, continua Sa Majesté, il ne faut pas longtemps pour enquêter sur deux bateaux. » La voix fit une pause. « Vous avez bien dit qu'il y avait *deux* bateaux, Vichaiyen ?

— Auguste Seigneur, je reçois vos ordres. Le prêtre a dit qu'il y avait deux bateaux mouillés de l'autre côté de la barre.

— Vous parlez presque comme s'il y en avait d'autres cachés quelque part. »

Ces allusions incessantes devenaient de plus en plus déconcertantes. Phaulkon semblait être mis à l'épreuve. Sa Majesté en savait-elle plus qu'elle ne l'admettait ? Cacher des informations à son souverain était passible d'une sévère volée de coups sur la plante des pieds. Dans les cas extrêmes, la tromperie était passible de la peine de mort.

« Auguste Seigneur, les espions du grain de poussière que je suis vérifient cette affaire en ce moment même.

— Quelle affaire ? »

Phaulkon hésita. « Puissant Seigneur, la possibilité qu'il y ait plus de bateaux dans la flotte française qu'ils ne veulent bien l'admettre.

— Plus de bateaux ? Combien ?

— Auguste Seigneur, mes espions qui travaillent à l'avant-poste hollandais de La Petite-Amsterdam prétendent en avoir aperçu quatre autres. Plusieurs hommes déguisés en pêcheurs se dirigent vers eux en ce moment, et...

— Quatre bateaux de plus ? lança Sa Majesté. Mais ça fait six en tout ! Nous sommes scandalisé. Et notre mécontentement est à peine atténué par le fait que vous ayez enfin révélé ce que nous savions déjà. Mais il est temps que vous en appreniez davan-tage, Vichaiyen. » Phaulkon eut le cœur glacé quand il entendit Sa Majesté donner un ordre.

Peu après, la lumière des quatre claustras de bambou ouverts au sommet des murs lambrissés éclaira une silhouette prosternée qui s'avavançait dans la salle d'audience en rampant à quatre pattes, le chapeau conique incliné vers l'avant comme la corne d'une licorne. Elle prit position au côté de Phaulkon mais légèrement en retrait. En sa qualité de mandarin de première classe doté de dix mille marques de dignité, l'ambassadeur Kosa Pan ne pouvait se trouver aussi près du balcon royal que le Barcalon, qui en avait quinze mille. Sur terre ou sur mer, dans le cortège accompagnant l'éléphant ou la barque du roi, plus un noble était de haut rang, plus il était proche de son suzerain.

Phaulkon eut quelque mal à contenir sa surprise et sa colère. Comment Kosa Pan avait-il osé se rendre directement chez Sa Majesté sans lui faire d'abord un rapport ? C'était des plus irréguliers. L'homme l'avait délibérément circonvenu. Pis encore. Sa Majesté semblait avoir accepté cette infraction au protocole, interdisant à Phaulkon de s'y opposer ouvertement. Que diable Kosa Pan faisait-il au Siam ?

Kosa Pan baissa légèrement sa tête déjà inclinée en direction de Phaulkon. Il était le frère cadet de feu Kosa Lek, le précédent Barcalon, que Phaulkon avait beaucoup admiré et auquel il avait fini par succéder. Pan, cependant, avait passé le plus clair de sa vie à voyager à l'étranger comme émissaire royal et Phaulkon le connaissait peu, bien qu'il eût entendu parler de sa sagacité et sût qu'il s'était distingué dans le service diplomatique en maintes occasions. Quoi qu'il en fût, il paierait très cher cette insulte.

« Pan, commanda la voix royale, vous allez nous dire ce que vous savez de l'arrivée des Français.

— Puissant souverain, je reçois vos ordres. Moi, un simple cheveu de votre tête, j'ai le regret de signa-ler qu'il y a six bateaux français mouillés de l'autre côté de la barre, dont quatre à l'abri pour éviter toute détection. Deux au moins sont des navires de guerre supérieurs, armés respectivement de cinquante-deux et quarante-huit canons. Ils renferment plusieurs bataillons dans leurs entrailles. »

Phaulkon en eut l'estomac retourné. Ainsi donc Tachard avait bien menti au sujet des effectifs des troupes, tout comme il l'avait fait à propos du nombre de bateaux. Pourquoi ? Quel intérêt avait eu ce maudit jésuite à lui mentir, alors que la conversion de Sa Majesté, convoitée par les Jésuites, dépendait avant tout de l'aide de Phaulkon ? Les Français devaient nourrir de bien sinistres desseins. La vérité s'abattit sur lui comme un coup de massue : ils devaient projeter une invasion. La peur et la fureur s'emparèrent de lui en même temps. Les maudits !...

« Il semble, Vichaiyen, que la garde du corps d'élite que nous avons demandée au roi Roui se soit multipliée à l'infini en cours de route. »

Le ton de Sa Majesté était à la fois indigné et sar-castique. Le monarque s'adressait maintenant à Kosa. « A combien estimeriez-vous les effectifs de la garde du corps venue pour nous servir ?

— Puissant souverain, je reçois vos ordres. Moi, un grain de poussière, je les évalue à cinq cents ou six cents hommes. Il y a eu de nombreuses morts à bord, d'une maladie farang qu'ils appellent le scorbut. J'ai vu les hommes perdre leurs dents avant de mourir. En général, ils jetaient les cadavres par-dessus bord la nuit, mais je suis resté éveillé pour regarder et j'ai dénombré une bonne trentaine de morts rien que sur mon bateau. Je n'ai pu observer le montant des pertes sur les autres bateaux, mais au plus fort de l'épidémie j'ai entendu l'équipage discuter du grand nombre de "soldats" qui avaient succombé sur les autres vaisseaux. Un membre de l'équipage a émis l'opinion qu'au moins un quart de toutes les forces avait été anéanti.

— Quelles sont donc vos conclusions, Pan ? » La voix de Sa Majesté tremblait légèrement, bien qu'il fût difficile de dire si c'était d'anxiété ou de rage contenue. Pendant tout le discours de l'ambassadeur, le cœur de Phaulkon avait battu la chamade, et maintenant sa furie grandissante l'étouffait presque.

« Auguste Seigneur et Maître, répondit Kosa, par le pouvoir de la poussière de vos pieds qui couvre ma tête, je conclus que les intentions des Français à l'égard de notre nation souveraine sont loin d'être honorables et qu'ils ont envoyé une armée entière pour accomplir leurs projets malveillants.

— Et quels sont ces projets, Pan ?

— Puissant Seigneur, les Français n'ont pas mis votre indigne esclave dans le secret de leurs desseins, mais je crois qu'ils osent imaginer qu'ils peuvent nous soumettre par la force militaire et imposer leur foi chrétienne au Maître de la Vie, une question qui semble obséder également leur roi, ses courtisans et ses prêtres.

— Vraiment ? » Le ton du roi était à la fois moqueur et défiant. « Pan, vous allez informer notre Pra Klang de la manière dégradante dont vous avez atteint nos rives.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. » L'ambassadeur tourna légèrement la tête en direction de Phaulkon. « Votre Excellence, en dépit de mes demandes répétées, les Français se sont donné beaucoup de mal pour m'empêcher de descendre à terre. J'ai dû finalement m'échapper en sautant pardessus bord et en nageant. Il est à tout à fait clair à mes yeux que les Français désiraient éviter le risque que j'alerte le Seigneur de la Vie sur les véritables effectifs de leurs forces. »

Phaulkon était profondément choqué. Un émissaire de marque du roi de Siam forcé de se rendre à terre à la nage ? Les Français étaient-ils devenus fous ? Etaient-ils prêts à tout ? La surprise devait être un élément crucial de leurs plans. Une idée sou-daine le frappa tandis qu'il écoutait Sa Majesté qui s'adressait maintenant à lui.

« Qu'avez-vous à répondre à tout cela, Vichaiyen ? »

Le ton du roi impliquait que Vichaiyen allait devoir fournir quelques explications. Après tout, l'idée d'inviter les Français au Siam venait de lui.

« Puissant souverain, je reçois vos ordres sur mes cheveux et sur ma tête. Je suis indigné par le traitement réservé à votre estimé ambassadeur ici présent, mais je suis désolé qu'il ne soit pas venu m'informer plus tôt de sa lamentable situation. Qui plus est, je suis surpris par le comportement des émissaires français que, de par leur nom et leur rang, je sais être gens de quelque distinction. Si le Seigneur de la Vie le permet, j'aimerais d'abord poser quelques questions à l'ambassadeur Kosa avant de tirer d'autres conclusions.

— Faites, Vichaiyen.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. Ambassadeur, puis-je vous demander si lors de votre très habile évasion quelqu'un d'autre a quitté le bateau ?

— Personne, Votre Excellence. J'ai donné ordre à mes serviteurs de rester en bas pour ne pas attirer l'attention sur mes faits et gestes. Après m'être échappé, j'ai été recueilli par une barque qui se dirigeait vers mon bateau avec un message des jésuites du séminaire. Ils annonçaient le retard de leur collègue Tachard. J'ai révélé mon identité, et j'ai vite ordonné au bateau de rebrousser chemin.

— De sorte, mon Seigneur, que le père Tachard ne serait pas au courant de votre évasion ?

— Certes non, Votre Excellence. Il n'a eu aucune possibilité de le savoir. »

Phaulkon réfléchissait à toute allure. Tout concordait. Tachard croyait que Kosa était toujours tranquillement à bord du bateau français. Au diable ces jésuites et leurs intrigues ! Elles allaient leur coûter cher, particulièrement à Tachard. Il était essentiel qu'il se justifiât immédiatement aux yeux de son maître. Ses relations avec le roi avaient beau reposer sur une estime mutuelle et quasi filiale — le défunt Barcalon lui avait dit une fois que Sa Majesté l'appelait fréquemment « notre fils farang » — , la fragilité du pouvoir dans une cour orientale n'autorisait pas d'erreurs de ce genre. Plus d'un courtisan dont la jalousie était depuis longtemps éveillée par la nomination d'un farang au poste le plus important du royaume saisisrait la première occasion pour le renverser. Personne n'osait encore dire du mal du favori du roi en présence de Sa Majesté, mais les choses pourraient vite changer si l'occasion s'en présentait. Il était crucial de trouver un plan de contre-attaque à cette sérieuse menace. Il s'adressa une fois de plus à Kosa.

« Ambassadeur, pourriez-vous me parler de l'état des troupes que vous avez vues ? Vous avez mentionné qu'un grand nombre ont péri pendant le voyage. Diriez-vous que le reste est en assez bonne santé ou dans l'ensemble épuisé et démoralisé ?

— Je dirais, Votre Excellence, que la combinaison d'une longue traversée, d'un climat torride et de la mort de tant de leurs camarades a beaucoup affaibli et démoralisé la majorité d'entre eux. Beaucoup sont encore malades. Le général Desfarges lui-même est cloué au lit depuis trois jours. Ceux qui ne vont pas trop mal meurent d'envie de changer de décor, et j'en ai entendu beaucoup qui réclamaient à cor et à cri de se rendre à terre.

— De sorte que, pour le moment, ils ne sembleraient guère en état de combattre ?

— Pas pour l'instant, Votre Excellence.

— Alors le temps joue pour nous. Dites-moi, ambassadeur, si nous profitons de leur faiblesse et dictions nos propres conditions, les Français seraient forcés d'en accepter au moins une partie, n'est-ce pas ?

— Peut-être, Votre Excellence. Bien sûr, cela dépendrait des conditions. Mais cela n'altérerait pas leur objectif fondamental : l'invasion armée de notre pays.

— Seulement si nous les laissons l'entreprendre, ambassadeur. Vous avez mentionné que leur général était indisposé. Et son commandant en second ? Qui est-ce ?

— Un lieutenant-général du Bruant, Votre Excellence. Je ne sais pas dans quel état il est, car il n'était pas sur mon bateau.

— Je vois. Je suis désolé d'avoir dû vous poser tant de questions, ambassadeur, mais vous êtes conscient que c'est la première occasion que j'ai eue de m'entretenir avec vous au sujet de cette crise », conclut Phaulkon d'un ton plein de sous-entendus.

Il marqua un temps, mais Kosa resta silencieux. Phaulkon s'adressa à Sa Majesté.

« Puissant Seigneur et Souverain, moi, votre indigne serviteur, je me permets de suggérer un plan. Il semblerait regrettable que les Français aient jugé bon d'envoyer cinq cents hommes alors que j'en avais demandé cinquante. Pourtant, je vois un moyen de tourner la situation à notre avantage. Nous n'avons qu'à employer ces forces pour servir nos propres desseins. Leurs hommes sont faibles et fatigués, leurs provisions sans doute au plus bas et leur chef est cloué au lit. C'est le moment de faire valoir nos propres exigences.

— Et quelles sont-elles, Vichaiyen ?

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. D'abord nous devrions refuser à tous les Français, du maréchal jusqu'au dernier des caporaux, la permission de fouler le sol siamois avant que leurs troupes au grand complet n'aient accepté de faire serment d'allégeance au Seigneur de la Vie, aussi longtemps qu'un seul de leurs soldats restera sur notre territoire. Ce serment devra être prêté inconditionnellement lors d'une grande cérémonie publique juste après le débarquement des troupes. Deuxièmement, chaque soldat français autorisé à débarquer se verra adjoindre un soldat siamois qu'il devra entraîner. Et qu'il soit parfaitement clair dès le début que l'armée française est ici en invitée de notre pays pour entraîner nos troupes à l'art de la guerre dans le cadre de manœuvres militaires communes en vue de dissuader les Hollandais, le tout s'inscrivant dans notre grande alliance. Notre peuple saura ainsi qu'il ne s'agit pas d'une armée d'occupation. A cette fin, je préconise humblement que nous accueillions les troupes françaises, dès qu'elles auront accepté nos conditions.

»

Il y eut un instant de silence interrompu par Kosa.

« Puis-je me permettre de suggérer, Excellence, dit-il d'un ton dont le

sarcasme était à peine déguisé, que les Français ne peuvent que rejeter de telles conditions ?

— Pas lorsqu'ils auront considéré l'alternative, ambassadeur, répondit Phaulkon avec fermeté. La moitié de leurs hommes réclame d'aller à terre, l'autre moitié manque cruellement de vivres et de médicaments, et leurs bateaux sont trop gros pour passer la barre même à marée haute. En conséquence, l'alternative consiste en une lente famine à bord ou un massacre immédiat à terre. Ils seraient forcés de débarquer dans des chaloupes tandis que nos armées les attendraient mille fois plus nombreuses.

— Les conditions que vous suggérez, Excellence, sont une pilule trop amère à avaler pour la fière nation française, insista Kosa.

— Ah ! Mais j'entends l'adoucir, ambassadeur.

— Comment, Vichaiyen ? demanda Sa Majesté d'un ton qui indiquait un intérêt croissant.

— Auguste Seigneur, je reçois vos ordres. Je sais de source sûre que le principal objectif de la mission française est de voir le Maître de la Vie se convertir à la foi catholique... »

Un rire bref venu d'en haut l'interrompit. « Quelles étranges créatures que ces farangs, si avancées dans le domaine de la science et cependant si arriérées dans celui de l'âme ! » La voix de Sa Majesté trahit soudain une certaine inquiétude. « Ne pensez-vous pas, Vichaiyen, que le roi Roui nous considère comme un imbécile simplement parce que nous n'avons pas, nous, ordonné à nos ambassadeurs d'essayer de le convertir au bouddhisme pendant leur séjour à Paris ? » Il marqua un temps, comme s'il considérait attentivement l'étrangeté d'une telle mentalité. « Voyons, Vichaiyen, il ne nous viendrait même pas à l'esprit de vous forcer, vous qui êtes notre Premier ministre, à renoncer à votre foi pour adopter la nôtre ! Chaque homme n'est-il pas libre de ses croyances ? Mais nous nous écartons du sujet. Veuillez continuer à exposer votre plan.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. Nous devons offrir aux Français un trophée. Et, avec la gracieuse participation de Votre Majesté, nous pourrions leur offrir le plus grand de tous : votre propre conversion. Nous pourrions leur faire miroiter cela jusqu'à ce que nous ayons atteint notre but. J'ai déjà pris la liberté d'expliquer aux jésuites que Votre Majesté tient beaucoup à poursuivre son instruction religieuse mais que faire indûment pression sur Votre Majesté porterait préjudice à leur cause. J'ai en outre souligné que l'attitude de Votre Majesté sera presque certainement influencée par le comportement de la

délégation française, surtout si Votre Majesté devait être impressionnée favorablement. Une intervention militaire française ne prédisposera guère Votre Majesté en leur faveur. Le père Tachard transmettra tout ceci aux chefs de la délégation.

— Nous avons en effet de la chance, Vichaiyen, que le zèle aveugle et les espoirs fervents de vos prêtres jésuites nous facilitent à ce point la tâche de les tromper. Car si les exigences françaises sont bel et bien limitées au problème de notre conversion et que leurs chefs puissent se contenter d'un trophée si dérisoire, alors nous serons heureux de les convaincre de l'imminence de notre conversion, qui bien sûr n'aura jamais lieu. Mais cela suffira-t-il pour les inciter à accepter nos conditions ?

— Auguste Seigneur, pas tout à fait. Le cheveu de votre tête se permet de suggérer que, malgré son importance stratégique, nous paraissions aussi leur céder le port de Bangkok à des fins commerciales, à condition bien sûr qu'ils acceptent de faire serment de totale allégeance à Votre Majesté.

— Pardonnez-moi de vous interrompre, Votre Excellence », lança Kosa Pan qui avait du mal à cacher son indignation, « mais autoriser des forces étrangères expérimentées et équipées d'un armement sophistiqué à tenir garnison dans le fort de Bangkok équivaldrait à un suicide militaire.

— Pas tant que ces forces sont en train de récupérer et qu'il y a un Siamois derrière chaque Français dans le fort. Nous y mettrons nos meilleurs combattants, et ils auront vite fait d'apprendre. De plus, je sais que les soldats français, comme tous les soldats, n'auront qu'une idée en tête après sept mois passés en mer. Privés de compagnie féminine, ils succomberont facilement aux charmes de nos femmes, surtout si nous leur tendons le piège approprié. Les Siamaises sont probablement les plus belles femmes du monde, et si elles peuvent exercer leurs charmes sur eux, les questions militaires seront vite oubliées. On ne peut guère tenir un fort avec un contingent de soldats languissant d'amour.

— Mais qui vous dit, Vichaiyen, que nos femmes seront désireuses de se soumettre à de tels sacrifices ?

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. Avec la gracieuse permission de Votre Majesté, nous pourrions annoncer sur les marchés que les troupes françaises sont les invitées d'honneur de notre pays et que le Seigneur de la Vie a exprimé le vœu qu'elles soient reçues avec toutes les marques d'hospitalité.

— Et qui, Vichaiyen, annoncera la nouvelle et pré-parera ces légions de

femmes à la bataille ? Nous sommes certain que vos multiples devoirs, sans parler des sentiments de votre épouse catholique, ne vous permettront pas de remplir personnellement cette tâche. »

Phaulkon ne put s'empêcher de sourire. En des circonstances moins graves, Sa Majesté prenait toujours plaisir à le taquiner au sujet de l'insistance des catholiques sur la monogamie, entre autres parce que Phaulkon avait demandé la permission de loger au palais Sunida, sa concubine bien-aimée, en raison de l'intransigeance de son épouse. Aux yeux de Sa Majesté, cette restriction était un des préceptes les plus absurdes de la foi catholique, et ses nombreuses lectures personnelles sur les diverses maîtresses du roi de France n'avaient servi qu'à confirmer son point de vue. Alors qu'aucun moine bouddhiste ne pouvait toucher une femme sous peine de mort, le Défenseur présumé de la Foi catholique se conduisait comme n'importe quel mandarin.

« Auguste Seigneur, votre indigne serviteur croit qu'il faut quelqu'un d'une loyauté incontestable, à la langue convaincante et à l'esprit vif. Je recommanderai humblement Sunida pour cette tâche.

— Un choix avisé que nous approuvons, Vichaiyen. Sunida est la perle des femmes. Mais elle doit veiller à ce que nos femmes aient l'air hospitalières sans se montrer faciles, désireuses de plaire sans être serviles.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. Sunida fera en sorte qu'elles succombent aux troupes françaises avec une modestie honorable et une réticence appropriée.

— Bien préparé, un tel plan pourrait sans doute distraire les troupes. Mais soyez averti, Vichaiyen, que le plus grand risque d'échec vient de vos légions de prêtres qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Ils ne seront pas exposés aux charmes de nos femmes et ils reprocheront aux soldats leur vie dissolue en les menaçant de damnation éternelle. En effet, la conduite des troupes contrecarrera leurs projets, et ils n'auront pas de cesse, ces jésuites, qu'ils n'aient fait de moi un catholique. Ce sont des conspirateurs impitoyables, dévoués à leur cause, uniquement préoccupés de renverser les gouvernements qui ne voient pas les choses à leur façon, des fanatiques sectaires qui croient que leur devoir sur terre consiste à supplanter les religions pacifiques qui vivent en harmonie avec l'univers depuis bien plus longtemps que la leur. Nous les redoutons plus que l'armée française. »

Après un silence raisonnable, Phaulkon demanda : « Auguste Seigneur, dois-je comprendre que votre humble esclave peut offrir Bangkok aux Français ?

— Nous sommes désireux d'éviter un bain de sang, Vichaiyen. Bien que nous

soyons révolté par le traitement réservé à notre ambassadeur, ici présent, et consterné par les circonstances ignominieuses de son débarquement, nous hésitons à déclencher un affrontement pour cette raison. Entre autres parce que cela irait à l'encontre du but même dans lequel nous avons invité les Français : mettre un terme aux ambitions hollandaises. Il serait absurde que les Hollandais voient maintenant que nous ne sommes pas, tout compte fait, les grands alliés de la France. Mais soyez assuré, Pan, que l'insulte qui vous a été faite sera un jour vengée. En attendant, nous vous remercions de votre diligence.

— Auguste Seigneur, moi, un cheveu de votre tête, je vous remercie de vos gracieuses paroles, répondit Kosa, mais j'aurai d'autant plus perdu la face que les Français sauront que l'on ne m'a pas écouté et que mon évasion aura été totalement inutile.

— Qui plus est, ambassadeur, dit Phaulkon d'un ton pince-sans-rire, j'ai bien peur qu'il ne nous faille répandre la rumeur que nous n'avons pas pris vos avertissements au sérieux parce que nous avons cru vos soupçons exagérés et votre vindicte suscitée par les circonstances regrettables de votre évasion ; que nous sommes au contraire ravis par la dimension du contingent français qui mettra un terme une fois pour toutes aux visées hollandaises. Mais sachez, ambassadeur, que vous n'aurez perdu que temporairement la face tandis que vos services envers la nation seront permanents.

— L'histoire montrera un jour que mes avertissements étaient justifiés », insista Kosa Pan, la voix frémissante.

Une quinte de toux émana du balcon supérieur. Phaulkon décida d'avoir un autre entretien avec le père Brouet au sujet de la santé de Sa Majesté.

« Qu'il en soit donc ainsi, dit Sa Majesté d'une voix enrouée. Les émissaires français seront invités à débarquer aux conditions précédemment stipulées. S'ils les acceptent, ils seront reçus avec tous les honneurs qui leur sont dus. On ne regardera pas à la dépense, et nous-même recevrons en audience les chefs de leur délégation. Vichaiyen, vous avez l'autorisation de leur offrir les installations portuaires de Bangkok et de les informer que nous mettons nos infirmières à leur disposition pour s'occuper de leurs malades. Nous rassemblerons leurs troupes dans le fort afin de mieux les surveiller. Et nous les accueillerons à bras ouverts en prétendant ignorer leurs intentions réelles. Nous vous remercions de votre sagesse, Vichaiyen, et recommandons que vous prépariez le terrain dans le moindre détail avec Sunida avant le débarquement des troupes. Sachez aussi, Vichaiyen, que nous sommes satisfait de savoir qu'un pont aussi solide que vous se tient entre les intérêts français et les nôtres.

— Puissant Seigneur et Souverain, votre bonté est sans limites », dit Phaulkon, à la fois touché et soulagé que les choses aient repris leur cours.

« Veillons donc ensemble à ce que l'ancienne souveraineté du Siam soit maintenue encore quelques millénaires. L'audience est levée. »

Une sonnerie des trompettes et un fracas des cymbales annoncèrent le départ de Sa Majesté. Phaulkon et Kosa sortirent respectueusement de la salle en rampant à reculons.

Comme d'habitude, Phaulkon sentit un frisson le traverser lorsqu'il s'approcha de la porte de Sunida et vit qu'elle avait été laissée entrouverte. Elle devait avoir appris qu'il se trouvait avec le Seigneur de la Vie plus tôt que prévu.

Une petite Eurasienne aux grands yeux et à la peau soyeuse, vêtue d'un minuscule sarong bleu, surgit en courant de derrière la porte et sauta dans ses bras. Ses anneaux de chevilles tintèrent agréablement lorsqu'il la souleva. Aucun enfant siamois ne pouvait se sauver bien loin avec ce bruit qui le suivait partout, songea-t-il. Elle tira affectueusement son menton et pouffa de rire. « Surprise », répétait-elle joyeusement, à peine capable de prononcer le mot. Il rit. Il adorait sa fille.

Il serra Supinda contre lui et la porta dans l'appartement où une gouvernante royale se prosterna immédiatement. La pièce était peu meublée, mais avec goût. Mis à part les divers instruments de musique qui avaient autrefois accompagné les activités de Sunida, il y avait un cabinet laqué d'or, deux paravents de bambou et une courtepointe de coton à même le sol. Deux grandes tapisseries birmanes ornaient les murs. L'appartement était situé au premier étage du palais, juste à l'entrée du dédale de couloirs qui sillonnaient le harem royal, ce qui permettait à Phaulkon de rendre visite à Sunida sans passer par le quartier des femmes, strictement interdit à tous excepté aux essaims d'eunuques et à la ribambelle de pages impubères.

« O toi, descendante d'une déesse et d'un aventurier, dit Phaulkon en chatouillant les pieds de sa fille, comment te portes-tu aujourd'hui ? »

Supinda passa ses petits bras potelés autour de son cou et le serra. Bien qu'elle n'eût que quatre ans, il retrouvait beaucoup de Sunida en elle, surtout les pommettes hautes et les grands yeux en amande. Il continua à jouer avec elle un moment, la lançant en l'air tandis qu'elle poussait des cris de joie, jusqu'à ce que la toux discrète de la gouvernante l'avertît que c'était l'heure du repas.

S'il la lui remit avec regret, elle ne montra aucun signe de mécontentement. Les enfants siamois étaient entourés d'une telle affection qu'ils avaient

rarement l'occasion de se sentir négligés ou abandonnés : il n'était pas rare qu'ils fussent élevés par la famille étendue. Alors que Phaulkon regardait partir sa fille, Sunida se dressa dans l'embrasure de la porte telle une grande déesse exotique.

Chaque fois, sa beauté lui coupait le souffle. Ses longs cheveux noirs, récemment lavés et parfumés, ruisselaient en une sombre cascade jusqu'à ses reins, et le haut de son panung de soie multicolore moulait sa taille dont il soulignait l'étroitesse. Sa peau lisse et sans défaut, couleur de teck clair, était aussi douce que la soie. Un châle de coton couvrait nonchalamment ses seins, non par un quelconque sentiment de pudeur mais parce qu'elle savait que son maître l'aimait ainsi. Il lui avait dit une fois qu'un de ses instants les plus sensuels — et il y en avait beaucoup entre eux — était celui où ce châle glissait de ses épaules pour révéler ses seins fermes à ses regards extasiés. Elle était fière également, il le savait, de l'expression de son regard, un mélange d'admiration et de désir animal. Elle trouvait extrêmement voluptueux, lui avait-elle confié une fois, de voir un homme si puissant se plier et s'abandonner à sa volonté.

Sunida adressa un sourire radieux à son seigneur, faisant descendre gracieusement tout son corps à terre comme une gazelle, les mains jointes devant elle à la manière siamoise. Elle était heureuse aussi qu'il préférât ses coutumes. Tellement plus érotiques, lui avait-il assuré, que de se précipiter dans les bras l'un de l'autre comme le faisaient les farangs ! Il ferma la porte et mit un genou en terre devant elle. C'était un émerveillement toujours renouvelé de voir comment cette timide et gracieuse femme, entraînée à la maîtrise de soi traditionnelle des Siamois, pouvait en un instant se transformer en la créature la moins inhibée qui se fût jamais frayé un chemin dans les défenses d'un homme.

« Sunida, tu es une déesse », dit-il.

Elle fit doucement glisser son châle de ses épaules et s'agenouilla devant lui, la tête inclinée.

« Cela ne se peut pas, mon Seigneur, sinon je contrôlerais mieux mon trouble chaque fois que je vous vois. »

Le genou toujours en terre, Phaulkon la dévorait des yeux et savourait le moment. Quelle merveille que des émotions aussi intenses fussent si réciproques. Elle avait l'air si sincèrement contente de le voir qu'une fois de plus il se surprit à remercier les dieux pour le jour, il y avait presque six ans, où il l'avait rencontrée. Par quel caprice du destin leurs chemins s'étaient-ils croisés ? Quelle vie fertile en événements ils avaient eue depuis ! A l'époque,

elle était danseuse classique à la cour de Ligor, et lui, sous le couvert d'un travail pour la Compagnie anglaise des Indes orientales, fournissait clandestinement des canons à la reine rebelle de Pattani. Son navire s'était échoué au large de la côte de Ligor, et pendant l'enquête qui s'ensuivit, le gouverneur de la province avait donné en l'honneur des marchands anglais un banquet au cours duquel Sunida avait dansé. Danseuse principale de la troupe, elle s'était montrée plus majestueuse et plus talentueuse que toutes les autres réunies. Il n'avait pu la quitter des yeux. Quant à elle, elle n'avait jamais vu de farang qui eût comme les hommes de son peuple des cheveux noirs et raides, une fière allure et de bonnes manières. Son sourire l'avait complètement transportée.

Une fois que le gouverneur l'eut lavé de toute accusation et lui eut accordé l'autorisation de retourner à Ayuthia, Phaulkon avait demandé la permission d'emmener Sunida avec lui. Mais le rusé gouverneur avait refusé. Ce n'est qu'ensuite que Phaulkon avait découvert qu'elle était en réalité la nièce du gouverneur. Quand, deux mois plus tard, il avait quitté le service de la couronne d'Angleterre et uni sa destinée à celle du Siam, ce même gouverneur, conscient que Phaulkon s'était épris de Sunida, avait recommandé à Sa Majesté de l'envoyer auprès de lui pour l'espionner. L'espionne et le farang avaient beau être profondément amoureux l'un de l'autre, elle avait rempli son devoir envers son roi tandis que lui, averti du rôle de Sunida par un coup de chance, avait pu faire passer par son intermédiaire les informations appropriées jusqu'au plus haut niveau du palais. Avec des résultats époustouffants pour sa carrière.

Maintenant, bien sûr, il était Pra Klang, la plus importante personnalité du pays, et elle n'avait plus besoin de l'espionner ; mais jusqu'à ce jour il ne lui avait jamais révélé qu'il était au courant de sa mission, pas plus qu'elle-même ne lui avait dit qu'elle s'en était chargée. À part cela, aucun secret ne les séparait. Il aurait souhaité qu'il pût en être de même avec Maria, mais il y avait trop de choses dont ils ne pouvaient parler. À commencer par la petite Supinda, dont l'existence n'était connue que de l'essaim de nourrices royales qui s'occupaient d'elle sur ordre du roi. C'était dans des moments comme celui-là qu'il ne pouvait s'empêcher de se demander pourquoi il avait épousé Maria. Mais il se punit vite d'avoir eu des pensées si peu charitables. Il l'avait épousée pour diverses raisons, et il ne le regrettait pas. Ces raisons étaient en partie politiques — puisque les circonstances demandaient une femme catholique —, en partie intellectuelles — car il appréciait et respectait sa finesse et sa sagesse — et en partie affectives, parce que, comme lui, elle était eurasiennne. Le fait qu'elle le fût par le sang et que lui ne le fût que par tempérament ne changeait rien à l'affaire. C'était un lien mental, fort et intime, qu'ils partageaient.

Phaulkon voyait Sunida chaque jour après son audience avec le roi. Il était convaincu que son amour, qui semblait croître sans cesse, se nourrissait de la brièveté des moments passés ensemble. Les chamailleries si fréquentes chez ceux qui vivent sous le même toit n'existaient pas entre eux. Sunida et lui n'avaient de temps que pour l'amour, et ils avaient tant à se dire pendant ce bref moment quotidien que c'était comme s'ils venaient de se retrouver après une longue absence.

Sunida, en sa qualité de deuxième épouse honorée du grand Pra Klang, suscitait pour sa part l'envie de toutes les jeunes filles du palais. Sûre de l'amour de son maître et conditionnée par son éducation siamoise, elle n'éprouvait aucune jalousie ni amertume à l'égard de sa première femme. Le fait que cette première femme ne recherchât pas son aide pour s'occuper de son mari la rendait tout au plus perplexe. Un homme n'était-il pas une créature complexe et exigeante ? Pourquoi une femme voudrait-elle prendre sur elle seule la responsabilité de lui plaire ? N'était-il pas évident que deux femmes s'en tiraient mieux qu'une seule ?

Assise près de Phaulkon, elle étendit ses longues jambes de côté et mit doucement sa tête sur ses genoux. Ses doigts tambourinèrent légèrement l'intérieur de ses cuisses et il fut immédiatement remué. Il ne pensa plus à rien, sa main glissa sur son épaule nue et suivit lentement les contours de ses seins. Ils étaient un peu plus clairs que le reste de son torse, ayant été moins exposés aux rayons du soleil. Elle soupira de plaisir, puis, se dressant sur ses genoux, elle s'étira de tout son long comme un chat en ame-nant ses seins voluptueux aux mamelons sombres et durs à la hauteur de sa bouche affamée. Elle creusa le dos, rejeta la tête en arrière et, les yeux clos, s'abandonna aux sensations qui la parcouraient. Puis, brûlant de lui rendre la pareille, elle chercha le nœud de son panung, et tandis que ses longs doigts délicats le défaisaient, sa langue rencontra celle de Phaulkon dans un baiser passionné.

Il l'attira à terre en la serrant très fort contre lui jusqu'au moment où, ivres de passion, ils roulèrent sur le sol, oublieux de sa dureté. Et quand enfin ils n'en purent plus, ils restèrent allongés ensemble, haletants, toujours étroitement enlacés comme s'ils redoutaient que l'enchantement ne cessât.

Au bout d'un moment, elle mit son nez contre sa joue et inhala profondément son odeur, à la façon siamoise. Dans le feu du désir, elle utilisait sa bouche et sa langue comme il le lui avait enseigné, mais, quand ils avaient recouvré leur calme, elle aimait l'embrasser à la manière de son peuple, humant doucement la texture de sa peau et savourant son odeur. Les Siamois étaient déroutés par la rencontre de deux bouches, ces mêmes bouches que les dieux leur avaient données pour avaler la nourriture, et ils jugeaient de telles coutumes grossières et dénuées de raffinement. Phaulkon suspectait que Sunida ne s'était

pliée à une telle barbarie que pour lui plaire. Le mot « embrasser » n'existait même pas dans leur langue. Ils utilisaient le mot « humer » ou « inhaler ».

A son tour il mit son nez contre sa joue et huma son odeur. Elle ronronna de plaisir à cette délicatesse.

D'un air malicieux, il tapota le bout de son nez délicat. Droit, celui-ci ne s'évasait doucement qu'aux narines, sans être épaté comme celui de beaucoup de ses compatriotes. Les beaux yeux en amande au-des-sus des hautes pommettes le fixèrent, pleins d'espoir.

« Sunida, j'ai des nouvelles pour toi. Un projet. »

Elle se dressa sur un coude, le visage soudain brillant d'impatience. Il n'y avait rien qu'elle aimât davantage qu'une aventure au service de son maître. Sa dernière mission remontait à quelque temps.

« Dites-moi, mon Seigneur. De quoi s'agit-il ?

— Où est passée ta patience bouddhiste, Sunida ? dit-il taquin.

— Elle me fut un jour familière, ainsi que plusieurs autres vertus, avant que mon maître ne vienne et ne les emporte toutes. »

Il rit. « Sunida, les farangs sont de retour, par bateaux entiers cette fois-ci. »

Elle plissa le nez de dégoût. « Je n'en demande pas tant, mon Seigneur. J'ai celui que je veux. » A son tour elle tapota le bout du nez de Phaulkon d'un air mutin et rit avec un plaisir enfantin. « Où sera l'exclusivité de mon spécimen, s'il y en a des tas d'autres qui courent un peu partout ?

— Ils ne courront pas longtemps, Sunida. Avec ton aide, nous allons les transformer en légumes. Tous autant qu'ils sont. »

Sunida gloussa de plaisir. « En légumes ? En légumes farangs ! En tomates, sans doute, pour aller avec la couleur de leur peau. Comment mon Seigneur va-t-il s'y prendre ?

— Sunida, ces hommes sont des soldats français, et ils ne viennent pas ici animés d'intentions honorables. Pourtant, nous devons les recevoir avec toutes les marques de la courtoisie et les détourner de leur objectif. » Il fit une pause. « Le Siam doit les séduire par son charme. »

Sunida réfléchit un instant. « Combien sont-ils, mon Seigneur ?

— Environ cinq cents.

— Cinq cents ! Que le Seigneur Bouddha nous protège. J'espère que vous ne m'avez pas choisie pour ce projet, mon Seigneur ! »

Il rit. « Tu auras de l'aide, Sunida. Toute l'aide nécessaire.

— Mais que veulent-ils, tous ces soldats farangs ? » Redevenu sérieux, il la fixa longuement. « Je crois

qu'ils aimeraient s'emparer de notre pays. »

Sunida prit une expression d'horreur. Indignée, elle s'accroupit en veillant à ce que sa tête ne dépasse pas le niveau de celle de Phaulkon. « Jamais ! cria-t-elle. Jamais nous ne le permettrons ! Les armées du Seigneur de la Vie préféreraient quitter ce monde plutôt que de souffrir une telle honte. » Elle se prosterna en mentionnant le nom du roi.

« Ce n'est pas par la guerre, Sunida, mais par des moyens pacifiques que nous atteindrons le mieux nos objectifs. »

Elle le regarda d'un air contrit. « Bien sûr, mon Seigneur. Pardonnez-moi. Nous devons bien les accueillir, les mettre à l'aise jusqu'à ce qu'ils relâchent leur vigilance. Nous devons leur faire aimer notre pays et ses coutumes, de façon que toute agressivité les quitte. Nous saperons leurs forces en leur montrant nos qualités. »

Phaulkon la fixa du regard en s'émerveillant de sa finesse. Elle comprenait si vite, et se montrait si farouchement loyale envers son roi et son pays ! Ne l'avait-elle pas, après tout, consciencieusement espionné, lui, l'homme qu'elle aimait ? Mais cette fois-ci, Dieu merci, elle était de son côté. Il n'y avait personne au monde à qui il fît plus confiance.

« C'est exactement ce que nous allons faire, Sunida. Je veux que tu t'en occupes pour moi. Les farangs vont débarquer dans quelques jours et nous devons être prêts à les recevoir.

— Nous le serons, mon Seigneur. Je vais concocter un plan. Je sais déjà exactement qui je vais aller voir. Car je pense qu'il nous faut quelques filles très spéciales. » Elle sourit avec coquetterie. « Je promets de me charger de tout le contingent à moi seule, plutôt que de vous manquer de parole.

— Je ne savais pas comment te le demander, plaisanta Phaulkon en souriant à son tour. Mais, sou-viens-toi, nous ne devons pas révéler que nous connaissons les vraies raisons de la présence des Français ici. Les farangs doivent être pris au dépourvu et toutes les filles que tu utiliseras doivent être ignorantes de nos motifs.

— Soyez sans crainte, mon Seigneur. On leur demandera d'accueillir les farangs par hospitalité. Ne sommes-nous pas célèbres pour la façon dont nous recevons nos visiteurs ? Pourquoi nos filles soupçonneraient-elles quoi que ce soit ? Mais qui sont ces farangs, mon Seigneur, et d'où viennent-ils ?

— De France. Cela fait sept mois qu'ils sont en mer. »

Sunida rit malicieusement. « Sept mois ? Voyons ! Ils seront comme du kapok dans nos mains. Laissez-moi faire, mon Seigneur. » Elle l'interrogea du regard. « M'emmènerez-vous en France pour me récompenser si je réussis ? »

Il savait qu'elle ne plaisantait qu'à moitié. Comme son seigneur et souverain, Sunida avait un désir insatiable de voir le monde et de découvrir d'autres nations et d'autres races.

« Quand le dernier homme aura été réduit à l'inertie, nous parlerons de ta récompense, Sunida.

— Merci, mon Seigneur. Mais je voudrais vous demander si nous sommes censées nous occuper également des chefs, je veux dire des responsables.

— Non, ne t'inquiète pas d'eux. Je m'en occuperai moi-même.

— Très bien, mon Seigneur. »

Elle se mit debout, le corps plié en deux en signe de respect, et se dirigea vers un petit renforcement qui servait de salle de bains. Une grande jarre en terre cuite pleine d'eau, décorée de motifs de dragons, s'y dressait. Elle y trempa un linge et revint éponger le corps de son maître. Comme toujours, elle était douce avec lui, et il la regarda plein d'amour. « J'ai de la chance d'avoir une femme telle que toi.

— Et je remercie chaque jour de ma vie le Seigneur Bouddha de m'avoir donné un maître si excellent. Hier, j'ai porté quelques offrandes au temple. » Elle réfléchit un instant. « Pardonnez-moi de vous poser cette question, mon Seigneur. Je sais que votre honorable première femme vous veut toujours pour elle seule, mais en sera-t-il toujours ainsi ? Je veux dire, se fatiguera-t-elle un

jour d'avoir toutes les responsabilités sur les épaules et demandera-t-elle que d'autres l'aident ? Maintenant, par exemple, n'aurions-nous pas pu travailler sur ce projet ensemble ?

— Je crains que non, Sunida. Vos deux mondes doivent rester séparés pour toujours.

— Dans ce cas, mon Seigneur, je ne m'en inquiéterai plus », dit-elle en souriant d'un air résigné.

Il se leva pour partir, soulagé de voir que ses sentiments n'étaient ni l'envie ni la jalousie mais simplement l'étonnement et l'incompréhension. C'était une des rares choses que cette enfant intelligente et passionnée ne pouvait réellement comprendre. « Je dois partir et me préparer à vous livrer ces hordes de farangs.

— Et moi, mon Seigneur, je dois préparer leur chute. »

Elle demeura respectueusement prosternée jusqu'à ce que la porte se fût refermée derrière lui.

4

Dans la cabine principale de *L'Oiseau*, les deux Français se faisaient face de part et d'autre d'un grand bureau d'acajou. Des chaises dorées ornaient les quatre coins de la pièce, un portrait de Louis XIV était accroché à la cloison. En dépit de la chaleur, La Lou-bère portait toujours sa tenue européenne, bien que le directeur du commerce, moins cérémonieux, eût tombé veste et perruque et se fût autorisé à étaler son embonpoint sur une chaise. La silhouette efflanquée de La Loubère, raide comme un piquet, offrait un contraste saisissant. Il levait de temps à autre une main pour tirer sur le col de sa veste, et la sueur lui perlait au visage sous la lourde perruque. Le hublot ouvert ne procurait guère de soulagement, et, quoiqu'il eût été moins étouffant de rester sur le pont, les deux hommes avaient besoin de l'intimité de la cabine pour leur entretien.

La Loubère ajusta sa perruque et regarda Cébérét d'un air perplexe. « Eh bien, Claude, dit-il, quelle est la prochaine étape ? » La question était de pure forme. En matière de religion et de politique, les vues de La Loubère étaient prioritaires, et la crise actuelle était certainement plus politique que commerciale. « Je suis sûr que Tachard a été appréhendé. Nous ne pouvons pas rester ici les bras croisés à attendre son retour. Les Siamois sont probablement en train de s'armer, et plus nous leur laisserons de temps, mieux ils seront préparés à nous affronter.

— A mon avis, Simon, l'armée siamoise sera tout aussi réticente à faire face aux soldats français que nos forces assiégées le seront à l'affronter. Les Siamois doivent être aussi peu sûrs de la sophistication de nos derniers armements que nous le sommes de leurs effectifs. Je pense que le mieux est de ronger notre frein et d'attendre l'arrivée de Tachard ou de quelque autre messenger. De plus, les Siamois n'ont pas encore repoussé nos demandes concernant Bangkok et Mergui, et le roi a donné pour instruction d'épuiser toutes les voies diplomatiques avant de recourir à des moyens plus convaincants. On ne peut guère dire que ce soit le cas.

— Avant l'évasion de Kosa Pan, j'aurais été d'accord avec vous, mais tout a changé. Désormais, tout retard ne peut que jouer contre nous. Si Tachard n'est pas de retour d'ici à demain, je préconise que nous essayions de traverser la barre à marée haute.

— Duquesne a dit qu'il était sûr que l'eau n'était pas assez profonde pour des vaisseaux de cette taille. Et si nous nous échouions ?

— Au diable Duquesne ! Vaudricourt m'a dit que nous pourrions y arriver. Il lit le portugais et a étudié soigneusement leurs cartes.

— Pourquoi ne pas envoyer plutôt un autre émissaire pour enquêter ? » suggéra Cébéret, très désireux de présenter tout autre plan susceptible de retarder un affrontement.

La Loubère fronça le nez avec mépris. « Un autre émissaire ? Ils ne feront que le retarder, comme Tachard, si telle est leur tactique. Non, les cartes portugaises montrent clairement qu'à la saison de la mousson, les vaisseaux peuvent traverser la barre pour ensuite remonter jusqu'à Ayuthia. Nous prendrons *L'Oiseau* et *Le Gaillard*. Quelle démonstration de force nous pourrions faire avec nos canons pointés sur le cœur de leur capitale ! Nous n'aurions probablement même pas besoin de faire tirer un seul coup. » La Loubère surprit une expression de doute sur le visage de Cébéret. « Ne vous méprenez pas, Claude. Je ne cherche pas plus la guerre que vous. Au contraire, je crois que, maintenant que la vérité a éclaté au grand jour, la meilleure façon d'éviter un conflit consiste à parler en position de force. Les finesses diplomatiques seraient superflues à ce stade.

— Kosa soupçonne peut-être l'objectif de notre mission, Simon, mais il n'en a pas de preuve tangible. Il n'est guère au courant du plan français dans le détail. Il ne peut qu'affirmer avoir vu un grand nombre d'hommes dont nous avons de toute façon expliqué la présence à bord. Ce sont des artisans, des dessinateurs, des ingénieurs, des médecins, des jésuites — tous des non-combattants — offerts en présents au roi de Siam.

— Je crois que vous sous-estimez ce rusé petit ambassadeur, Claude. Il se débrouille en français, et je l'ai vu plusieurs fois s'adresser à nos officiers et même à certains matelots. Qui sait ce qu'ils ont pu laisser échapper ? Tous jusqu'au dernier savaient qu'il y avait des bataillons à bord.

— Peut-être, concéda Cébéret. Mais je maintiens que nous ne pouvons pas en être sûrs. » Un instant, il eut l'air découragé. La Loubère avait bien entendu raison. L'ambassadeur siamois n'était pas un imbécile. Son séjour à Paris l'avait clairement démontré. La grande ambassade siamoise à la cour de Versailles, conduite par Kosa Pan à l'été 1686, avait rencontré un éclatant succès. Il avait beaucoup été question des splendides présents envoyés par le roi de Siam : les bébés éléphants jumeaux, le rhinocéros neutralisé par l'opium, les flasques et les coffres en or, les tapis chinois et indiens, les

paravents japonais, les cornes d'animaux qui, réduites en poudre, fournissaient de puissants aphrodisiaques, sans parler des quinze mille pièces de porcelaine exquise. Tous les dignitaires de France avaient fait des pieds et des mains pour fêter les Siamois le plus somptueusement possible. Les histoires sur leur galanterie envers les dames françaises abondaient et, vu qu'ils n'étaient pas français, on les avait jugés remarquablement spirituels ! La noblesse avait été émoustillée par les anecdotes que racontait Kosa sur ses vingt-quatre femmes. Les Siamois s'étaient fait peindre leur portrait dans un des salons de Versailles, et leur entrée solennelle dans Paris s'était déroulée en un cortège de soixante carrosses à six chevaux, pas moins, qui transportaient la fine fleur de l'aristocratie. A Paris, ils étaient allés au théâtre, au bal, à l'opéra. Louis XIV en personne, revêtu de brocart, les avait reçus en audience solennelle dans le salon de la Paix, tandis que l'ambassadeur Kosa, prosterné pendant toute la cérémonie, lui avait présenté une lettre du roi Narai avant de sortir en rampant à reculons pour éviter de lui tourner le dos.

Mais si cette splendide réception avait à l'époque impressionné Kosa, elle ne compterait plus guère désormais, songeait amèrement Cébéret.

La Loubère se remit à tripoter le col de sa veste. « Je n'insinue pas que Kosa était au courant des ordres exacts de notre souverain, Claude. J'attire seulement l'attention sur le fait que, par principe, il mettra son souverain fortement en garde contre les conditions françaises. Et si les autorités siamoises doivent être prévenues, nous ferions aussi bien d'abattre nos cartes avant que l'ennemi ait eu le temps de se préparer complètement.

— Le Siam n'est pas encore un ennemi. Ce n'est qu'une nation que nous essayons d'assujettir, dit Cébéret avec une ironie désabusée.

— Une nation que nous essayons de civiliser en l'amenant à la vraie foi. Il y a une différence, corrigea La Loubère.

— Très légère, si je puis me permettre. Et le résultat final revient au même. Il serait plus pratique et plus bénéfique pour les deux parties concernées de se contenter d'une série d'accords commerciaux. Surtout lorsque nous savons que les Siamois sont prêts à faire de précieuses concessions.

— Voilà que de nouveau vous ignorez l'objectif principal de notre mission ! Nous sommes ici pour convertir le roi.

— Mais ne voyez-vous pas que nous dépendons de Phaulkon pour cela ? S'il est de notre côté, pourquoi n'a-t-il pas encore relâché Tachard ?

— Le roi est sans doute intervenu après avoir été averti de nos intentions par

son ambassadeur. Sa décision aura prévalu contre celle de Phaulkon. » La Loubère renonça à lutter contre son col trempé de sueur et se débarrassa de sa veste.

« Phaulkon est marchand de profession, Simon. Et les marchands sont en général pragmatiques. C'est pourquoi nous devrions plutôt nous concentrer sur nos exigences commerciales ; elles seront beaucoup plus faciles à obtenir que la conversion du roi. Le roi de Siam n'est pas susceptible d'embrasser une nouvelle foi dans le seul but d'éviter une guerre, mais il pourrait bien céder deux comptoirs à cet effet.

— Bangkok et Mergui, comme je ne cesse de vous le répéter, ne sont que des objectifs secondaires. »

Cébéret contint sa frustration. Pourquoi La Loubère était-il si obstiné ? Ne pouvait-il comprendre que la politique devait s'adapter aux circonstances ? « Je me demande vraiment comment vous pouvez continuer à croire que Phaulkon, qui détient déjà le pouvoir suprême au Siam, s'expose au mécontentement de son maître en essayant de le convertir contre son gré.

— Parce qu'il est catholique, Claude, et que les vrais catholiques n'ont qu'un désir, un désir qu'il a clairement indiqué dans ses lettres à notre roi souverain.

— Des lettres écrites sous la contrainte alors que les Hollandais frappaient à la porte à coups redoublés. Il lui fallait trouver quelque chose en vitesse.

— Vous n'êtes pas un vrai croyant, Claude, ce qui ne vous fait pas bon juge de la situation.

— Phaulkon était protestant quand il travaillait pour les Anglais, et le voici catholique. Pratique, vous ne trouvez pas, quand il a besoin des Français ? »

La Loubère frappa très fort du poing sur la table. « Votre manque de foi permanent m'exaspère. La sincérité des intentions de Phaulkon sera mise à l'épreuve bien assez tôt. En attendant, je ne me laisserai pas abattre par votre pessimisme invétéré ! » Il éleva la voix. « Pas plus que je ne me laisserai détourner de ma mission. Je donne à Tachard encore une journée pour rentrer. Après quoi, nous passerons à l'action. C'est mon dernier mot ! »

Il y eut un lourd silence que des coups frappés à la porte finirent par interrompre.

« Qui est-ce ? », demanda La Loubère avec brusquerie.

La porte s'entrouvrit. « C'est moi, Desfarges, messieurs. Je vous cherchais. »

La silhouette corpulente du général s'inscrivit dans l'embrasure de la porte et boucha la lumière. Sa poitrine se soulevait par spasmes et des mèches de cheveux gris clairsemés adhéraient à son front en sueur. Ses yeux bleu clair brillaient de fièvre ; il avait l'air épuisé et affaibli.

« Entrez, mon général, dit La Loubère. Comment vous sentez-vous ?

— Pas très bien, je le crains. J'ai fait des cauchemars à propos du père Tachard. Il n'est pas encore revenu, n'est-ce pas ?

— J'ai bien peur que non, répondit La Loubère. Nous étions justement en train de discuter de la situation. Voulez-vous vous joindre à nous ? Nous hésitions à vous déranger.

— Il m'est difficile de me reposer par les temps qui courent, messieurs. » Desfarges prit dans un coin une chaise sur laquelle il s'affala en y étalant ses rotondités. « J'ai appris que le petit ambassadeur s'était échappé. » Il s'épongea la front avec un mouchoir et se sécha le coin des yeux. Sa chemise était tachée de sueur. « Qui aurait cru qu'il plongerait pardessus bord en grande tenue de cérémonie ?

— Général, que pensez-vous de l'absence prolongée de Tachard ? demanda Cébéret.

— Je ne peux croire qu'il ait désobéi aux ordres. Son devoir était de revenir au bateau au plus vite. Je soupçonne quelque chose de louche.

— Et que devrions-nous faire, à votre avis ? » poursuivit Cébéret.

Desfarges fit un effort pour se tenir droit sur sa chaise. « Nous sommes venus ici avec un mandat de notre grand souverain — puisse-t-il régner longtemps ! — pour imposer certaines conditions, n'est ce pas ? Si ces conditions ne sont pas satisfaites, si nous rencontrons une résistance, je suis d'avis qu'< nous devrions faire en sorte qu'elles soient respectées.

— Très juste, mon général, approuva de bon cœur La Loubère.

— Mais les Siamois n'ont pas encore résisté, fit remarquer Cébéret. Ils se sont contentés de ne pas donner signe de vie.

— Eh bien ! Je trouve intolérable, dit Desfarges, la voix cassée, qu'après sept

mois passés en mer et la mort par le scorbut de cent cinquante de mes hommes, on nous laisse ici à portée de voix du rivage sans qu'aucun Siamois ne vienne nous accueillir. Je ne peux qu'en conclure qu'ils se préparent à quelque trahison.

— Mais, mon général, votre armée est-elle en état d'y faire face ? » demanda Cébéret en le regardant droit dans les yeux.

Desfarges baissa un instant le regard. « Mes hommes ne sont peut-être pas au meilleur de leur forme, mais je suis sûr qu'il n'y aurait rien de tel qu'une petite escarmouche pour les remettre sur pied.

— Même si nous ne bénéficions plus de l'effet de surprise ? continua Cébéret.

— Ah ! Mais nous avons toujours nos canons et les soldats français, leur cœur de lion ! Chaque homme sait qu'il doit exécuter les ordres du roi Louis. » Il fit une pause et plissa le front pour se concentrer. « Nous pourrions peut-être envoyer un autre émissaire à terre pour exiger qu'on nous remette les ports de Bangkok et de Mergui. Si notre demande est repoussée, nous pourrions fixer aux Siamois un ultimatum, et si cet ultimatum n'était pas respecté, nous pourrions ouvrir les hostilités. D'ici à ce que toutes ces possibilités aient été épuisées, mes hommes auront eu au moins quelques jours pour récupérer.

— Mais si les Siamois nous refusent la permission de débarquer et que nos bateaux ne parviennent pas à traverser la barre ? insista Cébéret.

— Il n'est pas encore prouvé qu'il en soit ainsi », lança La Loubère.

Desfarges réfléchit un instant.

« Si nous ne pouvons pas passer la barre, dit-il, nous serons dans une situation critique, messieurs. Nos vivres se font rares et, à la vérité, mes hommes s'impatientent de devoir rester à bord. Il nous faudrait tenter de débarquer dans des canots, ce qui nous exposerait à de grands risques. Nos troupes se trouveraient en butte à toutes sortes de tracasseries en terrain mal connu, et nous ne connaissons pas encore les effectifs des forces ennemies.

— De sorte que la seule ligne de conduite raisonnable à adopter pour le moment serait d'essayer de passer la barre ? suggéra La Loubère.

— Il semblerait, monsieur, qu'il n'y ait guère d'autre choix si tout le reste échoue. Nous ne pouvons tout de même pas laisser les Siamois nous affamer sur nos bateaux. »

Entendant des pas descendre précipitamment l'escalier des cabines, les trois hommes tournèrent leur regard vers la porte. C'était un escalier privé qui ne conduisait qu'à la cabine principale. On frappa à coups redoublés à la porte.

« Entrez ! cria La Loubère.

— Pardonnez-moi de vous déranger, dit un jeune officier, mais le révérend père est revenu. Son bateau est en train d'accoster. »

Les trois hommes se levèrent et gagnèrent rapidement la porte.

5

En approchant de la porte du palais, Sunida sourit au garde à l'élégante tunique rouge. Il lui fit signe de la main, toujours content de voir l'honorable deuxième épouse du grand Pra Klang. Elle jouissait d'une grande popularité auprès des gardes du palais. Non seulement elle était ravissante, mais elle avait des manières douces et ouvertes. Rien en elle de cette arrogance si répandue chez tant de mandarins : elle adressait toujours un radieux sourire de reconnaissance même au plus humble des serviteurs. Elle était la seule femme autorisée à sortir de l'enceinte du palais, car aucune des épouses du roi ne reverrait jamais le monde extérieur.

Bientôt Sunida se mêlait joyeusement à la foule, marchant pieds nus comme les autres. Seuls les mandarins portaient, à la manière musulmane, des babouches à bout relevé comme la proue d'un petit bateau. Sunida portait un panung mauve qui lui descendait jusqu'aux genoux et une écharpe de coton assortie qui lui drapait nonchalamment les seins et les épaules. Ses cheveux huilés et parfumés étaient ramassés en chignon selon la mode du jour.

Elle aimait d'autant plus ces sorties hors du palais qu'elles étaient occasionnelles et que leur rareté même la poussait à absorber le moindre détail de ce qui l'entourait comme si elle allait ne jamais le revoir.

Oui, le Seigneur Bouddha avait été bon envers elle, songea-t-elle en traversant un pont en dos d'âne qui enjambait l'un des multiples canaux de la cité. Elle pénétra dans une ruelle bordée d'arbres où des artisans exerçaient leur métier : orfèvres, tisserands, sculpteurs sur bois, doreurs, bijoutiers, laqueurs et bien d'autres encore. Elle soupira de bonheur. Elle appartenait au mandarin le plus en vue du pays et lui était dévouée. Il lui rendait visite quotidiennement, et ces expéditions au-dehors, occasionnelles mais palpitantes, remédiaient aux restrictions d'une vie confinée. Elle devait s'occuper de son enfant et veiller au bien-être de son maître. Elle était pour lui un précieux poste d'observation au sein de ce palais où potins et intrigues semblaient d'autant plus pros-pérer que

ses occupants étaient cloîtrés entre ses murs épais. Le palais était un monde en soi, un royaume à part où pas un jour ne passait sans que naquit une nouvelle rumeur qui grossissait de bouche en bouche pour aboutir toujours au sensationnel. C'était son travail de démêler la rumeur de la réalité, surtout quand les histoires tournaient, comme c'était si souvent le cas, autour de son maître.

La semaine précédente, le bruit avait couru que Kanika, une des plus récentes concubines du Seigneur de la Vie, avait séduit Tong, âgé de douze ans, troisième gentilhomme de la chambre royale, et initié le page tremblant à l'utilisation de sa lance d'amour. Si c'était vrai et qu'ils fussent découverts, ils seraient tous deux rôtis vivants sur une broche qui tournerait lentement, et ils observeraient leur agonie mutuelle côte à côte comme ils avaient connu l'extase. Car au Siam, et ce n'était que justice, la punition était toujours en rapport avec le crime.

Les rumeurs concernant l'arrivée des farangs français avaient déjà commencé à circuler. Certains disaient qu'il s'agissait d'une petite garde du corps envoyée par le roi de France en présent au Seigneur de la Vie, tandis que d'autres — ce qui était fâcheux — maintenaient que c'était une vaste armée expédiée pour contrôler le pays avec l'accord tacite du Pra Klang. Comme toujours, il était impossible de remonter à la source des rumeurs, mais beaucoup prétendaient que c'était l'avis même du général Petraja, commandant en chef du régiment royal des éléphants et président du conseil privé de Sa Majesté. En dépit de ses manières impeccables et de son air de sincérité, le général, qui s'était certainement attendu à être nommé Pra Klang, n'appréciait pas du tout que le Seigneur de la Vie lui eût préféré son maître. Sunida en était certaine. Elle devinait que Petraja n'attendait sans doute que le moment opportun pour le défier au grand jour.

Sunida se hâtait d'atteindre la place du marché pour s'entretenir avec Sri, dont la sagesse paysanne lui inspirait désormais une confiance totale et qui, elle le savait, vouait à Phaulkon une admiration sans bornes. Sri avait été autrefois son intermédiaire avec le palais pendant la période difficile où Sunida avait été recrutée pour espionner Phaulkon. Combien de fois avaient-elles prié pour qu'il ne se compromette pas et ne les force pas à signaler au palais des pensées ou des actes coupables ! Tout au long de cette épreuve et probablement à cause d'elle, les deux femmes avaient lié une solide amitié, et Sunida adorait rendre visite à l'étal de Sri sur le marché. L'humeur joyeuse de Sri et son rire tapageur étaient contagieux, et il y avait toujours tant de nouvelles à apprendre !

Sunida passa sous l'arceau de fleurs qui indiquait l'entrée de la place du marché. Immédiatement, la foule sembla doubler de densité. Des arômes

variés emplissaient l'air : parfums de fleurs, puanteur du durian, poisson séché, épices exotiques ; le marché tout entier retentissait des marchandages et des cris des vendeurs gesticulants.

Sunida se fraya un chemin le long des interminables rangées d'éventaires protégés du soleil par des parasols multicolores, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le domaine de Sri : les fruits et les légumes. La vendeuse, grassouillette et joviale, improvisait à voix haute, invitant la foule à s'approcher puis insultant ceux qui ne lui achetaient rien. Apercevant Sunida, elle interrompit sa harangue au beau milieu d'une phrase.

« Ma petite souris, quelle surprise ! Quel bon vent t'amène ? Je croyais que le temps de l'espionnage était révolu, ajouta-t-elle à voix basse.

— Pi Sri », dit Sunida en s'adressant affectueusement à son amie plus âgée comme à une sœur aînée, « nos beaux jours de conspiratrices ne sont pas finis. Nous avons un nouveau projet.

— Un autre projet ! » s'exclama Sri en se donnant une grande claque sur les deux cuisses. « O Bouddha miséricordieux, vous avez entendu mes prières. Combien de fois ne vous ai-je pas supplié de mettre fin à la corvée de réussir à faire payer mes pauvres clients trop cher ? Un projet, dis-tu ? Je suis toute ouïe. » Elle lui fit signe de s'asseoir par terre à côté d'elle.

Sunida s'installa confortablement en tailleur à son côté, tandis que la marchande se roulait une grande feuille de tabac et la collait entre ses dents tachées par le bétel. Elle se pencha pour en allumer l'extrémité à la flamme de la rôtissoire à insectes, inhala une longue bouffée et s'adossa, pleine d'impatience.

Sunida s'apprêtait à donner des détails quand une cliente s'approcha nonchalamment de l'éventaire et se mit à examiner un gros melon d'eau. Sri lui lança un regard menaçant, comme si elle n'avait pas à la déranger en pareil moment. Cependant, la vieille femme paraissait ne pas s'en apercevoir et prenait son temps. Visiblement, elle était du genre difficile à satisfaire. De temps à autre, elle jetait un coup d'œil appréciateur à Sunida, et Sri ne tarda pas à être exaspérée.

« Celui-là, vous ne pouvez pas vous le payer, s'exclama-t-elle, irritée. Il est trop cher et je ne descendrai pas d'un seul salung.

— Vraiment ? C'est à moi d'en juger. » Comme si de rien n'était, la vieille dame continua à examiner le fruit de près. Au moment où elle s'apprêtait à le renifler, elle lança un nouveau regard à Sunida.

La patience de Sri était à bout. « Vous perdez votre temps. C'est là-bas que vous trouverez toutes les bonnes occasions », dit-elle en indiquant une direction par-dessus son épaule.

La femme regarda Sri droit dans les yeux et sourit. Mince et gracieuse, elle avait bien vieilli : son teint brun foncé était mis en valeur par ses cheveux gris, coupés court, et les rides autour de ses beaux traits lui donnaient un air de dignité patinée. Elle avait dû être très belle dans sa jeunesse.

« On m'a déjà informée que vos denrées sont trop chères, dit-elle sans se départir de son sourire. Mais j'ai appris dans mon métier qu'il est souvent sage de payer plus pour avoir ce qu'il y a de mieux. » Elle fit une pause comme pour donner à Sri le temps de lui demander quel était son métier. Mais Sri n'avait nullement l'intention de lui faire ce plaisir.

La vieille dame se dirigea vers Sunida. « C'est votre fille ?

— Oui, mais elle n'est pas à vendre. » Sri gloussa, contente de sa repartie.

« Dommage », répondit soudain la vieille dame qui gagna aussitôt l'éventaire voisin.

« Bouddha miséricordieux ! dit Sri en faisant la grimace. J'ai cru qu'elle ne partirait jamais. Parle-moi donc de notre projet, ma petite souris. La curiosité me fait transpirer.

— Eh bien, Pi, dit Sunida, c'est tout ce qu'il a de plus secret. » Elle se rapprocha de Sri. « Le maître m'a confié que des forces étrangères sont arrivées à bord de plusieurs gros vaisseaux. Ils sont au moins cinq cents soldats qui attendent pour débarquer. » Sunida s'interrompit pour observer l'effet de ses paroles. Mais Sri se contenta de hausser les épaules sans trahir d'émotion.

« Ma petite souris, tu ne m'apprends rien. La rumeur circule sur la place du marché depuis des jours. Bon, peut-être pas des jours, mais au moins depuis hier. Et qu'est-ce que le maître dit qu'ils veulent, ces farangs ?

— Il n'en est pas encore sûr, mais pour plus de tranquillité nous devons trouver des moyens de les distraire, d'affaiblir leur détermination quelle qu'elle soit. »

Sri éclata de rire puis regarda autour d'elle. « Les affaiblir, dis-tu ? Eh bien ! Je connais ici quelques marchandes qui vendent des produits de qualité si

médiocre que les farangs passeraient leurs journées dans la position accroupie.
»

Sunida pouffa de rire. « Ce serait une solution, Pi Sri, mais le maître pense que nos femmes pourraient mieux faire l'affaire. J'entends par là pour détourner les farangs de leur tâche.

— Nos femmes ? » Sri parut réfléchir à la question. Puis elle sourit, visiblement réjouie à cette idée. « Tu veux dire pomper tous leur jus farang jusqu'à ce que leurs corps se dessèchent comme du poisson au soleil ? C'est une idée qui me plaît, ma petite souris. Mais où trouverions-nous des volontaires de ce genre ? » Elle fronça le nez de dégoût. « Ils ne sentent pas vraiment la fleur de kadong, ces farangs, hein ? Sauf le maître, bien entendu, s'empessa-t-elle d'ajouter.

— Nos femmes ne manquent pas de ressources, surtout si nous nous adressons aux papillons de nuit. Ne commencent-elles pas toujours par laver leurs clients ? »

Sri eut un grand rire de gorge. « Pauvres farangs ! A peine débarqués, les voilà récurés, frottés et aimés ! Nos filles pourraient appeler ça le bain érotique. Elles pourraient dire que ça fait partie des rituels de bienvenue siamois.

— Pi Sri, vous êtes incorrigible. » Sunida savourait toujours les moments passés avec Sri. Elle la regardait maintenant d'un air espiègle. « Dans votre jeunesse, je parie que vous vous seriez chargée d'eux tous à vous toute seule.

— Qu'est-ce que tu veux dire, dans ma jeunesse ? J'envisageais d'offrir mes services maintenant. »

Sunida prit soudain un air grave. « Notre problème principal, Pi Sri, c'est le temps. Nous n'en avons pas beaucoup. Les farangs obtiendront la permission de débarquer d'un moment à l'autre, et le maître veut que nous soyons prêtes à les recevoir. Ils ont passé sept mois en mer, voyez-vous.

— Sept mois en mer ? s'exclama Sri. Alors peu importe qui nous leur trouvons. » Elle pouffa. « Mes chances augmentent de minute en minute. Ah ! Mais regarde qui vient nous voir. Une candidate certaine, celle-là. Telle que je la connais, elle donnerait tout le contenu de son éventaire pour pouvoir se porter volontaire. »

Une femme dodue, aux cheveux gris, s'avavançait vers elles sans hâte. C'était une amie de Sri, et la propriétaire de l'étal qu'elle avait indiqué plus tôt.

« Bonjour, Sri. Merci pour le tuyau ! La vieille dame m'a acheté la moitié de mon éventaire. Qu'est-ce qui t'arrive ? Deviendrais-tu généreuse en vieillissant ? Je n'arrivais pas à croire que tu me l'avais effectivement envoyée. Tu sais qui c'est, bien sûr ! »

Sri feignit l'indifférence, mais la curiosité l'emporta. « Rafraîchis-moi la mémoire, dit-elle.

— Quoi, tu ne le sais même pas ! » s'exclama la grosse femme, savourant cet avantage soudain. Incrédule, elle hochait la tête comme si elle avait affaire à un enfant ignorant.

« Allez, Soong, ça suffit ! Qui est-ce, que diable ?

— C'est Khun Prateep, bien sûr, la propriétaire de la fameuse maison de plaisir flottante, près de Samut Songhkram. On la dit plus riche qu'un mandarin. Elle n'a même pas pris la peine de discuter les prix. Pas étonnant que tu ne lui aies pas mis le grappin dessus : tu ne savais pas ! », gloussa-t-elle, au comble de la joie.

Mais Sri n'écoutait plus. Elle se leva avec une agilité remarquable et cria : « Elle est partie par où ? Vite !

— Je ne sais pas, répondit son amie déconcertée. Elle est probablement rentrée chez elle. Elle croulait littéralement sous les emplettes. »

Sri n'entendit pas la fin de la phrase. Elle se précipita, bousculant clients et vendeuses et déclenchant sur son passage un concert de protestations.

Sunida se leva également en se demandant si elle devait lui emboîter le pas. Elle se tourna vers la grosse femme qui suivait, sidérée, la course éperdue de Sri. « Pi Soong, qu'est-ce au juste qu'une maison de plaisir flottante ? »

Bien qu'elle eût l'esprit ouvert et apprît vite, Sunida avait mené une existence protégée, d'abord à la cour provinciale de son oncle, puis au palais royal. En dehors des papillons de nuit dont tout le monde avait entendu parler, les dessous de la vie dans la capitale lui étaient peu familiers.

Soong la regarda avec affection. « C'est le domaine du Monde du Saule, mon enfant. La campagne autour de Samut Songhkram est célèbre pour son dédale de canaux qui longent les rizières. Les batelières emmènent leurs clients à travers les rizières isolées au coucher du soleil, une fois que les agriculteurs sont rentrés chez eux. Elles travaillent par deux. L'une rame pendant que

l'autre s'occupe du client. J'ai souvent entendu dire qu'elles échangent les rôles. » Soong sourit. « On dit que c'est particulièrement exaltant de se promener dans les rizières au clair de lune. »

Sunida comprenait. Elle salua Soong et s'élança à la poursuite de Sri. Elle finit par la trouver à la porte principale, questionnant tout le monde autour d'elle. A son expression frustrée, Sunida comprit que ses demandes de renseignements n'avaient eu aucun résultat.

« On laisse tomber, ma petite souris, dit tristement Sri à Sunida qui s'approchait. Avec tous ces achats, elle a sûrement loué un bateau. Mais pour aller où ? Elle peut être descendue n'importe où à Ayuthia. Ou bien elle est rentrée directement à Samut Songhkram, bien que ce ne soit pas la porte à côté, m'a-t-on dit. » Sri hocha la tête d'un air désolé. « Et dire que je l'ai renvoyée alors que je l'avais sous la main ! Pas étonnant qu'elle t'ait reluquée comme ça, ma petite souris. Quel trophée tu aurais fait ! Et quel choc elle aurait eu en découvrant qui tu es... Bon, nous ferions mieux de retourner à l'éventaire et d'imaginer un autre plan. Je dois dire que l'idée d'une maison flottante était bonne. Mais par ici ? Les canaux de la capitale sont si encombrés qu'on ne pourrait jamais y trouver d'intimité. Je ne connais pas de maisons flottantes par ici, et toi ?

— Pi Sri, jusqu'à tout à l'heure je n'avais jamais entendu parler de maisons de plaisir flottantes.

— Bien sûr, ma petite souris, suis-je bête. Tu as toujours vécu dans un autre monde. Comme tu le mérites. » Elle posa affectueusement une main sur l'épaule de Sunida tandis qu'elles rebroussaient chemin.

« Moins pressée, cette fois-ci, hein, Sri ? cria une voix sur leur passage.

— Je t'envoie la facture pour mes contusions ! lança une autre.

— Il va falloir que tu perdes du poids si tu as l'intention de marcher sur les pieds des gens comme ça », s'exclama une troisième au milieu du rire général.

De retour à l'étal, elles trouvèrent la vieille dame palpant le même melon d'eau comme si elle n'était jamais partie.

« Il me restait quelques bahts, dit-elle avec affabilité. Alors, je me suis dit que j'allais revenir pour payer trop cher.

— C'est gratuit ! cria joyeusement Sri. Prenez tout ce que vous voulez.

— Vous, par exemple, dit Khun Prateep, on peut dire que vous êtes imprévisible. Un vrai caméléon ! » Elle se tourna gentiment vers Sunida. « Est-ce que votre honorable mère est toujours aussi changeante ?

— Mon honorable mère est contente de vous revoir, c'est tout, répondit Sunida avec un sourire ravi. Et moi aussi, maintenant que je sais qui vous êtes. »

Les traits de la vieille dame s'illuminèrent à la perspective soudaine d'un tel trophée. Elle enveloppa

Sunida d'un regard qui la déshabilla de la tête aux pieds. N'y tenant plus, elle s'approcha de Sunida et lui murmura : « Chaque fille a son propre bateau, prêté bien sûr. Mais elle a le droit de l'acheter un jour. Vous auriez vite fait de gagner de quoi acheter le vôtre, je vous assure. Et alors vous pourriez choisir votre assistante. »

Sri, qui pendant cette description s'était donné beaucoup de mal pour garder son sérieux, partit d'un fou rire. Quand enfin elle se fut calmée, elle fit signe à Khun Prateep de s'asseoir à côté d'elle et se mit à parler à voix basse. Les yeux de la vieille femme s'écarquillaient un peu plus à chaque phrase ; de temps à autre, elle jetait un coup d'œil à Sunida. Quand Sri eut terminé, la vieille dame resta silencieuse, apparemment plongée dans ses pensées.

« Mais comment puis-je arrêter mes activités ? finit-elle par demander. J'ai beaucoup de clients importants. Et même des mandarins. Certains font des dizaines de lieues pour me voir.

— Vous pourriez dire qu'il y a une épidémie de malaria dans la région et que les filles ont été mises en quarantaine. Qu'elles doivent être isolées pendant un certain temps, suggéra Sri.

— Mais de telles rumeurs vont ruiner mes affaires.

— L'armée française aussi, si l'on ne s'en occupe pas, répliqua Sri. De plus, ajouta-t-elle sur un ton d'importance, l'ordre vient du palais.

— Bien sûr, bien sûr. Vous avez raison. » Khun Prateep se tourna vite dans la direction du Grand Palais dont on voyait les flèches d'or jaillir au loin, et se prosterna. « Je fermerai l'établissement jusqu'à plus ample informé. Mais je ne suis pas sûre de pouvoir faire venir les bateaux à Bangkok dans un délai si court. C'est un long voyage, et certains bateaux sont somptueusement décorés et lourds à manœuvrer, quelle que soit la distance. Ils sont construits exprès, voyez-vous, et très différents des pirogues ordinaires.

— Mais les filles peuvent déménager assez facilement ? demanda Sunida.

— Certes, ma Dame. » Khun Prateep baissa respectueusement la tête devant l'honorable seconde épouse du Pra Klang. « Elles peuvent être déménagées n'importe quand. Ce sont seulement les bateaux qui posent un problème.

— Mon maître enverra tous les hommes dont vous aurez besoin pour les amener, trancha Sunida. Ils se relaieront si nécessaire. » Elle fit une pause. « Mais les soldats farangs ne verront-ils pas qu'ils sont différents des autres bateaux sur le marché flottant ? Nous voulons que leur présence ait l'air tout à fait naturelle. Les bateaux devraient vraiment se ressembler. Peut-être, mère, que vos bateaux pourraient être remplis de produits du marché, comme les vrais ?

— Alors qu'en fait ils vendront bien davantage, plaisanta Sri.

— Oh ! non, Pi Sri ! s'empressa de dire Sunida. Elles ne vendront aux farangs que des produits du marché. Du moins au début, jusqu'à ce qu'elles aient réussi à les faire revenir et à les prendre graduellement au piège.

— Vous voulez dire que mes filles ne seront pas payées ? demanda Khun Prateep d'une voix anxieuse.

— Elles seront très bien payées, ne vous inquiétez pas, dit Sunida. Mais par nous, pas par les soldats. Vous pouvez être assurée que Son Excellence, le Pra Klang, sera généreux. Il louera votre établissement tout entier aussi longtemps qu'il en aura besoin. Vous pouvez me présenter votre facture à l'avance chaque semaine. Les filles ne doivent sous aucun prétexte demander d'argent aux farangs. »

Khun Prateep inclina la tête. « Je suis votre esclave, ma Dame.

— Mon maître m'a dit un jour que les farangs trouvaient les batelières irrésistibles, toutes souriantes avec leur panung bleu et leur grand chapeau de paysanne, dit Sunida. Vos filles, mère, devraient être habillées ainsi.

— A vos ordres, ma Dame.

— Mais comment les farangs sauront-ils qui est qui ? demanda Sri. Il pourrait y avoir des scènes terribles s'ils mettent la main sur les mauvaises batelières. Certaines de nos paysannes sont des parangons de vertu.

— S'il y a quelques erreurs, Pi Sri, ça n'en paraîtra que plus authentique.

Après tout, il ne faudrait pas que toutes les femmes aient l'air de céder aux farangs. Je suis sûre que les vraies batelières sauront défendre leur honneur tandis que les fausses apprendront à jouer leur rôle et à succomber avec grâce aux avances des farangs. Et celles qui l'auront fait pourront indiquer parmi leurs amies d'autres susceptibles d'être également "consentantes". Les farangs seront orientés dans la bonne direction plus tôt que vous ne le pensez. »

La vieille femme inclina de nouveau la tête. « Ma Dame, votre plan est très subtil, mais si vous permettez à une vieille femme de faire une humble suggestion, je recommanderais également l'usage du ganja. C'est une plante extrêmement agréable qui entraîne une dépendance rapide et qui a, à la longue, un effet très abrutissant. Elle contribuerait certainement à saper la volonté des farangs, si c'est bien là votre but. Mes clients en demandent souvent et son utilisation n'a pas de secrets pour mes filles.

— Excellente idée, mère, lança Sri. Vous n'auriez pas de la place pour une personne de plus dans votre établissement, par hasard ? »

Khun Prateep rit sous cape. « J'ai quatre-vingt-cinq filles pour le moment, petite sœur. Alors une de plus, une de moins...

— C'est un bon chiffre, mère », observa Sunida, pensive. « Juste ce qu'il faut pour que les farangs se les disputent. Ils finiront par se battre entre eux.

— Mes filles sauront également attiser leur jalousie, ma Dame. Elles sont très expertes aux plaisirs de la chair. » Elle inclina de nouveau la tête. « Je suis très honorée que vous ayez choisi mon humble établissement.

— Le choix a été difficile, mère, dit Sri avec un clin d'œil espiègle à Sunida, alors faites en sorte de ne pas nous décevoir.

— Je n'en ferai rien, petite sœur, vous pouvez compter sur moi. » Elle se tourna vers Sunida. « Quand voulez-vous que mes filles arrivent à Bangkok ?

— Le plus tôt possible. Je me rendrai moi-même à Bangkok demain pour trouver un emplacement favorable et pour vous apporter le paiement de la première semaine. Je vous attendrai à côté du grand fort au coucher du soleil.

— C'est un grand honneur que vous faites à votre esclave, ma Dame. »

appréhension la sévère rangée de visages penchés au bastingage : La Loubère, grand et indigné, Cébéret du Boullay, ventru et renfrogné, et, dominant tous les autres, le général Des-farges, pâle et larmoyant. De temps à autre, il portait un mouchoir à son front pour en essuyer la transpiration. L'humidité était forte, même pour la saison, et des nuages de pluie menaçaient à perte de vue.

« Vous voilà enfin revenu, mon Père » observa La Loubère d'une voix contrainte au moment où le prêtre grimpait à bord. « Vous avez sans doute de bonnes raisons pour expliquer ce retard extraordinaire. » La Loubère avait le plus grand mal à s'empêcher d'exiger une explication immédiate, mais des membres de l'équipage et des officiers étaient présents. « Allons dans ma cabine. »

Tachard salua Cébéret et Desfarges tandis qu'une poignée d'officiers lui souhaitaient la bienvenue à distance. La plupart des membres de l'équipage se trouvaient à l'intérieur où ils se reposaient ou restaient prostrés, le moral au même niveau que celui des vivres. Tachard fit un signe de la main aux officiers et s'engouffra derrière La Loubère dans l'écou-tille arrière.

À peine la porte de la cabine se fut-elle refermée que le jésuite se tourna résolument pour faire face aux trois hommes. « Messieurs, avant que nous allions plus avant, je veux vous assurer que j'ai fait tout mon possible pour rentrer plus tôt. Mais on m'a mis des bâtons dans les roues à chaque tentative. »

La Loubère eut un pâle sourire et d'un geste les invita à s'asseoir. « Vous étiez donc détenu de force ?

— Pas de force, Votre Excellence, mais on ne me donnait aucune réponse. Si j'étais revenu plus tôt, je n'aurais rien eu à vous signaler. Les choses ne vont pas très vite au Siam. J'ai bien envoyé un message par l'intermédiaire du séminaire pour vous informer que j'étais retenu. » Il les interrogea du regard. « Vous ne l'avez pas eu ?

— Le bateau portant votre message était sans doute celui que Kosa Pan a réquisitionné, dit La Loubère. Bien entendu, vous savez que l'ambassadeur s'est échappé ?

— En effet, Votre Excellence. Il a d'ailleurs porté de très sérieuses accusations contre nous. Le seigneur Phaulkon a été convoqué au palais pour les entendre. »

Les trois hommes avaient l'air sévère. « Et qu'en est-il ressorti exactement ? » demanda La Loubère qui, en tant que responsable de la mission, continuait à

mener l'interrogatoire.

Tachard toussa nerveusement. Il savait que la tâche n'allait pas être facile.

« Eh bien ! Mon Père, nous attendons votre rapport. » La Loubère tambourinait impatiemment sur le bord du bureau.

« Bien sûr, messieurs, commença le prêtre en se ressaisissant rapidement. Les bonnes nouvelles d'abord : le seigneur Phaulkon a défendu vigoureusement la France contre les accusations de l'ambassadeur siamois en assurant à Sa Majesté que la plupart des hommes n'étaient pas des militaires et que l'ensemble du contingent était un présent du roi Louis. Sa Majesté, qui fait grand crédit à son Premier ministre, a alors gracieusement consenti à nous accorder le port de Bangkok à la place de celui de Ligor. » Le prêtre sourit. « Sa Majesté a de plus invité les troupes françaises à débarquer et exprimé le souhait de recevoir les chefs de cette délégation de marque avec tous les honneurs qui leur sont dus. Vos Excellences se verront accorder une audience royale peu après le débarquement. »

Il y eut un soupir de soulagement autour de lui.

« Et qu'en est-il de la conversion du roi du Siam ? demanda avidement La Loubère.

— J'ai la joie d'annoncer que Sa Majesté est si bien disposée envers la religion catholique que bien peu de chose s'oppose au succès de notre mission. » Le prêtre regarda l'assemblée qui maintenant souriait. Jusqu'ici tout allait bien. Il eut un élan de reconnaissance en se rappelant que, immédiatement après son retour du palais, Phaulkon avait insisté pour que Tachard l'y accompagnât de nouveau. C'était des plus inhabituels et tout à fait contraire aux règles. Les audiences officielles étaient des occasions solennelles organisées des semaines à l'avance. Pourtant, Phaulkon avait réussi à lui en obtenir une dans des délais très courts. Il voulait absolument que Tachard entendît de ses propres oreilles quels étaient les sentiments du roi à l'égard du christianisme. Phaulkon avait pénétré dans la salle d'audience le premier pour s'entretenir en privé avec Sa Majesté et en était sorti quelques minutes plus tard en lui annonçant que le roi allait le recevoir. Tachard avait été flatté de cet honneur inattendu, mais encore plus favorablement impressionné par la façon dont Sa Majesté lui avait fait part de ses désirs spirituels les plus intimes. Il était clair que le monarque n'avait jamais été plus près du vrai Dieu.

« Quoi exactement ? s'enquit La Loubère.

— Je vous demande pardon, Excellence ?

— Quel obstacle s'oppose encore à la conversion de Sa Majesté ?

— Deux choses. D'abord Sa Majesté veut être assurée de l'amitié durable du grand roi de France. Elle veut être certaine que son très estimé collègue l'aidera à se défendre contre ses ennemis. Vous ne devez pas oublier, messieurs, que ce ne sera pas tâche facile pour un souverain dont le royaume adhère à la même foi depuis plus de mille ans d'expliquer à ses sujets un changement si capital. Il est donc essentiel que les mandarins voient par eux-mêmes la supériorité des Français dans le domaine à la fois temporel et spirituel. C'est la raison pour laquelle Sa Majesté accueille cette délégation de marque avec des espérances particulièrement grandes. Elle espère que ses membres impressionneront son peuple par leur bonne conduite et leurs croyances élevées.

— Est-ce Phaulkon qui vous a dit lui-même tout ceci ? demanda Cébéret en observant le prêtre avec soin.

— Non, monsieur, répondit fièrement Tachard. Sa Majesté m'a convoqué au palais en personne. Je parle suffisamment le siamois pour que Sa Majesté communique directement avec moi. Tout ce que je vous rapporte maintenant vient tout droit de la bouche du souverain. »

Cébéret marmonna quelque chose à voix basse.

« Mais vous ne mentionnez pas Mergui dans tout ça. Sa Majesté sait-elle que nous avons demandé le port de Mergui ? »

Tachard contempla un moment ses pieds. « Le seigneur Phaulkon m'a dit qu'il n'avait pas encore abordé cette question avec Sa Majesté par crainte d'outrepasser les bornes des bonnes manières. Sa Majesté vient après tout de nous offrir le port de Bangkok, qui est d'une grande importance stratégique, et il ne serait pas bienséant de demander une autre concession si vite. En outre, Mergui est pour l'instant aux mains des Anglais. Il y a des accords commerciaux en vigueur.

— Mergui aux mains des Anglais ? Depuis quand ? s'enquit Cébéret, surpris. C'est la première fois que j'en entends parler.

— Je crains de ne pas avoir posé la question, monsieur.

— Les Anglais ! s'exclama Desfarges en fronçant les sourcils. Toujours ces maudits Anglais. Nom de Dieu ! Nous sommes le pays le plus puissant au monde, et pourtant nous continuons à trouver les Anglais partout !

— Cela signifie-t-il que nous n'aurons pas le droit de faire du commerce à Mergui ? s'enquit Cébérét avec gravité.

— Pas pour le moment, en tout cas, monsieur.

— A moins que nous ne nous battions pour l'avoir », observa Desfarges.

Tachard se tourna vers le général. « Je dois vous signaler, monsieur, que le seigneur Phaulkon connaît intimement le cheminement de l'esprit de Sa Majesté. S'il nous déconseille une telle demande à ce stade pour des raisons de diplomatie ou d'étiquette, c'est seulement parce qu'il ne veut rien faire qui puisse agacer le souverain au moment où nous sommes si près d'atteindre notre but.

— Vous avez dit qu'il y avait deux points sur les-quels Sa Majesté cherchait des assurances avant d'accepter de se convertir, dit La Loubère. Quel est le second ? »

Le prêtre lissa les longues manches de sa robe brune. « En effet, Votre Excellence, Sa Majesté veut de votre part les mêmes assurances que celles qui lui ont été données par son Premier ministre, à savoir que cette délégation est venue dans un but pacifique et que la France et le Siam seront des alliés et des associés à parts égales. Vous comprendrez, j'en suis sûr, messieurs, poursuivit Tachard, le pourquoi de cette demande si vous considérez que son ambassadeur l'a informée de l'arrivée d'une force bien plus grande que celle demandée ou souhaitée. »

Il y eut un moment de silence.

« Je m'interroge sur un point, mon Père, dit Desfarges. Ce Phaulkon ne s'inquiète-t-il pas qu'un contingent de la plus belle armée d'Europe puisse simplement s'emparer par la force de tout ce qu'il veut, que cela lui ait été ou non accordé ?

— Puisqu'il vous offre ce que vous voulez, mon général, il me semble que la question ne se pose pas.

— Etant donné sa situation actuelle, il ne serait guère approprié pour le Siam de laisser éclater un conflit avec la France, fit observer Cébérét.

— C'est vrai, convint Tachard. Le maintien de la paix est dans l'intérêt de tous. Mais, à propos de menace hollandaise, Sa Majesté m'a fait part de son grand désir de voir son armée entraînée à la guerre moderne par les Français.

A cet égard, elle se réjouit de la taille inattendue du contingent français qui lui permettra d'envoyer plus de troupes au fort pour l'entraînement. Si chaque soldat français pouvait entraîner un de ses hommes, alors en un rien de temps...

— Des soldats ennemis dans mon fort ! éclata Desfarges. Voulez-vous dire par là qu'on va laisser s'infiltrer cinq cents Siamois dans mon fort sous prétexte d'entraînement ? L'ennemi à l'intérieur de nos rangs ? La fin de tout ! Ils pourraient rassembler leurs armées à l'extérieur et se retourner contre nous de l'intérieur. Le coup classique. Jamais, monsieur ! De quel côté êtes-vous donc, mon Père ?

— Le père est du côté de Dieu, fit remarquer Cébéret avec une pointe d'ironie contenue, et il semble que Dieu soit avec Phaulkon, pour l'instant du moins.

— Le Siam n'est pas notre ennemi, mon général, dit calmement le prêtre. Le Siam est notre allié. N'oubliez pas que nous avons signé un traité d'amitié. »

La Loubère leva la main pour demander le silence. « Il me semble, messieurs, qu'on nous a offert un compromis. Prenons d'abord la question de Mergui. Il est, nous venons de l'apprendre, aux mains des Anglais, pas des Siamois. Devons-nous le reprendre aux Anglais ? Cela ne figure pas dans le mandat du roi Louis. Et les Anglais sont des combattants acharnés.

— Depuis quand les Anglais inquiètent-ils l'armée française ? railla Desfarges.

— Ils l'ont fait bien trop souvent dans l'histoire, j'en ai peur, mon général, répondit La Loubère.

— Mais Mergui est un élément crucial de nos projets, dit Cébéret. Les Anglais ont déjà Madras, et s'ils contrôlent aussi Mergui, ils auront la haute main sur le golfe du Bengale.

— Nous devons nous renseigner davantage, suggéra La Loubère. Découvrir s'il existe un traité avec les Anglais et, si c'est le cas, sa durée de validité et les effectifs de leurs troupes.

— Comment découvrirons-nous tout ça ? demanda Desfarges.

— A Ayuthia, si nous y allons un jour, répondit La Loubère. Mais venons-en un instant à la question de la conversion du roi. Bien que le père Tachard ait appris de la bouche du roi quelles étaient ses inclinations, nous devons nous

demander dans quelle mesure nous pouvons faire confiance à Phaulkon pour mener l'affaire à bien. Dit-il la vérité ou cherche-t-il à gagner du temps ?

— Je suis ravi de vous entendre poser cette question, fit remarquer Cébéret.

— Le seigneur Phaulkon est un véritable ami de la France, croyez-moi, messieurs, s'empressa de préciser Tachard, c'est vers nous qu'il s'est tourné, et non vers les Anglais. Ses objectifs ne diffèrent guère des nôtres. Il recherche la conversion du roi de Siam avec autant de ferveur que n'importe lequel d'entre nous. Sa seule recommandation est que nous abordions le problème avec prudence. Il m'a dit, et mes collègues du séminaire me l'ont confirmé...

— Vous vous êtes donc aussi arrêté au séminaire ? coupa La Loubère d'un ton mordant. Pas étonnant que vous ayez mis tant de temps à revenir.

— C'était sur mon chemin, Votre Excellence, et je voulais seulement vérifier l'histoire du seigneur Phaulkon. Monseigneur l'évêque m'a confirmé les dires du seigneur Phaulkon, à savoir que Sa Majesté s'entend fort bien aux Saintes Ecritures et désire ardemment en apprendre davantage. » Tachard se pencha en avant et jeta un coup d'œil circulaire. « Monseigneur est aussi de l'opinion que l'arrivée d'une délégation si prestigieuse agira comme un catalyseur dans la conversion de Sa Majesté. La noble conduite d'un peuple si sophistiqué et si raffiné ne pourra que le pousser à faire le dernier pas. Qui plus est, poursuivit Tachard en les regardant de nouveau l'un après l'autre, quand j'ai mentionné vos noms, le seigneur Phaulkon connaissait chacun d'entre vous de réputation et s'est montré des plus impressionnés. Il est bien informé des affaires françaises, car c'est notre nation, messieurs, que lui et le roi de Siam admirent le plus. Le seigneur Phaulkon m'a assuré personnellement que rien ne lui ferait plus plaisir que de voir la France fermement installée au Siam en tant que puissance commerciale dominante de la région. Mais une chose est sûre, messieurs, nous n'obtiendrons jamais la conversion du roi Narai en attaquant son pays.

— Il semble que le seigneur Phaulkon se soit montré des plus persuasifs avec vous, mon cher Père, observa Cébéret avec un pâle sourire. Vous avez l'air vous-même tout à fait converti.

— Je suis dévoué à une seule cause, monsieur : la France et l'Eglise catholique, cause que je considère comme une et indivisible. Et, au nom de la France, je conseille vivement qu'en dépit de revers initiaux nous exaucions le vœu le plus cher de notre roi avec les moyens qui se trouvent à notre disposition. Car, si nous sommes assez stupides pour choisir l'affrontement nous sommes perdus. Nous ne bénéficions plus de l'élément de surprise. Nous devons nous adapter à une situation qui a changé. Le roi Louis ne souhaiterait

certainement pas que ses troupes soient massacrées.

— Cela ne se produira jamais, monsieur ! protesta Desfarges, indigné.

— Je le crois, au contraire, rétorqua Tachard. C'est également l'avis du seigneur Phaulkon. C'est très facile à comprendre même pour quelqu'un qui n'est pas militaire. Nos bateaux sont trop gros pour traverser la barre, et si le roi de Siam devait avoir le moindre soupçon sur nos intentions réelles, il nous refuserait l'autorisation de débarquer. Il ne nous resterait plus alors qu'à rentrer chez nous, ou à rester à bord jusqu'à ce que nous mourions de faim, ou à essayer de gagner le rivage sur des chaloupes. Corrigez-moi si je me trompe, mon général, mais je crois que les forces siamoises — qui, m'ont assuré à la fois le Premier ministre et notre propre évêque, comptent plus de vingt mille éléphants de guerre — n'auraient pas grand mal à cueillir nos hommes un par un au sortir des chaloupes. »

Il y eut un silence lourd de menace, interrompu seulement par la respiration sifflante de Desfarges.

« Je vois, dit enfin La Loubère. Donc, si je vous comprends bien, mon Père, la seule ligne de conduite viable que vous envisagiez pour nous serait d'abandonner l'idée de Mergui, d'offrir cinq cents hommes à Sa Majesté siamoise, à titre de cadeau surprise de la part de notre roi, et d'accepter de gratifier d'un stagiaire siamois chaque soldat français dans le fort. Est-ce bien cela ?

— En effet, Votre Excellence. Car vous devez comprendre que, du point de vue du gouvernement siamois, il ne faut pas que l'armée française soit perçue comme une armée d'occupation. Cela provoquerait une levée de boucliers chez les mandarins. Les troupes françaises doivent apparaître comme une force défensive opérant conjointement avec leur allié siamois en vue de dissuader les Hollandais.

— Vous avez présenté les arguments du gouvernement siamois avec énormément de compétence, si j't puis me permettre, mon Père, dit froidement Cébé ret. Dommage que vous ne soyez pas de notre côté Nous aurions grand besoin d'un homme comme vous. »

Le jésuite ignore le sarcasme et tourna son regard vers La Loubère. « Il y a autre chose, Votre Excellence.

— Oui ?

— Afin que le peuple siamois comprenne que le > troupes françaises sont un

présent du gouvernement français à leur roi, celles-ci doivent prêter serment d'allégeance au roi de Siam et au seigneur Phaulkor, son Premier ministre. Le général Desfarges doit officiellement placer sa personne et ses troupes sous leur commandement.

— Jamais ! explosa Desfarges.

— Vous vous êtes surpassé, mon Père », fit remarquer Cébéret.

Tous les yeux se tournèrent vers La Loubère qui pour l'instant restait silencieux. Il respira à fond puis fixa fermement ses yeux étroits sur le prêtre.
« Père

Tachard, commença-t-il, jusqu'à tout à l'heure, même si je n'arrivais pas à déterminer de quel côté vous étiez, j'étais désireux de vous accorder le bénéfice du doute. Mais ces doutes se sont maintenant évaporés. J'ai le sentiment d'avoir, du début à la fin, écouté le seigneur Phaulkon. Je vais donc maintenant vous donner le point de vue français.

« Une grande partie de ce que vous dites est peut-être vrai, et la situation dans laquelle nous nous trouvons n'est peut-être pas sans ressemblance avec celle que vous décrivez, mais vous l'avez abordée du seul point de vue siamois, en ignorant apparemment le nôtre. Ce que vous n'avez pas envisagé, ce sont les conséquences découlant des diverses options qui, d'après vous, nous sont offertes. La première était de rentrer en France, n'est-ce pas ? Que se passerait-il dans ce cas ? L'alliance avec la France apparaîtrait sans valeur, et les Hollandais, sans personne pour les arrêter, ne perdraient pas une minute pour réaliser leurs ambitions. Le Siam, selon toute vraisemblance, finirait par devenir une colonie hollandaise dont le gouverneur protestant ne serait pas le moins du monde désireux de voir le roi se faire catholique. La deuxième consistait à rester à bord et à risquer la famine. Le manque d'intérêt de ce plan est si évident que je ne prendrai pas la peine d'en discuter. La troisième était de déclarer la guerre. Si, comme vous le suggérez, mon Père, nos troupes devaient être piéti-nées sous les pattes de vingt mille éléphants de guerre, alors les Siamois remporteraient une victoire à la Pyrrhus. Car ils ne nous auraient pas plus tôt vaincus que les Hollandais les avaleraient tout crus. A cet égard, donc, les Siamois seraient dans une meilleure position si nous étions vainqueurs : au moins le roi serait-il à même d'exaucer son apparent souhait de devenir catholique et de forger des liens irrévocables avec la France.

« Mais avant de vous renvoyer à Ayuthia avec ma réponse, mon Père, écoutons le point de vue de mes éminents collègues. Claude, de quelle option seriez-vous partisan ? »

Cébéret croisa les mains sur son ventre rebondi. « Je rejette la première en raison du fait qu'il est trop tard pour revenir en arrière. Je recommande, au lieu de cela, que nous persistions dans notre demande concernant Mergui, qui est vital pour nos intérêts futurs dans la région. Quant à faire allégeance au roi de Siam et à son ministre, j'ai beau croire qu'il y a peu de cas qui justifient une guerre, je pense qu'une telle exigence pourrait en constituer un. Il est impossible que des soldats français puissent prêter serment d'allégeance à une puissance étrangère.

— Merci, Claude. Mon général ? »

Cela faisait un moment que Desfarges mourait d'envie de parler. Les mots sortirent de sa bouche comme une salve de canon. « Je rejette d'emblée la première option, monsieur. Il est inconcevable à ce stade que nous allions jusqu'à envisager de rebrousser chemin sans tenter de remplir nos objectifs. Mais si nous restons, ce serait de la folie d'inviter cinq cents ennemis dans notre forteresse. Pour ce qui est de l'armée française jurant allégeance à quelqu'un d'autre que le roi de France, ce serait ni plus ni moins une trahison. Je souscris donc à la troisième option : la guerre. Et je saisis l'occasion pour mettre en garde le père Tachard de ne sous-estimer ni la puissance ni la résolution de l'armée française.

— Merci, mon général. » La Loubère se tourna vers le jésuite. « Eh bien ! Voilà, mon Père. Je suggère que vous retourniez voir votre nouveau maître avec le message suivant. Dites-lui que les Français peuvent être à la fois bienveillants et résolus. Nous acceptons gracieusement le port de Bangkok à la place de Ligor et consentons même à entraîner l'armée siamoise à l'intérieur du fort. » La Loubère ignora les bafouillements de consternation du général. « Pour l'instant, nous laisserons la question de

Mergui en suspens. Nous nous réjouissons vivement de savoir que la conversion de Sa Majesté est imminente et sommes même prêts à lui jurer une allégeance temporaire — sous la forme souscrite par le roi Louis —, mais en aucun cas l'armée française ne prêtera serment à son Premier ministre. Si cela n'est pas acceptable pour le seigneur Phaulkon ou pour son orgueil, alors nous n'avons pas d'autre solution que d'ouvrir les hostilités. »

Alors qu'il terminait sa déclaration, on entendit un violent coup de tonnerre. Quelques instants plus tard, une pluie de mousson torrentielle s'abattait sur le pont au-dessus d'eux, et à travers le hublot ils virent un mur gris envelopper le bateau.

La Loubère sourit malgré lui. « Partez maintenant, mon Père », ordonna-t-il.

Samuel White, Shahbandar du port de Mergui, sourit et rejeta en arrière sa crinière blond paille que le soleil des tropiques avait encore décolorée. C'était un sourire de satisfaction qui ne s'adressait à personne en particulier mais au cours plaisant que prenait sa vie. Agé de trente-trois ans, il était maître du plus grand port du Siam, mandarin de troisième classe, et son ami et protecteur n'était autre que Constantin Phaulkon, l'homme le plus puissant du royaume. En matière de commerce extérieur, Sa Majesté le roi Narai s'en remettait énormément à son Pra Klang, qui à son tour confiait ce soin à une poignée d'amis proches. Ce qui signifiait que lui, Samuel White, s'occupait de tous les intérêts du roi de Siam dans le golfe du Bengale et au-delà : en Inde, en Perse et en Arabie. Les coffres de la nation débor- daient et son coffre-fort personnel était plein à craquer. Encore une année ou deux de pillage et il serait prêt à rentrer en Angleterre pour y mener une vie de gentleman-farmer. Combien de fois ne s'était-il pas imaginé la propriété qu'il s'achèterait à la campagne, nichée dans les collines avec le ruisseau qui la traverserait, quelques centaines de têtes de bétail, un splendide manoir, des pelouses tondues de près, des massifs de fleurs bien entretenus !

Assis sur la véranda de sa maison, bâtie très haut à flanc de coteau, et qui donnait sur le magnifique port naturel de Mergui, il songeait que la fortune lui avait largement souri. Phaulkon avait nommé Richard Burnaby gouverneur de Tenasserim, province où se trouvait Mergui. Il était difficile de croire que Burnaby avait été autrefois le supérieur de Phaulkon dans les bureaux siamois de la Compagnie anglaise des Indes orientales, mais Phaulkon était fidèle à ses vieux amis, et quand il était devenu Bar-calon, son ancien chef s'était trouvé propulsé au poste de gouverneur de la province stratégique de l'Ouest. Cependant, White put remplacer graduellement le nouveau gouverneur dans ses responsabilités. Tirant parti de la léthargie de Burnaby, il se mit à le soulager des corvées administratives, lui laissant ainsi plus de temps pour s'adonner à ses plaisirs. Encouragées par White, une foule de femmes

— sveltes Birmanes, Tamoules à la peau sombre, gracieuses Siamoises ou métisses — lui prodiguaient leurs faveurs si bien que l'idée de vivre à la campagne en Angleterre — où il avait eu l'intention de se retirer après avoir épousé, par exemple, une fille de pasteur — déclenchait son hilarité.

Bientôt, au nom du gouverneur, White collectait tous les revenus de Sa Majesté dans la province

— activité des plus lucratives, comme il ne tarda pas à le découvrir — tandis que Burnaby ne demandait qu'à se laisser vivre et à se repaître de sa position élevée. Chaque jour, trônant sur son fauteuil, il écoutait des pétitionnaires

prosternés qui lui donnaient du Votre Excellence en rampant devant lui. Leur apparente servilité, leur prétendue adulation, additionnées à la torpeur des tropiques, firent peu à peu disparaître chez lui toute trace d'esprit d'initiative. Comme il était satisfait de ses revenus et ne trouvait plus d'intérêt à amasser d'autres richesses, il cessa de faire obstacle aux extravagances croissantes de White, lesquelles ne lui échappaient nullement en dépit de l'état d'abrutissement où il était plongé. Quand le conseil des Cinq du Tenasserim, dont il était le chef nominal, se réunissait, il appuyait inmanquablement les propositions de White. Les trois autres membres étaient des Maures, descendants des marchands musulmans d'origine indienne ou persane qui s'étaient installés au Siam plusieurs générations auparavant. Traditionnellement, la direction du commerce avec leurs cousins à l'Ouest leur incombait. Les Maures avaient d'abord été furieux de l'intrusion de White dans leur domaine, mais le soulèvement qui s'était ensuivi avait été si sévèrement écrasé par Phaulkon que leur place et leur influence étaient désormais pratiquement réduites à néant. Bien qu'ils eussent la majorité au conseil des Cinq — système conçu par Sa Majesté pour éviter tout abus de pouvoir —, ils ne faisaient pas entendre leur voix. La peur les réduisait au silence. Invariablement, bien que parfois à contrecœur, ils donnaient leur approbation aux décisions de White. Il était devenu évident pour tous que Son Excellence le gouverneur se contentait de jouer les prête-noms.

L'audace de White avait augmenté proportionnellement à l'indifférence de Burnaby, et seule la peur d'être découvert par Phaulkon l'avait empêché d'envoyer promener toute précaution. Il sourit en se rappelant que Phaulkon, peu après son accession au pouvoir, avait annoncé son intention de promouvoir des Anglais en qui il avait confiance à des postes clés du gouvernement du Tenasserim, car les Siamois n'étaient pas par inclination une nation maritime et les Anglais étaient mieux à même de superviser les routes commerciales à travers le golfe du Bengale à destination de l'Inde et de la Perse. Et voici que, quatre ans plus tard, des capitaines anglais nommés par White commandaient les vaisseaux de la couronne siamoise et commerçaient sous son pavillon !

Bien qu'il eût été obligé de démissionner de la Compagnie anglaise des Indes orientales pour entrer au service du roi de Siam, White avait maintenu des contacts avec Madras, de l'autre côté du golfe. Les officiels du siège de la Compagnie étaient enchantés qu'un Anglais, un ancien employé de surcroît, contrôlât le port stratégique de Mergui sur les rives les plus orientales du golfe du Siam. Sur les hautes mers de l'Asie, où chaque homme se battait pour lui-même et où peu de chose différenciail le marchand du pirate, c'était de bon augure pour le commerce anglais, tant officiel que privé.

Les yeux bleu ciel de White brillèrent. Tout avait été, en fin de compte, si

facile ! Il avait reçu l'ordre de battre pavillon siamois et de faire du royaume une force avec laquelle il fallait compter dans le monde du commerce de l'océan Indien, mais il avait forcé l'interprétation pour servir ses insatiables ambitions pécuniaires personnelles, et il n'avait pas tardé à outrepasser les limites de la loi. Ses bateaux se mirent à exiger des marchands sans défense une rançon en échange de leur liberté, même s'il évitait toujours soigneusement d'intercepter les navires de la Compagnie anglaise des Indes orientales, se cantonnant aux musulmans et aux autres commerçants.

Sa stratégie, à partir de ce moment, suivit un modèle qui avait fait ses preuves. L'équipage et les passagers des navires marchands capturés se voyaient demander de verser une contribution substantielle dans ses coffres puis de signer une déclaration affirmant qu'ils avaient dû relâcher au port pour des réparations et qu'ils y avaient été bien traités. Ceux qui protestaient contre cette politique étaient jetés en prison, d'où ils ne tardaient pas à émerger plus réceptifs aux exigences de White. Celui-ci remplissait méticuleusement les déclarations au cas où on lui demanderait un jour de justifier le nombre de navires « relâchant » à Mergui. Il avait conscience que les marchands protesteraient vivement une fois rentrés chez eux, mais il comptait sur le fait que le temps et la distance étaient de son côté et que, ayant fait fortune, il aurait quitté Mergui avant que la masse des réclamations ne l'accusât trop ouvertement.

Oui, songeait-il avec satisfaction, en cette année 1687, lui, Sam White, était virtuellement le maître du golfe du Bengale. Sa seule bête noire restait ce petit despote d'Ali Beague au visage grêlé, gouverneur de Masulipatam, ville principale de Golconde, royaume de la côte orientale de l'Inde. Depuis un certain temps déjà, des bateaux siamois commandés par des capitaines anglais commerçaient avec le royaume indien, mais ce diable trois fois maudit de Beague leur avait soutiré des rançons exorbitantes et occasionné pour les capitaines de White des retards coûteux : une coupe claire dans les profits de la couronne siamoise et par conséquent dans les siens. Non seulement White n'admettait pas que quiconque imitât sa tactique, mais il avait de vieux comptes à régler avec Beague depuis le temps où il travaillait pour la Compagnie anglaise des Indes orientales. Le visage de White s'éclaira soudain d'un large sourire. A l'époque, il n'était qu'un employé subalterne de la compagnie anglaise ; maintenant il était mandarin du Siam, responsable de toute la flotte occidentale du roi.

Trois mois plus tôt, White avait écrit à Phaulkon pour expliquer la situation et pour demander la permission de prendre des mesures, se contentant de passer sous silence les raisons moins reluisantes de sa proposition. Il avait attendu patiemment une réponse qui, il y avait de cela six semaines, était enfin arrivée. Mais, tandis qu'il attendait la réponse, une étrange rumeur lui était parvenue

de Java : une importante flotte française avait relâché dans le port de Batavia pour s'approvisionner. Ce qui avait excité sa curiosité était le fait que cette flotte faisait apparemment route vers le Siam. Que préparait-elle ? Les Français avaient-ils décidé de s'intéresser de plus près à la région ? Avec leur comptoir de Pondichéry d'un côté du golfe, Mergui, de l'autre côté, ne serait-il pas un site idéal sur lequel jeter leur dévolu ? On ne sait jamais. Son instinct lui soufflait de jouer ses cartes tant qu'il les avait encore toutes en main. Dès que la sanction officielle de Phaulkon était arrivée, White avait donné ordre à son secrétaire, Francis Davenport, d'écrire à Thomas Ivatt — représentant commercial du roi de Siam à Golconde — de prendre des mesures. Il lui avait, en fait, envoyé deux lettres. Dans la première, il lui avait demandé de remettre à Ali Beague une demande de dommages et intérêts fondée sur une liste de réclamations qu'il avait dressée. Dans la seconde lettre, confidentielle, il lui demandait de soumettre à Ali Beague des factures qui dépassaient à tel point les dommages subis que celui-ci ne manquerait pas de les refuser. Non que l'on pût s'attendre que l'hypocrite brigand acceptât d'examiner les exigences de la première lettre, mais White ne voulait prendre aucun risque. Pour encourager Ivatt à coopérer, il avait insinué que la seconde directive, encore qu'officieuse par la force des choses, provenait des « sources les plus élevées » à Ayuthia. C'était risqué, mais les rumeurs concernant la flotte française l'inquiétaient, et il comptait sur le fait que toute demande de précision d'Ivatt, qui se trouvait en Inde, mettrait plusieurs semaines à atteindre la capitale.

Plongé dans ses pensées, White se renfonça dans son fauteuil, se demandant si Ivatt avait reçu ses lettres. De sa vaste maison de bois perchée sur la colline, il pouvait observer l'activité grouillante du port, les Birmanes aux seins nus portant des jarres de terre cuite en équilibre sur la tête, les gracieuses Siamoises au panung coloré, les colporteurs gesticulants, les longues rangées d'étals de victuailles, les enfants nus à la peau brune courant après des chiens galeux. La vue était à couper le souffle, collines boisées descendant jusqu'à la mer, côte découpée en innombrables criques et anses sablonneuses. Des îlots frangés de palmiers ponctuaient l'horizon à perte de vue. Il croisa les mains derrière sa nuque et fixa le golfe d'un air songeur.

Quelque part au-delà de ces eaux étincelantes se trouvait le royaume de Golconde, et peut-être qu'en ce moment même son capitaine le plus dénué de scrupules, cette tête brûlée de Coates, se préparait, à la barre de *l'Etoile d'Ayuthia*, à donner une leçon à Ali Beague. Son secrétaire, Davenport, avait bien sûr désapprouvé, quoique White dût reconnaître que les scrupules puritains de ce natif de Nouvelle-Angle-terre étaient parfois un bon contrepoids à ses impulsions extravagantes. White avait ordonné que Coates fit directement voile sur Golconde. Il s'impatientait du temps qu'il faudrait pour qu'Ivatt reçût les lettres, pour que les réclamations fussent soumises, pour que la date limite expirât et que la réponse lui parvînt. Il allait perdre des

mois de revenus. Mais Davenport avait signalé que c'était folie d'attaquer Ali Beague avant que ce dernier ait eu le temps de répondre aux exigences. Les directives de Phaulkon n'avaient-elles pas clairement indiqué qu'Ali Beague devait se voir accorder un délai raisonnable pour répondre ? Pour finir, bien que White eût refusé de se laisser influencer, il avait du moins accepté certaines concessions, dont la plus importante était que Coates devait d'abord informer Madras de la situation avant de continuer sur Golconde.

Dans la lettre où il approuvait les mesures, Phaulkon avait souligné qu'en aucun cas la Compagnie anglaise des Indes orientales, avec ses comptoirs à l'intérieur et autour de Golconde, ne devait être le moins du monde importunée. Toute l'affaire devait rester du domaine privé entre le Siam et Golconde. En informant d'abord Madras, White voyait peut-être un moyen d'impliquer la Compagnie anglaise des Indes orientales dans ses activités. Car il était bien connu que la Compagnie considérait également Ali Beague comme sa bête noire : elle pourrait se réjouir — officieusement bien entendu — de la mission de Coates au point de lui fournir des munitions et même quelques volontaires prêts à faire le coup de poing. C'était un bon stratagème, et Coates avait été envoyé à Golconde *via* Madras.

White était content. Un autre des plans qui lui tenaient à cœur pourrait bientôt porter ses fruits. Ali Beague une fois éliminé, il serait le maître incontesté du golfe. Et, grâce aux revenus dont Ali Beague le privait pour l'instant, il se rapprocherait encore du but. Bien sûr, il continuerait à envoyer des sommes d'argent à Phaulkon et au Trésor — alors que, à leur insu, la plus grande partie lui en reviendrait. Ce n'était que justice après tout. Phaulkon avait un pays entier à piller tandis que lui, Samuel, n'avait qu'une seule province.

Quelle chance qu'il se soit trouvé dans l'orbite de Phaulkon ! Quelle aubaine que George, son propre frère, ait été l'ami et le mentor de Phaulkon ! Cela lui donnait, il le savait, une place spéciale dans le cœur de ce dernier. N'était-ce pas George qui, le premier, avait douze ans auparavant amené Phaulkon, son apprenti, en Orient et lui avait enseigné les ficelles du commerce en Asie ? Bien qu'il y eût une différence de vingt ans entre eux, les deux hommes avaient été inséparables, camarades plutôt que maître et élève, et White avait remarqué chez le Phaulkon d'aujourd'hui certains traits qui lui rappelaient étrangement son frère. Les deux hommes considéraient qu'on devait respecter la loi si elle était juste mais l'ignorer purement et simplement dans le cas contraire. Au lieu de jouir d'une retraite paisible et bien méritée, George s'était rendu en Angleterre où il contestait la notion même de monopole royal et attaquait la Compagnie anglaise des Indes orientales devant les tribunaux pour obtenir une libéralisation des lois commerciales. Personne d'autre que lui n'aurait osé contester un édit royal, mais George était une légende : beaucoup le considéraient comme le plus grand commerçant que l'Asie eût jamais

connu, et il n'était pas facile de le réduire au silence. Il était rentré en Angleterre définitivement, car il avait désormais la cinquantaine bien tassée, ce qui ne l'empêchait pas de se battre encore et toujours pour l'Asie qu'il aimait.

White se souvenait des paroles que son frère George lui avait adressées quand il s'était arrêté à Madras, sur le chemin du retour, pour lui rendre visite. « Ecoute-moi bien, Sam. Accroche-toi à Constant Phaulkon. L'étoile de ce garçon est en train de monter, et si tu la suis tu n'auras certainement pas à le regretter. » C'était il y a six ans, et, pardi ! George ne s'était pas trompé. Quand le bruit s'était répandu dans le golfe que le grand roi de Siam cherchait des capitaines anglais pour entrer au service de la couronne siamoise, il avait immédiatement donné sa démission à Madras et s'était rendu tout droit à Ayuthia. Phaulkon l'avait accueilli comme un ami perdu de vue depuis longtemps, et aujourd'hui encore White savait que c'était grâce à son frère George que Phaulkon avait placé en lui un degré de confiance que sans cela il ne lui aurait pas accordé si facilement. Ceux qui pouvaient prétendre avoir prise sur le rusé Premier ministre ne couraient pas les rues.

White prit une clochette de bronze sur la table en rotin et la secoua énergiquement. Il s'entretenait un instant avec Davenport, puis il commanderait un de ces currys birmans très épicés qu'il prisait tant. Pour finir, il ferait venir sa masseuse. Il fixa de nouveau la mer. Il avait des serviteurs et des esclaves, des employés et des gardes, et même un secrétaire privé, qui lui obéissaient au doigt et à l'œil. Il balaya du regard le port jusqu'au sud de la ville où l'on était en train de construire un autre de ses sloops dans les chantiers navals grouillants d'activité, près de l'embouchure du fleuve Tenasserim. Il loua Dieu pour les excellents stocks de bois de construction de la région et pour le talent des menuisiers et des charpentiers indigènes, grâce auxquels sa flotte s'accroissait régulièrement. Comme il aimait son petit domaine et le pouvoir qu'il y détenait — même si, bien entendu, rien ne pouvait se comparer à l'honneur et au prestige d'être un important gentleman-farmer en Angleterre ! Mais pour bien vivre en Angleterre il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. Avec un peu de chance, il en aurait bientôt amassé plus qu'assez. Il deviendrait dans son pays natal une force avec laquelle il faudrait compter, et les gens l'écou-teraient comme ils écoutaient son frère. Ce n'était pas qu'il n'aimât plus le Siam ou éprouvât de la nostalgie — il s'était bien adapté au pays : il avait même appris quelques mots de la langue, et il ne souffrait pas de la chaleur comme tant de ses compatriotes. Les environs offraient les activités les plus agréables. Les forêts de l'île regorgeaient de cochons sauvages et la pêche était incomparable. Mais un homme se devait de s'élever dans ce monde, de gravir les échelons de la vie jusqu'au sommet.

Davenport fit son entrée dans la véranda.

White tourna brièvement la tête pour observer son secrétaire. « Ah ! Francis. »

Francis Davenport, Bostonien de naissance, venait des colonies d'Amérique. Il était grand et dégingandé avec des yeux gris au regard farouche. Ses cheveux châains ébouriffés et ses vêtements mal coupés lui donnaient un air perpétuellement débraillé et distrait. Son apparence pourtant donnait une fausse idée de ses méthodes de travail soignées, en particulier de ses notes méticuleuses qui en peu de temps avaient fait de lui un élément indispensable de la vie quotidienne et des plans de White. Il avait récemment échappé à l'esclavage en Birmanie contre rançon. Alors qu'il rentrait en Inde, où il était employé de la Compagnie anglaise des Indes orientales, son bateau avait été capturé au large de la côte de Pegu par un des capitaines de White. Le bateau sur lequel il se trouvait ramenait des marchands hindous à Madras, et si ces derniers avaient tous été capables de régler leur dû sur-le-champ, l'impécunieux Américain avait été ramené à Mergui où on l'avait « persuadé » d'offrir ses services à White en guise de paiement.

Davenport était un homme instruit qui s'y connaissait entre autres en comptabilité. En lui offrant un salaire substantiel, dont il gardait la moitié à titre d'« investissement » — la raison principale était de l'empêcher d'accumuler suffisamment de fonds pour pouvoir rentrer chez lui —, White l'avait sous de faux prétextes amené à rester à Mergui pour être son secrétaire. La détention de Davenport présentait l'avantage supplémentaire de lui interdire de faire à Madras des révélations de première main sur les actes de piraterie dont il avait été le témoin. White avait beau être conscient des objections du Bostonien à ses excès de conduite, il sentait que l'homme était, encore qu'à contrecœur, attiré par son extravagance. L'acquisition de Davenport était l'une des plus astucieuses mesures que White eût prises.

Gêné, Davenport se dandinait d'un pied sur l'autre et fixait la nuque de son maître. White semblait avoir oublié sa présence. Il ne prit la parole qu'au bout d'un assez long moment.

« Francis, j'ai l'intention d'aller en Angleterre voir mon frère au cours des mois prochains. Je voudrais que vous veilliez à ce que le *Resolution* soit mis en cale sèche pour une inspection minutieuse de la carène. Une fois l'opération terminée, il ne devra pas quitter le port.

— Très bien, mon Seigneur », dit Davenport, s'adressant à la nuque de White.

C'était à coup sûr une nouvelle intéressante. Mais si White projetait de partir, quelle serait exactement sa situation ? Il serait totalement exposé aux attaques, à moins de trouver très vite un moyen de sauver sa position. Il décida alors de se tirer des griffes de White avant que ce dernier ne l'entraînât dans sa chute.

Son sang se figea quand White se retourna soudain pour lui faire face. « Vous avez l'air un peu pâle, Francis. Vous devez vous faire trop de souci. Vous devriez apprendre à vous détendre. Envoyez-moi Aung Min, voulez-vous ? A moi non plus, un peu de relaxation ne ferait pas de mal. » Un sourire nonchalant révéla ses belles dents blanches, ce qui avait le don de mettre Davenport en fureur. Avec sa beauté blonde et son attitude insouciance, l'Anglais représentait tout ce que Davenport méprisait — et tout ce qu'il ne serait jamais.

Il s'inclina et sortit de la pièce en silence.

Quelques instants plus tard, une grande Birmane à la peau brune et douce et aux cheveux noirs et raides se glissa sans bruit sur la véranda et s'accroupit tranquillement au côté de White qui la regarda plein d'espoir. Elle lui sourit d'un air entendu. D'un geste adroit, elle fit glisser son écharpe de son épaule pour révéler deux seins parfaitement formés. Les bouts en étaient sombres sur sa peau brillante, et il en caressa un doucement jusqu'à ce qu'il le sentît durcir sous ses doigts.

« *Nuat* », dit-il en souriant. « Massage » avait été l'un des premiers mots siamois qu'il se fût donné la peine d'apprendre. Elle le prit par le bras et l'allongea doucement sur quelques coussins à même le sol de la véranda. Elle commença à le déshabiller. Un treillis de bambou protégeait leur tête du soleil, mais les côtés étaient ouverts et une brise bienvenue venait les rafraîchir. Il aimait la caresse du vent chaud sur son corps nu. Une balustrade en bambou courait autour de la véranda mais n'obstruait pas la vue.

Lentement, sensuellement, elle se mit à le masser, ses longs doigts fins pétrissant ses articulations et ses muscles et exerçant juste ce qu'il fallait de pression. Son toucher était ferme, juste en dessous du seuil de la douleur, mais suffisamment érotique pour faire vibrer tout son corps. Quand ses mains expertes descendirent vers son ventre, il sentit croître son excitation, et elle sourit en lui décochant un regard plein de compréhension féminine.

Il la fixait comme un enfant, stupéfait comme toujours de la texture soyeuse de sa peau et des courbes gracieuses de son corps. Il savait qu'il lui faudrait encore attendre un certain temps pour qu'elle dénoue son panung multicolore et l'enfourche pour lui apporter l'extase finale.

White ferma les yeux, savourant l'instant. bercé par le rythme parfait des mains de la masseuse, il laissa flotter son esprit. Pendant ces moments de détente, d'inattention, il lui semblait que rien ne pouvait troubler le cours paisible de sa vie.

Le père Tachard donna son nom au garde en faction devant la porte et attendit d'être annoncé. Il avait réagi avec des sentiments contradictoires à la nouvelle que le seigneur Phaulkon était chez lui. En effet, s'il avait hâte d'en finir avec cette entrevue, il appréhendait énormément son issue. Comment le Grec allait-il prendre la nouvelle que les troupes commandées par le général Desfarges ne prêteraient pas serment d'allégeance à lui. Phaulkon, mais seulement au roi de Siam ?

Le garde revint, s'inclina bien bas et lui fit signe de le suivre. Une fois de plus, le prêtre se retrouvait dans le cadre imposant du palais de Phaulkon avec sa multitude d'esclaves, dont les devoirs consistaient entre autres à escorter leur éminent maître partout, à annoncer son passage, à lui frayer un chemin et à s'assurer qu'aucune tête étrangère ne dépassât par inadvertance la sienne.

Cette fois, on le fit entrer dans une autre antichambre. Les murs en étaient tendus de tapisseries birmanes représentant des scènes du *Râmâyana*, la grande épopée hindoue, tandis que des paravents de laque japonaise dépeignaient la vie de courtisanes et les exploits de féroces samouraïs. Aux quatre coins de la pièce, des esclaves prosternés observaient une immobilité de statue. Quand ils entendirent résonner les pas de leur maître dans le couloir, il vit leurs têtes s'enfoncer encore plus dans les épais tapis persans qui recouvraient entièrement le sol de la pièce.

Précédé de deux autres esclaves qui portaient son épée de cérémonie et sa boîte à bétel, Phaulkon entra. Il était revêtu d'une longue robe mauresque, une sorte de cafetan musulman, tenue incongrue pour saluer un jésuite.

« Mon cher Tachard, vous voilà de retour ! » dit-il en souriant. Puis, voyant l'expression du prêtre, il ajouta : « Vous devez excuser ma tenue. Je sors d'un entretien avec deux émissaires de la cour de Perse. Croiriez-vous que le shah Suleiman exhorte ouvertement mon maître à embrasser la religion musulmane ? En prévision de cet heureux jour, les envoyés persans ont offert à Sa Majesté un exemplaire du Coran des plus exquis, tout rehaussé d'or. » Les yeux de Phaulkon brillèrent de malice. « Je viens d'apprendre qu'un troisième émissaire s'est noyé dans les rapides du Tenasserim alors qu'il tenait les

Saintes Ecritures au-dessus de l'eau pour qu'elles ne soient pas mouillées. Ainsi en a décidé Allah. »

Phaulkon vit la consternation envahir le visage du prêtre. « Ne craignez rien, mon Père. Je ne fais que remplir mes devoirs diplomatiques. Sa Majesté n'est pas susceptible de se tourner vers la religion maho-métane alors que ses

sentiments à l'égard du christianisme sont si chaleureux et qu'une délégation si éminente du Défenseur de la Foi catholique est ici pour prêcher l'exemple ! Vous ne voulez pas vous asseoir ?

— Votre Excellence, dit Tachard en s'asseyant sur une pile de coussins, je n'ignore pas que dans sa générosité Sa Majesté a fait don de terres et d'argent à la cause mahométane. Mais j'espère que c'est davantage dans un esprit de tolérance religieuse que par un quelconque désir d'embrasser cette foi.

— C'est bien cela, mon Père. Et je suis sûr que la délégation française ne fera rien qui donne motif à Sa Majesté de revoir ses propres inclinations. Mais, dites-moi, comment votre ambassadeur a-t-il accueilli mes propositions ? »

Tachard toussa nerveusement. « Eh bien, mon Seigneur, elles ont... été pour la plupart acceptées. Il n'y a qu'une seule petite question...

— Laquelle ?

— Le problème de l'allégeance, Votre Excellence. L'ambassadeur La Loubère pense que son mandat se limite à ce que l'armée prête allégeance au roi et à lui seul. »

Une ombre traversa le visage de Phaulkon. « Mais, mon cher Tachard, je suis le représentant le plus important du Seigneur de la Vie. Sa Majesté ne viendra pas personnellement à Bangkok recevoir le serment d'allégeance des troupes. Ce n'est pas l'usage. Il me déléguera pour agir à sa place.

— C'est ce que j'ai dit à M. de La Loubère, Votre Excellence. Mais il pense néanmoins qu'il outrepasserait ses pouvoirs. »

Phaulkon observa Tachard en silence. Il vit le prêtre baisser les yeux. Il était certain que Tachard avait sincèrement défendu sa cause. S'il n'y avait vraiment pas d'autre obstacle, il ne s'en était pas mal tiré. Ses soupçons étaient sans doute justifiés : les troupes françaises n'étaient pas en état de combattre. Sinon, La Loubère n'aurait jamais reculé si facilement. Mais les choses pouvaient changer une fois que l'armée aurait récupéré ses forces. Il devait être prêt à la manipuler, à l'utiliser à son avantage, à s'assurer qu'elle servît à la fois de dissuasion contre les ambitions hollandaises et d'instrument pour ses propres desseins. En effet, avec de telles forces armées asservies à sa volonté, il n'y avait pas de limite à ce qu'il pourrait accomplir dans le golfe du Siam et au-delà. Dans le golfe du Bengale, Samuel White s'occupait de ses intérêts, et voici qu'il avait à portée de main les moyens d'être à la tête d'un empire grandissant, de devenir une éminence grise entre l'Orient et l'Occident, un puissant personnage à cheval sur deux continents, révérend par deux monarques.

La clé d'un équilibre de forces.

L'asthme du roi était une autre des raisons pour lesquelles il lui fallait les forces françaises derrière lui. Sa Majesté approchait de son cinquième cycle — elle aurait soixante ans l'année prochaine — et si elle devait être bientôt mise dans l'incapacité d'exercer ses fonctions à cause de son asthme, ou incapable de gouverner pour toute autre raison, les ennemis de Phaulkon seraient à ses trousses comme une meute de loups affamés. Il était essentiel que l'on vît l'armée française lui promettre allégeance sans réserve ainsi qu'à son monarque. Si elle se refusait ou même hésitait à lui faire ce serment, il deviendrait clair pour les factions mécontentes au sein de l'appareil d'Etat, notamment pour le général Petraja et son fils Sorasak, que l'année française tergiversait dans ses engagements. Les héritiers du roi, ses frères plus jeunes, étaient faibles et querelleurs, tout juste bons à faire des leaders fantoches. Phaulkon aurait besoin de tous les appuis possibles pour faire face à la crise qui s'ensuivrait : il ne serait pas facile de gouverner le pays sous le règne d'un successeur faible.

Mais pourquoi les Français hésitaient-ils à lui prêter allégeance ? Etait-ce par orgueil ou parce qu'ils n'avaient pas confiance en lui ? Ou les deux à la fois ? Peut-être éprouvaient-ils la nécessité de fixer une limite, surtout après tant de concessions, et sans aucun doute un tel serment n'avait pas reçu l'aval de Louis XIV.

Le regard de Phaulkon se durcit. « Le Seigneur de la Vie, mon maître, n'autorisera jamais une force française de cette importance à fouler le sol siamois à moins qu'elle ne prête serment de loyauté inconditionnelle envers lui et le gouvernement qu'il a nommé. Je suis le chef de ce gouvernement. Je suis le porte-parole de Sa Majesté. Nous parlons d'une seule et même voix. On ne peut devoir allégeance à l'un et pas à l'autre. Vous êtes suffisamment au courant des traditions de notre pays, mon Père. Sa Majesté ne voit pas de différence entre nous. Je ne suis qu'un cheveu de sa tête. »

Gêné, Tachard changea de position sur son lit de coussins. Phaulkon le fixait sans sourire et son expression se fit encore plus froide.

« Si l'armée française ne s'incline pas devant le cheveu de la tête du roi, elle ne sera pas autorisée à débarquer. Si elle tente de le faire sans permission, une telle initiative sera interprétée comme un acte d'agression. Et un acte d'agression sera une déclaration de guerre. Si vous tenez à la vie, mon Père, vous feriez mieux de ne pas retourner sur votre bateau. Retournez plutôt au séminaire pour consoler vos frères jésuites. Car vous pouvez être sûr qu'en matière de foi le roi n'embrassera jamais la religion d'un agresseur. »

Le visage du prêtre devint blême. « Vous... vous déclareriez... la guerre, mon Seigneur ? » bégaya-t-il.

Phaulkon acquiesça gravement de la tête. « Nous affamerions les Français sur leurs bateaux jusqu'à ce qu'ils soient encore plus affaiblis qu'ils ne le sont. Nous évacuerions notre peuple des bords du fleuve de telle sorte que les canons français tireraient dans le vide. Si les troupes tentaient de débarquer, nos armées s'abattraient sur elles pour les submerger par milliers. Nous conclurions une alliance avec les Anglais, qui ont dernièrement sollicité nos faveurs. Nous survivrions, mon Père. Et mon maître, vous pouvez en être sûr, se verrait irrévocablement confirmé dans sa foi bouddhiste. »

Tachard était affolé. « Mais, mon Seigneur, il doit bien y avoir un compromis ! »

Phaulkon parut réfléchir à la question. Il resta un moment silencieux tandis que le jésuite tripotait nerveusement les manches de sa robe. Puis, lentement, la chaleur réapparut dans le regard de Phaulkon et il sourit à nouveau — du sourire conspirateur qui lui était habituel. « Il y aurait peut-être un moyen, mon Père, avec votre aide. »

Tachard se pencha en avant. « Comment ? Dites-le-moi.

— Vous n'ignorez pas, j'en suis certain, l'importance d'une lettre royale au Siam. »

Tachard hésita. « Je sais qu'elle est toujours gravée sur une feuille d'or.

— C'est vrai, mais là n'est pas la question. Une lettre royale représente la parole même du roi. C'est sa volonté, ses ordres. La population se prosterne devant une lettre royale comme elle le ferait devant la personne du roi lui-même. Quand une lettre royale voyage sur le fleuve, elle est enfermée dans un vase d'or posé sur une estrade en or ; elle a sa propre barque royale, avec quatre mandarins de première classe prosternés à chaque angle. La population tout entière gît face contre terre sur les bords du fleuve comme si c'était le roi en personne qui passait. »

Phaulkon fit une pause tandis que Tachard attendait anxieusement.

« Quand une lettre royale envoyée par un souverain étranger nous arrive, nous lui donnons une importance bien plus grande qu'à l'ambassadeur qui la porte, car il n'est qu'un messager tandis que la lettre est la parole royale elle-même. » Phaulkon regarda le prêtre comme s'il eût voulu lui arracher quelque commentaire.

« Il m'est venu aux oreilles, mon Seigneur, que certains ambassadeurs étrangers se sont sentis offensés d'être traités avec moins de révérence que la lettre qu'ils portaient.

— Précisément, mon Père. Vous devez insister sur cet important point d'étiquette auprès de votre ambassadeur. Vous devez l'instruire des coutumes de ce pays.

— Je serais heureux de le faire, Votre Excellence, dit Tachard, perplexe. Mais comment cela pourrait-il aider notre cause ?

— Je suis ravi, mon Père, de vous entendre y faire allusion comme à *notre* cause. Si je pouvais m'arran-ger pour que le Seigneur de la Vie écrive une telle lettre qui souhaiterait la bienvenue sur ces rives à l'ambassadeur La Loubère, si l'ambassadeur était mis au courant de la signification d'une telle missive et informé qu'il n'est pas coutume pour un monarque siamois de se déplacer pour un simple ambassadeur — alors, quand j'apporterais la lettre, l'étiquette exigerait que lui et l'armée française s'inclinent devant la lettre. »

Phaulkon vit un éclair de compréhension traverser le visage de Tachard.

« Le moyen d'éviter la guerre, mon Père, dépendra de vous. Car il vous appartiendra de convaincre M. de La Loubère de l'importance de notre coutume royale. Tout homme — de l'ambassadeur jusqu'au plus humble caporal — devra se prosterner devant la lettre et lui rendre hommage comme il le ferait devant le roi lui-même. »

Tachard prit un air soucieux. « Mais, Votre Excellence, il vous faudrait quand même vous prosterner devant la lettre. Il y aurait une levée de boucliers si votre tête dépassait le niveau de la parole royale. Cela ne reviendrait-il pas à rester debout en présence du roi ?

— Certes, mon Père. C'est pourquoi je m'arrangerais pour qu'il y ait deux lettres. La première de la part du gouverneur de Bangkok, qui est d'un rang inférieur au mien, la seconde de Sa Majesté. Toutes deux souhaiteraient la bienvenue à la délégation française. Je pourrais me tenir au-dessus de la première lettre en toute impunité, et pendant que le contingent français s'inclinerait devant ce qu'ils considéreraient comme la lettre royale, les mandarins assemblés déduiraient que l'armée française prosternée me rend hommage.

— Mais la lettre de Sa Majesté ne sera-t-elle pas écrite sur une feuille d'or ?

— Si, elle le sera, mais elle ne sera apportée qu'après la lettre du gouverneur.

Le jésuite fronça de nouveau les sourcils. « Mais... mais si la lettre du gouverneur n'est pas écrite sur une feuille d'or, La Loubère ne saura-t-il pas qu'elle ne vient pas du roi ? »

— Il ne saura que ce que vous voudrez bien lui dire de nos coutumes, mon Père. Et si une lettre royale n'était écrite sur une feuille d'or que lorsqu'elle est adressée à un autre monarque, tandis que pour n'importe qui d'autre, y compris un ambassadeur, on utilisait du papier de riz ordinaire ? »

Une lueur de compréhension éclaira le visage de Tachard. « Vous voulez dire que vous désirez que je le convainque de certaines, comment dire, coutumes qui nous arrangent ? »

— Nous œuvrons pour la même cause, n'est-il pas vrai, mon Père ? »

Tachard hocha lentement la tête, perdu dans ses pensées. Phaulkon le laissa méditer un certain temps avant de poursuivre : « On fera en sorte que la lettre royale, sur une feuille d'or, arrive après que les Français se seront prosternés devant la première lettre. Alors je me prosternerai moi-même devant la lettre d'or. Le roi et moi aurons été ainsi dûment honorés. »

Tachard garda le silence comme s'il examinait avec soin les implications. Puis il eut un sourire enthousiaste. « Je le ferai. Je dirai que j'étais sûr que la première lettre était du roi. Que je me suis trompé. J'obligerai l'armée française à se prosterner. La guerre sera évitée et je verrai le roi devenir un jour catholique ! »

— C'est mon souhait le plus fervent, dit Phaulkon qui s'avança pour l'embrasser. Que la main de Dieu puisse vous guider, mon Père ! »

9

Thomas Ivatt, assis à son bureau, regardait par la fenêtre d'un air pensif. Malgré les efforts du jeune Indien enturbanné qui tirait en cadence sur la corde activant le ventilateur, il sentait l'humidité qui s'obstinait à lui coller au front. Il fronça les sourcils. Il n'aimait pas les deux lettres qu'il avait reçues.

Samuel White était un garçon sympathique, mais Ivatt n'avait jamais pu se défaire de ses soupçons : c'était un homme qui ne reculerait devant rien pour satisfaire ses ambitions et sa cupidité. Les rumeurs concernant ses déprédations dans le golfe grossissaient, et il ne se passait pratiquement pas de

mois sans que quelqu'un ne déposât une plainte sur le bureau d'Ivatt. Le dossier White s'épaississait. Les navires musulmans, à ce qu'on disait, étaient harcelés sans distinction, et lui, Thomas Ivatt, en sa qualité de représentant commercial de Sa Majesté siamoise à Madapolam, sur la côte orientale de l'Inde, serait directement impliqué, que cela lui plût ou non. Pis encore, le royaume de Golconde, dont le souverain avait accordé au Siam le droit de commercer sur la côte de Coromandel, était résolument mahomé-tan. A travers le golfe du Bengale, le drapeau siamois prenait l'apparence d'un pavillon à tête de mort.

Il était vrai, songea Ivatt, qu'Ali Beague, le despotique gouverneur de Masulipatam, était tout aussi rapace et cupide, mais même sa tactique de prédateur n'était pas tout à fait aussi scandaleuse que celle de White. Ivatt avait l'impression d'être assis sur un baril de poudre. Bien qu'Ali Beague et White fissent tous deux attention à ne pas s'en prendre aux bateaux de la puissante Compagnie anglaise des Indes orientales, dont le siège se trouvait à deux cents milles au sud de la côte, à Madras, ce n'était certainement qu'une question de temps avant que les deux fiers-à-bras ne se disputent le même trophée et ne se retournent l'un contre l'autre. Et que lui arriverait-il en tant qu'agent du Siam à Golconde ? Si les hostilités devaient éclater, serait-il renvoyé chez lui, arrêté ou retenu comme otage par Ali Beague ?

De nouveau, comme il l'avait déjà fait d'innombrables fois, Ivatt se demanda si Phaulkon avait conscience de ce qui se passait dans le golfe. Que savait-il exactement des activités de White ? Était-il possible que Phaulkon le soutînt ? Ou faisait-il semblant de ne rien voir ? Il n'était guère vraisemblable que Phaulkon n'eût rien entendu. C'était un politicien trop avisé, et il avait des légions d'espions, Ivatt soupçonnait qu'en vérité Phaulkon ignorait l'ampleur véritable des pillages de White. Si le bruit courait dans les villes côtières du golfe, Ayuthia la capitale, était loin à l'intérieur des terres, à une bonne dizaine de jours de voyage à travers une jungle dense depuis Mergui, le port le plus proche. Et Mergui, à travers lequel devait passer toute rumeur à destination d'Ayuthia, était le domaine de White. Tout homme qui eût dit du mal du grand Shahban-dar, ami et délégué du Barcalon en personne, risquait au minimum une flagellation en public.

Les marchands maures de Mergui, autrefois si puissants, étaient maintenant effrayés et silencieux, obligés de ravalier leur ressentiment. Leur chef, le prince Dai, avait été écrasé. Ivatt frissonna, comme il le faisait chaque fois qu'il se rappelait le sort du prince. Il l'avait vu errer dans la ville, suivi par une foule immense, portant autour du cou les têtes tranchées des principaux conspirateurs. Pendant trois jours et trois nuits, le prince avait regardé fixement des yeux sans vie, remâchant son sort et la folie du soulèvement qu'il avait orchestré, avant d'être lui aussi exécuté. Les chefs musulmans de Mergui

n'oublieraient pas de sitôt cette ignominie, et il faudrait un certain temps avant qu'ils n'élèvent à nouveau la voix contre Phaulkon — ou contre White.

Ivatt avait songé à écrire à Phaulkon, mais c'était chose délicate que d'accuser un collègue dans un rapport. De plus, le risque était grand que les hommes de White, à Mergui, n'interceptent la lettre. Ivatt avait finalement décidé d'évoquer la question en personne lorsqu'il irait à Ayuthia le mois suivant. Comme il devait s'y rendre pour sa visite annuelle, il mettrait Phaulkon en présence des faits à ce moment-là. Ivatt ne doutait pas que Phaulkon n'eût ses propres méthodes pour accroître en secret sa fortune personnelle, comme n'importe quel autre mandarin puissant, mais sa grande estime pour le Grec reculait devant l'idée que les ordres d'attaquer et de piller des bateaux innocents dans le golfe pussent être venus de lui.

Ivatt avait toujours eu un attachement spécial pour Phaulkon, et sa loyauté envers l'homme qui lui avait offert son poste actuel était sans bornes. Son travail lui plaisait. Il était l'agent exclusif du monopole commercial du roi Narai dans le royaume indien le plus puissant après celui des Moghols. Il recevait tous les bateaux siamois, supervisait leur déchargement ainsi que la vente de leur cargaison et leur en confiait une autre pour le voyage de retour vers Mergui, à douze cents milles de là. Il vivait sur un grand pied, dans un vaste bungalow, servi par une foule de serviteurs enturbannés. Un secrétaire trilingue et une douzaine de garçons de bureau exécutaient ses moindres ordres, et pas une seule cérémonie officielle n'avait lieu à Madapolam sans que le représentant commercial de Sa Majesté siamoise n'y fût invité. Il supervisait en ce moment la construction de trois navires marchands supplémentaires, spécialement renforcés pour le transport des éléphants à travers le golfe. Seuls les chantiers navals de Madapolam possédaient le savoir-faire nécessaire à la construction de tels vaisseaux, et le commerce des éléphants siamois était en plein essor. La demande en provenance des opulentes cours de; rajahs était apparemment insatiable. Quand ils étaient en guerre les uns contre les autres, ils avaient besoin d'éléphants pour leurs armées, et quand ils étaient en paix, ils en avaient besoin pour les mariages et les parties de chasse.

Il était vrai que le Siam lui manquait, quelquefois intensément. Mais, une fois par an, il entreprenait un voyage de cinq semaines vers Ayuthia — trois semaines pour traverser le golfe à la voile, un bref repos à Mergui, puis dix jours en pirogue, à dos d'éléphant et en char à bœufs à travers l'isthme — pour faire son rapport à Phaulkon. Comme il attendait avec impatience le moment où il apercevrait de nouveau dans le lointain les flèches étincelantes de sa chère Ayuthia ! Grâce aux visites que lui rendaient régulièrement les navires marchands siamois, il avait pu entretenir son siamois appris à grand-peine. En effet, si les officiers de la marine marchande de Sa Majesté étaient anglais,

l'équipage était pour l'essentiel siamois. Ivatt n'aimait rien tant que le deuxième jour de mouillage d'un bateau au port. Le premier jour, il était de son devoir de recevoir le capitaine et ses officiers, mais, le deuxième jour, il invitait l'équipage siamois dans sa maison à une fête que ses cuisiniers indiens étaient devenus experts à préparer. Le moindre Siamois semblait avoir quelques connaissances en cuisine, et divers membres d'équipage avaient au fil des ans enrichi le répertoire de son cuisinier de leurs spécialités. Ivatt avait la réputation de servir la cuisine orientale la plus raffinée et la plus variée du golfe du Bengale. C'était de la bouche des équipages siamois — devant l'alcool de riz, les anguilles à l'ail, les crevettes pimentées et les œufs de crocodile — que le représentant du roi de Siam découvrait ce qui se passait vraiment dans le golfe, les incidents qui n'apparaissaient pas dans les rapports officiels des capitaines de Sam White.

Une fois de plus, l'esprit d'Ivatt revint aux deux lettres reçues de White. Elles étaient arrivées deux semaines auparavant, mais, bien qu'il eût pris des mesures à propos de la lettre officielle qui contenait une juste demande de dommages et intérêts à Ali Beague, il n'avait rien fait concernant la seconde. Il était certain qu'agir comme White le suggérerait déclencherait une série de désastres irréversibles. Le fait était que le fier et hautain Ali Beague n'avait pas répondu à sa première demande et avait ignoré le rappel suivant. Ivatt songea qu'une confrontation avec le gouverneur de Masulipatam, port principal de Golconde, ne pouvait avoir que des effets néfastes sur le commerce dans le golfe. Pis encore : la Compagnie anglaise des Indes orientales, avec ses navires de guerre puissants, ses fortifications à Madras et ses comptoirs à l'intérieur et à l'extérieur de Golconde, serait inévitablement entraînée dans un conflit et raison de sa présence même dans la zone.

Phaulkon était un tacticien trop habile pour laisser une telle situation se développer. C'était un<; chose de demander une juste compensation à Ali Beague, mais c'en était une autre de le provoquer délibérément. Ivatt n'avait que trop souvent vu Phaulkon opérer dans le passé : « Apprenez auprès des Siamois, avait-il l'habitude de dire, et ne vous engagez pas irrévocablement. Ne brûlez les ponts qu'en dernier ressort. Regardez comme les Siamois se sont bien débrouillés ! Mille ans sans aucun maître venu d'ailleurs. » Phaulkon aurait-il réellement suggéré de provoquer une guerre ouverte avec Ali Beague ? Ivatt en doutait. Il se rappelait avec quel brio Phaulkon avait manœuvré le gouverneur de la province de Ligor, quand tous trois, Burnaby, Phaulkon et lui-même, avaient été placés en résidence surveillée pour contrebande de canons avec la reine rebelle de Pattani. Phaulkon avait réussi à convaincre le gouverneur, qui n'était pas un imbécile, qu'il était un espion envoyé par le roi de Siam pour faire la tournée des provinces et lui rendre compte de l'état de satisfaction du peuple. Qui, avait proclamé Phaulkon, soupçonnerait jamais un fan ng dans ce rôle ? C'était un stratagème outré donc la découverte aurait pu

lui coûter la vie, mais le Grec s'en était bien sorti. C'était le bon temps, songea Ivatt avec nostalgie. Que d'aventures ils avaient connues, tous les trois ! Sam White ne faisait alors pas partie de l'équipe.

Non, Phaulkon était un joueur talentueux, un brillant tacticien. Ses stratégies étaient fondées sur la surprise et non sur un procédé aussi banal que la confrontation directe. Plus Ivatt y réfléchissait, plus il était convaincu que White agissait pour lui seul, tandis que Phaulkon, tout au plus, fermait les yeux. En tout cas, si les rumeurs récentes qui circulaient à Madapolam étaient vraies, le point de mire de

Phaulkon était pour le moment ailleurs. On racontait qu'une importante et éminente délégation française, conduite par des aristocrates de la cour de Versailles, se dirigeait vers Ayuthia. Phaulkon serait très occupé à la recevoir.

Il y eut une série de coups rapides frappés à la porte. C'était Gopal, le secrétaire d'Ivatt. Il se tenait sur le seuil, sa poitrine maigre haletant sous son élégante veste blanche.

« Pardonnez-moi, Seigneur, mais un navire marchand anglais battant pavillon siamois nous a été signalé près de l'embouchure du fleuve, à Narasapur. Des hommes armés ont été aperçus en patrouille sur ses ponts et des chaloupes ont effectué des voyages de reconnaissance sur la rivière. Je suis inquiet, Seigneur, qu'aucun des officiers ne soit venu vous informer de son arrivée.

— Depuis quand le navire a-t-il jeté l'ancre ?

— Depuis ce matin, Seigneur. Ils ont eu une journée entière pour signaler leur présence. »

Il était de coutume pour les vaisseaux siamois d'annoncer leur arrivée au représentant de Sa Majesté siamoise, à Golconde. Bien que la résidence officielle d'Ivatt fût à Madapolam, à quelque cinq milles de la ville de Narasapur, ils auraient dû envoyer quelqu'un pour l'avertir. Le crépuscule était proche. Le nouvel arrivant mijotait un mauvais coup. Un sentiment désagréable gagnait peu à peu Ivatt.

La Nouvelle-Jérusalem n'aurait-elle pas jeté l'ancre près de Narasapur ? se demanda-t-il. Peu après, Ivatt écarta ses soupçons, qu'il jugeait ridicules. *La Nouvelle-Jérusalem* était probablement le plus grand vaisseau chargé de trésors sur ces eaux. Il était la propriété d'un riche nabab arménien, John Demarcora, et il faisait souvent escale à Golconde pour commercer. Cette fois-ci, on disait qu'il transportait une cargaison inestimable de rubis de Pegu,

royaume birman dont Demarcora était lui-même mandarin. L'Arménien battait pavillon péguan et jouissait de la protection de la Compagnie anglaise des Indes orientales grâce au commerce substantiel qu'il faisait avec elle.

« *La Nouvelle-Jérusalem* est bien à Narasapur, Seigneur. Elle est mouillée dans le fleuve à l'extérieur de la ville. Les marchands de pierres précieuses d'Ali Beague lui ont rendu visite en un flot continu.

— Nous ferions mieux d'aller enquêter, Gopal. Préparez un moyen de transport et dites au cuisinier que le dîner devra attendre. »

Il vit son frère secrétaire, noir comme du charbon, s'incliner et quitter la pièce. C'était un homme efficace et de sang-froid, toujours avide de servir et peu enclin à exagérer ses rapports. Il parlait bien l'anglais, qu'il avait appris au cours des cinq ans passés au service de la Compagnie anglaise des Indes orientales, ainsi que deux dialectes de la région. Tout en fouillant dans le tiroir de son bureau pour trouver ses papiers officiels, Ivatt songeait qu'il avait eu de la chance de l'avoir persuadé de quitter le service de la Compagnie. Puis, frappant doucement sur le double fond, il en sortit un mousquet serti de diamants et de perles, cadeau du roi de Golconde en des temps plus cléments. Il le rangea sous l'écharpe qui ceignait sa longue tunique indienne et se dirigea vers la porte.

Bien que le soir tombât, la chaleur était encore étouffante, et Ivatt ruisselait de sueur tout en marchant d'un pas décidé sur le chemin de terre conduisant à l'arrière de la maison où Gopal aboyait des ordres. Des serviteurs tamouls en pagnes poussiéreux préparaient sa chaise dorée destinée à être portée par quatre hommes, deux à chaque extrémité.

« C'est trop lent, dit Ivatt. Faites seller les chevaux. »

Quelques instants plus tard, ils galopèrent en direction du fleuve, sur un terrain plat, recuit par le soleil et parsemé de quelques rares arbres. Il ne restait plus que quelques minutes de crépuscule. Le soleil se couchait vite sous les tropiques, disparaissant soudain comme s'il glissait brusquement, de l'autre côté de l'horizon, dans quelque précipice. Gopal faisait de son mieux pour suivre son maître, mais celui-ci avait une agilité d'acrobate — profession qu'il avait exercée avant de venir en Orient. Lorsqu'ils atteignirent le fleuve, il faisait déjà sombre. Aucune trace de bateau siamois. Ils descendirent de cheval et confièrent leurs montures à deux jeunes Indiens sortis on ne sait d'où et désireux de gagner quelques roupies.

Gopal dévala la berge pentue du fleuve en criant très fort, et bientôt une barque à deux rameurs apparut près du ponton. Les hommes l'informèrent

qu'un grand bateau était mouillé en amont près de Nara-sapur.

« Remontez le fleuve ! » ordonna-t-il en suivant son maître à bord du bateau.
« Et dépêchez-vous ! Votre peine sera récompensée.

— Jusqu'où, en amont ? demanda le rameur principal en jetant un coup d'oeil à son compagnon.

— Jusqu'à ce nous vous disions d'arrêter, répondit fermement Gopal.

— Il y a des problèmes par là, bougonna l'homme.

— Quels problèmes ?

— Des hommes armés sur des bateaux qui se dirigeaient vers Narasapur il y a environ une heure.

— Je vous paierai double tarif. »

L'homme se tourna et regarda son compagnon d'un air interrogateur. Ce dernier, dont on ne distinguait que la silhouette bossue dans les ténèbres, parla pour la première fois.

« D'accord, mais au premier signe d'ennuis, on fait demi-tour.

— Entendu », dit Gopal en s'accroupissant au pied de son maître.

Le premier rameur tendit un coussin brodé.

« Pour le maître, dit-il, inclinant la tête en direction d'Ivatt.

— Qu'est-ce qui se passe ? » demanda Ivatt, qui avait renoncé depuis quelque temps à maîtriser les innombrables dialectes parlés sur le sous-continent indien. On n'avait pas plus tôt franchi les frontières d'un royaume que la langue apprise tant bien que mal ne servait plus à rien dans le suivant, contrairement au siamois, qu'il pouvait utiliser partout au Siam et qu'il parlait presque aussi couramment que Phaulkon.

« Plusieurs chaloupes remplies d'hommes armés ont été aperçues se dirigeant vers l'amont, Seigneur, répondit Gopal en fronçant les sourcils. Elles doivent venir du navire marchand qui ne s'est pas signalé.

— Est-ce que ces hommes les ont vues ? »

Gopal leur posa la question. Les deux rameurs se

consultèrent brièvement avant de répondre.

« Ils disent que c'étaient des Blancs venus du bateau mouillé de l'autre côté de l'estuaire. »

Ils continuèrent à ramer en silence, la voie chichement éclairée par l'unique lampe à huile qui pendait à la proue de l'embarcation. De vagues monticules sombres de chaque côté indiquaient les contours des rives tandis que des poches de lumière signalaient de loin en loin quelques habitations paysannes.

Ivatt était perdu dans ses pensées, convaincu que le navire marchand était l'un des bateaux de Samuel White. Si quelque action ignoble n'avait pas été envisagée, pourquoi personne n'était-il venu l'informer de l'arrivée du bateau ? Pourtant, une poignée d'hommes armés sur des chaloupes ne pouvaient guère s'attendre à écraser les forces d'Ali Beague à terre. Que préparaient-ils ? Ali Beague avait beau ne pas posséder la plus grande marine du golfe, il disposait à terre d'une puissante armée commandée par d'intrépides Rajputs, les guerriers héréditaires du sous-continent. Le pouls d'Ivatt s'accéléra. Les hommes de White n'envisageaient tout de même pas d'attaquer *La Nouvelle-Jérusalem*, un vaisseau qui bénéficiait de la protection de la Compagnie anglaise des Indes orientales !

Un rai de lumière argentée illumina brusquement les traits angoissés des rameurs et les vagues contours de la rive prirent une forme plus distincte. Une lune opaque s'était levée derrière un nuage, perçant l'obscurité et faisant luire le fleuve à travers la brume. Soudain, un cri brisa le silence et fut suivi d'un autre quelques secondes plus tard. Puis on entendit un coup de feu. Dans le silence inquiétant qui s'ensuivit, la lune se cacha de nouveau derrière un nuage. Tout était calme. Les bateliers gardaient leurs rames suspendues en l'air. Gopal fixa Ivatt.

« Avancez doucement, dit Ivatt à voix basse. Ils doivent se trouver au prochain détour du fleuve. »

Gopal traduisit. Les rameurs hochèrent la tête d'un air résolu et se mirent à rebrousser chemin. Ivatt porta la main à sa ceinture et en tira son mousquet. Les rameurs s'immobilisèrent, fixant d'un œil terrifié la gueule de l'arme à feu.

« Continuez à ramer, ordonna doucement mais fermement Ivatt. Je vous dirai quand vous arrêter. » Les rameurs obéirent à contrecœur, faisant aussi peu de bruit que possible et se retournant à chaque coup de rame pour regarder Ivatt. Juste devant, le fleuve décrivait un grand coude. Ils s'y dirigèrent peu à peu

avec précaution. Comme ils s'en approchaient, le bruit de voix échauffées s'éleva dans l'obscurité. Puis, tout aussi soudainement, il cessa. Le bateau se mit à avancer à une allure très ralentie et Ivatt appuya son mousquet contre la tête du premier rameur. La menace eut l'effet désiré et le bateau reprit de la vitesse, pénétrant progressivement dans le méandre. Ivatt fixait l'obscurité devant lui. Des éclats de lumière leur révélèrent le paysage alentour lorsque la lune brilla de nouveau à travers un nuage.

Tout à coup, les nobles contours de *La Nouvelle-Jérusalem* surgirent devant eux, au milieu du fleuve, ses hauts mâts s'élançant vers le ciel nocturne. Autour de lui tanguait une flottille de chaloupes qui lui étaient amarrées. Des ombres allaient et venaient en silence sur le pont.

Les rameurs faiblirent à nouveau jusqu'au moment où Ivatt enfonça un peu plus la gueule de son mousquet dans la nuque du premier rameur. Il donna un dernier avertissement laconique et les rameurs se remirent au travail, les bras coupés par la peur, le regard suppliant. La barque s'était presque rangée le long du flanc du navire quand elle fut aperçue. Une voix retentit, plusieurs hommes accoururent et se penchèrent au bastingage d'un air interrogateur. Une douzaine de pistolets furent braqués sur la petite embarcation.

« Qui êtes-vous ? Déclinez votre identité ! ordonna en anglais une voix bourrue.

— Thomas Ivatt, représentant de Sa Majesté siamoise à Golconde. » Ivatt se mit debout et s'inclina de façon incongrue. Il distingua un certain nombre de silhouettes qui se découpaient au-dessus du bastingage. Elles parlaient à voix basse dans une langue qui semblait être de l'anglais. Demarcora était arménien et son bateau birman...

« Que voulez-vous à pareille heure ? demanda la même voix.

— Je dois voir le seigneur Demarcora, répondit Ivatt. Veuillez l'informer que je suis ici. » Ivatt ne pouvait distinguer le visage de son interlocuteur, mais il l'entendit se retourner et donner un ordre. Un autre homme salua et disparut.

Un silence embarrassé s'ensuivit, interrompu seulement par le clapotis de l'eau contre le flanc du navire. Les rameurs regardaient Ivatt d'un air suppliant comme pour lui arracher l'ordre de rebrousser chemin. Gopal continuait à fixer en silence le pont de *La Nouvelle-Jérusalem*. A cette heure, il n'y avait pas de trafic sur le fleuve, bien qu'ils ne fussent pas à plus d'un mille de Narasapur. Des nuages conti-nuaient à passer devant la lune, laissant de temps à autre entrapercevoir la ville.

Il y eut, de nouveau, du mouvement sur le navire et un échange de chuchotements.

« Le seigneur Demarcora n'est pas à bord. Vous feriez mieux de revenir demain. » C'était la même voix qui s'était déjà adressée à Ivatt.

« Qui est votre capitaine ? insista Ivatt.

— Il n'est pas ici. Il n'y a personne. Ils sont tous à Narasapur.

— Mais quel est le nom de votre capitaine ?

— Ecoutez, monsieur. Je vous ai dit de revenir demain. Il n'y a personne ici pour le moment.

— Bon, très bien. Je vais laisser un mot. Mais tout ceci est très bizarre. » Ivatt ordonna aux rameurs réticents de se ranger à côté du navire.

« Vous ne pouvez pas monter à bord, dit la voix d'un ton irrité. Je vous préviens. » Ivatt entendit armer un pistolet. Il jeta un coup d'œil à travers l'obscurité. Les rameurs s'immobilisèrent, les rames en l'air.

« Mais je veux juste laisser un message, dit Ivatt. Je suis un ami du seigneur Demarcora. Il sera très surpris d'apprendre tout ceci.

— Peut-être. Mais il m'a donné pour consigne de ne laisser monter personne à bord. De toute évidence, il ne vous attendait pas. Allez-vous-en.

— C'est grotesque. Je suis le seigneur... »

Il y eut un coup de feu. Une gerbe d'eau jaillit près des pieds d'Ivatt. Gopal l'attrapa et l'attira au fond de la barque. Les rameurs reprirent leurs esprits et l'esquif s'éloigna vivement, par saccades.

Cette fois, les rameurs n'eurent guère besoin d'encouragements. Ivatt se tourna vers son secrétaire. « Gopal, je ne crois pas un seul instant qu'il s'agisse de l'équipage de *La Nouvelle-Jérusalem*. Je veux aller à Narasapur. Nous trouverons sûrement quelque chose là-bas. Quel est le chemin le plus court ?

— Le plus rapide serait de marcher, mon Seigneur. Nous pouvons rattraper la route qui court parallèlement au fleuve un peu plus haut. Je vais le dire aux rameurs. »

Ceux-ci parurent plus que soulagés de se débarrasser de ce pénible duo et, quelques instants plus tard, Ivatt et Gopal escaladaient la berge.

Tandis qu'ils se frayaient un chemin sur le sentier sablonneux qui suivait plus ou moins le bord du fleuve, ils s'habituerent vite à l'obscurité grâce à la lueur intermittente de la lune. Le terrain autour d'eux était plat, des silhouettes de conifères et de palmiers se dressaient à côté d'eux sur l'étroit chemin. Ils marchaient dans un silence que seuls les bruits habituels de la nuit tropicale venaient interrompre : le coassement de grosses grenouilles et le craquement des cigales. La flamme des lucioles éclairait brièvement leur passage tandis qu'ils marchaient l'un derrière l'autre, Gopal en tête.

Ils s'approchèrent d'un groupe de petites habitations paysannes, dont le toit de chaume dansa sous la lueur blême des lampes à huile. Le sentier commença à s'élargir et les signes de vie devinrent plus fréquents. Il n'était pas tard et la population ne s'était pas encore mise au lit. Pourtant, il ne pouvait guère s'agir des faubourgs de Narasapur, se dit Ivatt. Il était trop tôt.

Tout à coup, Gopal fit halte en levant un bras. Ivatt s'arrêta derrière lui. On entendait des voix le long du sentier. Elles grossissaient graduellement et venaient à coup sûr dans leur direction. Gopal conduisit précipitamment Ivatt à l'abri d'une petite cabane primitive qui semblait déserte. Les lampes à huile d'un groupe de masures alentour éclairaient vaguement la scène. « Quels qu'ils soient, ils ne sont pas d'ici, murmura Gopal à l'oreille d'Ivatt. Je ne reconnais pas un seul mot de leur langue. »

Ivatt se blottit plus étroitement à l'ombre de la cabane et son cœur se mit à battre plus vite. Il ten-dit l'oreille pour saisir le son des voix qui s'approchaient. C'était une langue qu'il n'avait encore jamais entendue. D'après le bruit, ils étaient plusieurs.

Un groupe fit son apparition. Une demi-douzaine d'hommes armés ouvraient la marche par deux, de front, tandis que derrière eux, porté sur les épaules de quatre serviteurs, venait un palanquin finement sculpté abritant un riche personnage. Une autre demi-douzaine de serviteurs fermaient la marche.

De toute évidence quelque mandarin, songea Ivatt. Mais où allaient-ils à cette heure ? Narasapur était dans la direction opposée et il n'y avait pas d'autre ville de ce côté-ci. Il n'y avait qu'un moyen de le savoir. Il s'engagea sur le sentier avant que Gopal eût le temps de l'arrêter.

Les hommes de tête firent halte et mirent la main à l'épée tandis que Gopal courait nerveusement vers son maître. Ivatt leva les bras pour montrer qu'il n'était pas armé pendant que Gopal tentait de s'adresser aux hommes en divers

dialectes. Les deux groupes restèrent chacun à sa place jusqu'au moment où le mandarin donna un ordre. Son palanquin fut immédiatement posé à terre.

Un homme distingué, habillé avec recherche, en sortit. Il s'inclina avec courtoisie devant Ivatt. Il portait un manteau de soie de style birman sur un panung imprimé, et ses doigts étaient ornés de rubis. N'était sa tenue, il pourrait presque être siamois, se dit Ivatt. « *O senhor fala Português ?* » demanda-t-il en s'adressant poliment à Ivatt en portugais, la *lin-gua franca* du commerce asiatique.

« Non, monsieur. Anglais », répondit Ivatt.

Le mandarin le regarda d'un air soupçonneux. « Vous n'êtes pas un des hommes du capitaine Coates ? » demanda-t-il en bon anglais.

John Coates, le plus célèbre des capitaines de Sam White ! Il aurait pu deviner. « Non, monsieur, répondit Ivatt avec une indignation délibérée. Je suis au contraire ici pour enquêter sur les activités du capitaine Coates. » Il s'inclina. « Thomas Ivatt, représentant commercial de Sa Majesté siamoise à Golconde, à votre service, monsieur. »

Le mandarin joignit les mains devant son front et inclina la tête pour faire le salut bouddhiste. « Je suis honoré de vous rencontrer, seigneur Ivatt. Votre nom m'est familier. Je suis Maung Maung Thant, mandarin de Pegu et aide principal de Son Excellence le seigneur Demarcora.

— Je crois que nous avons beaucoup à nous dire, dit Ivatt. Puis-je vous demander ce que vous savez du capitaine Coates ?

— Très peu, répondit gravement le mandarin, en dehors du fait que c'est un pirate anglais et qu'il s'est emparé du vaisseau amiral de mon maître, *La Nouvelle-Jérusalem*. Il exige une somme en pagodes qui équivaut à la moitié du chargement actuel de *La Nouvelle-Jérusalem* en rubis. Une cargaison d'une valeur inestimable, dois-je ajouter. Sinon, il part avec le bateau et tout son contenu. »

Ivatt serra les poings. « Il est fou ! A-t-il fixé une date limite ? »

Le mandarin fit une moue dédaigneuse. « Minuit. Je m'apprête à négocier avec lui maintenant.

— Puis-je venir avec vous ?

— Je vous en prie. Je fais bon accueil à quiconque comprend la gravité d'un acte si inique.

— Il pourrait se révéler nécessaire que je reste hors de vue au début, monsieur. Comme je suis le représentant du roi Narai, le capitaine Coates pourrait n'être pas très désireux de me recevoir.

— Je comprends, seigneur Ivatt. Espérons néanmoins que votre heureuse présence ici aidera à ramener ce brigand à la raison. »

Le cortège se remit en branle, bien que le mandarin eût décliné d'utiliser son palanquin pendant qu'Ivatt marchait. Les deux hommes avançaient côte à côte.

« Qu'est-il arrivé à votre équipage, monsieur ? s'enquit anxieusement Ivatt.

— Ce capitaine Coates prétend qu'ils sont tous en vie et qu'ils seront rendus avec le bateau. » Le mandarin se tourna vers Ivatt. « J'ai du mal à croire qu'un tel brigand soit au service du Siam.

— Pas pour une mission de ce genre, je peux vous l'assurer, mon Seigneur. S'il le savait, le roi le ferait rôti à petit feu.

— Les coutumes de nos deux pays sont similaires sur bien des points, seigneur Ivatt, commenta le mandarin. Peut-être parce que nous avons été si longtemps en guerre. » Il prit un air grave. « J'espère sincèrement que ce malheureux incident ne sera pas la cause d'un nouveau conflit.

— J'espère bien que non, dit Ivatt. Mais puis-je vous demander où se trouve votre maître ?

— Le seigneur Demarcora est avec le gouverneur Beague à Narasapur, où il attend le résultat de ma mission. Le gouverneur est scandalisé qu'un tel acte ait pris place dans son domaine. Au moment des événements, il se trouvait à Narasapur pour recevoir mon maître, et il prendra sans doute des mesures appropriées si ma mission échoue.

— Quelle est la réponse de votre maître aux conditions de Coates ?

— Le seigneur Demarcora les rejette totalement, et il a l'entier soutien du gouverneur Beague. Le gouverneur est convaincu que les Anglais se trouvent

derrière tout ça et qu'ils se sont ligués avec les Siamois.

— Ce n'est pas le cas, je vous assure. Vous le verrez par vous-même quand je questionnerai Coates. Ce fou doit agir seul.

— Je respecte votre opinion, seigneur Ivatt, mais je crains que cela n'absolve pas le Siam — ni l'Angleterre. Coates bat pavillon siamois et le gouverneur Beague a fait remarquer que la plupart des membres de son équipage sont anglais.

— Il m'incombera de prouver le contraire, monsieur. »

Pour toute réponse, le mandarin s'inclina légèrement. Le sentier se rétrécissait et ils durent à nouveau marcher l'un derrière l'autre, ce qui rendait la conversation difficile. Bientôt, ils aperçurent au loin les feux de *La Nouvelle-Jérusalem*. Le cortège s'engagea sur un sentier qui descendait vers la rive. Une paire de canots y était amarrée. Un des serviteurs du mandarin se dirigea vers la cabane la plus proche. Des curieux s'étaient déjà rassemblés devant l'entrée recouverte de chaume et regardaient les visiteurs bouche bée. Il dit quelques mots à leur chef et une discussion s'ensuivit. Finalement, après avoir vraisemblablement convenu d'un prix, on mit une barque à leur disposition. Le mandarin invita Ivatt à monter et il fut suivi par trois serviteurs, le maximum que l'embarcation pouvait transporter. Le reste du groupe resta à terre avec le palanquin.

Ils ramèrent en silence à travers l'obscurité. Ivatt avait emprunté un morceau de tissu à un des serviteurs qui étaient restés derrière et se l'était enroulé autour de la tête. Dans l'obscurité, on ne pouvait pas le distinguer du reste de l'équipage. La masse sombre du navire grandissait devant leurs yeux.

« Halte ! Qui va là ?

— Une délégation du seigneur Demarcora, dit le mandarin. Nous demandons la permission de monter à bord.

— Restez où vous êtes. »

Le garde disparut. Quelques instants plus tard, un officier revint.

« Qui est le chef de cette délégation ? demanda-t-il.

— Je suis l'aide principal de Son Excellence le seigneur Demarcora, répondit le mandarin. Je souhaite parler au capitaine Coates.

— Qui sont les autres hommes ?

— Mes serviteurs. Ils m'accompagnent partout où je vais.

— Ils devront attendre dans la barque. Ils ne peuvent pas monter à bord.

— Dans ce cas, votre capitaine devra me rencontrer sur le pont pour que mes hommes puissent me voir. »

L'officier hésita. « D'accord, mais ce ne sera pas très intime pour parler.

— Je n'ai pas besoin d'intimité pour ce que j'ai à dire. De plus, mes serviteurs ne comprennent pas l'anglais.

— D'accord, montez à bord. »

L'embarcation vint se ranger contre le flanc du

navire tandis qu'Ivatt se blottissait dans l'ombre et que son cœur battait à tout rompre. Le Birman empoigna à deux mains l'échelle de corde et grimpa sur le pont.

10

Les barques d'apparat brillant de tout l'éclat de leurs dorures, leur haute proue épousant la forme du serpent naga et celle de l'oiseau garuda, remontaient en un immense cortège l'estuaire du Fleuve des Rois vers le port de Bangkok, situé à quelque douze milles en amont. Des équipages de quatre-vingts rameurs, tout d'écarlate vêtus, propulsaient les embarcations effilées par rangées de deux, en parfait unisson avec la cadence donnée par leur chef. Il n'y avait pas de retardataire dans des occasions solennelles comme celles-ci, car la punition était sévère. Le fautif se voyait rafraîchir la mémoire d'un coup d'épée tranchante sur le sommet du crâne. Mais c'était un hon-neur héréditaire que de ramer sur une barque royale, et rares étaient ceux qui manquaient à la discipline.

Le contingent français au grand complet — ambassadeurs, prêtres, valets, ingénieurs, artisans, et plusieurs centaines de soldats — avait été transbordé des navires sur les somptueuses barques au moyen de pirogues à l'embouchure du fleuve, à Paknam. Un équipage restreint était resté à bord des vaisseaux français, car les Siamois avaient assuré au général Desfarges que les léviathans français étaient d'un trop gros tonnage pour pouvoir passer la barre et remonter la rivière.

La barque la plus imposante et la plus décorée, une des barques personnelles du roi, transportait l'ambassadeur La Loubère, qui nota avec quelque satisfaction qu'elle était réservée à lui seul. Il était installé sur une estrade centrale en forme de trône et entouré d'esclaves prosternés. L'estrade était surmontée d'un dais et bordée de rideaux de soie qui avaient été tirés pour lui permettre de jouir de la vue. On avait l'impression que la population tout entière s'était rassemblée au bord du fleuve. Les deux rives étaient bordées de Siamois prosternés, le visage enfoui dans la poussière.

De temps en temps, il se retournait pour lancer un coup d'œil aux deux barques qui transportaient Cébérét et Desfarges. Elles étaient plus petites, leur estrade moins élevée que la sienne et leurs esclaves moins nombreux. Derrière eux, des dizaines de barques plus petites, par rangées de deux et mues chacune par une douzaine de rameurs, transportaient le reste des Français, qui, malades ou bien portants, étaient tous immensément soulagés de mettre pied à terre. L'ambassadeur nota que plus on descendait vers la queue du cortège, moins les rameurs étaient bien habillés. Le protocole était décidément rigide dans ce pays, et cette réception, il devait l'admettre, était irréprochable même selon les critères rigoureux de Versailles.

On comprenait mieux pourquoi Tachard avait tant insisté sur le protocole qui serait exigé d'eux. La Loubère avait d'abord protesté à l'idée de laisser les Français se prosterner devant la lettre du roi, surtout quand il avait appris qu'on attendait de lui qu'il fît de même. Mais quand le prêtre avait expliqué que la présence de la lettre était pareille à la présence du roi et que ce serait une insulte grossière envers ses hôtes de ne pas s'incliner devant elle, il avait hésité. Il avait fini par se laisser fléchir quand Tachard lui avait assuré que non seulement il compromettrait l'objectif tout entier de la mission mais qu'aussi bien la lettre de Louis XIV dont il était porteur se verrait accorder exactement les mêmes honneurs par les courtisans d'Ayuthia, y compris par Phaulkon, quand il la présenterait lors de sa première audience avec le roi Narai. Le prêtre l'avait enfin informé que les lettres adressées à des monarques étrangers étaient gravées sur une feuille d'or mais qu'il n'était pas certain du protocole s'agissant d'autres dignitaires. La Loubère sourit à part lui. Il espérait que ce serait sur une feuille d'or. Il n'en avait encore jamais reçu !

Des haltes luxueuses, équipées pour banqueter sur des lits de Chine, avaient été préparées pour eux à intervalles réguliers tout le long du trajet au cas où ils souhaiteraient se rendre à terre pour se dégourdir les jambes, mais La Loubère avait décliné l'offre en disant qu'il préférait se rendre directement à Bangkok. C'était la période de la mousson, et les nuages étaient d'un gris menaçant : il avait hâte d'installer les hommes au fort.

Tachard avait annoncé qu'un Anglais était gouverneur de la province où se

trouvait Mergui, qu'un autre était maître du port et que plusieurs capitaines anglais étaient au service du roi de Siam. Cela dénotait en soi une présence militaire substantielle. Mais ce qui inquiétait le plus La Loubère était que ce fût Phaulkon lui-même qui avait procédé à ces nominations. Plus il y réfléchissait, plus il soupçonnait que

Phaulkon jouait un camp contre l'autre en les utilisant tous les deux au passage. Pourtant c'était à cet homme qu'il avait reçu l'ordre de conférer le titre de comte de France...

Sa barque glissait en remontant le large fleuve et passait devant des petits hameaux de maisons de bois sur pilotis et, çà et là, la flèche étincelante d'une pagode de village.

Pas étonnant que Kosa Pan sache nager comme un poisson, se dit-il, voyant les enfants regagner les rives à la nage pour se joindre au reste de la population prosternée. Tout le monde semblait vivre au bord de l'eau. Il soupira. Si seulement le pays pouvait se rendre vite et sans heurt ! Il pourrait alors se livrer à son occupation favorite : écrire un traité sur le pays — sa géographie, son histoire, sa religion, ses mœurs, son système judiciaire et administratif, la mentalité des autochtones, leurs croyances et leurs aspirations. Bref, une étude exhaustive qui couvrirait tous les aspects du Siam et servirait de référence à la postérité. C'était un exercice intellectuel qu'il aimait, dans lequel il se savait excellent et grâce auquel il espérait rester dans les mémoires des générations futures.

Les bateaux de tête obliquèrent vers la rive. La Loubère, dont la barque occupait la place d'honneur au milieu du cortège, regarda devant lui au moment où apparaissait le fort de Bangkok. Bien qu'il fût armé de quelque quatre-vingts canons, il s'agissait d'après les critères français d'une construction plutôt rudimentaire, visiblement mieux adaptée pour défendre la ville contre les arbalètes birmanes et les harpons khmers que contre les canons occidentaux. Les ingénieurs français qui avaient survécu au voyage auraient du pain sur la planche. La façade en pierre s'écroulait en partie, les fortifications étaient érodées et inégales.

Au moment où sa barque se dirigeait vers la rive, La Loubère remarqua une flottille de petites pirogues. Il devait y en avoir au moins une centaine. En y regardant de plus près, il vit qu'elles étaient remplies de produits maraîchers et manœuvrées par des jeunes femmes coiffées de chapeaux à large bord. La Loubère fut frappé par la jeunesse et la beauté de ces souriantes marchandes qui lui firent un signe gracieux de la main lorsqu'il passa. Il se surprit à ajuster involontairement sa perruque.

De grands cris s'élevèrent derrière lui et il se retourna : des rangées entières de Français se penchaient hors de leurs barques pour applaudir comme des fous les marchandes qui leur adressaient le salut traditionnel. Les barques des soldats menaçaient de chavirer à force de s'incliner dangereusement. Malgré ce manque de décorum, La Loubère sourit à part lui.

Comme sa barque s'approchait du débarcadère, une profusion de couleurs s'offrit à son regard. Des centaines de soldats en tunique écarlate étaient accroupis le long du quai. Derrière eux se tenait un régiment de cavalerie maure armé de lances et dont les montures persanes étincelaient de diamants, de rubis et de perles. Derrière eux encore se dressait la masse imposante de deux cents éléphants de guerre richement caparaçonnés et harnachés, sur chacun desquels étaient assis deux mandarins portant leur chapeau de cérémonie conique. Un éléphant plus grand que les autres se détachait sur le devant. Dans son hoddah surmonté d'un dais était assis un soldat seul, entouré d'esclaves prosternés sur la croupe de l'énorme bête. Sans doute le commandant en chef, se dit La Loubère, impressionné.

Si les Siamois avaient eu l'intention de faire une démonstration de force, ils avaient certainement réussi. Même les plus intrépides parmi la soldatesque française trouveraient intimidante la vue des rangées d'éléphants de guerre. Les troupes siamoises avaient l'air calme et discipliné comparées aux Français que l'humidité rendait irritables et qui transpiraient sans cesse.

Lorsque la barque royale arriva à quai, l'assemblée tout entière s'inclina profondément devant La Loubère comme un seul homme. Une fanfare de trompettes, de conques, de cornemuses et de cors l'accueillit. Impressionné par le merveilleux appareil et flatté par ces marques d'estime, l'ambassadeur plénipotentiaire s'inclina galamment à son tour et descendit à terre pour attendre l'arrivée des barques transportant Cébéret et Desfarges. Trois chaises dorées dont les porteurs étaient prosternés les attendaient.

Le soleil sortit brièvement de derrière un nuage et les harnais incrustés de diamants des éléphants brillèrent d'un éclat si vif que l'ambassadeur fut obligé de se protéger les yeux.

« Très impressionnant, je dois reconnaître », dit le corpulent Desfarges en mettant pied à terre et en se dirigeant vers La Loubère.

« N'etes-vous pas soulagé de n'avoir pas eu à vous battre aujourd'hui, mon général ?

— Uniquement parce que mes hommes sont fatigués », répondit Desfarges. Il fit un geste en direction des troupes rassemblées, disciplinées et immobiles. «

Tout cela a l'air très solide, mais vous n'avez pas idée des dégâts que mes canonniers pourraient faire dans ces rangs. Si nos navires de guerre pouvaient remonter la rivière, nos canons pourraient les détruire en quelques heures.

— Mais j'ai cru comprendre que nos bateaux sont trop gros pour passer la barre, dit Cébéret qui venait de les rejoindre.

— C'est ce qu'ils voudraient nous faire croire. Mais je n'en suis pas si sûr, répliqua Desfarges.

— Je crois que nous avons sous-estimé ces gens, messieurs », commenta Cébéret en regardant autour de lui.

Quatorze porteurs musclés, vêtus seulement d'un pagne, s'approchèrent et se prosternèrent face contre terre devant eux. Ils indiquèrent les chaises dorées en expliquant par signes que la plus vaste, portée par six hommes, était destinée à La Loubère tandis que les deux autres, à quatre porteurs, étaient pour le général et Cébéret. Us auraient probablement dû faire une entorse au protocole et offrir la plus vaste à Desfarges, car ses porteurs, peu habitués à un tel poids, eurent du mal à le soulever.

Le chemin qui menait des quais au fort était court et suivait une jolie allée de bougainvillées qui conduisait à une vaste cour intérieure. Là, quelque quarante des mandarins les plus éminents du royaume étaient prosternés sur plusieurs rangées, par ordre hiérarchique. Chacun portait son bonnet conique, sa veste du plus fin brocart et son panung de soie, et chacun transportait une boîte en argent contenant du bétel et de la noix d'arec.

La cour était plantée de palmiers. A son extrémité se trouvait une sorte de petite chambre entourée d'un rideau rouge pour l'instant tiré. Les mandarins prosternés avaient laissé la voie libre entre la chambre et le centre de la cour où se dressait un piédestal de la taille d'un homme. Ce piédestal était recouvert d'un tissu écarlate sur lequel reposait un vase en or. Dessous et d'un côté se trouvait une lettre écrite sur du papier de riz brun parcheminé. De chaque côté du piédestal, deux tables basses rondes croulaient sous une profusion de cadeaux emballés dans des feuilles de bananier dorées à la feuille. Tout autour de la cour s'élevaient les murs de brique du fort.

Les porteurs déposèrent les dignitaires français de l'autre côté du piédestal, face aux mandarins, et partirent sans bruit, emportant leur chaise. La Loubère, debout, regarda les dignitaires à plat ventre et se demanda s'il devait en faire autant. Avant qu'il ait eu le temps de se décider, une silhouette derrière lui s'approcha. C'était Tachard, visiblement hors d'haleine.

« Votre Excellence, vous devez vous prosterner devant la lettre ! dit-il, haletant. Tout retard est une offense envers les Siamois. Ce sont les plus grands mandarins du royaume.

— Pourquoi aucun d'entre eux n'est-il donc venu nous accueillir ? demanda La Loubère d'un ton indigné.

— Parce que leur premier devoir est de s'incliner devant la lettre royale. Leur priorité va à leur roi.

— Où diable se trouve Phaulkon ?

— Je ne sais pas, Excellence. S'il vous plaît, prosternez-vous, je vous en supplie ! »

A contrecœur, La Loubère prit position à quatre pattes devant le piédestal. Desfarges, grommelant sous l'effort, se joignit à lui, et Cébéret à son côté l'imita. La Loubère fit signe au prêtre : « Vous feriez mieux de vous mettre à côté de moi, mon Père. Vous semblez être le seul à qui ce protocole soit familier. »

Lentement, rangée par rangée, les soldats français tombèrent à plat ventre derrière leur général, les officiers remplissant la cour intérieure et les hommes se répandant sur les quais. En quelques instants, l'armée française au grand complet était prosternée devant la lettre sur son piédestal.

Quand il n'y eut plus un seul Français debout, on entendit une sonnerie de trompettes et de conques, et le rideau à l'autre extrémité de la cour s'ouvrit. Un Européen en habit siamois sortit et se mit à avancer lentement entre les rangées de mandarins prosternés dans la direction du piédestal. La Loubère lui lança un regard furtif. Son beau visage était hâlé par le soleil et ses yeux noisette avaient un éclat presque fiévreux. Il était manifestement en habit de cérémonie : veste en brocart de soie à larges manches trois-quarts et panung en lamé d'argent enroulé autour de la taille et entre les jambes. Sa tête était couverte d'un chapeau conique et pointu cerclé de trois anneaux d'or, et ses pieds étaient chaussés de babouches à bout recourbé. Les doigts de ses deux mains étincelaient de bagues. Il marchait lentement, regardant droit devant lui par-dessus les têtes de l'armée française prosternée. Il n'abaissa pas son regard avant d'avoir atteint le piédestal. A cet instant, le regard de La Loubère croisa le sien et le Français fut glacé sur place. Il était certain d'avoir détecté un air de triomphe dans les yeux du Barcelon.

Phaulkon prit position derrière le piédestal avec une dignité étudiée. Il était de taille moyenne mais assez grand pour que sa tête fût au-dessus de la lettre. Il

n'était éloigné de l'ambassadeur que de dix pieds.

La Loubère fut pris d'un soupçon croissant. « Pourquoi n'est-il pas prosterné comme le reste d'entre nous ? chuchota-t-il en se tournant vers Tachard. Vous m'avez dit que personne ne peut rester debout en présence de la parole royale. »

Le prêtre lança un regard nerveux à l'ambassadeur. « Je suis sûr qu'il va s'incliner d'un moment à l'autre, Votre Excellence.

— Alors je ne m'inclinerai que lorsqu'il le fera, affirma La Loubère qui commença à se relever.

— Je vous en prie, Excellence ! » implora Tachard en tirant sur son manteau pour l'en empêcher. « Le protocole est des plus importants ici. Le Premier ministre ne peut même pas vous accueillir si vous ne rendez pas hommage à la parole du roi. »

La Loubère hésita. « Je croyais que vous m'aviez dit que la lettre serait gravée sur une feuille d'or.

— D'habitude elle l'est, Excellence. Peut-être n'en est-il pas ainsi dans le cas d'ambassadeurs. Je n'en suis pas certain. S'il vous plaît, soyez patient ! »

La Loubère n'avait pas l'air convaincu. « S'il ne se prosterne pas immédiatement, je me lève », mur-mura-t-il en colère.

Le cœur de Tachard battit plus vite tandis que Phaulkon contemplait encore un instant l'assemblée prosternée. Puis il leva une main, et le fracas des conques et des cymbales brisa une fois de plus le silence. Le rideau rouge s'ouvrit de nouveau. Un frisson d'excitation traversa l'assemblée : deux mandarins s'avancèrent à quatre pattes, brandissant une lettre au bout d'un long manche doré. La lettre était gravée sur une feuille d'or.

Phaulkon tomba à genoux lorsque les mandarins déposèrent respectueusement la lettre au bout de son long manche dans le vase d'or sur le piédestal. A aucun moment ils ne touchèrent la parole du roi. L'assemblée tout entière demeura prosternée. Tachard émit un soupir de soulagement et remercia le Seigneur Dieu du fond de l'âme.

Phaulkon inclina la tête trois fois en direction de la lettre royale. La Loubère prit une mine sévère lorsque Phaulkon tendit le bras et retira la première lettre de sous le vase d'or, celle qui était écrite sur parchemin de riz. « Très

astucieux », se dit Tachard au moment où Phaulkon se mit à lire la lettre du gouverneur de Bangkok et où toute l'étendue du stratagème se fit jour en lui. Sans lire à haute voix le siamois, Phaulkon le traduisait directement en français. Les mandarins assemblés, qui ne parlaient pas le français, supposeraient qu'il était en train de traduire la lettre du gouverneur. Ils sauraient que la lettre royale était destinée seulement au roi de France, car seules des mains royales pouvaient la toucher. Mais les Français croiraient que Phaulkon lisait une copie de la lettre d'or.

Le prêtre lança un regard autour de lui et remarqua que Desfarges grimaçait à cause de sa posture inconfortable. Il commença à se redresser. Tachard s'empessa de l'exhorter à rester prosterné. Il y avait quelque chose de si impressionnant et de si solennel dans la cérémonie que Desfarges obéit. Tachard reporta son attention sur la lecture de la lettre et se rendit compte qu'en réalité Phaulkon inventait les mots au fur et à mesure. Ce n'était certainement pas le contenu de la lettre du gouverneur qu'il lisait.

« Nous, Seigneur et Maître de la Vie, souverain des anciens peuples du Siam et dirigeant des vastes territoires qui doivent allégeance à notre couronne, nous souhaitons chaleureusement la bienvenue aux ambassadeurs de notre éminent ami et collègue, le tout-puissant, très excellent et très magnanime roi de France. Puisse Dieu accroître sa grandeur en lui accordant à jamais santé et bonheur. Nous demandons aux principaux délégués de transmettre à leur seigneur et maître que nous considérons son amitié royale comme notre bien le plus précieux. En témoignage de ce lien spécial, nous plaçons par la présente notre royaume à leur disposition et particulièrement notre port de Bangkok. C'est avec un grand regret que nous avons appris les nombreuses morts survenues au cours de la longue traversée depuis la France, et nous exprimons le vœu que ceux qui ont survécu soient bientôt en état d'entraîner nos propres troupes aux techniques de la guerre moderne. Nous savons par nos lectures sur l'histoire de l'Europe combien la France excelle dans ce domaine. Nous invitons les troupes françaises à retrouver leurs forces après les rigueurs du voyage et leur offrons nos médecins et nos infirmières pour s'occuper des malades.

« Nous demandons que les gardes du corps d'élite qui nous sont envoyés par le roi Louis nous soient présentés à Ayuthia dès qu'ils auront suffisamment récupéré, et nous chargeons notre Pra Klang de fixer une date pour que les chefs de la mission soient reçus en audience dans notre palais. Enfin, nous recommandons à notre Pra Klang de veiller au moindre besoin de votre mission. »

Sur un signal de Phaulkon, les deux mandarins de haut rang qui avaient apporté la lettre royale au bout d'un long manche doré se livrèrent à

l'opération inverse : ils sortirent en rampant à reculons, brandissant la lettre bien haut au-dessus de leur tête. Dès que le rideau rouge se fut refermé derrière eux, les mandarins assemblés se levèrent et commencèrent à s'égailler.

Phaulkon s'approcha des chefs français qui s'étaient relevés. Derrière eux, les rangées d'officiers attendaient debout. Phaulkon s'inclina avec courtoisie devant La Loubère. « Votre Excellence, l'arrivée d'une ambassade française si éminente est bel et bien une occasion historique. En tant que Barcalon, mon maître m'a chargé de vous recevoir, et ce sera pour moi un plaisir de rendre votre séjour ici aussi agréable que possible. Je peux vous assurer de mon entier dévouement en toutes circonstances.

— Merci, Votre Excellence, dit La Loubère en s'inclinant à son tour avec raideur. Je suis sûr que nous ne manquerons de rien. Mais comme je suis nouvellement arrivé en cette partie du monde, peut-être pourriez-vous m'expliquer certains points de protocole.

— Avec plaisir, mon Seigneur.

— On m'a informé que la coutume requiert que l'on s'incline devant une lettre de votre roi. Puis-je vous demander pourquoi vous êtes resté debout devant la lettre que vous venez de nous lire ?

— Certes. Cette lettre n'était qu'une copie. Seul l'original porte le sceau du Seigneur de la Vie et représente sa parole sacrée.

— Il semble néanmoins qu'on m'ait enjoint de m'incliner devant la copie également. » Il regarda en direction de Tachard dont les yeux étaient résolument fermés dans une attitude de prière.

Phaulkon haussa les sourcils d'un air surpris. « Devant une simple copie ? On ne pouvait attendre un tel hommage de la part d'un envoyé si éminent de la cour de Versailles. Quelle méprise regrettable ! Nul doute que le père Tachard n'ait voulu dans son zèle s'assurer que Votre Excellence fût convenablement prosternée avant que l'on n'apportât l'original. Le protocole est très strict ici. » Phaulkon sourit aimablement. « Se tenir debout en présence du Seigneur de la Vie ou de l'original d'un de ses communiqués est passible de mort. Votre Excellence m'aurait mis dans une situation des plus difficiles. »

La Loubère sourit faiblement et ne répondit pas. Phaulkon lui offrit alors un beau crucifix en or, serti de rubis, en gage évident du penchant de Sa Majesté pour la religion chrétienne. Au général Desfarges il offrit une splendide épée incrustée de diamants et à Cébérét une jolie maquette dorée à la feuille de la

barque royale. Tous les officiers présents dans la cour intérieure reçurent des cadeaux de valeur pris dans les vastes piles amoncelées sur les tables rondes.

La Loubère informa Phaulkon que les nombreux présents du roi Louis XIV se trouvaient toujours à bord des vaisseaux français. Puis il s'avança et passa autour du cou de Phaulkon un ruban de soie noire avec une croix en or et émail représentant le prestigieux ordre de Saint-Michel, en prononçant solennellement : « Au nom de Sa Gracieuse Majesté, le tout-puissant roi Louis de France, je vous déclare citoyen français honoraire et vous confère le noble titre de comte de France. »

Phaulkon s'inclina gracieusement et garda un air des plus engageants tout au long de l'échange de civilités qui s'ensuivit. Tous les Français à portée de voix furent bien entendu impressionnés, et Cébéret lui-même commençait à se demander si Phaulkon tout compte fait n'était pas du côté des Français.

Avant la fin de la réception, pourtant, La Loubère décida d'expliquer clairement à Phaulkon où se trouvaient les intérêts de la France et quel était l'objet principal de sa mission. Sans détourner les yeux de Phaulkon, il déclara :

« Votre Excellence, ce fut un honneur et un privilège de vous rencontrer. Votre nom est connu et respecté en France, non seulement en tant qu'ami de notre nation mais aussi en tant que pieux catholique qui s'est battu résolument pour indiquer la vraie foi à Sa Majesté le roi de Siam. C'est pour présider à la réalisation de cette ambition suprême que j'ai été envoyé ici. »

Phaulkon inclina la tête. « Rien ne pouvait m'encourager davantage dans l'accomplissement de ma tâche que l'arrivée d'une si éminente délégation envoyée par le Défenseur de la Foi catholique en personne. »

Les deux hommes se saluèrent bien bas et l'assemblée se dispersa. Les ambassadeurs et les officiers supérieurs se retirèrent pour se rendre dans une maison d'hôte préparée spécialement pour eux tandis que les troupes regagnaient les barques qui les attendaient pour les ramener sur leurs navires.

Ce soir-là, Phaulkon présida un somptueux banquet en l'honneur de la délégation française. Maria n'était pas présente, car ce n'était pas la coutume que les dames assistent à de telles réceptions. Kosa Pan non plus, nota Phaulkon d'un air mécontent. On présenta les ambassadeurs aux dignitaires les plus en vue du pays, notamment au commandant en chef du régiment des éléphants royaux, le général Petraja, que La Loubère se rappelait avoir vu lors de la cérémonie, trônant seul sur le plus gros pachyderme à la tête de son armée.

Le général siamois parut quelque peu gêné durant le banquet, regardant les étrangers d'un œil presque soupçonneux, mais La Loubère attribua cette attitude à l'embarras d'un militaire mal à l'aise en présence de visiteurs sophistiqués. Quand Desfarges se tourna vers lui pour lui demander où se trouvait Kosa Pan, Petraja lui lança un regard désapprouvateur avant de l'informer que l'ambassadeur soufflât malheureusement d'une indisposition.

Cependant, à mesure que la fête battait son plein, les Français oublièrent vite ce général mal luné. Anguilles à l'ail sur un lit de châtaignes d'eau, poulet sauté présenté dans une noix de coco, tiges de lotus cuites à la vapeur, œufs de crocodile, poisson de rivière fraîchement pêché à la citronnelle, crevettes au curry et une foule d'autres mets étaient accompagnés des meilleurs vins de Chiraz. Suivit un spectacle de danse classique au cours duquel une troupe de jeunes filles battirent des paupières de façon envoûtante, ondulèrent des hanches et des bras et recourbèrent leurs doigts jusqu'à toucher leur poignet pour le plus grand plaisir des Français qui ne les quittèrent pas un instant des yeux.

Puis vint un tournoi de boxe siamoise dans lequel les concurrents agiles décochèrent des coups de pied au visage de leur adversaire en frappant à la vitesse de l'éclair ou en esquivant les coups avec des réflexes consommés. Les spectateurs eurent droit à un spectacle de marionnettes siamoises, à une époustou-flante démonstration d'acrobates royaux et à un feu d'artifice chinois.

Plus tard dans la soirée, plusieurs officiers allèrent se promener au bord de la rivière où ils rencontrèrent un petit nombre de batelières qui remballaient apparemment leurs denrées pour la nuit. Ces belles jeunes filles les saluèrent avec un charmant mélange de pudeur et de grands sourires qui alla droit au cœur des Français. Les plus éméchés tentèrent de leur faire des avances, mais elles gardèrent leurs distances sans cesser de sourire et en indiquant par signes qu'elles seraient de retour le lendemain avec leurs amies.

Plus d'un Français alla se coucher cette nuit-là la tête pleine d'appétissantes batelières siamoises qui leur offraient un avant-goût du paradis.

Ivatt se tenait, le dos courbé, dans la petite barque amarrée à l'échelle de *La Nouvelle-Jérusalem*. Il avait soin de garder son visage dans l'ombre. En tendant l'oreille, il percevait tout ce qui se disait sur le pont. Trois des serveurs du mandarin birman s'étaient blottis contre lui pour l'abriter des regards, bien qu'à la faible lueur des lanternes du bateau ce fût probablement une précaution inutile.

Il n'eut pas à attendre longtemps pour entendre la voix de stentor de Coates. Ivatt ne l'avait jamais rencontré, mais les histoires concernant ses frasques

sanglantes étaient légion. Son nom figurait de plus en plus souvent dans les rapports qu'il avait reçus. On disait que c'était un malabar doté d'une corpulence qui démentait sa force réelle, un boucanier vantard et sans scrupule pour qui un seul homme comptait au monde : Sam White. Il aurait sacrifié sa vie pour lui, et selon toutes les apparences White en profitait pleinement.

« Je suis le capitaine Coates, dit la voix. Bienvenue à bord. Vous êtes donc un messenger du seigneur Demarcora ?

— Je suis l'aide principal du seigneur Demarcora, capitaine. Je suis ici pour vous présenter une invitation de la part de mon maître afin de discuter de la restitution de ce bateau.

— J'ai déjà informé votre maître de mes conditions. J'ai dépêché le capitaine de ce bateau avec un message. Il ne l'a pas transmis ?

— Si. Mais mon maître souhaite discuter la question plus amplement avec vous.

— Je ne crois pas qu'il y ait matière à plus ample discussion. Le seigneur Demarcora a jusqu'à minuit pour payer, ou je mets à la voile.

— Capitaine Coates, j'ai cru comprendre que vous étiez en conflit avec Golconde. Vous n'êtes peut-être pas au courant que ce bateau bat pavillon péguan. »

On entendit un rire fanfaron. « Ce n'est plus le cas.

— Vous reconnaissez donc que vous souhaitez ouvrir les hostilités avec le royaume de Pegu ? »

Coates prit un ton railleur. « Le royaume de Pegu ne serait tout de même pas assez stupide pour s'attaquer à la puissance de l'Angleterre et du Siam réunis. »

Ivatt se redressa dans son bateau. Que voulait-il dire par « l'Angleterre et le Siam réunis » ?

« Etes-vous en train de dire que cet acte de piraterie a été commis au nom de l'Angleterre et du Siam ?

— C'est bien ça, monsieur. Mon propre bateau bat pavillon siamois et la

plupart de mes hommes ont été fournis par la Compagnie anglaise des Indes orientales à Madras. Pas vrai, les gars ? »

Il y eut un concert d'approbations. Confiné à son petit bateau, Ivatt sentit la sueur perler à son front.

« J'ai beaucoup de mal à croire, capitaine, que les Anglais ferment les yeux sur un tel acte alors que mon maître entretient des relations très amicales avec leur compagnie », dit le mandarin.

Coates rit à nouveau. « Et j'ai du mal à croire que quiconque dans cette région puisse être dupe du machiavélisme de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Ce sont les maîtres du double-jeu politique.

— Je croirais plutôt, capitaine que vous agissiez entièrement seul.

— C'est votre droit, monsieur. » Le ton de Coates s'était singulièrement refroidi. « Mais si vous n'avez rien d'autre à ajouter, je suggère que vous retourniez chez votre maître.

— C'est ce que je vais faire, mais je crois que vous devriez m'accompagner pour entendre de sa bouche quelles seront les conséquences probables de votre acte. Peut-être seriez-vous alors plus disposé à un compromis. Le gouverneur Beague, qui a également des opinions bien arrêtées sur le sujet, est avec lui en ce moment. »

Coates éclata d'un rire tapageur. « Vous n'êtes pas sérieusement en train de suggérer que j'assiste à une réunion avec Ali Beague dans son propre camp !

— Ne suis-je pas venu moi-même seul ici pour vous rencontrer ? demanda le mandarin.

— Ah, mais je suis un gentleman, monsieur. Là est toute la différence. »

La gorge d'Ivatt se serra tandis qu'un concert de vivats éclatait sur le pont.

« Vous pouvez emmener un équipage armé avec vous si vous le souhaitez, proposa le mandarin, toujours courtois.

— Merci, mais j'ai l'intention de rester sur ce vaisseau encore un peu. La question de savoir si je pars ensuite sur mon propre bateau ou sur le vôtre dépend entièrement de vous. »

La discussion tournait en rond, se dit Ivatt. Il était temps d'agir. Il tira sur l'amarre pour rapprocher son embarcation. Puis il mit le pied sur l'échelle du navire qu'il gravit prestement. En haut, il y avait un garde.

« Je suis venu voir le capitaine pour affaire urgente, annonça-t-il d'une voix forte qui fit sursauter le garde. Poussez-vous. » Le garde arma son mousquet. « Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis un ami du capitaine Coates. » Il poussa presque l'homme de côté. Mais le garde appuya le canon de son arme contre le cou d'Ivatt.

« Restez où vous êtes ou je tire, cria le garde. Capitaine, vous connaissez cet homme ? »

Coates jeta un coup d'œil à Ivatt pour essayer de le remettre. Il était encore plus gros qu'on le disait, et Ivatt eut une conscience aiguë de sa minuscule stature. « Qui êtes-vous ? demanda Coates, furieux de cette intrusion soudaine.

— Thomas Ivatt. » L'image incongrue de David et Goliath se dressa devant lui. Il répéta, la tête haute : « Le seigneur Thomas Ivatt, représentant de Sa Majesté siamoise sur la côte de Coromandel. » Il avait décidément eu pas mal d'occasions, ce soir, de prononcer ces mots. « Je crois que vous savez qui je suis, capitaine. »

Coates était visiblement interloqué. « Seigneur Ivatt, vous ici ? » Il eut un sourire forcé tandis qu'Ivatt se tournait pour saluer le mandarin. « Garde, baissez votre fusil. » Il essaya de prendre les choses à la légère. « Le seigneur Ivatt ne va tout de même pas s'emparer du vaisseau à lui tout seul. Qui plus est, lui et moi sommes du même côté.

— Nous *étions* du même côté, capitaine. Maintenant, je n'en suis plus si sûr. Cela vous ennuerait-il de m'expliquer votre présence sur ce navire ? »

Les yeux de Coates se réduisirent à deux fentes minuscules noyées au milieu de son visage poupin. Il lança un coup d'œil au mandarin. « Je crois que nous ferions mieux de discuter cette question en privé. Nous allons descendre dans ma cabine. » Il se tourna vers un de ses officiers, un barbu au front balafgré. « Fairchild, occupe-toi de notre visiteur jusqu'à mon retour. » Il indiqua de la tête le mandarin.

« Oui, mon capitaine », répondit Fairchild.

Ivatt suivit l'armoire à glace dans l'escalier des cabines et le long d'une coursive. Tandis qu'ils marchaient, Ivatt eut la certitude d'entendre des cris

étouffés en provenance de la cale.

« Qu'est-ce que c'était ? » demanda-t-il.

Coates ignore la question. Il ouvre une porte basse et se courba pour entrer. « Ils ont une eau-de-vie tout ce qu'il y a de plus convenable à bord de ce bateau », déclara-t-il en se tournant vers Ivatt, une fois qu'ils furent à l'intérieur de la cabine. « Qu'est-ce que vous prendrez ? »

Ivatt regarda autour de lui. Il était dans un beau salon lambrissé, orné avec goût de figurines de bronze birmanes et d'une vaste collection de boîtes en laque de toutes formes et de toutes dimensions.

« Je ne prendrai rien, capitaine. Ceci ne nous appartient ni à l'un ni à l'autre. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Qu'est-ce que c'était que ces bruits ?

— Quels bruits ?

— Les bruits que nous avons entendus quand nous étions dans la coursive.

— Je n'ai rien entendu. Probablement le craquement de ces vieux madriers.

— Qu'est-il arrivé à l'équipage de ce navire ? »

Le visage de Coates arbora un sourire de fierté. « Ils se sont rendus sans coup férir.

— Mais où sont-ils maintenant ? »

Coates ouvre un meuble vitré et en sortit une vieille bouteille de cognac et deux verres. Il hocha la tête et reposa un des verres. « J'avais oublié que vous ne buviez pas, dit-il. Vous ne voulez pas vous asseoir ? J'ai bien peur qu'il n'y ait que des coussins ici. Les Péguans ne semblent pas très portés sur les chaises. Pourtant ce cognac est de première qualité. » Il jeta un regard appréciateur à la bouteille avant de s'en verser une large rasade. Il la but d'un trait et sourit à Ivatt. « L'équipage ? Eh bien ! Comme je vous l'ai dit, la plupart de ces petits métèques se sont rendus sans tirer un seul coup. Ils n'ont rien vu venir. On s'est approchés à pas de loup en profitant de l'obscurité, et vlan ! » Coates se frappa la cuisse en riant. « Y en a que deux ou trois qui ont résisté. Il a fallu les attacher. Mes hommes s'occupent d'eux. »

Ivatt le regarda d'un œil froid. « Vous reconnaissez donc avoir commis un acte

de piraterie ?

— Piraterie est un vilain mot, seigneur Ivatt. Nous ne faisons qu'occuper temporairement les lieux en attendant le paiement de la rançon.

— En vertu de quelle autorité ?

Coates feignit la surprise. « Eh bien ! J'agis sur les ordres du seigneur White, monsieur.

— Et il vous a ordonné de vous emparer de *La Nouvelle-Jérusalem* ?

— Il m'a envoyé à Golconde pour demander réparation.

— Réparation de quoi ?

— Des harcèlements constants d'Ali Beague. Il a causé de grosses pertes à la flotte siamoise.

— Mais *La Nouvelle-Jérusalem* n'appartient pas à Ali Beague.

— Non, mais elle appartient à Pegu, et ceux-là ne valent pas mieux. Sam White n'aime pas plus les gens de Pegu qu'il n'aime ceux de Golconde. C'est ce qu'il m'a dit.

— Vous rendez-vous compte que vous vous êtes non seulement emparé d'un navire qui est sous la protection de la Compagnie anglaise des Indes orientales mais que vous avez également bafoué la politique de mon gouvernement ? La couronne siamoise a envoyé à Ali Beague une demande officielle de dédommagement. On lui a accordé un délai pour répondre. Ce délai n'est pas encore écoulé.

— Accordé un délai pour répondre ! A cette merde ? » Coates rit à s'en décrocher la mâchoire. « Vous pouvez attendre que les poules aient des dents. Il ne comprend qu'une seule chose : la force.

— Peut-être, capitaine, mais ça n'explique toujours pas ce que Demarcora a à voir avec tout ça.

— Son vaisseau se trouvait dans les eaux de Golconde, seigneur Ivatt. »

Les subtilités de la situation semblaient échapper à Coates. La cargaison de rubis était tout ce qui importait à ses yeux. Ivatt pouvait lire la cupidité sur son

visage. Il était probablement tombé sur ce trophée par hasard et n'avait pu y résister.

Ivatt le dévisagea avec colère. « Au nom du Siam, capitaine, je vous ordonne de renoncer immédiatement à vos exigences et de rendre ce navire à son propriétaire légitime.

— Je reçois mes ordres de Samuel White et de personne d'autre, monsieur », dit Coates d'un air hautain.

Ivatt essaya une dernière tactique. « Et la Compagnie anglaise des Indes orientales ? Comment pensez-vous qu'elle va réagir lorsqu'elle découvrira qu'un capitaine anglais s'est emparé du bateau de Demarcora ? Savez-vous depuis combien de temps elle essaie de convaincre les riches frères Demarcora de déménager leur base à Madras ? »

Coates eut un large sourire. « Je me suis occupé de tout ça, monsieur. Je suis passé par Madras et j'ai dit à la Compagnie ce que je préparais. Ils m'ont donné des munitions et une vingtaine de gars pour m'aider. Ils sont encore à bord. Charlie Fownes m'a même dit qu'il était temps que quelqu'un mouche Ali Beague. La Compagnie est également mêlée à l'affaire, voyez-vous. »

Ivatt hocha la tête avec incrédulité. « La Compagnie ne fermerait jamais les yeux sur la capture de bateaux qui sont sous sa protection, capitaine. Et vous le savez. Vous avez peut-être déclenché une série de guerres dans le golfe, et notez bien ce que je vous dis, vous en assumerez la responsabilité. Je vous donne une dernière chance. »

Coates lui jeta un regard mauvais. « Un seul homme me dit ce que je dois faire, seigneur Ivatt.

— Vous battez le pavillon du Siam, capitaine, et répondrez de vos actions devant son roi. Je vais faire un rapport complet. »

Coates le regarda comme il eût regardé de la vermine. « Allez-y, mon petit seigneur Ivatt. Peut-être que vous découvrirez que je reçois mes ordres de Sam White et qu'il les reçoit de Phaulkon. On ne peut pas aller beaucoup plus haut que ça maintenant, n'est-ce pas ? Bonne nuit, monsieur. »

Il se leva et Ivatt n'eut pas d'autre choix que de le suivre. Ni l'un ni l'autre ne parla. Une fois sur le pont, Ivatt se dirigea vers le mandarin birman qui se tenait près du bastingage, entouré de coupe-jarrets.

« Excusez-moi, monsieur, dit Ivatt, mais connaissez-vous par hasard le chemin pour aller à la résidence du gouverneur Beague à Narasapur ?

— Oui, monsieur. Et je serai honoré de vous y accompagner. Je vais moi-même dans cette direction.

— Je vous en suis très obligé. »

Les deux hommes quittèrent le bateau sans un regard pour Coates. Alors qu'ils s'effaçaient poliment l'un devant l'autre pour descendre l'échelle, Coates les héla : « Mes conditions demeurent inchangées. Rappelez-vous seulement ça, seigneur Ivatt. Paiement intégral d'ici à minuit. Pas moins. »

Ivatt ne répondit pas. Quelques minutes plus tard, il marchait d'un bon pas derrière le mandarin et ses serviteurs le long du chemin sablonneux qui conduisait à Narasapur. Le fidèle Gopal fermait la marche. Ils progressaient plus vite cette fois-ci, car une demi-douzaine d'hommes ouvraient la marche avec des torches allumées.

Ali Beague préoccupait Ivatt. Bien qu'il eût correspondu assez souvent avec lui, il ne l'avait jamais vu. Madapolam relevait de la juridiction d'Ali Beague, mais la ville était gouvernée par un de ses lieutenants. Beague lui-même était installé à Masulipa-tam. Il avait la réputation d'être mal disposé envers les étrangers et s'était opposé dès le début à l'attribution de concessions commerciales le long du rivage de Golconde. Mais les rois héréditaires de Golconde, qui vivaient loin à l'intérieur des terres dans un grand palais à tourelles au milieu d'une cour opulente, recherchaient avidement les revenus dérivés des concessions, qui leur permettaient de se livrer à leur passion pour la chasse et de pomponner encore davantage leurs éléphants couverts de bijoux. En outre, ils n'avaient pas à se mêler aux marchands étrangers qui s'aventuraient rarement à l'intérieur des terres et s'en tenaient aux villes côtières où ils se sentaient plus en sécurité, sachant qu'ils disposaient d'une puissance navale supérieure.

Le groupe approchait des faubourgs de Narasapur, où se trouvait la résidence d'Ali Beague, lorsqu'un ordre brusque les fit soudain s'arrêter. Un grand garde bien charpenté bloquait le chemin et brandissait une lampe sous le nez du mandarin. Après un bref échange, le garde s'inclina et fit signe au groupe de le suivre. Le sentier s'élargit ; un moment plus tard, ils marchaient entre deux haies de soldats figés au garde-à-vous. Des Rajputs, songea Ivatt dont le cœur se serra. Ils devaient être entre quatre-vingts et cent. Tandis qu'il passait devant les guerriers enturbannés en uniforme rouge et dont les longues épées et les dagues recourbées luisaient à la lumière des lampes, il se demanda quelle mouche l'avait piqué de proposer de venir ici. Que se passerait-il si Ali

Beague considérait que Golconde et le Siam étaient désormais en guerre ? En tant que représentant du Siam, Ivatt pouvait être emprisonné, pris en otage ou même exécuté. La présence d'un si grand nombre de Rajputs n'était pas bon signe. Ceux-ci ne pouvaient appartenir tous à une petite ville comme Narasapur. Ali Beague avait dû les faire venir en apprenant ce qui était arrivé à Demarcora. D'autres allaient sans doute venir. Ivatt frissonna.

La double colonne de combattants entraînés semblait interminable. Ivatt essaya de garder l'esprit vigilant, mais ses pensées tournaient toutes autour de la mort. Il se demanda si ses os seraient rapportés dans son Siam bien-aimé pour y être brûlés. Il s'était converti au bouddhisme, impressionné par sa logique, son ouverture d'esprit et réconforté par l'idée de réincarnation. Il était réconfortant de savoir que, grâce à la charité et aux bonnes actions, on reviendrait une fois de plus sur cette terre pour goûter les fruits de sa générosité passée. Mais ici, il n'y avait que des musulmans. Ils ne brûleraient même pas son corps, comme au moins les hindous l'auraient fait. Peut-être pourrait-il se prétendre hindouiste ; il y en avait des millions dans les royaumes environnants.

Dans l'état de stupeur qui était le sien, Ivatt eut l'impression que les gardes de chaque côté grandissaient à mesure qu'il avançait. Puis il se rendit compte qu'il commençait à gravir des marches qui conduisaient à une plate-forme surélevée. En haut de ces marches, la colonne de gardes se déployait en un large cercle. Les serviteurs du mandarin et Gopal disparurent sur le côté. Devant Ivatt se dressait un pavillon soutenu par des colonnes en bambou. À une extrémité, les traits vaguement éclairés par des lanternes, deux hommes étaient assis sur des fauteuils à haut dossier, entourés de serviteurs qui les éventaient. Ils étaient habillés de façon diamétralement opposée : l'un, glabre et tête nue, portait un manteau de soie blanche à col mandarin ; l'autre, habillé avec recherche et aussi emplumé qu'un paon, arborait une épaisse moustache noire. Il portait un turban éclatant incrusté de rubis et une longue robe de cérémonie matelassée, retenue par une ceinture de couleur vive. Des épées et des dagues de différentes tailles et serties de bijoux pendaient à son côté et des babouches à bout relevé paraient ses pieds. Autour de son cou resplendissait un gros collier et ses doigts étaient couverts de bijoux. C'était sans doute Ali Beague.

Il resta assis et immobile tandis que son glabre compagnon se leva de sa chaise et s'avança pour saluer les nouveaux arrivants. Du coin de l'œil, Ivatt vit le mandarin birman se prosterner devant le personnage qui s'avançait, et instinctivement il l'imita. Le personnage s'inclina devant chacun d'eux puis s'adressa dans une langue étrange au mandarin prosterné. Vraisemblablement du péguan, se dit Ivatt qui se releva. Les deux hommes conversèrent quelque temps. Ivatt remarqua que l'étranger lui lançait de temps en temps des regards

furtifs.

Ali Beague, s'il s'agissait bien de lui, semblait n'avoir aucune intention de les saluer. Ivatt sentit l'arrogance de l'homme et nota pour la première fois que, si son visage était impassible, ses doigts tambourinaient avec impatience sur les accoudoirs de son fauteuil, sertis de marqueterie précieuse. Ivatt tourna son attention vers les autres. Le mandarin birman était toujours prostré et son maître l'écoutait attentivement. Même s'il était difficile de se faire une idée précise de son aspect à la lumière de la lanterne, il semblait olivâtre, presque méditerranéen de traits et de teint, et il était de taille moyenne. Il se tenait droit mais sans l'arrogance d'Ali Beague.

Il parut sentir le regard d'Ivatt et se tourna vers lui.

« John Demarcora, à votre service, monsieur. Avant que nous allions plus avant, puis-je vous suggérer de présenter vos *salaams* au gouverneur Beague ? Il se vexe vite », ajouta-t-il à mi-voix.

Etonné à la fois par les manières de l'homme et par l'excellence de son anglais, Ivatt fut un peu lent à réagir. Cette courtoisie inattendue, étant donné les circonstances, le prit au dépourvu.

Il se tourna vers Ali Beague et s'inclina profondément. Le gouverneur avait la réputation de ne pas parler un mot d'anglais et de n'avoir aucun désir de l'apprendre. Prenant acte du salut d'Ivatt, il hocha la tête avec condescendance.

« Eh bien ! Maintenant que les formalités sont accomplies, dit Demarcora, peut-être allez-vous me parler de vous.

— Thomas Ivatt, à votre service, monsieur. Je suis le représentant de Sa Majesté le roi de Siam à Golconde.

— Le seigneur Ivatt, dites-vous. Vous êtes dans cette région depuis environ deux ans, je crois ? Nous n'avons pas eu le plaisir de nous rencontrer.

— C'est exact, monsieur, répondit Ivatt, à peine revenu de sa surprise, encore que votre nom soit bien entendu légendaire dans la région. Je dois m'excuser pour les circonstances regrettables qui président à notre première rencontre. » Séduit par le charme de l'Arménien, Ivatt reprenait espoir et en oubliait presque son triste sort.

« Je suis certain que ce n'est rien de plus qu'un malentendu que nous pourrions

tous deux éclaircir, seigneur Ivatt. Peut-être votre capitaine anglais a-t-il pris mon bateau pour celui de quelqu'un d'autre. » Il leva un sourcil pour indiquer Ali Beague à l'arrière-plan.

Ivatt jeta un coup d'oeil au gouverneur qui fixait le dos de l'Arménien tout en écoutant avec un ennui étudié son aide qui lui traduisait leur conversation. Un autre serviteur se tenait en silence derrière lui, tandis que les Rajputs alignés tout autour de la pièce observaient une immobilité de statue. Le mandarin birman n'avait pas bougé de sa position couchée et Ivatt eut l'impression d'être dans un musée de cire où seuls Demarcora et lui étaient vivants.

« J'ai bien peur, seigneur Demarcora, que même s'il s'agit en effet d'un malentendu la situation ne soit pas si simple. Voyez-vous — je dois insister sur ce point —, le capitaine Coates n'agit pas sur ordre de mon gouvernement, ce qui en aucun cas n'excuse le fait qu'il s'en prenne à des bateaux. Je dois m'excuser au nom de la couronne siamoise, et je vous assure que j'ai été aussi surpris par les actions du capitaine Coates que vous devez l'être. Il est vrai que nos relations avec Golconde sont un peu tendues et que j'ai soumis certaines demandes de dédommagements au gouverneur Beague, mais cela n'excuse pas le genre de conduite que...

— Personne ne menace Ali Beague de Golconde ! », tonna une voix venue du fond du pavillon. La voix de l'interprète avait l'air tout à fait douce en comparaison. « Personne ne s'empare d'un bateau ami dans les eaux de Golconde. Vous pouvez envoyer vos demandes de dédommagement au diable en personne, pour ce que j'en ai à faire ! »

Les yeux sombres d'Ali Beague étincelèrent et les Rajputs se raidirent. Le gouverneur se pencha pour cracher dans un réceptacle de bronze et réclama son houka. Un serviteur s'avança et plaça la pipe à eau devant son maître.

« Quant à la guerre, continua Ali Beague en fixant ses yeux noirs sur Ivatt, peu importe si le capitaine anglais l'a déclarée, si le représentant commercial souhaite l'éviter et quelle est la position du gouvernement infidèle du Siam sur la question, parce que moi, Ali Beague de Golconde, je déclare la guerre au Siam. Que l'on sache que tout bateau siamois rencontré en haute mer sera coulé par les bateaux de Golconde et que tout bateau siamois essayant d'entrer dans mes ports sera brûlé et son équipage exécuté sommairement. »

Ali Beague se renversa dans son fauteuil pour laisser la traduction faire son effet.

« Votre Excellence, reprit Ivatt, c'est avec un profond regret que j'apprends votre position sur cette question. J'espérais éviter la guerre. Mais si votre

décision est irrévocable, je demande la permission de faire part de la nouvelle au capitaine Coates dans l'espoir de le ramener à suffisamment de raison pour qu'il rende le bateau du seigneur Demarcora et sa cargaison à son propriétaire légitime. Je le répète, Votre Excellence, le capitaine Coates agit entièrement seul, à l'insu de son gouvernement et à plus forte raison sans son aval. »

Dès que ces paroles furent traduites, Ali Beague eut un rire moqueur. « Ce sont mes Rajputs qui annonceront la nouvelle à votre capitaine, monsieur, et en des termes on ne peut plus clairs. Vous-même resterez ici et serez mon prisonnier. »

Ivatt blêmit. Les despotes indiens n'étaient pas renommés pour la douceur de leurs méthodes. « Votre Excellence, dit Demarcora en se tournant

poliment vers Ali Beague, je dois signaler que le seigneur Ivatt est le représentant diplomatique d'une nation étrangère. A ce titre il mérite votre puissante protection. Si la guerre a été déclarée de façon irrévocable, alors il doit être congédié et renvoyé dans son pays. »

Ali Beague fit la grimace. « Quel pays, je vous le demande ? L'Angleterre ou le Siam ? Il est clair à mes yeux que les deux pays sont de mèche. Mes espions m'ont informé que la Compagnie anglaise faisait fête à ce pirate anglais. Ils lui ont même fourni des mercenaires et des munitions. Dans quel but ? » Ali Beague se pencha sur son fauteuil et leva un doigt. « J'ai prévenu notre gracieux roi et son père avant lui — qu'Allah ait son âme ! — que la cession de comptoirs à ces Blancs serait source d'ennuis, mais mes avertissements n'ont pas été écoutés. "Donnez-moi des preuves ! disait Sa Majesté. Donnez-moi des preuves de leur perfidie quand vous voulez, et je prendrai votre requête en considération." » L'expression d'Ali Beague était triomphante. « Voici que j'ai enfin cette preuve, et par la barbe du Prophète, tant qu'il y aura en moi un souffle de vie, je veillerai à ce que tous les infidèles soient jetés en pâture aux vautours jusqu'au dernier.

— Qu'il en soit ainsi, mon Seigneur, déclara Demarcora, mais l'honneur de Golconde n'en nécessite pas moins qu'un représentant étranger bénéficie d'un sauf-conduit pour sortir de votre domaine. Je connais bien Sa Majesté, votre souverain, et il désapprouverait toute autre ligne de conduite. »

Ali Beague parut ignorer l'avertissement. « Vous aussi, seigneur Demarcora, vous feriez bien d'écouter ce que je dis. Les Anglais dont vous croyez avoir la protection se trouvent derrière la capture de votre bateau. Ils veulent gouverner nos terres et ensuite les terres qui se trouvent au-delà. Nous devons les arrêter.

— Je ne peux pas parler des ambitions anglaises, mon Seigneur, mais je ne crois pas qu'ils aient ordonné la capture de mon bateau. Ils auraient pu s'emparer de n'importe lequel de mes vaisseaux dans le passé, si telle avait été leur intention. Ils se sont toujours conduits honorablement envers moi, aussi honorablement du moins qu'on peut s'y attendre dans le golfe du Bengale.

— Alors pourquoi ce pirate s'est-il vu régaler par eux et donner des hommes et des armes avant de s'emparer de votre navire, seigneur Demarcora ? » insista Ali Beague avec un sourire méprisant.

En écoutant cet échange, Ivatt priaït ardemment pour que les vues de Demarcora l'emportent.

« Parce que la Compagnie anglaise a une filiale commerciale dans la capitale siamoise, mon Seigneur, et qu'elle maintient des relations amicales avec le roi de Siam. Il n'est que naturel qu'elle reçoive les visiteurs d'un pays allié.

— Et leur fournisse des hommes et des munitions ? Seigneur Demarcora, les Anglais vous ont peut-être traité honorablement dans le passé, mais la politique d'un pays n'est pas éternelle. Elle peut changer le moment venu, comme la mienne vient de le faire. »

Il y eut un bref silence. Ivatt en profita pour se tourner vers Demarcora. « J'ai honte de la conduite du capitaine Coates, monsieur, et je suis mortifié que l'on attribue ses actions au Siam ou à l'Angleterre. Je vous remercie des efforts que vous avez faits en mon nom et vous assure que les opinions que vous avez exprimées seront bientôt justifiées.

— Je ne suis qu'un simple marchand qui cherche à retrouver son navire et un environnement pacifique pour commercer, seigneur Ivatt », répondit modestement Demarcora.

Comme pour tourner ses paroles en dérision, un coup de canon assourdissant retentit. Il semblait dangereusement proche. Les Rajputs se raidirent comme des chiens de meute. Ali Beague aboya un ordre et plusieurs d'entre eux se hâtèrent en direction de la rivière. Pour la première fois, le gouverneur se leva de son fauteuil et débita une ribambelle d'ordres supplémentaires. Une nuée d'indigènes effrayés et larmoyants se mit à converger sur le pavillon. Profitant du chaos, Ivatt emboîta discrètement le pas aux Rajputs, mais un des serviteurs d'Ali Beague l'aperçut et donna l'alarme. Furieux, le gouverneur beugla un ordre. Quatre Rajputs se jetèrent aux trousses d'Ivatt. Le petit homme se mit à courir. Un de ses poursuivants, dont les longues jambes couvraient le terrain mal éclairé comme celles d'une gazelle, se détacha de ses compagnons. Il ne tarda pas à talonner Ivatt qui se faufilaït et zigzaguait

comme un lièvre devant les chiens. Chaque fois que l'homme essayait de l'attraper, Ivatt lui glissait entre les mains. Mais ses efforts pour lui échapper le ralentissaient, et bientôt les trois autres Rajputs le rattrapèrent.

Ivatt se retourna et donna un coup de tête dans le ventre du premier, qui chancela et tomba à terre avec un cri. Alors qu'il se tournait vers le deuxième, son poursuivant aux longues jambes l'attaqua par-derrière et le plaqua au sol. Les deux autres lui sautèrent dessus, mais Ivatt était trop sonné pour offrir une quelconque résistance.

Les Rajputs dénouèrent leurs ceintures et lui attachèrent les bras derrière le dos. Ils le ramenèrent moitié marchant, moitié titubant au pavillon où Ali Beague attendait. Ses yeux noirs foudroyèrent Ivatt. Il aboya un autre ordre. On lui attacha soigneusement les mains avec une corde, on lui banda les yeux et on l'emmena.

Tandis qu'il avançait en trébuchant parfois sur un obstacle du chemin, Ivatt écoutait le roulement continu du canon auquel se mêlaient les cris des indigènes pris de panique. L'ultimatum de Coates avait-il expiré ? Ce rustre assoiffé de sang devait avoir décidé de « moucher » Ali Beague une fois pour toutes avant de s'en aller.

Soudain, Ivatt fut arrêté par ses gardiens. Des mains lui empoignèrent les épaules et on le poussa par-derrière sans le prévenir. Il se sentit tomber dans le vide. Ses réflexes étaient conditionnés par sa longue expérience d'acrobate et il se prépara à atterrir n'importe où.

Il toucha terre avec un bruit sourd et roula plusieurs fois sur lui-même. Quand il s'immobilisa, il se rendit compte que, bien que ses mains fussent toujours aussi fermement attachées, son bandeau s'était défait. Le sol n'était pas dur, presque sablonneux ; il se sentait étourdi mais non blessé. Il se leva avec peine. Ce fut alors qu'une autre sensation de son passé, du temps où il travaillait dans une ménagerie, lui revint graduellement. C'était l'odeur d'un animal sauvage. Son cœur battit à coups redoublés et ses narines palpitèrent. Il reconnut l'odeur d'un félin. Comme pour confirmer cette impression, un grondement profond retentit devant lui. Ivatt sentit ses genoux se dérober.

Le majestueux éléphant au harnais incrusté de diamants qui étincelaient au soleil s'agenouilla pour laisser descendre l'illustre personnage qu'il portait. Trois esclaves prosternés glissèrent sans bruit de la croupe de l'animal telles des gouttes d'eau et restèrent immobiles, le visage dans la boue.

Le général, un homme sec et nerveux aux cheveux gris coupés court, tira sur sa tunique militaire rouge, ajusta son épée et entra dans le fort à larges enjambées, la tête haute. Ses esclaves accroupis suivaient à une distance respectueuse. Il se dirigea vers la grande cour où ses hommes l'attendaient : un contingent d'élite des meilleurs soldats siamois, au nombre de cinq cents, élégamment vêtus de tuniques rouge vif et de calottes assorties.

Dès que Petraja apparut, les soldats accroupis s'aplatirent comme un seul homme, instantanément transformés en une armée de crocodiles.

Il passa soigneusement ses troupes en revue, puis, apparemment satisfait, gagna l'autre extrémité de la cour et se retourna pour s'adresser à elles.

« Soldats, vous êtes ici pour occuper ce fort. Ce n'est pas une occupation ordinaire. Vous allez vous trouver pour la première fois en compagnie d'un nombre égal de soldats farangs. Mais vous ne devez jamais perdre de vue le fait qu'il s'agit d'un fort siamois sur le sol siamois, et qu'il restera toujours un fort siamois. Les farangs sont nos invités : leurs officiers sont ici pour nous faire part de leurs connaissances et non pour donner des ordres. Leur armement est plus meurtrier que le nôtre parce que leur religion, contrairement à la nôtre, est guerrière et qu'on les invite constamment à accomplir des actes sanglants au nom de leurs dieux alors qu'il ne viendrait jamais à l'idée du Seigneur Bouddha de nous demander de verser le sang en son nom. Mais sachez que si leurs âmes sont plus sanguinaires que les nôtres, leurs cœurs ne sont pas plus intrépides. Etudiez leur science et maîtrisez-la. Car, en apprenant de ceux qui cherchent à conquérir, nous pourrons mieux nous défendre, nous et notre souveraineté sacrée et inviolable, si nous sommes appelés à le faire. Chacun d'entre vous doit rester au côté d'un de leurs soldats, travailler avec lui, manger avec lui, s'entraîner avec lui et apprendre avec lui. N'ayez pas peur de poser des questions, même si vous devez recourir au langage des signes.

« La plupart des soldats farangs resteront sur leurs bateaux jusqu'à ce que leurs quartiers soient prêts.

Nous serons donc pour commencer plus nombreux qu'eux. Profitez-en pour vous installer d'abord. Vous allez maintenant vous rendre au fort. Les officiers doivent trouver leurs camarades officiers dans la hiérarchie farang et veiller à ce que les hommes soient bien affectés. Allez-y. »

L'armée écarlate changea de position et disparut à croupetons dans le fort, un vaste édifice de deux étages en brique et en pierre. Construit un siècle auparavant par les Portugais, il s'effritait.

Petraja attendit que ses hommes fussent partis. Il ne les suivit pas dans le fort. Le général français était indisposé et il n'y aurait personne de son rang avec qui il pût communiquer. Les officiers français ne montraient aucun respect envers leurs supérieurs. Ils ne se prosternaient même pas devant un commandant. Qu'en penseraient ses hommes ? De quelque manière qu'on tentât d'expliquer un comportement si inouï, on aurait l'impression que les farangs ne considéraient pas un général siamois comme leur supérieur. Il valait mieux éviter une confrontation. De toute façon, il voulait vérifier l'hébergement pour un tel afflux de troupes. On construisait des rangées de maisons en bois sur pilotis pour ses hommes ainsi que pour les farangs, et il s'assurait que les logements fussent de même qualité.

Alors que Petraja se dirigeait vers le large champ, près du fort, où l'on était en train de construire les quartiers des soldats, un personnage entouré d'une suite d'esclaves s'avança vers lui à grandes enjambées. Petraja se raidit et se prosterna à contrecœur.

« Bonjour, mon général, dit Phaulkon. J'ai entendu votre discours. Très impressionnant. Mais j'espère que vos troupes n'en tireront pas la mauvaise conclusion. Si les Siamois semblaient soupçonner si peu que ce soit leurs homologues français, cela ne pourrait qu'éveiller des sentiments similaires chez les farangs. Nous ne voudrions pas de cela, alors que le

Seigneur de la Vie nous a ordonné de bien accueillir les visiteurs.

— Certes non, Votre Excellence, mais j'ai toujours tenu à entraîner mes soldats à ne jamais se relâcher. Leurs soupçons, si vous souhaitez les appeler ainsi, indiquent seulement qu'ils sont prêts à toute éventualité. C'est cette qualité même, vous vous en souvenez peut-être, qui nous a valu nos nombreux succès au cours des campagnes birmanes.

— Sans doute, mon général, mais je dois vous rappeler que, dans ce cas précis, nous étions en guerre avec la Birmanie. Nous ne le sommes pas avec la France. » Phaulkon sourit. « Mais je vois que vous vous acheminez vers les nouveaux baraquements. Peut-être m'y accompagnerez-vous ?

— Ce serait un honneur, Votre Excellence. » Petraja se redressa. Le Barcalon le dépassait d'une tête, de sorte que le protocole était naturellement observé. Ils marchaient côte à côte ; les esclaves des deux hommes suivaient à une distance respectable.

« Je trouve que les cérémonies de bienvenue se sont très bien déroulées hier, n'est-ce pas, mon général ? »

Petraja réfléchit un instant. « En effet, Votre Excellence.

— Je décèle une note de doute. Vous n'êtes tout de même pas opposé à ce que nous endiguions les Hollandais ?

— Bien au contraire, Votre Excellence. Sauf si par mégarde nous remplacions un danger par un autre.

— Entre vous et moi, mon général, les effectifs de l'armée française m'ont également surpris. Mais la vie m'a appris qu'il est sage de s'adapter rapidement à de nouvelles circonstances. Nous devons et allons en tirer le meilleur parti. En fait, de votre propre point de vue, il devrait y avoir un certain nombre d'avantages. Pensez-y de cette façon, mon général. Dans quel autre endroit vos hommes pourraient-ils être entraînés gratuitement à l'art de la guerre moderne par les forces combattantes les plus puissantes du monde ? Le roi Louis de France dispose de deux cent mille hommes sous les drapeaux.

— Le genre d'effectifs dont pourrait avoir besoin une nation pour élargir son territoire à l'étranger, Votre Excellence.

— Absolument, mon général. Encore que de tels objectifs ne puissent réussir que lorsque le territoire en question est trop faible pour résister ou lorsque des éléments déloyaux sapent ses forces de l'intérieur. Fort heureusement pour nous, aucune de ces conditions n'existe au Siam. Ah ! Mais voici notre nouveau village. »

Ils émergèrent dans un vaste champ où des milliers de charpentiers et de couvreurs s'affairaient à construire deux cents maisons sur pilotis. Chacune pouvait abriter cinq hommes. « La dextérité manuelle des Siamois ne cesse de m'étonner, mon général. Ces maisons seront terminées dans un jour ou deux. Certaines ont déjà l'air finies. Tout cela sans l'aide d'un seul clou ; uniquement des rainures pour assembler les planches. Remarquable ! Je me demande ce qu'en diront les ingénieurs français.

— Je pense que les farangs n'ont pas notre flexibilité. Au Siam, un homme peut démonter sa maison en un jour et la déménager ailleurs. » Petraja jeta à Phaulkon un regard qui en disait long. « Après tout, les circonstances peuvent changer, et tout homme sait que son poste peut ne pas lui être assuré pour toujours. »

Phaulkon lui jeta un coup d'oeil rapide. « J'espère que le vôtre l'est. Quand Sa Majesté a gracieusement adopté ma suggestion de placer un soldat siamois au côté de chaque Français dans le fort, nous avons tous deux dit que nous étions tout à fait sûrs que, sous votre commandement chevronné et avec vos

encouragements, les soldats des deux nations resteraient en termes très amicaux et partageraient pleinement leur expérience et leurs connaissances. »

Petraja perçut l'allusion menaçante sous les paroles de Phaulkon et se hérissa. « Ma loyauté envers les souhaits de Sa Majesté n'est pas en question, déclara-t-il avec froideur, mais il pourrait être difficile à mes soldats d'accueillir les Français avec enthousiasme, car ils ont du mal à comprendre pourquoi une armée farang d'une telle importance est arrivée chez nous sans y avoir été invitée. »

Phaulkon lui fit face. « Je voudrais, mon général, que vous me fournissiez immédiatement la liste de tous ceux qui pensent de cette façon afin qu'on les remplace sur-le-champ. Je ne tolérerai pas que quiconque mette en doute la politique de notre nation. Est-ce bien clair ? »

Petraja inclina la tête en dissimulant sa colère. « Parfaitement, Votre Excellence. Mais, pendant que nous en sommes à la politique, vous pourriez peut-être me faire part de la hiérarchie exacte pour ce qui est du commandement. Il y aura à la fois des officiers siamois et français dans le fort. Qui aura le dernier mot ?

— Les officiers siamois commanderont leurs hommes et la même chose vaudra pour les Français. Etant donné la barrière de la langue, il n'y a pas d'autre solution. Mais, comme je l'ai déjà dit, l'accent sera mis sur la coopération et non sur la confrontation. Inutile de dire que le Seigneur de la Vie a le commandement suprême du fort, tandis que moi, son serviteur, je veillerai à ce que ses souhaits soient exaucés.

— Bien entendu, Votre Excellence. Mais si le général Desfarges et moi devons être en désaccord sur une question ?

— Alors vous me la soumettriez.

— Le général farang résidera-t-il dans le fort, Votre Excellence ?

— Les ambassadeurs et lui partageront une grande maison d'hôte. » Phaulkon indiqua un bungalow spacieux dans un angle du vaste champ. Il avait été utilisé auparavant pour recevoir les dignitaires. On était en train de l'agrandir et de le remettre à neuf.

Petraja eut l'air soucieux. « Etant donné que je ne vis pas au fort, Votre Excellence, cela ne fera-t-il pas du général Desfarges l'officier de plus haut rang sur les lieux ?

— Il semblerait qu'il en soit ainsi. Mais il n'aura aucune autorité sur vos hommes. Il a fait serment d'allégeance à la couronne siamoise. Vous étiez présent à la cérémonie d'hier, n'est-ce pas ? » Phaulkon marqua un temps. « Autre chose, mon général. Comme je l'ai déjà souligné, les Français doivent se sentir chez eux au Siam. Dans le cadre de ce plan, certaines distractions seront préparées pour eux. » Phaulkon regarda le général droit dans les yeux. « Je compte sur votre entier soutien dans ce domaine. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, mon général, d'autres devoirs m'attendent. »

Petraja se prosterna instantanément, ce qui lui permit une fois de plus de dissimuler la rage qui bouillait en lui.

13

Ivatt gisait immobile et attendait que ses yeux se fussent accoutumés à l'obscurité. Sa tête était endolorie là où il avait heurté le sol en s'évanouissant. Ses mains attachées étaient engourdies. Il essaya de plier les doigts pour faire circuler le sang.

Très haut au-dessus de lui, à travers ce qui semblait être une ouverture étroite, il crut voir une étoile. Il lui fallut un certain temps pour comprendre que l'ouverture était en fait assez grande et que le fait qu'il n'y eût pas davantage d'étoiles était dû à une nuit nuageuse. Il avait conscience de la présence d'une bête dont il reniflait l'odeur forte et primitive. Sa seule consolation était que, quelle que fût la bête en question, elle devait être enfermée, sinon il ne serait plus vivant pour faire ce genre de déduction.

Il en conclut qu'il était dans une fosse aux parois à pic. Il décida d'attendre l'aube pour l'explorer. En attendant, il ferait de son mieux pour se libérer les mains. Il tâtonna autour de lui dans l'obscurité pour trouver un caillou tranchant, puis, lentement, méthodiquement, il y frotta ses cordes jusqu'à ce qu'il eût l'impression de ne plus sentir ses poignets. Mais, chaque fois qu'il était sur le point de renoncer, un grondement sourd tout près de lui l'aiguillonnait. Il lui fallut une heure ou deux, bien longtemps après que les coups de canon et les cris des indigènes eurent cessé, pour que la première corde craquât. Il libéra une main. Une fois la pression enlevée, une douleur fulgurante lui traversa les poignets et les bras. Gisant sur la terre molle, épuisé par ses efforts, il sombra dans un profond sommeil.

Quand il ouvrit les yeux au lever du jour, il se retrouva les yeux dans les yeux avec un tigre adulte. L'animal lui rendit son regard, bâilla nonchalamment puis se mit à lécher sa patte droite.

Le tigre se trouvait dans une cage en bois, à trois pieds de lui. Malgré le froid

du petit matin, la sueur perla au front d'Ivatt. Il savait bien comment de tels animaux étaient utilisés au Siam pour torturer les prisonniers. Il avait vu les survivants musulmans de la rébellion macassar mis à mort de cette façon. On gardait les tigres enchaînés dans leurs cages pendant trois nuits et trois jours avec pour toute pâture la contemplation des prisonniers. Le quatrième jour, on attachait les prisonniers à des poteaux et l'on ouvrait les portes des cages. On laissait aux bêtes affamées juste assez de longueur de chaîne pour qu'elles atteignent les extrémités de leurs victimes hurlantes. Chaque jour, on leur laissait un peu plus de chaîne jusqu'à ce que les prisonniers soient dévorés en entier.

Ivatt vit la chaîne attachée au cou du tigre. Mais où était le poteau ? Peut-être l'heure n'était-elle pas encore venue. Il y avait encore trois jours à attendre. Il se demanda futilement qui avait inventé ce châtiment.

Il entendait maintenant les bruits de la ville qui s'éveillait, le cocorico perçant du coq mêlé à l'appel à la prière du muezzin. Comme le besoin de vivre était soudain devenu doux et précieux !

La lumière venue d'en haut augmentant, Ivatt vit que les parois de la fosse étaient en effet à pic. Il se demanda s'il pourrait les escalader. Il en fit deux fois le tour et en testa la fermeté à différents endroits, mais partout la terre s'éboulait sous ses pieds. Un feulement saluait de temps à autre ses efforts. La tâche était impossible. Il s'appuya contre la paroi en terre et contempla son destin. Quelque chose tomba alors à ses pieds. Il leva la tête, mais il n'y avait personne. Il contempla le petit paquet enveloppé d'une feuille de bananier qui avait atterri devant lui. L'animal en fit autant. Alors qu'Ivatt se baissait pour le ramasser, le tigre râla. Il l'ouvrit avec précaution et vit un morceau de viande à moitié cuite. La tête lui tournait tandis qu'il le contemplait. S'agissait-il d'un nouveau raffinement auquel les Siamois n'avaient pas pensé ? Ou bien le prisonnier donnait la viande au tigre et il mourait de faim, ou bien il la mangeait et il était dévoré par le tigre affamé.

Il hésita un moment, puis avança vers la cage et jeta la viande entre les barreaux de bois. L'animal l'avalait d'un seul coup et parut un peu apaisé. Il avait au moins cessé de gronder. Il se lécha les babines et regarda Ivatt pour en avoir davantage. De l'époque où il travaillait dans une ménagerie, Ivatt essaya de se rappeler combien de viande un animal de cette taille pouvait consommer. Certainement beaucoup plus que la ration dérisoire qu'il avait reçue. Le tigre continuait de le fixer, plein d'espoir. Manifestement, il considérait qu'il n'avait eu qu'un amuse-gueule. Comment expliquer que la suite pourrait mettre un certain temps à venir ?

Ivatt battit en retraite vers la paroi de la fosse et s'affaissa. Il resta longtemps à

écouter les grondements de la bête et à dormir par à-coups.

Quand la nuit tomba enfin sur la journée la plus interminable et la plus contemplative de sa vie, il somnola plus longuement. Mais, à mesure que la nuit avançait, la colère grandissante du tigre le maintenait éveillé, et quand, à l'aube, un autre morceau de viande atterrit dans la fosse, Ivatt se demanda s'il valait la peine de faire des sacrifices supplémentaires. L'ingrat félin se rendrait-il compte qu'Ivatt lui donnait ses rations de survie ? Son farouche feulement le décida, et il lança la viande dans la cage. Le tigre s'en empara avec férocité. Il se lécha de nouveau les babines, attendant la suite.

Ivatt passa une autre journée à somnoler par intermittences, à s'affaiblir, à se désespérer. La troisième nuit, il fit des cauchemars épouvantables. Il souffrit mille morts, toutes dans les griffes du tigre, et se réveilla en hurlant, le visage et le corps trempés de sueur. Il se tâta les mains, les doigts de pied et l'entrejambe, surpris de les trouver encore intacts. Il commençait à délirer.

Il s'assoupit de nouveau et fut réveillé par le plus effrayant, le plus prolongé des feulements. Il ouvrit les yeux et entra perçut le morceau de viande à ses pieds. C'était l'aube, une fois de plus. Péniblement, il se força à se mettre à genoux et ramassa le morceau. Le râlement allait crescendo. Il se traîna sur les genoux et envoya la viande en direction de la cage. Il n'avait plus qu'un souhait désormais : s'endormir pour ne plus se réveiller. Ses sens engourdis étaient hantés par une seule terreur : être dévoré vivant pendant qu'il était encore conscient. Il commença à regagner l'endroit où il se reposait, mais un feulement assourdissant le fit s'arrêter net. Il lança un regard autour de lui et vit que le morceau de viande avait manqué la cage de peu. Le tigre tendait désespérément la patte et faisait des efforts frénétiques pour l'attraper.

Malade de peur et d'épuisement, il retourna vers la cage. Le vacarme de la bête hurlante lui faisait mal aux oreilles. Il se baissa et ramassa la viande avec soin. Il sentit l'haleine fétide de l'animal sur son visage. Avec le peu de force, qui lui restait, il lança la viande aussi loin qu'il le put. A sa grande horreur, il la vit voler au-dessus de la cage et atterrir de l'autre côté, hors de portée de la bête exaspérée.

Il s'écroula au pied de la cage et perdit connaissance.

14

Le soir suivant le banquet, Phaulkon retourna à Ayuthia en compagnie d'un officier supérieur français, le commandant Beauchamp, et de la garde du corps royale composée de cinquante soldats d'élite de l'armée française. Il les hébergea tous dans son palais avec l'intention de les recevoir somptueusement

jusqu'à ce que Sa Majesté elle-même se déclarât prête à les recevoir. Par égard pour le protocole, cela se produirait sans doute une fois que l'ambassadeur La Loubère aurait été reçu en audience. Ce dernier restait à bord de *L'Oiseau* tandis que l'on mettait la dernière main à la maison d'hôte. Il l'avait déjà visitée une fois et avait été vivement impressionné. Elle était meublée de tapis persans, de paravents en laque de Chine, de cabinets laqués et, dans la salle à manger, d'une table et de chaises de style européen. Trois chambres spacieuses contenaient des lits bas en rotin. Celle de La Loubère était un peu plus large que les deux autres, ainsi qu'il seyait à son rang ; une fois de plus, Phaulkon avait remarqué combien l'ambassadeur était satisfait de voir observer un point de protocole si important. Une nuée de serviteurs se tenaient prêts à exaucer le moindre désir des visiteurs dès qu'ils auraient débarqué.

Phaulkon se dirigeait vers le Grand Palais pour faire part à Sa Majesté des derniers événements survenus à Bangkok. Bien qu'il fût arrivé à la salle d'audience un peu en avance, il fut surpris d'y trouver le roi qui l'attendait déjà. Il se prosterna sur-le-champ.

« Haut et Puissant Seigneur, moi, votre esclave, je désire prendre votre parole royale pour la placer sur mon cerveau et sur ma tête. »

La salle d'audience, cette fois encore vide de la foule habituelle de mandarins, résonna de la respiration sifflante et des quintes de toux qui étaient récemment devenues une constante des rencontres de Phaulkon avec le Maître de la Vie. Il attendit patiemment que l'embarras du roi eût pris fin.

« Eh bien ! Vichaiyen, comment se sont passées la réception et le banquet ? Avez-vous réussi à garder le contrôle de cette grande armée de farangs que vous avez si involontairement invitée ici ?

— Auguste et Révéré Souverain, moi, un cheveu de votre tête, j'ai le plaisir de vous annoncer que tout s'est passé comme prévu. On a fait savoir de façon claire à tous ceux qui étaient présents que les Français sont les bienvenus chez nous et que leurs commandants doivent allégeance au Seigneur de la Vie aussi longtemps qu'ils resteront sur le sol siamois.

— Bien. Etes-vous plus avancé en ce qui concerne leurs intentions ?

— Puissant Seigneur, leurs intentions semblent être en général celles que nous avions présumées, mais ce qui est bien ressorti du banquet, ce sont les différences marquées qui existent entre les tempéraments et par conséquent les priorités de leurs chefs. Le directeur du commerce, Cébéret, visiblement pragmatique, s'intéresse davantage aux concessions commerciales qu'à la conversion de Votre Majesté, tandis que La Loubère est obstinément

déterminé à obtenir ce qu'il juge être l'objectif principal de sa mission. Il sera plus difficile à manipuler. C'est aussi un intellectuel qui considère comme de son devoir de consigner pour la postérité les mœurs de notre... euh...

— Société païenne ? suggéra Sa Majesté. Si telles sont ses inclinations, nous devrions nous empresser de les satisfaire. N'importe quoi plutôt que de l'entendre nous rebattre les oreilles de ses croyances. Pourquoi ne pas lui envoyer Kasem et Sarit avec un interprète ?

— Auguste Seigneur, je reçois vos ordres. Votre sagesse ne connaît pas de limites. »

C'est vrai, se dit Phaulkon. Quelle idée de génie ! Personne ne connaissait plus à fond le pays que ces deux officiels du ministère du Commerce. S'il y avait eu des universités au Siam, ils auraient certainement détenu la chaire des affaires siamoises. Les choses étant ce qu'elles étaient, toutes les études se faisaient au sein des temples, car les enseignements du Seigneur Bouddha couvraient tous les aspects de la vie.

« J'enverrai chercher Kasem et Sarit dès que l'ambassadeur sera installé dans ses nouveaux quartiers, Votre Majesté.

— Quel est le tempérament du général français, Vichaiyen ?

— Auguste Seigneur, moi, un simple cheveu, je suspecte qu'il est plus bouillant en paroles qu'en actions. Pendant le banquet, il a évoqué sa mission en termes nobles et élevés, mais il a rarement quitté les servantes des yeux. Je pense qu'il ne devrait pas être trop difficile de réorienter sa bravoure affichée vers des fins plus pacifiques. » Un gloussement asthmatique émana du balcon royal. « Le général ne s'est pas encore complètement remis de sa maladie, poursuivit Phaulkon. En fait il est retourné sur son bateau peu après le banquet. Il a envoyé quelques ingénieurs accompagnés d'une poignée d'officiers pour travailler sur les fortifications, mais le gros de ses hommes attend pour débarquer que les logements soient prêts.

— Et quand le seront-ils ?

— Puissant Seigneur, demain ou après-demain au plus tard.

— Bien. Nos troupes sont-elles déjà au fort comme nous l'avons demandé ?

— Oui, Auguste Souverain. Moi, un grain de poussière sous la plante de votre pied, j'ai donné ordre au général Petraja de recevoir les farangs avec la plus

grande civilité. Je crois qu'il a quelques difficultés à s'accommoder de la présence de forces étrangères si importantes, Votre Majesté.

— Aucun soldat n'aime avoir l'ennemi à l'intérieur de ses rangs, Vichaiyen. Et nul doute que le général considère les Français comme ses ennemis. »

Ne souhaitant pas en dire davantage au sujet de Petraja, Phaulkon resta silencieux. Le roi, après tout, était redevable au général d'avoir hébergé pendant toutes ces années son bon à rien de fils, Sorasak. Ce garçon était un scélérat né d'une brève liaison avec une paysanne du Nord pendant que Sa Majesté dirigeait les campagnes en Birmanie. Quand, neuf mois plus tard, un balluchon avait été respectueusement déposé aux portes du palais, le Seigneur de la Vie n'avait pas voulu en reconnaître le contenu comme son fils unique, en raison de la basse extraction de la mère, et Petraja l'avait consciencieusement déchargé de ce fardeau.

« Avez-vous préparé Sunida avec nos cohortes féminines ? demanda Sa Majesté.

— Puissant Seigneur, elle est prête. Elle a fait déménager tout un monde de plaisirs flottants de

Samut Songhkram à Bangkok. Les dames en question sont déguisées en batelières. »

Il y eut des rires au-dessus de lui. « Excellent, Vichaiyen. A votre place nous y passerions nous-même quelque temps.

— Puissant Seigneur, je ne suis pas sûr que dame Maria le permettrait. » Cette remarque déclencha de nouveaux rires.

« Pas même par devoir ? Eh bien ! Nous sommes très satisfait que tout se passe comme prévu, Vichaiyen. » Le ton de Sa Majesté se fit soudain sérieux. « Nous voudrions que tout soit en place avant d'envisager un déménagement.

— Auguste Seigneur, dit Phaulkon interloqué, vous avez dit déménagement ?

— Nous en envisageons la possibilité, Vichaiyen. Notre santé n'est pas bonne, et nous pensons, comme nos médecins, que l'air de Louvo pourrait mieux nous convenir.

— Puissant Seigneur, dans ces conditions, moi, votre esclave, je déménagerai également.

— Nous verrons, Vichaiyen. Mais ne croyez pas un seul instant que même là-bas nous ne garderons pas un œil sur les affaires de l'Etat. Elles resteront notre principal souci, et la distance n'entamera pas notre vigilance. Qui plus est, nous approchons bientôt de notre cinquième cycle et souhaitons réfléchir au problème de notre successeur. C'est une question qui nous cause de plus en plus de souci. »

Et à juste titre, se dit Phaulkon, que ce chapitre tracassait beaucoup. Au Siam, un frère était considéré comme plus proche dans la lignée qu'un fils, et la succession passait à l'aîné des frères vivants, mais ni l'un ni l'autre des frères de Sa Majesté n'offrait beaucoup d'espoirs. L'aîné des deux, le prince Apai Tôt, était handicapé mentalement et physiquement, estropié, ivrogne, incapable de diriger sa propre maison et *a fortiori* la nation, et le peuple considérait qu'il était maudit des dieux. Le plus jeune, le prince

Fa Noi, autrefois un beau jeune homme, était en disgrâce et paralysé des quatre membres à la suite de coups de fouet reçus de Petraja. Le jeune prince avait été surpris en flagrant délit avec la concubine favorite du roi, la lascive Thepine. Quoique furieuse, Sa Majesté s'était déclarée incapable de rendre un jugement équitable au sujet de son frère et avait demandé au Président de son conseil privé, le général Petraja, de diriger le procès et de prononcer la sentence à sa place. Le général avait administré la justice avec tant de zèle qu'il avait laissé le jeune prince paralysé à vie.

L'unique fille du roi, la princesse Yotatep, qui avait été amoureuse de son oncle, le prince Fa Noi, et qui en tant que femme ne pouvait succéder à son père, n'était toujours pas mariée. Celui qu'elle finirait par choisir serait bien placé, étant donné les circonstances, pour prendre la succession.

« Puissant Seigneur, puis-je vous demander comment se porte votre estimable fille, la princesse reine ?

— Bien sûr, Vichaiyen. J'ai beaucoup pensé à elle ces derniers temps. Son béguin pour mon plus jeune frère paraît avoir peu faibli malgré sa paralysie. Bien qu'il soit hors de question qu'elle l'épouse en raison de son comportement scandaleux à notre égard, les autres prétendants ne semblent pas pouvoir trouver place en son cœur. Il y a pourtant un jeune courtisan qui nous plaît de plus en plus. Nous souhaitons passer davantage de temps avec lui. et si nous allons à Louvo, nous l'inviterons à se joindre à nous pour la saison de la chasse. »

Phaulkon fut immédiatement alerté. Qui était ce courtisan ?

Le roi ne donna pas de détails et Phaulkon ravalait sa curiosité. Ce n'était pas à

lui de demander.

« Auguste Seigneur, ce serviteur indigne se permet de suggérer qu'il serait peu politique à ce stade de laisser se répandre la nouvelle de l'indisposition temporaire de Votre Majesté. Du moins pas avant qu'un successeur à votre règne sans pareil ne soit fermement en place.

— En effet, Vichaiyen, nous en sommes conscient. Nous pouvons vous assurer que des raisons appropriées seraient données si nous devions déménager. Notre passion pour la chasse est suffisamment connue pour qu'il ne semble pas bizarre que nous passions davantage de temps sur le meilleur terrain de chasse de tout le pays. De plus, cela montrera combien nous sommes calme et détendu au sujet de la présence française au Siam. A propos, nous recevrons leurs ambassadeurs en audience mardi prochain à l'heure habituelle. Ils doivent se voir accorder les plus grands honneurs. Veillez-y, Vichaiyen.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. Souhaitez-vous également recevoir leur général ?

— Oui, leurs trois chefs, mais pas plus. » Une sévère quinte de toux suivit. « Peut-être, Vichaiyen, nous retirerons-nous un certain temps à Louvo après l'audience. Maintenant, nous allons nous reposer. Retournez à Bangkok, Vichaiyen, et que le Seigneur Bouddha veille sur vous.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. »

15

La mer était agitée et le bateau tanguait à donner la nausée. Pâle et émacié, l'homme s'assit et battit des paupières pour abriter ses yeux de la lumière éblouissante. Ce n'étaient pas les éclairs intermittents dans le lointain qui le faisaient cligner des yeux ; l'apparition soudaine de la moindre lueur y suffisait.

Il ne savait pas s'il était resté endormi ou évanoui, ni depuis combien de temps. Il fit un effort pour se souvenir, mais l'idée qu'il devait être mort était la seule qui lui revînt sans cesse à l'esprit. Il se demanda s'il était en enfer, peut-être en train de traverser le Styx. C'était en tout cas un voyage mouvementé. Se sentant frêle et nauséux, il se recoucha et referma les yeux.

« Hé ! Charles, je crois qu'il s'est réveillé ! » La voix caverneuse semblait provenir des entrailles mêmes du bateau. Était-ce la voix de stentor de Charon ? Il l'imaginait différente, un peu plus... Quelque chose toucha son épaule, et il

sut alors que le tigre déchaîné avait bondi. Il hurla en envoyant de violents coups de poing.

« Doucement ! »

Une paire de mains solides l'empoigna et le maintint jusqu'à ce qu'il fût à bout d'énergie. Le bateau piqua du nez dans le creux d'une vague, et il se sentit de nouveau nauséeux.

« Où suis-je ? » demanda-t-il d'une voix faible.

Une haute silhouette le dominait et lui souriait gentiment. « Vous revenez de chez les morts, monsieur. Vous êtes en route pour Madras. Le gouverneur en personne vous a convoqué. »

Ivatt essaya de donner un sens à ces paroles. « Madras — le gouverneur — un revenant... » Il s'assit en sursaut et hurla, prêt à se défendre de nouveau. « Le tigre ! Où est le tigre ? »

Une main réconfortante se posa sur son épaule. « Tout va bien, monsieur. C'est fini maintenant. Vous êtes vivant, et après une bonne nuit vous vous porterez à merveille. Vous êtes sur un bateau avec des amis. Je suis Charles Fownes, de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Nous faisons voile vers Madras. Le gouverneur Yale vous y attend. » Devant l'air dubitatif d'Ivatt, il ajouta en souriant : « Il n'y a pas de tigres, monsieur. En tout cas pas dans l'océan Indien. »

Ivatt fixa la mer. C'était vrai, il ne pouvait pas y avoir de tigres ici.

« Nous vous avons amené sur le pont, monsieur. La mer a été plutôt agitée dernièrement, et... (Fownes sourit à nouveau) vous voyiez beaucoup de tigres en bas, monsieur.

— Que s'est-il passé ? » demanda Ivatt.

Fownes lui jeta un regard compatissant. Il n'oublierait pas de sitôt l'image du petit homme à moitié mort de faim, recroquevillé dans la fosse devant le tigre affamé.

« Nous avons reçu un message urgent du seigneur Demarcora disant qu'il y avait des troubles à Narasapur, qu'un capitaine anglais tirait sur la ville et qu'un autre Anglais avait été jeté dans la fosse aux tigres. Quand le messenger nous a dit qui vous étiez, monsieur, notre gouverneur a promis de payer votre

rançon. La lettre du seigneur Demarcora assurait apparemment le gouverneur que vous n'étiez pour rien dans les actions du capitaine Coates et qu'au contraire vous vous y étiez tout à fait opposé.

— Où se trouve Coates ? demanda Ivatt d'une voix faible.

— Malheureusement il s'est échappé. Il a causé des torts irréparables à nos relations avec Golconde. Le gouverneur aura sans doute beaucoup à dire sur ce sujet.

— Le gouverneur Yale ?

— Oui, monsieur. Il vous attend. »

Ivatt regarda Fownes. « Comment m'avez-vous tiré de là ?

— Eh bien, ça n'a pas été facile. D'abord Ali Beague n'était pas d'accord pour vous libérer. Aucune rançon ne pouvait le convaincre de le faire. Il n'acceptait que si nous lui livrions Coates en échange. Nous avons donc promis de retrouver Coates, de l'enlever si nécessaire, et de le lui remettre. »

L'expression de Fownes se fit sévère. « Nous devons le trouver même si cela implique la guerre avec le Siam. Mais le gouverneur Yale vous expliquera la situation. Je ne voudrais pas m'avancer plus. Toujours est-il qu'Ali Beague a fini par accepter notre promesse pour ensuite, le gredin, exiger également l'argent de la rançon. Nous avons jeté une échelle de corde au fond de la fosse, mais vous étiez trop affaibli pour y grimper. Ali Beague a alors fait descendre un de ses Rajputs qui vous a mis sur ses épaules et vous a remonté. Vous étiez à peine conscient quand nous vous avons amené à bord et nous avons dû vous nourrir très progressivement. Vous avez dormi plus de vingt-quatre heures. Vous devez de nouveau avoir faim.

— Merci. Je mangerais bien un petit quelque chose.

— Je vais voir ce que le cuisinier peut vous préparer en vitesse, monsieur. »
Fownes disparut dans l'entrepont.

Ivatt s'allongea de nouveau sur son lit de coussins et s'abandonna au roulis du bateau. C'était donc Coates qui avait tiré sur la ville ! Et le scélérat s'était échappé pendant que Yale échangeait sa liberté contre la promesse de lui substituer Coates. Mais pourquoi ? Qui était-il, lui, Thomas Ivatt, aux yeux du gouverneur de Madras, pour que celui-ci payât une grosse somme pour sa libération ? Elihu Yale devait avoir ses raisons. Ce n'était pas un imbécile. Il avait la réputation d'être un fin stratège et d'obtenir des résultats. Ce n'était pas sans raison que ce rude Américain des colonies s'était élevé de simple clerc au

poste de gouverneur. Ivatt ne se rappelait plus s'il venait du Massachusetts ou du Connecticut ; toujours est-il que le bureau siamois de la Compagnie anglaise des Indes orientales avait été récemment placé sous la juridiction de Madras. Peut-être cela avait-il à voir avec l'attitude de Yale. Après tout, Ivatt était le représentant du Siam dans la région. Quels plans Yale avait-il en réserve ? On disait qu'il ne pouvait pas voir Phaulkon en peinture.

Ivatt arrangea le coussin derrière sa tête. Il allait avoir besoin de ses forces pour cette rencontre. Yale ne manquerait pas d'exiger impitoyablement son dû en échange du paiement de la rançon. Ivatt aurait souhaité en savoir plus à son sujet que d'interminables potins. Apparemment, il se targuait d'utiliser un jour sa fortune, qui ne faisait que croître, pour fonder une université dans son Amérique natale, une université aussi célèbre qu'Oxford et qui porterait son nom. On disait qu'il avait déjà amassé une immense richesse dans le commerce privé, signe certain qu'il ne s'en était pas tenu au droit chemin.

Le gouverneur Yale avait aussi une réputation de don Juan. Il avait épousé la veuve Hymmers quelques mois à peine après la mort du vieil homme. Ivatt avait rencontré Joseph Hymmers quand il était commandant en second à Madras, et il se rappelait très bien avoir vu son épouse Catherine, une femme d'une beauté inoubliable. Mais cela remontait à environ six ans. Plus récemment, des plaisantins avaient fait courir le bruit que le gouverneur Yale entretenait une maîtresse, qui n'était autre que la célèbre Jero-nima do Paiba, ravissante juive portugaise qui était la coqueluche de Madras. Ivatt sentit une onde de chaleur envahir son corps. Voilà quelqu'un qu'il aimerait rencontrer ! Il songea avec un sourire qu'il commençait à récupérer.

Il ferma les yeux et bientôt, bercé par les mouvements du bateau, sombra dans un profond sommeil.

Quand on réveilla Ivatt, le deux-mâts de la Compagnie avait déjà jeté l'ancre à Madras et une barque à fond plat l'attendait pour l'emmener à terre. Il prit congé de Fownes en le remerciant abondamment de l'avoir secouru à temps, et monta avec précaution dans l'embarcation. Une longue plage dorée, frangée de palmiers, s'étendait le long de la côte ; derrière, les murs crénelés du fort St George se dressaient comme quelque ange gardien. Madras, sur la côte de Coromandel, était le siège du plus grand monopole jamais créé par l'homme : la Compagnie anglaise des Indes orientales. Des gueules de canons jaillissaient des fortifications pour rappeler aux observateurs la puissance de la couronne anglaise, et des sentinelles en uniforme bleu et rouge vif, dont les baïonnettes reflétaient la lumière du soleil, patrouillaient sur les remparts. L'Union Jack, visible de loin, flottait au sommet d'un long mât blanc.

Le bateau accosta. Ivatt mit pied à terre avec pour seule possession la chemise

qu'il avait sur le dos. Il regarda autour de lui et remercia Dieu d'être encore en vie. Se détachant sur le fond imposant du fort, toute l'activité grouillante et colorée de l'Asie défila devant ses yeux : des indigènes pieds nus et enturbannés poussaient vaches et chèvres par les rues de la ville, des enfants nus étaient assis à califourchon sur des bœufs aux yeux chassieux, des garçons haletants tiraient dans leur pousse-pousse des potentats à la peau brune, à la robe blanche flottante et à large ceinture, des paysannes en sari éclatant portaient des jarres de terre cuite en équilibre sur la tête, des charmeurs de serpents à demi nus jouaient de la flûte. C'était vraiment le point de rencontre de l'Orient et de l'Occident. Sinuant lentement devant d'élégants officiers de cavalerie pour s'engager sur le pont qui conduisait au fort même, s'avançaient des caravanes d'éléphants ornés de guirlandes multicolores et de chameaux à l'air indigné, croulant sous les provisions destinées aux résidents. Les Anglais étaient peut-être loin de chez eux, mais ils vivaient comme des princes dans leur pays adoptif.

Accompagné par un des officiers du bateau, Ivatt passa la porte principale du fort. C'est alors qu'une sonnerie de trompettes et de clairons s'éleva dans les airs pour annoncer le passage du gouverneur. Son Excellence ne se déplaçait jamais sans son escorte, même pour aller d'un bâtiment à l'autre à l'intérieur du fort. Il voyageait partout avec le faste dû à son rang : à l'extérieur du fort, dans la ville indigène, le son familier du clairon inspirait crainte et respect. Ivatt vit l'escorte disparaître à l'intérieur de l'imposante église Sainte-Marie qui était encore en construction la dernière fois qu'il était venu.

Devant la maison du gouverneur, une sentinelle salua Ivatt. L'officier qui l'accompagnait lui dit qu'il était attendu et qu'il trouverait dans ses quartiers tout ce dont il avait besoin : vêtements de rechange, linge et affaires de toilette. Son Excellence le gouverneur le recevrait à 6 heures précises. Un majordome vint pour lui montrer sa chambre, et l'officier repartit.

« Bienvenue à un revenant, monsieur Ivatt », dit le gouverneur Yale. Il s'exprimait avec un accent particulier, traînant, qui évoquait le parler du sud-ouest de l'Angleterre.

« Merci de m'en avoir fourni les moyens, Votre Excellence. »

Les deux hommes s'observèrent un instant en silence. Ivatt se rendit compte qu'il devait avoir une drôle d'allure dans sa chemise trop grande, mais il avait l'habitude de voir son petit gabarit surestimé : il mesurait à peine cinq pieds. Par contraste, le personnage de l'autre côté du bureau était assez corpulent, avec des joues rebondies, un ventre proéminent et un début de double menton. Yale avait un long nez qui faisait croire que ses yeux étaient plus rapprochés qu'ils ne l'étaient en réalité, et l'ample perruque qu'il portait malgré la touffeur

des tropiques dénotait un certain attachement à l'étiquette, un orgueil de la fonction, un goût pour les signes extérieurs du pouvoir. Il émanait de sa personne, tirée à quatre épingles, un air de confiance et d'autorité que renforçait la mine sévère des précédents gouverneurs dont les portraits s'alignaient sur le mur derrière lui. Sur son bureau, une large plaque en argent occupait la place d'honneur : le blason de la Compagnie anglaise des Indes orientales, trois bateaux sur un écu surmontés de deux lions rampants. Ivatt estima que Yale devait friser la quarantaine.

« Je suis heureux de vous accueillir au fort St George et de vous offrir l'hospitalité de l'honorable Compagnie. Je crois que nous avons eu autrefois le privilège de vous employer ici, avant que vous n'offriez vos services à une puissance étrangère. »

Ivatt inclina cérémonieusement la tête sans faire de commentaire, même si l'allusion à sa déloyauté ne lui échappa pas.

« Puisque vous n'êtes plus à notre service, monsieur Ivatt, et qu'il ne me viendrait pas à l'esprit de vous demander de payer votre gîte et votre couvert après les terribles épreuves que vous avez endurées, je dois vous demander de nous dédommager en répondant à quelques questions.

— Avec plaisir, Votre Excellence, bien que je puisse vous assurer que Sa Majesté siamoise vous dédommagera de toutes les dépenses faites en mon nom.

— J'y viendrai plus tard, monsieur Ivatt. En attendant, puis-je vous demander quel était votre rôle exact à Narasapur ? Qu'est-ce que le capitaine Coates et vous faisiez ensemble ? » Yale tambourina sur son bureau avec sa plume d'oie.

« J'essayais de dissuader Coates de commettre d'autres sottises, Votre Excellence. Quand je l'ai rattrapé, il s'était déjà emparé de *La Nouvelle-Jérusalem* et exigeait une rançon d'Ali Beague. Je lui ai ordonné de renoncer à cette exigence, mais ce fut en vain.

— Comme Charles Fownes vous en a peut-être informé, *La Nouvelle-Jérusalem* a non seulement été capturée mais elle a également disparu, Coates avec elle. Elle est probablement, en ce moment même, en route pour Mergui. Coates est parti à son bord après avoir mis le feu à son propre bateau, l'*Etoile d'Ayuthia*.

— Il a mis le feu à son bateau ? Pourquoi ? »

Yale haussa les épaules. « Qui peut comprendre ce

qui se passe dans un esprit dément ? *La Nouvelle-Jérusalem* était sans doute un plus beau bateau que le sien. Ou peut-être cet imbécile n'avait-il pas suffisamment de matelots pour manœuvrer les deux bateaux. Qui sait ? Quelles étaient les limites exactes de son autorité, monsieur Ivatt ?

— Le gouvernement siamois a présenté au gouverneur Beague un ultimatum officiel auquel il n'a pas encore répondu. L'attaque de Coates contre Ali Beague était à la fois prématurée et non autorisée.

— De la piraterie pure et simple, monsieur Ivatt, voilà ce que c'est. Et notez bien ce que je vous dis, elle ne restera pas impunie. La politique du Siam consistant à détourner des Anglais du service de la Compagnie pour les faire entrer au sien est nuisible aux intérêts de la Compagnie et partant de l'Angleterre. La Compagnie bénéficie d'une charte royale — j'insiste sur ce mot. La Compagnie, c'est l'Angleterre, monsieur Ivatt. Vous me pardonnerez de ne pas m'adresser à vous en vous appelant seigneur Ivatt, mais je ne reconnais pas tous ces titres étrangers conférés à des Anglais. »

Yale se pencha et baissa soudain la voix. « J'ai été élevé dans une autre partie du monde, dans le Connecticut, où l'on combat un autre genre d'Indiens : les Mohawks. Lorsqu'un Blanc passe dans l'autre camp et se bat au côté des chefs peaux-rouges, nous l'appelons un renégat, quel que soit le titre pompeux que la tribu ait pu lui conférer. »

Ivatt ne broncha pas. « Votre Excellence, je suis incapable de comparer l'ancien royaume du Siam avec le territoire des Indiens d'Amérique du Nord dont je sais trop peu de chose, mais je peux affirmer avec quelque autorité qu'aucun Anglais entré au service du Siam ne s'est jamais battu contre son propre pays. Les deux nations sont alliées et en paix, et votre compagnie, que vous appelez une partie de l'Angleterre, a depuis longtemps un comptoir à Ayuthia.

— Mais, monsieur Ivatt, vous vous battez constamment contre le pays qui vous a vu naître. Peut-être pas une guerre avec des armes, mais une guerre commerciale. Quelle différence cela fait-il en termes de déloyauté ? Votre chef, Phaulkon, est résolu à porter atteinte aux opérations de la Compagnie en augmentant les siennes et donc à détruire la Compagnie elle-même, car la Compagnie vit de son commerce. Pour quelle autre raison a-t-il attiré des dizaines de nos employés à son service, avec l'appât de salaires plus élevés et la promesse de titres factices et de grandes récompenses ? C'est un Grec, il se moque pas mal des Anglais, et je crois savoir qu'il fait même maintenant la cour aux Français. Il est résolu à nous détruire, mais » — le gouverneur pointa

sa plume d'oie dans la direction d'Ivatt — « j'ai bien l'intention de l'arrêter.

— Le seigneur Phaulkon croit au concept du libre-échange, Votre Excellence, et non aux monopoles royaux qui remplissent les poches d'une poignée d'élus.

— Au diable le libre-échange ! » Yale tapa du poing sur la table. « Phaulkon a passé trop de temps en compagnie de ce renégat libéral de George White. Si chaque pirate et chaque flibustier était autorisé à s'adonner au libre-échange, il n'y aurait plus d'ordre public sur les mers. Vous n'avez qu'à regarder les activités de ce boucanier de Samuel White ! » Yale prit un classeur dans un tiroir de son bureau. « Jetez-moi un coup d'oeil à ça, monsieur Ivatt, voyez comme c'est épais. Le dossier est rempli de plaintes au sujet de Samuel White, le serviteur de Phaulkon. Il contient toute une histoire de saccages et de pillages. Il grossit chaque jour à mesure que les rapports arrivent. Et c'est cela que vous appelez libre-échange, hein ? Non, nous ne sommes pas encore prêts pour le libre-échange. Un jour peut-être, mais pas maintenant. »

Ivatt devait reconnaître que le gouverneur n'avait pas tort en ce qui concernait White. Mais cela ne l'empêchait pas d'être lui-même un ferme partisan du libre-échange. « Il y a des excès, Votre Excellence, je ne le nie pas. Mais même ces excès ne peuvent justifier la restriction du commerce à une seule compagnie. Pendant mon bref passage à la Compagnie anglaise des Indes orientales, je n'ai jamais rencontré personne qui ne fasse pas un peu de commerce pour son propre compte, tout en jurant le contraire. N'est-ce pas là une autre forme de libre-échange, Votre Excellence, mais réservée à une poignée d'élus ?

— Nous faisons tous un peu de commerce pour notre compte, monsieur Ivatt. Même un ermite ne pourrait vivre avec le salaire que nous recevons. » Il fit un signe de la main. « Voyons donc, n'importe lequel de ces païens de rajahs reçoit dix fois mon traitement, bien que je sois leur égal en rang. » Il esquissa un sourire. « En fait, mon frère Thomas est en ce moment même en route pour Ayuthia avec une cargaison spéciale de rubis commandée par M. Phaulkon pour le roi. Vous voyez donc que je suis même prêt à faire des affaires avec mes ennemis, si la transaction est sérieuse. Nous sommes tous des hommes d'affaires, monsieur Ivatt, mais nous ne sommes pas des pirates. Là est la différence. Mais je m'égare. Je vous ai fait venir ici pour une raison précise. »

Ivatt sourit. « Ne me dites pas que vous voulez faire des affaires pour votre compte avec moi ! »

Yale soudain eut un petit rire de bonne humeur, qui disparut aussi vite qu'il était apparu. « Monsieur Ivatt, les gouverneurs indigènes des villes côtières de Golconde ont conclu que la Compagnie anglaise des Indes orientales se

trouvait derrière les attaques de Coates, et ils en ont par conséquent informé le roi de Golconde. Il n'est pas difficile de voir comment ils en sont arrivés à cette conclusion. Premièrement, Coates est anglais. Deuxièmement, il était reçu par la Compagnie d'une façon très généreuse et ostentatoire, aussi bien ici qu'à Madapolam où nous avons une factorerie. Troisièmement, la Compagnie lui a fourni des munitions et des entrepôts maritimes. Le fait qu'il a dû les payer ne semble pas les intéresser. Quatrièmement, on a vu plusieurs Européens, dont des Anglais, embarquer ici sur son navire. Enfin, aux yeux d'Ali Beague et des autres gouverneurs, la Compagnie paraît ne pas faire grand-chose, sinon rien, pour prévenir les actions de Coates.

« C'est en vain que nous avons allégué que Coates est au service du roi de Siam, que nous n'avions pas la moindre idée de ses intentions et que nous avons été tout aussi surpris qu'eux. C'est en vain, dis-je, car les gouverneurs indigènes refusent de croire qu'un capitaine anglais isolé fasse la guerre au royaume de Golconde sans la connivence des comptoirs anglais de la région.

« Le maintien des factoreries anglaises sur ces rives est maintenant en jeu. Les gouverneurs indiens exigent qu'on leur rende leurs bateaux volés et que les énormes dommages infligés par Coates soient entièrement réparés. » Yale fit une pause et une ombre traversa son visage. « En attendant le règlement, monsieur Ivatt, les activités commerciales de la Compagnie ont été suspendues. L'ordre affecte chacune de nos factoreries sur la côte de Coromandel. »

Ivatt s'apprêtait à parler quand Yale leva la main. « Je n'en ai pas encore terminé. Ce matin seulement, j'ai reçu un message urgent du chef de la factorerie hollandaise de Pulicat qui, comme vous le savez, est une enclave des Provinces-Unies située un peu plus haut sur la côte. Il semble que Coates ait été d'une humeur particulièrement sanguinaire en quittant Narasapur et qu'il se soit emparé de cinq bateaux appartenant aux Provinces-Unies : il en a brûlé un et a tué un Hollandais au passage. Voici que les Hollandais aussi montrent du doigt la Compagnie anglaise des Indes orientales. »

Yale ouvrit un autre tiroir et en sortit un deuxième dossier. Il le tendit à Ivatt qui se mit, en silence et d'un air lugubre, à en lire attentivement le contenu.

Le document était signé par le Conseil de Pulicat et réclamait à la Compagnie anglaise la somme de quarante-cinq mille livres au nom de la Compagnie néerlandaise pour préjudices subis, etc.

Ivatt blêmit à cette lecture : son esprit mesurait les très lourdes conséquences du désastre. Il devait à tout prix atteindre Ayuthia et parler à Phaulkon. Il faudrait arrêter Coates et le juger rapidement.

« Ces exigences particulières sont plutôt dérisoires par rapport au reste, dit Yale d'un ton sec en sortant un troisième dossier. Voici la somme totale des dédommagements exigés par les divers gouverneurs de Golconde pour dommages subis sur ces rives : cinq cent mille livres ! » Il articula lentement chaque mot.

Il y eut un lourd silence.

« Vous continuez à croire au libre-échange, monsieur Ivatt ?

— Au libre-échange, oui, Votre Excellence. A la piraterie, non. Le seigneur Phaulkon sera, je vous assure, aussi scandalisé que vous d'apprendre ces événements. Je le connais bien. Ses représailles seront rapides et impitoyables, vous pouvez y compter, monsieur.

— Cela vaudrait mieux ! Je transmets ces accusations à M. Phaulkon. Acceptez-vous de vous en charger vous-même ou dois-je envoyer mon propre messager ?

— Je m'en occuperai, Votre Excellence. Vous pouvez compter là-dessus également. Bien que vous me considériez peut-être comme un traître à mon pays, je crois à l'autorité de la loi.

— Quand puis-je espérer vous voir partir ?

— Dès que vous me fournirez un bateau. Vu les circonstances, je ne pense pas qu'il serait sage pour moi de retourner chercher le mien à Madapolam.

— Je suis d'accord avec vous. » Pour la première fois, Yale eut un large sourire. « Un bateau, d'ailleurs, est prêt et vous attend depuis quelque temps. Mais vous devez d'abord dîner avec moi. Qui sait quand nous aurons une autre possibilité de le faire ! Le fort St George pourrait être fermé avant que l'occasion ne se représente. » Yale ne semblait pas conscient de l'incongruité d'un dîner avec un homme qu'il venait juste de qualifier de traître à l'Angleterre. Sa réputation de stratège et de pragmatiste était bien fondée, songea Ivatt.

« Le seigneur Phaulkon n'autoriserait jamais la fermeture de la Compagnie, dit-il en souriant. Il garde un faible pour son *aima mater*.

— Touché, dit le gouverneur en se levant de son bureau. Savez-vous, monsieur Ivatt, que nous faisons toujours table commune ici ? Je préside à un bout, bien entendu, entouré des membres les plus importants, ensuite vient le reste dans l'ordre hiérarchique. » Il sourit. « Exactement comme au bon vieux temps.

— Je ne me rappelle que l'autre bout de la table. Je ne suis jamais arrivé jusqu'au milieu, Votre Excellence.

— Vous n'êtes pas resté chez nous assez longtemps, monsieur Ivatt. Mais aujourd'hui vous êtes pardonné. Vous dînez à mon côté. La perdrix est excellente et il y a un arrivage exceptionnel de vins de Perse.

— Je n'en attendais pas moins, Votre Excellence. »

Le gouverneur se dirigea vers la porte. La main

encore sur la poignée, il se retourna. « Ah ! Mais j'oubliais une chose, monsieur Ivatt. Je crois qu'il n'est que juste de vous informer que j'ai la ferme résolution, au cas où les demandes de dédommagements ne seraient pas entièrement acceptées par M. Phaulkon, de recommander au Conseil supérieur de Surat de déclarer la guerre au Siam sans conditions. » Yale ouvrit la porte en arborant un sourire courtois. « Mes recommandations sont en général plutôt prises au sérieux par les temps qui courent. » Il prit aimablement Ivatt par le bras. « Laissez-moi vous montrer notre nouvelle église avant le dîner. Je ne crois pas que vous l'ayez vue depuis sa construction. Nous l'avons appelée Sainte-Marie. Savez-vous que j'ai été le premier à m'y marier ? Mon nom figure en haut du registre... »

16

Le neuvième jour de la lune croissante du dixième mois de l'année du Léopard — matin retenu pour l'audience royale —, quarante mandarins de première classe arrivèrent au port de Bangkok pour escorter l'ambassadeur français et remonter la rivière jusqu'à Ayuthia sur des barques d'apparat. En entrant dans la maison des invités, ils se prosternèrent devant la lettre de Louis XTV qui, en attendant d'être remise au roi, reposait sur un vase d'or dans le vestibule. Ils restèrent dans cette position jusqu'à l'arrivée de La Loubère qui enleva le vase de son piédestal en prenant bien soin de ne pas toucher la lettre. Ce n'était pas pour rien qu'on l'avait nommé diplomate de haut rang. Il tendit le vase à un officier français qui le transporta de la même façon jusqu'aux barques qui attendaient.

A sa grande surprise et à sa non moins grande déception, La Loubère se vit barrer poliment l'accès lorsqu'il essaya d'embarquer à la suite de la lettre sur

la barque principale qui brillait de tous ses feux. En effet ce n'était autre que la barque personnelle du Seigneur de la Vie, envoyée en gage d'estime spéciale pour transporter la parole royale de son frère le roi de France. Seule la lettre, haut placée sur un trône d'or au centre de la barque magnifiquement décorée et entourée d'esclaves prosternés, pouvait y voyager.

La Loubère examina la barque et ne dissimula pas — un respect mêlé de crainte. Elle ne faisait pas partie du cortège précédent. Sa proue et sa poupe s'élançaient vers le ciel en épousant la forme d'un animal ou d'un oiseau mythique — il ne savait pas au juste — et l'estrade elle-même était surmontée d'ombrelles écarlates et dorées disposés en gradins, seize en tout. Au sommet du trône, au centre, un sceptre en or massif se dressait telle la corne sculptée d'une licorne. La moitié inférieure de l'estrade était entourée de beaux panneaux gravés. Cent vingt rameurs vêtus d'écarlate faisaient reposer leurs avirons dorés sur le flanc de la barque sculpté et peint de motifs siamois. A l'avant de la barque, sur un mât doré dont le sommet arrivait au niveau de la couronne de l'estrade, flottait la flamme royale.

On conduisit poliment La Loubère vers une deuxième barque qui n'était pas tout à fait aussi décorée que celle qui transportait la lettre. Il fut cependant quelque peu rasséréné de découvrir qu'on escortait Desfarges et Cébérét vers des barques encore plus petites.

Le magnifique cortège entreprit de remonter le fleuve, et l'ambassadeur fut une fois de plus étonné d'observer les centaines de milliers d'autochtones prosternés sur les berges. La procession paraissait au moins aussi longue que la précédente, car bien que l'armée française ne fût pas présente cette fois, ses rangs semblaient avoir été remplacés par une armée de mandarins siamois qui avaient tous revêtu leurs plus beaux atours et portaient leur boîte à bétel ainsi

que leurs armes d'honneur : épée, cimeterre ou lance.

Au débarcadère royal attendait un splendide chariot doré. Mais, une fois de plus, La Loubère découvrit qu'il n'était destiné qu'au transport de la lettre royale. Lui-même prit place dans un palanquin finement sculpté derrière le chariot royal qui était à la fois tiré par des chevaux et poussé par des hommes. Le cortège était, de bout en bout, accompagné de musique : trompettes, cornemuses, cymbales et cors — une marque d'estime spéciale, comme il l'apprit par la suite. Du débarcadère jusqu'à la porte principale du Grand Palais, le trajet tout entier était bordé d'éléphants montés par des hommes prosternés sur leur palanquin.

Passant la porte principale de part et d'autre de laquelle était prosternée une multitude de gardes, le cortège pénétra dans l'enceinte du palais en traversant une série de cours. Dans la première, deux mille soldats étaient assis à terre, par rangs de cinquante, la tête et le torse inclinés. En face d'eux étaient alignés cinquante éléphants harnachés pour la guerre. Dans la deuxième cour, ils rencontrèrent plusieurs dizaines de cavaliers maures parés de bijoux et armés de lances

A mesure qu'ils traversaient les cours, les harnais des animaux et les vêtements des soldats devenaient plus somptueux et plus décorés. Dans la quatrième cour, ils trouvèrent les Bras-Rouges, un corps d'élite qui ramait sur les barques royales. Ils portaient leur épée d'or et avaient les bras peints en rouge. Partout les soldats étaient soit assis par terre, soit accroupis, car il était interdit de se tenir debout dans le palais sauf pour marcher. A mesure qu'ils avançaient, les cours se couvraient de tapis persans sur lesquels étaient prosternés des mandarins des différentes classes. Ils rencontrèrent d'abord ceux de la cinquième, de la quatrième et de la troisième classe, puis ceux de la deuxième.

Ils arrivèrent enfin à un escalier au pied duquel se tenaient deux magnifiques éléphants caparaçonnés d'or et six chevaux persans dont les harnais scintillaient de diamants, de rubis et de perles. Le cortège s'arrêta. Seule la délégation, accompagnée de mandarins siamois, fut autorisée à gravir les marches pour accéder à la salle d'audience magnifiquement lambrissée. Signe particulier de bonne volonté, une exception avait été faite pour les ecclésiastiques français, dont le père Tachard, qui s'étaient joints à l'ambassadeur et à sa suite. Ils eurent également l'autorisation d'entrer dans la salle d'audience. Là, sur de magnifiques tapis persans, les princes et les principaux ministres du royaume étaient prosternés par ordre hiérarchique. Au centre de la salle, haut perchée sur un vase d'or, se trouvait la lettre du roi de France.

La coutume siamoise voulait non seulement que chaque envoyé fût prosterné devant le roi et restât dans cette position mais aussi qu'on gravît les escaliers sur les coudes et les genoux, et enfin qu'on ne portât pas de chaussures en présence du roi. Au grand soulagement de La Loubère, Phaulkon avait obtenu pour lui des concessions spéciales qui feraient de sa visite un événement d'une importance sans précédent. Phaulkon avait persuadé le roi d'autoriser La Loubère à rester debout à la manière européenne, la tête inclinée, tandis que le reste de la délégation se conformerait à la coutume siamoise. Embrassant la scène du regard, l'ambassadeur ne put réfréner un petit rire silencieux en voyant le corpulent Desfarges, tel un crocodile obèse, aplatis sur le tapis sa carcasse dont les articulations gémissaient.

Une atmosphère d'excitation silencieuse se dégageait de ces quelque quatre-vingts officiels siamois et des membres de la délégation française qui attendaient, prosternés, que le roi apparût.

Au son de la musique qui avait déjà accompagné le cortège jusqu'au palais, La Loubère vit s'ouvrir les rideaux du balcon qui surplombait la salle d'audience et qui était entouré par neuf gradins de parasols d'or : le roi couvert de bijoux fit son apparition. Il portait une couronne conique ornée de diamants et une veste rouge richement brodée à boutons de perle et décorée de fleurs d'or. Mais son visage restait dans l'ombre : personne n'était autorisé à le contempler. Son cou, ses poignets et ses doigts étaient constellés de diamants étincelants.

Les mandarins à plat ventre se mirent à genoux et s'inclinèrent trois fois, touchant le sol de leur front. La Loubère s'inclina bien bas à la manière européenne. Par l'intermédiaire de Phaulkon, le roi souhaita chaleureusement la bienvenue à l'ambassadeur et aux membres de sa mission et espéra qu'ils n'avaient pas fait un voyage trop fatigant. La Loubère remercia à son tour le roi pour la splendide réception qu'il avait reçue au Siam et offrit les salutations et les bons vœux de son maître, Louis XIV, roi de France.

La coutume voulait qu'une lettre royale fût remise au roi par l'émissaire qui l'avait apportée au bout d'un manche d'or mesurant environ trois pieds. De cette façon, aucun mortel n'avait de contact physique avec une partie quelconque de la lettre ou de la personne du roi. La Loubère s'acquitta de cette tâche.

Après que Sa Majesté eut placé la lettre à côté d'elle, l'ambassadeur prit la parole en suivant de près le ton et le contenu de la lettre de son maître. Après les politesses d'usage, il exhorta le roi à se faire chrétien, « puisque par ce moyen Sa Majesté s'assurera le bonheur éternel au paradis après un règne si prospère sur terre ». La traduction de Phaulkon était un chef-d'œuvre de paraphrase improvisée qui évitait soigneusement tous les points épineux : le Seigneur de la Vie et l'assemblée des mandarins continuèrent à ignorer la vraie teneur des propos de l'ambassadeur en matière de religion, et la réponse de Sa Majesté à son tour ne fit aucune allusion à une conversion. Elle s'enquêrait de l'état de santé du roi de France et de sa famille et demandait s'il avait fait dernièrement de nouvelles conquêtes militaires.

Après un nouvel échange de politesses, le rideau se referma et le roi disparut au son de la fanfare habituelle. Les mandarins se retirèrent ; Phaulkon emmena La Loubère et les membres de sa mission visiter le palais. On leur montra l'éléphant blanc du roi, une bête splendide, abritée du soleil par une immense ombrelle. On croyait que le grand animal blanc, phénomène rare et

présage spécial au Siam, renfermait l'âme d'un prince défunt, et une foule de serviteurs étaient aux petits soins pour lui. Il ne buvait que dans une coupe d'or pur. Phaulkon informa ses visiteurs que le fermier qui avait découvert l'animal dans les forêts du Nord avait été exempté d'impôts pour le restant de ses jours ainsi que ses descendants pendant une génération.

Phaulkon accompagna l'ambassadeur et sa suite jusqu'à leurs demeures qui donnaient sur le Fleuve des Rois et suggéra qu'ils aimeraient peut-être se reposer avant le banquet donné en leur honneur ce soir-là. Desfarges et Cébérét, peu habitués à l'épreuve de la prosternation, acceptèrent de bon cœur, mais La Loubère demanda à avoir d'abord un entretien en privé avec Phaulkon. Ils se retirèrent dans un salon spacieux.

« Mon Seigneur Phaulkon », commença La Loubère dès qu'ils furent installés sur les chaises de style occidental spécialement fabriquées pour la délégation française, « j'aimerais vous demander pourquoi Sa Majesté n'a pas fait allusion aux questions religieuses dans son discours, d'autant plus que j'ai clairement évoqué le sujet dans le mien. Je crois avoir bien fait comprendre que c'était une question que le roi Louis prenait très à cœur.

— En effet, Excellence, je peux vous assurer que la question n'a pas échappé à Sa Majesté. Je vous demande cependant de prendre en considération le protocole du Siam. Ce n'est pas la coutume, au cours d'une audience officielle, en présence de tous les mandarins, d'aller au-delà des formalités et d'un échange général de politesses. Comme un homme doté de vos capacités d'observation l'aura remarqué, le Siam est strict en matière de protocole. Les questions d'une importance plus spécifique sont discutées en audiences privées qui sont prévues à une date ultérieure. Je serai ravi de vous en arranger une quand les délais convenables se seront écoulés.

— Très bien, seigneur Phaulkon, j'accepte vos explications pour le moment. Mais je vous serais reconnaissant de me faire rencontrer Sa Majesté au plus tôt. »

Phaulkon inclina la tête. « Je m'entretiendrai avec Sa Majesté et trouverai un calendrier adéquat. A propos de coutumes, Sa Majesté n'assistera pas au banquet solennel ce soir. Les difficultés de protocole seraient insurmontables. Personne ne pourrait avoir la tête au-dessus de celle de Sa Majesté, et l'étiquette ne lui permettrait pas d'adresser la parole à quelqu'un qu'il n'aurait pas d'abord anobli. »

La Loubère hocha la tête. « Je comprends. Dites-moi, mon Seigneur, les jésuites m'ont appris que Sa Majesté ne se sentait pas bien dernièrement, et que l'air de Louvo pourrait mieux lui convenir. Est-ce vrai ? »

Phaulkon rit. « Le Siam fourmille de rumeurs, Votre Excellence. L'attachement de Sa Majesté à Louvo est plus hédoniste que cela. Il adore chasser, voyez-vous, et les forêts autour de Louvo sont parmi les meilleures du pays.

— Le sanglier ?

— Non, Excellence, l'éléphant. L'objectif n'est pas de tuer mais d'attraper les bêtes puis de les dompter. C'est passionnant à regarder. Je suis sûr que Sa Majesté vous invitera à y assister très bientôt. Le noble éléphant est très révééré au Siam. Il est utilisé dans l'armée, travaille dans les forêts de teck et suscite de très gros revenus commerciaux dans le golfe. On le considère comme un animal d'une intelligence supérieure.

— Je dois parler à Cébéret de ce potentiel commercial, dit La Loubère. Ce sera certainement un nouveau produit pour lui. Il est fasciné par toutes les nouveautés dans son domaine. » Il fit une pause. « Mon souci principal est bien sûr d'exaucer le vœu suprême de mon suzerain, le roi Louis. Sa Majesté m'a conseillé avant mon départ de solliciter votre avis sur la meilleure façon d'obtenir la conversion de Sa Majesté siamoise à la foi catholique.

— Votre Excellence, je ne doute pas que votre objectif, qui ne diffère en rien du mien, finira par être atteint. Je dois cependant vous conseiller à mon tour de procéder avec prudence. Comme la plupart des souverains, Sa Majesté n'a pas l'habitude de se voir dicter sa conduite, et toute tentative de coercition lui déplairait fortement. Elle aime arriver à ses propres décisions au moment qu'elle a choisi. La présence même d'une ambassade française si éminente aura, j'en suis sûr, une influence des plus positives sur sa façon de voir les choses. Mon maître considère son amitié avec le roi de France comme un sujet d'une suprême importance.

— Certes, mon Seigneur, et cette amitié serait irrévocablement scellée par sa conversion. Votre roi ne pourrait trouver meilleure façon d'afficher ses sentiments.

— Tout à fait, Votre Excellence, encore qu'il pourrait y avoir ici une subtile différence de priorités. Voyez-vous, mon maître a l'impression que votre visite est essentiellement motivée par le désir qu'a le roi Louis de lui exprimer sa grande amitié. Il ne paraîtrait donc pas politique que la première ouverture concerne essentiellement le sujet de sa conversion. Celle-ci devrait arriver naturellement et en temps voulu.

— Mais quand ?

— Je crois que la question est davantage politique que religieuse, Votre Excellence. Voyez-vous, le bouddhisme est une façon de vivre implantée ici de longue date. Même si le roi lui-même a peut-être déjà vu les mérites de la nouvelle foi, son peuple suit les vieilles croyances depuis des générations. L'abandon soudain par le roi de ces croyances, sans avoir préparé la nation au changement, pourrait entraîner des troubles graves. La majorité des courtisans et des officiels importants de ce pays sont des bouddhistes dévots, et l'opposition à une conversion soudaine du roi fleurirait partout. »

La Loubère semblait sceptique. « D'après ce que j'ai vu du Siam, seigneur Phaulkon, le roi est révééré comme un dieu ; et s'il devait exhorter ses sujets à embrasser la foi chrétienne, leur réaction serait certainement d'obéir et non de se rebeller.

— Votre Excellence, bien qu'il soit vrai que les Siamois vénèrent énormément leur roi, il est également vrai qu'ils sont un peuple traditionnel et fier de son héritage. Ils ne changent pas facilement leurs habitudes. Qui plus est, ils ont été élevés dans un esprit de tolérance totale à l'égard des croyances des autres peuples. Historiquement, il y a eu ici une liberté complète de culte : personne ne peut être poursuivi pour ses croyances pourvu que lesdites croyances n'entrent pas en conflit avec les lois du pays. Il ne sera pas simple, Votre Excellence, d'imposer une foi obligatoire à l'exclusion de toutes les autres.

— Comment voyez-vous donc, seigneur Phaulkon, que l'on puisse servir les intérêts de mon roi dans ces conditions ? »

Le ton qu'employait La Loubère trahissait une note d'impatience.

« Si nous rompons trop rapidement avec les traditions, nous pourrions inciter le pays à la rébellion, ce qui pourrait permettre à quelques ardents nationalistes, moins bien disposés que Sa Majesté à l'égard des étrangers, de s'emparer du pouvoir. C'est sous le règne du roi actuel, Votre Excellence, que les intérêts du roi de France pourront être le mieux servis. Il nous faut procéder avec prudence et atteindre notre objectif pas à pas. Nous devons d'abord obtenir un accord politique, un traité officiel d'amitié, puis des concessions commerciales et enfin, pour couronner le tout, une entente religieuse.

« Vous devez comprendre, Excellence, qu'en matière d'étrangers les Siamois sont habitués à la politique expansionniste des Hollandais et aux manœuvres inconsistantes des Anglais. Les Français sont encore une nouveauté ici. Les Siamois doivent en venir à les considérer comme leurs principaux alliés, ils doivent en venir à faire confiance à la France et à ses desseins comme à aucune autre puissance européenne avant elle. Ils doivent en venir à respecter

ses coutumes de sorte que, lorsque le roi finira par se convertir, ce changement semblera presque naturel.

— Vous êtes un fin diplomate, seigneur Phaulkon, et je suis votre raisonnement, mais les jésuites ont assuré au roi Louis que votre roi est non seulement bien disposé à l'égard du christianisme mais que sa conversion est imminente. »

Phaulkon eut un sourire résigné. « Malheureusement, Votre Excellence, nos ecclésiastiques, dans leur ferveur, n'ont été que trop enclins à voir dans la situation davantage que ce qui s'y trouvait. Ils se sont laissé influencer par les terres que Sa Majesté leur a données et par ses généreuses contributions à l'érection de leurs églises. Ils ont pris sa charité pour une conversion imminente. Mais moi, je vois Sa Majesté chaque jour, et je sais que cela prendra du temps. »

La Loubère parut soudain frustré. « Cependant, seigneur Phaulkon, vous devez avertir le roi de Siam que les faveurs et les traités accordés par le roi de France dépendront pour finir de sa conversion au catholicisme. Après cela, les largesses de la France ne connaîtront pas de limite.

— Je chercherai certainement le moment opportun pour exprimer vos sentiments, Votre Excellence. Mais en attendant » — Phaulkon changea soudain de sujet — « j'ai pris la liberté de vous envoyer une équipe de lettrés siamois, ainsi qu'un interprète, qui sont au fait du moindre aspect de la vie et de la culture siamoises. » Phaulkon sourit aimablement. « Je n'ignore pas vos talents éminents dans le domaine littéraire. Je suis certain qu'un homme aux préoccupations intellectuelles telles que les vôtres aura beaucoup à discuter avec eux. Ils devraient arriver à Bangkok demain et resteront à votre disposition aussi longtemps que vous le souhaiterez. »

La Loubère était décontenancé et manifestement ravi. Son visage s'éclaira. « C'est un fait qu'il n'y a rien qui me fasse plus plaisir que mes modestes activités intellectuelles. C'est très aimable à vous. »

Comme Phaulkon s'y attendait, la question religieuse fut oubliée sur-le-champ. Il se félicita de s'être donné la peine de retracer la carrière de l'ambassadeur dans la bibliothèque bien approvisionnée des jésuites.

« Au contraire, Votre Excellence, loin d'être aimables, mes motifs sont purement égoïstes. En effet je souhaite utiliser vos illustres talents. Je ne connais aucun autre visiteur que vous-même capable d'écrire une étude plus complète sur ce fascinant pays. »

La Loubère s'inclina. « Vous me flattez, monsieur. » Phaulkon s'inclina à son tour. « Je dois maintenant prendre congé de vous pour m'occuper des préparatifs du banquet de ce soir. Sa Majesté a prévu de grandes festivités en votre honneur. »

Le banquet fut un immense succès. Il se tint au palais de Phaulkon, dans la grande salle. Les fenêtres de style siamois, dont les larges vantaux étaient poussés à l'extérieur et maintenus ouverts par des supports en bois sculpté, donnaient sur une cour éclairée où des silhouettes d'animaux sculptés vacillaient à la lueur des torches.

La Loubère, Cébéret et Desfarges étaient accompagnés de leurs principaux aides, qui tous étaient les hôtes de Phaulkon pour la nuit. Ce dernier leur avait présenté Maria avant les festivités, et il n'y avait pas un seul homme qui ne fût immédiatement tombé sous le charme de cette beauté de porcelaine qui s'était adressée à eux dans un français parfait et s'était gracieusement préoccupée de leur moindre désir. Même La Loubère s'était défait de sa mauvaise humeur habituelle tandis que les yeux du général, comme aimantés, se posaient sans cesse sur elle. Phaulkon n'avait pas manqué de remarquer les attentions du général, mais il s'amusait surtout de la timidité inattendue de Cébéret, qui devenait gauche et renfermé chaque fois que Maria lui adressait la parole. Néanmoins, à eux deux, le général et l'ambassadeur compensaient amplement sa réticence, et La Loubère alla même jusqu'à faire remarquer qu'avec une avocate aussi charmante que l'épouse de son Premier ministre, Sa Majesté siamoise ne pouvait manquer d'embrasser la foi catholique.

La grande salle scintillait de candélabres d'argent. Concession spéciale envers les visiteurs, on leur avait fourni de petits tabourets. Chaque invité avait à sa disposition deux jeunes servantes qui passaient leur temps à garnir les petites tables rondes d'une succession interminable de plats. Il y en eut vingt-quatre en tout, alternant friandises siamoises, chinoises et européennes tandis que les vins de Chiraz, à l'arôme subtil et au bouquet suffisamment inhabituel pour impressionner même des Français au goût difficile, recueillaient tous les éloges.

Les quarante mandarins de première classe avaient été invités, bien qu'on leur eût épargné l'inconfort des petits tabourets. Ils remplissaient une extrémité de la grande salle par ordre de marques de dignité, les plus importants étant le plus près de Phaulkon. Le Premier ministre était assis à l'autre bout de la salle avec La Loubère d'un côté et Cébéret de l'autre. En l'absence de dames, le directeur du commerce retrouva son assurance habituelle et montra un intérêt particulier pour les délices culinaires dont la nouveauté visiblement l'intriguait. Desfarges était assis à côté de La Loubère tandis que six aides français et la garde du corps de cinquante hommes destinée à Sa Majesté

séparaient leurs chefs de la foule des dignitaires locaux. La conversation était de plus en plus animée, et le nombre de compliments à l'adresse de Phaulkon augmentait en proportion de la quantité de vin absorbée.

Le spectacle d'acrobates qui suivit le banquet se tint dans la cour adjacente et recueillit des applaudissements encore plus nourris qu'à Bangkok, car il s'agissait des meilleurs artistes du pays, de la troupe personnelle du roi. Leur succédèrent des danseuses portant de hauts chapeaux pointus et des fleurs dans les cheveux. Tandis qu'elles oscillaient sur une musique obsédante de flûtes et de xylophones, recourbant leurs longs doigts souples en arrière jusqu'à toucher leurs poignets, les spectateurs se turent, captivés par la grâce et la beauté sensuelle de ces femmes.

Phaulkon songea avec nostalgie à sa première rencontre avec Sunida. Il se demanda quels ravages sa présence aurait pu causer parmi ces Français de plus en plus joyeux. Ils l'auraient sans doute regardée bouche bée, comme il l'avait fait lui-même plusieurs années auparavant, avant d'adopter les manières siamoises. Dieu merci, il avait respecté les coutumes locales et n'avait inclus aucune femme dans le banquet de ce soir. Cette foule bruyante les aurait lorgnées et se serait conduite d'une manière si voyante qu'elle aurait choqué les mandarins soucieux de l'étiquette, ce qui n'aurait guère fait avancer la cause des Français. Il regarda discrètement autour de lui. Même à cette heure, les rangées de mandarins assis en tailleur parlaient à voix basse pour éviter de profaner l'atmosphère. Calmes et dignes, ils sirotaient de l'eau ou du jus de citron vert, s'abstenant de tout breuvage alcoolisé. Chaque fois qu'ils se sentaient observés par un Français, ils souriaient avec courtoisie et inclinaient la tête. Phaulkon songea que son peuple d'adoption était vraiment plus raffiné. A côté de Desfarges et de Cébéret, dont les formes rebondies débordaient de leur petit tabouret, les mandarins paraissaient gracieux, discrets et à coup sûr plus agréables à regarder.

Était-il devenu si siamois que même les plus distingués des Européens lui semblaient désormais grossiers ? Phaulkon les observa : tout au long du copieux spectacle, ils discutèrent avec volubilité, dévisagèrent sans vergogne et burent sans compter jusqu'au moment où les mandarins prirent poliment congé et lui laissèrent le soin de convaincre les Français en goguette de regagner leurs quartiers pour la nuit.

17

Le silence s'établit lorsque le général Petraja se leva pour parler. Son apparence juvénile et son physique d'athlète démentaient ses cinquante ans. Son beau visage n'avait pratiquement pas de rides et son corps aucun embonpoint apparent. Bien qu'il fût petit et solidement charpenté, on lui

prêtait l'agilité d'un chat.

Avant de prendre la parole, Petraja dévisagea un par un les membres de l'assemblée. Ce n'était pas un grand groupe ; ils n'étaient que cinq assis en cercle, les jambes en tailleur. A sa droite se trouvait Kosa Pan, l'hôte du jour, dont l'expérience de première main des nouveaux envahisseurs farangs était sans prix. A son côté étaient accroupis Abdullah Mafid et son frère Mohammed, barbus et vêtus de robes musulmanes, tous deux d'anciens mandarins en disgrâce depuis l'écrasement de la révolte des Macas-sars, leurs frères maures. Le roi les avait déchus de leur rang, les laissant aigris et désargentés. Mais comme ils étaient particulièrement utiles à la cause, Petraja et Kosa Pan les soutenaient financièrement. Ils faisaient office d'intermédiaires essentiels avec leurs frères musulmans du Sud, également aigris par la perte de leur monopole historique sur le commerce dans le golfe. C'était à leurs frères d'Ayuthia que les musulmans mécontents du Sud envoyaient leurs dépêches *via* leur chef, Selim Yussuf. A chaque réunion, les derniers événements choquants de Mergui étaient divulgués à l'assemblée.

A côté des frères étaient assis deux officiels siamois qui n'étaient connus que sous les noms de Somboon et Virawat. C'étaient tous deux des émissaires des moines, plus précisément du puissant supérieur de Louvo qui, disait-on, avait l'oreille du patriarche suprême. Les émissaires n'étaient pas revêtus de la robe safran comme les autres moines, car ils n'étaient que des laïcs liés de près à la hiérarchie bouddhique. Il n'aurait guère été approprié que le vénérable supérieur apparût en personne à une telle réunion. Il avait néanmoins assuré Petraja que ses représentants étaient entièrement dignes de confiance et ne rendraient compte qu'à lui. C'était la première fois qu'ils apparaissaient en telle circonstance à la suite d'une requête de Petraja auprès du supérieur. Le puissant clergé bouddhiste, vénéré par le peuple, était de plus en plus inquiet des méthodes agressives de l'église chrétienne, et faisait partie intégrante du plan d'ensemble du général, dominé par son ambition ultime qui était d'accéder un jour au trône de Siam.

Après avoir parcouru des yeux l'assemblée, Petraja commença son discours :

« Honorables collègues, vous savez tous que notre Pra Klang a livré le fort de Bangkok à l'armée farang en visite. Je n'ai guère besoin de vous dire que Bangkok, situé comme il l'est près de l'estuaire du grand Menam Chao Phrava, tient lieu d'yeux et d'oreilles à notre nation. De telles concessions ne sont pas nouvelles dans l'histoire, elles sont simplement nouvelles dans l'histoire du Siam. Mais nous pouvons tirer des leçons de l'histoire des autres nations. Celle-ci a montré que chaque prince oriental qui a choisi cette voie est devenu le vassal de l'Etat européen auquel il avait offert sa fatale hospitalité. Nous qui avons conservé si longtemps notre indépendance,

pourquoi devrions-nous sciemment perdre cette liberté en échange des chaînes des Français ? Car dépendre d'une autre nation n'est rien d'autre que de l'esclavage. Regardez autour de vous, mes Seigneurs. Les Macassars sont venus chercher refuge sur nos rives. Pourquoi ? Parce que les Hollandais, prétendant n'être intéressés que par le commerce, s'étaient rendus maîtres de leur patrie aux Célèbes. Regardez partout où les Portugais, les Espagnols et les Hollandais sont bien installés aujourd'hui, et demandez-vous : qu'est-il arrivé aux princes de ces pays ? Où sont passés les souverains autochtones ? Ce sont des marionnettes, mes Seigneurs, et leurs sujets des esclaves.

« Nous avons entendu de grandes choses au sujet du roi de France, mais notre roi n'est-il pas également un souverain juste et puissant ? Nous avons entendu parler de la voie chrétienne vers Dieu, mais sommes-nous las de notre propre foi ? Je vous le demande, mes Seigneurs, n'avons-nous pas assez d'ingénieurs pour nous construire de beaux temples et assez de soldats et de bateaux pour aller jusqu'en France ? Pourquoi ne les envoyons-nous pas dans leur ville appelée Paris, pourquoi ne faisons-nous pas occuper leurs forts par nos soldats et construire des temples bouddhistes par nos architectes, pourquoi ne leur prêchons-nous pas les sermons de notre guide ? Parce que le roi de France et les mandarins français ne voudraient pas en entendre parler. Pourtant, nous avons accueilli l'étranger sur notre sol. Nous l'avons invité à partager notre riz et autorisé à prêcher sa foi. Tout cela est bien. Les lois de l'hospitalité n'en exigent pas moins. Mais devons-nous maintenant lui livrer nos villes et laisser ses troupes les occuper ? Bientôt nous n'aurons plus à chercher ce que nous pourrions lui donner, car il aura tout pris. Mes Seigneurs, je vous le dis : le Siam aux Siamois ! »

Petraja s'interrompit pour laisser à ses paroles le temps de faire leur effet. Il parcourut du regard le groupe clandestin qu'unissaient la haine des farangs et la détermination à voir expulsés du sol siamois jusqu'au dernier leurs prêtres puants, leurs commerçants et leurs soldats. Le groupe était petit : il était dangereux de recruter d'autres membres, car ces derniers pourraient trouver plus d'avantages à révéler le complot à Sa Majesté qu'à s'y joindre. Mais il était assez puissant.

Petraja remercia l'assemblée de son attention et invita Kosa Pan, recrue la plus récente et la plus éminente du groupe, à prendre la parole.

Kosa regarda à son tour les visages qui se tournaient, pleins d'espoir, vers lui. Sa méfiance à l'égard de tous les farangs et son aversion pour les Français en particulier n'avaient fait que croître depuis son retour ignominieux au Siam. Il avait été piqué au vif par un avertissement du Pra Klang qui lui exprimait son mécontentement devant son absence au banquet donné à Bangkok en l'honneur de la délégation française. On l'avait informé qu'il s'agissait d'un

manque-ment grave à l'étiquette, au moment où Sa Majesté avait clairement défini la politique du pays : montrer la plus grande courtoisie envers les visiteurs. Son absence avait été très remarquée, elle avait fait lever plus d'un sourcil et conduit à des demandes d'explication répétées de la part des ambassadeurs français. Kosa bouillait de rage. Ce bêcheur de Pra Klang avait en fait eu le culot de conseiller au roi de réduire le nombre de ses marques de dignité et de le rétrograder à la deuxième classe des mandarins ! Son chapeau conique n'avait plus que deux anneaux. Il avait été publiquement humilié dans son propre pays par un farang !

« Mes Seigneurs, dit-il en refrénant son émotion, notre honorable président a bien exprimé les choses. Il ne me reste guère qu'à vous parler de mon expérience personnelle des farangs français avec lesquels j'ai passé un an dans leur capitale, Paris. C'est une ville aussi grande qu'Ayuthia ; ses monuments et ses temples ne manquent pas de beauté une fois que l'on s'est habitué à l'étrangeté de leurs formes. Leurs maisons sont construites en pierre au lieu de bois et ne peuvent pas être démontées et reconstruites ailleurs comme les nôtres. Leur principale rivière, la Seine, n'est qu'un ruisseau en crue comparé à notre grand Chao Phraya, et ils n'ont guère de canaux mais disposent à la place d'étroites rues pavées. Pour le transport, ils utilisent des voitures tirées par des chevaux au lieu de bateaux. La rigueur de leur climat et la dureté du revêtement de leurs rues forcent tout le monde, hormis les plus pauvres, à porter aux pieds ce qu'ils appellent des souliers. J'ai vu là-bas une pauvreté extrême, comme aucune administration bouddhiste n'en tolérerait ; cependant, pour être juste, je dois signaler que la rigueur de leur saison froide fait qu'ils ont des besoins beaucoup plus importants que les nôtres. Il leur faut plusieurs épaisseurs de vêtements et beaucoup de bois pour avoir chaud, et des abris bien plus grands pour sur-vivre aux vents glacials. Pendant la saison la plus terrible, les eaux de leurs rivières durcissent de telle sorte qu'on peut marcher dessus. La pluie devient blanche et le sol se couvre d'une substance appelée neige, qui est trop froide pour que l'on puisse même la toucher. Ils ne peuvent pas se laver dans la rivière comme nous le faisons plusieurs fois par jour, car l'eau est trop froide, ils ne peuvent pas accrocher leur panung au soleil pour le faire sécher, car le soleil ne chauffe pas leur pays comme le nôtre. » Le nez de Kosa se plissa de dégoût. « Par conséquent, les pauvres prennent rarement des bains, tandis que les riches s'inondent de parfums pour cacher leur mauvaise odeur.

« Non, mes Seigneurs, ces gens ne connaissent pas comme nous le bonheur d'une vie facile. Peut-être est-ce la raison pour laquelle ils essaient de conquérir d'autres pays. Ils passent leur temps à faire la guerre, mais même leurs guerres sont différentes des nôtres. Ils se battent pour tuer et non comme nous pour capturer des esclaves. Ils utilisent des armes à feu et des chevaux au lieu de harpons et d'éléphants, et, là où après un combat acharné nous

pourrions trouver dix morts sur le champ de bataille, ils en massacrent des milliers. Et alors que notre gracieux roi ne mobilise ses hommes qu'en cas de nécessité, leur roi Roui a une armée permanente de deux cent mille hommes, la plus importante d'Europe. »

Kosa s'interrompt et ses yeux noirs s'étrécirent. « C'est une partie de cette grande armée, mes Seigneurs, qui a débarqué sur nos rives. Nous ne devons pas sous-estimer sa force, ni la bassesse de ses intentions. On ne fait pas entrer un crocodile affamé par la porte de devant. Et si ces gens nous sont inférieurs sur le plan spirituel, ils nous sont supérieurs en matière de science et d'armement. Vous pouvez être sûrs que ces farangs sont ici dans un but précis et que ce but n'est pas pacifique. Bien que j'aie été reçu en France avec beaucoup de faste et de curiosité en ma qualité de représentant du Seigneur de la Vie, j'ai discerné sous toutes ces politesses et ce protocole les vrais desseins de la France : soumettre notre nation bien-aimée à la volonté du roi Roui et remplacer la doctrine bouddhiste par la foi chrétienne. C'est vers l'insidieux Pra Klang qu'ils se tourneront pour cette tâche : ils sont venus à lui chargés d'honneurs, de présents, de médailles et même d'un titre de mandarin de France. »

Kosa Pan tourna son attention vers les représentants du vénérable supérieur. « La foi farang est une foi avide, qui ne tolère pas les autres croyances comme la nôtre, qui n'aura pas de cesse qu'elle n'ait forcé tout un chacun à suivre sa voie étroite vers Dieu. Aucune autre croyance ne peut vivre à son côté. »

Le silence qui s'ensuivit fut interrompu par Vira-wat : « Je ne suis pas un soldat, mes Seigneurs, mais comment cinq cents hommes peuvent-ils prendre un pays tout entier en otage ?

— Peut-être ne le peuvent-ils pas, répondit Petraja, mais tant qu'ils sont les invités de Sa Majesté personne n'osera lever le petit doigt contre eux. Nous n'avons pas d'autre choix que de ronger notre frein. En attendant nous devons commencer à poser les jalons de leur prochain départ. »

Somboon, le plus âgé des deux représentants du clergé, se tourna vers Kosa Pan. « Nous transmettons vos réflexions à notre vénéré supérieur, Votre Excellence. Je suis sûr que Sa Sainteté, le patriarche suprême, sera très intéressée d'apprendre ce que vous avez à dire. »

C'était précisément ce que le général Petraja avait espéré entendre. Sa Majesté mise à part, personne dans le pays n'exerçait une influence plus grande que le patriarche suprême de la foi bouddhiste. Il était le seul mortel à n'être pas obligé de se prosterner en présence du roi.

Petraja inclina respectueusement la tête en direction des deux officiels et se tourna vers les Maures.

« Dites-moi, mes Seigneurs, quelles nouvelles avez-vous de vos frères dans le Sud ? »

Abdullah Mafid gratta son épaisse barbe noire. « Les nouvelles ne sont pas bonnes, Votre Excellence. Le Shahbandar farang a pris la loi entièrement en main. Nos frères rapportent qu'il se conduit en despote qui n'a de comptes à rendre à personne tandis que ses pirates continuent d'ecumer le golfe du Bengale au nom du Siam. Les membres du conseil des Cinq sont trop effrayés pour s'opposer à lui et apposent humblement leur sceau sur ses décisions. Le gouverneur farang, hébété par le vin et les femmes, n'intervient pas non plus. Le Shahbandar va même désormais jusqu'à collecter les impôts de la province en son nom.

— Pour vous montrer à quel point les choses se sont détériorées », ajouta Mohammed, dont les gros yeux ronds brillaient d'indignation au-dessus de son nez pointu, « j'ai reçu un rapport de Selim Yussuf disant que la nouvelle tactique du Shahbandar consiste à faire figurer une série de travailleurs fantômes sur la liste du personnel du Trésor et à verser leur salaire directement dans sa poche.

— En avons-nous des preuves, Mohammed ? demanda Petraja. Et savons-nous si le Pra Klang est impliqué ?

— Nous savons que c'est le cas, Votre Excellence, mais comme d'habitude nous n'en avons pas de preuve tangible, répondit Mohammed avec amertume. Nous ne savons pas non plus jusqu'à quel point le Pra Klang est impliqué. Mais, même s'il ne l'était pas, il soutiendrait sûrement son camarade.

— Bien que je méprise l'homme, observa Petraja, je crois qu'il est trop malin pour tremper dans un plan si évident.

— Pourquoi ne pouvons-nous pas simplement informer le Seigneur de la Vie de ce qui se passe ? » demanda Virawat.

Petraja lança un coup d'œil à Kosa et lui indiqua d'un signe de tête à peine perceptible qu'il souhaitait le voir répondre.

« C'est la chose par excellence que nous ne pouvons pas faire, Virawat, du moins tant que nous n'avons pas accumulé suffisamment de preuves. » Kosa jeta un regard prudent en direction de Petraja avant de poursuivre : « Voyez-vous, l'engouement de Sa Majesté pour son Pra Klang est tel que toute critique

contre lui serait mise sur le compte de l'amertume du général Petraja pour n'avoir pas été nommé lui-même à ce poste. »

Il y eut un silence embarrassé. Petraja contempla brièvement ses pieds. Puis il releva la tête d'un air hautain et s'adressa une fois de plus à l'assemblée.

« Mes Seigneurs, bien que des troupes farangs tiennent garnison dans nos forts, bien qu'un farang soit Premier ministre de notre ancienne nation souveraine, bien que les prêtres farangs jouissent de privilèges spéciaux et que le bruit coure que Sa Majesté elle-même envisage d'embrasser la foi farang, nous vaincrons. Nous rassemblerons les preuves, ferons courir des bruits et sèmerons la discorde partout où ce sera possible, jusqu'à ce qu'il y ait suffisamment de chaos dans le pays pour obliger le Pra Klang à renoncer à son projet d'accueillir des farangs sur notre sol. Dans l'immédiat, nous nous occuperons du Shahbandar renégat de Mergui. Il faut démasquer cette canaille et lui donner une bonne leçon. » Le général regarda Mohammed. « Il semble clair à mes yeux que Selim Yussuf est l'homme qu'il nous faut. Voulez-vous vous en occuper, Mohammed ?

— Vous pouvez compter sur moi, mon général.

— Bien. En attendant, que la discorde et le chaos soient notre mot d'ordre ! » Il se leva. « Et maintenant nous ferions mieux de nous séparer avant que notre absence à nos postes n'éveille des soupçons inutiles. »

18

Le lendemain du banquet de gala, La Loubère retourna au fort de Bangkok où l'attendait une équipe distinguée de lettrés siamois. Il était accompagné par les officiers supérieurs qui avaient été invités à assister aux cérémonies officielles et par Cébérét qui devait s'atteler à la tâche d'y installer un comptoir français. Le roi partit pour Louvo sur la barque royale en compagnie de sa nouvelle garde du corps française placée sous les ordres du commandant Beauchamp. Ils devaient occuper leur nouveau poste au palais aussi longtemps que Sa Majesté choisirait d'y résider.

De tous les dignitaires français qui avaient assisté aux festivités, seul le général Desfarges restait désormais à Ayuthia. Il s'était réjoui de la suggestion de Phaulkon qui l'avait invité à rester une journée de plus pour visiter la ville et examiner le plan de la cité avant de rejoindre la garnison à Bangkok. Seul un aide de camp était resté à son côté.

C'était l'occasion que Phaulkon attendait. Il allait pouvoir divertir le Français en toute discrétion, à l'abri des yeux fureteurs de ses officiers.

Le général Desfarges rêva beaucoup cette nuit-là. Il s'était couché fatigué au terme d'une longue mais fascinante journée passée à explorer Ayuthia. Le somptueux dîner qui avait suivi avait été gracieusement présidé par la charmante dame Maria. Phaulkon avait à coup sûr une excellente table. Levêque d'Héliopolis, du séminaire jésuite, y avait également assisté et la conversation avait été animée. La dernière chose présente à son esprit, avant qu'il ne s'endormît, avait été l'image souriante de son hôtesse.

Il rêva de banquets, d'armées, de conquêtes, de gloire et aussi de dame Maria qui lui souriait : le dîner était fini, les invités étaient partis, et ils étaient restés seuls tous les deux. Elle l'entraînait hors de la salle de banquet d'un mouvement lent et glissant, et il la suivait en s'émerveillant de sa grâce. Puis le visage de Phaulkon, furieux et tendu, apparaissait à la tête d'une immense armée et lui bloquait le chemin. Phaulkon donnait un ordre et dix mille soldats siamois le visaient de leur lance. Phaulkon hurlait un autre ordre et ils lançaient leurs armes. Les lances volaient vers lui à une vitesse incroyable et se dirigeaient vers son visage, sa poitrine, son ventre, son bas-ventre !

Desfarges hurla et se réveilla en sursaut, assis sur son lit. Il transpirait abondamment. Dieu merci, ce n'était qu'un rêve !

Il se rallongea. Puis il retint sa respiration. Il était sûr d'avoir entendu un léger bruissement. Il l'entendit de nouveau. Cela venait de l'autre extrémité de la pièce. Il plissa les yeux pour mieux voir. Un rai de lumière filtrait sous les portes lambrissées qui menaient au jardin. C'était juste assez pour qu'il distinguât la silhouette d'une jeune fille accroupie tenant à la main un balai en forme d'éventail. Il cligna des yeux. Elle était en train de balayer la pièce ! Quelle heure étrange elle avait choisie... Ce devait être l'aube. Peut-être la coutume voulait-elle que les chambres soient impeccables avant que les invités ne se réveillent. Il resta allongé et fixa le plafond. Son oreille décela un bruit similaire de l'autre côté. Il tourna la tête et distingua une autre silhouette féminine qui s'avavançait à croupetons en balançant régulièrement un balai de rotin.

Il se mit sur un coude. A ce moment précis, une troisième silhouette qu'il n'avait pas encore remarquée émergea de l'ombre et s'approcha à pas de loup de la fenêtre. Elle ouvrit le volet de bois et y inséra une tige de bambou pour le maintenir en place. Lorsqu'elle se retourna, la lumière éclaira son torse nu et mit en valeur ses seins délicatement arrondis. Il se délecta à les regarder. Un peu de lumière entraînait maintenant dans la pièce par la fenêtre ouverte. La jeune femme lui lança un regard.

Elle dit quelque chose aux autres filles et l'une d'elles lui tendit un linge. Elle s'avança à croupetons vers son lit et lui sourit timidement. Elle examina son

front et se mit à le tapoter doucement avec son linge. Il eut une sensation de fraîcheur et d'humidité et lui en fut reconnaissant. Il souhaitait qu'elle ne s'arrêtât jamais. Elle ne portait qu'un simple panung, et ses jeunes seins, alors qu'elle se penchait pour éponger son visage et son cou avec des gestes doux et attentifs, se trouvaient à une proximité terriblement tentante de sa bouche. Soudain, elle parut remarquer les marques de transpiration sur sa chemise de nuit blanche. Elle poussa un petit cri et parla aux autres filles. Lâchant leur balai, elles prirent chacune un linge qu'elles trempèrent dans un seau d'eau. Elles vinrent se joindre à elle et toutes trois se mirent à inonder son corps transpirant, soulevant sa chemise de nuit au fur et à mesure.

Desfarges soupira involontairement. C'était une sensation extraordinairement sensuelle. Un instant, il se demanda s'il n'était pas encore en train de rêver. Une onde d'excitation l'envahit : à son grand embarras, il sentit qu'il avait une érection. Il ne savait que faire pour la cacher. Mais plus elles l'épongeaient, plus son désir augmentait. Il eut soudain honte de son obésité. Ces gens étaient tous si fluets et si délicats ! Si seulement il pouvait être de nouveau jeune et fringant. Peut-être aurait-il plu à l'une d'elles. Il aurait été d'ailleurs bien en peine de choisir l'une plutôt que l'autre. Puis il se réprimanda d'avoir de telles pensées. C'étaient des servantes affectées à sa chambre, un point, c'est tout.

Elles continuaient à lui éponger le corps, absorbées par leur tâche et se contentant d'éviter la région de l'aîne. Elles ne pouvaient pas ne pas avoir remarqué son désir qui ne donnait aucun signe de faiblesse, mais elles semblaient ne pas s'en apercevoir. Finalement, leur tâche une fois finie, elles le saluèrent respectueusement et reprirent leur balai.

Très excité, il les regardait et envisageait tous les angles d'approche possibles. Il aurait voulu qu'elles recommencent tout depuis le début. Son corps était en feu. Il lui suffirait de rassembler son courage et de demander à l'une d'entre elles. Mais quoi ? Et comment ? Quelle sorte de langage des signes utiliserait-il ? Que se passerait-il si elles riaient de lui et dénonçaient sa conduite à leur maîtresse, madame Maria ? Pensez donc, loger sous son toit, profiter de son hospitalité et essayer de séduire ses servantes ! Lui, un maréchal de France !

Les filles continuaient leur tâche domestique et balayaient avec zèle le moindre recoin de la pièce. Puis, apparemment fatiguées, elles firent une pause. L'une d'elles passa un bras sur son front et dit quelque chose aux autres. Elle semblait transpirer. Ses amies allèrent chercher quelques linges et, pendant que l'une se tenait à son côté, l'autre se mit à lui éponger le visage et le cou. Puis elle la tourna et lui épongea le dos. A ce moment, l'autre fille s'avança et se mit à lui laver doucement les seins et le ventre avec son linge

mouillé.

Il contemplait, fasciné, les filles qui se frottaient mutuellement chacune à son tour. Elles travaillaient ensemble avec des mouvements lents et gracieux. C'était la chose la plus érotique qu'il eût jamais vue. C'est tout juste s'il put s'empêcher de crier.

Il se redressa dans son lit, appuya sa tête contre le cadre en rotin et les regarda sans vergogne. Elles continuèrent pendant un certain temps sans paraître remarquer sa curiosité. Puis elles se retournèrent et lui sourirent, d'un sourire plein de promesses. A sa grande stupéfaction, les filles se mirent à se dénouer mutuellement leur panung jusqu'à se trouver toutes trois nues devant lui. Tandis que celle du milieu restait debout, les deux autres se courbèrent de chaque côté et commencèrent à éponger les parties qui avaient été couvertes par le panung. Dès qu'elle fut propre, une autre fille prit sa place au centre.

Desfarges transpirait de nouveau abondamment. Il regardait, incapable de s'arracher à la contemplation de cette scène. Quand elles eurent toutes trois fini, elles lui firent face comme en quête d'instructions pour la prochaine étape. Elles se tenaient là, jeunes corps terriblement tentants et provocants. Il lança les bras dans leur direction et gémit. Lentement, elles s'approchèrent du lit en souriant. Elles lui levèrent les bras et lui passèrent sa chemise de nuit par-dessus la tête. Quand il put voir à nouveau, une des filles avait disparu. Il chercha rapidement autour de lui, mais on ne la voyait nulle part. Comme c'était bizarre ! Tant pis, il restait encore deux de ces voluptueuses créatures. De quoi se plaignait-il ?

Leur sourire était si amical et leurs gestes si naturels qu'il ne tarda pas à ne plus avoir honte de sa nudité et même de son obésité. Elles semblaient regarder son gros corps comme s'il eût été Adonis en personne. Elles le traitaient avec une attention si tendre qu'il se mit bientôt à penser qu'il l'était effectivement. Elles le firent s'allonger doucement sur son lit jusqu'à ce qu'il fût bien à plat. Puis elles le lavèrent de nouveau de la tête aux pieds, en s'attardant cette fois fort longuement sur les parties les plus sensibles de son corps. Elles essuyèrent son entrejambe avec un soin extrême et en s'interrompant chaque fois qu'elles sentaient que son excitation allait déborder. Elles avaient un troublant sens du rythme. Elles savaient exactement quand s'arrêter. Délicatement, comme si elles maniaient de la porcelaine ancienne, elles lavèrent ses organes génitaux et contemplèrent avec admiration les dimensions de son désir. Il avait l'impression d'être quelqu'un de très spécial.

Elles s'agenouillèrent de chaque côté de lui et frottèrent sa peau avec de l'huile parfumée, provoquant dans tout son corps des picotements agréables. Puis

elles se frottèrent avec la même huile en s'aidant mutuellement à atteindre les parties difficiles. Il se délectait à regarder les lignes sinueuses de leurs corps et le brun olivâtre de leur peau. Jamais encore il n'avait connu une telle extase dans l'anticipation.

Huilées de la tête aux pieds, les deux filles se glissèrent à califourchon sur lui en se déplaçant le long de son corps comme des serpents, l'allumant et le caressant, leurs doigts semblant pénétrer dans le moindre pore de sa peau. D'extase, il ferma les yeux.

Juste au moment où il pensait avoir atteint le summum de la volupté, une nouvelle onde de plaisir l'envahit qui se diffusa à travers tout son corps. D'abord, il ne comprit pas ce qui se passait : les deux filles étaient à califourchon sur lui, mais on lui caressait, de façon très érotique, l'arrière-train et le scrotum par-dessous à l'aide de plumes. Bon Dieu ! C'était la troisième fille. Il devait y avoir une sorte de compartiment qui s'ouvrait sous le lit. De quel incroyable raffinement ces filles faisaient preuve ! Elles pourraient certainement en remontrer aux Occidentales. Elles semblaient être partout à la fois, le provoquant, l'enchantant, le mettant au supplice jusqu'à ce que l'extase prolongée atteignît le seuil de la douleur et que son corps ne pût plus y tenir.

Il sentit qu'une des filles l'enfourchait, tandis que la deuxième offrait ses seins à sa bouche vorace et que par-dessous la danse des plumes se faisait frénétique. Poussant un cri irréprensible, il explosa, ne sachant pas au juste s'il quittait le monde réel ou celui de son rêve.

« Terre, terre ! » cria la vigie tout en haut du mât de la svelte frégate. Derrière lui, le pavillon rouge et bleu du bateau flottait dans la brise.

Le cri atteignit les oreilles de Thomas Ivatt et lui réchauffa le corps. En quelques instants il fut sur le pont, impatient d'avoir un premier aperçu de son Siam bien-aimé. Au loin, dans le soleil de la fin d'après-midi, les contours de dizaines d'îles avec leur chapelet de plages blanches et leur eau turquoise transparente se découpaient sur la mer azurée comme de fières sentinelles. L'archipel de Mergui offrait une vue à couper le souffle. Derrière les îles se trouvait le port de Mergui, et à quelques milles en amont s'étendait l'ancien comptoir de Tenasserim, fondé en 1373 par les Siamois, après le transfert de leur capitale de Sukhotai vers le sud, à Ayuthia.

Comme les premiers marins européens, les Portugais, avaient dû s'émerveiller à cette vue ! se dit Ivatt à mesure que le groupe d'îles recouvertes de collines boisées se rapprochait. Vasco de Gama avait changé la face du monde en cette année fatidique de 1497 où il avait pour la première fois doublé le cap de Bonne-Espérance et ouvert un autre continent aux vastes richesses et d'une

immense diversité de cultures anciennes : l'Asie. C'est alors que Venise, la reine occidentale des mers, s'était vu détrôner. La découverte portugaise avait révolutionné l'histoire politique, commerciale et sociale de toutes les nations asiatiques à mesure que les puissances européennes faisaient assaut de cupidité et de convoitise pour conquérir une partie de leurs rives lucratives.

Presque deux siècles plus tard, la puissance du Portugal était en déclin. La Compagnie anglaise des Indes orientales, dont les bastions jalonnaient les voies commerciales maritimes de la Perse au golfe du Bengale, rivalisait avec la Compagnie néerlandaise des Indes orientales dont le siège se trouvait à Batavia, dans l'île de Java, et qui défendait un empire néerlandais tentaculaire.

Ivatt frissonna. Dire qu'une guerre entre l'Angleterre et le Siam, impensable il y a seulement un mois, était maintenant une réelle possibilité, sans parler de la guerre entre l'Angleterre et les Provinces-Unies ! Il faudrait traduire Coates en justice et dédommager entièrement Demarcora, Golconde et les Hollandais. Mais Phaulkon y consentirait-il ? Les sommes impliquées n'étaient guère sans conséquence. Comment Phaulkon les justifierait-il au roi ou motiverait-il une telle saignée du Trésor siamois ? Réglerait-il les dommages sur ses vastes ressources personnelles ? Le roi accepterait-il jamais l'humiliation, la perte de prestige entraînées par le fait de devoir reconnaître la conduite dégradante d'un officier de marine à son service ?

Quoi qu'il advînt, Ivatt savait qu'il lui fallait rejoindre Phaulkon à Ayuthia le plus vite possible. Avec son génie pour la diplomatie, il trouverait peut-être une solution.

Ivatt avait traversé le golfe en un temps record de dix-neuf jours, grâce à la rapide frégate fournie par Yale. Il s'arrêterait à Mergui juste le temps d'organiser son transport par voie de terre — canoës, porteurs, éléphants — et pour voir quels renseignements supplémentaires il pouvait glaner sur les activités de Samuel White. Des rumeurs devaient certainement circuler à Mergui. Deux jours lui suffiraient et, si les pluies avaient cessé, il pourrait faire le trajet jusqu'à Ayuthia en dix ou douze jours.

Le littoral au-delà des îles était désormais visible. Au moment où la frégate doublait une grande île en fer à cheval parsemée de cascades étincelantes, Ivatt fut cloué sur place. A tribord, à l'abri d'un golfe majestueux, un beau trois-mâts était à l'ancre. Sa forme avait quelque chose d'étrangement familier. Comme il battait pavillon siamois, il était possible qu'il l'eût déjà vu à Madapolam. Mais quelque chose le gênait. Il ne pouvait en détacher ses yeux. A en juger d'après l'activité régnant à bord, il venait juste d'arriver.

« Quelle merveille, n'est-ce pas, monsieur ? » Le lieutenant Simpson

s'avançait vers lui sans se presser. Il leva sa longue-vue et siffla entre ses dents.

« Pouvez-vous lire son nom ? demanda Ivatt.

— J'étais justement en train de regarder, monsieur, mais les lettres semblent effacées. Très bizarre. On s'attendrait à ce qu'un bateau de ce calibre soit plus soigné.

— Vous permettez ? »

Ivatt lui emprunta son instrument. Les lettres étaient bel et bien obscurcies, presque invisibles. Il plissa les paupières. Il semblait y avoir deux mots. Puis le vent fraîchit et l'angle de vision changea. Le soleil couchant illumina ce qui restait du nom. Ivatt retint son souffle. On apercevait juste le mot « *Nouvelle* ». Il y avait un autre mot qui semblait avoir été effacé. Son cœur battit plus vite. Bien sûr qu'il connaissait ce bateau, même s'il ne l'avait vu qu'une seule fois, et de nuit. C'était *La Nouvelle-Jérusalem* ! Coates devait être complètement fou pour l'avoir conduit à Mergui. Il avait assurément mis le temps pour arriver jusqu'ici. Qu'avait-il fait dans l'intervalle ? Ivatt frémit rien que d'y penser. Il jeta un dernier regard au grand navire marchand, puis descendit rassembler les quelques effets que Yale lui avait donnés.

Le soleil déclinant illuminait les toits en chaume des étals et les vendeurs criaient leurs dernières offres de la journée quand Ivatt gravit l'étroit chemin sinueux qui montait à la spacieuse maison du maître du port. Il portait en bandoulière son modeste balluchon. Bientôt, quelque peu essoufflé, il atteignit le sommet de la colline. Il contempla, fasciné, la grande courbe des îles qui, tels des bijoux incrustés dans la mer turquoise, s'étendait jusqu'à l'horizon orangé. Ça et là, on voyait un nuage teinté de rose. Derrière lui, au sommet d'une autre colline élevée, se dressait une pagode bouddhiste dont le décor à la feuille d'or scintillait sous les derniers rayons du soleil.

Ivatt s'arrêta devant un haut portail et fit résonner un gong de bois attaché à l'un des poteaux. A travers une fente du treillis, il aperçut un Européen de haute taille émerger de la maison et traverser le jardin bien entretenu dans sa direction. L'herbe venait d'être coupée ; une tonnelle de bougainvillées et de fuchsias aux couleurs vives conduisait à la maison. Le portail s'ouvrit et un homme dégingandé, échevelé, l'observa de ses yeux d'un gris intense avec un mélange de curiosité et de suspicion. « Puis-je vous aider, monsieur ? » Remarquant le regard d'Ivatt, il passa nerveusement une main dans sa tignasse châtain. Ivatt ne connaissait pas cet homme, mais il avait le même genre d'accent que Yale.

« Je suis venu voir le seigneur White. Je m'appelle Thomas Ivatt. »

L'homme se raidit. « Ivatt ? Le seigneur Ivatt ? Votre nom m'est familier par les dépêches, mon Seigneur. » Il lança un regard plutôt étrange à Ivatt avant de s'incliner. « Francis Davenport à votre service, monsieur. Je suis le secrétaire du seigneur White. Voulez-vous me suivre, s'il vous plaît ? »

Davenport le conduisit jusqu'à la porte de la maison principale qui donnait sur une vaste antichambre meublée de chaises de bambou et d'une longue table en rotin. Des voix émanaient d'une pièce voisine.

« Le seigneur White a un visiteur, monsieur. Comme M. Yale vient d'arriver, je ne sais pas combien de temps cela va durer. Puis-je vous apporter des rafraîchissements en attendant ?

— M. Yale ? demanda Ivatt. De quel M. Yale s'agit-il ?

— De M. Thomas Yale, monsieur, le jeune frère du gouverneur du fort St George. Il revient juste d'Ayu-thia. Nous l'avons aussi reçu à l'aller, il y a environ un mois. »

Ivatt se souvint qu'Elihu Yale lui avait dit qu'il avait envoyé son frère à Ayuthia avec une importante cargaison de rubis commandés par Phaulkon pour Sa Majesté le roi. Thomas Yale s'en retournait sans doute à Madras.

« Le capitaine Coates serait-il par hasard à Mergui ? demanda Ivatt avec un air de ne pas y toucher. J'ai des messages pour lui de la part d'amis de l'autre côté du golfe. »

Davenport hésita. « Euh, je crois bien, monsieur. Je suis sûr que le seigneur White pourra vous en dire plus. » Il se dandinait d'un pied sur l'autre comme si le sujet était en quelque sorte malsain. « Voudriez-vous du thé, monsieur ? Ou peut-être quelque chose de plus fort ?

— Je prendrai volontiers du thé, merci. »

Davenport s'inclina et quitta la pièce. Ivatt s'assit

sur une des chaises en bambou et contempla le mur devant lui, orné de dessins de bateaux dans de simples cadres en bois. Sans doute les bateaux de la flotte royale siamoise sous le commandement du Shahbandar, songea-t-il. Des voix lui parvinrent à nouveau. Elles semblaient filtrer de l'autre côté du mur où étaient accrochés les dessins. De temps en temps, une phrase était audible.

« Des rubis de qualité inférieure ? » C'était la voix de White, exprimant la surprise. Ivatt tendit l'oreille pour saisir le reste, mais la réponse fut indistincte. Il y eut un long marmonnement, puis :

« Ça, c'est trop fort ! Allez-vous rembourser l'argent ? » C'était de nouveau la voix de White. Elle semblait mieux porter que celle de son visiteur.

Ivatt traversa la pièce à pas de loup pour écouter.

« Le seigneur Phaulkon... chaque penny rendu... les rubis... étaient avec moi. » C'était la voix de Yale cette fois. Ivatt reconnut les mêmes intonations chantantes que celles de son frère Elihu.

Ivatt jeta un coup d'oeil à la porte. Aucun signe de Davenport, ni de son thé. Il colla son oreille contre le mur pour saisir les mots.

« Mais les rubis étaient-ils vraiment faux ? demandait White.

— Non ! » s'écria Yale. Ivatt entendait mieux l'Américain désormais. « Le seigneur Phaulkon a prétendu que les conseillers du roi les avaient refusés parce qu'ils étaient de qualité inférieure. Entre vous et moi, Samuel, je pense que le Barcalon cherche à discréditer mon frère. Ils ne s'aiment guère, vous savez. De toute façon, Phaulkon a refusé les rubis au nom de Sa Majesté et demande à être remboursé intégralement. »

Ces deux-là ont assurément l'air d'être en termes très intimes, se dit Ivatt en pressant un peu plus son oreille contre le mur.

« Mais si Phaulkon n'avait pas confiance dans votre frère, pourquoi lui avoir envoyé l'argent à l'avance pour lui procurer des rubis ?

— Afin de le discréditer ensuite. C'était un piège, j'en suis sûr.

— Mais maintenant vous avez les rubis et l'argent, s'écria White ; c'est vous qui détenez toutes les cartes.

— Pas vraiment. Je crois que Phaulkon compte sur le fait que mon frère refusera de rembourser. Le Barcalon aura alors l'excuse dont il a besoin pour discréditer la Compagnie anglaise tout entière, ignorant de façon opportune que mon frère agissait dans cette affaire à titre privé, en dehors de la Compagnie. Le Grec saisira l'occasion pour persuader le roi d'unir sa destinée à ces maudits Français. Déjà ces sangsues ont envoyé à Ayuthia une ambassade spectaculaire, pleine de pompe française et de fausses promesses.

Ils ont même installé toute une armée dans le fort de Bangkok.

— Quelle armée ? De combien d'hommes parlez-vous ?

— Il y a apparemment au moins cinq cents soldats dans le fort. Tout le monde en parle. J'en ai moi-même vu un grand nombre. Les dés sont jetés, Samuel. »

Il y eut un moment de silence avant que la voix de White ne poursuivît : « Constant ne nous remplacera jamais par des Français. Il nous a tous nommés lui-même.

— Peut-être l'a-t-il fait parce que cela lui convenait à l'époque. Mais les circonstances changent, Sam. »

Il lui donne du Sam, maintenant, remarqua Ivatt. Décidément très intime. Mais qu'est-ce que c'était que ces histoires d'armée française ?

« Qu'essayez-vous de me dire ? demanda White.

— J'essaie de vous prévenir de partir pendant que les circonstances le permettent. Dès l'instant où il n'aura plus besoin de vous, Phaulkon vous écartera ainsi que Burnaby et tous les autres Anglais qui sont ici. Et cet instant est venu. Quittez Mergui avant que les Français ne s'en emparent et ne vous jettent dehors — ou en prison. Vous avez eu du bon temps ici. Vous êtes riche, reconnaissez-le. Nous n'ignorons rien de vos activités dans le golfe.

— Quelles activités ? demanda White sur un ton un peu trop agressif.

— Allons ! Sam, vous savez de quoi je veux parler.

— Non. A moins que certains de mes capitaines n'aient outrepassé leur pouvoir à mon insu. »

Yale éclata de rire. « C'est le moins qu'on puisse dire. Mais cela ne change rien à mon conseil. Partez quand il en est encore temps. »

Il y eut un silence. « Vous voulez que je quitte Mergui pour pouvoir vous en emparer vous-même, n'est-ce pas ?

— Oui, avant que les Français ne le fassent. Pour l'amour du ciel, ne préférez-vous pas voir Mergui aux mains des Anglais ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Ouvrez les yeux, Samuel. Le roi Louis a envoyé une armée ici. Croyez-vous qu'ils aient voyagé six mois pour prendre des vacances ? »

Le cœur d'Ivatt se mit à battre à tout rompre tandis qu'il attendait la réponse. L'affaire était sérieuse. Si Mergui tombait aux mains des Anglais et s'ils déclaraient ensuite la guerre au Siam... Des pas résonnèrent dans le couloir. Ivatt, maudissant sa malchance, fut obligé de regagner son siège à pas de loup.

La porte s'ouvrit et Davenport entra avec un plateau. « Votre thé, seigneur Ivatt. Je crains que le seigneur White ne soit encore en conférence. Puis-je vous en verser une tasse ?

— Merci.

— Vous permettez que je me joigne à vous un instant, monsieur ?

— Je vous en prie », dit Ivatt, masquant son irritation. Il remarqua qu'une seconde tasse se trouvait déjà sur le plateau.

« Je voudrais vous parler en confidence. »

Davenport marqua un temps, prit une autre chaise en bambou et s'assit en face d'Ivatt. « Je suis très impatient de regagner mon poste à Madras, monsieur. Je n'ai jamais officiellement donné ma démission à la Compagnie et j'ai toujours voulu reprendre mes fonctions, mais je n'ai pas l'argent du voyage. Le seigneur White refuse de m'aider. Il s'est passé ici des choses terribles, mon Seigneur, et je m'inquiète à l'idée que Madras puisse ne pas croire à mes histoires. »

Ivatt s'assit, l'intérêt immédiatement en éveil. « Quel genre de choses, monsieur Davenport ? Peut-être puis-je vous aider dans votre situation difficile.

— Eh bien... commença Davenport d'un ton hésitant, je voudrais que vous sachiez, mon Seigneur, que je ne parlerai sans détour que pour deux raisons. Premièrement parce que je crois que le seigneur White a tort, deuxièmement pour laver mon nom.

— Je comprends tout à fait, dit Ivatt d'un ton encourageant. Je vais voir le seigneur Phaulkon à Ayuthia directement en partant d'ici. C'est un homme juste, et je ne doute pas qu'il regardera votre cas avec compréhension. Je ne manquerai pas de dire un mot en votre faveur. »

Le secrétaire se ragaillardit. « Vous m'interrogiez au sujet du capitaine Coates, mon Seigneur. Il est bien ici, avec *La Nouvelle-Jérusalem* qu'il a capturée ainsi que son précieux chargement de rubis. »

Ivatt prit l'air choqué qui convenait à la situation. « Et qu'est-ce que le seigneur White a à dire de tout cela ?

— Il est furieux et a donné l'ordre à Coates d'aller s'expliquer à Ayuthia. » Davenport se pencha, une lueur rusée dans les yeux. « Mais le seigneur White a beau se rendre compte de la folie du comportement de Coates, je me demande s'il ne serait pas ravi de garder le trésor de *La Nouvelle-Jérusalem*, surtout s'il pouvait faire porter à Coates la responsabilité de toute l'affaire.

— Mais Coates a-t-il agi sur ses ordres ? »

Davenport hésita. « Dans ce cas précis, je ne crois

pas. Le seigneur White n'est pas fou à ce point. Mais je sais de source sûre qu'il a dit à Coates d'intensifier ses activités dans le golfe, car les choses tiraient à leur fin. Voyez-vous, monsieur, le seigneur White envisage de partir.

— Partir ? Pour où ? »

Davenport regarda Ivatt d'un air suppliant. « Vous m'aidez à laver mon nom, n'est-ce pas, mon Seigneur, si je vous révèle tout ?

— Vous avez ma parole, monsieur Davenport.

— Pour l'Angleterre, monsieur. Le bruit court qu'une puissante flotte française a des visées sur le

Siam et le seigneur White ne veut pas être dans les parages pour voir le résultat. Il veut ne prendre aucun risque et partir en emportant bien entendu avec lui autant de trésors qu'il le peut. »

Ivatt resta un moment silencieux. « Quand a-t-il exactement l'intention de partir ?

— Je n'en suis pas absolument sûr, mon Seigneur, mais certainement dans les quelques semaines à venir. J'ai reçu l'ordre de garder le *Résolution* prêt à lever l'ancre.

— Je peux vous garantir que je vous aiderai, monsieur Davenport, dit Ivatt.

Mais je dois d'abord atteindre Ayuthia — et vite. Vu les circonstances, il vaudrait mieux que le seigneur White ne soit pas informé de ma présence ici. Pouvez-vous vous en assurer ? Et pouvez-vous me faire sortir d'ici sans que personne ne me voie ? »

Davenport fit signe que oui.

« En combien de temps puis-je obtenir un moyen de transport jusqu'à la capitale ?

— Il se trouve que je me suis occupé du transport du capitaine Coates — porteurs, etc. — pour demain matin. Il doit partir à l'aube pour rendre compte de ses activités à Ayuthia. » Davenport eut un large sourire. « Si vous vous rendiez au point de départ, mon Seigneur, et que vous vous fassiez passer pour le capitaine Coates, eh bien ! les porteurs indigènes n'y verraient que du feu. Vous pourriez dire que vous avez décidé de partir plus tôt. Bien sûr, il y aura quelques gardes qui vous attendront, car Coates est théoriquement en état d'arrestation. Mais je suis sûr que vous pourrez révéler votre identité une fois parti, et...

— Le point de départ se trouve en bas près de la rivière ? interrompit Ivatt.

— Oui, mon Seigneur, au ponton près de l'estuaire.

— Bien. Je pars maintenant avant que le seigneur White ne soit sorti de sa réunion. » Ivatt se leva.

« Mais... et Coates ? White sera furieux. Que direz-vous ?

— Ne vous inquiétez pas de ça, mon Seigneur. Je m'en charge. De toute façon les porteurs ne sont pas toujours des gens de parole et je me contenterai de dire qu'ils se sont enfuis. J'aurai réuni une autre équipe en deux ou trois jours.

— Entendu et merci, monsieur Davenport.

— Mon Seigneur, quand vous parlerez à Son Excellence le seigneur Phaulkon, ne manquez pas de lui dire d'où vous tenez tous vos renseignements. Je veux dire au cas où il y aurait une ouverture à Ayu-thia...

— Soyez sûr que je n'y manquerai pas. En attendant, monsieur Davenport, gardez les yeux bien ouverts et dressez l'oreille. Plus vous nous fournirez de renseignements, mieux votre cause sera entendue.

— Je comprends, mon Seigneur. Comptez sur moi. »

Raccompagné par Davenport, Ivatt sortit par la porte de derrière.

20

Tuk éprouva un léger tremblement intérieur en voyant la horde des farangs s'abattre sur elle et ses collègues. Frisson non seulement dû à la peur de l'inconnu mais aussi à une certaine excitation. Elle n'avait encore jamais reçu de farang. En fait, bon nombre des filles présentes aujourd'hui n'avaient jamais vu ni a *fortiori* connu de farang.

Tuk était l'étoile du monde flottant de Khun Pra-teep, et si les goûts de ces imposants visiteurs s'apparentaient à ceux de son peuple, il était à prévoir que plusieurs convergeraient vers elle. Son propre bateau se trouvait au centre même, ainsi qu'il convenait à la reine du monde du plaisir.

Elle frissonna de nouveau. Ces géants à l'ossature épaisse seraient-ils doux avec elle ou l'écraseraient-ils sous leur poids ? La paieraient-ils généreusement pour ses services ou attendraient-ils qu'elle se donnât à eux gratuitement, par hospitalité ? Elle se reprémanda d'être si sottre. Bien sûr qu'ils ne la paieraient pas ! La belle émissaire du palais qui se faisait appeler dame Sunida leur avait expliqué à toutes qu'elles seraient généreusement rémunérées par le bureau de l'honorable Pra Klang et qu'elles ne devaient en aucun cas réclamer de paiement aux farangs. Elles devaient au contraire faire preuve d'une pudeur certaine et ne se soumettre que graduellement. Les farangs devaient être amenés à croire que c'était leur charme irrésistible qui avait séduit les filles.

Cependant, songea Tuk avec nostalgie, il y aurait peut-être un pourboire ou deux si elle s'acquittait bien de sa tâche. Et le Seigneur Bouddha savait combien l'argent était toujours utile ! Ses grands-parents étaient encore en vie, sa mère trop malade pour travailler et son père était mort de la petite vérole quand elle était encore enfant. Elle avait sept frères et sœurs et elle était la troisième de six filles. Comme elle était la plus jolie de toutes, il lui incombait de s'occuper de sa famille. Elle avait quitté son village de Nakon Panom à l'âge de quatorze ans, accompagnée par les larmes et les espoirs de sa famille, et avait voyagé six jours jusqu'à la lointaine capitale, Ayuthia, où sa mère avait une cousine éloignée qui, disait-on, avait des relations. Par son intermédiaire, on espérait que la beauté de Tuk attirerait l'œil de quelque riche mandarin.

Elle avait bel et bien attiré leur attention mais pas de la façon prévue. Trois ans à peine après avoir quitté la maison, elle était la favorite de plusieurs

mandarins dont l'un appartenait même à la première classe. Il lui rendait régulièrement visite au bordel flottant. La cousine éloignée l'avait présentée à une dame qui, lui avait-elle assuré, avait le bras long et des relations. De l'argent, dont Tuk n'avait pas vu le moindre salung, avait été échangé, et on l'avait emmenée à Samut Songkhram. Le choc avait d'abord été violent, mais elle était âgée de quatorze ans, seule, au loin et sans amis ; elle avait été forcée de regarder la réalité en face et de fortifier sa résolution.

La vieille maligne de mamasan, découvrant le potentiel de la jeune fille, loin de se montrer cruelle, l'avait traitée comme sa préférée. Tuk avait écouté attentivement les conseils de Khun Prateep et les avait ensuite adaptés à son expérience grandissante des hommes. Bientôt, elle gagnait plus qu'elle ne l'aurait cru possible en toute une vie et envoyait des sommes suffisantes pour nourrir toute sa famille. Les regrets éprouvés à l'origine devant la source de ses revenus s'effacèrent devant le plaisir qu'elle ressentait chaque fois qu'elle pensait au confort qui allait entourer ses grands-parents et sa mère malade dans leurs vieux jours. Elle ne divulgua jamais dans ses lettres la vraie nature de ses gains. Ses grands-parents mourraient heureux en croyant que leur petite-fille avait épousé un riche mandarin.

Mais voilà qu'un jeune officier français s'approchait de son bateau. Tuk pagaya jusqu'à ce que la proue de sa pirogue touchât la rive. Elle lui fit signe de monter. Comme il paraissait timide, elle essaya de le rassurer d'un large sourire, bien que son cœur palpitât de nervosité. Dieu merci ! il n'était pas obèse comme ceux qu'elle avait vus, aussi enflés que des buffles d'eau bien nourris. Non, celui-là était grand, mais ce n'était pas un géant, il avait des yeux couleur de ciel et des cheveux couleur de bambou écorcé. Ces farangs à la peau claire auraient-ils d'étranges habitudes ou se comporteraient-ils comme son propre peuple ? Les paroles de l'émissaire du palais, Pi

Sunida, lui revinrent à l'esprit. « Ces farangs ne sauront pas plus que vous à quoi s'attendre, prenez donc le contrôle dès le début. Car qui contrôle domine. »

Le jeune officier monta avec précaution sur le bateau et jeta un regard circulaire. Il regarda d'un air interrogateur derrière Tuk et observa sous l'auvent de toile, à l'arrière du bateau, l'épais matelas de jonc, presque une courteline, au milieu de coussins entassés en pyramide. Puis il contempla, fasciné, la profusion de fruits empilés à l'avant du bateau : mangoustans, jacks, pamplemousses, mandarines, goyaves, papayes, bananes, prunes vertes, sapotilles et ananas. Il sourit à la seconde batelière, presque aussi jolie que la première, qui était accroupie auprès d'eux, et prit un mangoustan dont il examina avec soin la peau rouge sombre. Tuk s'avisa soudain qu'ils n'avaient peut-être pas de tels fruits dans son pays. Plern, l'assistante de Tuk, vint à son

aide : elle prit un autre mangoustan qu'elle ouvrit avec un couteau pointu. Elle lui montra à l'intérieur les délicats segments blancs et lui en détacha un. Il le renifla avec circonspection. Les deux femmes amusées sourirent, et il l'avalait courageusement. Son visage montra qu'il appréciait. Plern lui en éplucha un deuxième.

Il jeta un regard aux autres bateaux. Ils n'étaient distants que de quelques pieds, et des scènes similaires semblaient prendre place sur chacun d'eux. Des batelières souriantes épluchaient et offraient des fruits pour que les visiteurs puissent y goûter. Le crépuscule descendait. Soudain, le jeune officier poussa un cri et examina son bras qu'il palpa en différents endroits. Il parut déconcerté de ne rien y trouver. Il regarda autour de lui tandis que le bourdonnement augmentait. Puis il émit un autre cri et scruta son autre bras.

Etait-il possible qu'il n'y eût pas de moustiques dans sa patrie ? Tuk avait du mal à imaginer un pays dépourvu de ces petits insectes dont les mauvaises vies antérieures les avaient amenés à se réincarner sous forme d'insectes nuisibles et de parasites qui se cachaient pendant la journée et ne sortaient que la nuit pour piquer et jouer les fléaux. Pourtant, si exaspérants qu'ils fussent, il n'aurait pas dû essayer de les écraser comme il le faisait maintenant. Ils avaient une âme comme tout le monde et l'on ne tuait pas les autres créatures vivantes. Tuk se leva, prit une natte sous l'auvent et lui fit signe de s'asseoir sur le pont à son côté. Puis elle lui prit gentiment le bras qu'il grattait et le frotta avec un peu d'huile de noix de coco. Il la regarda avec gratitude sans offrir de résistance. Il la vit allumer une bougie et la placer à son côté. Elle alluma ensuite un petit serpentín et, à son évidente stupéfaction, le bourdonnement cessa graduellement. Elle en alluma un autre qu'elle plaça près de la courtepoinle. Il jeta un coup d'œil à la courtepoinle puis la regarda de nouveau et sourit timidement.

Il y avait dans ses yeux un désir sur lequel elle ne pouvait se méprendre, mais elle se rappela les paroles de Pi Sunida : « Ne cédez que petit à petit. En aucun cas les farangs ne doivent soupçonner que vous êtes autre chose que des batelières. » Pourtant, l'expression de ses yeux l'excitait. Elle mourait d'envie de l'attirer sous l'auvent et de lui enlever son étrange habillement. Quelle serait la taille de sa lance d'amour ? Grande comme le reste de sa personne ? Elle était soudain dévorée de curiosité.

Les instructions reçues avaient été de ne pas céder à la première rencontre mais d'encourager les farangs à revenir le soir suivant. Mais qui savait si le même beau jeune homme reviendrait la voir le lendemain ? Et si ses supérieurs le gardaient au fort et qu'elle se retrouve à la place avec un ogre gras, suant et grêlé ? Elle ordonna à Plern de ramer vers le milieu de la rivière. La nuit venait juste de tomber et ils seraient bientôt invisibles de la rive.

Plern jeta un regard anxieux à sa maîtresse, mais elle se garda bien de questionner ses désirs. La vie en compagnie de Tuk était excitante, et étudier sous la houlette d'une artiste si accomplie était une aubaine pour son avenir, car elle rencontrait de nombreux dignitaires de haut rang. D'ordinaire, elle regardait faire sa maîtresse en se contentant d'éventer les amants, mais quelquefois on lui demandait aussi de donner du plaisir aux dignitaires. Alors qu'un grand nombre des autres filles pouvaient se retrouver au chômage technique, sa maîtresse était constamment sollicitée et le flot de clients intarissable. C'était un privilège de la servir.

Elle empoigna la pagaie à deux mains et jeta un regard furtif aux alentours. Il faisait presque trop sombre pour reconnaître les visages des batelières autour d'elle. Comme elle se mettait à plonger sa pagaie d'abord d'un côté puis de l'autre, elle remarqua, soulagée, qu'un ou deux autres bateaux s'éloignaient également. Elles n'étaient pas les seules à désobéir aux ordres du palais.

La petite pirogue fut bientôt au milieu de la rivière et dériva au fil de l'eau. Plern changea de position et se mit à pagayer contre le courant. De cette façon l'embarcation restait sur place. Tuk éplucha une petite banane, connue sous le nom de « dent d'éléphant », et la plaça dans la bouche du Français. Il mordit dedans sans la quitter du regard. Elle sentait son désir et baissa les yeux affectant la pudeur. Elle prit une pomme-cannelle dans la jatte de fruits devant elle. Elle s'apprêtait à l'ouvrir en la pressant quand il l'attrapa fermement par les poignets et l'attira à lui. Elle parut surprise et fit semblant de résister, sachant d'après la force de sa poigne que toute résistance était inutile. Elle se laissa entraîner sous l'auvent. Il la poussa sur la courtepointe et se glissa voracement sur elle. Elle sentit sa passion entrer dans son corps. Elle tenta de le calmer avant qu'il ne fût trop tard. Elle voulait savourer l'expérience et faire durer le moment. Après tout, c'était son premier farang.

Il essayait de poser sa bouche sur la sienne, une bien étrange coutume, mais elle se détourna en lui caressant doucement la nuque et en plaçant son nez contre sa joue pour la humer. A peine eut-il senti qu'elle cédait qu'il se détendit. A son tour il se fit tendre, imitant ses gestes et humant sa joue. Ils rirent de bonheur et il roula sur le côté en l'entraînant avec lui, l'étreignant fermement et la regardant au fond des yeux à la lueur vacillante de la bougie. Lentement, ils se déshabillèrent l'un l'autre, lui dénouant son panung avec son aide, elle défaisant de la même façon les lacets de ses bottes et lui retirant son haut-de-chausses. Bientôt ils étaient nus, une symphonie de brun et de blanc. Tantôt ils se serraient très fort, tantôt ils s'écartaient pour contempler leurs corps, toute trace de timidité envolée. Ses yeux s'agrandirent quand elle aperçut pour la première fois sa lance d'amour, et il retint son souffle au premier contact avec le velours de sa peau. Ils firent l'amour autant avec les yeux qu'avec leurs corps, oublieux du temps et de l'endroit, tous deux

ensorcelés par le contact avec un étranger, tous deux dévorés de passion, de curiosité et d'un irrésistible désir de plaire.

Quand finalement il introduisit sa lance d'amour en elle, délicatement car il entendait ses cris étouffés et sentait sa souffrance, une fraîche brise vint caresser délicieusement ses fesses nues. Un bref coup d'oeil lui permit d'apercevoir l'autre fille, à genoux au bord du matelas, qui l'éventait avec un grand éventail en forme de cœur.

Quel étrange et merveilleux pays, pensa-t-il, tandis que la pirogue, privée momentanément de pilote, dérivait au fil de l'eau.

Au moment où le bateau d'Ivatt entra dans le vaste estuaire du Menam Chao Phraya, son cœur battit plus vite et la nostalgie l'envahit. C'était le pays qu'il connaissait et chérissait. Dans moins d'une journée, il serait de retour à Ayuthia. Un instant, il oublia les nombreux tracasseries qui l'avaient harcelé pendant le voyage depuis Mergui. Il sourit aux enfants nus qui sautaient dans l'eau avec des cris de plaisir. Les enfants étaient heureux dans ce pays béni, songea-t-il, et ce bonheur semblait les accompagner tout au long de leur vie jusque dans leur vieillesse où ils jouissaient de la sagesse et du respect, privilèges réservés au grand âge. On vénérât les personnes âgées au lieu de les abandonner à leur sort. Ivatt avait souvent pensé que la raison pour laquelle les Siamois souriaient tant était que leurs croyances leur donnaient toujours quelque chose à espérer. La jeunesse était une époque d'apprentissage et d'exaltation, l'âge mûr l'occasion de jouir des fruits de ce que l'on avait appris, la vieillesse le moment d'être un patriarche ou une matrone respectés, et la mort le commencement d'un nouveau cycle. Car le but de la vie était le renouvellement de la vie, à l'instar des plantes et des arbres, et la qualité de cette nouvelle vie était le résultat direct de la gentillesse et de la charité dont on avait fait preuve dans la vie antérieure. Comme il était agréable que tout fût si clairement défini, et combien cela contribuait à une existence sereine !

Un jour, il se retirerait ici avec ses femmes, ses livres et son jardin tropical. Peut-être même écrirait-il ses mémoires. La vie d'un aventurier du XVIII^e siècle au paradis ! Il ne partageait pas la quête effrénée de pouvoir de Phaulkon, ni la cupidité dévorante de White.

Ivatt ne savait que trop bien qu'il était peut-être en train de se faire de White un ennemi permanent, dangereux de surcroît, mais il ne pouvait rien y changer. Il lui fallait joindre Phaulkon au plus vite. Si White avait eu vent de sa présence, il aurait certainement trouvé un moyen de l'en empêcher.

Ivatt avait mené la vie dure aux porteurs et aux rameurs et avait gagné une journée entière. Il accomplirait le trajet en neuf jours au lieu de dix.

Maintenant qu'il approchait du but, il se sentait épuisé. Il chercha un endroit pour se reposer sur le petit bateau à voile qu'il avait loué pour la dernière partie du voyage afin de remonter la côte jusqu'à l'embouchure du Fleuve des Rois. Il finit par s'étendre à l'ombre de la voile en aile de chauve-souris et sombra dans un profond sommeil.

Le garde reconnut immédiatement Ivatt et sourit en se prosternant devant lui. Le petit farang était après tout un ami de son maître ainsi qu'un mandarin. Le garde l'informa que Son Excellence venait juste de rentrer du palais et l'escorta jusqu'à une antichambre.

Ivatt avait beau avoir séjourné au palais de Phaulkon à chacune de ses visites annuelles à Ayuthia, la magnificence des lieux lui coupait toujours le souffle. Pourtant il y avait cette fois quelque chose de différent. Bien sûr ! Le merveilleux miroir français au-dessus du manteau de cheminée. C'était nouveau, de même que l'horloge de parquet dans l'angle où se trouvait auparavant un paravent japonais. Le beau service d'argenterie étincelante sur la table laquée était également une nouveauté. Des cadeaux de la délégation française sans doute. Quel homme extraordinaire que Phaulkon, et combien il l'admirait et le vénérât ! Rendez-vous compte ! Le Roi-Soleil prenait la peine d'envoyer de somptueux présents à un ancien mousse grec dans un pays exotique à sept mois de voyage de la France ! Un vrai conte de fées. Le cœur d'Ivatt battit plus fort quand il entendit soudain la voix familière résonner dans un couloir tout proche.

« Est-ce bien mon vaurien préféré, mon petit géant d'homme ? » L'instant d'après, Phaulkon se tenait sur le seuil, le sourire rayonnant et les bras tendus pour l'accueillir. Les deux amis tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Laisse-moi te regarder, Thomas. Eh bien ! On ne peut pas dire que tu aies beaucoup grandi. » Peu de gens pouvaient taquiner Ivatt sur sa taille sans l'offenser.

« Peut-être pas en stature, Constant, mais certainement en sagesse. A mon tour de te regarder, maintenant. Oh, oh ! Est-ce que je ne détecterais pas un soupçon de gris, là, au-dessus de l'oreille droite ? Bonté divine ! Mais il y en a aussi un au-dessus de l'oreille gauche. Ils font la paire !

— Allons, Thomas. Tu ne vois pas que c'est un reflet de toute l'argenterie que les Français m'ont apportée ? » Les yeux noisette de Phaulkon étincelèrent. « Ils m'ont fait comte de France, tu sais ? » Il rit de bon cœur. « Tu peux maintenant t'adresser à moi en m'appelant comte de Faucon.

— Comte et Premier ministre, murmura Ivatt soudain impressionné. Où tout

cela s'arrêtera-t-il ?

— Au trône de Siam, mon ami, si l'on en croit les dernières rumeurs. C'est censé être mon prochain objectif. » Il arbora un large sourire. « J'aurai certainement besoin de ton aide pour ça, Thomas. Et le poste de Barcalon deviendrait bien sûr vacant... Mais les bonnes nouvelles d'abord. » Phaulkon regarda Ivatt avec affection. « J'ai obtenu l'accord de Sa Majesté pour que tu rentres à Ayuthia. Tu es par conséquent relevé de ton poste à Golconde et tu travailleras sous mes ordres ici où je pourrai t'avoir à l'œil. Qui plus est, comme je savais que tu serais dévoré de jalousie en apprenant que j'avais été nommé pair de France, j'ai aussi recommandé à Sa Majesté de te promouvoir au rang de mandarin de deuxième classe. Cette mesure a été approuvée et tu auras bientôt droit à quatre mille marques de dignité, à quarante esclaves personnels et à une place d'honneur dans la salle d'audience royale. » Phaulkon marqua un temps pour observer les réactions du petit homme, puis ajouta avec un grand sourire : « En outre, ta promotion rendra moins embarrassant pour moi le fait d'être vu en public avec toi. »

Ivatt était sans voix. Il n'arrivait pas à discerner ce qui lui plaisait le plus, du mandarinat de deuxième classe qui allait le placer parmi le second groupe des quarante hommes les plus puissants du pays ou du fait qu'il pourrait désormais rester dans sa chère Ayuthia et travailler pour l'homme qu'il admirait le plus.

« Mais tu as l'air accablé, mon ami, observa Phaulkon. Est-ce à l'idée de devoir quitter Golconde ? As-tu formé une amitié intime avec ce diable d'Ali Beague ? »

Ivatt eut un rire amer. « Nous avons été un moment inséparables, Constant. En fait il m'a gardé dans une fosse avec un tigre, de peur que je puisse le quitter. »

Phaulkon observa attentivement Ivatt pour voir s'il plaisantait et comprit qu'il n'en était rien. « Je crois que tu as beaucoup à me raconter, reprit-il, le visage soudain sérieux. Asseyons-nous.

— Mais dis-moi d'abord, Constant, interrompit Ivatt en se laissant glisser en tailleur sur un coussin, comment va ma bien-aimée Sunida ? Soupire-t-elle toujours après moi ? Ou a-t-elle fini par se contenter d'un pis-aller ? » Les deux hommes étaient ensemble quand ils avaient rencontré Sunida pour la première fois à la cour du gouverneur de Ligor, dans le Sud, et c'était un des nombreux liens qui les unissaient.

« C'est elle qui m'a persuadé de te faire revenir,

Thomas. Elle m'a harcelé jusqu'à ce que je ne puisse plus supporter son expression peinée. » Il sourit. « Elle se porte à merveille. Elle est toujours aussi extraordinaire envers moi, et je bénis l'époque de la contrebande qui m'a conduit à Ligor. Elle est très occupée à apprendre le français et a fait de remarquables progrès malgré un accent siamois très prononcé mais tout à fait charmant.

— Et Maria ? »

Une ombre traversa le visage de Phaulkon. « Elle est toujours aussi loyale et aussi catholique qu'avant, répondit-il avec un enthousiasme beaucoup moins marqué que pour Sunida. Mais raconte-moi tout, Thomas. Je meurs de curiosité.

— L'offre que tu me fais de rester à Ayuthia ne peut pas mieux tomber, Constant. Tu ne peux pas savoir combien je t'en suis reconnaissant. »

Les deux hommes étaient assis l'un en face de l'autre sur des coussins. Ivatt lui raconta tout ce qui lui était arrivé : sa confrontation avec Coates et Ali Beague, ses discussions avec Elihu Yale, sa rencontre avec Davenport chez Samuel White, et pour finir sa fuite de Mergui.

Phaulkon écouta en silence en fronçant de temps en temps les sourcils mais sans jamais l'interrompre. Avant qu'Ivatt en eût terminé, toute trace d'humour s'était évanouie de son visage et une expression de détermination inflexible l'avait remplacée. Ivatt avait déjà vu cette expression. Il était content que Phaulkon et lui fussent du même côté.

« Alors, comme ça, l'autonomie et les biens mal acquis sont montés à la tête de Samuel ! grommela amèrement Phaulkon, et Eli Yale a pris conscience de sa chance de contrôler le golfe du Bengale. Ce sont tous les deux des hommes dangereux, Thomas. Yale est probablement le plus intelligent des deux mais Samuel est le plus impitoyable. » Il s'interrompit pour réfléchir. « Vois-tu, Thomas, j'ai eu deux grands amours dans ma vie : Sunida et George

White. Je reconnais que j'ai été faible avec Samuel parce qu'il est le frère de George, et chaque fois que je l'ai soupçonné de duplicité j'ai essayé d'écarter cette idée de mon esprit par égard pour George. Je suis parti de chez moi à neuf ans, et c'est la dernière fois que j'ai vu mon père jusqu'à ma rencontre avec George. George a été le père que je n'ai jamais eu. Mieux encore, il était tout ce que j'avais toujours voulu qu'un père soit : plein de vie, sage, peu conventionnel mais juste. Je ne prétendrai pas avoir entièrement deviné les intentions de Samuel, mais peut-être ne voulais-je pas voir son jeu. Pourtant, je sens maintenant que j'ai payé ma dette envers George. J'ai fait tout ce qui

était en mon pouvoir pour son frère. » L'expression de Phaulkon se durcit visiblement. « Je vais devoir le détruire avant qu'il ne me détruise. »

Ivatt frissonna malgré lui. Il n'aurait pas voulu être à la place de White pour tout l'or du monde.

« Quand expire l'ultimatum de Yale ? demanda Phaulkon. A-t-il fixé une limite pour régler les dommages ?

— Il a utilisé le mot "immédiat". De toute évidence, il est l'objet de pressions de son côté. Il a seulement fait allusion au temps qu'il me faudrait pour te rejoindre ici. Il avait l'air tout ce qu'il y a de plus déterminé.

— Je n'en doute pas, Thomas. Yale est un homme avec lequel il faut compter. Il a probablement amassé une aussi vaste fortune que celle de Samuel mais par des moyens beaucoup plus subtils. Il n'hésitera pas à l'utiliser pour son propre avancement et pour me détruire. Dans son esprit, je suis l'exemple même du libre-échangiste, et pis encore, j'ai réussi dans ce rôle.

— Vas-tu payer les dommages ? Entre les exigences d'Ali Beague et celles des Hollandais et de Demarcora, les sommes sont énormes.

— Non, je n'en ferai rien », répondit Phaulkon sans hésiter. Puis, pour la première fois depuis le début du récit d'Ivatt, un léger sourire s'inscrivit sur les lèvres du Barcalon. « C'est Sam White qui va s'en charger sur ses biens mal acquis. » Son sourire s'élargit. « Je ne doute pas qu'il en ait les moyens.

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— Il va falloir attendre, Thomas. Aie confiance. N'ai-je pas réussi à faire de toi un mandarin dans des circonstances bien plus défavorables ? » Phaulkon avait retrouvé son sens de l'humour et Ivatt s'émerveilla, comme si souvent auparavant, de son aptitude à changer d'humeur. Il était capable d'étrangler un serpent une minute après l'avoir charmé.

« Dis-moi, Constant, je suis curieux de savoir si les rubis que tu as rendus à Yale avaient vraiment des défauts.

— Ils avaient des défauts, Thomas, mais pas tant que ça. Ils ne valaient certainement pas l'argent que j'avais versé d'avance pour eux. C'est la différence entre Yale et White, vois-tu. Sam aurait acquis des pierres de qualité vraiment inférieure et empoché la différence, tandis que Yale s'est procuré des rubis qui n'avaient que quelques légers défauts. Mais quand on

triche, est-ce que le degré change vraiment quoi que ce soit à l'affaire ?

— Mais si Yale refusait de rendre l'argent ?

— S'il refusait, cela me fournirait l'excuse dont j'ai besoin pour discréditer les Anglais. S'il rend l'argent, cela montrera au moins qu'il considère le Siam comme un pays qu'il ne faut pas traiter à la légère.

— Mais pourquoi voudrais-tu discréditer les Anglais ?

— Parce que, mon ami, ils ne sont plus utiles à la cause du Siam, ni à la mienne. Il leur manque la perspicacité et l'élégance requises pour traiter avec un royaume ancien comme le Siam. Au lieu de quoi, ils envoient des marchands qui ne valent guère mieux que des coupe-jarrets et des ivrognes. Le Seigneur de la Vie, qui ne demande qu'à se laisser impressionner par eux, y éprouve pourtant les plus grandes difficultés. Non, Thomas, le bon partenaire, c'est désormais la France. Et les Français ne voudront pas des Anglais dans les parages. Ils ne s'aiment pas. C'est historique et sans doute permanent.

— C'est donc la France qui va remplacer l'Angleterre ?

— Oui, Louis XIV est le monarque le plus puissant d'Europe. Ses ambassadeurs sont des hommes élégants et distingués. Pas des coupe-jarrets ni des ivrognes. Il a envoyé une armée ici, bien plus vaste que celle que j'avais demandée pour la protection du roi. Mais, que cela nous plaise ou non, ils sont ici, alors autant en tirer le meilleur parti. Et le meilleur parti consiste à les utiliser à notre avantage. Il se trouve qu'une occasion s'est présentée. Si Yale nous déclare la guerre, nous lui ferons bien comprendre qu'il risque d'affronter la puissance de la France. Il n'avait certainement pas conscience de ce fait quand il a proféré sa menace. Or, comme nous ne voulons pas que le Siam paraisse esquiver ses responsabilités quand il est visiblement fautif, nous rejetterons carrément la responsabilité, en le faisant savoir haut et fort, sur les épaules de Sam White. Il recevra l'ordre de régler les dommages causés par Coates. S'il accepte, sa fortune — ou une bonne partie, je suppose — y passera, ce qui pour un homme si cupide est une punition suffisante ; et s'il refuse, il sera jugé ici à Ayuthia et sans aucun doute exécuté. Je nommerai alors un gouverneur français à Mergui et y installerai des garnisons françaises. Yale ravalera sa menace de guerre. Même les puissants Anglais y regarderont à deux fois avant de s'attaquer au grand monarque.

— Et si White s'échappe ?

— Alors il sera condamné à errer pour le restant de ses jours. Car il sera recherché pour trahison en Angleterre, en Inde et au Siam. Demarcora est sous

la protection de la Compagnie. Ce sera une punition suffisante pour un homme qui rêve de se retirer comme gentleman-farmer dans le Somerset.

— Et Coates ? s'enquit Ivatt. Il doit arriver ici dans un jour ou deux pour confesser ses crimes sur ordre de White.

— Je ne le recevrai pas, Thomas. Au moins pas au début. Il n'y a rien de pire pour un homme prêt à se confesser que de se voir refuser un confesseur. »

Phaulkon donnait l'impression que tout était facile, songea Ivatt. Il ne semblait même pas attacher d'importance à la menace française. « Pourquoi les Français ont-ils envoyé une armée si importante ? demanda-t-il. Ça m'étonnerait que leurs intentions soient amicales.

— En effet. Ils veulent s'emparer du Siam. Le Roi-Soleil s'est forgé une réputation à travers toute l'Europe et il tient à l'étendre plus loin. Le soi-disant Défenseur de la Foi catholique cherche de grands trophées en Asie, et quel plus beau trophée que le Siam ? L'armée française est là pour convertir tous les Siamois, jusqu'au dernier, au catholicisme. » Phaulkon marqua un temps. « Par la force, j'imagine, si nécessaire. Les ambitions de la France sont le plus grand problème auquel nous ayons à faire face, Thomas. Bien plus grand que White ou même que Yale. Les Français veulent m'utiliser comme marchepied, c'est pourquoi ils m'ont fait comte de France. Si je néglige de les soutenir, ils tenteront de me renverser. Notre tâche sera très délicate. Nous devons encourager les Français en entretenant leurs espérances. Nous devons leur faire miroiter les fruits juteux de la possession tout en les maintenant hors de leur portée, comme dans le supplice de Tantale. Le Siam doit rester libre à jamais. Personne ne doit être autorisé à mettre ce beau pays sous le joug. Nous devons nous servir de la présence française pour dissuader les Hollandais et les Anglais tout en la contrôlant. La marge de manœuvre sera très étroite. C'est pourquoi j'aurai besoin de toi ici, Thomas. »

Phaulkon se leva. « Je dois partir pour Louvo. Sa Majesté m'y attend. » Il sourit. « Nous fixerons une date pour ton investiture au mandarinat de deuxième classe. Mais que cela ne te monte pas à la tête, Thomas. Rappelle-toi ce qui est arrivé à White. »

Ivatt eut un large sourire. « J'attendrai de voir comment il s'en sort avant de décider de ma conduite. Mais, dis-moi, combien de temps Sa Majesté restera-t-elle à Louvo ?

— Oh, un certain temps, Thomas. Tu sais combien elle aime la chasse.

— Et quand rentreras-tu ?

— Demain au plus tard. Reste ici et repose-toi. » Il jeta un regard aux vêtements trop grands du petit homme. « A ce que je vois, il va aussi te falloir un tailleur. » Arrivé à la porte, Phaulkon se retourna. « Tu sais, Thomas, bien que je sois entouré de hordes d'admirateurs et de flagorneurs, d'hommes qui me jurent un dévouement éternel, il est possible que tu sois mon seul ami.

— Sache de ton côté, Constant, que je te servirai jusqu'à ma mort. »

22

Les rameurs avaient l'air effrayé. Tous avaient la même idée en tête tandis qu'ils manœuvraient leur barque à fond plat vers la plage de Madras. Un de leurs collègues avait été pendu la semaine précédente et quatre autres moisissaient en prison pour avoir fait chavirer une barque et noyé un des sahibs. Le sahib en question était visiblement ivre au moment du drame. C'est tout juste s'il avait été capable de descendre l'échelle du navire pour grimper dans la barque. Les autres passagers ne s'étaient pas noyés. Même la memsahib s'était agrippée à l'embarcation et avait survécu. Ce n'était pas juste ! On n'avait pas tenu compte au procès du fait que le sahib était ivre.

Ce gouverneur était assurément strict et pointilleux sur le chapitre des règlements, songeait le chef des rameurs. Les règlements, les règlements, toujours plus de règlements auxquels il fallait obéir. Et toujours plus d'impôts à payer. On construisait maintenant un mur autour de la ville noire et le moindre coolie se voyait demander de contribuer aux travaux sur sa paie. Le gouverneur précédent, celui au visage vermillon et à la verrue sur le nez, les avait dans l'ensemble laissés en paix. Mais celui-ci portait toujours sa tenue officielle, malgré la chaleur étouffante, ce qui n'améliorait pas son humeur. Il inspirait à tous une crainte divine. Il était pire que Shiva en colère. Et que Vishnou qui voit tout. Il fallait admettre qu'ils le respectaient malgré eux. Il était certainement différent des autres. Il avait appris leur langue et semblait s'intéresser à leur religion, mais ne serait-il pas préférable d'avoir un gouverneur un petit peu moins zélé ? Ces Blancs étaient décidément une drôle d'espèce. L'un d'eux avait même chez lui un tigre, dont s'occupaient jour et nuit des esclaves qui lui donnaient une fois par jour une chèvre entière à manger. Quelle extravagance, quand des milliers de gens mouraient de faim dans la ville noire !

Voilà qu'ils approchaient de la barre, à deux encablures du rivage. C'était là que le fatal accident s'était produit. Le chef des rameurs cria un ordre à ses dix rameurs et six d'entre eux sautèrent de la barque, trois de chaque côté, pour la maintenir droite au milieu des vagues qui déferlaient sur les récifs. Cette fois, il n'y eut pas d'incident : tous poussèrent un soupir de soulagement et remercièrent les dieux de leur miséricorde en pénétrant dans des eaux plus

calmes. Ils ramèraient encore un peu, puis le chef sauterait dans l'eau et hisserait l'unique passager hors de l'embarcation. Ce n'était pas un passager ordinaire, celui-là. C'était le frère du gouverneur en personne. Il avait l'air très inquiet. Peut-être avait-il eu vent de l'accident de la semaine précédente... Le chef le transporterait sur ses épaules jusqu'à la plage afin de lui éviter de mouiller son haut-de-chausses.

Thomas Yale était en effet inquiet lorsque le robuste batelier le hissa hors du bateau comme un enfant. Il redoutait cette rencontre avec son frère. Il tâta le sac qui contenait les rubis rejetés. Plus d'un millier ! Pis, le Trésor du Siam avait donné ordre de suspendre le paiement de plusieurs factures dues à la Compagnie anglaise en attendant le remboursement de l'avance versée pour les rubis. Il y avait aussi une lettre de Phaulkon à Elihu. Comme elle était scellée, il n'avait pu en prendre connaissance : il préférerait ne pas penser à son contenu.

Une armée de jeunes indigènes en pagne s'était rassemblée sur le rivage comme c'était le cas chaque fois qu'un nouveau bateau arrivait. A la minute même où le robuste porteur de Yale déposa son fardeau sur le sable brûlant, ils coururent vers lui pour lui offrir en vociférant sucreries et babioles. Mais il n'était pas d'humeur à lanterner : il les écarta et se dirigea à grandes enjambées vers la porte de la mer. Ce n'est qu'au moment où il se mit à graver les marches de pierre que les enfants abandonnèrent la poursuite, effrayés par les gardes en faction au grand fort. La sentinelle le salua et deux soldats l'escortèrent directement jusqu'au bureau du gouverneur.

Elihu Yale s'affairait à trier une montagne de papier à son bureau. Il venait d'avoir ses entrevues quotidiennes avec les agents généraux des villes environnantes et il y avait beaucoup de paperasserie. Il allait falloir faire tout de suite le nécessaire pour l'excellente nouvelle qu'il venait de recevoir. Il répon-dit au coup frappé à sa porte avec plus d'entrain que de coutume. Son visage s'éclaira quand il vit son frère sur le seuil. « Mon cher Thomas ! dit-il en se levant de son bureau pour l'embrasser. Je suis vraiment content de te voir de retour. C'est la seconde bonne nouvelle de la journée. »

Il offrit à Thomas la chaise récemment occupée par son adjoint, John Nicks, le chef comptable.

La perspective de ce qu'il devait annoncer à son frère pesait d'autant plus à Thomas qu'il remarqua son allégresse. Serrant nerveusement son sac, il prit la chaise offerte. Elihu le regarda de près puis jeta un regard soupçonneux au sac.

« Tu as l'air mal à l'aise, Thomas. Le voyage n'a pas été agréable ?

— Si, Eli. Le voyage ne s'est pas trop mal passé. Nous avons eu un peu peur quand quelques tigres ont tué un de nos buffles d'eau. Un porteur a été entraîné en hurlant quand il a essayé d'intervenir. Et ce fut une bataille constante pour tenir les nuées de moustiques à distance, mais je dois dire que ces nouveaux serpentins insecticides que les Siamois utilisent sont tout à fait efficaces si l'on arrive à les garder allumés toute la nuit. »

Elihu hochà la tête d'un air distrait. « Nous avons perdu John Simmonds la semaine dernière dans un accident de bateau, dit-il. Les indigènes ont prétendu qu'il était ivre, mais je soupçonne quelque chose de louche après l'introduction de ce nouvel impôt. J'ai dû les punir quand même. Cela m'a fait horreur, mais j'ai dû pendre leur chef pour l'exemple. C'est le seul moyen de maintenir l'ordre. »

Thomas garda le silence, heureux pour l'instant de parler de tout sauf des résultats de son voyage. « Mais tu as l'air satisfait à part ça, Eli. Quelle est la bonne nouvelle que tu mentionnais plus tôt ? »

Le gouverneur arbora un large sourire. « Le courrier annuel est arrivé d'Angleterre pendant ton absence, Thomas. Et il apportait en effet quelques excellentes nouvelles. L'approbation d'une politique que je prône depuis des années. » Il frappa son bureau du plat de la main. « Nous avons un nouveau roi, Thomas, et avec lui une nouvelle politique. Vive le roi Jacques II ! » Le gouverneur ouvrit un petit meuble sous son bureau et en sortit une bouteille de cognac et deux verres. Il les remplit et en tendit un à Thomas. « A Sa Majesté le roi Jacques, dit-il en levant son verre, et à notre défunt roi Charles II, paix à son âme. »

Ils vidèrent leur verre d'un trait. « Pendant des années, Thomas, nous avons reçu des ordres d'un groupe de dandys à Londres qui n'émergeaient que rarement de leurs clubs et avaient encore moins mis les pieds en Inde. Ils n'ont aucune idée des conditions de vie dans cette région, comme la politique qu'ils prônent ne l'indique que trop clairement. Peut-on imaginer d'ordonner à une poignée d'Anglais de saigner à blanc des milliers d'indigènes appauvris pour pouvoir construire un autre fort à quelques milles plus bas sur la côte ? Ils devraient puiser les ressources nécessaires dans leur propre bourse trop bien remplie. » Yale hochà la tête. « Si les indigènes renâclent, font-ils remarquer jovialement, exécutez-les. »

Yale se pencha en avant. « Mais maintenant, sir Joshua Childe commence à comprendre. Il semble qu'il ait enfin eu vent des actes de piraterie perpétrés dans le golfe du Bengale avec des Anglais à la barre. Sa Majesté le roi Jacques — puisse-t-il régner longtemps —, encouragé sans doute par les considérables contributions de sir Joshua Childe à la couronne, a fait une

nouvelle proclamation. Tous les sujets de Sa Majesté en Orient se voient dorénavant interdire de servir un souverain étranger. Ceux qui sont au service d'un prince étranger doivent tous sans exception démissionner sur-le-champ et rallier l'avant-poste britannique le plus proche. » Yale jubilait. « Que va-t-il arriver, à ton avis, aux gens comme Sam White et John Coates, sans parler de tous les autres loups de mer qui servent un maître païen dans le golfe et au-delà ?

« Ecoute-moi ça, poursuivit Yale en sortant une lettre d'un tiroir. *Nous vous demandons, conformément à la dernière proclamation de Sa Majesté, de faire passer en cour martiale tous les Anglais que vous découvrirez au service dudit roi de Siam ou de les garder en détention surveillée jusqu'à l'arrivée de notre Assesseur !* » Le gouverneur leva les yeux. « Nous avons en outre reçu l'ordre de nous saisir de tous les navires siamois croisant au large des côtes indiennes, à moins du versement d'indemnités satisfaisantes pour les dommages encourus dans le passé. » Il sourit. « Nous avons désormais la sanction officielle pour les mesures que j'ai déjà prises. »

Thomas écoutait très attentivement. Son esprit était en ébullition. « Et Phaulkon ? demanda-t-il avec circonspection. Est-ce qu'il rentre dans cette catégorie ?

— J'aimerais bien que ce soit le cas, dit Yale d'un ton morose, mais il se considère toujours comme un maudit Grec. Il va de toute façon se retrouver très seul une fois que nous aurons rappelé ses séides suceurs de sang. »

Thomas contempla ses pieds. Il était temps d'annoncer le pire à son frère. « Eli ?

— Oui ?

— Les choses ne se sont pas passées aussi bien que nous l'espérions au Siam.

— Ah ! bon ?

— J'ai rapporté les rubis, Eli. Ils ont été refusés par la cour d'Ayuthia. »

Le rouge de la colère monta au visage de Yale. « Refusés ? Pourquoi ?

— Les experts les ont jugés de qualité inférieure.

— De qualité inférieure ? explosa-t-il. Qui diable les a examinés ? Des aveugles ? »

Thomas hésita. « Après que les experts de la cour eurent donné leur avis, Phaulkon les a montrés à un marchand français très en vue pour avoir une seconde opinion. » Thomas hésita à nouveau. « Le Français a déclaré qu'ils étaient inférieurs à tout ce qu'on pouvait trouver à Paris. J'ai ici pour toi une lettre de Phaulkon », se dépêcha-t-il d'ajouter en fouillant dans sa poche et en lui tendant une enveloppe scellée. Frappée du sceau royal de Siam, elle avait un air très officiel.

Le gouverneur lui lança un coup d'oeil et la mit de côté. « Un Français ! répéta-t-il d'un ton clairement méprisant. De l'avis haut placé de quelque marchand français...

— Eli ?

— Quoi ?

— L'armée française est arrivée en force au Siam. Il y a maintenant cinq cents soldats dans le fort de Bangkok, sous le commandement d'un maréchal de France. Ils ont été accueillis à bras ouverts. Il y a aussi un directeur de la Compagnie française des Indes orientales et un ambassadeur plénipotentiaire de la cour de Louis XIV. »

Le gouverneur était silencieux. Un instant, on n'entendit que le bruit de ses doigts tambourinant sur le bord du bureau et, au loin, la voix perçante d'un sergent instructeur qui criait des ordres. Malgré la fenêtre ouverte, la chaleur était intense.

« Quand sont-ils arrivés ?

— Au moment même où je partais, répondit Thomas. Je crois que le secret avait été bien gardé.

— As-tu rencontré Ivatt à Mergui ?

— Non. Il y était ?

— Comme c'est étrange ! Il voyageait sur le bateau que j'ai envoyé pour te chercher. » Yale était de nouveau silencieux.

« Comment White t'a-t-il reçu ? reprit-il.

— Avec beaucoup d'hospitalité, en fait. J'ai profité du fait que j'étais au courant de l'arrivée des Français pour le sonder. J'ai insinué que Phaulkon

envi-sageait de remplacer tous les Anglais à son service par des Français, d'où le secret entourant leur vrai nombre.

— Comment l'a-t-il pris ?

— Il a déclaré que Phaulkon était son associé et qu'il ne ferait jamais une chose pareille.

— N'est-il pas étrange de voir combien les coquins peuvent se montrer naïfs concernant leurs pareils ?

— Eli, poursuivit Thomas un tantinet nerveux, je suis allé plus loin que ça. J'ai laissé entendre que la Compagnie pourrait fermer les yeux sur ses activités passées s'il se montrait coopératif en aidant à nous livrer Mergui. »

Le gouverneur sourit. « Bravo, Thomas ! Eh bien, continue, comment a-t-il réagi ? »

Thomas fut envahi d'une vague de soulagement. « Cela semblait être une suggestion évidente vu les effectifs des troupes françaises. Pourquoi étaient-elles là sinon pour remplacer les Anglais ?

— Tout à fait. Et que t'a-t-il dit ?

— Il a paru suffisamment intéressé par la question de l'immunité pour m'amener à croire qu'il pourrait finalement se montrer coopératif.

— Je parie qu'il le ferait, ce renégat ! Mais les Français sont-ils réellement là pour prendre la relève des Anglais ?

— Je ne sais pas. Mais ils ne nous aiment guère, et les ambitions territoriales du roi Louis sont bien connues. »

Le gouverneur fronça les sourcils. « Ne se pourrait-il pas que Phaulkon lui-même ne se fût pas attendu à un contingent si important ? Et si lui aussi avait été pris par surprise ?

— Tu veux dire que le roi Louis envisage de s'emparer du Siam par la force ? dit Thomas, incrédule.

— Peut-être. Quoi qu'il en soit, le moment choisi par ce diable de Phaulkon est troublant. Si nous lui déclarions la guerre maintenant, nous pourrions nous retrouver en face des armées françaises.

— Si nous lui déclarions la guerre, Eli ?

— La moitié du monde nous réclame des dédommagements et veut notre peau. Ils croient que nous sommes derrière Coates. Maudit soit son sang anglais ! » Yale s'enferma dans ses pensées. « As-tu à aucun moment eu vent de rumeurs concernant l'envoi à Mergui de l'armée française ou d'une partie de ses forces ?

— Non, le contingent tout entier semblait fermement installé à Bangkok.

— Espérons qu'il y restera. Nous devons agir vite. Nous emparer de Mergui avant que les Français ne découvrent sa valeur en tant que comptoir. Si le roi Louis a envoyé un directeur de la Compagnie française pour enquêter sur les possibilités commerciales, ce dernier ne tardera pas à découvrir que Mergui est l'endroit clé de la région. Les Français ont déjà une base plus bas sur la côte, à Pondichéry. S'ils s'installent également de l'autre côté du golfe, nous pourrions avoir de sérieux ennuis. » Yale fronça les sourcils. « Je me demande si cette fripouille de Phaulkon est tout à fait au courant de l'étendue des dégâts que ses pirates causent dans le golfe. » Il jeta un coup d'œil au calendrier qui était accroché au mur à côté d'un croquis au fusain de son petit garçon. « Ivatt devrait maintenant avoir donné mon ultimatum à Phaulkon. Combien de temps t'a-t-il fallu pour traverser le golfe, Thomas ?

— Vingt et un jours.

— Ivatt doit s'être rendu directement à Ayuthia. Donc, s'il a mis onze jours pour atteindre la capitale depuis Mergui, il aurait transmis mon message il y a environ dix jours. J'exigeais du Trésor siamois une indemnisation immédiate et intégrale. Dans l'éventualité peu probable où Phaulkon accepterait, il lui faudrait un mois de plus pour faire parvenir les fonds jusqu'ici. Dix jours se sont déjà écoulés, par conséquent si j'envoyais maintenant une frégate armée à Mergui, elle arriverait à l'expiration de l'ultimatum. Je pourrais suggérer à White et à Burnaby un autre ultimatum, déguisé bien entendu sous forme d'offre : abandon des poursuites, traversée assurée jusqu'en Angleterre et pas de questions posées au sujet de leur cargaison — si riche soit-elle — contre la remise entre nos mains de Mergui et des zones environnantes. Si nous donnions à White environ trois semaines pour y réfléchir, il semblerait que nous n'avons mis à la voile qu'après avoir accordé au Trésor siamois un délai raisonnable pour fournir le montant de l'indemnisation. » Le gouverneur sourit. « La menace que fait peser la proclamation de Sa Majesté le roi Jacques devrait constituer un encouragement supplémentaire pour rallier White à notre point de vue.

— Mais que se passera-t-il si White se tourne vers Phaulkon et les Français ?

— Ce sera trop tard en raison de la situation géographique de Mergui. Je connais bien le terrain. Il n'y a aucun moyen pour une armée, encore moins une armée européenne, d'aller de Mergui à Ayuthia par voie de terre. Tu viens juste de faire le trajet toi-même. La route suit un étroit sentier de jungle, entouré d'une végétation impénétrable et infestée de tigres, de serpents, d'éléphants sauvages, de crocodiles et de sangsues. Et il y a aussi les rivières et les rapides qu'il faut passer à gué. C'est tout juste faisable pour un petit groupe accompagné de guides et de porteurs, mais pour toute une armée étrangère ? Impossible. La seule façon pour les Français d'atteindre Mergui est d'envoyer leur flotte par une route détournée qui descendrait la péninsule malaise, doublerait le cap de Singapour, traverserait le détroit de Malacca et remonterait le long de la côte occidentale du Siam. Un voyage de six semaines au minimum. Nous pourrions être installés à Mergui en un peu moins de temps que cela et avoir encore le temps d'y installer une garnison, même si la flotte française appareillait immédiatement, ce qui est peu probable. Ils doivent être encore en train de récupérer de leur voyage. Une fois bien équipée, la ville pourrait être imprenable de la mer. Aucun bateau ne pourrait passer la barre impunément. Ils seraient à portée de tir des collines. »

Yale était visiblement excité. Il agita la clochette placée sur son bureau. Presque instantanément, un assistant apparut.

« Ah ! Marlow. Le capitaine Weltden est-il encore au port ?

— Il n'est pas rentré, Votre Excellence.

— Prévenez-moi quand il sera là. Je veux le voir immédiatement.

— Très bien, Votre Excellence. » L'assistant salua et partit.

« Eh bien ! Thomas, tu pourrais bien être le témoin d'un moment historique. Et dans lequel tu as joué un rôle précieux. Viens, allons nous dégourdir un peu les jambes avant que le soleil ne se couche et que les moustiques ne passent à l'attaque. Je veux te parler du capitaine Weltden. Parce qu'Anthony Weltden, j'en suis sûr, est notre homme. »

23

Les deux hommes étaient assis en tailleur dans un coin de la salle de réception. Ils avaient renvoyé les serviteurs pour être sûrs d'être tranquilles. Les autres membres du Conseil n'avaient pas été convoqués. Les meubles finement sculptés, les objets d'art oriental et occidental sans prix indiquaient qu'il s'agissait de la résidence d'un homme riche qui avait beaucoup voyagé.

L'hôte parla le premier. « Comment vont les choses au fort, mon général ? Est-ce que nos soldats deviennent plus habiles au maniement des armes occidentales ? »

— Il y a une amélioration sensible, ambassadeur, et mes hommes ont beaucoup appris, mais l'atmosphère au fort tourne au vilain. Les soldats farangs sont de plus en plus arrogants. »

Kosa Pan hocha la tête. « Je n'en suis pas surpris. Les Français se considèrent comme le peuple élu de Dieu et la supériorité de leur armement ne doit guère contribuer à dissiper une telle conviction.

— Je ne suis pourtant pas mécontent de la tournure des événements, observa le général Petraja, car l'attitude des Français fait notre jeu. La population se retourne peu à peu contre eux. Il y a trois semaines, je disais que nous devrions semer la discorde et le chaos. Eh bien ! Les soldats farangs s'en chargent pour nous. Leurs officiers regardent nos hommes de haut, comme des paysans ignorants et attardés qui devraient labourer leurs champs, et ils n'ont même plus l'élégance de déguiser leurs sentiments. Ils se soûlent de plus en plus souvent avec leurs alcools enivrants, et plus ils en avalent, plus ils traitent nos hommes et nos femmes comme leurs domestiques. L'idée de Vichaiyen — distraire les soldats farangs — se retourne contre lui. » Petraja hocha la tête. « A les voir, il est difficile de croire que leur religion leur interdit d'avoir plus d'une femme. »

Kosa demeura un instant pensif. « Mon général, je me suis assigné la tâche de découvrir qui a été impliqué dans ce projet de se servir de nos femmes comme appâts pour les soldats français. Vous sou-venez-vous des rumeurs à propos d'un officiel du palais responsable du projet — une femme de toute beauté, qui plus est ? »

Kosa fixa Petraja du regard.

« Eh bien ! Cette femme n'est autre que Sunida, la concubine de Vichaiyen.

— Celle qui vit au palais ? demanda Petraja en haussant les sourcils.

— Précisément. » Kosa marqua un temps. « Comme vous l'avez fait justement remarquer, les catholiques ne sont pas censés avoir de concubines. »

Les yeux de Petraja s'illuminèrent lentement. « Bien entendu. Voyez-vous, ça ne m'était jamais venu à l'esprit. Tout cela semblait si naturel dans le cas de Vichaiyen... Mais maintenant que vous le mentionnez, je vois... » Il hésita.

« D'autres occasions de semer la discorde ? » Kosa arbora un large sourire. « C'est une aubaine, le Seigneur Bouddha en soit loué. L'épouse profondément catholique de Vichaiyen doit tout ignorer de cet arrangement, sinon pourquoi Vichaiyen cacherait-il cette fille ? »

Petraja observa le sourire malicieux de Kosa. On y lisait le triomphe et la revanche, le plaisir anticipé de régler de vieux comptes. Bien qu'ils n'eussent jamais abordé le sujet lors de leurs réunions hebdomadaires, Petraja ne sentait que trop bien combien le Pra Klang avait humilié Kosa. Pensez ! Se voir enlever du jour au lendemain quatre mille marques de dignité ! Etre rétrogradé au mandarinat de deuxième classe et exclu des réunions avec l'élite de la nation !

« Avez-vous en tête un plan particulier ? demanda Petraja.

— En effet, et j'aimerais, si vous n'y voyez pas d'objections, être entièrement responsable de sa mise en œuvre.

— Comment puis-je faire des objections à un plan que je ne connais pas ? Mais il me suffit de voir la ferveur qui brille dans vos yeux. Pourtant cette ferveur même m'amène à vous mettre en garde. Ne sous-estimez jamais ce chien de Vichaiyen. Le sang de Tosakan coule dans ses veines.

— Il n'a pas tout à fait le pouvoir de cette divinité du Mal, mon général. Il est faillible. Mais je vous remercie de votre confiance. Mon plan est simple : j'ai l'intention de rendre visite à dame Maria. »

Petraja sourit d'un air entendu. « Cela servirait bien notre cause si ces hypocrites jésuites commençaient à mettre en doute la sincérité des croyances de Vichaiyen. J'entends par là que sa réputation à leurs yeux, et par leur intermédiaire aux yeux de la délégation française, en prendrait sûrement un coup.

— Certes, mon général. Et quelle meilleure façon de toucher les jésuites que dame Maria ? Mais, dites-moi, quelles sont les nouvelles de Selim ?

— Bonnes. Une dépêche est arrivée hier. Les excès du Shahbandar farang ont fini par persuader les membres du conseil des Cinq de prendre des mesures. Les Maures pusillanimes n'entendent plus rester les bras croisés pendant que le Shahbandar agit à sa guise. Ils ont à l'unanimité décidé de permettre à Selim Yussuf de prendre toute mesure qu'il jugera nécessaire. »

Kosa fut impressionné. « C'est à coup sûr un pas dans la bonne direction. Je pense que les morceaux du puzzle sont en train de se mettre en place. »

Petraja sourit. « Nos efforts et notre patience ont fini par être récompensés. Procédez donc avec précaution lors de votre visite chez dame Maria.

— Elle est la pièce maîtresse de mon puzzle, mon général. Je saurai où la placer.

— Que le Seigneur Bouddha vous guide. »

24

Samuel White s'en donnait à cœur joie. C'était la fin de la mousson, et comme la piraterie était difficile pendant la saison des pluies il avait décidé de prendre des vacances et de pêcher sur une des îles au large. C'était un de ses passe-temps préférés. Pourtant, sous cette satisfaction de surface, se dissimulait une profonde anxiété. Il n'avait toujours pas de nouvelles d'Ayuthia. Cela faisait maintenant trois semaines et demie qu'il avait envoyé Coates là-bas, et Phaulkon aurait dû avoir pris note de son arrivée. Il aurait peut-être des nouvelles bientôt. Était-il possible que Coates sût quelque chose qu'il aurait laissé échapper ? Pourtant, songea White, il avait à maintes reprises passé en revue le moindre détail. Il n'y avait rien, à moins que Coates n'eût d'une façon ou d'une autre découvert les matelots fictifs sur le registre du personnel. Au diable ce fier-à-bras imbécile ! Comment avait-il pu être idiot au point de s'emparer de *La Nouvelle-Jérusalem* ? Sans cela, tout aurait marché comme sur des roulettes.

Au moins, dans le cadre paisible et serein de l'île, il pouvait mieux se détendre. Même pendant les pluies, l'eau était transparente et les blanches étendues de sable fin exquis sous les pieds. Il s'était fait construire une petite cabane en bambou derrière la magnifique plage qui était devenue sa cachette favorite. C'était la seule cabane à des milles à la ronde. Elle avait un toit de chaume pour l'abriter de la pluie et une seule pièce : ses domestiques dormaient à la belle étoile sous des couvertures. Il l'apercevait distinctement de sa barque que la brise faisait danser gentiment sur l'eau.

White jeta sa ligne. C'est alors qu'il vit une embarcation doubler le promontoire rocheux qui abritait l'anse. Etrange. Il était rare de voir un bateau dans ces eaux. Il avait dit à Davenport qu'il ne voulait pas être dérangé, sauf en cas d'urgence. White plissa les yeux. A mesure que la petite embarcation s'approchait, il reconnut la silhouette de son secrétaire, le cheveu en bataille comme d'habitude. Il était accompagné de deux Siamois en plus des deux rameurs. Bon sang ! Que lui voulaient-ils ?

« On ne peut donc plus pêcher en paix ? » demanda-t-il d'un ton bourru au moment où le bateau se rangeait à côté du sien. « Je croyais avoir dit pas

d'interruption, Francis.

— Je suis désolé, mon Seigneur. Mais le monsieur que voici » — il indiquait le plus grand des deux Siamois, un homme basané dont le visage montrait, en bas et d'un côté, des marques de petite vérole — « a beaucoup insisté. Il a déclaré qu'il ne partirait pas avant de vous avoir vu. C'est un émissaire de Son Excellence le Barcalon. Je me suis permis d'amener aussi un interprète. » L'interprète, un petit Eurasien maigre et nerveux dont Samuel avait déjà utilisé les services, le salua poliment. L'émissaire l'imita en s'inclinant courtoisement devant White. Puis il se mit à parler rapidement tandis que son visage demeurait impassible.

« Mon Seigneur, je vous apporte une convocation urgente de la part de Son Excellence le Pra Klang. Son Excellence souhaite que vous vous rendiez immédiatement à Ayuthia et vous prie d'apporter tous vos comptes avec vous. »

White se raidit lorsque l'interprète traduisit. C'était en effet une étrange convocation.

« N'y a-t-il pas de message écrit ? »

— Non, mon Seigneur, aucun. »

White lança un regard soupçonneux à l'émissaire. Il se tourna vers l'interprète. « Demande-lui s'il a une preuve de son identité. »

L'émissaire au visage impénétrable fournit un document l'autorisant à voyager officiellement pour affaires d'Ayuthia à Mergui. White ne savait pas lire le siamois, mais il n'eut aucun mal à reconnaître le sceau du Barcalon, tout en haut.

« Demande-lui pourquoi il n'y a pas de lettre. »

— Il dit que l'honorable Pra KJang lui a dit de remettre le message oralement.

— Très bizarre. »

White fixa l'émissaire comme pour extraire de lui quelque indice, mais son visage était indéchiffrable.

L'émissaire s'adressa de nouveau à l'interprète. L'Eurasien se tourna poliment vers Samuel. « Il demande si Votre Seigneurie souhaiterait l'accompagner pour rentrer à Ayuthia. »

White réprima sa colère. Quelle impudence ! Attendaient-ils de lui qu'il parte à la minute au beau milieu de son congé ? Il se domina. « J'ai quelques affaires à régler d'abord. Il ne doit pas m'attendre. »

White jeta un regard furieux à Davenport qui n'avait cessé de croiser et décroiser les bras pendant l'entretien. « Allons à terre. Je désire vous parler seul à seul. » Les deux bateaux mirent le cap sur le rivage et, un instant plus tard, arrivaient en douceur sur la plage.

Dès qu'ils eurent débarqué, White prit Davenport à part. « Vous feriez mieux de retourner à Mergui, lui glissa-t-il à mi-voix, et de commencer à regarder les comptes. Nous devons peut-être y apporter quelques modifications. »

Davenport blêmit. « Des modifications, monsieur ?

— Ne me répondez pas sur ce ton, Davenport. C'est vous qui avez préparé les comptes. Vous êtes bien placé pour savoir comment les... euh... les présenter au mieux. » Davenport garda le silence. « Je ne tolérerai pas d'autres interruptions pendant mes vacances, est-ce clair, Francis ? »

Le secrétaire eut l'air piqué au vif. « Auriez-vous préféré que je dise à l'émissaire du seigneur Phaulkon que vous n'étiez pas disposé à le recevoir, monsieur ? Vous attendiez après tout des nouvelles d'Ayuthia.

— Peut-être auriez-vous pu l'avertir que je me reposais et qu'il devait attendre mon retour à Mergui.

— C'est précisément ce que j'ai fait, mais il a beaucoup insisté. Il n'arrêtait pas de souligner l'urgence de l'affaire.

— Entendu, Francis, soupira White qui se radoucissait un tant soit peu, mais la prochaine fois, c'est à vous d'insister davantage, compris ?

— Oui, monsieur. » Davenport parla à l'interprète et le groupe retourna au bateau. L'émissaire ne cessait de se retourner pour voir si White suivait.

Quelle incroyable insolence ! songea White. Il se dirigea vers ses deux domestiques qui étaient accroupis, oisifs, sur le sable. « Nous passerons la

nuit ici, dit-il à voix haute. Préparez ma chambre.

— Mon Seigneur, nous recevons vos ordres. »

La pêche ne fut ni un succès ni une diversion. White n'arrivait pas à chasser le visiteur de son esprit. Pourquoi n'était-il pas porteur d'une lettre de Phaulkon ? Une telle conduite ne ressemblait guère à Constant. Qu'est-ce que Coates lui avait dit ? White admit à contrecœur qu'il ne pouvait ignorer une convocation de ce genre. Il allait devoir partir pour Ayuthia. Mais il voulait bien être pendu s'il s'y rendait comme un laquais qui a mauvaise conscience. Il irait la tête haute, à l'heure qui lui conviendrait. D'ailleurs, il avait besoin d'un délai supplémentaire pour que Davenport regarde les comptes et les passe cette fois au peigne fin.

La soirée fut sombre et couverte, sans même un coucher de soleil convenable. L'abattement de White augmenta. Il plut cette nuit-là, et il dormit mal. Il y avait un trou dans le toit de chaume : il réveilla ses domestiques et leur passa un savon pour leur incompétence. Se souciaient-ils le moins du monde de son confort ? Ils comprenaient à peine ses propos, mais il n'était pas difficile d'en deviner la teneur.

Le lendemain matin, peu après l'aube, le même messenger était de retour, accompagné du même interprète. « Il refuse de quitter Mergui sans vous, mon Seigneur, expliqua Davenport, très nerveux. Il prétend que ses instructions sont de la plus grande urgence. »

A peine maître de lui, White les renvoya tous deux avec brusquerie en disant qu'il souhaitait se rendre à Ayuthia seul et qu'il le ferait quand il serait prêt.

Cette fois le messenger refusa de bouger. Il se tourna vers l'interprète : « Veuillez informer l'honorable Shahbandar que j'attendrai jusqu'à ce qu'il soit prêt à voyager. »

White eut le plus grand mal à se contenir. Il prit Davenport à part. « Qu'est-ce qui se passe, nom d'un chien ?

— Je ne sais pas, mon Seigneur. Mais il est impossible de se débarrasser de cet émissaire. J'ai tout essayé. Il semble qu'il ne bougera d'ici que par la force. Et ce serait malavisé dans les...

— Comment sont les comptes ? interrompit White. Les avez-vous revus ?

— Oui, mon Seigneur. » Davenport hésita. « Les comptes sont, euh... sont

aussi présentables qu'ils peuvent l'être. »

White se contenta d'émettre un grognement. Qu'est-ce que Coates pouvait avoir dit contre lui ? Avait-il fourni une preuve inattendue ? Phaulkon avait-il découvert qu'il n'avait pas reçu toute sa part de butin ? Mais qu'est-ce que cela pouvait faire à Phaulkon alors qu'il avait le pays tout entier à piller ?

Davenport, à son côté, donnait des signes d'impatience. « Je crains fort, mon Seigneur, que, comptes présentables ou non, nous n'ayons d'autre choix que de rentrer à Mergui. »

White lui lança un regard mauvais. « Entendu, Francis, dit-il en jetant un coup d'oeil à l'émissaire. Mais je n'irai pas au-delà de Mergui en compagnie d'un individu si insolent. »

Davenport ne répondit pas. White ordonna à ses domestiques d'emballer ses affaires.

D'un bout à l'autre du court trajet jusqu'à Mergui, il resta sombre et silencieux. L'énormité de ses méfaits traversa son esprit en une interminable procession. Bon Dieu ! Il s'était fait tant d'ennemis. Les accusations et les plaintes contre lui pouvaient avoir surgi de n'importe où. Admettons qu'elles fussent venues de façon continue, l'une après l'autre : Ali Beague, la Compagnie anglaise des Indes orientales, les marchands mahométans, les mandarins de Pegu, et même les citoyens de Mergui. La liste était longue. Pourtant il n'y avait pas de preuve réelle que Phaulkon fût en colère contre lui. Pas de lettre ni de mot de reproche. Mais que pouvait-il y avoir de si urgent pour qu'on attendît de lui qu'il entreprît le voyage jusqu'à Ayuthia en pleine saison des pluies, quand les rivières étaient dangereusement enflées, les sentiers de jungle glissants, les sangsues et les moustiques cent fois plus nombreux ? Phaulkon ne savait-il pas que certains ne survivaient pas à un tel voyage ?

Pendant toute une journée, White resta à Mergui, déchiré entre la confiance et le doute. Il rendit visite à Burnaby pour lui confier le soin de ses affaires personnelles pendant son absence, lui donner des instructions détaillées sur la vente de ses biens au cas où il ne reviendrait pas. Il ordonna ensuite à Davenport de l'accompagner à Ayuthia, ignorant les protestations répétées de son secrétaire qui voulait rester à Mergui et affirmant qu'il était le seul à être assez au courant de toutes les transactions financières pour répondre aux accusations qui pourraient être portées contre lui. Davenport fut forcé de se laisser fléchir mais parvint à persuader White que le messenger qui avait fermement refusé de partir allait devoir faire partie du groupe.

Le voyage, d'abord en pirogue puis en chaise à porteurs et enfin à dos

d'éléphant, ne fut pas agréable. Chaque jour, les pluies torrentielles créaient des courants rapides et la température chutait brutalement. Les moustiques et les sangsues attaquaient sans pitié. Ils rencontrèrent en chemin un second messenger, dépêché par Phaulkon à Mergui pour s'assurer que White était bien parti.

Il leur fallut encore douze journées insupportables avant de pouvoir traverser enfin l'isthme qui sépare l'océan Indien du golfe de Siam. Là, dans la ville côtière de Phipri, deux autres messagers venus de la capitale les attendaient. Ces mesures extrêmes pour s'assurer qu'il arriverait bien à Ayuthia eurent pour effet que White commençait presque à se sentir comme un prisonnier sous escorte. Ses nerfs étaient sur le point de craquer.

Du golfe du Siam, le voyage se poursuivit par bateau et les épreuves du voyage diminuèrent. White mit à profit ces derniers jours pour passer en revue tous les trous possibles de sa comptabilité et pour se préparer à répondre au pied levé aux différentes questions qui pourraient lui être posées. Il en conclut que, de toutes les accusations qui pouvaient être portées contre lui, celle à laquelle il aurait le plus de mal à répondre serait les instructions qu'il avait données à Coates d'ignorer les ordres de Phaulkon demandant d'attendre l'expiration du délai accordé à Golconde. Il avait déjà carrément rejeté sur Coates la responsabilité de la capture de *La Nouvelle-Jérusalem* dans une lettre qu'il avait confiée à l'un des gardes qui accompagnait Coates. Phaulkon n'allait tout de même pas croire qu'il y avait participé ! Pourtant, plus il réfléchissait à sa situation, plus il commençait à se sentir inquiet. Il se rappelait avoir forcé des négociants à lui céder leurs marchandises au plus bas prix pour pouvoir à son tour les revendre aux marchands du cru en empochant un gros bénéfice. Il en avait même vendu certaines aux entrepôts du roi ! Tant de crimes lui étaient imputables qu'il était possible qu'on le questionnât sur certains qu'il avait totalement oubliés. Il serait peut-être pris au dépourvu quand on lui lancerait les questions à la figure. Il se souvenait maintenant qu'il n'avait rien fait à propos des fortifications de Mergui, bien qu'il eût reçu une grosse somme du Trésor pour les faire reconstruire. Pour une raison ou pour une autre, l'argent avait filé ailleurs. De toutes ses négligences, la plus stupide était peut-être de ne pas avoir partagé une partie du butin avec les mandarins du conseil des Cinq. Maintenant ils allaient tous témoigner contre lui.

En proie à un abattement croissant et affaibli par les épreuves du voyage, il tomba malade en arrivant à Ayuthia. En dépit d'une forte fièvre, il continua jusqu'à Louvo où on lui avait dit que Phaulkon résidait dans une nouvelle maison qu'il s'était fait construire près du palais royal. White se trouva un logement à proximité et s'alita immédiatement. Il se mit à délirer et à un moment frôla la mort : c'était la malaria. Dans ses moments de lucidité, il donnait à Davenport des instructions de dernière minute au cas où il mourrait.

Mais, le quatrième jour, la fièvre tomba et il commença à reprendre des forces. Pas une seule fois Phaulkon, qui faisait régulièrement l'aller-retour entre Ayuthia et Louvo, ne prit de ses nouvelles. Cette froideur inattendue perturba profondément White et accrut son insécurité.

Finalement, au bout d'une semaine de convalescence, incapable de supporter plus longtemps l'incertitude, il se fit annoncer aux gardes en uniforme qui étaient en faction aux portes du palais de Phaulkon. Trois jours de suite, il chercha à obtenir une audience, mais chaque fois, après l'avoir fait attendre pendant un temps interminable, on lui annonçait que Son Excellence était trop occupée pour le recevoir.

Abattu et proche du désespoir, White eut une rechute.

25

Une fois de plus, Maria mit la main sur son ventre. Les petits coups de pied semblaient se faire de plus en plus fréquents. Elle mourait d'envie d'en parler à Constant, mais elle voulait d'abord que les choses se calment. Après les multiples honneurs que les Français lui avaient décernés, ce devait être le plaisir suprême. Ils se disputeraient certainement pour le prénom : elle en voudrait un portugais ou un japonais en rapport avec ses origines, et lui voudrait Dieu sait quoi. Un prénom grec, anglais, français ou siamois ? Ce serait de toute façon un agréable sujet de conversation.

Elle entra dans son salon de style portugais. Contre un des murs, deux larges armoires vitrées étaient remplies de délicates figurines en porcelaine tandis qu'une longue table de réfectoire en teck incrusté de nacre occupait le centre de la pièce. Le sol était couvert de tapis à motifs floraux. Des draperies de soie pendaient de chaque côté d'un bureau en ébène de Goa entouré de chaises à dossier droit. A part les panneaux en teck de style siamois de la porte, on se serait cru dans un riche salon de Lisbonne ou de Goa.

Un enfant contribuerait peut-être à calmer lame tourmentée de Constant, songea Maria en prenant son ouvrage, et pourrait le persuader de lui consacrer plus de temps. Ces temps-ci, il semblait complètement absorbé par les affaires de l'Etat, à l'exclusion de tout le reste. Malgré ses trente-cinq ans, son énergie sans bornes ne donnait aucun signe de faiblesse. Du moins celle-ci était-elle maintenant canalisée vers des objectifs plus respectables que par le passé. Il avait été plutôt coquin dans sa jeunesse. Il y avait de cela seulement cinq ans, elle l'avait forcé à renoncer à son harem et à mener la vie d'un bon catholique. Quand il avait demandé sa main, elle avait insisté sur certaines conditions. La monogamie avait été la principale d'entre elles. En effet, au fond d'elle-même, elle savait qu'en dépit de l'amour qu'elle lui portait et des coutumes

particulières au Siam ses croyances ne toléreraient pas d'autre conduite. Les souffrances qu'elle endurerait à le partager avec d'autres femmes, même si elle était l'épouse principale, l'emporteraient sur la douleur de le perdre.

Elle sourit intérieurement — au moins, aujourd'hui, elle pouvait en sourire —, mais alors il en avait été tout autrement. Son brigand de mari avait congédié son harem à l'exception d'une fille qui, préten-dait-il, était un agent du palais chargée de l'espionner. Elle s'appelait Sunida. Elle ignorait, du moins le prétendait-il, qu'il était au courant de son rôle, ce qui lui permettait de fournir au palais des renseignements qui lui étaient tout ce qu'il y avait de plus favorable. Comme ils s'étaient battus à son sujet ! Maria ne l'oublierait jamais. La fille était bien trop belle et trop raffinée pour lui laisser un moment de répit. Pour finir, cependant, et tout à l'honneur de Constant, le rôle d'espionne de Sunida avait été confirmé. Maria s'était sentie coupable pendant un certain temps, mais il avait évité avec tact d'évoquer le sujet, même quand ils se querellaient. Maintenant, quoique Maria eût souhaité qu'ils puissent passer plus de temps ensemble, elle acceptait qu'il y avait un prix à payer quand on était mariée à un personnage public.

Elle devait reconnaître que c'était une vie passionnante, et elle était fière d'y être mêlée. Jusqu'à ces derniers jours, elle avait été entièrement occupée à recevoir tous ces Français. Sa maison avait pratiquement tenu lieu de caserne ! Cinquante soldats français destinés à la garde du corps de Sa Majesté y avaient bel et bien séjourné. Bien sûr, ils avaient été hébergés dans une autre aile, mais elle voyait les officiers à l'heure des repas. Les sujets de conversation n'avaient pas manqué. Elle était toujours fascinée par les dernières modes, les événements les plus récents en Europe, surtout en France. Elevée par les Jésuites, elle parlait couramment le français, et un des officiers avait même parlé un portugais tout à fait honorable. C'étaient des gentilshommes, ces offici-ers, raffinés et courtois, contrairement aux frustes marchands européens auxquels elle avait jusque-là eu affaire.

Constant était particulièrement pris et fréquemment absent ces derniers temps. Le roi était à Louvo, les Français à Bangkok et elle à Ayuthia. Même quand Constant était à la maison, il y avait toujours une soirée à laquelle il fallait assister. Mais, Dieu soit loué, la présence des épouses n'était pas jugée nécessaire. Ces réceptions officielles étaient si ennuyeuses ! Résultat : elle ne voyait quasiment jamais son mari, qui revenait épuisé à la maison. Peut-être l'enfant changerait-il les choses, se dit-elle à nouveau avec optimisme. En attendant, elle devait s'occuper de l'orphelinat. Il prenait le plus clair de son temps. Elle en revenait à l'instant. Pendant la saison des pluies, une fuite s'était déclarée dans le toit de la longue cabane qu'elle avait fait construire derrière la maison principale, et elle avait voulu superviser les réparations. C'était au temps de la mousson que l'on amenait toujours le plus d'enfants

abandonnés ; la grande cabane était pleine à craquer. Les enfants étaient nourris, habillés et dormaient sur des nattes alignées en longues rangées sur le sol. Elle envisageait de faire construire un autre bâtiment. Ce n'était pas le terrain qui manquait autour du palais. Sa seule hésitation tenait au fait qu'elle aimait connaître chaque enfant individuellement et observer ses progrès.

Une toux discrète interrompit ses pensées. Ning, sa petite esclave, était entrée silencieusement dans la pièce en rampant et la toux était le signal habituel par lequel elle indiquait qu'elle souhaitait parler.

« Qu'y a-t-il, Ning ? »

— Haute Dame, moi, un simple cheveu, je vous demande pardon pour cette intrusion, mais un honorable mandarin attend votre bon plaisir dans l'antichambre. Il est là depuis ce matin très tôt. Il ne par-tira pas avant de vous avoir vue. Il dit que l'affaire est urgente.

— Qui est-ce ?

— Haute Dame, il dit qu'il est le seigneur Kosa.

— Kosa Pan ? » dit Maria, se parlant plus à elle-même qu'à la petite fille. Ce nom ne lui était pas inconnu. Elle savait qu'il avait été le premier ambassadeur du Siam en France, d'où il était rentré subitement. Constant lui avait parlé de sa méfiance à l'égard des Français — et des farangs en général — et de la façon ignominieuse dont il avait débarqué. Que pouvait-il bien lui vouloir ? Elle ne l'avait encore jamais rencontré. Eh bien ! se dit-elle, il n'y avait qu'un moyen de le découvrir.

« Envoie-le dans la salle d'audience, Ning. C'est là que je lui parlerai.

— Votre esclave, ma Dame. » Ning rampa à reculons.

Kosa Pan s'était arrangé pour que sa venue coïncidât avec une des fréquentes occasions où Phaulkon s'absentait. Il avait été irrité de découvrir que dame Maria était sortie. Si elle était longtemps absente, cela pouvait devenir dangereux, car il ne savait pas exactement quand le retour de Vichaiyen était attendu. Mais quand il apprit qu'elle se trouvait à l'orphelinat tout proche, il décida que le risque valait la peine d'être pris.

« Mon Seigneur veut-il bien me suivre ? » Il leva les yeux et vit la jeune esclave qui lui faisait timidement signe.

Il la suivit dans un long couloir orné de tapisseries birmanes. Elle s'arrêta devant une porte ouverte et se prosterna. Kosa pénétra dans ce qui était manifestement une salle d'audience solennelle. Il regarda autour de lui et retint son souffle. Ce n'était pas tant les œuvres d'art en elles-mêmes qui l'impressionnaient mais le caractère siamois des proportions et du décor de la pièce. C'était la première fois qu'il pénétrait dans la résidence du farang. Malgré son mépris pour l'usurpateur honni, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver du respect pour son goût. Vichaiyen semblait avoir en quelque sorte capté l'âme du Siam. Il n'y avait rien de farang dans la salle, pas même une chaise. Les meubles datant de la première période d'Ayuthia étaient exquis et la soie passée des coussins de repos triangulaires était d'un modèle ancien, difficile à trouver aujourd'hui. Kosa balaya du regard les figurines en bronze ouvragé qui ornaient les nombreuses niches de la salle puis les détailla de nouveau lentement, une par une. C'était une collection qui égalait la sienne.

Il n'entendit pas Maria entrer tant il était absorbé dans son examen. Une toux légère lui fit lever les yeux, et de nouveau il fut impressionné. La femme qui se tenait devant lui dans un kimono bleu de style japonais était exquise, aussi fine et délicate que les chefs-d'œuvre qui l'entouraient. Sa peau était parfaite et ses traits une harmonie authentique d'Orient et d'Occident. Son nez droit et mince était nettement farang, tandis que ses hautes pommettes et ses yeux noirs mi-ronds étaient japonais. Il se rappela avoir entendu dire que certains de ses ancêtres avaient été crucifiés au Japon à l'époque où l'empereur avait interdit à ses sujets de devenir chrétiens. L'empereur avait manifestement vu quels fauteurs de trouble ils étaient. Si seulement son roi pouvait suivre un tel exemple ! La famille s'était ensuite apparemment installée au Siam où elle avait fait alliance avec des chrétiens portugais. Encore de maudits chrétiens ! se dit Kosa avec colère. Pas étonnant que tous les membres de la famille fussent de tels fanatiques. Puis il se rappela combien cette ferveur même le servirait en la circonstance, et il sourit sous cape.

Maria joignit les mains devant sa tête inclinée et il lui rendit son salut. « Je suis désolée de vous avoir fait attendre si longtemps, mon Seigneur.

— Gracieuse Dame, au contraire, c'est moi qui suis importun. Tout le monde sait combien Votre Seigneurie est prise par toutes ses bonnes œuvres. »

Maria sourit modestement. « Il est vrai que mon orphelinat absorbe une grande partie de mon temps, mon Seigneur.

— Alors je n'en abuserai pas plus qu'il n'est nécessaire. Avec votre permission, j'en viendrai directement au fait. »

Maria le regarda d'un air perplexe. Il était petit et avait le teint sombre, même

pour un Siamois, mais ses mouvements étaient agiles et rien ne semblait échapper à ses yeux pénétrants et intelligents. Elle eut l'étrange pressentiment qu'il mijotait quelque mauvais coup.

« Je vous en prie, faites, mon Seigneur.

— Vous devez d'abord comprendre, Gracieuse Dame, que j'ai juré de ne remettre ce message à personne d'autre que vous. D'où mon apparition soudaine et présomptueuse. » Il inclina la tête comme s'il reconnaissait son inconvenance. « Comme vous le savez peut-être, je suis rentré récemment de France. En ma qualité d'humble émissaire du Seigneur de la Vie, j'ai eu récemment l'occasion de passer pas mal de temps au Grand Palais afin de présenter mes rapports à Sa Gracieuse Majesté. » Kosa leva les yeux vers Maria qui se tenait toujours sur le seuil de la porte. Il nota avec satisfaction qu'il avait toute son attention.

« La dernière fois, poursuivit-il, comme je quittais l'enceinte du palais, un jeune page m'a abordé pour m'informer qu'il était porteur d'un message de la seconde épouse de l'honorable Pra Klang, dame Sunida. » Kosa regarda Maria comme si de rien n'était. Bien que son expression demeurât impassible, la pâleur soudaine de ses joues lui indiqua que ses paroles avaient fait mouche. « Quand je lui ai demandé quel était le message, il m'a prié de le suivre. Nous avons emprunté une série de sentiers étroits qui nous ont conduits finalement à un petit jardin retiré où dame Sunida m'attendait. Elle semblait plongée dans un certain désarroi et très désireuse de me parler. »

Kosa fit une pause tandis que Maria, sans dire un mot, s'avavançait et se laissait tomber lentement sur l'épais tapis persan en face de lui. Elle arrangea les plis de son kimono et le regarda.

« Je suis certes désolée d'apprendre le désarroi de dame Sunida, dit-elle. Mais que vous a-t-elle dit ? »

Une expression anxieuse envahit le visage de Kosa. « Gracieuse Dame, elle m'a parlé de son inquiétude grandissante pour la sécurité de son maître et m'a supplié de vous apporter un message. Elle souhaitait en appeler à vous car elle a la certitude que vous aimez l'honorable Pra Klang avec un aussi grand dévouement qu'elle et l'espoir que vous pourrez réussir là où elle a échoué. »

Maria l'observa longuement sans offrir de commentaire.

« Voyez-vous, continua Kosa Pan, dame Sunida m'a confié que, lors de la dernière visite de son honorable maître, la veille seulement, elle l'avait clairement averti des dangers qu'il courait. Mais comme d'habitude il en avait

fait fi. » Kosa se pencha en avant.

« Les Maures dans le Sud ont écrit à un de leurs collègues de haut rang à Ayuthia — un des rares mandarins acquittés après le procès des Macas-sars — pour l'informer que les activités du Shahbandar farang de Mergui salissent la réputation de Sa Gracieuse Majesté dans le golfe. Non seulement ce Shahbandar effronté met le Trésor à sec avec une légion de marins fantômes dont les salaires vont directement dans sa poche, mais il pille des bateaux innocents dans le golfe et s'enrichit à leurs dépens. » La voix de Kosa se réduisit à un murmure de sorte que Maria dut tendre l'oreille pour saisir ses propos. « En conséquence, les provinces voisines se préparent à se soulever et il y aura un terrible bain de sang si on ne les arrête pas. Dame Sunida a imploré son honorable maître à chacune de ses récentes visites, mais sans résultat. Elle se permet de faire appel à votre aide, car elle sait fort bien quel grand cas son maître fait des conseils de Votre Seigneurie en matière de politique. »

La pâleur de Maria s'était visiblement accentuée, et, bien qu'elle fit tous ses efforts pour avoir l'air calme, sa voix se mit à trembler.

« Comment a-t-elle... comment dame Sunida a-t-elle découvert tout ça ? »

Kosa s'était préparé à cette question.

« Un page attaché au harem royal où dame Sunida est hébergée est le neveu d'un des mandarins musulmans de la région. Son oncle l'a averti du danger dans l'espoir que l'information parviendrait à l'oreille de Sa Majesté. Comme vous le savez peut-être, ma Dame, rien ne demeure longtemps un secret au palais. » Kosa baissa modestement les yeux. « Votre Seigneurie sait sans doute que personne n'oserait parler directement contre quelqu'un qui a été nommé par l'honorable Pra Klang. Je suis sûr que votre estimé époux ignore la conduite du Shahbandar et le sérieux du complot qui se trame en ce moment même. Mais dame Sunida est convaincue que le poids de votre opinion pourrait le persuader de prendre certaines mesures avant qu'il ne soit trop tard. » Kosa fit de nouveau une pause. « Vous comprenez bien sûr, Gracieuse Dame, que ma seule préoccupation est le Siam. S'il doit y avoir un soulèvement contre l'ordre établi, quelle que soit la justesse de la cause, alors votre honorable époux doit en être informé afin de pouvoir prendre les mesures appropriées. » Kosa inclina respectueusement la tête. « Lui et moi sommes tous deux des serviteurs du Grand Seigneur de la Vie.

— Je vous suis certes reconnaissante, mon Seigneur, d'être venu ici et d'avoir témoigné un souci manifeste pour le bien-être de mon époux, mais un point me trouble. » Maria, la tête haute, fit tous ses efforts pour rester maîtresse

d'elle-même lorsqu'elle se força à prononcer les paroles suivantes : « Puisque dame Sunida est la seconde épouse de mon mari et non une épouse royale, pourquoi ne peut-elle pas remettre ce message elle-même ? Pourquoi devrait-elle voir sa liberté de mouvement limitée à l'enceinte du palais ? »

Kosa eut l'air momentanément surpris, comme s'il ne s'était pas attendu à cette question. « Gracieuse Dame, répondit-il en feignant l'embarras, pardonnez-moi, je ne peux que... supposer d'après... d'après les rumeurs qu'on entend que... je veux dire, dame Sunida a beau savoir que vous connaissez sa position, elle pense — ou peut-être est-ce votre mari — qu'étant donné vos convictions religieuses vous pourriez considérer comme un affront... euh... je veux dire qu'il serait indélicat pour elle d'être vue en public. D'où son confinement au palais et sa réclusion volontaire.

— Je vois. » Maria luttait pour déguiser sa souffrance.

Kosa exultait. C'était exactement ce qu'il avait espéré. Et il n'en avait pas encore fini.

« Une dernière chose, Gracieuse Dame. » Il marqua un temps pour savourer l'instant. « Dame Sunida a un autre message. Bien que ce message me fût destiné, je vais vous le transmettre car il concerne l'avenir du Siam. Votre honorable époux lui a confié la supervision des batelières des maisons de plaisir flottantes, qui devaient divertir les soldats français sur la rivière. Il semble qu'un de ces Français, un officier supérieur, soit tombé amoureux de l'une d'entre elles et lui ait révélé les rumeurs qui circulent à présent dans le camp français. » L'expression de Kosa se durcit. « Gracieuse Dame, maintenant que les troupes ont suffisamment récupéré des épreuves du voyage, on parle de guerre. Les troupes n'attendent que l'ordre de se retourner contre les Siamois dans le fort de Bangkok. » Kosa eut un sourire amer. « L'officier s'inquiétait à l'évidence de l'avenir de son aventure amoureuse. »

Maria fronça les sourcils. « Pourquoi, si je puis me permettre, dame Sunida vous révélerait-elle une telle information plutôt que de s'adresser directement à mon maître ? C'est tout de même lui le principal intéressé. »

Une fois de plus, Kosa prit un air embarrassé. « Gracieuse Dame, dame Sunida connaît ma longue expérience des Français. Elle avait peur de provoquer le mécontentement de son maître, parce qu'il semblait très impressionné par la délégation. Elle a peut-être jugé que je pourrais être plus réceptif à de telles révélations. Cela, poursuivit modestement Kosa, ajouté au fait que j'ai mes entrées au palais, est sans doute ce qui l'a poussée à s'adresser à moi sur cette question. »

Maria le regardait d'un air de plus en plus soupçonneux. « Comme il est curieux, mon Seigneur, que dame Sunida, qui est confinée au palais, puisse organiser et superviser les activités de légions de batelières sur le fleuve à Bangkok. Voilà qui est remarquable. »

Cette fois, Kosa Pan fut vraiment pris au dépourvu. « Gracieuse Dame, je n'ai pas enquêté sur ses sources d'informations, se dépêcha-t-il de dire. Mais elle a sans doute ses messagers. »

Maria le fixa longuement. « Seigneur Kosa, même si ces paroles sortaient de la bouche du plus loyal serviteur du Pra Klang, j'éprouverais des difficultés à y croire. Je trouve votre récit d'une rare indigence, d'une malveillance inexcusable, entièrement vindicatif et tout à fait invraisemblable. Votre point de vue et vos préjugés vous trahissent, mon Seigneur. Vos vrais motifs ne sont que trop visibles : vous désirez calomnier mon époux et tourner en dérision mes

convictions religieuses. Vous n'arriverez ni à l'un ni à l'autre. Votre haine des farangs est trop connue. » Kosa parut sidéré tandis qu'elle poursuivait, la tête haute :

« Quand bien même mon époux remplirait ce palais tout entier de secondes épouses, je considérerais cela préférable au fait de devoir passer un instant de plus en votre compagnie. Sortez immédiatement ! »

Tout en écrasant Kosa de son mépris, Maria se leva et sonna fermement trois fois. Il avait le plus grand mal à maîtriser sa colère. Son visage se tordit. Il semblait prêt à sauter sur Maria pour l'étrangler.

La sonnerie prolongée fit accourir une ribambelle de serviteurs et même quelques gardes.

« Veuillez raccompagner le seigneur Kosa. La visite est terminée. »

A la porte, Kosa se retourna. « Peut-être prendrez-vous la peine de parler aux batelières. Elles confirmeront le nom de l'officiel du palais qui supervise leurs activités de prostitution. »

Maria resta immobile quelques instants après son départ. Puis, la tête toujours haute, elle se rendit dans sa chambre. Elle ferma la porte derrière elle et s'effondra sur le divan, où elle céda à un torrent de larmes incontrôlables.

Samuel White se rongeaït les sangs dans son lit. Cela faisait maintenant dix jours qu'il n'avait pas de nouvelles de Phaulkon. Ce matin, Davenport lui avait consciencieusement apporté le calendrier pour qu'il cochât un jour de plus. Bien qu'il fût toujours alité, sa nouvelle crise de malaria était moins grave que la première. L'air de Louvo semblait mériter sa réputation : on disait qu'il avait des vertus curatives.

Peu disposé à s'humilier davantage en essayant d'obtenir une audience, White dicta une lettre dans laquelle il exprimait sa grande surprise devant la froideur de son vieil ami et en déduisait que ses ennemis devaient l'avoir monté contre lui. Avant de mourir, il souhaitait savoir en quoi il avait offensé Son Excellence, afin de pouvoir se jeter à ses pieds, « sûr et certain que Sa Seigneurie ne détruirait pas l'édifice qu'elle avait construit de ses propres mains ».

Il fallut attendre encore deux jours pour avoir une réponse. Davenport l'apporta, tout excité, et White l'ouvrit avec des mains tremblantes. Il la parcourut rapidement et lut d'abord le dernier paragraphe dans l'espoir qu'il répondrait à sa question la plus pressante. Phaulkon y reprenait le thème de sa propre lettre : « Ce sera un grand plaisir de vous découvrir aussi innocent que vous le prétendez, et nous ne prendrons jamais grand plaisir à ruiner ce que nos mains ont construit. Mais si nous nous apercevons qu'une structure de notre fabrication commence à chanceler et menace d'entraîner notre ruine dans sa chute, nul ne peut nous taxer d'imprudence si nous la démontons à temps. »

White lut et relut la lettre puis il la tendit à Davenport. Son contenu ne contribuait guère à le détendre.

Finalement, le quatorzième jour, White reçut une convocation pour rencontrer Phaulkon à son domicile. Ce dernier était situé à l'intérieur du mur d'enceinte qui entourait le palais de Sa Majesté, et deux gardes en tunique rouge l'escortèrent à travers divers postes de sentinelle. White se sentait mal à l'aise dans ce cadre peu familier et austère. Il se demandait s'il en ressortirait libre.

On l'introduisit finalement dans une longue antichambre. Phaulkon se tenait à une extrémité, le visage tourné vers le mur, entouré d'esclaves accroupis dont certains l'éventaient. Il ne se retourna pas, et White resta debout à fixer son dos vêtu d'une belle chemise de soie.

« Asseyez-vous, Samuel », dit Phaulkon d'un ton froid, toujours sans se retourner.

White s'assit en tailleur sur un coussin ; son cœur cognait à grands coups. Ce début n'augurait rien de bon. Pourquoi Phaulkon ne pouvait-il pas au moins se

retourner et le regarder en face ?

Sans bouger, Phaulkon reprit la parole. « Qu'avez-vous à dire pour votre défense, Samuel ? »

Samuel avait répété sa réponse des centaines de fois. « Mon Seigneur, je me suis peut-être trompé, mais c'était avec les meilleures intentions du monde. J'ai vu qu'il y avait de gros bénéfices à faire qui vous enrichiraient, vous et le Trésor du roi, ainsi que moi-même bien sûr, mais dans tout ce que j'ai entrepris, c'est toujours à vous et à Sa Majesté que j'ai donné la plus grosse part. Si je n'ai pas exécuté vos ordres à la lettre, c'est seulement parce que, étant sur les lieux, j'ai pensé, à tort sans doute, que j'étais meilleur juge de la situation.

— Comme d'ordonner à Coates d'ignorer les termes de l'ultimatum de Sa Majesté à Golconde ? Quand vous avez attaqué Golconde, Samuel, notre ultimatum n'était pas encore expiré. Sous quel jour, à votre avis, cela fait-il paraître le gouvernement de Sa Majesté ?

— Coates a agi seul, mon Seigneur. Il a désobéi à mes ordres. Je vous l'ai envoyé pour qu'il avoue ses crimes. »

Phaulkon se retourna pour la première fois. Son visage était sévère et ne souriait pas. On n'y lisait aucune trace de la vieille camaraderie d'autrefois. « J'ai la lettre qui contient vos contrordres à Coates, dit-il froidement.

— Ce doit être un faux, mon Seigneur. Je n'ai pas donné de tels ordres. » Pour une fois White disait la vérité et son indignation en était redoublée. « Rien ne pouvait l'arrêter. Il a toujours agi seul. Il s'est emparé de *La Nouvelle-Jérusalem* également à mon insu.

— Coates paie le prix de ses crimes. Il a la cangue autour du cou. Pourtant, même si c'est un pirate et un criminel, ses activités n'ont été rendues possibles que par l'atmosphère de totale dépravation que vous avez créée dans le golfe, Samuel. Vous avez causé un tort incalculable à la réputation de ce pays. » Il marqua un temps. « A côté des vôtres, les crimes de Coates sont dérisoires. »

Le cœur de White se serra. Si Coates avait la redoutable cangue autour du cou, que lui réservait-on ? Il avait vu des prisonniers la porter et observé la douleur dans leurs yeux. Le poids terrible de la planche qui enserrait la tête et les épaules des victimes empêchait tout mouvement. Ils n'avaient pas besoin d'une cellule de prison : ils se promenaient librement, traînant leur souffrance avec eux sous les sarcasmes et les huées de la populace. C'était un châtement des plus douloureux et des plus humiliants.

« Préférez-vous croire à la parole de Coates, à la parole d'un pirate, plutôt qu'à celle du frère de votre vieil ami, George White ? implora White.

— La liste choquante de vos activités a été confirmée par plus de sources que je n'ai envie d'en citer, et vos déprédations décrites par le menu dans les dépêches confidentielles que j'ai interceptées entre les Maures de Mergui et leurs frères d'Ayuthia. Vos crimes, Samuel, sont monumentaux et irréfutables. Il n'y a pas grand-chose que vous puissiez faire ou dire pour votre défense.

— Je mourrai donc innocent, aux mains de l'ami de mon frère !

— Vous ne mourrez pas, Samuel, car je n'ai pas l'intention de me débarrasser de vous si facilement. Vous devez d'abord réparer vos torts. » Le cœur de White se mit à battre plus vite. Torts ? Est-ce que sa pénitence serait la torture ? L'idée le terrifia. Il eut envie de vomir.

« Je vous renvoie dans votre ancien poste, continua Phaulkon, à deux conditions. »

Muet sous le choc, en croyant à peine ses oreilles, White releva la tête.

« La première est que vous vous amendiez et que, sous peine de vous voir châtié selon les lois du Siam, vous ne m'obligiez à aucun moment à répondre de votre conduite. La seconde est que vous régliez dès votre arrivée à Mergui la totalité du montant des dommages réclamés par les diverses parties *via* la Compagnie anglaise des Indes orientales à Madras. De plus, vous rendrez à son propriétaire *La Nouvelle-Jérusalem*, intacte avec toute sa cargaison, tout déficit devant être comblé, toute avarie au bateau réparée. J'ai examiné les réclamations soumises par la Compagnie et les considère comme justes et équitables. Elles couvrent les préjudices subis par les habitants de Golconde, les dommages infligés à la marine marchande de Golconde et à ses villes côtières, le remboursement aux bateaux neutres des cargaisons dont ils ont été dépossédés, le paiement du manque à gagner aux vaisseaux séquestrés et la réparation pour le meurtre d'un citoyen hollandais à Pulicat. Le montant total s'élève à cinq cent mille livres. » Phaulkon articula lentement ses mots.

Une fois de plus, White blêmit. « Mais c'est ridicule ! », explosa-t-il, sa terreur de l'instant précédent balayée par la perspective d'une ruine financière. « Comment puis-je être responsable des activités de Coates ? Et... et même si je l'étais, où pourrais-je trouver pareille somme ? On pourrait s'acheter un comté entier en Angleterre avec un tel montant !

— Vous le pourrez sans doute, Samuel. Il vous suffira de viser plus bas et d'acquérir quelque chose de plus petit. » Le ton de Phaulkon se durcit. « Car si

vous songez toujours à vous retirer dans votre bien-aimée Angleterre, vous devrez d'abord effacer vos crimes. A l'heure qu'il est, vous portez l'étiquette infamante de criminel sur la moindre parcelle du sol britannique, ainsi que du territoire du Siam, de Pegu et de Golconde. Parce que vous êtes le frère de George, et seulement à cause de cela, je vous donne une chance de repartir de zéro. Sinon, je vous aurais fait attacher nu à un arbre dans les marécages au crépuscule et donné en pâture aux moustiques jusqu'à ce qu'ils aient sucé la dernière goutte de votre sang. Réfléchissez-y bien, Samuel, et rappelez-vous que je me réserve toujours cette option. Maintenant, partez. »

Phaulkon se retourna et White se retrouva une fois de plus à fixer son dos. Etourdi, il se leva et se dirigea vers la porte.

« Entre, Thomas ! cria Phaulkon dès que White fut hors de portée de voix. Tu as pu entendre clairement ?

— Chaque mot, Constant, répondit Ivatt en entrant dans la pièce. Tu crois vraiment qu'il va rembourser ? A sa place, je me sauverais, et je suis loin d'être un aussi fieffé gredin que lui !

— A vrai dire, je ne sais pas, Thomas, mais je n'ai pas pu me résoudre à exécuter le frère de mon mentor. Je ne dirais pas que je m'inquiète de ce qu'il va encore trouver le moyen de faire, mais il fallait que je le laisse partir. Au moins Davenport nous rapportera ses moindres faits et gestes. T'es-tu arrangé avec lui ?

— Oui, Constant. » Ivatt marqua un temps. « Honoreras-tu la dette si Samuel ne le fait pas ?

— Il le faudra, ou du moins une partie. Les chiffres de Yale, tu peux en être certain, sont plutôt élevés. Bien entendu, il faudra indemniser les Hollandais de Pulicat et *La Nouvelle-Jérusalem* devra être rendue à Demarcora. Nous ne pouvons guère nous permettre une autre guerre avec Pegu quand la dernière a duré cent ans ! Quoi qu'il arrive, on ne peut autoriser White à continuer à tenir Mergui sous son emprise. Il faut mettre un frein mais non un terme à son influence. Pas encore. Nous ne devons pas nous précipiter. Il faut lui donner une chance de rembourser ses dettes avant qu'il ne file en Angleterre. Quant au gouverneur Burnaby, il faut le mettre au vert. Il ne fait manifestement pas son travail. Je veux un nouveau gouverneur de Mergui qui nommera à son tour un nouveau Shahbandar, dès que les conditions seront réunies. » Phaulkon regarda Thomas. « Je veux que tu sois ce nouveau gouverneur, Thomas. »

Le visage de Thomas s'éclaira. Puis son front se plissa lentement. « Je ne vais

pas me retrouver en train de me battre contre les Français pour Mergui, n'est-ce pas ? Ne m'as-tu pas dit que tu envisageais d'y nommer un gouverneur français ? »

L'expression de Phaulkon se fit grave. « J'y ai pensé parce que nous devons faire quelque chose pour les Français. Leur patience est à bout et ils deviennent ouvertement désagréables. Les choses ont atteint un point de non-retour. Nous n'avons aucun miracle religieux à présenter à La Loubère, et Cébéret a conclu que Bangkok est un comptoir trop limité. Ils ont désormais jeté fermement leur dévolu sur Mergui. Mais c'est une concession trop importante. Je vais essayer de les apaiser en leur donnant Songkhla à la place ; un endroit moins stratégique. Nous ne pouvons pas laisser les Français s'emparer de toutes nos garnisons clés, c'est pourquoi il est essentiel que réparation soit faite à la Compagnie anglaise des Indes orientales. Yale ne doit pas avoir d'excuse pour déclarer la guerre. Une fois ce danger écarté, nous n'aurons plus besoin de la force de dissuasion des Français à Mergui. » Un fin sourire envahit le visage de Phaulkon. « Surtout lorsque nous t'aurons là-bas pour nous protéger, Thomas.

— Je vais terriblement manquer à mon harem de Golconde, Constant. Elles vont avoir des envies de suicide. Je détesterais les laisser seules et sans défense là-bas. Puis-je les emmener avec moi à Mergui ? Et aussi Gopal, mon secrétaire — en supposant qu'il ait échappé à Ali Beague. La dernière fois que je l'ai vu, c'était peu de temps avant d'être forcé de partager mes quartiers avec un tigre affamé. » Ivatt fut parcouru d'un frisson à ce souvenir.

Phaulkon sourit. « Il se trouve, Thomas, qu'ils seront tous davantage en sécurité à Mergui. J'ai entendu dire — confidentiellement, par l'ambassadeur perse — qu'Aurangzeb, le Grand Moghol, envisage d'envahir Golconde. Il est le grand monarque du sous-continent et désire étendre ses territoires. Si l'état de guerre était déclaré à Golconde, nous pourrions les faire patienter pour le paiement des compensations, et si Ali Beague devait être déposé, nous pourrions probablement les oublier complètement. Des économies substantielles pour le jeune Samuel, si l'on considère que les réclamations de Golconde représentent, tout bien considéré, la plus grande partie de la dette. »

Phaulkon regarda Ivatt avec affection. « Je veux d'abord, Thomas, que tu ailles à Madras voir Yale. Tu dois l'empêcher d'envoyer des forces à Mergui. N'oublie pas que le Seigneur de la Vie ne sait rien de l'ultimatum de Yale, et je détesterais qu'il se réveille un beau matin pour trouver son pays en guerre. Tu dois gagner du temps avec Yale. Dis-lui que tu es venu à titre officiel pour l'informer que le Siam reconnaît sa dette et regrette sincèrement ce qui s'est passé. Le Trésor examine à présent le montant des sommes dues. Dès qu'il en aura fini avec cette tâche, des dédommagements adéquats seront versés. Ça

devrait le satisfaire. » Ivatt sourit. « Alors je peux aller chercher mes affaires chez moi avant que les armées d'Aurangzeb n'arrivent jusque-là. »

Phaulkon rit. « Tu vas me manquer, Thomas. Reviens vite. Je veillerai à ce que Mergui soit prête pour son nouveau gouverneur avant ton retour. »

Les deux hommes s'entreignirent longtemps, puis Ivatt regagna ses quartiers pour se préparer au voyage.

27

Les gardes tombèrent à plat ventre lorsque Phaulkon, les traits tirés et les yeux voilés de fatigue, pénétra dans l'enceinte du palais de Louvo. La santé du Seigneur de la Vie se détériorait rapidement. Bien qu'il eût affirmé précédemment qu'il contrôlerait les affaires de l'Etat avec autant de vigilance que depuis Ayuthia, il avait du mal à s'en sortir. Sa respiration, de plus en plus laborieuse, faisait même des audiences quotidiennes avec ses mandarins un fardeau trop lourd. Il comptait de plus en plus sur son Premier ministre pour voir et entendre à sa place.

L'immense énergie physique et mentale de Phaulkon avait beau lui rendre de grands services, il était débordé, ne serait-ce que parce que sa présence était désormais nécessaire en trois endroits à la fois. Le siège du gouvernement se trouvait à Ayuthia, mais le roi souhaitait avoir en permanence à son côté, à Louvo, le serviteur en qui il avait le plus confiance pour le tenir informé de tout. Les Français à Bangkok requéraient également son temps et son attention : La Loubère, bien que plongé dans ses recherches sur le Siam, n'en demandait pas moins souvent quelque preuve de progrès touchant la conversion de Sa Majesté. Il était clair que cette question était toujours au premier rang de ses préoccupations. Desfarges, qui était retourné à Bangkok pour superviser l'entraînement des soldats siamois, amenait lui aussi régulièrement la question sur le tapis chaque fois qu'il venait à Louvo sous prétexte d'inspecter la garde du corps royale. Mais Phaulkon savait que c'était son hospitalité, sous la forme des trois « femmes de chambre de premier ordre », ainsi que le général se plaisait à les appeler, qui était le vrai motif de ses visites. Phaulkon en était très satisfait. Cela faisait partie de son plan consistant à séparer le général de son armée et à lui faire oublier toute idée d'agression envers le Siam. La situation actuelle ne pouvait cependant durer beaucoup plus longtemps. D'une façon ou d'une autre, il faudrait apaiser les Français, et vite. L'état de santé du roi ajoutait à l'urgence. Si la santé de Sa Majesté s'altérait avant que les incertitudes entourant la présence française au Siam n'aient été résolues, mieux valait ne pas penser aux conséquences.

Comme il atteignait la cour intérieure, Phaulkon se passa une main sur les

yeux dans un geste de fatigue qui ne lui ressemblait pas. Comme il aurait souhaité que Sunida pût être avec lui à Louvo ! Sa compagnie contribuerait beaucoup à alléger les pressions intolérables qui pesaient sur lui. Les visites qu'il lui rendait au cours de ses séjours fréquents dans la capitale étaient maintenant bien trop brèves. Le Seigneur de la Vie, Phaulkon en avait la certitude, ne verrait aucune objection à ce qu'il l'amenât à Louvo, malheureusement il n'était pas sûr des plans de Maria. Voudrait-elle déménager à Louvo elle aussi ? Il décida de trouver le temps de soulever la question avec elle la prochaine fois qu'il irait à Ayuthia. Il ne conviendrait pas qu'il eût ses deux femmes à Louvo. Les résidences du roi et de son Premier ministre étaient à deux pas l'une de l'autre et il était tout à fait concevable que Maria et Sunida s'aventurent dans le même jardin en même temps — situation impossible à Ayuthia. Même si Sunida pouvait toujours invoquer l'alibi qu'elle était la concubine du roi, l'instinct de Phaulkon lui disait qu'il valait mieux éviter une confrontation.

Malgré sa santé déclinante, le roi semblait plus heureux à Louvo. Le palais y était considérablement moins solennel que celui d'Ayuthia. L'atmosphère était plus détendue et le protocole moins strict. La chasse était la meilleure du pays, et chaque fois qu'il s'aventurait au-dehors, il pouvait apparaître avec une suite de deux cents à trois cents personnes au lieu des vingt mille requises par le protocole à Ayuthia. Dans son présent état de faiblesse, la simplicité de la vie à Louvo était une aubaine.

Phaulkon gravit les marches en bois qui conduisaient à la salle d'audience lambrissée. Deux soldats français élégamment vêtus, qui faisaient partie des cinquante gardes du corps placés sous les ordres du commandant Beauchamp — maintenant en résidence à Louvo —, le saluèrent. La salle d'audience était plus petite que celle d'Ayuthia mais tout aussi raffinée. Les murs sculptés s'étaient vu adjoindre récemment deux miroirs géants venus de France, présent du roi Louis. Les mandarins en visite pouvaient maintenant jeter un regard discret aux magnifiques cadres et s'apercevoir à plat ventre devant leur souverain.

Alors que Phaulkon attendait seul et prosterné, une sonnerie de trompettes et de conques annonça l'arrivée du Seigneur de la Vie. Dans le silence qui suivit, Phaulkon entendit un halètement en provenance du balcon supérieur. Si seulement il existait un remède contre l'asthme ! pensa-t-il.

« Vichaiyen, nous sommes content... de vous voir. L'air se raréfie autour de nous. Ce n'est pas... agréable. »

Sa Majesté fit une pause. Elle parlait avec difficulté, par phrases courtes, en s'arrêtant fréquemment pour aspirer l'air dans ses poumons. « Notre fille

unique nous a mis en colère, dit brusquement le roi en allant droit au but. Elle refuse obstinément d'épouser... Piya. Elle affirme qu'elle préférerait mourir... plutôt que d'épouser quelqu'un de si humble origine. »

Ainsi donc, songea Phaulkon, Pra Piya était le prétendant que le roi avait en tête quand il avait exprimé le vœu de mieux connaître certain jeune courtisan pendant son séjour à Louvo ! Phaulkon avait remarqué que Piya faisait partie de la suite qui avait accompagné Sa Majesté à Louvo. Ce choix ne le surprit pas. Pra Piya avait été donné en cadeau au Seigneur de la Vie conformément à une coutume séculaire. De nombreux parents de tout le pays qui avaient plus d'un enfant pouvaient présenter leur nouveau-né au roi à titre de présent. On les sélectionnait dans le plus grand nombre de districts et de provinces possible pour s'assurer de la loyauté des communautés même les plus éloignées. En effet, lorsque ces enfants, élevés par les gouvernantes royales jusqu'à leur douzième année, retournaient dans leur lieu de naissance, ils demeuraient pour toujours redevables à Sa Majesté et apportaient un grand honneur à leur district. Le roi aimait beaucoup les enfants. Si un enfant pleurait quand on le lui amenait, il était renvoyé chez lui, mais s'il souriait et paraissait content, il restait et était élevé dans la maison royale. La seule condition, strictement observée, était que l'enfant ne devait pas revoir ses vrais parents avant d'avoir atteint l'âge de la puberté et d'être irrévocablement attaché au Maître de la Vie, qui l'avait élevé.

Bébé, Pra Piya avait immédiatement souri au roi et lui avait tendu ses petits bras. Le roi, ravi, l'avait confié aux bons soins d'une de ses sœurs pour qu'on l'élevât au côté de sa fille unique, Yotatep. Quand le garçon grandit et se révéla très versé dans l'étiquette de la Cour — considérée comme le fin du fin d'une bonne éducation —, Sa Majesté fut satisfaite, et, découvrant que le père du jeune homme était mort, adopta ce dernier. Ce n'était pas un génie, mais il était dûment obséquieux et attentif. Le roi, n'ayant pas de fils, s'attacha beaucoup à lui, et on le voyait de plus en plus à son côté.

Phaulkon écoutait Sa Majesté lui décrire sa dernière entrevue avec Yotatep. « Quoi, père, nous a-t-elle dit, épouser un homme... dont les origines ne sont même pas vraiment connues ? C'est une chose d'adopter un enfant venu de très loin, mais c'en est une autre de souiller le sang royal avec... le Seigneur Bouddha sait quel lignage !" »

Sa Majesté fit une pause pour reprendre son souffle, visiblement exaspérée au souvenir du défi de sa fille.

« Auguste Seigneur, moi, un grain de poussière sous la plante de votre pied, je comprends bien le mécontentement de Votre Majesté. Votre indigne esclave se permet cependant d'offrir une humble suggestion.

— Yotatep est résolue et entêtée, Vichaiyen. Votre suggestion doit comporter... des arguments d'un poids équivalent.

— Auguste Seigneur, je reçois vos ordres. » Phaulkon hésita. « Peut-être l'honorable Princesse serait-elle mieux disposée envers ce mariage si elle pensait qu'elle n'aurait pas à coucher avec Pra Piya.

— Ne pas coucher avec lui ? Comment pourrait-elle refuser son propre époux ?

— Puissant Seigneur, les rois d'Europe font souvent des mariages de convenance. Je suis sûr que Pra Piya serait prêt à ne pas importuner la Princesse si on lui disait que son mariage excluait toute forme d'intimité et n'avait pour seul but que de consolider ses prétentions au trône. Cela pourrait rendre également la Princesse plus réceptive à cette idée.

— Vos monarques farangs s'adonnent à de bien étranges rituels, Vichaiyen. Pourtant, peut-être que nous... pouvons en tirer une leçon dans le cas qui nous occupe. Nous y réfléchissons, Vichaiyen. » Phaulkon entendit le roi avaler de grandes bouffées d'air. « Comment va l'ambassadeur de notre estimé collègue, le roi Roui ? Est-il... plongé dans ses activités littéraires ? Se contente-t-il toujours... de la carotte de notre conversion imminente ?

— Auguste Seigneur, je crains que non. »

Phaulkon garda un moment le silence, profondément conscient qu'une simple réponse comme celle-là devait paraître bien faible à son maître exigeant. La vérité était qu'il ne pouvait imaginer de solution toute faite au problème et qu'il n'avait tout simplement pas eu le temps de se concentrer vraiment pour en trouver une. Le silence s'amplifia. « Puissant Seigneur et Maître, nous avons de la chance en ceci que l'esprit du général Desfarges n'est plus autant préoccupé de questions militaires. Il s'est trop attaché à notre hospitalité. Quant à Cébérét du Boullay, bien qu'il n'ait pas perdu de vue les buts français, il a l'air d'être un homme de raison. Je pense que nous pourrions l'apaiser en faisant un geste supplémentaire. Moi, un simple cheveu, je me permets donc de suggérer que si nous lui accordions l'autorisation de commercer à Songkhla, il pourrait se montrer satisfait.

— Quelle proportion de notre royaume devons-nous donc... céder, Vichaiyen, pour satisfaire les Français ? » L'irritation inhabituelle de la voix royale fit frissonner Phaulkon.

« Puissant Seigneur...

— Nous désirons savoir... comment vous entendez contenter leur chef de mission en ce qui concerne la question de notre conversion, Vichaiyen, interrompit le roi. Nous croyons comprendre que cette question importe beaucoup plus que le droit de commercer. »

Phaulkon garda de nouveau le silence.

« Vos réponses, Vichaiyen, ne semblent plus aussi immédiates que celles auxquelles nous nous sommes habitué. » Le ton du roi se radoucit légèrement. « Peut-être notre absence d'Ayuthia fait-elle peser sur vous un trop lourd fardeau.

— Auguste Seigneur, c'est un honneur pour cet esclave de servir le Seigneur de la Vie en n'importe quel endroit de ses territoires et en toute circonstance, dit Phaulkon, piqué par la remarque du roi.

— Mais tout de même, Vichaiyen, ces... circonstances mêmes doivent nous offrir quelque répit. Nous ne pouvons croire que nos ardents jésuites n'aient pas... informé leur ambassadeur de notre état. Même les Français doivent comprendre qu'il y a des moments où ils doivent réfréner leur impatience.

— Auguste Seigneur, cet esclave implore le pardon pour ses défauts.

— Nous voulons... vous donner toute notre assistance en ces temps difficiles, Vichaiyen. Vous pouvez offrir... Songkhla aux Français. Mais sachez que ce sera la dernière de nos concessions. »

Phaulkon était à la fois soulagé et reconnaissant. « Auguste Seigneur, votre sagesse et votre tolérance embrassent toutes choses. Mon cœur en est touché. Et pendant que nous en sommes aux questions de cœur, Puissant Souverain, je me permets humblement de présenter une requête aux portes de vos divines oreilles.

— Parlez, Vichaiyen. Sunida est un sujet qui nous est toujours agréable. »

Phaulkon fut obligé de sourire. « Puissant Seigneur, moi, un simple cheveu, j'implore la permission de faire venir Sunida ici au palais royal. Son absence me pèse beaucoup.

— Avez-vous informé l'ambassadeur français de vos intentions ? »

Phaulkon éclata de rire. « Puissant Seigneur, je confesse que non. Encore qu'à en juger d'après le comportement des Français dans ce domaine je doute qu'ils

puissent y voir beaucoup d'objections.

— En effet, Vichaiyen. » Sa Majesté avait été des plus amusées par l'histoire du général et de ses « femmes de chambre de premier ordre ». Il eut un gloussement d'asthmatique. « Entendu ! Vous pouvez demander à votre dieu... catholique de vous pardonner vos péchés. Vous pouvez arranger pour Sunida un logement qui lui convienne. Nous aimerions de toute façon... la féliciter. Elle a fait un très beau travail en distrayant... l'attention des soldats français des questions guerrières.

— Auguste Seigneur, il ne pourrait exister pour elle de plus grande récompense que d'apprendre la satisfaction de Votre Majesté.

— Allez la voir, Vichaiyen. Faites-lui part... de la bonne nouvelle tout en la cachant à votre femme catholique. Et que dans la confusion les différents dieux soient avec vous.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. »

Phaulkon rampa à reculons en s'émerveillant de

l'humour dont le grand maître qu'il servait était capable à l'heure de l'épreuve.

28

A mesure que la capitale s'éloignait, le souvenir de ces dernières semaines marquées par la peur et l'abatement semblait s'effacer de l'esprit de Samuel White. Lorsqu'il atteignit Mergui, il ne se rappelait plus que vaguement l'avoir échappé belle. Loin d'être assagi par cet épisode, il décida de jouer son plus gros coup. Il avait eu amplement l'occasion d'examiner sa situation dans le détail pendant le voyage de retour qui, par bonheur, avait été moins ardu que le précédent, la saison des pluies tirant à sa fin. Il en avait conclu que le mieux était de rembourser les sommes exigées par Yale, ou du moins une partie, après négociation serrée, parce qu'il devait avant tout faire en sorte de ne pas être poursuivi en Angleterre. Pourquoi retourner là-bas si c'était pour y faire face à un procès ? Tout l'intérêt était d'acquérir une grande propriété avec un titre et tous les privilèges afférents, et de se retirer confortablement...

Il calcula qu'il pourrait, à l'aide du trésor qu'il avait emmagasiné, rassembler les fonds nécessaires pour régler l'ensemble des dommages, mais il voulait bien être pendu s'il allait utiliser à cet effet son argent si durement gagné ! Quel dommage qu'il fût obligé de rendre à son propriétaire *La Nouvelle-Jérusalem* avec sa fabuleuse cargaison ! Pourtant, au vu des circonstances, il n'avait guère le choix. Non, il lui faudrait trouver de nouvelles victimes, de

nouveaux trophées, mais avec une subtilité qui n'était pas dans les cordes de Coates. Pendant le voyage de retour, il s'était avisé d'un stratagème : tous ses navires hisseraient pavillon français avant de s'attaquer à leur proie. Ils prendraient des noms français dès qu'ils quitteraient le port. Cela corroborerait les rumeurs qui couraient sans doute concernant l'arrivée d'une vaste flotte française. Il sourit intérieurement : si les intentions des Français étaient jusqu'à maintenant restées mystérieuses, ce mystère serait bientôt résolu.

Dès qu'il aurait amassé un butin suffisant, il rembourserait sa dette et gagnerait l'Angleterre, laissant aux « Français » le soin d'expliquer leurs actes. Il lui faudrait agir vite et choisir son moment. Il devait se préparer à un départ rapide.

Il avait envoyé Davenport à Mergui immédiatement après son entrevue avec Phaulkon. Il avait affirmé à son secrétaire que ses inquiétudes étaient sans fondement, que Phaulkon l'avait entièrement lavé de tout blâme et que seule l'arrivée inopinée d'une éminente délégation du roi de France avait empêché le Barcalon de le recevoir plus tôt.

Avant de retourner à Mergui, White se sentait obligé d'aller voir Coates, ne serait-ce que pour lui assurer qu'il faisait tout son possible pour obtenir sa libération. Il voulait aussi enquêter discrètement parmi les marchands anglais pour découvrir exactement ce que les Français préparaient. Il était capital de vérifier s'il y avait du vrai dans les propos de Thomas Yale, qui soutenait que Phaulkon entendait remplacer les Anglais par les Français. Vu la situation, ce n'était guère une question qu'il aurait pu poser à Phaulkon directement. Si quelqu'un devait être au courant, c'étaient les marchands anglais de la région.

Il rendit bien visite à Coates et lui offrit quelques maigres consolations, mais les marchands anglais se révélèrent de peu d'utilité. Ils semblaient penser que Phaulkon avait été aussi surpris que tout le monde par la taille de l'armée française. Peut-être, songea Samuel, s'était-il agi d'une ruse de Yale pour l'obliger à céder Mergui à la Compagnie.

White jeta un coup d'œil aux immenses collines boisées qui servaient de toile de fond à Mergui. C'était bon d'être de retour. Il donna un gros pourboire aux porteurs et aux bateliers souriants — il valait mieux rester en bons termes avec la population du cru — et gagna le sommet de la colline avec trois de ses porteurs. Son secrétaire sortit pour l'accueillir.

« Soyez le bienvenu, mon Seigneur.

— Merci, Francis, quelles sont les nouvelles ?

— La situation a été remarquablement calme pendant votre absence, mon Seigneur. Presque trop calme. J'ai l'impression qu'il y a quelque chose qui cloche, mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

— Que voulez-vous dire ?

— J'aimerais bien le savoir, mon Seigneur. Les choses sont trop calmes, voilà tout.

— Pourquoi la situation ne devrait-elle pas être calme pendant notre absence ? fit observer White en souriant. Nous sommes les seuls à faire bouger les choses ici. Où sont Wilkes, Jamieson et Farley ?

— Le capitaine Jamieson est ici, mon Seigneur. Wilkes et Farley sont en mer. Oh ! A propos, il s'est tout de même produit un événement pendant votre absence.

— Lequel ?

— Le gros temps a amené le *Sancta Cruz* à s'abriter dans les îles au large. Il a subi également quelques avaries légères.

— Le *Sancta Cruz* ? Le bateau du frère de Demarcora ?

— Oui, mon Seigneur. Quelle merveille ! C'est à mon avis un bateau encore plus magnifique que *La Nouvelle-Jérusalem*. Je suis allé lui rendre visite hier.
»

La curiosité de White fut immédiatement en éveil.

« Qu'est-ce que le *Sancta Cruz* faisait donc par ici, Francis ? demanda-t-il.

— Il se dirigeait apparemment vers Sumatra ; vers Atjeh, je crois. Il était chargé à bloc, et avec une cargaison plutôt précieuse car il y avait beaucoup de gardes à bord. J'ai vu le... », Davenport s'interrompit pour observer White. Il connaissait ce regard vitreux. Il l'avait déjà vu. C'était signe que White tramait quelque plan monstrueux. Mon Dieu, non ! Pas le *Sancta Cruz* !

« La reine d'Atjeh est immensément riche, n'est-ce pas ? demanda White, l'œil fiévreux.

— Oui... oui, monsieur. Je crois bien. »

White éclata de rire. D'un rire qui parut à Davenport celui d'un dément. « Alors, comme ça, le magnifique *Sancta Cruz* transporte une cargaison digne d'une reine ? »

Davenport ne répondit pas.

« Le *Sancta Cruz* est toujours là, n'est-ce pas, Francis ?

— Euh... je n'en suis pas certain, mon Seigneur. Il était là hier, mais il se préparait à lever l'ancre. »

White se leva d'un bond. « Je doute qu'il ait déjà appareillé avec ce vent. Francis, allez me chercher le capitaine Jamieson. Je veux lui parler immédiatement. »

Davenport sentit ses forces l'abandonner. Il lui faudrait prévenir Ayuthia. « Très bien, mon Seigneur », répondit-il.

Dès qu'il fut parti, White, dont l'excitation montait, se mit à arpenter la pièce de long en large. Si seulement le *Sancta Cruz* était encore là ! C'était un projet insensé, mais qui savait quand une occasion de ce genre se représenterait ? Même si le *Sancta Cruz* était gardé, il ne pouvait y avoir à bord plus d'hommes qu'il n'en pouvait réunir de son côté. Dieu merci, c'était Jamieson qui était là et non un de ces freluquets... Après Coates, Jamieson était sa meilleure recrue, un rude Ecossais, peut-être pas tout à fait aussi impitoyable que Coates, mais moins impétueux à coup sûr. Il n'avait jamais vu Jamieson renoncer à un défi. Si Jamieson était au port, le *Redoutable* devait l'être aussi, et le vieux *Redoutable* était la meilleure de ses frégates armées.

White essaya de tuer le temps jusqu'à l'arrivée de Jamieson en examinant la pile de papiers qui s'étaient accumulés en son absence, mais il avait du mal à se concentrer. Il n'arrivait pas à penser à autre chose qu'au *Sancta Cruz* et au plan qui prenait forme dans son esprit. Quand Jamieson arriva, une demi-heure plus tard, il avait eu le temps d'en peaufiner les détails.

Davenport fit entrer le capitaine. Jamieson était un homme solide de corpulence moyenne, aux gros bras couverts de taches de rousseur et à la barbe rousse. Ses cheveux roux étaient épais et bouclés et ses yeux noisette profondément enfoncés dans son visage tanné. Il aimait son métier et avait le sourire facile.

« Content de vous revoir, Rob ! dit White en l'empoignant familièrement par les épaules.

— Moi aussi Sam, content de vous voir de retour.

Où étiez-vous ? A Ayuthia, n'est-ce pas ? s'enquit Jamieson avec un fort accent écossais.

— C'est exact, répondit-il avec un clin d'oeil. J'y suis allé pour nous obtenir de la part du Barcalon quelques concessions supplémentaires.

— A la bonne heure ! s'exclama Jamieson, rayonnant.

— Rob, est-ce que le *Sancta Cruz* est toujours abrité dans les îles ?

— Oui, je l'ai vu ce matin. Mais il s'apprête à lever l'ancre. M'est avis qu'il appareillera dès que le vent aura tourné. Bon sang, un vrai bijou !

— Ça vous dirait de naviguer dessus ?

— Moi ? Vous vous fichez de moi, Sam.

— Non, je parle très sérieusement. Ecoutez, nous sommes de vieux copains, vous et moi. Je vais être franc avec vous. » White se pencha en avant. « Vous et moi, nous allons nous partager le plus beau trophée dont vous ayez jamais pu rêver. Rien que vous et moi. Personne d'autre. »

L'Ecossais le regarda, hésitant. « Vous n'êtes pas en train de parler du *Sancta Cruz*, par hasard ? »

White leva vers lui un visage extatique. « Si, précisément, Rob.

— Mais c'est le jumeau de *La Nouvelle-Jérusalem*, n'est-ce pas ? C'est ce qui a mis Coates dans de beaux draps. Vous l'avez puni vous-même, Sam, ou du moins c'est ce qu'on dit.

— Coates était un imbécile, Rob. Il a désobéi aux ordres. Vous ne ferez pas ça. Vous êtes beaucoup trop sensé. »

Jamieson l'observa avec circonspection. « Quels seraient les ordres ?

— De sélectionner les meilleurs gars que vous ayez et de vous emparer du *Sancta Cruz* ce soir à la tombée de la nuit. Il n'aura pas encore appareillé avec ce vent. Vous le prendrez par surprise et le piloterez avec votre propre équipage. Vous serez alors le capitaine du plus beau bateau du golfe.

— Et je l'emmènerai où, Sam ? Il se voit comme le nez au milieu de la figure, celui-là. Je n'irais pas loin avec.

— Vous ne resterez pas dans le golfe, Rob. Vous mettrez le cap au sud, vers Atjeh, en descendant la côte puis en continuant sur Sumatra. On l'attend là-bas pour bientôt, de toute façon. Maintenant, écoutez-moi bien. Vous vendrez la cargaison à la reine d'Atjeh contre une fortune en or. Elle ne saura jamais qu'il ne s'agit pas de l'équipage d'origine. »

Les yeux de Jamieson s'étrécirent. « Et qu'arrivera-t-il à l'ancien équipage, Sam ?

— Ça, c'est le problème. On ne peut pas les laisser aller raconter des histoires un peu partout.

— Cette partie-là du plan ne me dit rien. »

White fit de son mieux pour avoir l'air compatissant. « Vous voyez un autre moyen ? »

Jamieson prit son temps pour réfléchir.

« Je pourrais les mettre dans un canot de sauvetage et leur donner une petite chance », dit-il enfin.

White ne voulait pas risquer une dispute. Le temps était compté. « Entendu, Rob. Mettez-les dans un canot de sauvetage et envoyez-les moi. Je m'occuperai d'eux. »

Jamieson rit. « Est-ce qu'ils ne seraient pas davantage en sécurité au fond de l'océan ? » demanda-t-il.

White rit à son tour : « Ne vous inquiétez pas de ça. Le principal, c'est qu'ils ne soient plus dans vos jambes. Alors, c'est d'accord ?

— Du moment que nous n'avons pas à faire de mal aux matelots.

— Marché conclu. A votre retour, vous serez un homme riche. »

White se leva. « Bonne chance, Rob.

— J'en aurai bien besoin cette fois-ci. »

Dès que Jamieson fut parti, White se remit à arpenter la pièce. Il jubilait.

Du coin de l'œil, il vit une ombre passer devant la porte. Ce n'était que Davenport. Il se détendit.

Si cette cargaison valait la moitié de ce qu'il croyait, il pourrait rembourser la totalité de sa dette à Yale en une seule fois, et il lui resterait encore de l'argent, sans compter son trésor personnel. Il devait se dépêcher de rendre *La Nouvelle-Jérusalem* à Demarcora pour prouver ses bonnes intentions. Il donnerait immédiatement des instructions à Davenport à cet effet. Il rit tout haut. Quelle ironie exquise : échanger *La Nouvelle-Jérusalem* contre son navire jumeau ! Cette fois, il serait plus prudent. Le retour du *Sancta Cruz* à Pegu, son port d'attache, ne serait pas attendu avant cinq semaines. Si tout se passait comme prévu, le bateau serait de retour à Mergui dans un mois. Il lui faudrait alors fixer son départ pour l'Angleterre. C'est dans la semaine précédant le retour attendu du *Sancta Cruz* à Pegu qu'il devrait s'enfuir. Il ferait mouiller le navire dans les îles au large et transférer l'or sur le *Résolution* à l'abri des regards. Personne ne verrait le *Santa Cruz*. Après le transbordement, il l'emmènerait en mer et l'enverrait par le fond. On supposerait qu'il avait fait naufrage au cours d'une tempête quelque part entre Atjeh et Pegu. Avec la totalité de son équipage, bien sûr. Oui, se dit-il avec regret, il lui faudrait se débarrasser de l'équipage. Il n'avait pas le choix. Il ne devait pas y avoir de preuve.

29

Il était tard quand Phaulkon arriva à Ayuthia. Il comptait y passer la nuit avant de continuer sur Bangkok pour faire aux Français l'offre de Songkhla. Il pénétra dans ses quartiers sans faire de bruit : il ne voulait pas déranger Maria à une heure si tardive.

Il dormirait dans la pièce où il s'habillait : un divan était toujours prêt pour de telles éventualités.

Il se dévêtit et commença à s'asperger d'eau puisée dans la vaste jarre en terre à un angle de la pièce. Il était en train de mettre un panung propre dans lequel, à la manière siamoise, il avait coutume de dormir lorsque Maria entra. Il la dévisagea d'un air surpris. Il n'était pas dans ses habitudes d'entrer ainsi sans se faire annoncer. Et, qui plus est, habillée de pied en cap à pareille heure ! Elle était pâle ; des cernes profonds soulignaient ses yeux. Elle resta un moment à l'observer en silence comme si elle eût estimé la valeur d'une marchandise dans un magasin.

« Debout à cette heure, ma chère ! dit-il. Vous vous sentez bien ?

— Que vous en semble ?

— Eh bien ! Vous n'avez pas l'air dans votre assiette.

— Bien, mon Seigneur, répondit-elle cérémonieusement. Je suis contente de voir que votre sensibilité peut aller jusque-là.

— Maria, je suis désolé de vous voir dans cet état, mais la journée a été longue. Je ne m'attendais pas à être accueilli de cette façon. Si quelque chose vous tourmente, je vous prie de me le dire maintenant.

— Je préférerais que vous me le disiez vous-même, mon Seigneur. Peut-être pouvez-vous songer à quelque chose que vous m'avez caché pendant toutes ces années. C'est assez important, alors réfléchissez-y bien. » La voix de Maria tremblait légèrement mais son regard restait ferme et froid.

Phaulkon se creusait la cervelle. Cela ne ressemblait pas du tout à Maria.

« Je donne ma langue au chat, Maria. Pourquoi ne me le dites-vous pas ?

— J'ai réussi à me contrôler jusqu'ici, Constant. Mais je vous préviens que mon mépris ne connaîtra pas de bornes si vous n'avouez pas vous-même.

— Avouer quoi, Maria ? » Phaulkon perdait patience. Il était fatigué et préoccupé par la réunion du lendemain à Bangkok.

Elle lui lança un regard furieux. « Vous gardez cette diablesse de Sunida au palais, vous lui rendez visite quotidiennement et vous me revenez fatigué le soir. Qu'est-ce que j'en pense, à votre avis ? » Elle ne le quitta pas un seul instant des yeux, mais l'expression de Phaulkon ne laissa rien paraître. « Il me faut ensuite considérer votre nature, poursuivit-elle avec un mépris glacial, l'honnêteté, l'intégrité et la moralité de l'homme que j'ai épousé. Après m'avoir assuré avec de belles paroles que vous aviez renoncé à vos vieilles habitudes et dispersé votre harem, vous allez derrière mon dos demander à Sa Majesté d'héberger vos femmes pour vous. Que croyez-vous que cela me fasse de savoir que je ne pourrai jamais plus avoir confiance en vous ? »

Sa voix trahissait la haine et la colère, et Phaulkon n'était pas plus immunisé contre la première que contre la seconde. « Ce sont là de dures paroles, Maria », dit-il, le visage pâle. Une part de lui-même avait beau s'être toujours préparée à une telle scène, il n'en regrettait pas moins amèrement qu'elle se produisît. « Elles sont également injustifiées. » Il tenta de faire quelques pas dans sa direction, mais elle s'écarta de lui.

« Quel effet croyez-vous que cela me fasse de porter l'enfant d'un menteur, d'un hypocrite, d'un adultère et d'un débauché ? Vous qui vous dites catholique ! » Elle haussa les épaules. « Vous n'êtes pas catholique. Vous l'êtes devenu par ambition et vous m'avez épousée pour les mêmes raisons. »

Phaulkon resta un moment sans voix. « Porter l'enfant de... » Il lui tendit les bras. « Vous êtes enceinte ! s'exclama-t-il avec une joie sincère.

— N'approchez pas ! siffla-t-elle alors qu'il se dirigeait vers elle. Ne me touchez pas ! Peut-être reve-nez-vous de chez elle. Est-ce pour cette raison que vous rentrez si tard ? »

Il resta immobile et la regarda. « J'arrive à la minute de Louvo, et les mots me manquent pour dire combien je suis ravi d'apprendre ce que vous venez de m'annoncer. Pas étonnant que vous soyez en proie à ces idées folles !

— Sunida n'est pas une idée folle, Constant. Elle est le fléau de mon existence. Elle est revenue pour me hanter. Elle m'a fait du mal naguère, et elle me fait du mal maintenant. Je n'aurai de paix que lorsqu'elle sera morte. »

Phaulkon frissonna malgré lui. « Je ne souhaite ni la mort de Sunida ni celle de qui que ce soit d'autre, Maria. Elle est sortie de nos vies depuis si longtemps, pourquoi la ressusciter maintenant ?

— Parce qu'elle est ici au palais et qu'elle vous attend, Constant.

— Oui vous a mis ces idées dans la tête ? Dieu sait que j'ai suffisamment d'ennemis ! N'allez-vous pas me dire qui c'est ?

— Je ne vous dirai rien jusqu'à ce que vous ayez avoué la vérité.

— Je ne peux pas avouer quelque chose qui n'existe pas, même pour vous faire plaisir, Maria. Mais sachez qu'en dehors de cela il y a peu de choses que je ne ferais pour vous... ou pour ce merveilleux cadeau des dieux, dit-il en regardant son ventre.

— Vous êtes un dissimulateur-né, Constant, doublé d'un homme très obstiné. Vous vous moquez de mes sentiments. Ma blessure n'est pas la vôtre, n'est-ce pas ? Cela importe-t-il à vos yeux que mon cœur saigne ?

— Cela importe énormément, d'autant plus que les raisons en sont dénuées de fondement. En outre, ce n'est pas une façon de célébrer la joyeuse nouvelle que j'ai un héritier. Allons, laissez-moi ouvrir une bonne bouteille de vin !

Notre enfant sera initié très tôt. Que croyez-vous que ce sera, un garçon ou une fille?

— J'espère que ce sera un garçon. Aucune fille ne serait en sécurité avec vous, Constant. » Elle s'était mise à boudier. Il sentit que le plus fort de la tempête était passé.

Phaulkon rit. « C'est vrai, mon amour la gâterait ! » Il se dirigea vers une petite armoire et en sortit sa meilleure bouteille de vin de Chiraz.

« Vous voudrez sans doute l'appeler Sunida, dit-elle d'un ton acide.

— C'est un joli nom », répliqua-t-il en ouvrant la bouteille. Il lui versa un verre. « Eh bien ! A la petite Sunida ! » Il leva son verre.

Elle le fixa sans boire. « N'éludez pas le sujet, Constant. Elle fait toujours partie de votre vie, n'est-ce pas ?

— Elle semble davantage faire partie de votre vie que de la mienne, Maria. C'est malheureusement la vérité.

— Vous êtes un très beau parleur, mais je ne vous crois pas.

— L'absurdité de la situation, c'est que si je vous regardais dans les yeux et que je vous dise "Oui, je la vois tous les jours", vous me croiriez. Mais, voyez-vous, continua-t-il taquin, je ne vous donnerai pas cette satisfaction. Vous ne la méritez pas, car vous faites tout pour gâcher un moment aussi important que celui-ci.

— Monstre ! s'exclama-t-elle. Dites-moi alors une autre "vérité" : si je vous disais "D'accord, j'accepte que Sunida soit votre seconde épouse, du moment que je reste la première", cela vous conviendrait parfaitement, n'est-ce pas ?

— Je n'oserais espérer un tel miracle, Maria, répondit-il avec un sourire coquin. De plus, si vous me facilitiez les choses à ce point, je n'aurais plus à m'évertuer à obtenir quoi que ce soit. »

Elle lui jeta son verre à la figure. Il baissa la tête ; le projectile passa au-dessus de son épaule pour s'écraser contre le mur. « Vous êtes mauvais, Constant ! Vous êtes fondamentalement un païen. Vous n'auriez jamais dû épouser une catholique. »

Il sourit. « Ne vous est-il jamais venu à l'esprit que je vous ai épousée parce

que je savais qu'en tant que catholique vous ne pourriez jamais divorcer d'avec moi ? Voyez-vous, je veux que nous restions ensemble pour toujours.

— Il y a des fois, Constant — Dieu me pardonne mon blasphème ! — , où je souhaiterais que le divorce soit possible.

— Vous voyez bien, ma chère, qu'en réalité vous n'êtes pas différente des Siamoises que vous déclarez mépriser. Savez-vous que le plus grand obstacle auquel nos vaillants missionnaires aient à faire face dans leurs efforts pour convertir les dames bouddhistes est le fait que le catholicisme n'autorise pas le divorce ? A l'idée d'être coincées pour toujours avec un homme qu'elles n'aiment pas, elles s'éloignent de notre foi en courant. J'ai toujours su que vous étiez au fond une bouddhiste. »

Elle le regarda sans sourire.

« Allons, Maria, qu'est devenu votre sens de l'humour ? Je me rappelle une occasion, il n'y a pas si longtemps, où un seigneur siamois vous offrait la position de deuxième épouse dans son harem et où vous avez taquiné votre père — et moi — sans merci à ce sujet. Qu'est-ce que vous disiez, déjà ? Ah oui, que cette proposition était un très grand honneur pour vous, surtout qu'il vivait au palais, et que si vous deviez accepter, vous empoisonneriez lentement sa première femme pour prendre sa place. Je me souviens aussi que lorsque votre père ne s'est pas montré amusé — exactement comme vous maintenant —, vous l'avez apaisé en disant que, dans l'esprit du seigneur siamois, cette offre était un grand honneur. Eh bien ! Pour en revenir au sujet douloureux de Sunida, ce n'était pas différent avec elle. Elle vou-lait être ma seconde épouse, mais vous servir, vous, la première épouse. Elle n'a jamais rêvé de m'enle-ver à vous, ni de menacer votre position. »

Maria remua, mal à l'aise, et évita son regard.

« Ce n'est pas lui qui vous a parlé, n'est-ce pas ? demanda-t-il. Cette fripouille de Sorasak ? » Phaulkon serra involontairement les poings. « Ce n'est pas lui qui vous a mis ces idées en tête ? »

Maria garda le silence. Comme il continuait à la regarder, elle rougit. Puis elle dit soudain : « C'est Kosa Pan. »

Phaulkon se raidit. « Kosa Pan ? » Ses yeux s'étré-cirent. « J'aurais dû y penser. Ma chère Maria, vous vous êtes laissé influencer par un aussi beau parleur que moi. Quelqu'un qui dirait n'importe quoi pour m'embarrasser, qui ne reculerait devant rien pour me discréditer. Je viens de déchoir Kosa de son rang et de lui enlever plusieurs milliers de marques de dignité. Il hait les

farangs et croit que nous devrions tous sans exception être jetés en pâture aux crocodiles. Quelle source d'information ! Et comme ce scélérat serait content de voir que ses efforts ont semé la zizanie dans notre ménage ! Ne voyez-vous pas ce qu'il essaie de faire ? » La colère avait gagné Phaulkon. Son regard était chargé de venin. « Comment avez-vous pu, Maria, vous laisser prendre à un stratagème si grossier ? »

Maria s'était mise à sangloter doucement, ne sachant plus qui croire. Elle se sentait terriblement fatiguée. Par-dessus tout, elle voulait en finir. Il s'approcha doucement d'elle, la prit dans ses bras et la déposa sur le divan. Elle n'offrit pas de résistance lorsqu'il lui enleva ses vêtements et s'allongea à côté d'elle. Son corps était froid. Il la caressa doucement, mais elle ne répondit pas. Elle lui tourna le dos et fixa le mur, l'esprit en ébullition. Pouvait-elle vraiment autoriser cette femme, qu'elle existât encore ou non, à continuer à perturber sa vie de cette façon ?

Phaulkon était après tout son mari, et ils auraient bientôt un enfant, auquel il fallait penser.

Phaulkon passa devant deux eunuques prosternés et pénétra dans la section spéciale où résidait Sunida. Elle ronronna de plaisir en le voyant. Elle se prosterna, ne cherchant nullement à déguiser sa joie de le revoir. « J'étais certaine que mon Seigneur m'avait abandonnée. Je me préparais à m'offrir en pâture aux tigres, dit-elle, les yeux brillants de son espièglerie habituelle.

— Ces animaux auraient fondu à ta vue, Sunida, comme toute créature vivante dotée d'une âme, rétorqua Phaulkon.

— Mon Seigneur, vous me flattez, très agréablement, c'est certain, mais je sais que c'est seulement à cause de la terrible culpabilité que vous éprouvez. Ne croyez pas que je vais vous pardonner si facilement. Pouvez-vous imaginer ce que j'ai ressenti lorsque j'ai vu toutes les épouses principales de Sa Majesté transférées à Louvo ? » Elle fit la moue. « Seules les flétries sont restées derrière. Et moi. »

Phaulkon rit. « Eh bien ! Les flétries devront se passer de toi à partir de demain, car j'ai obtenu de Sa Majesté la permission de te déménager, toi aussi, à Louvo.

— Oh ! mon Seigneur ! » Sunida était visiblement touchée. Elle se souleva sensuellement sur les genoux et jeta avec grâce ses bras autour de son cou. Il sentit immédiatement la fièvre monter en lui. Aucune femme n'avait jamais eu sur lui un effet si infaillible : le temps n'avait pas le moins du monde atténué la réaction.

« Sunida... » dit-il en la dévorant des yeux.

Elle se cambra voluptueusement en faisant passer le poids de son corps de ses genoux à ses fesses. L'écharpe qui lui couvrait les épaules et la poitrine glissa à terre. Elle leva vers lui ses yeux brillant de désir, nue hormis le panung qui encerclait sa taille fine. « N'allez-vous pas m'aimer maintenant, mon Seigneur ? Vous m'avez laissée seule si longtemps ! »

Il la serra contre lui et elle s'abandonna avidement dans ses bras. Dans les instants qui suivirent, enlacés comme une sculpture érotique hindoue, ils se redécouvrirent à nouveau après une longue séparation, ne s'interrompant qu'à l'occasion pour savourer leur désir. Us se mirent tous deux à genoux, face à face, en se tenant par le cou. « Mon Seigneur, dit-elle, les lèvres tremblantes, je crois que je peux atteindre l'extase sans même que vous m'y incitez. Cela vous donne la mesure de mon amour pour vous. »

Il lui sourit. Tout son corps vibrait également. « Tu y seras peut-être obligée, Sunida. Car ma lance d'amour n'y tient plus.

— Alors soulagez-la, mon Seigneur, ne vous retenez pas une minute de plus. » Elle s'empessa de soulever ses hanches vers lui tandis qu'il restait agenouillé. Puis elle descendit doucement sur lui en s'accrochant à ses larges épaules. Ils restèrent presque immobiles, bougeant à peine, jusqu'au moment où, quelques instants plus tard, leurs corps furent parcourus d'un long spasme prolongé. Ils avaient atteint le septième ciel presque sans bouger tant ils étaient à l'unisson.

Il lui sourit tendrement. « Sunida, si la réincarnation est un fait, je ne peux que souhaiter te rencontrer au cours de chacune de mes prochaines vies. »

Elle feignit d'avoir l'air blessé. « Vous voulez dire, mon Seigneur, que vous ne pensez pas avoir déjà atteint le nirvâna avec moi dans celle-ci ?

— Je croyais, dit-il en riant, que le nirvâna était la négation de tous les plaisirs terrestres, Sunida. Ce n'est guère ce que je ressens.

— Le nirvâna, c'est le bonheur suprême, mon Seigneur, c'est comme atteindre le septième ciel sans bouger. C'est la fin des appétits terrestres et le début de la sérénité et, un bref moment, juste à l'instant, j'ai senti que je l'avais atteint. »

Ils restèrent immobiles quelques instants, imbriqués comme les grandes racines du banian. Puis elle se sépara doucement de lui et il s'allongea, la tête entre les bras, pour l'admirer tandis qu'elle se mettait debout. Il n'aimait rien tant que la regarder se mouvoir, tel un félin, ses longs membres sensuels

ondulant en courbes sinueuses comme celles que l'on voit aux anciennes statues de déesses hindoues. Elle se dirigea vers une grande jarre en terre dans un angle de la pièce et y trempa un linge. Puis elle revint pour l'éponger, accordant un soin spécial à sa lance d'amour. Il la regardait avec circonspection, car il savait qu'il suffisait de quelques instants à cette créature à l'air si innocent pour lui faire atteindre de nouveau le sommet de la passion.

« Savez-vous, mon Seigneur, dit-elle en lui épongeant doucement l'intérieur des cuisses, que je suis en proie à l'incertitude ? Je n'arrive pas à décider s'il vaut mieux que je vous voie tous les jours ou que je me refuse ce plaisir et laisse passer quelques jours d'abstinence comme c'était le cas aujourd'hui. L'explosion des sensations devient si intense ! » Il s'apprêtait à parler quand elle s'empressa de poser un doigt effilé sur ses lèvres pour le faire taire. « Mais je viens de décider que je préfère vous voir tous les jours. »

Il rit. « Il en sera ainsi, Sunida, mais à Louvo cette fois. La barque royale t'y transportera à la faveur de la nuit, demain avant l'aube. Tout est arrangé.

— La barque royale ? cria-t-elle triomphalement. Mais que se passerait-il si je m'habituais à un tel luxe, mon Seigneur ?

— J'ai déjà considéré ce risque, dit-il gravement. Ce sera une mise à l'épreuve de l'amour que tu me portes. »

Elle soupira avec résignation. « J'ai bien peur de connaître déjà le résultat, mon Seigneur. Je me contenterai une fois de plus d'une barque plus petite. »

Il sourit. « A propos de barques, Sunida, comment se porte le monde des plaisirs flottant ? »

Sunida fronça légèrement les sourcils. Il était rare de voir une ride sur son beau visage.

« Mon Seigneur, je crois humblement que c'était un succès, du moins au début. Les soldats français semblaient plus heureux sur le fleuve que sur la terre ferme. Ils étaient impatients de voir le coucher de soleil. » Son expression s'éclaira un moment. « Si la guerre avait éclaté, vous auriez pu mettre toutes les dames du monde des plaisirs flottant en première ligne de l'armée siamoise : les Français n'auraient pas tiré un seul coup de feu. »

Phaulkon sourit. « Mais maintenant ?

— Maintenant, mon Seigneur, il y a des querelles. Et de plus en plus

d'arrogance de la part des farangs. Les batelières commencent à avoir peur, mon Seigneur, et à éprouver du ressentiment. Elles veulent retourner à Samut Songhkram. »>

Phaulkon était pensif. « Il n'empêche, Sunida, que tu as fait un travail formidable, et Sa Majesté en personne m'a demandé de te féliciter. » Elle se prosterna en entendant mentionner le nom du roi et répondit avec un profond respect, comme si le roi s'était adressé à elle personnellement.

« Auguste Seigneur, moi, un simple grain de poussière sous la plante de votre pied, je vous remercie humblement de m'avoir donné l'occasion de vous servir.

— Le Seigneur de la Vie n'ignore pas que le moral des Français est en baisse, poursuit Phaulkon, et je vais de ce pas à Bangkok pour essayer de remédier à la situation. L'armée française est de plus en plus frustrée, la discipline est relâchée et les troupes ont besoin d'occupations. » D'autant que Desfarges est souvent à Louvo, songea Phaulkon. Peut-être un voyage au sud fournirait-il la distraction nécessaire pour les soldats les plus récalcitrants. Il soulèverait la question avec La Loubère quand il lui offrirait Songkhla.

Sunida, voyant qu'il avait fini de parler du Seigneur de la Vie, se remit à genoux et leva vers lui ses grands yeux en amande.

« Votre honorable épouse déménagera-t-elle aussi à Louvo, mon Seigneur ? demanda-t-elle.

— Elle restera à Ayuthia, Sunida. » Il sourit. « A Louvo, c'est toi qui seras ma première épouse. »

Sunida avait l'air sincèrement déconcertée. « Oh, mon Seigneur ! Je ne pourrai jamais m'y résoudre. Il ne me viendrait jamais à l'idée d'usurper la place de votre honorable première épouse. »

Phaulkon soupira. Si seulement Maria pouvait voir Sunida en cet instant ! Quand il l'avait quittée plus tôt ce matin, elle n'était plus en colère, quoique toujours perturbée. Elle lui avait dit qu'elle ne voulait pas s'éloigner de l'orphelinat et qu'elle ne s'installerait pas à Louvo. Il se demanda si elle utilisait juste l'orphelinat comme une excuse ou si elle souhaitait sincèrement ne pas partir.

Il se mit à observer Sunida. La merveilleuse créature qu'il avait devant lui ne voulait qu'honorer et respecter Maria, en aucun cas la remplacer. Mais c'était une question d'éducation orientale et occidentale parmi tant d'autres, et il

s'était suffisamment rongé les sangs à ce sujet pour savoir qu'il n'y avait pas d'autre solution que la situation actuelle. L'attitude de Maria le forçait à lui dissimuler la vérité et à n'être honnête qu'avec Sunida.

« Kosa Pan est allé voir ma femme pour tout lui raconter à notre sujet. Maria ne sait pas encore si elle doit le croire. »

Sunida eut l'air abattu. « Oh, mon Seigneur ! Comme je suis désolée d'être pour vous une source d'ennuis. Mais vous savez combien je veux du bien à votre honorable épouse et que je ne demande rien d'autre que de la servir.

— Je sais, dit Phaulkon avec une profonde affliction. Mais il est écrit que vos vies devront rester séparées pour toujours. Tu ne dois cependant penser à aucun moment que tu me compliques la vie. Quand bien même le problème serait cent fois plus important, cela vaudrait toujours la peine de passer quelques instants en ta compagnie.

— Oh, mon Seigneur ! » Elle inclina la tête. Puis elle la releva et sourit. « Que je suis bête de vous empêcher ainsi de remplir vos devoirs ! Je sais que vous devez partir.

— Oui, Sunida, ma barque attend à l'embarcadere royal pour m'emmener à Bangkok. »

Elle lui adressa un sourire espiègle. « Les affaires de l'Etat ne pourraient-elles attendre encore un peu, mon Seigneur ? » demanda-t-elle en humant profondément sa joue. Elle passa lentement ses doigts affilés sur son ventre puis plongea plus bas.

« Petite tentatrice ! » soupira-t-il tandis qu'une vague de plaisir l'inondait.

Elle sourit avec coquetterie. « Vous m'avez fait attendre cinq longues journées, mon Seigneur. Je suis plus charitable. Je ne vais vous faire attendre que quelques minutes de plus. »

Une heure plus tard, Phaulkon grimpait à bord de la barque officielle et offrait au chef des bateliers une prime spéciale s'il pouvait rattraper le temps perdu.

« Le capitaine Weltden voudrait vous voir, Votre Excellence. — Bien, faites-le entrer. »

Les deux frères étaient encore dans le bureau 1 du gouverneur. Yale, toujours courtois envers ses subordonnés jusqu'à ce qu'ils l'offensent d'une manière ou d'une autre, se leva pour saluer Anthony Weltden. C'était un homme grand aux épais cheveux châtain et à la peau hâlée. Il avait la trentaine, mais son visage ridé et tanné le faisait paraître plus âgé. Il portait un uniforme, bleu avec des épaulettes, et tenait respectueusement son chapeau à la main. Il avait la réputation d'être un marin intrépide, un combattant enthousiaste et par moments un grand buveur.

« Asseyez-vous, capitaine. Vous connaissez mon frère, Thomas Yale ?

— En effet, Votre Excellence. » Il s'inclina et s'assit à côté de Thomas. « Il fait sacrément chaud, n'est-ce pas, monsieur ?

— Effectivement, capitaine, c'est pourquoi j'ai pensé que vous pourriez être prêt à prendre un peu l'air en mer. » Yale sourit avec bienveillance.

« Pour ça, je suis toujours prêt, Votre Excellence. » Il marqua un temps. « Contrairement à d'autres, moi, je suis sujet au mal de terre. »

Les deux frères éclatèrent de rire, puis le gouverneur prit un air sérieux.

« Capitaine Weltden, j'ai une importante mission à vous confier. Je vous ai choisi pour cette tâche pour la simple raison que je vous considère comme le meilleur. Il ne s'agit pas d'une mission facile. La Compagnie anglaise des Indes orientales a toujours essayé d'adhérer à une politique commerciale pacifique en évitant tout engagement politique ou militaire dans ses zones d'opération. Mais, comme vous devez le savoir, la situation dans le golfe est devenue intenable. » Weltden opina du bonnet.

« Notre président à Londres, sir Joshua Childe, poursuit Yale, est à juste titre furieux pour deux raisons. Premièrement, il est déterminé à mettre un terme une fois pour toutes à la conduite scandaleuse des Samuel White et autres John Coates, pour ne nommer que ces deux-là, et à la politique de l'opportuniste Phaulkon qui détourne des Anglais de la

Compagnie pour les enrôler au service de la couronne siamoise en leur faisant miroiter un butin mal acquis. Deuxièmement, sir Joshua a appris qu'une importante flotte française, forte de sept navires de guerre, d'un millier de soldats et de dizaines d'ingénieurs et de prêtres, a quitté Brest pour le Siam. » Le gouverneur prit un air sévère. « Nous sommes maintenant informé de notre côté que cette force a en fait atteint le Siam et que, en dépit d'un nombre inhabituel de pertes dues au scorbut, elle est en état de combattre. Ses intentions précises ne sont pas connues, mais il est clair qu'elles ne nous

seront pas favorables. Le roi siamois a reçu amicalement es forces françaises ; avec la connivence de Phaulkon, j'ai bien peur que le port clé de Mergui ne torrbe entre les mains des Français. Inutile de vous dire, capitaine, ce qu'il en coûterait à nos intérêts dan;; le golfe. »

Weltden émit un léger sifflement. « Un millier de Français, hein ? On ne doit pas traiter à la légère l'armée du Roi-Soleil.

— C'est sans aucun doute la meilleure force combattante en Europe, ajouta Thomas.

— Que croyez-vous qu'ils manigacent par ici, Votre Excellence ?

— De s'emparer du Siam et de contrôler tout le commerce du golfe, répondit Yale sans ménagerr ent.

— Et que voudriez-vous que je fasse, Votre Excellence ?

— J'y viens, capitaine. Un affrontement d rect avec la France doit être autant que possible < vité, mais nous devons nous emparer de Mergui evant que les Français ne le fassent. Heureusement, vOï la nature du terrain, leurs armées ne pourron pas venir d'Ayuthia par voie de terre. Elles devront emprunter la route maritime qui fait des détouïs, un voyage qui dure cinq à six bonnes semaines. De toute façon, je doute que leurs troupes soient prêtes i partir dès maintenant, après sept mois passés er mer.

Cela devrait vous donner un temps précieux, le temps de conclure un marché avec Sam White, de hisser l'Union Jack et de fortifier la ville. Elle devra être imprenable quand les Français arriveront, comme je ne doute pas qu'ils le feront.

— Quel genre de marché, Votre Excellence ? Sam White n'est guère connu pour l'honnêteté de ses transactions.

— Certes non. Le seul moment où l'on puisse compter sur lui, cependant, c'est lorsque ses intérêts personnels sont en jeu. Et c'est précisément la situation dans laquelle j'entends le placer. Vous avez sans doute appris que nous avons un nouveau roi ?

— Oui, monsieur. Vive le roi Jacques !

— Vive le roi ! répétèrent les deux frères.

— Eh bien ! poursuivit Yale dont le sourire s'élargit, je viens d'apprendre qu'une proclamation royale exige le retour à Madras de tous les citoyens britanniques au service de princes étrangers, dont le roi de Siam fait bien entendu partie. Vous irez à Mergui, présenterez un exemplaire de cette proclamation à White et exigerez l'extradition immédiate de tous les Anglais à son service. Vous lui donnerez deux semaines pour les rassembler et pour les amener sur votre bateau. En même temps, vous requerrerez discrètement son aide pour vous livrer Mergui — en échange de l'abandon des poursuites liées à ses infractions passées et d'un sauf-conduit pour que lui et ses camarades puissent rentrer en Angleterre.

— Et s'il refuse de coopérer ?

— Vous l'arrêterez, ainsi que Burnaby et tout Anglais refusant d'obéir à l'édit royal. Si sa réticence ne concerne que la remise de Mergui entre nos mains, vous le tiendrez occupé jusqu'à mon arrivée. J'ai quelques questions importantes à tirer au clair ici et je me rendrai ensuite moi-même, avec deux autres frégates, à Mergui pour y hisser l'Union Jack.

— Si je puis me permettre, Votre Excellence, pour-quoi n'emmènerais-je pas une petite flotte avec moi maintenant ?

— Pour deux raisons, capitaine. Premièrement, il faut qu'un délai raisonnable semble s'être écoulé avant que le Siam néglige de payer les dommages que nous avons réclamés pour ses actes de piraterie dans le golfe. Deuxièmement, Mergui est défendue par des navires de guerre siamois aux ordres de hors-la-loi anglais qui perdraient leur sang-froid s'ils voyaient une importante flotte s'approcher. Nous ferions mieux d'essayer d'obtenir d'abord le soutien et la connivence de White. Cela éviterait non seulement un affrontement sanglant avec les hommes de White mais réduirait également les risques d'une résistance de la population indigène contre nous. Avec la coopération de White, nous pourrions donner l'impression que nous sommes des alliés du Siam qui installons une garnison dans la ville pour la défendre contre une invasion française imminente. »

Weltden acquiesça. « Je comprends, Votre Excellence.

— Un bâtiment de guerre devrait suffire pour commencer, capitaine. Il montrera que nous prenons les choses au sérieux sans semer la panique. » Le gouverneur s'interrompit brièvement. « Quel vaisseau est disponible pour un départ immédiat ?

— Le *Curtana*, monsieur. Il pourrait être prêt à lever l'ancre dans moins de deux jours.

— Bien. Commencez les préparatifs immédiatement. N'hésitez pas à me contacter si vous avez besoin de quoi que ce soit. Et rappelez-vous, cette mission est de la plus haute importance. On attend ses résultats avec anxiété à Londres et son issue aura des conséquences d'une portée considérable pour le golfe. »

Weltden se leva et salua. « Je me sens très honoré d'avoir été choisi pour cette tâche, Votre Excellence.

— Alors, capitaine, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne chance. »

31

La Loubère buvait une boisson à base de citron vert dans une coupe d'un travail délicat. La saveur du citron vert mêlé à de l'eau était acide mais rafraîchissante. Sa terrasse en bois, construite sur pilotis, lui donnait une bonne vue sur les rangées de cabanes identiques qui s'étendaient jusqu'à l'extrémité du champ. Il pouvait également voir le portail ouvert par lequel Desfarges devait passer. Le général était attendu d'un moment à l'autre. Il l'avait fait venir de Louvo la veille de toute urgence pour lui présenter son ultimatum. Ce serait un ultimatum sans préambule.

L'ambassadeur passa un linge humide sur son front. Il en avait assez de ce climat débilitant et de ces nuées d'insectes assoiffés de sang. Le sourire perpétuel des serviteurs siamois qui l'éventaient commençait aussi à lui taper sur les nerfs. La seule satisfaction que son séjour dans ce pays plongé dans les ténèbres lui avait apportée jusqu'à présent, c'était le matériau qu'il avait rassemblé pour son traité. Grâce à l'aide des lettrés envoyés par Phaulkon, il avait pris des notes abondantes sur tous les aspects de la vie siamoise et il était prêt à se mettre sérieusement au travail. Les Français étaient avides de lire des descriptions de pays éloignés, et l'ancien royaume de Siam, il devait le reconnaître, fournissait le matériau rêvé. Son volume, encore que trop érudit pour les masses, devrait cependant être salué unanimement par le public quand il paraîtrait à Paris — ce qui ne saurait tarder, se dit-il avec amertume. Il avait pris sa décision. Sa mission première au Siam n'aboutissait strictement à rien. Si Desfarges n'était pas prêt à coopérer, il rentrerait en France pour prendre de nouvelles instructions.

Par chance, les lettrés n'avaient pas encore quitté Bangkok quand il avait reçu l'offre de Phaulkon. Ils étaient allés visiter les immenses vergers dans les environs de la ville avant de regagner leur province et il était arrivé à temps pour les faire revenir. Ils lui avaient fait un rapport complet sur Songkhla. Un port assez bien situé pour le commerce avec la Chine et le Japon, mais qui n'avait pas l'importance stratégique de Mergui. Il en avait conclu que l'offre

était un exemple supplémentaire des manœuvres dilatoires de Phaulkon.

Il aperçut la silhouette très reconnaissable de Desfarges qui passait le portail et pénétrait dans le champ à grandes enjambées. Il était précédé d'une ribambelle d'esclaves siamois, une suite qui ne le quittait plus et qui avait peu fait pour diminuer la suffisance croissante du général.

« Claude ! cria La Loubère. Notre génie militaire arrive. Le moment est venu de vous joindre à nous. »

Cébéret du Boullay ne tarda pas à émerger de sa chambre où il faisait la sieste. Le soleil de fin d'après-midi était encore brûlant. Contrairement à La Loubère, qui continuait à porter ses vêtements européens, Cébéret avait adopté la mode siamoise, plus fraîche. Sa taille imposante était ceinte d'un panung vert et une écharpe assortie faisait de vaillants efforts pour couvrir sa poitrine flasque. La Loubère lui jeta un regard dédaigneux et se laissa tomber sur une chaise de bambou en transpirant à grosses gouttes.

Les esclaves s'aplatirent de part et d'autre des marches qui conduisaient à la terrasse en formant une haie d'honneur pour Desfarges, leur maître.

« Bonjour, messieurs », dit-il en lançant à la ronde un regard aimable. Il semblait d'excellente humeur, malgré la longue journée de voyage depuis

Louvo. Il portait son uniforme militaire ainsi que ses médailles.

Les autres lui rendirent son salut et lui firent signe de s'asseoir.

« J'espère que vous avez fait bon voyage, mon général, s'enquit La Loubère. Bon, j'en viendrai directement au fait, car mon temps au Siam tire peut-être à sa fin. » Le général haussa les sourcils mais garda le silence.

« Le Seigneur Phaulkon était ici, il y a deux jours, pour nous offrir le port de Songkhla. C'est la raison pour laquelle je vous ai fait venir. J'ai enquêté comme il se doit : Songkhla est une base commode pour le commerce avec les pays au nord, mais ce n'est pas Mergui. Et Mergui est le port que Sa Majesté, le roi de France, nous a ordonné d'obtenir. A mon avis, Songkhla est une concession supplémentaire de la part de Phaulkon pour nous faire tenir tranquilles un peu plus longtemps et pour nous distraire de nos objectifs réels. Ces objectifs, messieurs, ajouta-t-il avec un regard sévère, n'ont toujours pas été remplis. »

Desfarges prit un air grave. « Mais, Votre Excellence, Songkhla n'est-il pas un

port des plus stratégiques à partir duquel les Portugais ont, par le passé, largement commercé avec la Chine ? » Phaulkon lui avait amplement vanté les mérites de Songkhla avant son départ. Il se tourna vers Cébéret pour confirmation. « N'etes-vous pas d'accord ? »

Avant que Cébéret eût pu répondre, La Loubère frappa énergiquement du poing sur la table. « Ces concessions au compte-gouttes ne suffisent pas, voilà tout, mon général ! Pas plus que l'état scandaleux dans lequel se trouve votre armée. La discipline est virtuellement absente du fort. Vos hommes sont soit ivres, soit en train de se quereller pour une femme.

— Mes troupes ne sont pas aussi indisciplinées que vous le dites, monsieur. Dans toute armée d'occupation, il est inévitable que des incidents se produisent, protesta Desfarges.

— Oui, mais pas quotidiennement. Les Siamois sont les seuls ici à faire preuve de discipline, tandis que les troupes françaises passent leur temps à les tourner en ridicule. Les tensions nous ont menés à un point de rupture. Mon général, vous passez trop de temps loin de votre poste. »

Desfarges eut l'air perdu. « Mais, Votre Excellence, j'ai aussi des devoirs à remplir à Louvo ! N'ai-je pas juré d'y défendre le roi ? De plus, j'ai toujours pendant mes absences confié le commandement à des officiers dignes de confiance.

— Des officiers dignes de confiance ? railla La Loubère. Leur conduite ne vaut pas mieux que celle de leurs hommes ! » Il se pencha en avant. « Peut-être ignorez-vous que, pas plus tard qu'hier, trois soldats français sont morts dans une prise de bec au sujet de quelque batelière. Deux d'entre eux étaient des officiers. »

Desfarges parut décontenancé. « Qui sont-ils ? Que s'est-il passé ?

— Frontin et Briamont. Quatre d'entre eux, qui convoitaient les mêmes batelières, sont montés sur la même embarcation. Une rixe a éclaté au milieu du fleuve et la pirogue a chaviré, noyant trois des Français et les deux batelières. Le quatrième soldat a réussi à regagner la berge à la nage. » Il se tourna vers Cébéret pour confirmation.

« Je ne peux que confirmer, mon général, fit observer le directeur du commerce. Chaque fois que vous partez, les choses semblent dégénérer. Les hommes sont toujours à se battre.

— Ça ne peut plus durer. S'ils doivent se battre, continua l'ambassadeur, qu'ils

se battent au moins avec l'ennemi ! Il est grand temps que nous imposions les ordres de notre souverain. Il me paraît clair que tous les moyens pacifiques pour parvenir à nos fins ont été épuisés. »

Desfarges le regarda fixement. « Vous voulez dire, Votre Excellence, que vous prônez la guerre ?

— Oui, mon général. Cela semble être la seule voie qui nous reste. Nous sommes venus ici avec un objectif précis. Remplissons-le. Il semblerait en outre que le moment soit des plus opportuns. Vos hommes ont visiblement besoin d'action et vous avez eu amplement l'occasion d'étudier la puissance des forces armées siamoises. Je veux que vous m'établissiez sur-le-champ un plan d'invasion du pays. »

Desfarges continuait à le fixer. « Mais nous sommes en termes très amicaux avec le Siam, et mes relations avec les autorités de Louvo sont des plus cordiales.

— Vous voulez dire, mon général, que vous êtes devenu le serviteur du seigneur Phaulkon... »

Le général se redressa sur sa chaise. « Je ne suis, monsieur, au service de personne d'autre que du roi de France et, sur ses ordres, du roi de Siam !

— Pourtant, vous ne semblez faire que ce que Phaulkon vous dit. En ma qualité de chef de cette mission, je vous ordonne de mobiliser immédiatement vos hommes et d'établir un plan d'action approprié.

— Je dois refuser, monsieur, car cela va à l'encontre des ordres de mon souverain. Nous n'avons pas encore épuisé tous les moyens. Bien au contraire, nous faisons de grands progrès. Nous sommes ici depuis deux mois à peine et nous avons déjà des Français qui servent dans la garde du corps de Sa Majesté à Louvo, nos hommes sont bien installés dans le fort, nous contrôlons le port de Bangkok et voici qu'on nous offre Songkhla.

— Et qu'en est-il de Mergui, mon général, et de notre objectif premier, la conversion du roi de Siam ? Car c'était ça, nos ordres ! cria La Loubère.

— J'ai passé un certain temps à Louvo avec le roi, monsieur, s'obstina Desfarges. J'ai vu combien Sa Majesté insiste pour recevoir régulièrement une ins-truction religieuse, en dépit de son état de santé déplorable. J'ai observé tout cela, monsieur. Je n'ai pas gaspillé mon temps à écrire un mémoire. »

Le visage de La Loubère s'empouipra. « Vous refusez d'obéir à mes ordres, mon général ?

— Je refuse d'obéir à tout ordre qui contredit les souhaits de mon souverain.

— Vous en subirez donc les conséquences, mon général. Car je retourne immédiatement en France et recommanderai que vous passiez en cour martiale. »

Desfarges, bouche bée, regarda La Loubère. Il se tourna vers Cébéret. « Qu'en dites-vous, monsieur • N'avons-nous pas déjà beaucoup obtenu ? Quelles raisons avons-nous présentement pour déclarer la guerre ? »

Cébéret se gratta la tête. « A dire vrai, les concessions ont été lentes à venir, mon général. Et notrî demande concernant Mergui n'a pas encore été satis - faite. Il est difficile de juger de la valeur de Songkhl à sans l'avoir vu. J'aimerais m'y rendre dès que possible, mais Mergui a toujours été notre objectif con -mercial premier, et je me sentirais certainement plus satisfait si l'on nous l'avait accordé à la place.

— Ce qui n'est pas le cas, fit observer La Loubère d'un ton glacial.

— Peut-être devrions nous attendre encore un peu, ajouta Cébéret. L'idée d'une guerre à ce stade... »

La Loubère lui coupa la parole. « Je ne me laisse pas retarder plus longtemps. Je prends immédiatement mes dispositions pour partir. Je ramènerai cinquante des éléments les plus indisciplinés de l'armée en France pour qu'ils soient jugés. Ils ne sont pas dignes de servir notre grand souverain à l'étranger. » Il regarda Desfarges droit dans les yeux. « C'est votre chef, Phaulkon, qui a émis l'idée de transférer certains de ces hommes à Songkhla, général. Je faisais croire que je les y emmène. »

Desfarges réfléchissait à toute vitesse. La menace de la cour martiale le terrifiait. « Je crois que j'ai un plan, Excellence, dit-il avec conviction. Si le seigneur Phaulkon a suggéré que vous emmeniez cinquante hommes à Songkhla, pourquoi ne pas en emmener cent de plus sur deux bateaux ? Nous pourrions débarquer les cinquante à Songkhla et utiliser les cent autres pour nous emparer de Mergui. Acceptez-vous au moins de retarder votre départ jusqu'à ce que je me sois emparé de Mergui, Votre Excellence ? »

La Loubère eut une brève hésitation. « Non, je ne suis pas disposé à perdre davantage de temps. Ce ne sont pas les occasions qui vous ont manqué. De plus, même si vous preniez Mergui, l'objectif premier de notre mission ne serait pas rempli.

— Mais ce serait un grand pas dans la bonne direction, Excellence, insista Desfarges.

— A n'en pas douter », renchérit Cébéret.

La Loubère prit un air pensif. Au bout d'un long silence, il déclara : « Tenez, je suis disposé à vous aider de la façon suivante. Je mentirai à Phaulkon pour vous. Je l'informerai que je ramène en France cent soldats supplémentaires parmi les éléments les plus indisciplinés, en plus des cinquante pour Songkhla. J'accompagnerai moi-même les hommes à Songkhla sur deux bateaux. Nous en débarquerons cinquante à Songkhla, puis les deux bateaux feront mine de partir pour la France. Dès que nous serons hors de vue du rivage, nous transférerons les cent hommes restants sur un seul navire qui partira discrètement pour Mergui, à l'insu de Phaulkon et des Siamois. Je gagnerai la France sur l'autre bateau.

— Qui conduira la mission à Mergui ? demanda Cébéret.

— Pourquoi pas vous, Claude ? suggéra La Loubère. Le général Desfarges doit rester à Bangkok. Son départ éveillerait trop de soupçons.

— Je ne suis pas un soldat, Simon, répondit Cébé-ret. Vous devez envoyer un militaire. En outre, il paraîtra très bizarre qu'en ma qualité de directeur du commerce je ne sois pas celui qui aille à Songkhla.

— Qui pourriez-vous envoyer à Mergui, mon général ? demanda La Loubère.

— Le chef d'escadre Vaudricourt, Votre Ex silence, est l'officier de plus haut rang. Et le plus capable.

— Très bien. Préparons-nous donc à un départ immédiat. »

Comme cela tombait bien que Phaulkon lui eût demandé de réduire les effectifs des forces françaises à Bangkok pour apaiser l'opinion publique ! songea La Loubère. Et comme il était approprié que ce démon fût, de ce fait, celui qui allait faciliter la prise de Mergui par les Français...

32

Thomas Ivatt donna un pourboire au chef des bateliers qui l'avait transporté sur ses épaules à travers le ressac et déposé sur la plage. Quelle coutume ridicule ! se dit-il, sauf bien sûr quand il s'agissait de dames, mais tout cela faisait partie d'un simulacre permanent visant à entretenir l'image de l'importance de l'homme blanc à Madras.

Il était midi. Il détala comme un lièvre sur le sable brûlant pour atteindre la porte de la Mer, qui constituait l'entrée du fort St George. Il passa devant l'antenne nuée d'indigènes vêtus de pagnes et enturtannés, qui contrastaient fortement avec les Blancs — visage rubicond, haut-de-chausses, bas et ha-peau. Tel un serpent géant, une colonne de gracieuses Tamoules en sari éclatant, portant d'énormes cruches en équilibre sur la tête, se frayait un chemin dans le fort. La nuit tombée, elles retourneraient, comme le reste de la masse grouillante des indigènes, dans leur mesure de la ville noire dépenser leur maigre salaire pour survivre et gagner quelques heures de repos bien mérité. Ivatt avait toujours voulu explorer la ville noire de Madras qui s'était développée dans l'orbite du port, et où les quelque trois cent mille indigènes étaient six cents fois plus nombreux que les Blancs. On disait qu'elle contenait des bazars chinois, indiens, européens ; les résidences de certains riches marchands arméniens avaient la réputation d'être de vrais palais. Ils y avaient même fait ériger leur propre église.

Comme il s'approchait de la porte de la Mer, son attention fut attirée par un

groupe d'indigènes à demi nus que lorgnait une foule qui grossissait rapidement. Il se joignit aux curieux et suivit leurs regards. Il y avait quelque chose de tout à fait bizarre dans l'apparence de ces indigènes, et il lui fallut une seconde ou deux pour se rendre compte de quoi il s'agissait. Il les dévisagea, cloué sur place. Ils n'avaient plus de nez ! On le leur avait tranché. Pris d'un malaise soudain, il s'appuya contre l'épais rempart du fort pour retrouver son équilibre. Les porteurs chargés de ses bagages s'arrêtèrent derrière lui et contemplèrent le spectacle d'un air impassible. Qu'avait-il lu à propos de ces pauvres diables sans nez ? C'étaient des prisonniers de guerre, bien sûr. Telle était la marque de prisonniers faits par les Moghols. Donc ces derniers avaient bel et bien envahi Golconde. Il se demanda s'ils s'étaient déjà débarrassés d'Ali Beague. Il s'obligea à ne pas regarder de nouveau, et entra d'un pas chancelant dans le fort. Dans la cour, derrière la porte, il y avait une autre foule qui cette fois regardait bouche bée un cadavre suspendu par une corde à une potence. C'était celui d'un Blanc.

Elihu Yale était d'humeur exécration. Des orcs étaient arrivés de Londres : les ordres habitués, impitoyables, qui faisaient fi des conditions locales, les habituelles exigences mesquines de dirigeant, à des milliers de milles de distance, qui n'avaient jamais mis les pieds à Madras ni probablement d'ailleurs à Calais.

La famine menaçait, la peste s'était déclarée, les Moghols qui s'étaient rendus maîtres de Golconde exigeaient une renégociation du bail pour le fort et il venait d'ordonner que son valet fût pendu. Pendant ce temps, tout ce à quoi les directeurs mercenaires de Londres étaient capables de penser était un nouveau décret limitant le nombre de chevaux que la Compagnie pouvait entretenir à ses frais. Six, pas un de plus ! Ridicule. En plus de cela, chacun devait désormais prendre à sa charge les frais de son propre cheval. C'était le comble de la mesquinerie et de la myopie intellectuelle, un facteur de mécontentement parmi les hommes et un gain négligeable pour la Compagnie. Le gouverneur jura. Pour envenimer les choses, le lucratif commerce de diamants dans lequel lui et son associé, David Chardin, s'étaient engagés pour leur propre compte était au point mort. Les centres de taille des diamants de Golconde étaient tombés aux mains du Grand Moghol, et les exigences de cette cour avide de bijoux monopolisaient les marchands et leurs stocks qui diminuaient à vue d'œil.

Quand Yale apprit que le seigneur Ivatt voulait le voir, il fulmina. Le petit homme ferait bien d'avoir apporté l'argent dû aux créanciers du Siam, qui le plaisantaient plus ! Les Hollandais se faisaient par là-culièrement insistants, les envoyés de Demarcora étaient de plus en plus indignés, seul Ali Beague gardait le silence. Yale avait entendu dire qu'on lui avait coupé la langue et qu'il se morfondait dans un de ses propres culs-de-basse-fosse à Narasapur.

Mais per t-êre la nouvelle de la défaite de Golconde n'était-elle pas encore parvenue au Siam — ou à Ivatt. S'il avait apporté la compensation avec lui, il n'y avait aucune raison de lui apprendre ce qui était arrivé à Golconde. Mais s'il était venu les mains vides, il pouvait être arrêté en tant que citoyen anglais en vertu de la nouvelle proclamation du roi Jacques. Yale se mit à trouver l'arrivée d'Ivatt moins dérangement qu'il ne l'avait prévu. Il donna l'ordre qu'on le fît venir dans son bureau sans tarder.

« Ah, monsieur Ivatt ! » Yale se leva de son bureau pour le saluer. « Vous voici donc de retour. J'espère que vous avez fait un agréable voyage.

— Très agréable, Votre Excellence, merci. Quoique ma première impression du fort ait été un peu déconcertante. Il y avait un pendu dans la cour.

— Ah, oui ! J'ai dû faire pendre mon valet ce matin. Un type agaçant. Il m'avait volé mon cheval. Les chevaux sont précieux par les temps qui courent, monsieur Ivatt. Il fallait un exemple. »

Ivatt parut abasourdi. « Vous avez pendu votre valet parce qu'il vous avait volé votre cheval ?

— Vous semblez surpris. Les choses ont changé depuis votre départ. Les instances locales sont désormais autorisées à condamner à mort les pirates, sans perdre un temps et un argent précieux à renvoyer ces fripouilles en Angleterre pour qu'elles y soient jugées. Je dois dire que cela rend la vie beaucoup plus facile.

— Votre valet était un pirate ? »

Yale haussa les sourcils. « Monsieur Ivatt, on pourrait croire, à vous entendre, que c'est moi l'accusé. Mais sachez que ce gredin a disparu avec mon cheval trois jours pendant lesquels il s'est rendu dans le camp moghol pour monnayer des secrets. On a trouvé sur lui une importante somme d'argent. »

Ivatt avait la nette impression que le gouverneur essayait de se justifier. Il décida d'insister. « Vous l'avez donc pendu sur des preuves indirectes, n'est-ce pas, Votre Excellence ? »

Yale lui darda un mauvais regard. « Non, monsieur Ivatt. Je l'ai pendu comme pirate. Le code pénal définit comme pirate quiconque traverse une étendue d'eau porteur de marchandises volées. Mon valet, voyez-vous, a traversé à gué sur mon cheval plusieurs rivières en se rendant au camp moghol. Et un acte de piraterie est passible de la peine de mort. Mais à propos de criminels, comment se porte Samuel White ? L'avez-vous vu quand vous y êtes passé par

Mergui ?

— Non, Votre Excellence. Il était encore à Ayut lia, où le seigneur Phaulkon l'avait convoqué pDur répondre à un certain nombres de plaintes. »

Ivatt avait traversé Mergui en vitesse et san? se faire voir. Ne désirant pas être aperçu des hommes de White, il s'était éclipsé sur un vaisseau siamois qui n'était pas commandé par un des hommes du maître du port. Armé d'une lettre officielle de Phaulkoii, il avait réquisitionné le vaisseau qui attendait maintenant ses ordres à l'extérieur de Madras. Avec un peu de chance, White n'apprendrait jamais son passê ge. Il serait de retour à Mergui pour le tenir à l'oeil dès qu'il en aurait terminé avec Yale. Il avait envoyé un porteur avec un message adressé à Davenport p<)ur lui recommander vivement de continuer à survei 1er White de près jusqu'à son retour.

Yale hocha la tête. « Il était grand temps. Ce rament va notre M. Phaulkon ? J'apprends que les Français exigent énormément de lui. Mais il faut c ire que les plus étranges rumeurs nous parviennent de leur enclave de Pondichéry. Non que j'aie jamais eu confiance dans les Français, bien sûr. » Il soi. rit aimablement.

« Le seigneur Phaulkon va très bien, merci, dit-il en lui rendant son sourire. Et, bien que je l'aie vu tous les jours à Ayuthia, c'est la première fois c ue

j39

j'entends parler de telles rumeurs. Mais peut-être est-on mieux informé à Madras que nous ne le sommes à Ayuthia. »

Yale avisa le sac qu'Ivatt portait à l'épaule. « J'espère que vous êtes ici à titre officiel, monsieur Ivatt.

— Si vous faites allusion à la compensation demandée à mon gouvernement, je le suis, en effet. En fait j'apporte de bonnes nouvelles. Le capitaine Coates a été traduit en justice et jugé coupable. Il sera condamné à mort pour trahison. A la suite du procès qui a révélé l'étendue exacte des actes de piraterie auxquels il s'est livré, le Trésor siamois a reconnu sa dette. Il a accepté de rembourser en totalité quiconque fera la preuve qu'il a subi des pertes du fait de Coates.

— Ali Beague sera certainement content d'apprendre ça », dit le gouverneur en observant attentivement Ivatt.

Ivatt le dévisagea à son tour. « Suggérez-vous, Votre Excellence, que l'ancien gouverneur pourrait utiliser la compensation pour obtenir sa libération de prison ? » Ivatt frappait un peu au hasard, mais il vit qu'il avait fait mouche. Yale se renfrogna. Après tout, se dit Ivatt, si les armées mogholes s'étaient emparées de Golconde, il y avait des chances qu'Ali Beague fût mort ou bien en captivité.

Yale reprit vite contenance. « J'ignorais qu'il était en prison, monsieur Ivatt. Autant que je sache, il est toujours à la tête d'une des provinces du Sud qui résiste à l'avance moghole. Quelle que soit l'issue, le gouverneur Beague a une mémoire d'éléphant et je ne compterais certainement pas sur lui ni sur ses successeurs pour oublier une somme de trois cent mille livres. Mais vous disiez que le Trésor siamois a accepté de payer la totalité de la compensation : cinq cent mille livres. Puis-je vous demander quand exactement ?

— Bien que le Siam reconnaisse sa dette et qu'il ne soit nullement susceptible de mettre en doute la parole d'un gouverneur du fort St George, vous comprendrez que certaines des réclamations ont été faites par des individus moins honorables que vous-même. Les sommes en question sont considérables et doivent être vérifiées par le Trésor. On est en train d'examiner les dépositions de Coates pour déterminer dans quelle mesure les exigences d'Ali Beague coïncident avec le témoignage du capitaine. »

Yale s'appuya contre le dossier de sa chaise. « Il n'est pas question, bien entendu, de douter d'un homme de l'intégrité de Coates ! »

Ivatt resta impassible. « On lui a fait miroiter la possibilité d'une réduction de peine — la prisor à perpétuité — si toutes ses révélations s'avèrent exactes. »

Yale n'eut pas l'air convaincu. « Mais vous n'avez pas répondu à ma question. *Quand* la dette sera-t-elle payée ?

— Dès que les questions que je viens de mentionner auront été réglées. Le gouvernement siamois est conscient de ses obligations, qui l'embarrassent profondément. Vous pouvez être assuré, Excellence, qu'il est impatient de remédier à la situation et d'oublier cet épisode déplaisant.

— Il semble que j'aie quelque difficulté à obtenir de vous une date précise, monsieur Ivatt. Nous sommes de notre côté soumis à de fortes pressions et peu disposé à attendre beaucoup plus. Les expressions conciliantes comme "dès que possible" ou "dans un avenir proche" sont trop vagues. J'ai besoin d'exactitude, monsieur Ivatt.

— Je dirais d'ici à deux mois au plus tard, Excellence. C'est le temps qu'il me faudra pour rentrer à Ayuthia et revenir ici avec l'argent. »

Yale, surpris, haussa les sourcils. « Vous songiez à retourner à Ayuthia, monsieur Ivatt ? »

— Oui, Votre Excellence. Depuis notre dernière rencontre, j'ai été promu au mandarinat de deuxième classe, encore que je note que vous continuez à ignorer mon titre. Je suis désormais le bras droit du Barcalon. »

Yale joignit les extrémités de ses doigts. « Vous n'avez pas entendu parler de la proclamation de Sa Majesté le roi Jacques II ? »

Ivatt le regarda sans comprendre. « Quelle proclamation ? » Il se sentit soudain mal à l'aise.

« Monsieur Ivatt, bien que vous soyez au service du roi de Siam, vous êtes toujours anglais, je suppose ? »

— Oui, mais pourquoi cette question ? demanda Ivatt avec circonspection.

— Parce que la proclamation royale que je viens de recevoir ordonne à tous les Anglais au service d'un prince étranger de quitter leur poste immédiatement et de se présenter à la colonie britannique la plus proche, ce qui dans votre cas serait Madras. De votre petit groupe de mandarins, monsieur Ivatt, il semblerait que seul M. Phaulkon ne soit pas concerné. » L'expression de Yale se fit grave. « Quiconque refuse d'obéir à cet ordre doit être arrêté et poursuivi. Je peux vous assurer que les peines sont sévères. Sa Majesté souhaite mettre un terme une fois pour toutes au fait que des citoyens britanniques servent des souverains étrangers dont les intérêts diffèrent immanquablement du sien. »

Ivatt était abasourdi. Il maudit l'ironie du sort qui voulait qu'il apprit l'existence de la nouvelle loi de la bouche même de l'homme qui allait la faire appliquer. Le gouverneur allait-il vraiment le retenir prisonnier ?

« Je viens d'envoyer à Mergui une frégate armée pour ramener tous les Anglais qui travaillent au service du Siam. Le commandant, le capitaine Weltden, a ordre d'arrêter tous ceux qui refusent d'obéir. Le *Curtana* a levé l'ancre hier seulement. Vous l'avez raté de peu. Quand avez-vous quitté Mergui, monsieur Ivatt ? »

— Il y a trois semaines.

— Quel dommage ! Si vous étiez parti un peu plu ; tôt, vous auriez pu observer par vous-même avec quel sérieux je prends mes responsabilités. »

Ivatt ravala son anxiété et regarda fixement Yale « Gouverneur Yale, je dois vous déconseiller fortement de me retenir ici contre ma volonté. Je suis un mandarin siamois de haut rang, le bras droit du Premier ministre, et j'ai un accès direct à Sa Majesté le roi. Le seigneur Phaulkon considérerait ma détention, de même que celle de tout autre officiel du gouvernement siamois, comme un acte hostile. Les répercussions seraient de grande portée. Le règlement de la compensation par le Trésor serait certainement retardé, voire annulé. »

Yale le contempla. « Dites-moi, monsieur Ivatt, en tant que citoyen britannique, pourquoi voudriez-vous défier un ordre royal ? N'êtes-vous pas fidèle à votre roi et à votre pays ?

— Si fait, Votre Excellence. Le Siam est ma patrie et le roi siamois mon souverain. Puisque je suis sur le point d'être injustement arrêté par le pays qui m'a vu naître pour avoir commis une infraction dont je n'ai pas connaissance, je renonce présentement à ma nationalité. Je deviendrai un sujet siamois à part entière, ce à quoi mon mandarinat me donne droit.

— Renoncer à votre nationalité ? » Yale paraissait sincèrement atterré. « Mais c'est non seulement illégal, c'est aussi grotesque ! Où est passée votre loyauté, monsieur ?

— Votre famille n'a-t-elle pas également quitté l'Angleterre, gouverneur ?

— C'est tout à fait différent, monsieur Ivatt. Elle s'est rendue en Nouvelle-Angleterre où je suis né. Il ne s'agit pas d'un pays étranger. Ce n'est qu'un morceau du vieux pays imbu d'idées nouvelles. J'ai la ferme intention d'y retourner un jour. » Il jeta à Ivatt un regard hautain. « Je ne suis pas un traître, monsieur.

— Moi non plus. Un traître est quelqu'un qui se retourne contre son pays. Je ne me retourne pas contre le mien. Je ne fais qu'en choisir un autre. Je vis au Siam depuis sept ans maintenant, j'en parle la langue et j'aime son peuple. Je suis devenu siamois en esprit. Je le deviendrai dans les faits. Si vous m'arrêtez maintenant, gouverneur, il s'agira de votre part d'un acte illégal. »

Yale haussa les épaules. « Illégal ? La loi, ici, c'est moi, monsieur Ivatt. Je dispose en ce lieu des pleins pouvoirs judiciaires.

— En vertu desquels il semblerait que vous ayez pendu votre valet. Ou plutôt

vosre pirate. Une interprétation très commode de la loi et dont vous aurez peut-être à répondre un jour. » Ivatt vit que Yale se raidissait et sut qu'il avait fait mouche. Il poussa son avantage. « Je crois comprendre que votre prédécesseur, le gouverneur Gvfford, fait l'objet d'un procès pour des décisions prises plus tôt pendant son mandat. Pourtant il était très respecté à l'époque. »

Ce n'était un secret pour personne que la Compagnie à Londres était de plus en plus irritée : elle questionnait toutes les décisions, fourrait son nez dans la moindre affaire, passait en revue les résultats des gouverneurs précédents. On disait que sir Joshua Childe voulait mettre de l'ordre dans sa maison avant de se retirer et qu'il avait particulièrement à cœur que la Compagnie recouvrât d'ici là tous les impayés.

« J'espère, Votre Excellence, que vous trouverez une explication convenable pour justifier d'avoir fait perdre cinq cent mille livres de compensation en arrêtant un envoyé du Siam haut placé qui vous avait été dépêché pour vous informer que son pays acceptait de rembourser. » Ivatt se pencha en avant. « Si ce sont les Anglais sans foi ni loi que vous recherchez, gouverneur, ce sont les gens comme Samuel White que vous devriez arrêter, pas moi. »

Les paroles d'Ivatt piquèrent Yale au vif. Leur logique était indéniable. « Le capitaine Weltden a déjà reçu l'ordre d'arrêter White, monsieur Ivatt », dit-il sans grande conviction et en évitant le sujet principal.

Ivatt haussa les épaules. « Sam White ? Se rendre à une seule frégate armée ? Vous devez plaisanter, gouverneur. Il ne fera qu'une bouchée de votre capitaine Weltden. Mergui est son fief. C'est peut-être une fripouille, mais ce n'est pas un imbécile. La seule façon de faire venir Sam White ici, c'est de m'envoyer vous le chercher. » Ivatt marqua in temps. « En échange de ma liberté. »

Le gouverneur le regarda soudain avec intérêt. « Comment vous proposez-vous d'y parvenir ? » Voilà qui était préférable à l'idée de faire perdre un demi-million de livres à la Compagnie !

« Contrairement au capitaine Weltden, j'aurai l'aide du gouvernement siamois. Comme je l'ai déjà signalé, le Siam souhaite maintenir des relations cordiales avec l'Angleterre. À la lumière de la proclamation du roi Jacques, Sam White sera arrêté et escorté jusqu'à vous. J'ai le sentiment que le seigneur Phaulkon se réjouira d'avoir une excuse si inattendue pour se débarrasser de lui.

— Si j'acceptais, comment saurais-je que vous remplirez votre part du contrat

— Parce que vous avez du discernement, gouverneur, et que vous aurez présumé qu'en dépit de r ion changement apparent d'allégeance je suis au fonci un honnête homme. »

Yale sourit malgré lui. « Je pourrais être prêt à accepter ces termes, monsieur Ivatt. Mais je voudrais que ce soit bien clair entre nous : il n'est pas question que White renonce à sa nationalité et déclare qu'il est siamois.

— Entendu, Votre Excellence. Parce que dans son cas, contrairement au mien, le changement ne serait pas motivé par des raisons sincères... Bien. Voilà qui est réglé. »

Ivatt se leva. « Me donnez-vous donc la permission de partir, Excellence ?

— Encore une chose, monsieur Ivatt. Toujours cette ennuyeuse question de temps. Il vous faudra trente jours pour atteindre Ayuthia et dix jours de plus pour revenir à Mergui avec le mandat d'arrêt de White. Ce qui fait quarante jours en tout. Je vous rencontrerai à Mergui dans quarante jours et escorterai personnellement White jusqu'à Madras pour qu'il y soit jugé, en supposant bien sûr que Weltden ne l'ait pas ramené avant. Sommes-nous bien d'accord ?

— Oui, Excellence.

— J'entends aussi à cette date recevoir la totalité de la compensation. Cela vous évitera la corvée de devoir la transporter à travers le golfe. » Et, pensa Yale, si White ou l'argent n'était pas là, cela me donnera l'excuse dont j'ai besoin pour m'emparer de Mergui par la force. En attendant, j'aurai trois semaines de plus pour régler mes affaires les plus urgentes ici. Il sourit. « Dieu vous garde, monsieur Ivatt ! A la prochaine. »

Ivatt s'inclina et prit congé.

33

On fit entrer les deux jésuites dans l'antichambre. Ils parcoururent du regard le magnifique miroir français, les paravents japonais, les vases Ming, les secrétaires pleins de textes sacrés d'Ayuthia et la profusion d'objets venus de tout l'Orient. Les deux hommes se regardèrent, ne cherchant nullement à dissimuler combien ils étaient impressionnés. Ce qui liait ces deux prêtres allait au-delà de leur admiration pour la magnifique collection de Phaulkon. Ils partageaient la conviction que la plus grande chance pour la France

d'atteindre son but résidait en la p< r-sonne du souverain actuel et que l'objectif ultime ie serait rempli que sous son règne. Si le roi Naiai devait mourir avant cet heureux événement, l'avenir du christianisme au Siam serait chargé d'incertitude à mesure que le pays sombrerait dans le chaos à la faveur des querelles de succession. Cela s'était produit dans le passé, quand il y avait eu des doute;; à ce propos, et cela se reproduirait. Les princes se m is-sacreraient entre eux ou bien un usurpateur extérieur s'interposerait pour prendre le pouvoir en épousant toutes les femmes de la famille du roi défunt — son épouse, ses sœurs, sa fille — afin de renforcer ses prétentions au trône. Et pendant qu'il se battrait pour consolider sa position, le chris ;ia-nisme serait le cadet de ses soucis.

Le père Tachard se passa une main dans les cheveux et ajusta la cordelière qui lui ceignait la ta lie. Il n'était pas sûr de l'accueil que lui réservait Ph iuI-kon après tout ce qui s'était passé. Le Barcalon a^ ait, même dans les meilleurs moments, un côté int mi-dant. Tachard avait évité Phaulkon : il ne l'avait pas revu depuis le grand banquet donné en l'honneur de la délégation française. Depuis son retour au Siam, il avait passé son temps au séminaire d'Ayuthia à prêcher l'évangile, à réconforter les prisonniers mourants, à s'occuper des malades et à méditer su : les Saintes Ecritures. Et pendant tout ce temps il avait écouté les querelles presque quotidiennes de ses frères au sujet des véritables convictions de Phaulkon. Certains croyaient implicitement qu'il s'était donné pour mission de convertir le roi, d'autrïs se montraient sceptiques quant à ses motifs. Tachard avait conclu que Phaulkon, bien que catholique de nom, n'agirait que si la chose était pour lui politiquement rentable. L'heure de vérité avait sonné : de ; événements s'étaient produits et une raison s etai présentée qui forceraient Phaulkon à prendn; des mesures.

Tachard jeta un coup d'œil au petit homme à côté de lui comme s'il avait espéré puiser des forces dans sa présence. Le père de Bèze, petit et d'allure frêle, était un homme très déterminé. Sa volonté désintéressée et la profondeur de ses connaissances lui avaient valu le respect unanime de ses compagnons au séminaire. Ses manières réservées et son aspect fluet étaient trompeurs, car il débordait d'énergie et jouissait d'un esprit remarquablement agile.

Les deux prêtres se raidirent en entendant des pas s'approcher. Une douzaine d'esclaves entrèrent d'abord dans la pièce en rampant pour disparaître dans divers recoins comme autant de lézards en quête d'ombre.

Phaulkon resta un moment dans l'embrasure de la porte à contempler les visiteurs. La lassitude de son visage frappa Tachard. Elle disparut vite et un chaud sourire illumina ses traits.

« Mon cher Tachard ! » s'exclama Phaulkon en s'approchant de lui à grandes

enjambées, l'esprit immédiatement sur le qui-vive. C'était après tout l'homme qui avait essayé de le duper à propos des effectifs des troupes françaises. Tachard avait de la chance qu'il eût encore besoin des jésuites, autrement il aurait donné au prêtre une leçon dont il se souviendrait. « Mes gardes m'ont dit que deux moines farangs désiraient me voir. Mais ils ne m'ont jamais dit qui. Voyons donc ! Il ne s'agit pas de moines ordinaires. » Il embrassa Tachard puis se tourna poliment vers son compagnon assis. Tachard présenta le père de Bèze qui se leva, ce qui ne le fit guère paraître plus grand.

Phaulkon les contempla avec un sourire malicieux. « Un jésuite, c'est déjà assez dangereux, mais deux ! Le Seigneur Dieu lui-même ne pourrait me sauver de telles intrigues. Qu'est-ce que vous tramez, mes Pères ? » demanda-t-il en s'asseyant face à eux.

Les prêtres sourirent nerveusement. Tachard indiqua son collègue. « Le père de Bèze était sur le bateau qui m'a amené de France, Votre Excellence. Outre ses nombreuses qualités en tant que propagateur de la foi, c'est aussi un médecin éminent. Il a étudié à la faculté de médecine de Nantes. Je me permettrais de dire qu'il n'existe pas aujourd'hui dans tout le Siam de médecin plus compétent. »

Phaulkon fit un signe de tête dans la direction du petit jésuite. « Je connais suffisamment le père Tachard pour savoir qu'il s'agit d'un grand compliment. Il n'est certainement pas enclin à l'exagération, ajouta-t-il avec un brin de sarcasme. Mais j'espère que vous n'êtes pas venu m'annoncer que je vais être la proie de quelque terrible maladie ! »

Le petit prêtre sourit timidement et parla pour la première fois en courtes phrases saccadées.

« Votre Excellence me semble jouir d'une santé exemplaire. C'est l'état de Sa Majesté qui m'inquiète. Les langues vont bon train au séminaire. Le père Brouet n'a pas été une seule fois convoqué à Louvo, or il avait coutume de rendre régulièrement visite à Sa Majesté à Ayuthia. Nous attribuons ce changement à l'état de santé de Sa Majesté. Nous ne voudrions pas y voir une baisse de la ferveur royale à assimiler les Ecritures. »

Une expression inquiète traversa le visage de Phaulkon. Il avait réussi à convaincre le général Desfarges que les jésuites poursuivaient l'instruction religieuse de Sa Majesté à Louvo, mais bien sûr les prêtres savaient à quoi s'en tenir.

« Le fait que personne n'a été autorisé à voir Sa Majesté, continua Tachard, a seulement renforcé les spéculations. Il n'a reçu l'ambassadeur La Loubère

qu'une seule fois. Au vu de la grande réputation de Sa Majesté en matière d'hospitalité, cela ne fait que donner un fondement aux rumeurs qui courent sur son état.

— Que prétendent exactement ces rumeurs ? » demanda Phaulkon.

Tachard lui lança un regard nerveux. « Que Sa

Majesté est la proie de crises d'asthme qui l'affaiblissent et qu'elle est de moins en moins capable de gouverner. Nous avons fait de notre mieux pour endiguer ces spéculations, Votre Excellence, s'empressa-t-il d'ajouter. Il serait contraire à tous nos intérêts de les laisser se répandre.

— Pourquoi donc ? » demanda Phaulkon, qui connaissait la réponse mais avait besoin de temps pour réfléchir.

« En raison des incertitudes entourant la succession, Votre Excellence. Nous n'avons aucun moyen de savoir dans quelle mesure le successeur de Sa Majesté serait bien disposé envers notre cause. »

Phaulkon regarda Tachard. « Vous avez des suggestions, mon Père ? »

Tachard jeta un coup d'oeil à son compagnon. Le petit jésuite examina ses pouces avant de parler. « J'ai étudié un certain nombre de cas d'asthme avant de quitter la France, Votre Excellence. On a fait quelques nouvelles découvertes. J'ai eu la chance d'en être instruit. J'ai apporté certains remèdes avec moi. Bien que je ne sois pas en mesure d'éliminer totalement la maladie, je pense pouvoir soulager les souffrances du patient. Je pourrais aussi prolonger son espérance de vie d'une, voire deux années. » De Bèze s'interrompit, remarquant l'intérêt soudain de Phaulkon : « Si Votre Excellence me permettait d'examiner le patient... »

Phaulkon l'observa un moment. Le prêtre médecin avait des yeux brillants et intelligents qui inspiraient confiance. Il semblait en outre modeste et sans prétention. Phaulkon devina qu'il était au moins aussi compétent que Tachard le prétendait et, dans ce cas précis, les desseins du jésuite et les siens se recoupaient. Pourtant, il était certain que ces hommes de Dieu fanatiques exigeraient impitoyablement leur dû. Une fois de plus, ils réclameraient la conversion du roi et, une fois de plus, il devrait gagner du temps. « Vous avez parlé de soulager les souffrances du patient, mon Père, dit Phaulkon. Mais Sa Majesté >e sentirait-elle assez bien pour donner des audiences régulières, et son état pendant lesdites audiences paraîtrait-il normal aux autres ? »>

De Bèze pencha la tête sur le côté comme un oiseau. « Il me faudrait d'abord

examiner le patieût, Votre Excellence. Mais, si la maladie n'est pas trop avancée, ce devrait être possible. Depuis quand les symptômes sont-ils évidents ?

— Environ quatre mois.

— Dans ce cas, Votre Excellence, il ne devrait pas y avoir trop de problèmes.
»

Tachard, qui depuis un certain temps ne quitte pas Phaulkon des yeux, ressassait dans sa tête la meilleure façon d'aborder le véritable objet de leur visite. Phaulkon avait remarqué son regard.

« Votre Excellence, commença Tachard en lis; ant les plis de sa robe, je voudrais attirer votre attention sur une question plutôt sérieuse. » Son expression était grave et augurait mal des révélations qui allaient suivre.

« Je suis tout ouïe, mon ami, dit Phaulkon.

— Ceci est très confidentiel, mon Seigneur.

— Bien entendu, mon Père.

— Le fait est, poursuivit Tachard, que le camp français est profondément divisé. Le général Desfarges et l'ambassadeur La Loubère se sont querelés âprement. Le père de Bèze et moi-même sommes venus vous voir aujourd'hui, non parce que nous avons l'habitude de révéler les secrets de notre nation mais parce que ce qui s'est passé influence directement sur l'avenir de notre Eglise dans ce pays.

— Quel genre de division ? » interrogea Phaulkon, soudain très attentif. Peut-être ce qu'il venait d'entendre était-il lié au fait que La Loubère demandait à le voir de toute urgence à Ayuthia. Phaulkon avait renvoyé le messenger avec un mot exprimant son accord pour rencontrer l'ambassadeur en fin d'après-midi. Ayuthia se trouvait presque à mi-chemin entre Louvo et Bangkok, et il s'y rendrait une fois terminé son entretien avec les jésuites.

Les yeux gris de Tachard avaient l'air triste. « L'ambassadeur en est arrivé à la conclusion que les Français n'exécutaient pas les ordres du roi Louis. En tant que chef de la délégation, il doit s'inquiéter d'être responsable de son succès ultime. Car notre roi aura beau être content d'apprendre que des troupes françaises tiennent garnison dans le fort de Bangkok, l'objectif premier de sa mission n'est toujours pas rempli. Qui plus est, cet objectif ne semble pas à

l'ambassadeur être plus près de se concrétiser que lorsqu'il a mis pour la première fois le pied sur le sol siamois.

— Mais vous savez très bien à quel point Sa Majesté est malade, mon Père. Ne venons-nous pas de discuter de son état ? J'étais avec lui tantôt et il éprouvait même des difficultés pour parler. Il avait du mal à respirer et ne pouvait prononcer que de courtes phrases. » Tachard lui avait fourni l'occasion rêvée pour essayer de gagner du temps, ce qui était précisément ce que le Seigneur de la Vie lui avait demandé de faire. « Vous ne vous attendez pas sérieusement que Sa Majesté se convertisse dans l'état où elle est !

— Nous comprenons bien, Excellence, répondit Tachard, mais nous soulevons la question maintenant parce que les circonstances sont des plus pressantes. » Le prêtre lança un regard grave à Phaulkon. « L'ambassadeur La Loubère est si frustré qu'il envisage de rentrer en France. »

L'expression de Phaulkon changea à peine. « Et quels sont les sentiments du général Desfarges envers les plans de l'ambassadeur ?

— Il ne les comprend pas, Votre Excellence. C'est là-dessus qu'ils sont divisés. Le général a le sentiment que la France progresse bien au Siam. Il ne voit aucune raison de prendre... euh... d'autres mesures. Il est comme tombé amoureux du Siam, ainsi d'ailleurs que nombre de ses officiers. Ils en sont venus à se considérer comme chez eux ici. La population du cru les a — comment dirais-je — comblés de ses faveurs.

— Je ne vois rien d'étrange à cela, fit remarquer Phaulkon. Nous sommes alliés, après tout. Du moins, je croyais que nous l'étions. Je comprends très bien l'attitude du général Desfarges. Il a tout à fait raison de faire preuve de retenue. Car je dois vous dire, mon Père, que même si le général n'était pas amoureux du Siam, il ferait bien en tant que militaire de se tenir à l'écart de la guerre. Nos troupes sont mille fois plus nombreuses que les siennes, et un tel avantage — même si l'on tient compte de la supériorité de l'armement français — serait insurmontable.

— Je ne suis pas un soldat, Votre Excellence, je m'en peux donc pas discuter de ces questions, précisa Tachard. Mais nous sommes venus vous informer -que le retour de l'ambassadeur La Loubère en France a pour objectif l'obtention de renforts. Le roi Louis prendra mal tout échec. Nous craignons qu'il n'envoie une armée importante pour envahir le Siam et ne rappelle le général Desfarges pour le traduire en cour martiale. A ce moment-là, ajouta le prêtre d'un air abattu, il n'y aurait plus grand-chose à négocier et notre projet de conversion du roi serait irrévocablement brisé.

— J'étais loin de soupçonner, mon Père, que voi re ambassadeur fût belliqueux à ce point. » Derrière -in masque de sang-froid, l'esprit de Phaulkon était en ébullition. Même s'il n'était pas exclu qu'il pût s'agir d'un nouveau stratagème des rusés jésuites pour l'obliger à hâter encore davantage la conversion du roi, il sentit que Tachard disait cette fois la vérité. Il se tourna soudain vers de Bèze.

« Qu'est-ce que vous pensez de tout ça, mon Père ? »

Le jésuite ne parut pas déconcerté par la question. « Puis-je parler en confidence ?

— Bien sûr », dit Phaulkon qui se prit instinctivement de sympathie pour le petit prêtre.

« D'abord, le roi Louis n'a pas l'habitude que l'on remette ses ordres en question. Encore moins que l'on y désobéisse. Sa colère sera grande. Le corps expéditionnaire qu'il enverra sera de taille à exécuter ses desseins avec un risque d'échec minimal. C'est pourquoi, mon Seigneur, nous sommes venus solliciter votre aide. Vous êtes notre seule planche de salut.

— Comment cela ?

— Vous êtes le seul qui puissiez éviter un conflit de grande envergure. Vous devez persuader Sa Majesté de se convertir avant le départ de l'ambassadeur.

— Vous voulez que je persuade le roi de se convertir pour éviter la guerre ?

— Oui, Votre Excellence », répondirent en chœur les deux prêtres.

Phaulkon considéra les choix dont il disposait. La conversion du roi était exclue. Le retour en France de La Loubère pourrait présenter des avantages. Il fournirait au moins un moment de répit. Dix-huit mois ou plus s'écouleraient avant que les forces françaises ne reviennent au Siam. En attendant, il pourrait rechercher d'autres alliances ou entraîner l'armée siamoise afin qu'elle atteignît le niveau de son homologue occidentale. Il devait cependant reconnaître qu'aucune de ces deux stratégies ne serait facile. Quel terrible gâchis, songea-t-il, après toutes ces années passées à cultiver l'alliance de la France ! Peut-être valait-il mieux s'en tenir au vieux plan. Essayer d'une manière ou d'une autre de convaincre l'ambassadeur, avant son départ, que Sa Majesté était vraiment sur le point de se convertir. Mais comment ? Comment obtenir de La Loubère qu'il le croie sans qu'une cérémonie ait réellement lieu ? Il maudit en silence ce Français opiniâtre. D'abord Yale et les Anglais qui le menaçaient d'une guerre, et bientôt ce serait au tour des Français. Peut-être la solution de

ses problèmes à long terme consistait-elle à les opposer les uns aux autres — les Français aux Anglais. Après tout, ce ne serait que la continuation d'une longue tradition. Une idée commençait à germer.

Phaulkon remarqua que les jésuites le fixaient du regard. Il ramena son esprit à l'avenir immédiat. La priorité était de rétablir la santé du roi avant qu'une foule de problèmes intérieurs ne s'ajoutât au dilemme extérieur.

« Mes bons Pères, je vous remercie de votre visite et de vos confidences. Il est dans notre intérêt à tous d'éviter la guerre, et c'est ce à quoi je vais m'employer de toutes mes forces. Mais Sa Majesté ne se convertira pas dans l'état où elle se trouve. C'est hors de question. Notre priorité, par conséquent, doit être de la guérir de ses maux. » Avec un sourire encourageant, il se tourna vers de Bèze. « Mon Père, je solliciterai une audience immédiate avec Sa Majesté pour que vous puissiez déterminer son état exact et lui administrer les remèdes appropriés. »

De Bèze s'inclina. « Je suis au service de Votre Excellence. »

Les prêtres se levèrent. Leur mission n'avait peut-être pas été entièrement inutile.

Les deux hommes échangèrent un coup d'œil circonspect tandis qu'ils s'asseyaient dans le bureau du Premier ministre en son palais d'Ayuthia. Les mur» étaient tapissés de livres écrits en une demi-douzaine ; de langues, et bien que l'expression de La Loubèrî fût austère et dénuée d'humour, il lançait de temps à autre vers les étagères pleines le regard de convoitise d'un chien sur son os favori.

Phaulkon attendit que le Français prit la parole.

« Seigneur Phaulkon, j'ai demandé à vous voir en privé pour vous informer de certaines questions en rapport avec ma mission dans ce pays. Bien que je sois reconnaissant de l'hospitalité que vous avez témoignée à ma délégation et à moi-même, je dois franchement exprimer ma profonde déception devant l'absence de progrès s'agissant de la conversion de Sa Majesté. J'ai beau entendre constamment exprimer des espoirs, je ne vois aucun signe réel de progrès. Je dois vous rappeler que c'est l'objectif premier de ma mission. Quels que soient les autres succès que l'on fête, sans la conversion de Sa Majesté, ma mission aura été un échec. Et je devrai répondre de cet échec devant mon souverain.

— Personne, Votre Excellence, n'a une conscience plus aiguë de cet objectif, ou de son importance que moi-même, répondit Phaulkon. Néanmoins, je ne

passerai pas aussi facilement sur vos succès que vous le faites. Ce n'est pas un mince exploit pour deux nations distantes de six mille lieues et dont le passé est entièrement différent d'échanger des vœux d'amitié spéciale et des traités de commerce préférentiels. Vous sous-estimez vos progrès, mon Seigneur. La France est désormais une force qui compte dans la région. »

La Loubère leva la main d'un air hautain. « Durant mon séjour ici, seigneur Phaulkon, pas un jour ne s'est écoulé sans que j'entende parler de la forte influence que vous exercez sur votre souverain. Si votre foi dans le Dieu des catholiques était aussi fermement enracinée que vous voudriez nous le faire croire, j'ai la certitude que vous l'auriez emporté sur Sa Majesté dans ce domaine comme vous l'avez fait dans pratiquement tous les autres.

— Si les rôles étaient inversés, monsieur l'ambassadeur, vous verriez peut-être les choses sous un autre jour. Imaginons que le roi Louis ait un conseiller bouddhiste à Versailles, doté de la même détermination et de la même influence peut-être que moi. Aurait-il eu beaucoup de succès en essayant de convertir votre roi ? Nous connaissons la réponse. Pourtant en dépit des probabilités, j'ose suggérer que je suis plus près de la réalisation de notre objectif que vous n'en êtes peut-être conscient. Seul l'état de santé actuel de Sa Majesté empêche des progrès plus rapides. »

La Loubère se renfroigna. « Ce ne sont que des paroles, seigneur Phaulkon ; vous êtes expert en vaines paroles ainsi qu'en fausses promesses que vous nous faites miroiter pour entretenir nos espérances. Je considère que la réticence de votre monarque n'est autre que la vôtre ; car il est devenu de plus en plus clair à mes yeux que vous n'êtes pas suffisamment dévoué à notre cause. »

Phaulkon haussa les sourcils. « Je crois que les jésuites et le général Desfarges ne seraient pas d'accord avec vous, mon Seigneur. Le général m'a exprimé sa satisfaction l'autre jour encore à Louvo. Il était impressionné que Sa Majesté, malgré son état, poursuive son instruction religieuse. »

Le sang monta aux joues de l'ambassadeur. « Le général... le général n'était pas lui-même ces derniers temps ! »

Phaulkon attendit la suite, mais La Loubère resta silencieux. Phaulkon décida de l'aiguillonner un peu.

« Je dirais que le général Desfarges s'est extrêmement bien adapté au Siam, mon Seigneur, comme il incombe à tout ambassadeur de bonne volonté. Il est très aimé et comprend qu'il faut être prudent. Il y a de nombreux éléments de poids qui s'opposent à la conversion du roi. On obtiendra davantage des

Siamois par l'exemple que par la menace. Je suis surpris, monsieur l'ambassadeur, qu'un militaire fasse preuve à cet égard de plus de retenue qu'un éminent envoyé doté de votre expérience. Peut-être votre isolement à Bangkok vous a-t-il tenu dans l'ignorance des récents développements à Louvo. »

La Loubère se raidit. « Retenue ! s'exclama-t-il).

Vous voulez dire lâcheté ? » Son visage devint encore plus écarlate. « Desfarges sera remplacé à la minute même où j'arriverai en France. En effet, je suis prêt à rentrer dans mon pays. J'en ai assez. J'instruirai mon souverain de la véritable situation qui règne ici. »

Phaulkon affecta d'être très surpris. « Rentrer en France ? Je suis désolé d'entendre cela, ambassadeur, surtout quand les choses vont si bien. Ne serait-il pas plus sage d'attendre un peu ? Si vous rentrez en France avant le grand événement, je suis sûr que le roi Louis considérera votre mission comme un échec. Et il serait dommage que cet échec vous soit imputé alors que selon toute vraisemblance mon maître sera catholique avant même que vous n'ayez atteint les côtes françaises.

— Je ne doute pas que des attermoiements supplémentaires vous arrangeraient bien, seigneur Phaulkon, mais je ne me laisserai pas plus longtemps détourner de mon but.

— Très bien, mon Seigneur. Mais, en ma qualité de comte de France, j'écirai personnellement au roi Louis pour lui exposer mes vues sur la situation. Je suis certain que le général Desfarges et les jésuites fourniront des preuves pour appuyer mes vues. Je ne partage pas votre pessimisme et je crois que votre mission a été jusqu'à présent une réussite à presque tous les égards. Les succès l'emportent de loin sur les échecs.

— C'est peut-être votre opinion, seigneur Phaulkon, dit La Loubère d'un ton glacial. Mais nous savons que vous n'êtes catholique que par hasard. » Il se redressa sur sa chaise. « Je ramènerai cent hommes avec moi en France. Je me suis entretenu avec les officiers supérieurs à Bangkok, et c'est, semble-t-il, le nombre des éléments indisciplinés dans le fort. Cinquante hommes supplémentaires iront à Songkhla avec M. du Boullay. Ce qui nous laisse trois cent cinquante soldats ici. Suffisamment, j'en suis sûr, pour défendre l'honneur de la France jusqu'à plus ample informé.

— Cent soldats, monsieur l'ambassadeur ? » Phaulkon n'arrivait pas à croire à sa bonne fortune. Voilà qui ferait merveille pour mettre un frein aux demandes croissantes d'expulsion des Français. Et cela aiderait à faire taire les

voix qui prétendaient secrètement qu'il était du côté des Français. « Vous avez besoin d'en emmener tant ?

— Oui. Et j'emmènerai aussi les douze canonniers qui sont sous les ordres de M. Dularic. Maintenant que les fortifications sont sûres, on n'a plus besoin d'eux. »

Phaulkon fronça les sourcils. « Les canonniers ? J'avais cru comprendre qu'ils étaient un présent du roi de France à mon maître.

— Je crains que non. J'ai reçu des instructions pour les ramener avec moi au cas où ma mission avorterait, et je considère que c'est le cas. »

Le ton de Phaulkon se durcit. « Le général Desfarges les a déjà offerts en cadeau à Sa Majesté à Louvo. Le Seigneur de la Vie aurait des difficultés à comprendre un tel comportement.

— Le général n'avait aucun droit d'agir ainsi. Il devra annuler son offre, car j'entends obéir aux instructions et les ramener avec moi.

— Cela serait considéré comme une insulte, monsieur. Les canonniers devront rester ici. »

Le visage de La Loubère vira au cramoisi. « J'ordonnerai à Desfarges de les renvoyer, dût-il les escorter personnellement à Bangkok.

— Le général n'obéira pas à cet ordre. Cela le ferait passer pour un imbécile ou pour un menteur.

— S'il a l'insolence de me désobéir, cela scellera un peu plus son destin à la cour martiale. » La Loubère était hors de lui. « Et ce sera une preuve supplémentaire que vous l'avez tant suborné avec vos flatteries et vos faveurs qu'il a perdu tout sens du devoir. »

Phaulkon eut du mal à se maîtriser. « Il a prêté serment d'allégeance à mon maître en posant le pied sur le sol siamois, et il ne fait qu'honorer sa promesse.

— Vous avez changé son esprit, monsieur. Il semble avoir oublié qu'il est maréchal de France et que ses devoirs envers son pays passent en premier.

— Pas tant qu'il sert le Siam.

— La loyauté d'un officier français est inaliénable, monsieur, quel que soit

l'endroit où il se trouve temporairement affecté.

— Le général s'est déclaré tout à fait satisfait de son affectation ici. Celle-ci pourrait être mieux que temporaire, ambassadeur.

— Vraiment ? Je veillerai, au contraire, à ce qu'il soit remplacé dès mon arrivée en France.

— Il appartiendra au roi de Siam de décider s'il faut le relever de ses fonctions, le moment venu. En attendant, Sa Majesté entend que les canonniers restent, et ils resteront. »

La Loubère lança un dernier regard venimeux à Phaulkon et se leva. « Nous n'avons plus rien à nous dire. Adieu, monsieur. » Sans un regard, il sortit de la pièce comme un ouragan.

34

Anthony Weltden pilotait le *Curtana* à travers la myriade de détroits qui séparaient les magnifiques îles de l'archipel de Mergui. C'était une vue qui réjouissait le cœur après la rude traversée. Les pluies auraient dû cesser, elles étaient tout à fait hors de saison. La traversée du golfe, normalement de trois semaines, lui avait pris plus d'un mois, et ses vivres étaient au plus bas. Des tempêtes l'avaient presque fait s'échouer dans les inhospitalières îles Andaman.

Il frissonna. Ce n'était pas un endroit où faire naufrage ! Par chance, il avait pu s'abriter dans une anse déserte. Les habitants des Andaman étaient très friands de chair humaine, et il avait entendu dire qu'ils considéraient celle des Blancs comme un mets très délicat. Il était étrange qu'il subsistât des coins si primitifs au vu de la splendeur des cours environnantes : les Moghols à Delhi, les Birmans à Pegu, les Siamois à Ayuthia. Mais les insulaires des Andaman n'avaient pas de vaisseaux pour naviguer sur l'océan et restaient à l'écart du monde.

Il passa au large d'une belle étendue de sable fin à tribord et émergea dans un large chenal où il vit venir à sa rencontre un gros navire qui se dirigeait presque droit sur lui. C'était une vraie merveille, un colosse jaugeant peut-être six cents tonneaux et dont les hauts mâts s'élançaient fièrement vers le ciel azuré. Il ne battait pas pavillon siamois ; Weltden se demanda quels étaient son nom et sa destination. Comme il s'approchait, le navire changea de direction comme pour l'éviter. Il fut désolé de ne pas échanger au moins un salut avec un vaisseau si majestueux.

Il remarqua que Mason examinait à la longue-vue le bâtiment qui s'éloignait rapidement. « Déjà vu, Mason ? »

Le lieutenant fit un signe affirmatif. « Oui, mon capitaine. Il ressemble au *Sancta Cruz*, si je ne me trompe.

— Le navire jumeau de *La Nouvelle-Jérusalem* ? demanda Weltden, les yeux ronds de surprise.

— Oui, mon capitaine. J'ai reconnu le pavillon des frères Demarcora. Sans compter qu'il n'y en a pas beaucoup comme ça dans le golfe. Construit à Manille, je crois. »

Mason était toujours une mine de renseignements, se dit Weltden. C'était un homme précieux à bord, il devait l'admettre.

« Que diable fait-il dans ces eaux inhospitalières ? Je croyais que Coates s'était emparé de *La Nouvelle-Jérusalem*. »

Mason haussa les épaules. « Aucune idée, mon capitaine.

— Je suppose que nous le découvrirons assez tôt. » Weltden reporta son attention sur un autre problème : trouver un mouillage sûr. Le continent au nord du port de Mergui était déjà visible et il voulait jeter l'ancre à l'abri des regards jusqu'à ce qu'il eût vérifié la situation dans le port principal.

Le navire doubla un autre promontoire et entra dans une magnifique rade. Voilà qui ferait l'affaire, décida-t-il.

« Nous jetterons l'ancre ici pour la nuit, Mason.

— Oui, mon capitaine. »

« Tonnerre de tonnerre ! jura Sam White. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien fabriquer par ici ? Ils ne sont tout de même pas venus réclamer leur compensation ! Est-ce qu'ils s'attendent que je la trouve du jour au lendemain ? Je leur ai déjà envoyé *La Nouvelle-Jérusalem* avec sa cargaison inestimable. »

Dès qu'un de ses corsaires était venu lui signaler la présence du *Curtana* battant le pavillon de la Compagnie dans les îles du large, White était entré dans une rage folle. Voilà qu'il allait devoir recevoir ces gens ! Peut-être même repousser son départ pour l'Angleterre au moment précis où il faisait

ses derniers préparatifs. La compensation se trouvait ici même, à Mergui. Là n'était pas le problème. Jamieson avait fait du beau travail. Il ne lui restait qu'une semaine tout au plus avant la date prévue pour le retour du *Sancta Cruz* à son port d'attache : ensuite, on commencerait à enquêter sérieusement sur sa disparition. Il fallait que d'ici là il fût déjà loin en route pour l'Angleterre. Et dire que c'était au moment où il touchait au but qu'il allait peut-être se voir mettre des bâtons dans les roues ! Il avait pris toutes les précautions possibles. Il avait même caché à Davenport le retour du *Sancta Cruz* et transbordé le butin — le plus gros à terre pour couvrir la compensation, et le reste sur le *Résolution*, à la nuit noire et à bonne distance du rivage.

Comme convenu, Jamieson avait envoyé un rameur solitaire pour l'informer du retour du *Sancta Cruz*. Ils avaient travaillé sans être dérangés par le clair de lune, et White avait regagné son lit avant l'aube. A présent, on était en train de saborder le *Sancta Cruz* au large, et avec lui disparaîtrait toute trace de ses activités. Jamieson devrait revenir sous peu avec ses hommes dans un des canots de sauvetage. Tous les membres de l'équipage d'origine étaient morts et il n'y avait plus personne pour raconter leur histoire. Quatre semaines plus tôt, Jamieson les avait débarqués sur une plage déserte au-delà des faubourgs de Mergui, où les attendaient ses propres gardes qui les avaient escortés à travers une étendue de marécages asséchés jusqu'à Tenasserim. Les geôliers de la ville étaient à mille lieues de soupçonner l'identité des prisonniers quand ils les avaient découverts, le lendemain, mystérieusement empoisonnés.

Si seulement la Compagnie n'était pas venue fouiner maintenant ! Le moment qu'elle avait choisi était inquiétant. Le *Curtana* ne pouvait tout de même pas avoir repéré le *Sancta Cruz*... Son cœur chavira à cette idée. Il s'en était fallu de peu. Le grand navire n'avait quitté les îles au large que ce matin à l'aube. Cela dépendrait beaucoup de l'itinéraire suivi par le *Curtana* la veille au soir.

Il dirait à ces visiteurs importuns qu'il s'apprêtait à traverser le golfe pour apporter la compensation à Yale. Ils ne pouvaient avoir manqué de repérer le *Résolution*, chargé comme il l'était de ses affaires personnelles et de son trésor, prêt à appareiller au large, et ce serait son excuse. La frégate de la Compagnie, lui avaient dit ses espions, était puissamment armée. Il ne pouvait guère se permettre un affrontement désormais. Quelle maudite poisse !

Quoi qu'il arrivât, il n'avait pas d'autre choix que de les recevoir. Il enverrait immédiatement Davenport dans une barque pour les accueillir à Mergui et s'enquérir de leur mission. Il lui dirait de les faire attendre afin de gagner du temps pour faire le ménage : certains documents devaient être détruits.

A part cela, il s'avisa qu'il serait sage de s'occuper des fortifications de la ville, qu'il avait gravement négligées en utilisant pour autre chose les fonds du

Trésor affectés à leur entretien. Les risques d'affrontement seraient diminués si la frégate de la Compagnie pouvait constater que la ville était bien défendue. Il donnerait l'ordre à ses hommes de se rendre sur-le-champ en ville pour annoncer que des emplois bien payés étaient immédiatement disponibles pour tous les hommes robustes. Le Shahbandar avait la réputation d'être généreux quand il était pressé, et les paysans ne manqueraient pas d'accourir en grand nombre. Il ordonnerait que l'on plantât de gros pieux dans l'embouchure du fleuve pour empêcher les navires d'y pénétrer et que l'on érigeât, à flanc de coteau, des palanques d'où sortiraient vingt bouches à feu. On nettoierait et huilerait la demi-douzaine de canons qui se trouvaient déjà au sommet de la colline et l'on en dorerait les tubes à la feuille pour s'assurer qu'ils étincellent au soleil. Ils seraient très visibles de la mer. On leur adjoindrait rapidement une rangée de faux canons en bois, également dorés à la feuille, qui ceindraient le sommet de la colline afin de donner l'impression d'une artillerie beaucoup plus puissante qu'en réalité. La ville ne paraîtrait peut-être pas impenable à un œil clairvoyant mais offrirait un spectacle capable de décourager un seul navire de guerre, si puissamment armé fût-il.

Il était essentiel que Davenport empêchât tout groupe de mettre pied à terre avant qu'il ne fût prêt à le recevoir et en mesure d'identifier ses intentions. Il sonna.

A trente-sept milles en amont du Tenasserim, dans le comptoir ancien qui portait le nom du fleuve, le maigre et nerveux Selim Yussuf ruminait, les jambes en tailleur et le dos courbé, dans sa salle de réception. Cela faisait quelques semaines qu'il avait reçu le premier appel à l'action de ses frères musulmans qui siégeaient au conseil secret à Ayuthia, mais il n'avait pas réussi jusqu'ici à pousser ses collègues à prendre une initiative quelconque : ils avaient bien trop peur du puissant et impitoyable Shahbandar. Cette fois-ci, ils devraient l'écouter.

Les yeux noirs de Selim brillaient d'un feu contenu. Il lissa la pointe de son abondante barbe noire, ce qui était un signe certain d'agitation, et considéra son ennemi. Le Shahbandar était un homme dangereux. Il avait des espions partout, des espions prêts à vendre leur âme au diable vu les récompenses qu'il leur versait. Mais lui, Selim, avait aussi ses espions, et ce qu'ils venaient de lui rapporter était fort intéressant. Il en parlerait bientôt au conseil des Cinq. Il avait fixé la rencontre par l'intermédiaire de son frère Hassan qui siégeait au conseil. Bien sûr, seuls trois de ses membres avaient été invités. Les deux autres étaient le Shahbandar et le gouverneur farang. Ils n'avaient pas leur place dans la réunion d'aujourd'hui.

Selim fixa du regard, sur le mur opposé, les peintures encadrées représentant Chiraz au clair de lune et la place du marché à Ispahan. Ses pensées se

tournèrent vers ses ancêtres qui avaient été exécutés. Étaient-ils tous morts pour rien ? Pas un seul des pères ou des oncles des trois membres du conseil qui s'apprêtaient à lui rendre visite n'avait échappé aux exécutions qui avaient suivi la rébellion des Macas-sars. Ils avaient tous été impliqués, et c'était ce diable de Phaulkon — dont on disait qu'il avait abattu le chef des Macassars, le prince Dai, de ses propres mains — qui avait scellé leur destin. Pis encore, il avait scellé la ruine de tous les Maures du Sud, qui depuis des siècles s'occupaient du commerce dans le golfe, en les remplaçant par ses amis farangs, tous des escrocs et des infidèles. Selim sentit la douleur et la colère monter en pensant à son propre père, incapable de retenir ses cris tandis qu'on le donnait lentement en pâture aux tigres. Il avait fait vœu de venger un jour sa mort.

Selim appela son serviteur et ordonna qu'on lui apportât son houka. L'instant d'après, la pipe à eau était devant lui. Il en inhala une profonde bouffée. Il sentit la fumée pénétrer dans ses poumons tandis que le gargouillement familial calmait momentanément ses nerfs.

Son serviteur fit de nouveau son entrée avec une expression d'importance étudiée pour annoncer l'arrivée de ses visiteurs. Selim se leva et s'inclina tandis que les barbus entraient à la queue leu leu, lançant à la ronde des regards angoissés comme si les espions du Shahbandar pouvaient se cacher derrière les tapisseries qui recouvraient les murs. Ils étaient tous revêtus de la longue robe flottante des Maures. Venait d'abord Fawzi Ali, dont l'oncle avait autrefois été Shahbandar, puis Ibrahim Tariq à l'immense nez crochu et enfin Hassan, le frère aîné de Selim. Il y avait entre leurs deux visages une ressemblance marquée, mais elle s'arrêtait là, car Hassan était grassouillet et lent de mouvements et Selim maigre et agité.

« Que la paix soit avec toi, Selim ! dit Hassan, la moustache noire hérissée.

— Et avec toi aussi », répondit Selim en se tournant pour accueillir les autres.

Ils étaient assis en tailleur autour d'une table basse circulaire, incrustée de mosaïque. On fit circuler des houkas. Selim jeta un regard à ses hôtes et essaya de cacher son mépris. Ils paraissaient si abjects et si terrifiés, ces nouveaux mandarins, si éloignés de leurs intrépides prédécesseurs ! Dieu merci, parmi les Maures du cru se trouvaient quelques vrais combattants prêts à servir ses desseins...

Tous comptaient sur Selim pour parler. Bien qu'il ne fût pas membre du conseil, ils le tenaient pour leur chef légitime par sa force de caractère et ils l'acceptaient comme tel.

« Frères, commença-t-il, nous savons tous par notre informateur de la prison à Tenasserim que les hommes qui ont été tués le mois dernier venaient d'un bateau saisi par le Shahbandar. Ils ont été amenés ici à la nuit noire et empoisonnés. Nous avons appris le nom du bateau de la bouche d'un matelot expirant qui parlait le malais. Il s'agissait du *Sancta Cruz*, propriété du marchand arménien Demarcora. » Selim regarda autour de lui. « Les frères Demarcora sont sous la protection de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Jusqu'à présent, le Shahbandar avait pris soin de ne pas s'attaquer aux bateaux amis de la Compagnie, mais cette fois ce cochon d'infidèle a franchi les limites. Il doit être aux abois. »

Ibrahim Tariq leva légèrement son nez crochu, signe qu'il souhaitait parler, mais Selim l'ignora.

« Je viens d'apprendre que le Shahbandar a donné ordre que l'on fasse travailler tous les hommes robustes aux fortifications de Mergui. On va planter des pieux dans l'embouchure du fleuve et ériger des remparts de bois. Il est clair que les pieux ne sont destinés qu'à empêcher l'entrée des bateaux. Le danger, quel qu'il soit, vient donc de la mer et non de la terre. » Selim se pencha en avant. « Le Shahbandar doit avoir entendu dire que les Anglais envisagent des représailles pour la capture du *Sancta Cruz*. Peut-être envoient-ils des vaisseaux armés depuis Madras pour le punir.

— Tu as raison, Selim, lança Tariq. On a signalé qu'une frégate armée appartenant à la Compagnie se cachait dans les îles au large. Je...

— Tu l'as vue ? coupa Selim, incapable de maîtriser son excitation.

— Pas personnellement. Mais Hussein l'a vue. Vous savez, celui qui est chargé de surveiller les mouvements du Shahbandar. Il a vu le secrétaire du Shahbandar ramer vers le large et l'a fait suivre. Quand notre homme a aperçu la frégate au loin, il est revenu me faire son rapport. Il m'a cueilli au moment même où je partais pour venir ici. Un vrai coup de chance. »

Les autres fixaient Selim, impressionnés par le fait qu'il avait tiré la bonne conclusion sans même être au courant de l'arrivée de la frégate armée. Selim vivait après tout à Tenasserim, la deuxième ville de la province, à cinq heures de route de Mergui.

« N'est-il pas possible, suggéra timidement Fawzi Ali, que l'arrivée de la frégate anglaise ne soit qu'une coïncidence ? Je veux dire, quelle preuve avons-nous que les deux situations soient liées ? »

Selim le dévisagea. Comme il était pitoyable comparé à son oncle, le

précédent Shahbandar ! Quel grand homme il avait été avant que Sa Majesté, poussée par les farangs d'Ayuthia, ne découvrit ses liens avec le soulèvement des Macassars et ne le condamnât à mort ! Désormais, son neveu vivait dans la terreur de partager le même sort et tremblait à l'idée même de défier le pouvoir. Pas étonnant, songea Selim, indigné, qu'Ayuthia eût si volontiers approuvé sa nomination au conseil...

« Nous ne sommes pas absolument certains que les deux soient liées, Fawzi, dit Selim en se contenant, mais nous devons agir comme si elles l'étaient. De cette façon, nous serons mieux préparés. Il doit y avoir une raison pour que Mergui ait reçu l'ordre de s'armer, tu ne crois pas ? »

Fawzi resta silencieux et contempla ses pieds d'un œil morne.

« Qu'est-ce que tu vas faire, alors ? » demanda Hassan, qui jusque-là n'avait pas soufflé mot. Enfant, déjà, il était intimidé par son frère cadet, qu'il haïssait et adulait tour à tour.

« Je vais échanger ma place contre la tienne, Hassan. Nous nous ressemblons passablement, fit remarquer Selim avec un large sourire. Je vais essayer de manger un peu plus et d'avoir l'air aussi prospère que toi. Tu resteras ici chez moi tandis que je déménagerai chez toi à Mergui. La plupart des gens n'y verront que du feu. Il se passe trop de choses à Mergui pour que je reste ici plus longtemps.

— Mais est-ce que le Shahbandar ne te fait pas surveiller ? s'enquit Ibrahim Tariq.

— Si, mais il surveillera mon frère Hassan à la place. »

Hassan eut un sourire forcé. « Tu ne feras rien qui me donne mauvaise réputation, n'est-ce pas, Selim ?

— Tu seras, dit Selim en riant, l'homme le plus recherché de la province quand j'en aurai terminé, mon frère. »

Les autres sourirent faiblement, heureux que ce ne fût pas contre leur place que Selim échangeait la sienne.

« Au vu des derniers développements, j'aimerais partir tout de suite, déclara Selim en se levant. Nous nous rencontrerons à nouveau dès que j'aurai plus de renseignements. »

A quinze cent milles de là, à Madras, Elihu Yale prit la clochette qui se trouvait sur son bureau et l'agita d'un air décidé. « Allez me chercher le capitaine Perriman », ordonna-t-il. Son assistant s'exécuta promptement. Le gouverneur Yale n'était pas homme à plaiser. Il était strict et l'attention qu'il prêtait aux détails, proverbiale. Dire que le capitaine Perriman n'était pas dans les parages n'arrangerait nullement l'affaire. Il lui faudrait coûte que coûte mettre la main sur lui ; pas question de dire non au gouverneur.

Yale se rassit et considéra la situation. Il n'y aurait jamais, il le savait bien, de date idéale pour partir, alors autant que ce fût maintenant. Au moins les Moghols avaient-ils décidé de ne pas attaquer. Il sourit de satisfaction. Il avait recruté deux hommes dans chaque famille hindoue et un dans chaque famille portugaise dès qu'il avait appris que les armées mogholes s'amassaient à l'extérieur de Madras. En faisant de leur entraînement un spectacle quotidien et de leurs prouesses une démonstration publique, il s'était assuré que les rumeurs au sujet de la force des troupes britanniques grossissaient. Le grondement continu du canon mêlé aux accords martiaux des fanfares militaires avait fait le reste en insufflant dans l'esprit de l'agresseur le degré de crainte nécessaire. Les armées mogholes, au lieu d'agresser Madras, s'étaient arrêtées juste avant la ville et s'étaient livrées au pillage des campagnes environnantes. Conformément aux règles de la diplomatie, le gouverneur Yale avait envoyé des émissaires à la cour du Grand Moghol pour le féliciter de ses succès répétés.

Oui, songeait-il, il était temps de partir pour Mergui. Le plus fort de la famine était passé et il avait réglé une foule de problèmes qui le tracassaient. Il avait ordonné à tous les esclaves employés par la Compagnie de faire inscrire leur nom et de consigner leurs antécédents dans un livret officiel sans lequel ils se verraient désormais interdire de travailler. Il mettrait bientôt fin à la pratique honteuse qui consistait à voler des enfants à leurs parents pour les vendre comme esclaves au fort. Au risque de susciter l'ire de ces pingres de directeurs à Londres, il avait préparé des cadeaux de Nouvel An pour tous les potentats et tous les marchands qui commerçaient avec le fort. Il avait récompensé les officiers, tout comme les esclaves, de leurs bons et loyaux services envers la couronne, et avait laissé les indigènes satisfaits de savoir qu'il respectait et continuerait à respecter leurs coutumes.

Enfin, et là était le plus important, il avait montré l'impartialité de la justice britannique. Quand Fraser, un Ecossais irascible, avait tranché l'oreille d'un garçon indigène, il l'avait fait arrêter en dépit de ses liens de famille avec sir Joshua Childe. Et lorsque six marins anglais du *Royal James* s'étaient absentés sans permission pour piller des villages le long de la côte, il les avait fait juger et condamner. L'un d'entre eux avait été pendu à une vergue et un autre au gibet le jour suivant. Le lendemain, un troisième avait été abattu par un

peloton d'exécution à la porte du fort. Les trois marins restants, des subalternes qui avaient allégué qu'ils n'avaient fait que suivre des ordres, avaient été punis devant une foule immense qui s'était rassemblée à la porte de la Mer. Des centaines d'indigènes étaient accourus des alentours pour voir la lettre P, comme « pirate », marquée au fer rouge sur le front des accusés qui s'étaient vu ensuite renvoyer ignominieusement. La justice britannique, dont les indigènes avaient vu l'inoubliable spectacle, était apparue à la fois ferme et miséricordieuse. Les indigènes sauraient qu'ils pouvaient se tourner vers la Compagnie et que leur cause serait entendue.

Il y eut un coup à la porte. On annonça le capitaine Perriman. C'était un grand marin bien charpenté dont le corps était couvert de tatouages si nombreux que même son uniforme de marin n'arrivait pas à les cacher.

« Ah ! capitaine. Tout est en ordre ?

— Oui, Votre Excellence. Les deux bateaux sont prêts à lever l'ancre. Les hommes aussi.

— Bien. Nous partons pour Mergui dans la matinée.

— Oui, mon commandant », répondit le marin avec un plaisir évident. Ce serait une bonne occasion de récompense et de promotion.

Ce fut au milieu de l'après-midi que la barque officielle du Shahbandar, ayant à son bord Davenport, arriva en vue de l'élégante frégate. Elle était encore à une certaine distance. En plissant les yeux, le secrétaire remarqua une chaloupe qui se dirigeait vers lui. Elle devait avoir quitté le bateau avant que sa propre barque ne fût en vue, et elle se rendait probablement à terre.

Les deux embarcations convergeaient lentement l'une vers l'autre : quatre rameurs actionnaient la chaloupe et six hommes tiraient sur les rames de la barque du Shahbandar. A l'arrière de la chaloupe, dans la posture très raide propre aux officiers, était assis un homme qui regardait fixement dans la direction de Davenport.

Ce dernier ôta son chapeau usagé qui révéla une tignasse hirsute.

« Je vous apporte les salutations du seigneur White, maître du port de Mergui. Il vous présente ses compliments et demande en quoi il peut vous être utile.

— Je me rends auprès du seigneur White », déclara l'officier d'un ton autoritaire et guindé. Davenport vit qu'il portait un uniforme de lieutenant. Ses

boutons de laiton étincelaient, et Davenport fut frappé par la sévérité de son allure générale. « Je suis le lieutenant Mason. Et vous êtes... monsieur ?

— Francis Davenport, secrétaire du seigneur White. Je crois, lieutenant, que nous ferions mieux de retourner voir votre capitaine. » Davenport regardait Mason d'un air résolu. Les ordres de White étaient très clairs. Il devait s'assurer des intentions du bateau. Si elles étaient amicales, il devait inviter le capitaine à terre ; si elles ne l'étaient pas, il devait revenir à la hâte rendre compte de la situation. Mais, ces instructions mises à part, Davenport avait des raisons personnelles pour désirer voir le capitaine. Il déciderait de la meilleure politique lorsqu'il l'aurait rencontré.

Après un bref moment d'indécision, Mason ordonna à ses hommes de rebrousser chemin. Les deux embarcations convergèrent vers la frégate. Bientôt, Davenport put distinguer le nom du bateau, le *Curtana*. Comme ils approchaient, la barque du secrétaire passa en tête et accosta la première. Le capitaine en uniforme bleu se tenait debout près du bastingage et les observait.

« Bienvenue à bord du *Curtana*, monsieur, dit-il avec un sourire amical. Vous ne voulez pas monter ?

— Merci, mon capitaine », répondit Davenport.

Alors qu'il grimpeait à l'échelle pour se rendre à

bord, il ne put s'empêcher de remarquer les doubles rangées de sabords sur les flancs du navire. Il y avait suffisamment de canons sur ce bateau pour anéantir les fausses défenses de Mergui. Il allait devoir jouer serré.

Il s'inclina courtoisement devant le capitaine. « Francis Davenport, à votre service, mon capitaine.

— Capitaine Weltden, à votre service.

— C'est le seigneur White qui m'envoie pour s'enquérir de la nature de votre visite. Le maître du port n'a pas l'habitude de recevoir des frégates armées sur ses rives, surtout quand elles ne sont pas annoncées.

— Peut-être voudriez-vous descendre dans ma cabine, monsieur Davenport ? Je suis sûr que nous y serons plus à l'aise. »

Davenport le suivit dans l'ecoutille, et bientôt ils se trouvèrent dans une petite cabine qui visiblement servait aussi de salon. D'un côté, sous le hublot, se

trouvait une table en acajou bien cirée et de l'autre un divan qui pouvait se transformer en couchette quand le capitaine avait envie de se reposer. Weltden offrit une chaise à Davenport tandis que lui-même s'asseyait sur la couchette.

« Bon, monsieur Davenport, vous vous enquérez de la nature de ma visite. Fort bien. J'irai droit au but. Je suis ici au nom de la couronne d'Angleterre. Je suis venu faire part au seigneur White de la nouvelle proclamation de Sa Gracieuse Majesté le roi Jacques II.

— La nouvelle proclamation, mon capitaine ? » Il s'agissait à coup sûr d'un problème sérieux, sinon la Compagnie n'aurait jamais envoyé une frégate armée pour l'annoncer.

« Oui, monsieur Davenport. Un édit royal qui exige que tous les Anglais au service de princes étrangers démissionnent de leur poste immédiatement et se présentent à la base britannique la plus proche, dans ce cas précis, Madras. Je suis ici pour surveiller son application diligente. »

Davenport regarda Weltden bouche bée. L'ordre s'appliquait vraisemblablement aussi à lui. Il se reprit rapidement : sa décision était prise.

« J'étais moi-même un employé de la Compagnie, mon capitaine, jusqu'à ce que les circonstances m'aient forcé à accepter le poste de secrétaire du seigneur White. Je serais heureux de m'expliquer plus complètement une autre fois, mais il y a à présent des questions plus urgentes.

— Vraiment ?

— Oui, monsieur. Je pense que vous devriez savoir que le seigneur White s'est emparé du *Sancta Cruz*. Il attend maintenant qu'il revienne d'Atjeh pour mettre le cap sur l'Angleterre avec les revenus de l'expédition. Le bateau personnel du seigneur White, le *Résolution*, est déjà paré pour un long voyage.

— Le *Sancta Cruz*, dites-vous, monsieur Davenport ? Voilà en effet une allégation sérieuse.

— On attend son retour d'un moment à l'autre, mon capitaine. En fait, il est en retard, et le seigneur White est de plus en plus inquiet.

— Mon arrivée ne pouvait apparemment mieux tomber. » Weltden observa Davenport d'un air perplexe : il se demandait jusqu'à quel point il pouvait lui faire confiance. Après tout, il semblait avoir été assez longtemps au service de

White. Peut-être la nouvelle proclamation lui faisait-elle reconsidérer sa situation ? Il décida de cacher qu'il avait vu le *Sancta Cruz* jusqu'au moment où il se serait assuré des raisons de Davenport. Il paraissait étrange pour commencer qu'il ignorât le retour du *Sancta Cruz*. Ou bien avait-il ses raisons pour omettre d'en parler ?

« Dites-moi, monsieur Davenport, quelle sera à votre avis la réaction du seigneur White à la nouvelle de la proclamation royale ?

— Capitaine, je crois que le seigneur White tient à éviter un affrontement avec l'honorable Compagnie, si tant est que cela soit possible. D'autant plus qu'il envisage de se retirer en Angleterre. Mais je dois vous prévenir que c'est un homme désespéré, d'un tempérament violent, qui ne reculera devant rien.

— Mais obéira-t-il à la proclamation ? »

Davenport eut l'air songeur. « Peut-être, mon capitaine, si cela pouvait convenir à ses projets d'avenir. Mais s'il soupçonnait le moins du monde que vous êtes ici pour l'arrêter, vous pouvez vous attendre à une résistance acharnée. Il est en train, en ce moment même, d'améliorer les défenses de la ville.

— En quoi consistent les fortifications de la ville ?

— Une demi-douzaine de canons au sommet de la colline qui domine le golfe, mon capitaine.

— Est-ce que Mergui dispose d'une armée permanente ?

— Pas en tant que telle, mais le seigneur White pourrait probablement rassembler en peu de temps des troupes indigènes substantielles à l'aide de quelques pots-de-vin. Il est encore très maître de Mergui.

— Et qu'en est-il de ses forces navales ?

— Trois ou quatre de ses petits sloops patrouillent dans les îles au large, mais au moment où je vous parle ses bâtiments de guerre sont partis en mission. »

Weltden réfléchit un instant. Les fortifications n'avaient pas l'air considérables quoiqu'elles pussent probablement suffire à dissuader un bateau, surtout si l'on envoyait les corsaires pour harceler le *Curtana* par-derrière. Cependant, lorsque le gouverneur Yale arriverait avec deux frégates armées supplémentaires, ce serait différent. Quoi qu'il en soit, ses instructions pour

l'instant consistaient à essayer de s'assurer de la coopération de White, pas à le défier.

« Monsieur Davenport, ai-je raison de croire que vous aviez pour mission de me sonder avant de décider si oui ou non vous m'invitez à terre ?

— C'est exact, mon capitaine.

— Alors, je propose que nous nous y rendions sans plus de cérémonie. Je suis impatient de rencontrer le seigneur White.

— Bien sûr, mon capitaine. J'espère que mes... euh... révélations resteront strictement confidentielles.

— Naturellement, monsieur Davenport. Vous pouvez y compter. »

35

Le gros prêtre portugais tourna dans l'étroit sentier sablonneux qui fendait la végétation luxuriante. Repoussant au passage les feuilles de bananier, les fougères et les palmes qui envahissaient son chemin, il se dirigea vers la magnifique plage. Presque quotidiennement, à la même heure, depuis maintenant vingt-deux ans qu'il séjournait à Songkhla, il avait emprunté ce même sentier au coucher du soleil pour contempler l'immensité et la beauté de la création divine. Il s'était assis sur la même vieille souche et avait regardé le ciel s'embraser pour former une immense tapisserie écarlate aux motifs toujours changeants. Emmerveillé par le spectacle, il se sentait chaque fois purifié, reconnaissant à jamais envers le Père éternel de sa générosité. Chaque jour aussi, vers la fin de l'après-midi, il tournait les yeux vers le ciel et faisait un petit pari avec lui-même. Comment serait le coucher de soleil aujourd'hui ? Surpasserait-il celui de la veille ? Y en aurait-il jamais un qui puisse à nouveau se comparer au miracle de cette soirée de novembre, neuf ans plus tôt, où il avait cru que la face même du Seigneur allait lui apparaître au milieu des nuages pour lui parler, tant la beauté du firmament était merveilleuse ?

Soudain, il s'arrêta net. N'avait-il pas entendu des voix ? Cela ne s'était encore jamais produit. Quelqu'un avait-il découvert sa retraite spirituelle ? Il était inhabituel aux Siamois de s'attarder sur la plage. La vaste étendue de sable conduisait à des eaux profondes et troubles où les pires démons guettaient, surtout à cette heure où les monstres sortaient pour jouer. Il fit deux ou trois pas en avant et s'efforça de saisir quelques mots. Ils ne parlaient certainement pas siamois. Il connaissait intimement la langue locale. Ce n'était pas non plus du portugais. Il ôta ses sandales et avança à pas de loup sur le sentier sablonneux. Bien qu'il ne fût qu'à une dizaine de pas de la plage, l'épais

feuillage le dissimulait complètement aux yeux des étrangers. Il s'arrêta : il était désormais à portée de voix. C'était du français, bien sûr ! Les hommes devaient faire partie du contingent de soldats et de marchands qui étaient récemment arrivés pour troubler la sérénité de sa bien-aimée Songkhla. Il serra involontairement ses poings grassouilleux. D'abord les Hollandais, avec leurs manières sacrilèges de protestants, et maintenant ces impérieux Français — bien qu'au moins ils fussent catho-liqués. Comme son âme avait la nostalgie du glorieux passé de son pays, quand le Portugal était le maître incontesté de l'Asie et que ses caravelles régnaient sur les mers de l'Hindoustan au Japon ! Même ces diables d'Espagnols s'étaient vu confiner dans leur petite enclave des Philippines, incapables de rivaliser avec la puissance de l'empire portugais.

Les hommes s'étaient mis à rire. Si, pendant son séjour au séminaire d'Ayuthia où les jésuites venus de France étaient nombreux, le prêtre avait acquis des rudiments de français, il le comprenait beaucoup mieux qu'il ne le parlait. Il les entendit rire et la curiosité l'emporta. Il écouta attentivement.

« Qu'est-ce qui s'est passé ensuite, Jacques ?

— Eh bien alors, Dumas a dit : "Tout plutôt que de rentrer en France avec ce vieux grincheux ! Même aller à Mergui combattre les Siamois !" » Il y eut un éclat de rire général.

« Vous savez ce que mon ami Chabert m'a raconté ? lança un autre. Il m'a affirmé que la seule raison pour laquelle les Français envahissent Mergui, c'est parce que La Loubère n'a pas réussi à persuader un seul homme de rentrer en France avec lui ! » Autres rires. Le prêtre n'en perdait pas une. « Le vieux devait faire quelque chose avec le surplus d'hommes, parce qu'il était prévu que cinquante d'entre eux seulement débarquent à Songkhla. Alors il a expédié le reste à Mergui, tous les cent ! »

Quand les rires se furent éteints, un autre demanda : « Vous croyez que nous aurons des difficultés à nous emparer de Mergui ?

— Je ne le pense pas. L'ambassadeur ne sera pas là pour donner des ordres de travers ! » Rire général, de nouveau.

« Ça devrait être du tout cuit ! s'écria une voix. Les Siamois seront totalement pris par surprise. Tout comme nous l'avons été quand on nous a annoncé le changement de destination. Quelqu'un d'entre vous savait-il que les gars ne retourneraient pas en France ?

— Non, répondit une autre voix. Je crois que personne ne le savait. Les huiles

ont bien gardé le secret. Duvalier m'a rapporté que ses gars n'ont été mis au courant qu'après avoir atteint Songkhla. Certains du contingent de Songkhla se sont vu proposer de se porter volontaires pour Mergui.

— Je vois, Murot, que tu as sauté sur l'occasion.

— Tout comme toi, Croissard.

— Mais j'ai entendu dire que les Anglais sont bien installés à Mergui, observa un autre. Ces faces de homard pourraient bien nous poser des problèmes.

— J'en doute. Ce sont des marchands, pas des soldats. Qu'est-ce qu'ils connaissent au combat ?

— Les Anglais apprennent à se battre dès la naissance. Ils ont ça dans leur sang de barbares !

— Ta mère est anglaise, non ?

— Va te faire foutre, Gérard. Au moins, moi, je sais qui est ma mère.

— Ça suffit, vous deux ! Mais Desfarges ? Est-ce qu'il va s'emparer d'Ayuthia pendant que nos gars prennent Mergui ?

— Je crois que c'est ce qui est prévu. Il serait logique de s'emparer des deux villes en même temps.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu, Jacques. On raconte que le vieux général s'est querellé avec l'ambassadeur parce qu'il ne trouvait pas juste de se retourner comme cela contre Ayuthia.

— Un militaire préconisant la paix, tu m'en diras tant !

— Pourtant le vieux avait raison. Nous poumons passer le restant de notre vie à essayer de défendre nos positions contre des hordes d'indigènes nerveux. Ils m'ont l'air joliment indépendants, ces Siamois.

— A vrai dire, je les aime bien. Ils ont un certain charme.

— Tu veux sans doute parler des femmes, Jacques. Tu n'as jamais remarqué qui que ce soit d'autre.

— Va te faire voir, Gérard ! Tu n'es pas fichu de faire la différence. »

Cloué sur place, le prêtre attendit encore un instant. Puis, voyant que la conversation s'éloignait des questions politiques, il oublia, pour la première fois en vingt-deux ans, le coucher de soleil et rebroussa tranquillement chemin.

Si le Siam devait devenir une colonie française, quel serait le sort de ses quatre mille compatriotes dont les ancêtres avaient revendiqué leur part de ce territoire presque deux cents ans auparavant ? Plus inquiétant encore : qu'arriverait-il aux prêtres et aux missionnaires portugais qui avaient voué leur vie au Siam pour la plus grande gloire de Dieu ? Les catholiques français les délogeraient-ils pour s'emparer des positions qu'ils détenaient depuis longtemps ?

L'esprit en ébullition, le prêtre pressa le pas. Il fallait qu'il voie le Barcalon. Il ne l'avait rencontré qu'une seule fois. Mais le grand homme parlait couramment portugais et avait exprimé la grande affection qu'il portait alors à son pays. Fait plus significatif, quand des restrictions financières avaient forcé l'évêque de Goa à réduire les fonds alloués à toutes les missions isolées, le seigneur Phaulkon était venu à la rescousse en faisant une donation très généreuse à la mission portugaise de Songkhla. Le prêtre reconnaissant avait fait le vœu de le payer de retour un jour si une telle chose était possible. Voici que le Tout-Puissant dans sa sagesse lui en offrait justement l'occasion ! Il accéléra le pas. S'il y avait un bateau prêt à lever l'ancre, il pourrait être à Ayuthia d'ici à la fin de la semaine.

Le capitaine Weltden suivit Davenport pour se rendre au domicile du Shahbandar en haut de la colline. Tandis qu'il gravissait le sentier, il ne put s'empêcher de remarquer l'activité considérable qui régnait à flanc de coteau derrière la ville. Au loin, de longues files de coolies montaient torse nu en portant des planches sur la tête, et des ouvriers s'affairaient à ériger des palanques et à aménager des canonnières au sommet.

Weltden avait pris des mesures en cas de coup bas. Lorsqu'il regardait autour de lui, il était content de l'avoir fait. S'il n'était pas de retour au coucher du soleil, Mason devait se rendre à terre avec une équipe d'hommes armés. Et, dans le pire des cas, le *Curtana* devait pénétrer dans le port et menacer la ville.

Ils atteignirent la maison où un garde les conduisit à l'entrée principale après leur avoir fait traverser un grand jardin précédé d'un portail. Weltden resta dans une antichambre tandis que Davenport s'en allait informer son maître de leur arrivée.

Un certain temps s'écoula avant que Davenport ne réapparût pour faire entrer

Weltden dans le bureau du maître du port. Weltden cligna des yeux à la vue du personnage qui était assis au bureau et lui souriait aimablement. Au-dessus d'une robe de brocart flottante, un visage débonnaire, surmonté d'un haut chapeau conique, le scrutait. Ce chapeau était cerclé d'un anneau d'or.

« Capitaine Weltden, je crois, dit le personnage en se levant. Bienvenue à Mergui ! Samuel White, maître du port, à votre service. »

Weltden s'inclina. « J'ai beaucoup entendu parler de vous, seigneur White », dit-il, les yeux rivés sur l'accoutrement de l'Anglais.

White se tourna pour congédier Davenport avant de s'adresser de nouveau à Weltden. « Je vois que vous vous étonnez de ma tenue, mon capitaine. » Il eut un large sourire. « Je crains que mes fonctions dans cette province n'entraînent des responsabilités considérables. Voyez-vous, tôt ce matin, je suis sorti pour collecter les impôts de Sa Majesté. En de telles occasions, on attend de moi que je porte la tenue officielle de ma fonction. » Il émit un soupir résigné et agita un bras dans les airs. « Ce n'est pas facile d'être un mandarin du Siam. Mais, dites-moi, qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de cette visite ?

— J'ai peur, seigneur White, que les nouvelles que j'apporte ne soient pas tout à fait agréables, surtout pour un Anglais mandarin du Siam.

— Je suppose que vous faites allusion à la nouvelle proclamation. Mon secrétaire m'en a touché un mot.

— En effet, seigneur White. Je suis venu pour vous présenter un édit de Sa Majesté Jacques II qui ordonne à tous ses sujets au service de princes étrangers de démissionner de leur poste immédiatement. Dans le cas du Siam, toutes les personnes concernées sont priées de retourner à Madras et de se présenter au gouverneur. » Weltden marqua un temps. « Cela vous concerne, mon Seigneur, ainsi que le gouverneur Burnaby et tous les autres officiers anglais au service du Siam. »

White resta un moment silencieux, puis il se mit à sourire aimablement. « Vous serez peut-être surpris, mon capitaine, d'apprendre que ledit sera un grand soulagement pour beaucoup de nos compatriotes ici. Voyez-vous, la plupart ont le mal du pays et m'ont déjà fait part de leur désir de rentrer chez eux, mais ils craignaient des représailles de la part des autorités siamoises auxquelles ils se sentent liés par contrat. Avec une excuse officielle pour rentrer, ils n'auront plus ce souci, car aucun Siamois ne peut attendre d'eux qu'ils refusent un ordre de leur souverain. » Le sourire de White s'élargit. « Il semblerait donc, mon capitaine, que, contrairement à ce vous attendiez, les nouvelles que vous nous apportez soient réjouissantes. Personnellement elles

me ravissent. J'aurai bien sûr besoin de deux ou trois jours pour mettre mes affaires en ordre, mais je serai prêt à rentrer en Angleterre et à servir mon roi dès que cela sera faisable. »

Weltden le contempla un moment. « Je crains que ce ne soit pas si facile, seigneur White. »

White parut surpris. « Pourquoi donc ?

— Il reste certains problèmes à régler, seigneur White, particulièrement en ce qui concerne la conduite passée de vos hommes. Un certain nombre des capitaines à votre service sont recherchés pour différents crimes qui vont de la piraterie à la trahison. » Il lança à White un regard sévère. « Aucun d'eux ne serait autorisé à rentrer en Angleterre avant d'avoir fait l'objet d'une enquête et été innocenté par Madras. »

La surprise de White augmenta. « Vraiment, mon capitaine ? A quoi précisément faites-vous allusion ?

— Il y a autant d'accusations que de témoins, seigneur White. Les procès seront très longs. Je ne compterais pas rentrer en Angleterre dans un avenir proche, même si, bien sûr, la décision finale appartient aux autorités.

— Ainsi, mon capitaine, le but de votre visite est de rassembler tous les Anglais à Mergui ? Eh bien ! Je vous aiderai. Permettez-moi de suggérer que les résidents Anglais répondront plus vite à mon appel qu'à celui d'un étranger. » Il sourit aimablement. « Je les rassemblerai tous pour vous.

— Vous faites preuve de la plus grande coopération, seigneur White, dit Weltden avec prudence. Mais il y a aussi la question du vaste montant de compensations dues pour dommages infligés à diverses parties lésées.

— En effet, mon capitaine, j'en ai horriblement conscience. Le capitaine Coates m'a couvert de honte par son comportement. Récemment encore, on m'a demandé de témoigner à son procès. Il semble que

Coates ait perdu la tête et attaqué tout ce qui se trouvait sur son chemin, des villes côtières de Golconde jusqu'aux factoreries hollandaises en passant par un vaisseau amiral des frères Demarcora. Scandaleux ! Les Malais ont un mot pour une folie si soudaine : *amok*. Le gouvernement du Siam est profondément embarrassé. Coates a été déchu de son rang et a reçu l'ordre de porter la cangue autour du cou jusqu'à ce que le verdict soit rendu. Il sera presque certainement condamné à mort. Quant à la compensation, le seigneur Phaulkon m'a demandé de surveiller son transport à Madras, ce que

j'entendais faire sous peu, dès que le procès serait fini et le coût final confirmé. Cela ne saurait tarder. En attendant, *La Nouvelle-Jérusalem* a été rendue à son propriétaire légitime et toute cargaison manquante remboursée.

— Seigneur White, j'apprécie votre offre d'assistance, mais je dois vous dire qu'il y en a beaucoup à Madras, en particulier le gouverneur, qui pensent qu'un capitaine est responsable de la conduite de ses hommes. A ce titre, vous serez convoqué pour rendre compte des actes de Coates. En toute justice, je dois vous prévenir qu'il risque d'y avoir un consensus contre vous à Madras. Etant donné la gravité des crimes, le verdict risque d'être sévère. »

Le sourire de White avait tiédi. « Je comprends, mon capitaine. Naturellement, je me défendrai de mon mieux, mais je ne m'attends pas à être complètement disculpé. »

Tout en restant sur ses gardes, Weltden ne put s'empêcher d'être impressionné. « Pour finir, seigneur White, dit-il en se levant, on m'a donné deux semaines pour mener à bien ma mission. C'est-à-dire deux semaines pour rassembler tous les Anglais au service du Siam, y compris vous, et pour les escorter à Madras.

— Je crois que cela devrait me laisser suffisamment de temps. Je m'en occupe tout de suite. Mais peut-être me ferez-vous l'honneur de dîner chez moi ce soir avec quelques-uns de vos officiers supérieurs ? »

Weltden s'inclina. « Merci, monsieur. »

White l'escorta jusqu'à la porte où Davenport apparut comme par enchantement pour le raccompagner.

White retourna dans son bureau, ferma la porte et se mit à arpenter furieusement la pièce de long en large. L'espace d'un instant, il se demanda si le mieux n'était pas simplement de prendre la fuite. Après tout, le *Résolution* était prêt à appareiller, son trésor se trouvait à bord, et il connaissait assez bien ces eaux pour échapper au *Curtana* si ce dernier se lançait à sa poursuite. De plus, ses sloops l'aideraient. Mais la futilité d'un tel plan lui sauta rapidement aux yeux. Comment pourrait-il jamais se retirer tranquillement en Angleterre s'il y était recherché comme criminel ? Il serait condamné à errer à l'étranger ou à chercher refuge dans un pays perdu dont il ne connaîtrait ni la langue, ni les habitants. Non, il n'y avait pas d'autre solution que de rester et de braver l'orage. Peut-être avait-il une chance de se disculper. Surtout s'il versait la totalité des compensations à Yale et prenait soin de brouiller les pistes. En fait, il y avait un point sur lequel il se sentait particulièrement vulnérable. Si, dans le pire des cas, il devait justifier ses activités devant un tribunal anglais

— que ce fût à Madras ou plus tard en Angleterre —, il était tracassé par l'absence d'autorisation écrite de la part des autorités siamoises pour ses actes dans le golfe. Il ne pouvait pas tout mettre sur le dos de Coates. Cette idée continua de le tourmenter jusqu'au moment où il cessa soudain de faire les cent pas et regarda par la fenêtre. Prenant alors une décision soudaine, il se dirigea vers son bureau et sonna.

Un serviteur apparut immédiatement. Manifestement, Davenport était toujours absent.

« Envoyez-moi le capitaine de la garde », ordonna

White en siamois. C'était une des phrases cent fois répétées avec lesquelles il s'était désormais familiarisé.

Le serviteur s'inclina bien bas et se retira avec révérence. Dès que la porte se fut refermée sur lui, White sortit une feuille blanche de son tiroir. Elle portait le sceau officiel du bureau du Shahbandar. Prenant son temps et s'interrompant fréquemment, la plume entre les dents, il écrivit lui-même en anglais, sur la moitié inférieure, un texte stipulant que tous les ordres donnés par lui aux navires de guerre de Sa Majesté le roi de Siam dans le golfe l'étaient avec l'autorisation expresse du Conseil de Tenasserim, placé sous la direction de Son Excellence le Barcalon à Ayuthia. Il antidata le document selon le calendrier anglais, le faisant remonter à l'époque précédant les premiers pillages de Coates sur la côte indienne. Il mit la date du jour mais changea le mois et l'année.

Lorsque le capitaine de la garde frappa respectueusement à la porte, la moitié anglaise du document était prête. L'officier eurasien, mi-portugais, mi-siamois, s'inclina puis se mit au garde-à-vous, attendant les ordres. Il avait l'air content. Une convocation de son maître était habituellement le signe d'une nouvelle mission pour laquelle son maître le payait toujours bien, s'assurant ainsi de la loyauté indéfectible de l'officier.

« Ah ! Rodriguez, j'ai quelque chose pour vous. C'est une mission confidentielle, je veux donc que vous vous en occupiez vous-même. »

Le garde sourit et inclina la tête. Il n'était guère loquace et compensait par sa fidélité les carences de son intelligence.

« Je veux que vous portiez ce document aux trois Maures du conseil des Cinq pour qu'ils le signent. Je m'occuperai personnellement de le faire parapher par le gouverneur Burnaby. »

Rodriguez prit le document qui lui était tendu, se demandant ce qu'il pouvait bien avoir de si important. Il vit alors qu'il manquait la traduction siamoise sur la moitié supérieure. Très inhabituel. D'autant plus que les Maures ne savaient pas lire l'anglais.

« Vous devez prévenir les Maures que mon traducteur habituel est tombé malade et qu'il me faut ces signatures de toute urgence, poursuivit White. Ce document concerne une demande d'entrée dans les eaux de Mergui pour un bateau anglais. Je me suis assuré que les intentions du bateau, bien qu'il soit armé, ne sont pas hostiles, et ce serait à la fois une provocation et un manque de courtoisie que de lui refuser l'entrée. Demandez aux Maures d'apposer également leur sceau en bas de la partie en blanc. Elle sera remplie dès que mon traducteur sera rétabli. »

White vit Rodriguez hausser les sourcils. Il avait probablement remarqué la date anglaise en tête du document. White comptait sur le fait que les mois et années du calendrier anglais ne signifiaient rien pour les Maures, qui calculaient la date à l'aide du calendrier musulman ou bouddhiste. Au moins, le jour du mois qu'ils pourraient reconnaître était-il exact. Rodriguez tirerait ses propres conclusions.

« Vous ne devriez rencontrer aucun problème, mais si c'était le cas, vous êtes autorisé à exercer une certaine pression. Mais pas de violence. Je vous laisse vous occuper des détails. Souvenez-vous seulement qu'il me faut ce document de toute urgence. Vous devez partir sur-le-champ. Essayez d'abord le domicile du seigneur Ali. »

Rodriguez s'inclina puis parut se rappeler quelque chose. « Je passe d'abord chez moi vite, Excellence. » Il baragouinait l'anglais avec un fort accent portugais. « Je viens juste me souvenir que j'ai autre lettre à remettre à seigneur Ali.

— Une autre lettre ? De la part de qui ?

— Du seigneur Ivatt, Excellence. M. Davenport donné à moi. Lui pas avoir le temps de la remettre lui-même. Votre Excellence envoyé lui en mission. »

White resta figé sur place. Thomas Ivatt ? Quand était-il à Mergui ? Quelle lettre ? Pourquoi Ivatt n'était-il pas venu le voir ? Il ne pouvait guère paraître ignorer la visite d'Ivatt devant Rodriguez. Il aurait tout à fait l'air d'un imbécile. Il ne pouvait guère demander à voir la lettre non plus. Ce serait aller trop loin. Ivatt était après tout un de ses collègues mandarins. Au diable ce faux-jeton, cet avorton !

White regarda Rodriguez et sourit. « Bien sûr, j'avais presque oublié qu'il était venu : sa visite a été si brève ! Je n'ai même pas eu le temps de le recevoir. Il est bien reparti, n'est-ce pas ?

— Oui, Excellence. Une semaine déjà. M. Davenport s'occupe de tout. Comme vous dites, le seigneur Ivatt très pressé.

— Parfait, Rodriguez. Vous feriez mieux de partir maintenant. A propos, le document que vous portez ne doit être montré à personne, absolument personne. Vous aurez une récompense spéciale si vous me rapportez les trois signatures. »

Rodriguez eut un large sourire. « Merci, Excellence.

— Et dites à l'homme de garde que je veux voir M. Davenport dès son retour.
»

Rodriguez s'inclina et partit. White attendit deux ou trois minutes. Puis il se leva et entreprit de briser systématiquement tout ce qui lui tombait sous la main. Seule la boîte à bétel en argent, cadeau de Sa Majesté le roi, fut épargnée. Puis, en partie calmé, il se rassit. Il ne pouvait rien faire en ce qui concernait Ivatt, mais il enverrait Davenport pourrir en enfer — ou du moins dans ce qui y ressemblait le plus : la prison de Tenasserim. Oui, c'était l'endroit qui convenait à ce misérable faux-jeton, jusqu'à ce qu'il eût décidé de la meilleure façon de se débarrasser de lui pour de bon. White se soucia ensuite des préparatifs de la réception spéciale qu'il entendait donner ce soir-là au capitaine Weltden et à ses officiers.

A quelque cinquante lieues en amont de Tenasse-rim, Thomas Ivatt regardait ses rameurs sauter adroitement du bateau pour le guider sans dommage au milieu des rochers qui affleuraient à la surface des eaux peu profondes et tourbillonnantes. Bientôt, ils atteindraient la fin de la partie navigable du fleuve où les rapides prenaient le relais, et il faudrait continuer à dos d'éléphant pour négocier les sentiers tortueux, envahis de végétation, qui serpentaient à travers la jungle de l'isthme étroit menant au golfe du Siam. A moins d'imprévu, il serait à Ayuthia dans deux ou trois jours. Il lui fallait atteindre Phaulkon au plus vite pour le prévenir de la capture du *Sancta Cruz* par White et de ses plans de départ, sans parler des mesures de Yale pour mettre en vigueur l'édit du roi Jacques et de son propre engagement à voir arrêter White.

Il avait décidé de traverser Mergui rapidement et discrètement sans même rencontrer Davenport. S'il avait tenté de le voir, sa présence au port aurait pu attirer l'attention de Sam White, et c'était ce qu'Ivatt voulait éviter. Après tout,

il se rendait à Ayuthia pour obtenir un mandat d'arrêt contre lui. Mais, au port, il était tombé par hasard sur Davenport. Et quel coup de chance ç'avait été, étant donné la nouvelle que le secrétaire avait à lui communiquer !

Ivatt avait eu moins de chance avec le mot qu'il avait griffonné à l'intention des Maures du conseil des Cinq. Il était juste en train de le remettre à Davenport quand Rodriguez avait fait son apparition. Celui-ci n'avait cessé de lancer des regards soupçonneux à la lettre et Ivatt s'était vu forcé de révéler à qui elle s'adressait. Les années passées au service de White semblaient avoir rendu Rodriguez méfiant à l'extrême. Cette fois, pourtant, ses soupçons étaient amplement justifiés, car la lettre demandait aux Maures d'envoyer un rapport indépendant sur les événements de Mergui directement à Ayuthia au lieu de passer par la voie normale. La voie normale n'était bien sûr autre que Sam White, qui s'assurait habituellement que le contenu de tous les rapports était inoffensif et qui les détruisait dans le cas contraire. Ivatt avait décidé qu'il ferait mieux de rassembler un maximum de renseignements pour Phaulkon. Davenport avait essayé d'apaiser les soupçons de Rodriguez en affirmant que le seigneur Ivatt avait écrit ce petit mot pour s'excuser de n'avoir pas eu le temps de le voir lors de son passage à Mergui. Lorsqu'il avait ensuite donné la lettre à Rodriguez, lui demandant de la remettre en personne, le capitaine de la garde avait paru convaincu que la lettre était bel et bien anodine. Ivatt n'avait plus qu'à espérer qu'il ne lui viendrait pas à l'esprit de mentionner sa présence à White.

Le crépuscule tombait vite et les hauts arbres de chaque côté du fleuve semblaient se refermer sur lui. Quelques singes aventureux grimpèrent aux branches qui surplombaient la surface de l'eau pour voir les intrus de plus près et ajouter leurs cris au grand concert de la nuit.

Le voyage avait été épuisant et la traversée du golfe la plus périlleuse qu'il eût connue. Ivatt n'oublierait pas de sitôt les vagues gigantesques qui avaient déferlé sur le bateau. Trois jours durant, rendus malades par le tangage et le roulis, ils avaient été secoués sans répit et incapables de faire autre chose que prier et s'accrocher à la vie. Mais le robuste vaisseau, dont la coque avait été renforcée pour le transport des éléphants, était sorti intact de la tempête, et ils avaient fini par apercevoir le havre de paix de l'archipel de Mergui au bout de seulement vingt-trois jours.

Il se demanda comment le *Curtana* s'était tiré d'affaire. N'ayant quitté Madras qu'un jour ou deux avant eux, il devait avoir essuyé la même violente tempête. Dès qu'ils eurent atteint des eaux plus calmes, il avait à maintes reprises scruté l'horizon mais ne l'avait aperçu nulle part. Peut-être avait-il sombré. Plus vraisemblablement, il s'était abrité quelque part dans les îles Andaman. Tout retard dans sa mission ne serait que bienvenu : il donnerait à Phaulkon

davantage de temps pour préparer une stratégie concernant Mergui.

Un cri des bateliers lui fit lever les yeux. Ils avaient repéré un mouillage sûr. Il refusa toute nourriture — il était trop fatigué — et s'allongea au fond du bateau. Ici, dans la forêt vierge où tigres et rhinocéros abondaient, il était trop dangereux de camper à terre. Ils dormiraient au milieu du fleuve, à l'abri des bateaux amarrés aux rochers. Ce n'est que plus tard, lorsqu'il commencerait à y avoir des sentiers de jungle, qu'il y aurait des clairières permettant aux éléphants et aux hommes de passer la nuit à terre. Ivatt se roula dans sa couverture de coton pour se protéger des moustiques et s'endormit aussitôt.

37

Phaulkon exultait. Il venait de rentrer chez lui après une très longue audience avec Sa Majesté, et pour la première fois il n'avait pas entendu de sifflements en provenance du balcon supérieur. Il était désormais indéniable que la santé du roi était sur la bonne voie. Sa Majesté elle-même était d'excellente humeur, plaisantait comme avant, taquinait gentiment Phaulkon et, d'une manière générale, s'intéressait davantage à tout ce qui l'entourait. La renommée médicale du père de Bèze était justifiée. Le jésuite l'avait cependant prévenu de ne pas s'attendre à une guérison complète. Il ne s'agissait que d'un répit temporaire dans les souffrances du patient.

Phaulkon était néanmoins enchanté et très soulagé par ces progrès pour des raisons à la fois personnelles et politiques : il avait été bouleversé de déceler de la souffrance dans la voix de cet homme qu'il admirait et respectait. Et cela étoufferait les rumeurs croissantes quant à la santé du Seigneur de la Vie. Sa Majesté avait accepté de recevoir tous les mandarins de première classe en audience le lendemain matin. Ils verraient par eux-mêmes la miraculeuse transformation de leur souverain. Conscient de l'effet que la nouvelle aurait sur les superstitieux Siamois, Phaulkon faisait en sorte qu'elle se répandît partout. La plupart n'y verraient rien de moins qu'une intervention divine. Manifestement les dieux ne jugeaient pas bon de permettre que l'âme du grand roi s'en allât tant que la question de la succession n'était pas résolue et qu'une armée farang s'attardait sur le sol siamois.

Phaulkon sourit. La fermeté et l'inflexibilité avec lesquelles les jésuites abordaient les choses de l'esprit n'excluaient manifestement pas des connaissances vastes et approfondies sur le corps. Il avait récompensé le père de Bèze en contribuant généreusement à son projet favori : une école pour préparer les jeunes Siamois à la profession médicale avec des bourses pour les étudiants les plus méritants.

Parmi les raisons de l'allégresse de Phaulkon, la moindre n'était pas de savoir

que le succès du prêtre ferait beaucoup pour améliorer la réputation des Français dans le pays. Le nom du père de Bèze serait sur toutes les lèvres, et l'on pourrait même en tirer l'interprétation que les dieux avaient en fait amené les Français dans un but précis. La conduite passée de leurs troupes s'effacerait vite des mémoires : les pires éléments étaient de toute façon partis ; avec un peu de chance, ceux qui restaient, sous le commandement du prosiamois Desfarges, partageraient leurs tâches avec leurs homologues siamois au fort de Bangkok dans un nouvel esprit de coopération.

Le général Petraja et ses amis devraient désormais ronger leur frein. Pour l'instant, Petraja se faisait discret et les espions de Phaulkon n'avaient rien signalé de nouveau lors des réunions secrètes de leur conseil. Rien de neuf, à Ayuthia du moins. A Mergui, c'était une autre affaire. Il savait qu'il y avait là quelques renégats qui œuvraient à l'encontre des intérêts du gouvernement, particulièrement un certain Selim Yussuf, fils mécontent d'un des chefs exécutés du soulèvement macassar. Quant à Sam White, qui savait ce que cette fripouille pouvait manigancer ? Phaulkon attendait d'Ivatt qui serait bientôt de retour des nouvelles de ce côté.

Phaulkon ne pouvait pas encore quitter Louvo, pas avant que Sa Majesté eût repris ses audiences quotidiennes avec les mandarins et que l'on pût constater que le roi tenait de nouveau fermement en main les rênes du gouvernement. En attendant, il avait au moins Sunida pour apaiser son anxiété et remédier à sa nervosité.

Elle devait l'attendre. Il sentait déjà le contact exquis de ses doigts sur son genou, leur extrémité papillonnante se déplaçant lentement vers le haut. Il fut envahi de désir. Puis il pensa à sa Supinda chérie, pouffant de rire à la vue de son père, et son cœur se remplit de plaisir. Il se levait lorsqu'il entendit la toux discrète de Bashpool sur le seuil de la porte.

« Pardonnez-moi de vous déranger, Votre Excellence, mais il y a là un prêtre qui désire vous voir. Il refuse de s'en aller avant que vous ne l'ayez reçu. Il dit que l'affaire est des plus urgentes.

— Qui est-ce ?

— Il dit qu'il s'appelle le père Coelho, Votre Excellence. Il arrive à l'instant de Songkhla et prétend vous avoir déjà rencontré. C'est un Portugais joufflu avec des cheveux noirs épais. »

Phaulkon se le représentait déjà. Il n'oubliait jamais un nom, surtout quand il appartenait à quelqu'un qu'il avait aidé par le passé. Il se rappelait très bien l'expression du prêtre au visage rond quand il avait accepté de lui fournir les

moyens de reconstruire l'église portugaise de Songkhla après qu'une tempête l'eut pratiquement rasée. « Très bien, Bashpool, faites-le entrer. — A vos ordres, Excellence. »

Le capitaine Weltden, accompagné seulement d'Andrew Mason, son lieutenant, arriva à la résidence de White, le soir de leur première journée à Mergui. On fit entrer les deux hommes sur une large terrasse. La soirée était belle et le soleil qui se couchait sur le golfe offrait un spectacle à couper le souffle.

White apparut et les accueillit cordialement en leur offrant un verre d'arak, une puissante eau-de-vie tirée de la fermentation de la coque de noix de coco. Weltden accepta, mais Mason, en dépit d'offres réitérées, refusa.

« Dites-moi, seigneur White, est-ce que votre secrétaire, M. Davenport, va se joindre à nous ce soir ? »

White sourit aimablement. « Je crains d'avoir dû l'envoyer en mission urgente à Tenasserim où, le croiriez-vous, une petite émeute a éclaté entre deux groupes rivaux de vendeurs de nouilles. » Il rit de bon cœur. « Mes fonctions de maître du port ne sont jamais ennuyeuses, je puis vous l'assurer, messieurs. »

L'instant d'après, on entendit une sonnerie de clairon et une nuée de serviteurs accoururent sur la terrasse et s'aplatirent au sol, pour former une double haie qui allait jusqu'à la porte. Quelques instants plus tard, un personnage dégingandé au dos voûté faisait son entrée. Son allure solennelle était accentuée par un teint d'un jaune maladif et sa haute stature ne faisait qu'ajouter à son apparence émaciée. Ses yeux étaient profondément cernés ; les quelques mèches de cheveux blancs qui lui restaient sur la tête étaient soigneusement disposées pour couvrir au maximum sa calvitie. Pourtant, en dépit de sa déchéance physique, il émanait encore de lui une certaine autorité.

Le gouverneur Burnaby sourit courtoisement quand on le présenta aux deux officiers de marine. Il avait reçu de White au cours de l'après-midi des instructions complètes, et un des domestiques s'était discrètement assuré qu'il arriverait au dîner l'esprit point trop embrumé par les vapeurs de l'alcool ou de l'opium.

Le gouverneur étant arrivé, un gong retentit pour annoncer le dîner. Un somptueux banquet les attendait, d'autant plus plantureux qu'il avait été prévu pour le double d'invités. Un excellent vin français, récemment réquisitionné sur un navire marchand dans le golfe, accompagnait le repas.

Assis au bout de la table, le gouverneur Burnaby se montra sous son jour le plus charmant : il rapporta des anecdotes sur ses débuts dans la Compagnie quand il était venu pour la première fois ouvrir le bureau siamois. Il raconta comment le jeune Phaulkon, qui était alors son bras droit et un remarquable linguiste, avait appris le siamois en quelques semaines en s'attelant à la tâche des heures durant. Il avait engagé comme professeurs trois dames d'une réputation quelque peu douteuse, car il trouvait, comme il disait, que c'était là une « très agréable façon d'apprendre ». Lorsqu'il avait jugé qu'il parlait à peu près couramment, il était sorti tester ses connaissances sur la population locale pour découvrir que ceux auxquels il s'adressait ou bien riaient de lui ou bien se détournaient poliment pour cacher leur hilarité. Finalement, une gentille vendeuse du marché lui avait amené un travesti. C'est alors qu'il avait découvert que le pronom personnel « je » variait en fonction du sexe du locuteur. Phaulkon, qui avait imité la façon de parler de ses « professeurs », n'avait appris à utiliser le pronom de la première personne qu'au féminin.

Weltden éclata de rire et ils passèrent tous un joyeux moment aux dépens du Premier ministre du Siam. Même Mason émit un gros rire étouffé.

Le dîner se poursuivit au milieu d'une gaieté croissante, et l'inquiétude de Mason crût à mesure qu'il observait son capitaine. Les invités ne tarirent pas d'éloges sur la qualité des pintades, qui arrivèrent avec toutes leurs plumes déployées en éventail autour de grands plats en argent. De temps à autre, White lançait à Burnaby un regard d'avertissement pour s'assurer qu'il restait dans les limites de la sobriété.

Lorsque les serviteurs se mirent à servir le cognac, Weltden décida que le moment était venu d'aborder avec son hôte un sujet qui était au premier plan de ses pensées. L'activité grouillante qui régnait dans le port n'avait pas échappé au capitaine. Il avait vu des centaines d'indigènes s'activer à transporter des matériaux de construction d'un endroit à un autre et remarqué un nombre suspect de petites embarcations de type pirogue qui se rassemblaient à l'embouchure du fleuve. Cette hâte à fortifier la ville le mettait mal à l'aise ; il décida d'interroger son hôte à ce sujet. Pourtant, en dépit de ses soupçons, il devait reconnaître que Sam White, quoi que puissent en penser les autorités de Madras, s'était montré jusqu'à présent un homme raisonnable — et à coup sûr un hôte excellent.

« Seigneur White, il ne peut guère vous avoir échappé que la ville est en train de renforcer ses fortifications à une vitesse extraordinaire. Puis-je vous en demander la raison ? »

White s'attendait à la question. « Le bruit s'est répandu que vous êtes venu

pour anéantir notre petite ville », répondit-il aimablement. Mason fut soudain très attentif. White poursuivit : « Mais je compte sur le fait que la panique et les rumeurs diminueront lorsque les gens verront que vous et moi sommes en termes amicaux. J'espère qu'à cet effet vous me ferez l'honneur de dîner tous les soirs avec moi, en dehors bien sûr du plaisir que me procure votre compagnie. Rumeurs mises à part, Sa Majesté avait ordonné bien avant votre arrivée d'installer des garnisons et de renforcer les défenses de la ville. L'apparition de votre frégate n'a fait qu'ajouter un élément d'urgence au processus. Une fois que ces rumeurs ont commencé, il est difficile de les étouffer, quoique je puisse vous assurer que vous et vos hommes n'aurez rien à redouter, tant que vous paraîtrez être en bons termes avec moi. Par conséquent, ne craignez rien, mon capitaine. Buvons au plus agréable des séjours. » White leva son verre et ses invités l'imitèrent.

Lorsque les Birmanes firent leur entrée, tout le monde, à l'exception de Mason, se montra très sensible à leurs charmes. Après être apparues d'abord modestement et s'être inclinées respectueusement à la manière orientale, les femmes ne tardèrent pas à perdre littéralement pied pour se retrouver sur les genoux des invités en ribote. Mason lança un regard désapprobateur à son commandant, mais Weltden ne s'en soucia guère. Le bruit des rires et des festivités se fit entendre jusque tard dans la nuit.

Au moment où il frappait à la porte de la maison de Hassan Yussuf dans les faubourgs de Mergui, le capitaine Rodriguez passa une main dans ses cheveux courts et épais. Ce n'était pas la première fois qu'il se rendait aux domiciles des trois Maures du conseil des Cinq. Ni la première fois qu'il leur réclamaient une signature au nom de son maître. De telles demandes, qui concernaient invariablement la mission de routine d'un bateau à travers le golfe, n'étaient pas inhabituelles. Ce qui l'était, c'était l'absence de traduction siamoise dans la partie supérieure du document. Il avait néanmoins obtenu les deux premières signatures, même si le seigneur Tariq s'était d'abord fait tirer l'oreille. Il avait dû à deux reprises souligner l'importance de la question et même l'avertir que son maître serait extrêmement mécontent avant que Tariq n'accédât à sa demande. Il ne lui manquait plus qu'une signature.

Un serviteur vint au portail et parut reconnaître le capitaine de la garde.

« Je suis venu voir le seigneur Yussuf.

— Mon maître est sorti, Honorable Capitaine, déclara le serviteur avec une certaine nervosité. Vou-driez-vous laisser un message ?

— Non, je vais l'attendre ici. C'est urgent.

— C'est que... mon maître a dit qu'il serait absent pour quelque temps, Honorable Capitaine.

— Dans ce cas, vous feriez peut-être mieux de me conduire dans l'antichambre. »

Le serviteur hésita. « Ne vaudrait-il pas mieux revenir dans quelques jours, Honorable Capitaine ?

— Dans quelques jours ? Je vous ai dit que c'était urgent. Il me faut une signature. J'attendrai ici. » Comment pouvait-il s'absenter pendant des jours alors que ses responsabilités se trouvaient ici à Mergui ? se demandait Rodriguez. Comment ce serviteur pouvait-il le croire dupe ?

Le serviteur, qui se grattait la tête de confusion, le conduisit à la maison après lui avoir fait traverser une cour. Comme toutes les maisons siamoises, elle était construite sur pilotis et l'antichambre était une terrasse en plein air au sommet d'escaliers qui menaient au premier niveau. Rodriguez s'accroupit sur le sol de la véranda et se prépara à attendre. Le serviteur disparut et revint avec du thé glacé.

Rodriguez entendit des voix à l'intérieur de la maison et tendit l'oreille. Mais elles étaient trop faibles. Il eut l'impression que ces murmures étaient délibérés, ce qui éveilla ses soupçons. Il aurait dû demander au serviteur où Hassan Yussuf était censé être allé pour si longtemps. L'homme avait eu l'air assez fuyant quand il avait mentionné la nature de sa mission. Si Hassan ne se montrait pas sous peu, il ferait venir le serviteur et l'interrogerait plus à fond.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Un homme se montra bientôt. Son visage paraissait assez familier mais ce n'était certainement pas Hassan. Hassan n'avait jamais été si mince, en tout cas pas depuis qu'il le connaissait. L'homme s'accroupit en face de Rodriguez.

« Vous vouliez me voir ? demanda-t-il en siamois.

— Seigneur Hassan ? questionna le capitaine de la garde sur un ton hésitant.

— Vous attendiez-vous à quelqu'un d'autre ?

— Votre serviteur m'a déclaré que vous étiez sorti. »

L'homme fixa Rodriguez du regard. « C'est ce que je lui ai ordonné de dire à tous les visiteurs. Comme vous le voyez, je ne vais pas bien. Je n'ai rien

mangé depuis des jours. Que puis-je faire pour vous ? »

Rodriguez l'observa d'un air soupçonneux. « Vous avez certainement perdu beaucoup de poids, mon Seigneur. » La fine moustache de l'homme se tortilla. Rodriguez ne se rappelait pas l'avoir vu faire cela auparavant. Peut-être était-il vraiment malade. « Je suis désolé de vous déranger. J'allais attendre votre retour. Il ne s'agit que d'une question de routine. Son Excellence le Shahbandar a besoin de votre signature sur un document. Les autres membres du conseil ont déjà signé.

— Quel document ? »

Rodriguez le sortit de sous sa tunique rouge et le lui tendit.

L'homme le parcourut brièvement. « Où est la version siamoise ? Je ne peux pas le lire.

— Malheureusement le traducteur est tombé malade. Son Excellence m'a chargé de vous dire que, comme c'est urgent, il vous serait obligé de bien vouloir signer immédiatement. Le texte siamois sera rajouté dès que le traducteur sera rétabli.

— Il y a d'autres traducteurs, tout de même.

— Oui, mais pas officiels. Bien qu'il s'agisse d'un document de routine, c'est quand même un document officiel. C'est ce que j'ai expliqué aux autres membres du conseil. Ils ont compris. Je vous en prie, signez.

— Que dit le document ?

— Il concerne un bateau de la Compagnie qui demande l'autorisation d'entrer dans les eaux de Mergui.

— Quel est le nom du bateau ?

— Je ne sais pas.

— Pourquoi est-ce urgent ? »

Rodriguez commençait à s'énerver. Le seigneur Hassan n'était habituellement pas si agressif. Il l'observa attentivement. Ni aussi mince. S'agissait-il réellement du même homme ?

« Mon Seigneur, Son Excellence le Shahbandar ne veut pas offenser la Compagnie anglaise en faisant attendre un de ses bateaux. Son Excellence estime qu'il est de l'intérêt du Siam de l'obliger sans délai. Vous avez son assurance que la traduction sera ajoutée plus tard.

— C'est tout à fait irrégulier. Vous allez devoir me laisser ce document. Vous pouvez venir le rechercher demain. »

Rodriguez eut le plus grand mal à contenir son indignation. « Demain, ce sera trop tard, explosa-t-il.

— Vous m'en voyez désolé, mais je dois faire ce que je juge être de mon devoir.

— Votre devoir est envers votre pays, seigneur Yussuf, et vous y manquez.

— Comment osez-vous me parler sur ce ton ? Je signalerai votre impudence au Shahbandar. Partez d'ici immédiatement. »

Le grand gaillard d'Eurasien se leva et domina le Maure de toute sa hauteur. Il voulait l'écraser comme une mouche, mais une voix à l'intérieur de lui-même ne cessait de l'avertir qu'il n'obtiendrait pas de signature de cette façon. Il se souvint également que son maître l'avait exhorté à user de persuasion et non de la force.

« Seigneur Hassan, ne nous disputons pas pour une question si insignifiante. Son Excellence vous demande une faveur pour laquelle vous serez dûment récompensé. Vous connaissez sa générosité dans ce domaine. Je suis certain que vous ne le regretterez pas. Comme vous le voyez, les autres ont tous signé.

— C'est leur droit, tout comme le mien est de décliner de le faire. Je vous ai déjà dit que si vous me laissiez le document vous pourriez venir le prendre demain.

— Avec votre signature ?

— Très probablement.

— Alors pourquoi ne pas le signer maintenant ? Quelle est la différence ?

— La différence, c'est que j'aimerais d'abord en connaître le contenu.

— Doutez-vous donc de la parole du Shahbandar ?

— Je ne doute de la parole de personne. J'aime simplement faire les choses dans les règles.

— Le Shahbandar ne voit pas d'un œil favorable les gens qui le contrarient. Je n'aimerais pas être à votre place. »

La réponse fusa :

« En effet. Elle ne vous irait guère. »

Rodriguez serra les poings. Il sentait monter en lui une fureur incontrôlable. Il tourna les talons et sortit comme un ouragan avant de commettre un acte irréparable.

Selim le regarda partir en s'interrogeant sur le contenu du document.

38

« Bonjour, mon général. J'espère que vous avez fait un agréable voyage. »

Desfarges ressentit un certain trouble tandis qu'il se tenait devant Phaulkon dans l'entrée de sa salle d'audience à Louvo. Le sourire engageant était notablement absent, et il y avait quelque chose de froid, de presque hostile, dans le salut rituel du Premier ministre. La forme péremptoire de la convocation n'avait rien fait non plus pour chasser son inquiétude. Ce n'était pas un messenger ordinaire qui était venu le chercher à Bangkok mais le secrétaire personnel de Phaulkon. On lui avait dit de faire ses bagages et de se préparer à une absence prolongée. Le secrétaire n'avait fourni aucune explication et, en réponse aux demandes répétées de Desfarges, s'était contenté de hausser les épaules.

« Le voyage s'est bien passé, mon Seigneur, bien que le départ ait été un peu précipité, dit le général en esquissant un sourire.

— Avez-vous emporté des vêtements de rechange ?

— Oui, mon Seigneur, comme votre secrétaire en a donné l'instruction.

— Bien. » L'expression de Phaulkon demeurait intraitable. Puis, subitement, une lueur amusée brilla dans ses yeux comme s'ils se moquaient de la gêne évidente du Français. Il indiqua de la main quelques coussins. « Vous ne

voulez pas vous asseoir ? »

Pendant que Desfarges s'affalait lourdement sur les coussins, Phaulkon se dirigea vers la cheminée de marbre à l'autre bout de la pièce. Il s'arrêta, le dos tourné au visiteur. Desfarges attendit en silence, le cœur battant.

Soudain Phaulkon se retourna. « Est-ce que vous vous rendez compte que je pourrais vous faire jeter en prison ? Ou même exécuter ? »

Le général pâlit. Emprisonnement ? Exécution ? Que signifiait tout cela ? Phaulkon ne pouvait tout de même pas être au courant ! Non, c'était impossible. Les Français étaient partis pour Songkhla moins de deux semaines auparavant. Ils devaient descendre toute la côte orientale de la péninsule malaise avant de doubler le cap de Singapour puis remettre le cap au nord pour remonter le long de la côte occidentale. Une fois là, Mergui était encore à une certaine distance. Ils ne pouvaient accomplir le voyage en moins de quatre ou cinq semaines, même si les vents restaient favorables. De plus, après leur arrivée à Mergui, il faudrait dix jours encore pour que la nouvelle de leur arrivée parvînt à Phaulkon à Ayuthia.

« Je... je ne comprends pas, Excellence, fit Desfarges d'une voix tremblante.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, mon général ? Comment je peux être au courant ? Eh bien ! Je le suis. C'est tout. » Sans broncher, Phaulkon le fixait d'un regard qui lui intimait de répondre.

Desfarges transpirait à grosses gouttes. Il n'avait jamais sous-estimé Phaulkon, mais là, c'en était trop. Comment était-il possible qu'il sût ? Même si le *Gaillard* avait été repéré, il n'y aurait rien de bizarre à cela. Le voyage de retour en France passait de toute façon par le cap de Singapour.

« Mon Seigneur, nous nous connaissons depuis un certain temps, implora le général, et je... euh... j'ose dire que nous sommes... euh... qu'il existe une certaine amitié et une certaine confiance entre nous. Au nom de cette amitié, je vous supplie de me dire de quoi il s'agit. »

Phaulkon fronça les sourcils. « Ma confiance et ma patience diminuent à vue d'œil, mon général. »

Desfarges fut pris d'un vertige. Et s'il crachait le morceau à Phaulkon ? A cette idée, il eut la conscience étrangement soulagée. De deux choses l'une : ou Phaulkon connaissait déjà le pire — encore que Dieu seul sût comment c'était possible —, et il pourrait peut-être encore sauver sa peau, ou Phaulkon n'était pas au courant, et il ferait échouer un plan qu'il désapprouvait de toute façon.

Plus Desfarges y réfléchissait, plus il voyait un avantage à avouer.

Il se força à parler. « Le *Gaillard* cingle vers Mergui, mon Seigneur. »

Phaulkon lui lança un regard furieux. « Continuez.

— L'ambassadeur La Loubère était mécontent de l'étendue des progrès des Français au Siam. Il m'a ordonné... euh... de recourir à la force militaire. J'y étais opposé. Il m'a ensuite menacé de la cour martiale en France. Je ne voulais toujours pas accepter. Finalement, lui et Cébérét ont rejeté mon avis, et c'est le chef d'escadre Vaudricourt qui a reçu l'ordre de s'emparer de Mergui.

— Si vous étiez si opposé à ce plan, pourquoi ne pas m'en avoir parlé ?

— Je... euh... eh bien... En fait j'y ai pensé un certain nombre de fois, mon Seigneur, mais... »

Desfarges semblait ne pas savoir quoi dire.

« Mais ?

— Mais je n'étais pas sûr. Ce n'est pas facile de se retourner contre ses compatriotes.

— C'était plus facile de laisser massacrer les Siamois à Mergui, n'est-ce pas ? »

Desfarges ne répondit rien.

« Dites-moi, mon général, quel devait être votre rôle dans tout cela ? »

Desfarges hésita puis se décida. Au point où il en était, il ferait mieux de tout révéler. « J'étais censé attaquer Ayuthia. Mais je vous assure, Votre Excellence, que je n'en aurais rien fait.

— Vous voudriez me faire croire que si les Français avaient pris Mergui, vous auriez refusé d'exécuter votre partie du plan ?

— J'y étais opposé dès le début.

— Je sais, mon général. Vous étiez celui qui prônait la paix. »

Le général resta bouche bée. « Vous saviez cela ?

— Dans tout ce que vous m'avez dit, mon général, il n'y a rien que je n'aie déjà su. » Le prêtre portugais avait été très minutieux. « Mais ce que vous ignorez, c'est que Mergui a vu depuis ses fortifications et ses garnisons fortement renforcées. Un vaisseau français, si puissamment armé soit-il, ne s'en emparera jamais. Vos hommes seront massacrés, mon général. »

Le général blêmit. « Et si j'allais à Mergui pour annuler l'ordre, mon Seigneur ? »

Phaulkon eut l'air perplexe. « Je croyais que l'ordre venait de l'ambassadeur et que votre avis avait été rejeté, mon général.

— Si je les avertissais personnellement de la puissance de vos garnisons, ils prêteraient attention. Ils sauraient que la situation est grave. »>

Phaulkon hocha la tête. « C'est moi qui irai à Mergui, mon général. Vous, vous irez en prison. »

Le visage de Desfarges devint encore plus pâle. « En... en prison, mon Seigneur ? »

L'esprit ailleurs, Phaulkon ignora la question. « A moins que... » commença-t-il. Puis sa voix s'estompa comme s'il s'était ravisé.

« A moins que quoi, Votre Excellence ? » insista Desfarges, de plus en plus désespéré.

Une fois de plus, Phaulkon ignora la question. « Est-ce que le lieutenant Dularic est au courant des plans français pour Mergui ? » demanda-t-il.

Desfarges réfléchit un instant. Dularic n'avait pas quitté son poste au palais du roi, à Louvo, depuis quelques semaines. Il n'était certainement pas allé à Bangkok récemment, et La Loubère ne s'était pas rendu à Louvo avant son départ. Il était peu probable qu'ils eussent communiqué l'un avec l'autre.

« Il n'a pas un rang assez élevé pour avoir été mis au courant du plan, Votre Excellence. Le secret était très bien gardé. La Loubère voulait s'assurer que la surprise serait totale. Même les hommes ne devaient pas être informés avant d'avoir atteint Songkhla.

— Je vais vous dire, mon général, comment vous pouvez prouver votre bonne

foi. »

Desfarges parut anxieux. « Comment cela, Votre Excellence ? »

Phaulkon le fixa fermement du regard. « Vous ordonnerez à Dularic et à ses bombardiers de m'accompagner à Mergui. Il sera plus approprié que l'ordre vienne de vous. »

Desfarges se mit à transpirer plus abondamment que jamais. Phaulkon n'envisageait tout de même pas sérieusement de demander à Dularic de tirer sur ses propres hommes !

Phaulkon parut lire dans ses pensées. « Dès que les canons seront bien installés sur les collines qui dominent Mergui, Dularic pourra rentrer avec ses hommes à Louvo. Il n'aura pas besoin de tirer un seul coup. On aura le temps de faire tout cela avant l'arrivée du *Gaillard*. Ce n'est pas que Mergui n'ait pas les moyens de se défendre contre un seul bateau, vous comprenez, mais il y a du grabuge d'un autre côté. Je veux que la ville puisse résister aux attaques d'une flotte tout entière. »

Desfarges avait l'air perdu dans ses pensées. « Mais est-ce que je ne pourrais pas simplement ordonner à Dularic de vous livrer les canons ici ? Pourquoi faut-il que ses hommes et lui les accompagnent à Mergui ?

— Parce que les canons devront être transportés par voie de terre, ce qui nécessite de les tirer dans la jungle, en terrain difficile. Il y aura obligatoirement des dégâts. Je veux que les canons soient en parfait état de marche quand ils arriveront à Mergui, et je ne fais pas confiance aux ingénieurs du cru pour effectuer les réparations nécessaires. Il s'agit après tout de l'armement français le plus sophistiqué. Je vous promets formellement que Dularic et ses hommes seront autorisés à revenir ici dès que leur mission sera accomplie. Je dispose de suffisamment d'hommes qui savent tirer. »

Phaulkon observa les tourments de Desfarges. « A moins, mon général, que vous ne trouviez l'idée d'une prison locale plus attrayante, je suggère que vous informiez sans tarder le lieutenant Dularic que j'ai reçu de Mergui des renseignements secrets m'annonçant que les Anglais préparent une attaque et que nous avons besoin de ses hommes et de son artillerie ici de toute urgence. »

Desfarges resta un long moment silencieux. « Je ferai comme vous me le demandez, Votre Excellence », finit-il par dire.

Anthony Weltden, qui se promenait de long en large sur le pont du *Curtana*, s'étira et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Il prenait vraiment du bon temps. Sam White s'était révélé être un compagnon des plus sympathiques. Comme la plupart des rumeurs, celles qui couraient sur sa personne paraissaient extrêmement exagérées. Weltden n'était pas retourné sur son bateau pendant les trois dernières nuits, mais il était resté chez White. Il trouvait la compagnie des dociles Birmanes très agréable. La grande, plutôt bien en chair pour une Orientale, lui prodiguait un plaisir particulier. D'abord elle le déshabillait, puis, après l'avoir fait étendre sur le lit, elle sortait une bouteille remplie d'huile de noix de coco qu'elle faisait pénétrer doucement dans sa peau. Ses mains expertes qui se déplaçaient sur son corps l'excitaient et le détendaient tour à tour. Debout au-dessus de lui, les seins nus, sans éprouver la moindre honte, avec pour tout vêtement un sarong coloré soigneusement noué autour de la taille, elle était l'image même de la grâce féminine. Chaque fois qu'il lui adressait un sourire, elle le lui rendait et, lorsqu'elle voyait qu'il était excité au point que ce n'était plus agréable pour lui, elle dénouait son sarong et l'enfourchait lentement. Comme c'était merveilleux, songea-t-il, de combiner ainsi les affaires et le plaisir !

Deux jours plus tôt, il avait obtenu de White et de Burnaby une signature acceptant la proclamation. Ils avaient signé de bon cœur, sans la moindre objection : White avait fait remarquer en plaisantant que le pasteur ne pouvait guère conseiller à ses ouailles de signer si lui-même n'était pas de bonne volonté. Il n'épargnait visiblement aucun effort pour rassembler les divers Anglais et leur faire signer la proclamation — Weltden l'avait vu de ses propres yeux —, mais ils formaient un groupe si éclectique qu'il soupçonnait, bien que White jurât le contraire, que le maître du port n'avait pas la tâche aussi facile qu'il le laissait entendre. Weltden avait renouvelé son offre d'assistance, mais White l'avait déclinée en l'assurant qu'il pouvait régler la question tout seul.

Bientôt, il aborderait avec White le problème délicat de la reddition de Mergui aux Anglais. Yale lui avait accordé deux semaines pour mener l'affaire à bien : au bout de cinq jours seulement, les choses avaient bien avancé, même si certains de ses officiers, menés par Mason, estimaient qu'on ne pouvait pas faire confiance à White. Ils avaient présenté toute une série d'arguments, faisant remarquer qu'en plus des travaux de fortification les indigènes enfonçaient de grands pieux en travers de l'embouchure du Tenasserim pour en bloquer l'entrée. Un autre officier rapportait avoir vu un groupe d'indigènes rassembler des bouteilles vides pour les remplir de poudre. Une fois allumées, elles pouvaient être lancées sur une cible avec un effet meurtrier. Le commis aux vivres avait signalé qu'il avait de plus en plus de difficultés à acheter du ravitaillement pour le *Curtana* parce que les indigènes emmenaient leurs vaches et tout autre bétail en dehors de la ville.

Weltden les avait écoutés attentivement mais n'avait rien vu de menaçant dans ce qu'il considérait comme des mesures défensives normales. Après tout, la nouvelle devait s'être répandue qu'une frégate armée d'une puissance étrangère était ancrée au port. Comment les indigènes pouvaient-ils juger si ses intentions étaient hostiles ou non ? Sam White en avait fait lui-même la remarque, et Weltden était enclin à le croire quand il affirmait qu'il n'arriverait aucun mal à quiconque paraissait être en termes amicaux avec lui.

Ce matin, dès qu'il était rentré de son séjour de trois jours chez White, Mason était venu le voir dans sa cabine pour en appeler à lui en privé.

« Je ne souhaite pas questionner vos ordres, mon capitaine, avait commencé Mason, mais vos officiers s'accordent pour dire que le seigneur White a l'intention de nous attaquer. J'estime qu'il est de mon devoir de porter leur point de vue, et le mien, à votre attention.

— Je connais déjà votre opinion, Mason, répondit Weltden avec lassitude. Avez-vous quelque chose de neuf à ajouter ?

— Oui, mon capitaine.

— Eh bien ?

— Nous aimerions vous signaler, mon capitaine, que si le seigneur White nous a envoyé hier son bateau-pilote pour nous guider jusqu'au port à travers la barre, son propre bateau, le *Résolution*, est toujours mouillé au large. Nous sommes les seuls à nous trouver au port. Même les trois corsaires siamois qui sont rentrés hier sont vite repartis. Nous sommes tous d'avis, mon capitaine, que le seigneur White s'assure de pouvoir s'enfuir rapidement après son attaque. Nous, en revanche, resterions coincés ici à la merci des marées et incapables de nous lancer à sa poursuite.

— Ou'est-ce que vous suggérez exactement, Mason ?

— Je suggère, mon capitaine, qu'en invitant le seul *Curtana* à entrer au port, le seigneur White donne l'impression que c'est *nous* qui préparons un acte d'agression. Nous sommes puissamment armés et la ville est maintenant à portée de canon. »

Weltden réfléchit un moment. « Que proposez-vous ?

— Nous emparer du *Résolution*, lui faire traverser la barre pour jeter l'ancre à côté de nous afin de pouvoir le surveiller, et continuer par la même occasion à

afficher nos relations fraternelles avec le maître du port.

— La réquisition d'un navire ami ne serait guère un acte fraternel, Mason. La coopération dont le seigneur White a fait preuve jusqu'à présent à notre égard ne nécessite pas une mesure si sévère. » Elle n'arrangerait pas non plus les affaires de la Compagnie lorsqu'il aborderait avec White la question de la reddition de Mergui, se dit le capitaine.

« Nos ordres ne sont-ils pas, mon capitaine, de nous emparer des bateaux ennemis et de les prendre en otage jusqu'à ce que nos conditions aient été remplies ? » Pour la première fois, il y avait une note d'impatience non dissimulée dans le ton de Mason.

« Oui, si nous rencontrons une résistance, et je ne crois pas que ce soit le cas jusqu'à présent.

— Mais, mon capitaine, ne pouvons-nous pas au moins prendre quelques précautions ? Juste au cas où nos soupçons seraient justifiés... »

Weltden soupira en son for intérieur. Il lui faudrait faire une petite concession pour se débarrasser de Mason. « Je ne prendrai pas le risque d'offenser le seigneur White tant qu'il continue de se montrer des plus coopératifs, mais je promets de soulever la question du *Résolution* la prochaine fois que je le verrai. »

Mason bouillait. Comment le capitaine pouvait-il être si aveugle ? Sa vie de bâton de chaise lui avait-elle embrouillé le cerveau ? Mason décida de discuter de la situation avec les autres. S'ils étaient d'accord, ils pourraient prendre eux-mêmes les choses en main.

« Très bien, Mason, ce sera tout », dit Weltden en le congédiant.

Ivatt lançait à la ronde des regards déconcertés : le dock royal de Louvo grouillait d'activité. On harnachait un grand nombre d'éléphants de guerre, des officiers élégamment vêtus criaient des ordres et des dizaines de soldats et d'esclaves couraient en tous sens. La guerre avait-elle été déclarée ? s'interrogea-t-il, alarmé.

A l'entrée du palais de Phaulkon, même les gardes qui le reconnurent ne le laissèrent pas passer avant d'en rendre compte d'abord à leur maître. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que l'un d'entre eux ne revînt au pas de course pour demander à Ivatt de le suivre.

Phaulkon était dans son bureau en train de débiter des ordres à Bashpool. Cependant, dès qu'on annonça Ivatt, il renvoya son secrétaire et se leva de son bureau. « Entre, Thomas, cria-t-il. J'avais peur que tu n'arrives pas à temps. Je suis si content !

— Que se passe-t-il ici, Constant ? Est-ce que tu essaies de m'impressionner en ayant l'air affairé ? »

Phaulkon rit. « Les événements me rattrapent,

Thomas. Tu auras besoin de toute ta bonne humeur quand je te dirai que tu arrives juste à temps pour faire demi-tour et rentrer directement à Mergui.

— Oh, non ! gémit Ivatt. Je dois être maintenant l'expert universel de cette étendue de jungle.

— C'est pourquoi je t'accompagne, Thomas. Je veux être avec le meilleur. » L'expression de Phaulkon devint sérieuse. « Ça se gâte à Mergui, ajouta-t-il. Ça se gâte sérieusement. Nous partons à l'aube.

— Tu es déjà au courant ? demanda Ivatt, l'air sincèrement étonné.

— Tu veux dire au sujet des Français ? Oui. Mais je te raconterai toute l'histoire une autre fois. Nous aurons tout notre temps pendant le voyage.

— Les Français ? Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Ivatt, l'estomac soudain noué.

— Les Français ont l'intention d'envahir Mergui, mon ami. Ils s'y rendent en bateau, nous devons donc arriver les premiers. A vrai dire, j'étais justement en train de me demander comment tu pouvais être au courant. Mais quoi de neuf de ton côté ? Nous n'avons pas beaucoup de temps, alors sois bref. Tu peux garder les détails pour plus tard.

— Eh bien ! Tout d'abord, Sam White n'a pas pris sa semonce trop au sérieux. Il manigance ses tours de vieux singe avec plus de brio que jamais. Il s'est emparé du *Sancta Cruz* à l'équipage duquel il a substitué le sien, et l'a envoyé à Atjeh pour vendre la cargaison d'origine. Le *Résolution* est prêt à lever l'ancre avec lui pour l'Angleterre dès que le *Sancta Cruz* rentrera avec le butin.

— Quand celui-ci est-il attendu ? s'empessa de demander Phaulkon.

— D'un moment à l'autre, selon Davenport. S'il n'est pas déjà arrivé. En attendant, Yale a envoyé une frégate armée à Mergui pour arrêter tous les Anglais qui s'y trouvent. Il y a un nouveau décret du roi Jacques qui ordonne à tous ses sujets de rentrer immédiatement au bercail. » Voyant Phaulkon froncer les sourcils, il ajouta avec impertinence : « J'ai demandé la nationalité grecque. »

Phaulkon sourit de bon cœur. « Même les Turcs ottomans ne voudraient pas de toi ! Mais quand la frégate de Yale a-t-elle quitté Madras ?

— La veille de mon départ. C'est drôle, elle n'était pas à Mergui quand je suis arrivé. Il y a eu une tempête épouvantable durant la traversée, alors qui sait ce qui a bien pu lui arriver !

— Ça, c'est trop fort ! s'exclama Phaulkon. Comme si je n'avais pas déjà assez de problèmes à Mergui !

— Mais comment vont les choses ici, Constant ? Et à Ayuthia ?

— C'est une histoire plus gaie, Dieu merci. Ce médecin jésuite, le père de Bèze, est un génie. Il a énormément soulagé les souffrances de Sa Majesté. J'ai pris congé du roi ce matin. Sa santé est si bien rétablie qu'il a accepté de retourner à Ayuthia et de reprendre les rênes du gouvernement pendant mon absence.

— Est-ce que sa santé peut vraiment le lui permettre ? s'enquit Ivatt, inquiet.

— Tu ne le reconnaîtrais pas, Thomas. Il est presque redevenu lui-même. Je suis sûr qu'il ira bien jusqu'à mon retour. En attendant, selon les dernières rumeurs, le général Petraja se retire dans un monastère à Louvo. Je pense qu'il ne s'agit que d'une mesure temporaire, mais de toute évidence il juge prudent de se faire moine tant que la santé recouvrée de Sa Majesté met un frein à ses projets. Soit il va en profiter pour consolider son amitié avec le puissant supérieur, et rallier l'influent clergé à sa cause, soit il cherche un alibi pendant que ses camarades concoctent leurs plans dans le Sud. Mes espions me disent que c'est surtout Selim Yussuf qui est impliqué, mais le plan exact demeure secret. Je le ferai arrêter dès notre arrivée à Tenasserim. C'est apparemment là que se trouve sa base d'opération.

— Mais comment allons-nous parer une invasion française ? Tu dois avoir une grande confiance dans les fortifications en bambou de Mergui, Constant.

— J'ai pris des mesures, homme de peu de foi ! » Phaulkon sourit. « Les envahisseurs vont se retrouver face à leur propre artillerie. Dularic nous

accompagne. »

Ivatt fixa son ami avec incrédulité. « Tu veux dire que tu as réussi à diviser les forces françaises ? De quel côté se trouve donc Desfarges ?

— Il est neutre. C'est un homme sincèrement déchiré. En ce moment, il retourne à Bangkok sous surveillance. Je n'attends pourtant aucun ennui de sa part. Je l'ai convaincu de la nécessité de maintenir le *statu quo* dans le reste du pays, d'autant plus que ses troupes ignorent tout de l'invasion de Mergui. Et je l'ai persuadé d'écrire une lettre intéressante que j'emporte avec moi.

— Je ne comprends pas.

— Je t'expliquerai tout pendant le voyage, Thomas. Je dois maintenant partir pour Ayuthia. Je veux faire mes adieux à Maria. Je passerai la nuit là-bas. Tu partiras d'ici à l'aube et tu me prendras au passage.

— Est-ce que je dois m'occuper de Sunida ce soir ?

— Ce ne sera pas nécessaire, Thomas, répondit Phaulkon en souriant. Mais je te remercie de ta sollicitude. J'ai déjà eu assez de mal à l'empêcher de venir à Mergui. Elle ferait probablement de toi ce qu'elle voudrait. C'est un risque que je ne peux pas prendre.

— Je pourrais toujours la distraire autrement.

— Je ne sais pas ce qui est le pire. Non, une bonne nuit de sommeil serait préférable, Thomas. J'ai comme l'impression que tu auras besoin de toutes tes forces quand nous atteindrons Mergui.

— Entendu, dit Ivatt en faisant semblant de bou-der. Je vais devoir une fois de plus la priver de mes charmes. »

Phaulkon quitta la pièce, un large sourire aux lèvres.

Anthony Weltden ne s'était pas trompé en ce qui concernait les efforts de White pour respecter la nouvelle proclamation. Dès le premier jour où il en avait entendu parler, White avait commencé à dresser la liste de tous les résidents anglais à Mergui : marchands, marins, officiers et ingénieurs. Environ soixante en tout. Il les avait pratiquement tous rencontrés à un moment ou à un autre. Il avait examiné la liste avec soin, médité longuement en se demandant qui serait prêt à signer la proclamation et qui risquait de s'y opposer. Il lui avait fallu plus de temps que prévu pour rassembler un groupe

assez important. Certains étaient absents, et d'autres n'avaient tout bonnement pas répondu, comme s'ils eussent soupçonné quelque mauvais coup de sa part. Bien sûr, les rumeurs allaient bon train, et Dieu seul savait ce qu'ils avaient pu entendre.

Cinq jours plus tard, il était prêt à faire à Weltden une bonne démonstration. Le capitaine avait accepté de se joindre à lui le soir même pour le dîner, et White était impatient de le surprendre. Il fallait à tout prix qu'il convainquît Weltden de sa sincérité, qu'il lui fit baisser sa garde afin de le semer plus facilement sur le chemin de Madras. En effet, l'idée de comparaître devant le juge Yale avait commencé à lui plaire de moins en moins, d'autant que cet imbécile de Rodriguez n'avait pas réussi à obtenir la troisième signature, celle de — qui l'eût cru ? — Hassan, le plus poltron des trois. Il s'occuperait de ce renégat impudent quand il en aurait, ou s'il en avait, le temps.

White calcula que, s'il payait la totalité de la compensation et que sa conduite demeurât constamment exemplaire, il n'y aurait peut-être pas un tel tollé contre lui lorsqu'il fausserait compagnie à Weltden. Et s'il adoptait ensuite un profil bas en Angleterre, peut-être l'histoire finirait-elle par être oubliée. Mais il était plus que jamais pressé de quitter Mergui au plus vite en compagnie de Weltden. L'évidente collusion de Davenport avec Ivatt aggravait désormais sa hantise d'être impliqué par l'enquête inévitable au sujet de la position du *Sancta Cruz*. Dieu merci, le *Sancta Cruz* — ou du moins son retour — était un exploit dont Davenport n'était pas au courant ! Il pouvait cependant avoir fourni à Ivatt pas mal de renseignements dommageables. Il avait bien entendu nié être à la solde d'Ivatt, mais White n'avait pas l'intention d'attendre pour découvrir si les protestations d'innocence de son secrétaire étaient vraies. Plus immédiatement, même si Jamieson et son équipage étaient bien rentrés à bord du *Résolution*, il y avait toujours le risque que l'un d'entre eux — après un petit verre de trop — laissât échapper quelque chose devant un membre de l'équipage du *Curtana*. White commençait à avoir l'impression d'être un jongleur qui a lancé trop de balles en l'air : à tout moment, il risquait d'en recevoir une en pleine figure.

Au coucher du soleil, ce soir-là, s'était réuni au domicile de White le groupe d'Anglais le plus hétéroclite — la moitié environ du total convoqué — jamais vu ensemble à Mergui. Ils attendaient sur la vaste terrasse et se répandaient dans le jardin. Aidé de trois de ses employés qu'il avait fait venir pour maintenir l'ordre, White leur lut la proclamation. Il essaya de tranquilliser les esprits en déclarant qu'ils n'avaient rien fait de mal et qu'ils n'enfreindraient la loi que s'ils refusaient de signer les listes. Il n'y avait rien à craindre. Le nouveau roi avait décidé, pour le bien de son pays, que ses sujets devaient cesser de servir des princes étrangers. Ledit n'était pas rétroactif : ils ne seraient punis que s'ils omettaient à l'avenir de respecter les nouvelles règles.

Le capitaine Weltden de la Compagnie anglaise des Indes orientales serait là sous peu pour répondre à toutes leurs questions.

Quand le groupe du *Curtana* arriva, Weltden fut agréablement surpris de trouver un si large rassemblement pour accepter la proclamation. Les hommes s'empressèrent autour de lui.

« Est-ce qu'on a déclaré la guerre au Siam ? demanda un barbu avec inquiétude.

— Quand au plus tôt devons-nous partir pour Madras ? demanda un autre d'un air embarrassé.

— On ne va pas nous mettre en prison là-bas, hein ?

— Ou dans des camps de travail ?

— Pourquoi ne pouvons-nous pas retourner directement en Angleterre ?

— Qui paiera notre traversée ? »

Weltden leva la main pour demander le silence. « Vous êtes tous priés de vous présenter au quartier général de la Compagnie à Madras. J'emmènerai certains d'entre vous avec moi sur le *Curtana* pendant que le reste partira avec le seigneur White à bord du *Résolution*. Personne n'aura à payer la traversée. Nous partirons dès que le reste de vos compatriotes seront venus ajouter leur nom à la proclamation. Vous devez leur dire qu'il n'y aura pas de représailles, que personne ne sera poursuivi. Au contraire, vous serez chaleureusement accueillis à Madras. »

Il y eut un murmure général, puis, lentement, les hommes se mirent à former de longues files. Un par un, ils s'avancèrent pour signer la proclamation, certains mettant leur nom, d'autres, incapables d'écrire, traçant une croix à côté de laquelle un compagnon plus instruit inscrivait leur nom.

Weltden continuait de répondre aux questions au fur et à mesure que les colonnes diminuaient. Il arborait une satisfaction marquée. Trente-six hommes au total signèrent la proclamation. Quand le dernier des signataires fut parti, il remit la liste à l'un de ses officiers — Mason était resté sur le *Curtana* — et tous rejoignirent alors White sur la terrasse, où ils acceptèrent volontiers les rafraîchissements offerts par leur aimable hôte. Encore une joyeuse soirée en perspective, se dit Weltden.

A peu près au même moment où les Anglais se rassemblaient au domicile de White à Mergui, un immense cortège quittait Ayuthia et se dirigeait vers l'intérieur des terres pour entreprendre la difficile traversée de l'isthme, couvert d'une végétation épaisse, qui sépare le golfe du Siam du golfe du Bengale. Un bataillon de deux cent cinquante éléphants de guerre, chacun portant deux soldats, un mahout et un esclave, progressait en file indienne le long des étroits sentiers de jungle, tandis que l'importante escorte de soldats et d'esclaves de Phaulkon leur emboîtait le pas. Phaulkon lui-même avançait au milieu du cortège sur un magnifique éléphant somptueusement caparaçonné, le plus grand du troupeau, dans un hoddah fermé par quatre montants sculptés et recouvert d'un dais doré pour le protéger du soleil. Derrière lui et son escorte, venaient le lieutenant Dularic et ses douze bombardiers. Autant d'éléphants mâles, les plus forts du troupeau, tiraient les chariots renforcés transportant l'artillerie française la plus moderne. Malgré l'énormité du poids, les gigantesques pachydermes avaient l'air d'enfants tirant un jouet au bout d'une ficelle. Leur allure pesante, régulière, ne ralentirait guère le cortège, en tout cas pas avant que les sentiers de jungle n'aient pris fin. Derrière eux, des dizaines d'esclaves portaient les effets personnels de Phaulkon ainsi que son palanquin préféré, au cas où l'envie le prendrait de changer de rythme au cours du voyage. Venaient enfin des chariots remplis de provisions et cent gardes qui fermaient la marche.

Dans chaque village traversé, la population locale, intimidée par le passage d'un potentat si élevé, tombait ventre à terre. Les chefs de village offraient leurs victuailles les plus fines et leurs biens les plus précieux à l'illustre Pra Klang, mais les principaux lieutenants de Phaulkon les remerciaient de bonne grâce et poursuivaient leur chemin, expliquant que Son Excellence était pressée d'arriver à Mergui. Même les lions et les éléphants sauvages semblaient impressionnés par le faste du cortège et s'abstenaient d'attaquer : ils se contentaient d'émettre des rugissements et des barrissements inquiétants en rôdant la nuit aux alentours des immenses campements.

Le quatrième jour, au lever du soleil, les hommes montèrent à bord d'une flottille de cent cinquante pirogues qui avaient été réquisitionnées par un groupe de reconnaissance. Ce fut là qu'hommes et bêtes se séparèrent : les premiers prirent l'itinéraire sur le fleuve, plus court et plus facile ; les éléphants et leurs mahouts continuèrent par la voie de terre sur une piste semée d'embûches et rarement utilisée à travers la jungle. Bien que Phaulkon les eût mis en garde contre les difficultés d'un tel voyage, Dularic et ses hommes insistèrent pour continuer également à dos d'éléphant afin de veiller au bon transport des canons. Le courageux Dularic paraissait presque euphorique à l'idée d'être le premier Européen à entreprendre la traversée de

cette portion de jungle. Ils mettraient peut-être deux ou trois jours de plus pour se frayer un chemin à travers la forêt vierge, mais ils finiraient par rejoindre le reste de l'expédition à Tenasserim. C'était le point de rencontre, fixé d'avance, à partir duquel, dans une semaine environ si tout allait bien, le Grand Barcalon et sa suite feraient leur entrée à Mergui en grande pompe.

Le lendemain soir de la signature de la proclamation, le capitaine Weltden se rendit seul au domicile de White pour aborder en privé avec lui la question de l'avenir de Mergui. Il faudrait de toute évidence quelques jours de plus pour persuader le reste des Anglais d'ajouter leur nom à la proclamation, mais White avait donné des signes de bonne foi suffisants. Il était temps maintenant de s'assurer de sa position exacte sur la question de Mergui.

Weltden s'installa sur une chaise de la terrasse et accepta un verre d'arak. Il lança un regard à l'océan miroitant. Dans quelques instants, il y aurait un autre coucher de soleil splendide.

« Mon cher Samuel, dit Weltden, j'ai une requête à vous présenter.

— Je vous en prie. Vous n'avez qu'à demander.

— Mes officiers et moi-même sommes inquiets que la présence du *Curtana*, si près du rivage, avec ses batteries dirigées sur Mergui, puisse donner naissance à quelque malentendu chez les indigènes. Je remarque également que vos trois sloops, qui ne sont rentrés que récemment, sont déjà repartis. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir donner l'ordre au *Résolution* de jeter l'ancre à côté du *Curtana*, en gage de solidarité. Cela constituerait un signe évident de notre amitié que tout Mergui pourrait voir. »

Weltden crut voir une ombre traverser le visage de White, mais l'instant d'après elle avait disparu.

« Ce sera un privilège, Anthony, pour le *Résolution* de mouiller à côté du *Curtana*. Après tout, nous sommes maintenant des navires jumeaux. Vous pouvez considérer que c'est déjà fait. Je m'en occupe dès que j'ai un moment.

— Merci. Je vous en suis reconnaissant. Je dois dire que vous vous êtes montré des plus coopératif du début jusqu'à la fin. » Il examina attentivement White. « Ce qui m'amène à un autre point. Je devrais tout d'abord vous avouer que certains de mes officiers ont émis des doutes quant à vos intentions. Inutile de dire que je ne les partage pas. En fait, je leur ai déclaré que j'apporterai la preuve de votre intégrité une bonne fois pour toutes. »

White parut surpris d'apprendre les soupçons des officiers. « Vous pouvez être

assuré que je ferai tout ce que vous me direz pour les tranquilliser. On ne doit pas laisser de si fâcheux malentendus tourner au vinaigre ! »

Weltden attendit que les serveurs aient fini de verser une autre boisson. Puis il se pencha en avant d'un air confidentiel.

« Samuel, je vais vous demander quelque chose. » Il marqua un temps pendant que White l'observait aimablement. « Au nom de Sa Majesté le roi Jacques d'Angleterre, je vous prie de livrer Mergui aux Anglais. »

Le sourire de White s'altéra, puis disparut complètement. « Je crois que vous devriez vous expliquer.

— Bien sûr. La Compagnie anglaise des Indes orientales s'inquiète de l'essor soudain des ambitions françaises dans la région. Elle craint que Mergui ne tombe aux mains des Français. Tant que c'est une enclave siamoise, il n'y a bien entendu pas de problème, mais maintenant que les rumeurs portant sur une importante force navale française sont confirmées, les perspectives sont différentes. La Compagnie a pensé qu'en tant qu'Anglais occupant un poste influent ici, vous pourriez peut-être voir l'avantage de... euh... de guider Mergui vers des mains anglaises plutôt que françaises. »

White leva la main. « Vous devez vous rendre compte, Anthony, que bien que j'aie signé de bon cœur la proclamation royale je n'en suis pas moins redevable envers mes ex-employeurs. Il ne serait guère digne d'un gentleman — si je puis me qualifier ainsi — de poignarder son ancien bienfaiteur dans le dos. Je ne peux guère livrer à une puissance étrangère un port qui m'a été remis en toute confiance. Même si cette puissance est l'Angleterre. » Il sourit. « Je ne voudrais pas justifier la piètre opinion que vos officiers se font de moi.

— Je comprends et respecte votre position, Samuel. Mais, mis à part l'aspect moral, y aurait-il d'autres considérations ? »

White réfléchit à la question. « Eh bien ! Il y aurait de toute évidence quelques considérations pratiques.

— Lesquelles ?

— Par exemple, bien que je sois moi-même prêt une fois de plus à servir les intérêts de mon pays, le Siam me collerait une étiquette de traître sur le dos si je devais entreprendre ce à quoi vous songez. Ma tête serait mise à prix et il me faudrait examiner quelle protection la Compagnie est disposée à m'offrir. Il y a une grande différence entre obéir à la nouvelle proclamation de mon roi et commettre un acte de trahison envers mes anciens maîtres. » Il marqua un

temps. « Dans ces circonstances, je n'aurais guère envie de séjourner, même brièvement, à Madras, qui est trop proche du Siam à mon goût. Je ne me sentrais vraiment en sécurité qu'en Angleterre. »

Les perspectives n'avaient pas du tout l'air mauvaises, pensa Weltden avec satisfaction. Les conditions implicites de White relevaient tout à fait de son autorité. « Et si je vous promettais formellement que toutes vos conditions seront remplies ? dit-il.

— Il ne peut s'agir que d'hypothèses, Anthony, tant que les obstacles moraux subsistent. »

Weltden le regarda fermement. « Bien sûr. Parlons des hypothèses. Et si vous fermez les yeux pendant que je m'occupe de Mergui ? Je ne vois aucun obstacle à ce que vous regagniez l'Angleterre à bord du *Résolution*, avec un sauf-conduit de la Compagnie.

— La prémisse morale resterait malheureusement inchangée.

— Même si le sauf-conduit devait inclure une discrétion absolue quant à la nature et au contenu de la cargaison du *Résolution* ? Et l'immunité contre toute poursuite une fois en Angleterre ?

— Qui voudrait se retourner contre un pays qui l'a disculpé de tout crime pour en embrasser un autre qui le jugerait ?

— Exactement. Comme je vous l'ai dit : immunité contre toute poursuite.

— Et Madras ?

— Il ne serait pas nécessaire de s'arrêter à Madras. »

White se contenta. Ne se montrait-il pas trop enthousiaste trop tôt ? Il n'arrivait pas à croire à sa chance. A moins peut-être que Weltden ne fût simplement en train de le mettre à l'épreuve.

« Je n'ai pas du tout peur des tribunaux anglais, vous comprenez. J'ai en ma possession des preuves plus que suffisantes pour montrer sans le moindre doute que Coates a agi entièrement seul. Mais ma conscience ne m'autoriserait pas à rester les bras croisés pendant que vous mettez à sac mon bien-aimé Mergui.

— Je n'aurai pas besoin de le mettre à sac si vous me le remettiez

pacifiquement. J'ai vu quel grand respect les indigènes vous portent, Samuel. Si vous leur expliquiez la menace française et le fait que les Anglais et les Siamois sont alliés... »

White hocha la tête. « Je crains de ne pas...

— Pourquoi ne pas y réfléchir avant de prendre une décision définitive ? » s'empressa d'ajouter Weltden.

White dissimula son euphorie. « Très bien, j'accepte d'y réfléchir.

— Parfait, peut-être pourrions-nous en reparler demain. A propos, je voulais vous demander : est-ce que votre secrétaire est revenu ? »

White fut pris au dépourvu. Un instant, il ne put se rappeler ce qu'il avait dit exactement à Weltden à son sujet.

« Vous voulez dire Davenport ? »

Weltden le regarda bizarrement. « Oui, votre secrétaire. N'est-il pas parti réprimer une émeute ? »

— Oh ! Oui, à Tenasserim. Euh... il n'est pas encore rentré. Vous aviez besoin de quelque chose ? »

Weltden sourit. « J'allais juste faire appel à son aide pour vous convaincre de coopérer avec nous, c'est tout. »

White dissimula son soulagement en prétendant être horrifié. « Oh ! A votre place, je n'en ferais rien. Il est si comme-il-faut. Il serait terriblement choqué. Je vois que je vais devoir le tenir éloigné de vous, dès son retour. » Il leva son verre. « Buons au prochain beau coucher de soleil ! » Il se leva et admira l'horizon où les derniers rayons de soleil embrasaient le ciel nocturne d'orange et de vermillon. Comme il regardait en direction de la mer, sa bouche s'ouvrit toute grande. « Que diable... »

Weltden le rejoignit et suivit son regard. « Bon Dieu, s'écria-t-il. Ce n'est pas possible !

— Si », fit White qui se tourna brusquement vers lui avec une expression de profonde suspicion dans le regard.

« Avez-vous, euh... Avez-vous donné l'ordre à votre bateau de manœuvrer ?

bégaya Weltden tandis que l'horrible vérité commençait à se faire jour en lui.

— Bien sûr que non, mon capitaine, comment l'aurais-je pu ? Vous venez de me le demander vous-même, il y a quelques instants seulement.

— Croyez-vous que votre équipage ait pu le déplacer pour une raison quelconque ?

— Non, répondit White d'un ton brusque. A part

Coates, mes hommes ne désobéissent jamais à mes ordres.

— Je ne comprends pas ce qui s'est passé. Si vous voulez bien m'excuser, je retourne immédiatement sur le *Curtana* pour enquêter.

— J'attendrai votre retour », dit White, froidement.

Selim Yussuf avait du mal à dormir. Son messenger lui avait signalé que le bateau du Shahbandar, le *Résolution*, s'était rangé à côté du *Curtana*. Il s'était faufilé dehors au crépuscule et avait constaté le fait de ses propres yeux. Cela devait vouloir dire que l'attaque ne saurait tarder. Les deux collaborateurs infidèles ouvriraient le feu sur la ville tandis que leurs frères farangs à terre prêteraient main-forte à cette trahison. Tout le monde savait que les farangs s'étaient rendus en masse au domicile du Shahbandar pour être mis au courant du plan d'attaque.

Elle était loin, l'époque où Selim et les autres croyaient que le *Curtana* était venu punir le Shahbandar renégat. Peut-être avait-ce été son intention à l'origine, mais il était devenu évident que les deux hommes avaient conclu un marché. Le bruit courait que le roi farang avait donné ordre à tous ses sujets de rentrer au pays. Il ne faisait aucun doute que ce porc de Shahbandar avait accepté de participer à la prise de Mergui en échange de l'absolution de la Compagnie pour ses actes de piraterie dans le golfe. Il avait vendu son âme au diable.

L'inquiétude minait Selim et le manque de sommeil lui avait mis les nerfs à fleur de peau. Chaque soir de la semaine précédente, à la faveur de l'obscurité, il s'était glissé dehors pour ourdir son plan. Ses hommes étaient presque prêts. Ils connaissaient l'adresse exacte de tous les résidents anglais de Mergui, l'heure à laquelle on pouvait les trouver chez eux, et ils avaient fait passer le mot dans la population. Comme il aurait souhaité pouvoir les écraser tout de suite au lieu de devoir attendre que les bateaux farangs tirent les premiers ! Mais le sort des chefs de la rébellion macassar le retenait : il savait qu'il ne pouvait pas se permettre d'être considéré comme l'agresseur. Lorsque les

autorités à Ayuthia entreprendraient, comme c'était à prévoir, une enquête approfondie sur les événements qui allaient bientôt avoir lieu, il devrait être à même de montrer que la ville avait agi pour se défendre. Après tout, le Shahbandar était toujours le représentant légal du pouvoir, le délégué officiel de Sa Majesté. Ce n'est que lorsqu'il aurait bel et bien tiré sur la ville qu'un soulèvement des indigènes contre leurs oppresseurs farangs pourrait être justifié. En attendant, on ne pouvait rien faire pour les empêcher de se préparer.

Selim eut un mouvement de recul à l'idée de l'étendue des dégâts que la première salve des armes monstrueuses à bord des bateaux allait peut-être causer avant que ses hommes ne puissent riposter. Aussi bien préparés fussent-ils, il y aurait obligatoirement un intervalle entre la première salve et les repréailles, des moments cruciaux avant qu'ils n'aient accompli leur tâche et ne soient prêts à se replier dans les collines à l'abri des canons. Si l'ennemi restait à bord, il tirerait sur une ville désertée, et s'il s'aventurait à terre, il serait submergé par le nombre. De plus, les indigènes pourraient jeter leurs bouteilles explosives à une distance presque aussi grande et dans un but aussi meurtrier que ces terribles armes à feu farangs.

Ce seraient les indigènes mêmes que le Shahbandar avait entraînés à défendre la ville, ceux qu'il croyait être de son côté, qui se retourneraient contre lui. C'étaient les Birmanes qui avaient réussi ce coup, aidées en cela par les rumeurs, dont le moindre indigène avait eu vent, qui couraient sur le Shahbandar et le capitaine anglais : les deux compères passaient toutes leurs nuits ensemble à faire la noce jusqu'à l'aube. Ces filles de joie, régulièrement convoquées au domicile du Shahbandar, avaient confirmé que les deux hommes étaient en termes des plus amicaux et se plongeaient ensemble dans la lecture des cartes de la région. Poussée un peu par Selim, l'une d'elles, moins timide, avait divulgué qu'avec ses compagnes elles avaient reçu l'ordre de se coucher nues dans les différents recoins de la pièce, chaque fille représentant un haut lieu de la ville. On l'avait personnellement désignée comme la forteresse et les deux hommes s'étaient attaqués à elle en même temps. Ils avaient ri à gorge déployée, prétendant donner l'assaut à ses contreforts et escalader ses remparts. Ce détail grivois, grossi à force d'être raconté, finit de convaincre la population indigène que les deux hommes étaient vraiment de mèche. Il se répandit comme une traînée de poudre, et les rires bruyants qui s'échappaient la nuit de la maison du Shahbandar permirent de le confirmer.

Comme il était agité ce soir, malgré son épuisement ! Il avait fait l'aller et retour jusqu'à Tenasse-rim, douze heures de voyage, sans presque prendre de repos. Mais maintenant au moins toutes les issues étaient bien gardées. Ses frères pusillanimes du conseil avaient enfin accepté de prendre des mesures

concrètes. Avec leur autorisation écrite, il avait pu faire couper la route menant à Ayuthia. Un gros cordage de chanvre barrait le fleuve au-delà de Tenas-serim et deux postes de sentinelles, dotés chacun d'une douzaine d'hommes armés, avaient été installés de chaque côté du fleuve. Tous ceux qui se rendaient à Ayuthia, ou en venaient, seraient désormais arrêtés et fouillés, et personne ne serait autorisé à passer sans une très bonne raison. Le Shahbandar et ses camarades ne pourraient pas envoyer de faux rapports à Ayuthia, ni les farangs qui auraient par miracle échappé au massacre s'enfuir dans cette direction.

Selim se coucha sur le côté et essaya une nouvelle fois de trouver le sommeil.

41

« Pourquoi diable avez-vous fait ça, Mason ? Etes-vous devenu fou ? Vous rendez-vous compte que vous avez peut-être saboté des négociations extrêmement délicates ? » Weltden était blême. « Je vous traduirai en cour martiale pour cela, je vous le promets ! Et quittez ce petit sourire satisfait avant que je ne prenne la loi en main. » Us se trouvaient dans la cabine du capitaine et les poings de Weltden étaient toujours serrés, comme ils l'avaient été depuis le début de l'entretien.

Mason avait volontiers reconnu que lui et deux jeunes officiers répondant aux noms de Weld et Hoddy avaient pris douze hommes avec eux pour monter à l'abordage du *Résolution*, pistolet au poing. Ils s'étaient emparés du navire au nom du roi Jacques d'Angleterre. Le capitaine, semblait-il, était à terre et l'équipage avait été pris au dépourvu au point de n'opposer aucune résistance. Us avaient été obligés de lever l'ancre et de traverser la barre pour s'amarrer bord à bord avec le *Curtana*. Dès que Mason et ses hommes furent de retour sur le *Curtana*, l'officier de service s'était rendu à terre pour chercher des instructions auprès de White. Weltden se rappela en effet avoir vu un canot gagner le rivage alors que lui-même regagnait le *Curtana*.

« Eh bien ! Mason, n'avez-vous rien à dire pour votre défense ? »

— Non, mon capitaine, j'ai fait ce que j'ai cru juste. »

Weltden tapa du poing sur la table.

« Qui est-ce qui commande ici, à votre avis, lieutenant Mason ? Vous viendrez avec moi ce soir, ainsi que Weld et Hoddy, pour présenter vos excuses au seigneur White. Espèce de crétin ! Maladroit ! J'avais déjà obtenu l'accord de White pour manœuvrer le *Résolution*. Exactement comme j'avais dis que je le ferais. Aviez-vous oublié ? »

— Je n'avais pas oublié, capitaine. J'ai simplement pensé que ce ne serait pas pour vous une priorité. Nous avons voté, et...

— Vous avez fait *quoi*, Mason ? tonna Weltden. Ce n'est pas un parlement, ici, c'est la marine royale, la meilleure du monde, avec un système hiérarchique conçu pour que des subordonnés comme vous ne prennent pas de responsabilités qu'ils sont incapables d'assumer ! Vous êtes relevé de vos fonctions jusqu'à plus ample informé, Mason. Vous... »

On frappa à la porte.

« Qui est-ce ?

— Je suis désolé de vous déranger, mon capitaine. C'est Malvern, l'officier de quart.

— Oui ?

— Il y a un message du *Résolution*. Il vient d'être remis. J'ai pensé que c'était peut-être urgent.

— D'accord, Malvern, apportez-le. »

La porte de la cabine s'ouvrit précautionneusement : un jeune officier au visage rouge salua et tendit une lettre à Weltden qui en brisa le sceau. Il pâlit en la lisant.

« Ce sera tout, Malvern.

— Oui, mon capitaine. » Le jeune officier salua et tourna les talons.

Weltden, qui retrouvait ses couleurs, lança un regard furieux à Mason.

« Disparaissez, Mason ! Immédiatement ! »

Mason haussa les épaules et partit. Weltden relut une fois de plus la lettre puis posa ses bras sur la table et y enfouit sa tête. Samuel White s'excusait de

ne pas pouvoir voir le capitaine ce soir. Il était indisposé.

Le *Gaillard* et ses six cents tonneaux remontaient la côte occidentale du Siam pour la dernière partie du voyage jusqu'à Mergui. Le capitaine Saint-Clair se tenait sur le gaillard d'arrière d'où il admirait le magnifique paysage. Le rivage

était boisé et accidenté et, çà et là, des rubans de sable blanc mordaient sur le vert des forêts. Ils venaient de passer une belle île que l'on appelait Junkceylon ou encore Phuket, entourée de rochers qui jaillissaient de l'océan comme une armée de monolithes et d'une eau claire couleur de saphir. De temps à autre, des chapelets d'îles ponctuaient le rivage, avec des étendues de sable vierge miroitant sous la lumière du soleil. Ils se dirigeaient maintenant vers le nord, vers le groupe d'îles dont il avait retenu le nom exotique aperçu sur des cartes portugaises : les îles Badracan et Pulo-Tavay, au sud de Mergui. Le bois de leurs forêts épaisses avait la réputation de convenir à la construction des bateaux, et M. du Boullay avait demandé un rapport à ce sujet. Saint-Clair soupira. Si les îles ressemblaient un tant soit peu à Phuket, il n'aurait aucun mal à s'y attarder une fois que la province de Tenasserim aurait été proclamée territoire français et que le chef d'escadre de Vaudricourt serait installé comme gouverneur de Mergui.

Saint-Clair avait fait bonne route. Les vents avaient été favorables. Le *Gaillard* avait quitté Songkhla il y avait exactement trois semaines et demie et, si les cartes portugaises étaient exactes, il devait atteindre Mergui dans quatre ou cinq jours, avec presque une semaine d'avance.

Saint-Clair contempla de nouveau la côte luxuriante, s'émerveillant de la profusion de golfes et de criques avec par endroits une rivière sinueuse dont l'estuaire venait entailler le littoral. Puis il descendit faire son rapport au chef d'escadre. Le séjour à Bangkok, les fraîches brises marines et le calme des eaux côtières avaient fait merveille sur le moral des hommes, qui était excellent. Avec un peu de chance, il n'y aurait pas de bataille pour Mergui. L'impressionnante allure de son vaisseau de guerre, avec ses cin-quante-deux gueules de canon sortant de ses flancs, devrait décourager la garnison la plus déterminée.

Saint-Clair priait pour que tout se passât pacifiquement. Car si Mergui avait autant de charme que le reste du Siam et que les habitants ne fussent pas hostiles, ce serait indubitablement l'affectation la plus agréable de sa carrière.

La suite de Phaulkon passa la nuit sur le fleuve en face du minuscule hameau de Jelinga. Le chef local, bouleversé par l'honneur de recevoir le Pra Klang, avait insisté pour laisser à Phaulkon sa petite maison sur pilotis pendant que lui-même dormait par terre sous le plancher surélevé. Ses filles intimidées, la bouche rougie par le bétel, s'étaient montrées aux petits soins pour Phaulkon et avaient tué leur dernier poulet avant que Phaulkon eût pu les arrêter. Pour cette petite communauté de paysans, c'était un honneur qui serait relaté de génération en génération. De mémoire d'homme, aucun Pra Klang ne leur avait jamais rendu visite.

Phaulkon se leva avant l'aube et cacha deux ou trois pièces d'or sous un tapis : la famille du chef ne les découvrirait qu'après son départ, quand il serait trop tard pour protester. Il se lava dans le fleuve pendant que ses esclaves guettaient les crocodiles. Lentement, l'immense cortège de bateaux ancrés à divers intervalles au milieu du fleuve s'anima.

Ces deux derniers jours, Phaulkon avait voyagé avec Ivatt à son côté, et les deux hommes n'avaient cessé de parler, se rappelant les événements passés et s'interrogeant sur ceux qui les attendaient. Mais ce matin-là, lorsqu'ils partirent aux premières lueurs de l'aube, surprenant même les oiseaux et les singes dans leur sommeil, Phaulkon était d'humeur solitaire. Il regardait autour de lui avec un effroi mêlé de respect et d'admiration. Il y avait quelque chose d'envoûtant dans le spectacle à l'aube d'un fleuve de jungle, enseveli sous une légère brume, tandis que grenouilles et cigales donnaient la sérénade. C'était une scène qui semblait renvoyer aux premiers âges, ressusciter quelque magie primitive. Il aurait voulu que Sunida fût à son côté pour partager avec lui cette beauté. Il pensa aussi à Maria.

Elle venait de rentrer de l'orphelinat quand il était arrivé à Ayuthia pour lui faire ses adieux. Sa grossesse était visible ; Maria faisait ouvertement et fièrement allusion à l'héritier qui serait propriétaire, dans la France catholique, de milliers d'arpents accordés gracieusement par le roi Louis en personne.

Il lui avait parlé des derniers événements de Mergui et expliqué qu'il lui fallait s'y rendre. Son front s'était plissé lorsqu'elle lui avait dit : « J'ai peur pour votre sécurité, Constant. Je n'ai jamais eu confiance en Samuel White. Ne vous ai-je pas mis en garde contre lui à maintes reprises ? »

Il l'avait regardée avec affection et respect. Leurs relations étaient devenues, depuis peu, beaucoup plus sereines.

« Vous m'avez bien mis en garde, Maria, et vous aviez raison. Je l'ai toléré à cause de son frère George et je lui ai donné toutes les chances par esprit de charité.

— Il ne s'agissait pas de charité, Constant, mais du remboursement d'une dette. Et maintenant cette dette est plus qu'annulée. Promettez-moi que vous vous en tiendrez là.

— Vous avez ma parole, Maria. »

Il l'avait regardée pendant qu'elle lui faisait ses adieux, les mains délicatement croisées devant son ventre : « Que Dieu vous accompagne, Constant, et revenez-moi bientôt. »

Une grosse branche sombre glissa de la berge dans l'eau. D'autres la suivirent. Quels sombres prédateurs le guettaient à Mergui ? Il le saurait assez tôt. Dans trois jours, ils atteindraient Tenasserim. Là, en attendant l'arrivée des éléphants, il organiserait une opération de reconnaissance dans Mergui.

42

Samuel White fit attendre Weltden deux jours entiers. Le troisième jour, il envoya au *Curtana* un message dans lequel il invitait le capitaine à dîner le soir même à terre. Il avait calculé que Weltden voudrait alors avoir à tout prix une réponse à son offre et que cela devrait le rendre plus accommodant. En effet, White souhaitait apporter certaines modifications à la proposition de Weltden. Il avait passé son temps à solliciter des signatures supplémentaires pour la proclamation, et il en avait maintenant dix de plus qui contribueraient à impressionner Weltden et, il l'espérait, feraient office d'argument pour négocier. L'attente n'avait pas davantage fait plaisir à White qu'à Weltden : le premier était de plus en plus impatient de quitter Mergui avant que ses crimes ne le rattrapent, et le second voulait des résultats concrets avant l'arrivée de Yale. Mais White avait jugé qu'un intervalle de deux jours était un élément indispensable à sa stratégie.

Tandis qu'il se tenait sur sa terrasse, le regard fixé sur l'océan, il s'imagina à bord du *Résolution* à destination du cap de Bonne-Espérance et de l'Angleterre. Si seulement cela pouvait arriver demain ! Il devait convaincre Weltden d'accepter ses conditions sans discuter. Il surveilla le sentier qui menait à sa maison. Aucun signe de mouvement. Weltden était-il délibérément en retard ? Ou avait-il décidé de ne pas venir du tout ?

Le soleil se couchait vite et bientôt White ne distingua plus le chemin dans la colline. Furieux, il lâcha un juron et retourna dans son bureau pour ruminer une fois de plus ses projets. Il allait peut-être devoir les modifier à nouveau.

Le bateau de tête ralentit son allure et le pilote se leva en clignant des yeux. Puis il leva un bras en l'air. Le long cortège s'arrêta.

Le pilote continuait à regarder fixement devant lui. Une grosse corde de chanvre barrait le fleuve : elle était attachée au tronc épais de banians sur chacune des deux rives. De part et d'autre, il y avait ce qui semblait être des postes de sentinelles. Le bateau de Phaulkon vint se ranger près du bateau de tête. « Que se passe-t-il ? demanda-t-il.

— Puissant Seigneur, moi, un simple cheveu, je n'en suis pas sûr. On dirait une sorte de poste de contrôle. »

A cet instant précis, la vague silhouette d'un soldat sortit de l'une des cabanes et cria quelque chose. Mais les mots étaient indistincts.

« Vous feriez mieux d'aller voir, dit Phaulkon à l'officier. Mais, soyez prudent. Evitez de révéler mon identité.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. » Le bateau de tête s'éloigna.

Phaulkon attendit en silence. Ivatt était assis à son côté. Deux rameurs tâchaient de maintenir le bateau sur place tandis que deux autres étaient prosternés devant le puissant Pra Klang.

Quelques minutes plus tard, le bateau de tête revint.

« Eh bien ?

— Puissant Seigneur, ils disent que le fleuve est coupé. Nous devons rebrousser chemin.

— Coupé ? Ont-ils donné une raison ?

— Puissant Seigneur, non.

— Vous n'avez pas demandé pourquoi ?

— Puissant Seigneur, moi, un simple cheveu, c'est ce que j'ai fait. Ils m'ont répondu de retourner d'où je venais.

— Ont-ils demandé qui vous étiez ?

— Puissant Seigneur, oui. Moi, la poussière de vos pieds, j'ai répondu que nous étions des marchands d'Ayuthia.

— Ils étaient combien ?

— Puissant Seigneur, moi, un simple cheveu, j'ai compté une douzaine d'hommes rien que de ce côté du fleuve. Ils étaient tous armés. J'ai vu deux ou trois armes à feu et beaucoup de harpons et d'épées.

— Vous ont-ils menacé ?

— Puissant Seigneur, pas vraiment. Mais j'ai senti qu'ils l'auraient fait si je leur avais désobéi.

— Très bien. Nous allons essayer un autre stratagème, Thomas, dit-il en se tournant vers Ivatt. Est-ce que tu as ton chapeau officiel ?

— Je ne me déplace jamais sans mon cône, lança Ivatt d'un air malicieux. Il insuffle la crainte de Dieu à la plupart des créatures vivantes, y compris quelquefois aux animaux.

— Espérons que ses pouvoirs sont intacts. Mets-le et va dans le bateau de tête. Précise à cette sentinelle que tu es un mandarin d'Ayuthia en mission royale à Golconde. Tu dois être autorisé à passer.

— Et s'il refuse ?

— Dis-lui qu'il devra en répondre devant le Seigneur de la Vie et qu'il ferait mieux d'y regarder à deux fois.

— Et s'il répond toujours non ?

— Reviens ici et nous enverrons les soldats s'occuper de lui. »

Ivatt fut absent un bon moment ; ils le voyaient au loin parlementer avec les sentinelles. Il finit par revenir, le visage sombre.

« Tes pouvoirs de persuasion perdraient-ils de leur force, Thomas ? Que s'est-il passé ?

— J'ai failli en venir à bout, Constant. En tout cas, je l'ai vraiment inquiété. Mais il a déclaré qu'il avait des ordres officiels du Conseil de Tenasserim de ne laisser passer personne dans les deux sens. On lui a dit qu'il ne devait y avoir aucune exception, mais étant donné mon rang élevé, il va envoyer quelqu'un demander une autorisation spéciale au Conseil. Il a demandé si j'avais un document officiel quelconque pour prouver ma mission. J'ai répondu que j'allais le chercher.

— Impossible, répliqua Phaulkon. Nous ne voulons pas attirer si tôt l'attention du Conseil sur notre arrivée. »

Phaulkon réfléchit. Il envoya chercher Vitoon, son capitaine le plus expérimenté. Quelques instants plus tard, une vingtaine de pirogues transportant cent combattants d'élite se dirigeaient vers le poste de contrôle. Cent trente autres bateaux avec à leur bord six cents hommes suivaient lentement à distance, mais en faisant toutefois sentir leur présence.

Il y eut un bref échange de coups de feu et les postes de sentinelles se rendirent. Deux sentinelles avaient été tuées et l'un des hommes de Phaulkon était légèrement blessé.

« Je veux que vous m'attachiez ces hommes et les gardiez sous surveillance », ordonna-t-il à voix basse à Vitoon. La rangée de prisonniers angoissés le regarda bouche bée. « Je ne veux pas que le bruit de notre arrivée se répande maintenant. Envoyez un contingent pour vérifier la prison de Tenasserim. Nous pourrions les y laisser plus tard. Nous ne voulons pas nous encombrer d'eux longtemps. Savez-vous à quelle distance se trouve Tenasserim ?

— Puissant Seigneur, un de mes hommes est de la région. Il dit que nous sommes près des faubourgs.

— Bien. Nous allons établir notre camp aussi près que possible de la ville, tout en restant à l'abri des regards. Envoyez quelques hommes pour trouver un endroit adéquat. Je me propose de mener moi-même mon enquête en ville après la tombée de la nuit.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. »

Une heure plus tard, les esclaves installaient le camp sur un large banc de sable le long du Grand Tenasserim. Au-delà de la rive, à perte de vue, s'étendaient d'interminables mangroves uniquement peuplées d'iguanes. La présence d'un rassemblement, même aussi important que celui-là, avait des chances de passer inaperçue.

A moins d'une lieue, situé en terrain plat au confluent du Grand et du Petit Tenasserim, se trouvait l'ancien comptoir de Tenasserim. Malgré son épuisement, Phaulkon ressentit une soudaine euphorie. L'ancienne Tenasserim ! Un élément inaliénable du passé de l'Asie. Il avait toujours voulu visiter ce vieux port fluvial où le commerce avec l'Occident était florissant depuis 1373. Tenasserim échangeait toujours des épices, des substances médicinales, de la soie et du musc contre du cuivre, du vif-argent, de l'écarlate, du velours de couleur et de l'eau de rose de La Mecque dans des petits flacons de cuivre. Le vin de Tenasserim, fabriqué à partir d'une noix locale, était célèbre dans toute l'Asie — et particulièrement apprécié dans les harems de l'Inde, dont les prisonnières le buvaient pour se consoler du manque d'attentions de leurs maîtres.

Tandis que Phaulkon attendait que ses esclaves finissent de monter sa spacieuse tente de bambou et d'auvents de coton, les soldats qu'il avait envoyés en reconnaissance à la prison de Tenasserim revinrent. Us semblaient avoir ramené avec eux un prisonnier. Celui-ci offrait un étrange spectacle : il

trébuchait, ses vêtements étaient en lambeaux et ses longues jambes maigres étaient à peine capables de le porter. Son visage disparaissait sous une tignasse hirsute qui lui donnait l'air d'un porc-épic en alerte. Ce fut tout juste si Phaulkon reconnut en lui un farang.

« Puissant Seigneur, nous avons trouvé cet homme dans la prison de Tenasserim, déclara l'officier responsable en se prosternant devant Phaulkon. Quand il a vu nos uniformes, il n'a pas arrêté de bredouiller qu'il était un ami de l'honorable Pra Klang. Il a tant insisté, Votre Excellence, que nous avons pensé qu'il valait mieux vous l'amener.

— Peut-être ne me reconnaissez-vous pas, monsieur, dit l'homme d'une voix rauque. Francis Davenport, à votre service. »

Quand Weltden arriva au domicile de White, il était déjà assez tard. Le soleil était couché depuis longtemps et l'on ne distinguait plus qu'un vague rougeoiement à l'horizon. Weltden était toujours en colère contre Mason. Ils avaient encore eu une violente dispute. Lorsqu'il avait insisté pour que le lieutenant l'accompagnât au domicile de White pour lui présenter ses excuses, Mason avait fait valoir que, puisqu'il était relevé de ses fonctions, il ne fallait plus attendre qu'il obéît aux ordres. Ce n'était que lorsque le capitaine avait menacé de le faire pendre sur-le-champ à l'extrémité d'une vergue que Mason avait accepté. L'affrontement les avait mis très en retard.

« Seigneur White, Mason ici présent et ces deux autres sont venus vous présenter leurs excuses pour leur conduite impardonnable concernant le *Résolution*. Je les ai relevés de leurs fonctions et je veillerai à ce qu'ils répondent de leurs actes quand nous retournerons à Madras. Ils passeront en cour martiale pour avoir agi contrairement aux ordres.

— Si tel doit être leur destin, mon capitaine, il me semble qu'ils méritent au moins un repas convenable. »

Weltden se mordit les lèvres et eut un sourire forcé. « Vous êtes trop aimable, seigneur White. Ce n'est pas la peine. Ils ne sont venus que pour s'excuser. »

White leva la main. « J'insiste, mon capitaine. Je ne suis pas homme à entretenir de la rancune. Il se fait tard, passons tout de suite à table. »

Avant que Weltden eût pu protester davantage, White les conduisit dans la salle à manger. Les officiers marmonnèrent des excuses empruntées et ils s'assirent tous.

Tout au long du dîner, White évita de parler du *Résolution* et resta très

courtois envers les officiers et Weltden. Le capitaine était de plus en plus déconcerté. Qu'est-ce que White pouvait bien manigancer ? Essayait-il de gagner Mason à sa cause ? Mais dans quel but ? Cela n'avait pas de sens. On avait presque l'impression que White ne souhaitait pas être seul avec lui. Avait-il décidé de repousser son offre ?

Les craintes de Weltden parurent se confirmer quand, à la fin du dîner, comme par un accord tacite, Mason et White se levèrent de table en même temps. Mason remercia poliment son hôte pour le dîner et prit congé en faisant remarquer l'heure tardive. White fit chorus en disant que lui aussi avait eu une longue journée. Se tournant vers Weltden, il exprima l'espoir que le capitaine se joindrait de nouveau à lui le lendemain. Avant que Weltden eût pu répondre, White entreprit de raccompagner ses invités jusqu'à la porte. Le capitaine ne put que lui emboîter le pas.

White leur souhaita poliment une bonne nuit à tous et regagna sa maison. Il n'avait pas manqué de remarquer la gêne de Weltden et il ne pouvait qu'espérer que son dernier coup avait été payant. Bien qu'il eût perdu une précieuse journée de plus, les modifications substantielles à l'offre de Weltden qu'il se proposait d'exiger demandaient une flexibilité maximale de la part du capitaine, et une journée d'attente supplémentaire devrait contribuer à le mettre dans de bonnes dispositions d'esprit.

Il y avait un beau clair de lune. Il avait plu pendant la journée — une brève pluie torrentielle typique de la fin de la mousson —, et l'air était clair et frais. Au moment où Weltden et les officiers débouchèrent d'un tournant, ils remarquèrent une grande quantité de petites pirogues remplies d'hommes, à l'embouchure du Tenasserim, à l'extrémité du port. On les distinguait très bien au loin.

« Quelle heure étrange pour un tel rassemblement de bateliers ! fit remarquer Mason à la cantonade. Je n'arrive pas à croire que ce soit normal. »

Comme ils faisaient face au port, Weltden s'arrêta. Les autres firent brusquement halte derrière lui. Il regarda autour de lui et ses yeux ne cessaient de revenir vers l'embouchure du fleuve. La nuit était étrangement calme. En dépit de la multitude de bateliers à quelques centaines de brasses, on n'entendait que le coassement des grenouilles et le chœur des cigales. Aucun mouvement nulle part. D'un côté, la mer qui clapotait doucement contre le rivage, de l'autre, les rangées d'étals de fortune dont les propriétaires dormaient sous un toit de chaume. Derrière, s'élevaient les collines boisées dont les contours escarpés se découpaient en plus sombre sur le ciel nocturne.

Pour la deuxième fois de la soirée, Weltden fut troublé. Il se demanda si les

bateliers avaient bel et bien augmenté en nombre ou si c'était simplement la clarté de la nuit qui les rendait cette fois si voyants. Il se tourna vers Mason : « Retournez chez White. Informez-le que même si nous ne soupçonnons pas de trahison, nous sommes cependant surpris par tous ces bateaux qui grouillent à l'embouchure du fleuve. Demandez-lui s'il est au courant de leur présence en si grand nombre. Nous attendrons votre retour ici.

— Oui, mon capitaine », dit Mason en saluant pour la première fois depuis longtemps, et en s'éloignant d'un pas rapide. Le garde siamois envoyé pour les escorter hésita, ne sachant s'il devait suivre Mason ou demeurer avec le capitaine. Il décida de rester où il était. Weltden était incapable de communiquer avec lui, autrement il lui aurait certainement demandé ce que signifiait la présence de tous ces bateliers à pareille heure. Le groupe attendit, Weld et Hoddy lançant alentour des regards gênés. Le cri intermittent d'un animal sauvage venait briser le silence.

Au bout de plusieurs minutes interminables, ils entendirent s'élever des voix. Celle, furieuse, de White déchira l'air de la nuit. « Je vous ai dit cent fois que c'est moi qui commande ici. Les indigènes n'obéissent qu'à moi, et à personne d'autre ! Comment se fait-il que vous ne me croyiez pas sur parole ? De nouveau, il semble que vous mettiez mon honneur en doute.

— Votre suggestion, monsieur, que ces hordes d'indigènes craignent une attaque de notre part ou qu'ils sont venus vendre de la noix de bétel à pareille heure de la nuit, est grotesque. Vous ne pouvez m'affirmer que c'est normal. Je ne saurais trop vous conseiller d'envoyer un messenger pour leur demander ce qu'ils font. » La voix de Mason avait perdu toute prétention à la retenue.

« Ridicule ! explosa White. Puisque vous redoutez un danger là où il n'y en a pas, j'escorterai personnellement le capitaine Weltden jusqu'à son bateau et serai son garde. »

White surgit en chemise de nuit. Apercevant Weltden, il accéléra le pas et atteignit le quai en haletant. Il s'approcha de Weltden d'un air décidé et gesticula furieusement en direction de l'embouchure du fleuve.

« Je vous invite à ordonner qu'on fouille toutes les embarcations des indigènes, mon capitaine. »

Mason se glissa devant White. « Le seigneur White, dit-il, m'a informé qu'il n'y a rien d'autre sur ces bateaux qu'une bande de gaillards inoffensifs venus vendre un peu de noix de bétel ! Je vous demande un peu, mon capitaine, à pareille heure ? » White se retourna, irrité. « Je ne faisais que plaisanter, imbécile ! » Il se tourna vers Weltden et, d'une voix tremblante d'indignation,

répéta son invitation à fouiller les bateaux des indigènes.

« Ce ne sera pas nécessaire, Samuel, répliqua calmement Weltden. Pourquoi ne pas vous joindre à nous à bord du *Curtana* pour boire quelque chose avant de vous coucher ? »

Pris au dépourvu, White hésita. Il jeta un coup d'œil au capitaine, puis à sa chemise de nuit. A la consternation de Mason, il haussa les épaules et monta dans la chaloupe du *Curtana*.

« Un peu de gaieté, Mason », dit Weltden, quelque peu étonné lui-même que White eût accepté son offre, mais extrêmement soulagé d'avoir calmé son indignation. Il n'avait jamais rencontré un homme aux sautes d'humeur si imprévisibles et si explosives. « Vous avez l'air terriblement lugubre. Comme le seigneur White l'a fait remarquer, ces hommes ne sont qu'un élément du dispositif de défense de la ville. S'ils avaient eu de sinistres desseins, ils nous auraient certainement déjà attaqués. Nous étions des cibles faciles, non ? »

Mason ne répondit pas. Bientôt le groupe montait à bord du *Curtana*. L'officier de service, ahuri, ne pouvait détacher son regard de la chemise de nuit de White.

Les officiers prirent congé et Weltden conduisit White à sa cabine. Il remplit deux verres de son meilleur whisky. White et lui ne tardèrent pas à être d'une humeur des plus joyeuses, se portant mutuellement d'innombrables toasts, et multipliant les allusions sibyllines au succès de leur mission.

Près de Tenasserim, Francis Davenport revenait à la vie. Phaulkon avait ordonné à ses cuisiniers de lui préparer un repas nourrissant tandis que ses barbiers s'étaient vu enjoindre de mettre de l'ordre dans la tignasse rebelle du secrétaire. Puis ses esclaves l'avaient lavé et massé, et au coucher du soleil Davenport était à nouveau presque reconnaissable. Les cernes autour de ses yeux et son apparence émaciée subsistaient, mais il était entendu qu'une bonne nuit de sommeil sur un sol meuble avec des couvertures propres contribuerait beaucoup à restaurer ses forces.

Phaulkon n'avait pas appris grand-chose de Davenport qu'il ne sût déjà, mais il était indubitable que son apparition était un coup de chance. Davenport connaissait Mergui par cœur ainsi que l'emplacement exact des maisons des Maures siégeant au conseil. Il était aussi apparu qu'il connaissait deux ou trois des officiers qui se trouvaient à bord du *Résolution*. Cela pourrait se révéler pratique si, comme Phaulkon l'espérait, la frégate était encore dans le port.

Phaulkon avait d'abord projeté de partir pour Mergui le lendemain matin avant

l'aube, mais il décida de partir en fin d'après-midi afin de laisser à Davenport plus de temps pour se reposer. Ce qui n'était pas sans avantage, puisque cela voulait dire qu'ils arriveraient à Mergui de nuit quand la ville serait en grande partie endormie. Grâce à Davenport, il pourrait passer la nuit dans Mergui au lieu de camper à l'extérieur : Davenport lui avait assuré qu'il pourrait lui trouver un logement discret.

Ce soir-là, Phaulkon et Ivatt discutèrent à fond de la stratégie du lendemain. Ivatt était d'avis que Phaulkon devait attendre l'arrivée de Dularic et de ses éléphants de guerre avant de continuer sur Mergui. Bien qu'il y eût peu de chances que le vaisseau de guerre français eût atteint Mergui, White continuait de représenter un danger sérieux aux yeux d'Ivatt. C'était un homme désespéré, et, s'il était encore dans les parages, il était sûrement plus sage de la part de Phaulkon d'entrer dans Mergui à la tête d'une grande armée qu'avec un petit groupe de gardes du corps.

Mais Phaulkon était inflexible. Il ne voulait pas perdre deux ou trois jours de plus à attendre les éléphants. Personne ne savait exactement combien de temps la piste abandonnée dans la jungle leur prendrait, ni quels dangers imprévus pouvaient avoir retardé les voyageurs. Il fallait procéder au jugé, et l'instinct de Phaulkon lui disait qu'il devait atteindre Mergui au plus tôt. Même le bref retard occasionné par Davenport était pour lui une source d'inquiétude. Ivatt s'aperçut qu'il ne pouvait rien faire ni dire pour le dissuader. Phaulkon partirait incognito avec une vingtaine de ses hommes les plus endurcis tandis qu'Ivatt suivrait avec le reste des forces dès qu'elles seraient arrivées.

Il était très tard lorsque revinrent Vitoon et la poignée d'hommes que Phaulkon avait envoyés à Tenasserim pour recueillir des renseignements sur les activités de Selim Yussuf et sur l'endroit où il se trouvait. Mais Phaulkon avait donné ordre à Vitoon de lui faire son rapport quelle que fût l'heure. Le capitaine vint tranquillement le réveiller dans sa tente, et ce qu'il avait à dire lui fit courir des frissons dans le dos. Grâce à des pots-de-vin conséquents, ils avaient fini par apprendre que Selim avait récemment échangé son identité avec celle de son frère Hassan et qu'il s'était installé au domicile de ce dernier à Mergui. Selim n'était pas retourné à Tenasserim depuis quelques jours et Hassan avait complètement disparu de la circulation. Plus inquiétant encore : l'arrivée à Mergui d'un navire de guerre anglais puissamment armé avait rendu la population indigène très nerveuse. Elle avait passé les deux derniers jours à préparer sa défense.

Quand White se réveilla le lendemain, l'après-midi était déjà avancée. Une migraine lui martelait violemment la tête. Il parcourut du regard la pièce faiblement éclairée, qu'il ne reconnaissait pas. Il s'aperçut qu'il portait une chemise de nuit et qu'il était allongé sur une couchette, mais il était clair qu'il

n'était pas chez lui. La pièce était bien trop petite. Ce n'est que lorsqu'il remarqua le hublot qu'il comprit qu'il était sur un bateau. Avec ce premier indice, les événements de la veille au soir lui revinrent à l'esprit confusément, les principaux du moins, car les détails s'obstinaient à rester opaques.

Quelle nuit de beuverie cela avait dû être ! Il se rappela que tout s'était passé à bord du *Curtana*, où il se trouvait de toute évidence. Il avait aussi, lui sembla-t-il, tenté de dissuader Weltden de faire tirer une salve de canon pour saluer chaque nouveau toast. Avait-il réussi ? Weltden s'était certainement amusé comme un fou. Mais qu'avaient-ils fêté avec tant d'exubérance ? Leur alliance, bien sûr. Ils avaient bu à chaque clause de la nouvelle entente. White se creusa la cervelle pour se remémorer les détails exacts de leur accord. Il avait certainement consenti que la Compagnie installât une garnison à Mergui. Il y avait aussi quelque chose à propos de Yale. Ah, oui ! Weltden avait dit que Yale allait arriver. Mais pourquoi ? Il eut soudain envie de vomir. Yale à Mergui ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Venait-il pour l'arrêter ? Il fit un effort pour se souvenir. Non, ce n'était pas ça. Yale devait veiller à ce que la passation de pouvoir se déroulât sans heurts, car lui, Samuel, allait remettre Mergui à la Compagnie. Oui, voilà ! Il se rappelait maintenant avoir demandé à Weltden de le dispenser de payer la compensation en échange de sa coopération. C'était une de ses conditions. Il se souvenait de n'en avoir pas démordu. Oui, il n'était disposé à remettre Mergui que si Weltden renonçait au règlement de la compensation et si lui, Samuel, était autorisé à appareiller pour l'Angleterre avant l'arrivée de Yale. Mais impossible de se souvenir de la réponse de Weltden. Comment avait-il pu oublier un point si crucial ?

White jura et se souleva sur un coude. Aussitôt, les élancements de sa tête empirèrent. Il se demanda quelle heure il pouvait être. Il avait une envie pressante de se soulager et tâtonna pour trouver le pot de chambre. Il mit, lui sembla-t-il, une éternité pour vider sa vessie. Était-il possible qu'un homme absorbât tant de liquide ? Si seulement le martèlement dans sa tête pouvait cesser ! Il fouilla en vain la cabine pour trouver des vêtements. Il n'y avait plus qu'à sortir et se mettre en quête du capitaine. Il ouvrit la porte et s'avança dans la lumière aveuglante.

Anthony Weltden souffrait lui aussi d'une violente migraine. Il se reprocha de s'être laissé aller ainsi. Il jeta un coup d'oeil à l'horloge sur le manteau de cheminée. Seigneur ! 3 heures de l'après-midi ! Avait-il vraiment dormi tout ce temps ? Il se rappelait vaguement avoir vu le soleil se lever avant d'aller se coucher. White était un sacré buveur ! Dieu merci, il n'avait pas essayé de le suivre jusqu'au bout. Il avait déjà son compte.

Malgré son mal de tête, Weltden sourit soudain. Les événements de la soirée précédente lui revenaient les uns après les autres et il se souvint avec fierté

qu'il serait le maître de Mergui ce matin. Enfin, peut-être pas ce matin. C'était remis au lendemain. Il se rappelait les questions cruciales sur lesquelles White et lui s'étaient mis d'accord. Il y avait eu un seul point de discorde, qui portait sur la compensation due à la Compagnie. White s'était montré inflexible sur ce sujet, mais il avait rechigné à renoncer à une clause aussi importante sans avoir consulté au préalable le gouverneur Yale. Il avait finalement consenti à soulever la question avec le gouverneur dès son arrivée. Le problème avait alors été que White voulait à tout prix partir *avant* l'arrivée de Yale, et que cette question devait être résolue d'une manière ou d'une autre auparavant. Bien que White ne se fût pas étendu sur ce point, Weltden avait eu l'impression que les fonds de la compensation pouvaient être déjà prêts et que White n'attendait plus qu'une autorisation officielle pour emporter le magot avec lui en Angleterre.

Weltden se remémora leur discussion prolongée et souvent passionnée jusqu'au moment où il était apparu que toute la transaction allait achopper sur ce point particulier. Finalement, il avait été forcé de lâcher du lest. Après tout, Yale lui avait laissé une certaine marge de manœuvre. Il avait consenti à accepter la moitié de la compensation à condition qu'elle fût remise immédiatement et que White cédât sur tout le reste. Par principe, l'habile maître du port avait encore discuté un moment, avant de capituler.

Le marché avait été conclu ! Il ne leur restait plus qu'à passer une fois de plus en revue le détail de leurs accords à la lumière du jour. Weltden voulait en effet s'assurer que White n'avait pas changé d'avis et qu'il n'était revenu sur aucun point. D'ailleurs pourquoi l'aurait-il fait ? Ce n'était vraiment pas dans son intérêt. Le plan qu'ils avaient tous deux concocté leur profitait à tous les deux. White informerait les mandarins du conseil des Cinq qu'il avait reçu un message urgent d'Ayuthia l'avertissant que la flotte française se préparait à prendre Mergui. La Compagnie anglaise, peu désireuse de voir la France s'emparer de l'un des comptoirs clés du golfe, avait offert de défendre Mergui contre les envahisseurs. Dans l'intérêt du Siam, le Shahbandar avait accepté l'offre. L'explication paraissait crédible à Weltden. Lorsque la vérité se ferait jour, les hommes du *Curtana* seraient à l'abri dans les collines avec un dispositif de défense suffisant jusqu'à l'arrivée imminente des renforts de Yale. Dès que ces derniers seraient là, l'Union Jack serait hissé au-dessus de la ville et les résidents anglais se verraient offrir la possibilité de rester sous l'égide de la Compagnie ou de retourner à Madras : dès que Mergui serait aux mains des Anglais, la proclamation du roi Jacques ne les concernerait plus. Ils pourraient rester s'ils le souhaitaient.

Weltden espérait que White serait en état de rendre visite au conseil des Cinq aujourd'hui même. Sinon, l'occupation de Mergui devrait être repoussée d'une journée. Il s'habilla rapidement, résolu à trouver White. Il était en train de

mettre ses chaussures quand il entendit frapper un coup à la porte : le maître du port, le regard trouble, se tenait devant lui.

Ce même après-midi, vers 4 heures, dans le camp aux alentours de Tenasserim, Phaulkon préparait son départ pour Mergui. Davenport avait dormi jusqu'à midi passé et paraissait en bien meilleure forme. Ses joues pâles avaient retrouvé quelques couleurs et ses yeux gris quelque vivacité. Pendant ce temps, Ivatt faisait une dernière tentative pour dissuader Phaulkon de partir.

« Encore deux jours, Constant. Si les éléphants ne sont pas arrivés d'ici là, tu peux y aller et je ne dirai plus un mot.

— Non, Thomas, ma décision est prise.

— Si tu ne veux pas écouter la voix de la raison, laisse-moi au moins t'accompagner. Je connais bien Mergui.

— C'est précisément pour cette raison que je veux que tu y conduises l'armée. En outre, Thomas, ajouta-t-il avec un large sourire, qui s'occuperait de Sunida s'il m'arrivait quelque chose ?

— C'est un argument déloyal, Constant. Je suis vraiment déchiré.

— Tu vois, Thomas, ma mort aurait aussi son bon côté. Mais je suis sérieux, tu sais. S'il m'arrivait quoi que ce soit, je veux que tu t'occupes de Sunida. Et je veux aussi que tu veilles à ce que Maria parte pour la France dès la naissance de notre enfant. Je ne voudrais pas laisser à mes ennemis la possibilité de la faire souffrir à cause de moi. Si Sa Majesté faisait une rechute, elle serait particulièrement vulnérable. »

Ivatt était pensif. « Tu sais que j'exécuterai tes ordres à la lettre, Constant. Mais tu verras que ce ne sera pas nécessaire, ajouta-t-il d'un air plus animé. Dis-moi plutôt combien de temps je devrai attendre ces maudits éléphants ? Et s'ils se plaisaient dans la jungle et décidaient de s'y installer ? »

Phaulkon rit. « Trois jours au maximum, Thomas. S'ils n'ont pas fait leur apparition d'ici là, conduis les soldats à Mergui. Je pars seulement en mission de reconnaissance. Si je découvre là-bas que la situation est calme, il se peut même que je revienne pour prendre moi-même la tête de l'armée. Mergui n'est qu'à sept heures de route en amont. De toute façon, je t'enverrai un message dès mon arrivée. En attendant, ne bouge pas d'ici. C'est un endroit bien dissimulé. Tu devrais envoyer régulièrement des éclaireurs pour guetter les éléphants. Il ne devrait pas être difficile de repérer deux cent cinquante

éléphants émergeant de la jungle.

— Je ferai de mon mieux pour les reconnaître. »

Phaulkon donna une dernière tape dans le dos

d'Ivatt et appela Vitoon. Puis, avec vingt de ses meilleurs hommes, Davenport et lui s'embarquèrent sur six pirogues rapides. Il restait environ une heure avant la tombée de la nuit. Le groupe devait atteindre Mergui vers 10 heures du soir.

Une heure avant le coucher du soleil, cet après-midi-là, White et Weltden soignaient toujours leur mal de tête dans la cabine du capitaine. Us avaient une nouvelle fois passé en revue les détails de leur accord et avaient été tous deux soulagés de découvrir que leurs souvenirs du pacte conclu la nuit précédente étaient dans l'ensemble exacts. Etant donné l'état nauséeux de White, il fut convenu qu'il convoquerait le conseil des Cinq le lendemain matin à la première heure. On dépêcherait ce soir même des messagers aux domiciles des membres du conseil requérant leur présence à la résidence du Shahbandar pour 7 heures du matin au plus tard. Rien d'étrange à cela. Sous le climat étouffant des tropiques, on organisait souvent les réunions tôt le matin.

Pendant que Weltden préviendrait le conseil de l'imminence d'une attaque française, cinquante des hommes de Weltden se tiendraient prêts à occuper les palanques qui avaient été presque entièrement reconstruites ces derniers jours. Cinquante autres resteraient à bord du Curtana pour servir les canons qui seraient braqués sur le port en cas de trouble. Une fois établie la certitude que la prise de Mergui serait pacifique, White serait autorisé à partir. Le document, préparé par Yale, lui assurant un sauf-conduit jusqu'en Angleterre et l'immunité contre toute poursuite une fois arrivé là-bas lui serait remis en échange de 250 000 livres en or ou de quelque autre denrée négociable.

Les deux hommes convinrent ensuite qu'il serait de bonne politique d'inviter à nouveau Mason, Weld et Hoddy à terre pour cette dernière soirée, afin de les informer du plan. Les officiers renégats ne seraient guère en mesure de s'opposer à l'exécution des ordres initiaux du gouverneur Yale. Cette considération mise à part, il ne conviendrait pas que Weltden découvrit son bateau infiltré par des éléments subversifs quand les enjeux étaient si importants. Pour finir, il fut conclu que le dîner au domicile de White aurait lieu assez tôt afin que tous puissent se coucher à une heure raisonnable.

« Eh bien ! Mon cher Anthony », dit White en souriant malgré la migraine qui lui martelait impitoyablement le crâne, « il ne nous reste plus qu'à porter un dernier toast à l'heureuse issue de notre petit projet. »

Weltden se frotta le front. « Je crois que j'ai mon compte. J'ai une meilleure idée. Une salve de canon. Y a-t-il conclusion plus appropriée que de faire tirer six puissantes volées en l'honneur d'un Mergui britannique ?

— Excellente idée tant que vous le faites en direction de la mer, répliqua White avec un large sourire. Vive le roi Jacques !

— Vive sa dernière conquête ! » renchérit Weltden.

Il convoqua l'officier de quart et donna un ordre.

Peu après, il y eut une forte explosion suivie de cinq autres à intervalles réguliers. Le grondement retentissant des canons du *Curtana* se propagea dans tout le golfe, et au-delà.

Peu avant le crépuscule, les petits restaurants le long du port se remplirent plus vite que d'habitude : les gens semblaient affluer de partout. Quand ils furent bondés, un indigène maigre et basané se mit à arpenter le front de mer avec désinvolture, se grattant sans arrêt la nuque comme s'il eût souffert d'une morsure d'insecte. Peu à peu une poignée d'hommes se détacha des groupes d'indigènes et lui emboîta le pas. La large majorité des paysans restèrent à tirer sur leurs petits cigares et à discuter à mi-voix. Ils avaient tous entendu le canon et savaient que c'était le signal attendu. Ce serait pour cette nuit.

Le petit groupe d'hommes suivit le maigre indigène le long d'un sentier poussiéreux, ombragé de cytises, jusqu'à une petite cabane derrière le port. C'était une cabane paysanne typique, sur pilotis, à toit de chaume. En dehors d'une volumineuse carafe d'eau et d'une mince natte de roseaux, l'intérieur était dépouillé. Ils pénétrèrent tous avec peine dans l'espace exigu et s'accroupirent silencieusement en cercle.

Au centre de la pièce, Selim Yussuf parcourut des yeux l'assemblée tendue. « Bien ! Les gars, le Shahbandar et le capitaine farang sont montés à la maison au sommet de la colline. Vous savez ce qu'il vous reste à faire. Nous commençons immédiatement. Etes-vous prêts ? »

Les hommes hochèrent la tête d'un air gêné. Puis un homme nerveux et grêlé prit la parole avec un fort bégaiement. « Les... les... les... canons, Haut Seigneur... est-ce qu'ils... qu'ils... tiraient sur nous ? »

Un éclair traversa les yeux sombres de Selim. « Ce traître de Shahbandar et son allié étranger fêtaient leur victoire à l'avance », répondit-il en fixant l'homme d'un regard impérieux.

Il y eut des murmures, puis, peu à peu, les hommes se levèrent et disparurent. L'un d'eux se dirigea vers le front de mer où des nuées d'indigènes se joignirent rapidement à lui, le suivirent et gagnèrent furtivement les entrepôts près du quai. Une fois là, ils ne tardèrent pas à maîtriser le garde et se cachèrent à l'intérieur. Le bâtiment était contigu au sentier qui conduisait de la maison du Shahbandar au bas de la colline.

« Terre ! »

Cela faisait vingt jours qu'ils avaient quitté Madras, et la vigie de la *Perle* venait juste d'apercevoir la côte occidentale du Siam, à environ une journée de route de Mergui. On en informa le capitaine Perriman qui, à son tour, descendit en aviser son éminent passager. La *Perle* changea de cap et commença à longer la côte vers le sud.

Une fois de plus, Perriman se demanda comment le *Curtana* s'en était tiré, et si Mergui se trouvait déjà aux mains des Anglais. On ne pouvait jamais être certain de rien dans cette partie turbulente du monde où tempêtes, pirates et maladies tropicales conspiraient à déjouer les plans les mieux préparés. Il avait reçu l'ordre d'aider le capitaine Weltden à s'emparer de Mergui, en cas de nécessité. Il devait aussi veiller à l'arrestation de White, si elle n'avait pas encore eu lieu.

Perriman entendit des pas familiers gravir l'échelle de la dunette. Il se retourna pour saluer. C'est alors qu'il crut entendre un coup sourd dans le lointain. La silhouette au sommet de l'échelle s'arrêta et leva le sourcil. Son Excellence l'avait également entendu. Puis, à peine perceptibles, il y eut cinq autres coups à intervalles réguliers. Une oreille exercée ne pouvait pas ne pas reconnaître ce bruit, même de très loin. C'était le grondement assourdi du canon.

44

Le dîner chez White était moins joyeux que d'habitude. White et Weltden, fatigués et soufflant des excès de la veille, aspiraient tous deux à une bonne nuit de sommeil. Une fois les officiers mis au courant que Mergui serait livré aux Anglais le matin, la conversation était devenue intermittente. Mason en particulier semblait morose. Il n'avait guère fait de commentaires.

A la fin du dîner, Weltden déclina les services de la belle Birmane bien en chair qui avait coutume d'attendre son bon plaisir. Il n'était pas d'humeur badine ce soir-là. Il était impatient de regagner son navire. Il y avait une étrange tension dans l'air, et, en arrivant, il lui avait semblé qu'il régnait dans le port une activité plus intense que d'ordinaire. Il se leva de table et les officiers l'imitèrent. White se leva également. Il n'était qu'aux alentours de 8

heures du soir et il offrit de les raccompagner jusqu'au quai.

Bien qu'il fît noir comme dans un four, les porteurs de torches étaient étrangement absents. Sans doute ne s'attendaient-ils pas à ce que les invités se retirent aussi tôt. Deux des gardes de White éclairèrent le chemin à leur place. Le groupe descendit silencieusement la colline en file indienne et s'approcha des entrepôts, près du quai.

Les vagues contours de la chaloupe du *Curtana* se dessinèrent devant eux. Dans le silence général, on entendait distinctement les voix de l'équipage. White s'arrêta avant le premier entrepôt et souhaita bonne nuit à ses hôtes. Il commença à rebrousser chemin.

Soudain, il y eut un cri. White se retourna et se mit à courir en direction de la chaloupe. Immédiatement, quelqu'un le plaqua au sol et lui bloqua les mains derrière le dos. Une main se posa sur sa bouche. Il se débattit brièvement avant de reconnaître son propre garde. Qu'est-ce que cet homme pouvait bien fabriquer ? Il avait une poigne de fer ! Essayait-il de le sauver ou de le tuer ? Des cris perçants continuaient à déchirer la nuit et l'on entendait des bruits de pas précipités. White tourna la tête et regarda, fasciné : des ombres sortirent en courant de l'entrepôt le plus proche et s'abattirent sur Weltden et ses compagnons qui se trouvaient encore sur le quai. Il reconnut Weltden à son chapeau et le vit renversé brutalement sur le sol. Le second garde de White, dont la torche illumina fugitivement la scène, entra violemment en lice. Mason et un des officiers subalternes se tordaient de douleur. L'autre, cerné par une demi-douzaine d'hommes, défendait chèrement sa vie.

White tenta de se relever mais son garde continuait à l'immobiliser. Il fut forcé de rester à terre, à écouter les cris. Du coin de l'œil il vit que l'on maîtrisait le second officier. Puis son cœur vacilla quand les assaillants lancèrent un regard dans sa direction. L'un d'entre eux cria quelque chose. Ils coururent vers lui. Ils étaient quatre ou cinq. Son second garde essaya de s'interposer, mais ils l'assommèrent. Sa torche tomba et s'éteignit. De nouveau, il fit noir comme dans un four.

White gisait, immobile. Un des hommes frappa le garde qui l'immobilisait. White sentit sa poigne se desserrer. Puis ils frappèrent White, le firent rouler et le frappèrent à nouveau. Il sentit une douleur fulgurante dans la nuque. Il gardait les yeux bien fermés pour prévenir tout réflexe naturel. Ils s'acharnèrent sur lui en lui donnant des coups de pied à tour de rôle. Dans un suprême effort, il s'obligea à ne pas broncher. Des douleurs atroces lui traversèrent le corps jusqu'au moment où ses assaillants se retirèrent en marmonnant un chapelet d'obscénités.

Il attendit qu'ils fussent hors de vue. Il n'y avait personne d'autre aux alentours. Il se mit lentement debout et, courbé en deux, clopina en direction de la chaloupe. Son corps contusionné protestait à chaque pas. Soudain, il entendit un cri. Puis un autre. Les voix venaient de derrière lui. Elles augmentaient en force et en frénésie. Quelqu'un le poursuivait. Il se débattit dans l'eau peu profonde et s'élança brusquement sur la chaloupe dont il agrippa le bord. « Au secours ! » cria-t-il. Mais il n'y eut pas de réponse. Au prix d'un effort surhumain, il se hissa par-dessus bord et atterrit sur un amas de corps. Il devait y en avoir trois ou quatre qui gisaient, immobiles, au fond. Plusieurs morceaux de rames étaient éparpillés autour d'eux. Rapidement, il s'empara d'une rame restée intacte. Tout à coup, un des corps se leva, brandissant un poignard incurvé. White repéra l'homme au moment même où il s'élançait. Il abattit sa rame sur sa tête, elle se brisa en deux et l'homme s'effondra.

White se saisit de l'unique rame restante, qu'il plongea frénétiquement dans l'eau. Le bateau faisait des embardées à droite et à gauche tandis que ses poursuivants se rapprochaient. Puis l'un d'entre eux tomba en hurlant. L'instant d'après, deux autres l'imitèrent. White reconnut son premier garde qui taillait en pièces ses poursuivants. L'homme avait en fin de compte tenté de le sauver. Il ne restait plus que trois assaillants. Le garde cria à White de continuer à ramer. Deux des assaillants tombèrent sur le garde pendant que le troisième continuait à poursuivre l'embarcation qui zigzagait.

White plongea sa rame dans l'eau, d'abord d'un côté puis de l'autre. La chaloupe avançait par saccades en décrivant des demi-cercles. Son dos et ses épaules le faisaient atrocement souffrir et il suffoquait. Son poursuivant essayait de rattraper son embarcation. White vira d'un côté, mais les mains de l'homme s'accrochèrent au bord. White, du regard, chercha en vain une arme. Il faisait trop sombre. L'homme essayait désespérément de grimper à bord. White leva sa dernière rame et visa la tête de son assaillant. Il la rata mais atteignit une de ses mains. L'homme hurla et lâcha prise. L'aviron se fracassa et White se retrouva avec un morceau brisé en main. Il le jeta à l'eau, empoigna ce qui restait de sa première rame et se remit à ramer furieusement. Il lui fallut un moment pour se rendre compte que plus personne ne le suivait.

Il posa sa rame et enfouit sa tête dans ses bras. Les battements violents de son cœur lui faisaient mal. Il y avait des clameurs, des hurlements et ce qui ressemblait à des cris de ralliement. Il se retourna avec difficulté et scruta l'obscurité. Aucun signe du *Résolution*. Pas plus que du *Curtana*. Il lâcha une bordée d'injures et s'allongea parmi les corps au fond du bateau. Ses forces déclinaient rapidement.

Richard Burnaby entendit des cris et des hurlements en provenance du port.

Au début, comme ils étaient faibles, il les ignora. Sans doute une meute de chiens errants ou un bébé qui hurlait, pensa-t-il. La petite de seize ans, allongée à son côté, les entendit également et se nicha un peu plus au creux de son épaule. Blottie contre lui, elle jouait avec les poils blancs de sa poitrine. L'Honorable Gouverneur avait l'âge d'être son grand-père, se dit Plern, mais il était gentil et admiratif, et il la récompensait bien. Les gains allaient à ses estimés grands-parents, qui étaient du même âge que Son Excellence. Ses parents étaient morts tous les deux, ainsi que ses cinq frères et sœurs, lorsque leur petit bateau avait chaviré dans les rapides du Tenasserim. Le jour du drame, trop jeune pour voyager, elle était restée à la maison avec ses grands-parents. Ils l'avaient élevée, s'étaient occupés d'elle, et, maintenant qu'ils étaient trop vieux pour travailler, c'était à son tour de les nourrir. Faire atteindre le septième ciel au vieux gouverneur n'était pas une mince affaire, devait-elle reconnaître, car la plupart du temps sa lance d'amour était flasque mais elle persévérait jusqu'au succès ou jusqu'à ce que, épuisé par l'effort, il s'endormît. Ce soir, toutefois, elle avait réussi. Etendue près de lui, elle attendait qu'il s'assoupît. Dès qu'il dormirait, elle s'éclipserait pour rentrer chez elle. Ses grands-parents vivaient en lisière de la ville, à quelque distance de la place du marché central où ils s'aventuraient rarement. Ils pensaient toujours que leur petite-fille aidait à tenir un étal de nourriture sur le marché de nuit. Chaque fois que le messager de Son Excellence venait la chercher, elle disait qu'il y avait tant de clients à l'éventaire que sa collègue avait besoin d'aide.

Burnaby rouvrit brièvement les yeux tandis que les cris reprenaient, mais Plern lui massa les tempes avec des mouvements rythmés qui l'aidèrent à se rendormir. Sur le large matelas, son petit corps brun et lisse reposait contre son corps dégingandé. Il était si grand qu'elle riait toujours de voir que ses pieds menus arrivaient au niveau de ses parties célestes. Elle pouvait sans peine chatouiller sa lance d'amour avec ses doigts de pied. Combien de fois n'avaient-ils pas plaisanté à ce sujet — dans son pays à lui, où la saison froide durait apparemment presque toute l'année, elle n'aurait pu lui réchauffer qu'une seule moitié du corps. Elle lui demandait en plaisantant quelle moitié il aurait préféré.

Une série de hurlements aigus déchira l'air de la nuit : elle s'assit en sursaut. Un frisson de mauvais augure lui traversa le corps. Il y avait eu tant de rumeurs dernièrement et la ville était agitée. Que se passait-il ? Elle eut soudain hâte de rentrer chez ses grands-parents. Elle lança un regard au gouverneur. Il était tout à fait réveillé et écoutait les cris. Elle lut la peur dans ses yeux. Il se leva lentement et noua un panung. Il ouvrit la porte menant à la terrasse. Une volée de marches descendait dans le jardin. De la terrasse, on avait une vue magnifique sur la ville. Il regarda fixement dans la nuit, cloué sur place. Plern se joignit à lui et suivit son regard. A une centaine de pas

environ, les flammes de la maison du Shahbandar embrasaient le ciel nocturne dans un terrible concert de craquements à mesure que la structure de bois se désintégrait. Pétrifiés, il virent le toit s'affaisser, et une clameur s'éleva. Un instant plus tard, ils distinguèrent la foule qui applaudissait et vociférait derrière l'édifice en ruine. D'autres accouraient de la ville en un flot ininterrompu.

Burnaby vit avec horreur la populace armée de couteaux et de bouteilles converger vers sa demeure.

Dans le jardin en contrebas, une partie de ses domestiques s'étaient regroupés les uns contre les autres comme des animaux effrayés, pris dans la lumière aveuglante d'une torche. Plern enserra le gouverneur de ses bras tremblants et enfouit sa tête dans son ventre. Emergeant de sa stupeur, Burnaby hurla à ses domestiques de s'enfuir puis ordonna à la fille de se sauver également. Mais elle resta figée sur place et regarda, fascinée, la foule déferler. En un instant, la foule déferla dans le jardin. La majorité des domestiques avaient pris leurs jambes à leur cou, mais une poignée d'entre eux, armée d'épées et de harpons, était restée. Ils firent vaillamment front à la porte. Lorsque celle-ci fut enfoncée, ils furent terrassés par une série de coups qui ne cessèrent que lorsque leurs corps eurent été taillés en pièces.

Le meneur écrasa de son dédain le gouverneur et la fille à demi nue. Elle sanglotait en s'accrochant désespérément à lui. « Sauve-toi, putain ! » hurla le meneur avec colère — un homme mince, à l'allure frêle et aux yeux fiévreux. « Sauve-toi avant de partager le sort de ton maître ! » Elle semblait incapable de bouger, son corps tremblait violemment. La foule se mit à les conspuer jusqu'au moment où elle envahit la terrasse.

Burnaby repoussa la fille et dévala les marches. « Arrêtez, je vous l'ordonne ! » s'écria-t-il en mauvais siamois. Au nom de votre roi... je vous ordonne... je suis votre gouverneur... » Sa voix s'éteignit à l'instant où on lui trancha le cou. La fille s'évanouit lorsqu'ils entreprirent de mutiler le corps du gouverneur jusqu'à le rendre méconnaissable. Ils passèrent en courant devant Plern, plus intéressés par le contenu de la maison que par elle. Ils étaient toujours en train de piller le bâtiment lorsqu'elle reprit connaissance et s'éclipsa rapidement.

Pendant les deux heures qui suivirent, des hordes d'indigènes devenus fous et assoiffés de sang envahirent en masse les maisons des Européens dans divers quartiers de la ville. Tous les Anglais furent systématiquement chassés de leur demeure et massacrés. Comme la populace était incapable de distinguer les Anglais des autres farangs, un certain nombre d'Espagnols et de Portugais périrent également. Mais les Anglais constituaient la majorité. Même ceux qui se jetèrent aux pieds des indigènes ne furent pas épargnés.

Les bateaux transportant Phaulkon et ses hommes progressaient régulièrement vers Mergui. De hauts arbres et une jungle dense bordaient le fleuve, ne laissant apercevoir qu'une mince bande de ciel nocturne au-dessus de leurs têtes. Lorsqu'ils eurent tourné dans un méandre, le fleuve s'élargit et la végétation se clairsema.

Le batelier de tête se mit soudain à s'exclamer. On pouvait vaguement apercevoir les contours de son bras tendu vers le ciel. Ils regardèrent tous en l'air. Devant eux, dans le lointain, une lueur éclairait la nuit. C'était comme si Dieu avait illuminé le firmament dans la direction où ils se rendaient.

Qu'est-ce qui pouvait éclairer ainsi le ciel de Mergui ? Un incendie. Il se passait là-bas quelque chose de terrible.

Phaulkon ordonna à ses rameurs d'accélérer. Bizarrement, plus ils approchaient de leur destination, plus la lueur semblait diminuer. Vers 10 heures, ils aperçurent une structure en bois dont les contours avançaient vaguement dans le fleuve. C'était le débarcadère, leur précisa Davenport. Ils approchaient de l'embouchure du fleuve qui délimitait Mergui. Les hommes, épuisés et hors d'haleine, posèrent leurs rames et laissèrent les bateaux dériver vers le ponton. Ça et là, dans le lointain, on apercevait ce qui ressemblait à des restes de feux de camp, mais la lueur dans le ciel avait pratiquement disparu.

Les pirogues s'approchèrent tout doucement du débarcadère. Les rameurs et les gardes s'accroupirent bien bas lorsqu'ils aidèrent Phaulkon à débarquer, veillant à ce que leur tête ne dépassât pas la sienne. L'appontement était désert à cette heure. Davenport gravit les degrés de bois et rejoignit Phaulkon. Il devait les conduire par un chemin détourné au domicile d'un mandarin local, Hassan Yussuf. Davenport était en territoire connu : il avait fait d'innombrables commissions pour son maître par le passé — la signature de Hassan était toujours requise sur un document ou un autre. Il devait arriver chez Hassan avant les autres, prétendument pour réclamer une signature urgente mais, en fait, pour y vérifier lequel des deux frères, Hassan ou Selim, occupait les lieux. Phaulkon et ses gardes cerneraient le bâtiment, et, au premier signal de Davenport, les gardes se précipiteraient à l'intérieur.

Le domicile de Hassan était situé dans les faubourgs éloignés de Mergui, en lisière des hautes collines qui s'élevaient derrière la ville. Le chemin qu'ils empruntèrent était sombre et désert : il évitait complètement le port. A en juger aux bruits joyeux qui émanaient de cette partie-là, on était en train de fêter quelque chose.

Davenport leva la main et s'arrêta. La maison se dressait devant eux. Au signal du capitaine Vitoon, les gardes se déployèrent en éventail et Davenport

s'approcha lentement du portail. On entendait encore des bruits de festivités dans le lointain et, de temps à autre, un grand cri déchirait la nuit. Phaulkon se demanda ce qu'ils pouvaient bien acclamer.

Une voix effarouchée questionna Davenport. Il s'arrêta devant la porte et déclina son identité. Phaulkon entendit la voix affirmer que le seigneur Yussuf était absent. Le ton était indubitablement bourru lorsque la voix ajouta que ce n'était de toute façon guère une heure pour venir déranger le maître. Le garde refusa de répondre à toute autre question et Davenport se vit obligé de partir. Alors qu'il rebroussait chemin, une autre clameur s'éleva du port.

Davenport se dirigea vers Phaulkon et murmura : « L'homme m'a regardé comme si j'étais un revenant. Peut-être White a-t-il dit à tout le monde que j'étais mort. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé bizarre qu'il n'y ait qu'un seul garde de service. Très inhabituel. Il n'y avait pas non plus trace de domestiques, quoique, à cette heure tardive, ils étaient peut-être endormis. Mais un homme du rang de Hassan devrait avoir plusieurs gardes, pas seulement un. Je ne comprends pas. »

De nouveaux applaudissements s'élevèrent du front de mer. Phaulkon réfléchissait à toute allure. Il chuchota quelque chose à Vitoon qui était respectueusement accroupi à son côté et, l'instant d'après, vingt gardes cernaient sans bruit la maison. Vitoon, qui ne voulait pas laisser son maître seul, resta au côté de Phaulkon.

Il y eut une brève exclamation suivie d'un appel étouffé, puis tout redevint silencieux. Un garde revint en courant vers Vitoon. Il s'accroupit bien bas. « Nous le tenons, monsieur. Il semble être seul. Devons-nous continuer ? »

Vitoon se tourna vers Phaulkon qui acquiesça d'un signe de tête. Le garde reparti en courant. Phaulkon, accompagné de Vitoon et de Davenport, se dirigea vers la maison. Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'antichambre où l'on recevait les visiteurs, l'homme de Hassan était fermement ligoté avec une corde en fibres de palmier. On braqua une lumière devant ses yeux effrayés qui s'agrandirent en apercevant Phaulkon. C'était exactement ce que Davenport avait dit. Les yeux de l'homme indiquaient plus la surprise que la peur, comme s'il venait de voir un fantôme. Il ne pouvait guère savoir qui était Phaulkon. Les gardes du Barcalon avaient reçu l'ordre strict de ne pas révéler son identité. Alors, pourquoi cette surprise ?

L'homme fixait toujours Phaulkon lorsque le capitaine Vitoon s'approcha de lui. Le regard du prisonnier se tourna alors vers la large feuille de bananier qui faisait office de plateau dans la main de Vitoon. Cette fois, il n'y avait pas à se tromper sur l'expression de terreur qui se lisait dans ses yeux. Sur la feuille de

bananier, bien alignés, reposaient des éclats de bambou. Un des gardes de Phaulkon s'avança et se tint près de Vitoon. En psalmodiant, il entonna une prière au Seigneur Bouddha, lui demandant pardon pour les souffrances qu'il était forcé d'infliger à son prochain.

Les éclats tranchants de canne seraient insérés dans les parties les plus sensibles du corps, puis retirés, jusqu'à ce que la douleur devînt intolérable. Rares étaient les victimes qui pouvaient supporter ces perforations et refusaient de parler.

Le garde expliqua au prisonnier que, comme il leur fallait des réponses rapides, ils allaient devoir rompre avec la tradition et commencer par l'aine au lieu du cou. La bouche du prisonnier se mit à écu-mer lorsqu'on lui enleva son panung et qu'on le força à écarter les genoux. Vitoon lui offrit alors de sélectionner son morceau, car la coutume voulait que la victime choisisse elle-même son instrument de torture. Les yeux du prisonnier roulèrent d'une pointe à l'autre. Vitoon vint à son aide en sélectionnant un long éclat affûté sur le plateau et le tint devant les yeux de la victime. Puis il le tendit au garde qui avait entonné la prière et qui à son tour se tourna vers Phaulkon pour obtenir la permission de continuer.

Phaulkon s'avança. « Pour qui travaillez-vous ? »

Le prisonnier hésita. Le bourreau amena la pointe de l'éclat de bambou à un cheveu de son entrejambe. Le prisonnier tenta instinctivement de rapprocher les genoux, mais quatre mains solides les maintinrent écartés. La sueur perlait à son front.

Phaulkon fit un bref signe de tête au bourreau qui porta rapidement un coup aux parties génitales du prisonnier. L'homme hurla de douleur.

« Pour qui travaillez-vous ? » répéta Phaulkon.

Cette fois, le prisonnier n'hésita pas. « Pour le seigneur Selim Yussuf, Puissant Seigneur !

— Où est-il en ce moment ?

— En ville, Seigneur.

— Pour quoi faire ?

— Euh... pour coordonner les opérations, Seigneur.

— Pourquoi tous ces incendies ? »

L'homme hésita. Le bourreau lui donna un nouveau coup et son visage se tordit de douleur.

« Je vous ai demandé la raison de ces incendies.

— Ils ont mis le feu aux maisons des farangs, Puissant Seigneur.

— A toutes ? »

Le visage ravagé par la peur, l'homme acquiesça.

Phaulkon essaya de garder un ton uniforme. « Ils sont tous morts ?

— Je ne sais plus, Puissant Seigneur. C'est ce que je croyais jusqu'à l'arrivée de Votre Excellence et de l'autre farang.

— Combien y avait-il de farangs à Mergui ?

— Soixante-deux, je crois.

— Est-ce que le Shahbandar est mort ?

— Je ne sais pas, Puissant Seigneur. Vraiment ! Songhkram était supposé prendre ma relève mais il n'est pas venu. Je suis à mon poste depuis le crépuscule.

— Le navire du Shahbandar se trouve-t-il toujours au port ?

— Il y était cet après-midi, Seigneur. Il était mouillé à côté de celui de l'envahisseur farang. Je les ai tous deux vus de mes propres yeux.

— Combien de navires dans les forces de l'envahisseur ?

— Je ne sais pas, Puissant Seigneur. Il n'y avait que celui du port.

— Qui a organisé la tuerie des farangs ? »

L'homme contempla ses pieds. Un coup violent le

fit hurler. « Puissant Seigneur, c'est le seigneur Selim, pleurnicha-t-il.

— Combien d'hommes a-t-il utilisés ? »

L'homme parut déconcerté. « Beaucoup, Seigneur.

Tout le monde.

— Quand cela a-t-il commencé ?

— Juste après le coucher du soleil.

— Quand doit rentrer votre maître ?

— Il ne l'a pas dit, Puissant Seigneur. Il m'a seulement demandé d'attendre ici.

— Vous êtes seul ?

— Oui, Puissant Seigneur. Les domestiques sont tous partis avec le maître. »

Il n'y avait plus qu'une seule question à régler.

« Nous partons maintenant, dit Phaulkon au prisonnier tremblant. Vous voulez venir avec nous ? »

L'homme hésita, juste le temps pour Phaulkon de se décider. Il prit Vitoon à part. « On ne peut pas lui faire confiance, murmura-t-il. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous encombrer de lui. Nous avons trop à faire. Et nous ne pouvons pas non plus le laisser pleurer ici. Vous allez devoir vous débarrasser de lui. Mais je veux que ce soit sans souffrances. Faites en sorte qu'il ne s'aperçoive pas de ce qui lui arrive. »

Vitoon s'inclina respectueusement et se dirigea vers le prisonnier. Il le détacha et l'emmena au-dehors.

Phaulkon fit venir Davenport et lui parla à voix basse pendant quelques minutes. Les yeux du secrétaire s'agrandirent en écoutant le plan de Phaulkon. Ce n'était pas pour rien que l'homme avait été nommé Barcalon de Siam.

Quand Vitoon fut de retour, Phaulkon donna au détachement l'ordre de regagner les pirogues.

Lorsqu'ils se dirigèrent vers l'appontement où les rameurs les attendaient, seul le prisonnier manquait à l'appel.

Le capitaine Weltden reprit lentement connaissance. Il avait le crâne affreusement endolori et le corps moulu. Des cris et des appels émanaient des collines autour de lui. Il vit son chapeau à côté de lui et fit un geste pour l'attraper. La couronne en était fendue. Un coup d'épée sans doute. Il toucha sa tête et sentit du sang poisseux. Il pouvait dire merci à l'épais feutre de son chapeau. Il se sentait faible et étourdi.

A mesure que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il distingua un certain nombre de corps épars autour de lui. Il ne voyait pas leur visage mais redoutait le pire. Des incendies étaient allumés en divers points des collines et il crut voir rougeoier des braises au sommet de celle où se trouvait la maison de White. Il se mit péniblement debout et se dirigea vers l'entrepôt le plus proche. Au-delà se trouvait le sentier qui conduisait au sommet de la colline. Il battit précipitamment en retraite à l'ombre d'un arbre : un groupe d'indigènes armés convergeaient vers le sentier. Il les vit grimper la colline en direction de la maison de White.

Weltden se retourna vers la mer. Il atteignit le bord de l'eau et scruta l'obscurité devant lui à la recherche de sa chaloupe. Elle ne se trouvait pas près du quai, mais au bout d'un moment ses yeux distinguèrent une embarcation qui glissait sur l'eau à mouvements lents et saccadés. Elle semblait se diriger vers l'autre extrémité du port. Il décida de longer le rivage à pied et d'essayer de la hélér à l'endroit où la terre formait un petit cap un peu plus loin à droite. Les cris dans les collines s'étaient estompés et le port paraissait désert. Il avançait avec difficulté : il avait des élance-ments dans la tête à chaque pas. Lorsqu'il atteignit le petit promontoire, il était plutôt exténué. Il distingua les contours de l'embarcation juste devant lui. Rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il s'avança vers elle. Le fond boueux ralentissait sa marche et épuisait ses forces. Il vit que le bateau, malgré sa lente progression, ne serait bientôt plus à sa portée.

Il se tenait là, pantelant, en proie au vertige et à la douleur. Il n'était pas du tout certain de pouvoir regagner le rivage. Il n'y avait pas d'autre solution, il allait devoir appeler. Il savait que c'était risqué, mais cela valait mieux que de se noyer dans de l'eau qui lui arrivait à mi-cuisse. Il mit ses mains en porte-voix et cria, aussi fort qu'il l'osa : « Au secours ! »

Davenport quitta l'embouchure du Tenasserim et pénétra dans le golfe en décrivant une large courbe, évitant complètement le front du port. Aucun signe du *Résolution* dans l'obscurité, mais ce soir aucun officier de marine doté de raison ne signalerait sa position en allumant ses feux. Quatre des gardes de Phaulkon propulsaient la large pirogue tandis que Davenport répétait silencieusement son discours, mettant au point les réponses qu'il apporterait aux questions qu'on n'allait pas manquer de lui poser.

Ils se dirigèrent vers le large, suivant le côté gauche du golfe. Ils ne traverseraient que lorsque le port serait loin derrière. Au bout d'un certain temps, Davenport leva une main et scruta l'obscurité devant lui. Des contours sombres se découpaient devant eux. S'agissait-il déjà du *Résolution* ? Peut-être avait-il quitté le port. A pareille distance du rivage la houle enflait, mais il n'y avait rien là d'insurmontable pour la solide pirogue, taillée dans un seul tronc de teck. Davenport clignait toujours des yeux quand la flambée soudaine d'un des incendies à terre illumina les contours de deux larges vaisseaux devant eux. Il fit signe aux rameurs de mettre le cap sur le passage entre les deux. Il se demanda lequel était le *Résolution*.

Samuel White entendit l'appel au secours au moment même où il se démenait avec le peu de forces qui lui restait pour s'éloigner suffisamment du port. Quand l'aube viendrait, il ne voulait pas se retrouver au beau milieu et offrir une cible facile. Il y avait au nord de la ville des mangroves qu'il essaierait d'atteindre et où il projetait de passer la nuit. Aux premières lueurs, il verrait si le *Résolution* était encore dans les parages, et, si tel était le cas, il rassemblerait ses forces pour l'atteindre. Cela faisait maintenant une bonne heure qu'il pagayait avec son morceau de rame ; il était épuisé. Seules la vue des incendies à flanc de coteau et la certitude que sa maison faisait partie du lot l'avaient poussé à continuer. Le cœur brisé, il avait vu s'allumer de nouveaux incendies sitôt les premiers éteints. Chaque nouvelle conflagration était accompagnée d'un sinistre concert de hourras qui lui avait donné des frissons. Il avait continué à tirer sur sa rame en s'émerveillant des exploits que le corps humain pouvait accomplir sous la contrainte. Il avait en fait ramé une lieue entière avec une moitié de rame, qui plus est très abîmée. Mais pourquoi donc ces démons brûlaient-ils toutes les maisons ? Et qui étaient les meneurs ?

Un second appel au secours vint distraire le cours de ses pensées. Beaucoup plus fort cette fois. Cet imbécile allait bientôt attirer l'attention de tout le monde sur sa présence ! Le cri semblait provenir des marais, à une vingtaine de brasses. Comme c'était une voix anglaise, il y avait des chances qu'elle fût amie. Seuls les indigènes étaient devenus fous.

« Qui est-ce ? », demanda-t-il, pas trop fort. Il n'y eut pas de réponse immédiate, jusqu'à ce que la voix retentît de nouveau au-dessus des eaux : « Aidez-moi, je vous en prie ! »

White jura. Cet abruti allait avertir la ville tout entière.

« Du calme. J'arrive.

— Je suis par ici », dit la voix, qui s'était radoucie.

Avec sa moitié de rame, White entreprit de se diriger vers la voix en priant pour qu'il ne s'agît pas d'un piège. Il lui fallut presque vingt minutes pour l'atteindre. La voix, pensant l'avoir perdu, appela encore à deux reprises. Comme il s'approchait, White se rendit soudain compte qu'il la connaissait. Mais c'était impossible ! Il avait vu tuer Weltden.

« Anthony ? murmura-t-il, agité. C'est vous ? »

Il y eut un moment de silence, puis la voix, ravie, dit : « Samuel ! Quelle aubaine ! Comme je suis content de vous voir !

— Parlez plus bas. Il y a peut-être des bateaux indigènes dans les parages.

— D'accord. Je suis ici. » Weltden éclaboussa un peu d'eau pour indiquer sa position.

White l'atteignit enfin.

« Anthony, Dieu soit loué ! Vous êtes vivant. Je vous ai vu jeté à terre. » Il s'empara du bras qui lui était tendu mais tous deux étaient à bout de forces et Weltden tomba à genoux dans l'eau. White lui tendit sa moitié de rame et, après plusieurs tentatives infructueuses, Weltden, à demi mort d'épuisement, réussit à se hisser à bord. Les deux hommes gisaient pantelants, incapables de parler.

White finit par dire : « J'ai cru qu'ils vous avaient tué, là-bas, mon ami. Je venais à votre rescousse quand j'ai été moi-même complètement sonné.

— Que se passe-t-il donc, Samuel ? Un soulèvement général ?

— Je n'en sais pas plus que vous, mais ça en a tout l'air.

— Nous devons atteindre le *Curtana*. Je vais vous aider à payer.

— Avec une moitié de rame pour nous deux, Anthony ? La tâche ne va pas être facile.

— Une moitié de rame ? »

White lui montra le morceau de bois fracassé. « Maintenant vous savez pourquoi il m'a fallu tant de temps pour vous atteindre.

— Qu'est-il arrivé à mon équipage ?

— Vous voulez dire à ceux qui étaient dans cette chaloupe ? Massacrés jusqu'au dernier, j'en ai peur. J'ai dû balancer les corps par-dessus bord. »

Weltden restait silencieux.

« Nous allons ramer à tour de rôle avec la moitié que j'ai », dit White, qui prit péniblement la direction du *Curtana* en priant pour qu'il fût encore mouillé au port. Mais, au bout d'un quart d'heure, ils n'avaient progressé que de quelques brasses. Puis peu à peu le vent se leva et ils se retrouvèrent impuissants à garder le cap. White se traita d'idiot. A l'abri de la mangrove, au moins, ils auraient pu tenir bon. Ils n'avaient de toute façon pas l'énergie pour arriver jusqu'au *Curtana*. La seule maigre consolation était l'idée que le grain disperserait également les pirogues indigènes susceptibles de rôder.

Au bout d'un moment, ils dérivèrent dans une autre mangrove et s'arrêtèrent au milieu d'arbres touffus. Weltden voulait s'aventurer à terre mais changea rapidement d'avis quand White le mit en garde contre les crocodiles. Ils décidèrent de rester dans la chaloupe jusqu'au matin.

Epuisés par leurs efforts, ils s'allongèrent. Malgré le danger omniprésent, ils étaient infiniment soulagés à l'idée de pouvoir se reposer. White jeta de nouveau un regard aux collines : par endroits, on voyait encore quelques ruines fumantes. Les cris et les hurras d'une fête bruyante continuaient à ponctuer le silence nocturne. Les deux hommes fermèrent les yeux et s'endormirent immédiatement.

« Ohé ! du bateau ! demanda l'officier de quart. Qui va là ? »

Davenport fit signe à ses rameurs d'immobiliser la pirogue.

« Francis Davenport, secrétaire du seigneur White. Je viens de m'enfuir sur une pirogue. Je cherche le *Résolution*.

— Ici, c'est le *Curtana*. Le *Résolution* est à tribord.

— Avez-vous vu le capitaine Weltden quelque part ? » C'était une voix autoritaire cette fois, sans doute un officier. « Il s'est rendu à terre pour dîner avec le seigneur White.

— Non, répondit Davenport. A terre, c'est l'anarchie la plus totale.

— Je sais. Nous avons envoyé une chaloupe à la recherche de notre capitaine, mais nous avons dû rebrousser chemin. Nous projetons de reprendre les

recherches à l'aube.

— C'est très sage à vous, monsieur ; maintenant, c'est beaucoup trop dangereux. J'ai de la chance d'être vivant. Si vous voulez bien m'excuser, je dois me rendre sur le *Résolution*.

— Vous ne pouvez pas le rater. Il est à tribord. Je suis désolé de ne pouvoir vous éclairer, mais nous n'avons pas envie de révéler notre position. Bonne chance !

— Merci. »

Davenport indiqua la bonne direction aux rameurs. Seuls de très vagues contours se dessinaient devant eux. Ils avancèrent prudemment jusqu'au moment où ils accostèrent la frégate.

Une voix questionna Davenport et il déclina son identité.

« Attendez ! » ordonna l'homme.

Davenport n'eut pas à attendre longtemps. Il entendit des pas précipités sur le pont, puis une voix étouffée s'enquit nerveusement : « Davenport ! C'est bien vous, mon gars ? »

Davenport l'aurait reconnue entre mille. Rob

Jamieson était de retour. Avec le trésor sans doute. Voilà qui était intéressant !

« C'est bien moi, Rob. Je peux monter à bord ?

— Permission accordée », répondit la voix avec affabilité.

Davenport grimpa à l'échelle.

« Quelles nouvelles de Sam ? demanda Jamieson avec inquiétude.

— Il est en vie, Rob. Mais il ne le restera que si nous allons à sa rescousse. On peut aller dans votre cabine pour parler ?

— Oui, Francis. Suivez-moi. »

Il suivit Jamieson dans l'escalier qui menait à une cabine chichement meublée. Ils s'assirent sur des chaises à dossier rigide.

« A dire vrai, Francis, je n'aurais jamais cru que quiconque survivrait à cet enfer. Où est Sam ?

— Il se cache, dans un endroit secret qu'il connaît plus haut sur la côte. Une petite grotte invisible de tout sentier. Il a réussi à se réfugier là avec deux ou trois de ses serviteurs. Presque tous les Européens sont morts. Massacrés. White m'a chargé d'essayer de vous retrouver ; il m'a donné quatre de ses meilleurs hommes. Ils sont venus avec moi. Il ne peut pas quitter sa cachette sans bateau, il est à court de vivres et les indigènes veulent sa peau. Combien d'hommes avez-vous à bord, Rob ?

— Vingt-quatre, mais la plupart sont des matelots. » L'Ecosais fronça les sourcils. « De plus, j'ai besoin d'eux pour garder... J'ai une cargaison de grand prix à bord.

— White m'a parlé du trésor, Rob. Il a suggéré que vous pourriez peut-être utiliser ses hommes pour le garder, ceux qui sont venus avec moi dans la pirogue. Nous avons besoin de vos gars pour secourir White. Ce n'est pas une mission pour des Siamois. »

Jamieson regarda Davenport d'un air sceptique. « On peut faire confiance à vos hommes ?

— Bien sûr qu'on peut leur faire confiance ! Ce sont les hommes de White. Parmi les meilleurs qu'il ait.

— Je les connais ?

— Ça se pourrait. Non, réflexion faite... Ils étaient sous les ordres directs de Rodriguez, pas de White. Il se peut pourtant que vous les ayez vus dans les parages.

— Je suis impatient de venir en aide à Sam, mais je ne peux pas laisser seulement quatre hommes pour garder un trésor de cette taille.

— Je comprends. » Davenport s'interrompit. « Attendez une seconde, je crois que j'ai une idée.

— Laquelle ?

— Lors de mon évasion, j'ai rencontré un riche négociant portugais qui s'enfuyait aussi. Il avait avec lui une escorte substantielle. Il m'a dit que même si les indigènes ne voulaient tuer que les Anglais, ils étaient incapables de

faire la différence entre les Européens. Aucun Portugais ne se sentait en sécurité. Il m'a demandé si lui ou ses amis pouvaient se réfugier à bord du *Résolution*. Leur petite église est déjà pleine à craquer. Ses hommes étaient en train de réquisitionner des bateaux quand je l'ai quitté. S'il arrive jusqu'ici, peut-être que nous pourrions demander à ses gardes de veiller aussi sur le trésor ? Je suis sûr qu'il serait ravi de se voir offrir l'occasion de témoigner sa gratitude. »

Jamieson hocha la tête. « Laisser le trésor entre les mains d'étrangers ? Jamais de la vie.

— Mais que diriez-vous de laisser quatre autres de vos hommes ici ? Avec les miens, cela ferait huit en tout pour garder le trésor. Le reste pourrait venir avec nous secourir White. »

Jamieson aimait un peu mieux cette idée-là. « Peut-être pourrais-je demander au *Curtana* de me prêter certains de leurs hommes... Quoique je ne sache pas non plus dans quelle mesure on peut leur faire confiance. »

Davenport hocha la tête. « Je ne ferais pas cela,

Rob. Si la rumeur dit vrai, le *Curtana* va avoir besoin de tous les hommes disponibles pour servir les canons.

— Quelle rumeur ?

— Le bruit court que des ribambelles de pirogues indigènes s'apprêtent à nous prendre par surprise à la première heure et à nous écraser. C'est pourquoi nous devons aller à la rescousse de White ce soir. »

Jamieson se renfroigna, puis il eut une idée. « Etes-vous absolument certain que Sam est toujours en vie ?

— Tout à fait certain, Rob. J'étais avec lui. » Il se pencha en avant. « Mais il y a quelque chose d'autre que vous devriez savoir — c'est confidentiel, bien sûr. » Il baissa la voix. « White et Weltden ont conclu un marché. »

Jamieson haussa le sourcil. « Un marché ?

— Oui. White avait obtenu une autorisation spéciale de la Compagnie pour transporter son trésor sain et sauf en échange de certains... Oh ! c'est sans importance et cela n'a rien à voir. De toute évidence, une part ira la Compagnie. Mais le fait est que le marché a été conclu et que White dispose

des papiers nécessaires. » Davenport prononça lentement ces mots. « La cargaison sera *légale*, Rob. Les papiers mentionnent White et personne d'autre, ce qui est une raison de plus pour le tirer d'affaire. »

Jamieson se redressa sur sa chaise. « Vous voulez dire qu'on pourrait même partir d'ici avant le lever du jour, si l'on ramenait Sam ?

— Oui. A la minute même où White est à bord, nous appareillons. Avec le trésor. »

L'Ecosais parut déchiré. « Mais est-ce que cette bon Dieu de ville n'a pas pris les armes ? Les hommes du *Curtana* ont dû rebrousser chemin. Quelles seraient nos chances ? Et laisser un tel trésor derrière nous, presque sans protection...

— Nos chances seraient grandes, Rob. Je connais bien le terrain. Nous éviterions les zones peuplées.

White se cache plus haut sur la côte, pas en ville. Et même si nous rencontrions un ou deux indigènes, avec vingt Européens armés, nous n'aurions aucun problème. Les Siamois savent s'incliner devant le nombre. »

Jamieson fronça les sourcils. « Mais pourquoi Sam n'est-il pas venu directement ici comme vous ?

— Il a cru qu'il n'y arriverait pas. Il savait que le devant du port serait bien gardé parce que les indigènes s'attendaient à ce qu'il essaie d'atteindre le *Résolution*. Avec cette populace assoiffée de sang qui mettait le feu à toutes les maisons des Blancs dans la colline, il a dû prendre une décision rapide. Il a jugé que le mieux serait d'éviter la ville. Il s'est donc enfui vers la grotte au nord. Comme il fallait absolument qu'il fît parvenir un message au *Résolution*, il a décidé de prendre le risque de me donner ses meilleurs hommes. »

Jamieson était pensif. « J'aimerais pourtant bien laisser également quatre de mes hommes ici.

— Entendu. Nous nous débrouillerons avec les vingt qui restent.

— Vous êtes sûr de connaître le chemin, Francis ? Nous ne voulons pas tomber dans une embuscade indigène.

— Ne vous inquiétez pas, Rob. J'ai autant envie que vous de revenir ici.

— Bon, d'accord. Je vais réunir les gars.

— Ah, oui ! Rob, veuillez avertir les gardes qui restent que le négociant portugais et son escorte pourraient bien se présenter. Il ne faudrait pas qu'ils leur tirent dessus. »

Jamieson rit. « Nous leur offrirons l'hospitalité, Francis, ne vous faites pas de bile ! »

Quand White ouvrit les yeux, le jour se levait presque. Il étira ses membres douloureux et bâilla. Tout son corps était courbatu par les efforts inhabituels qu'il avait fournis pour ramer, les coups qu'il avait reçus et sa nuit passée à même le fond de la chaloupe. Il n'avait pas fait froid, mais la dureté de ce plancher avait été plutôt inconfortable.

Il regarda Weltden allongé sur le côté à l'autre extrémité, les genoux recroquevillés et la tête sur les mains. Il paraissait profondément endormi, ou alors il était inconscient. Le sommet de son crâne était recouvert de sang séché.

White se penchait pour tenter de le réveiller quand il se figea et tendit l'oreille. On percevait distinctement des bruits de voix au-dessus de l'eau. Difficile de dire à quelle distance. C'étaient des voix indigènes et, à leur ton, on ne les avait pas encore repérés. Il fallait qu'il réveillât Weltden en douceur. Il sentit les battements de son cœur s'accélérer. Les voix se rapprochaient. Il avança sur les genoux. La chaloupe craqua sous son poids et il pria pour que le bruit ne se répercutât pas au loin. Sur une branche au-des-sus de lui, un iguane fila à toute allure puis s'arrêta pour écouter, la gorge pantelante.

Il était presque à la hauteur de Weltden lorsque ce dernier remua et se mit à grommeler bruyamment. White plongea et lui mit la main sur la bouche, étouffant la fin du grognement. Weltden ouvrit les yeux et le fixa d'un air ahuri. Tout à coup, les voix indigènes se turent. La respiration de Weltden était laborieuse ; White enleva sa main pour lui permettre de respirer plus librement. Il mit un doigt sur sa bouche pour lui intimer le silence.

Les voix s'étaient arrêtées, mais on ne pouvait pas ne pas entendre le bruit des pagaies fendant l'eau. Bien que le jour ne fût pas encore levé, l'obscurité diminuait. Les contours nerveux des palétuviers étaient clairement visibles. White retourna en rampant à l'autre bout de la chaloupe et prit le morceau de rame. Il vit que Weltden avait également entendu.

Le bruit cessa brusquement. Il y eut des chuchotements, puis les coups de pagaie reprirent.

Les deux hommes étaient aplatis contre le plancher lorsque la pirogue se dirigea vers leur embarcation. White serra plus fort sa rame. Il attendait en retenant sa respiration. Une tête apparut, mais du côté de Weltden. Le poing de Weltden s'écrasa sur la figure d'un homme qui tomba à la renverse en hurlant. White s'assit au moment où une autre silhouette surgissait de la pirogue, brandissant un poignard incurvé. L'homme s'agrippa au rebord de la chaloupe pour se maintenir en équilibre et se prépara à fondre sur Weltden. C'est alors qu'il remarqua White et se ravisa. Il changea son poignard contre une pagaie. A la vue de celle-ci, White se jeta en avant.

Il atterrit sur l'homme avec un bruit sourd et fit presque chavirer la pirogue. « Attrapez leurs pagaies ! » siffla White à Weltden.

Aucun signe de l'autre Siamois. L'homme dans la pirogue planta ses dents dans l'épaule de White qui hurla de douleur. White était de loin le plus lourd des deux, mais le Siamois était souple et ses réflexes instantanés. Les deux hommes se précipitèrent pour attraper le poignard mais le Siamois fut le plus rapide. Tandis qu'il se baissait, White lui assena un coup de poing sur la nuque. L'homme s'écroula mais s'accrocha au poignard. Il se retourna brusquement et envoya de violents coups à l'aveuglette. L'arme atteignit White juste au-dessous de l'épaule. Comme l'homme s'écartait pour recommencer, Weltden apparut derrière lui : il tenait sa chemise bien serrée dans ses mains. Il la fit passer par-dessus la tête de l'homme, autour de son cou, et tira brusquement dessus. Les yeux du Siamois lui sortirent des orbites lorsqu'il essaya désespérément de desserrer l'étreinte. White saisit sa chance. Il donna un bon coup de genou dans l'entrejambe de l'homme. Le Siamois baissa les bras en hurlant de douleur. L'étreinte de Weltden se resserra jusqu'à ce que l'homme cessât de réagir.

« Partons d'ici », dit rapidement White. Les premières rougeurs de l'aube apparaissaient vaguement à l'horizon.

Us balancèrent le corps de l'homme par-dessus bord et regagnèrent leur chaloupe en pagayant. Elle avait dérivé pendant la bagarre. Toujours aucun signe de l'autre indigène. En tout cas, ils disposaient désormais de deux pagaies correctes. Elles étaient plus courtes que les rames d'une chaloupe, mais c'était une amélioration considérable. Weltden ramassa le poignard du mort et le fourra dans son haut-de-chausses. Us se rangèrent à côté de leur bateau et y montèrent. Us ne remarquèrent pas la silhouette courbée au fond. Weltden prit la chemise qui avait étranglé l'indigène et la noua autour de l'épaule de White pour endiguer le flot de sang. Sa bouche s'ouvrit toute grande lorsque White lui décocha soudain un violent coup de pied dans la poitrine. Il partit en arrière et s'écrasa sur le Siamois. Le souffle coupé, l'indigène se plia en deux tandis que White se précipitait sur lui. Ensemble, les

deux hommes le maîtrisèrent, mais le Siamois glissa entre leurs mains telle une anguille, plongea par-dessus bord et disparut rapidement dans la mangrove.

Les Anglais s'éloignèrent du rivage en pagayant aussi vite que leurs forces le leur permettaient. De nouveau, il y eut un grain, mais cette fois ils avaient le vent et la marée avec eux et ils progressèrent rapidement. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le golfe, les premiers rayons du soleil apparaissaient derrière Mergui, illuminant les collines comme quelque majestueux décor de théâtre. On voyait au loin le

Résolution et le *Curtana*, mouillés de l'autre côté de la barre. Le golfe était noir de pirogues. Leur chaloupe était horriblement voyante. Ils se hâtèrent de retourner s'abriter dans la mangrove avant qu'une pirogue indigène ne les repérât.

Selim ne rentra chez lui qu'au petit matin. La ville avait enfin retrouvé son calme. Il se sentait à la fois rempli d'allégresse et épuisé. Rempli d'allégresse à l'idée qu'une fois de plus les Maures allaient peut-être retrouver leur juste place à Mergui et épuisé par le carnage et la difficulté de contrôler une population quasi hystérique.

Il s'inquiétait que personne n'eût vu le Shahbandar mort, mais un des chefs paysans lui avait assuré que la maison de ce dernier avait été réduite en cendres. « Même ce chien d'infidèle n'a pu survivre dans une telle rôtissoire », avait-il commenté avec un grand sourire.

Au moment où il franchissait le portail, Selim fut surpris de voir que le garde n'était pas à son poste. Peut-être était-il parti faire la fête avec ses compagnons. Il entendit remuer les domestiques. Au moins étaient-ils rentrés à la maison.

Bientôt, il retournerait à Tenasserim où il se ferait discret jusqu'à ce qu'Ayuthia eût terminé son enquête à propos du soulèvement. Il était certain que les pièces à conviction contre les farangs seraient écrasantes. Il n'y aurait pas un seul Siamois qui ne serait prêt à corroborer le fait que les farangs avaient tiré les premiers.

Il entra dans sa chambre et s'allongea sur une natte de roseaux. Il se reposerait deux ou trois heures avant l'aube. Ses dernières pensées furent pour la poignée de farangs encore en vie sur leurs bateaux. Il doutait que les hommes du *Résolution* ou du *Curtana* osent passer à l'action alors que leurs maîtres étaient tous deux morts. La chaloupe qu'ils avaient envoyée s'était dépêchée de rebrousser chemin quand les matelots avaient vu qu'ils avaient affaire à

plus fort qu'eux. Et lorsque le jour se lèverait, l'équipage des deux vaisseaux verrait deux cents pirogues de guerre patrouiller dans le golfe. Sans aucun ami à terre, ils partiraient certainement.

Les mois de préparation soigneuse s'étaient révélés payants. Pourtant, maintenant que tout était fini, Selim sentait un vide étrange, et ce ne fut que peu avant l'aube qu'il put trouver le sommeil.

White et Weltden trouvèrent la pirogue abandonnée, prisonnière de quelques branches basses en lisière de la mangrove. Aucun signe du second Siamois : sans pagaie, la pirogue ne lui servait pas à grand-chose.

Ils changèrent vite d'embarcation et se dirigèrent de nouveau vers la mer. Si seulement ils pouvaient arriver à portée de voix du *Curiana* ou du *Résolution* avant qu'une des pirogues indigènes ne les accostât ! Weltden estima que le *Curtana* était à environ un demi-mille. Aucune des pirogues ne semblait bouger pour le moment : le soleil était à peine levé et les bateliers n'avaient vraisemblablement pas encore commencé à patrouiller.

Peu habitués à la pirogue indigène, les deux hommes avancèrent lentement jusqu'au moment où ils apprirent à synchroniser leurs mouvements. White se tenait à la proue, pagayant avec son bras valide et grimaçant à cause de la douleur dans son épaule. Pour chaque coup de pagaie de Weltden, White devait en donner deux pour maintenir un rythme régulier. En trente minutes, ils avaient couvert presque la moitié de la distance. La sueur leur dégoulinait le long du visage et White était de plus en plus pâle.

Ils avancèrent un quart d'heure de plus sans inci-dent. Ils savaient que ce n'était qu'une question de temps avant que les pirogues ne les hèlent, car ils étaient maintenant plus près des vaisseaux que les autres pirogues. Les indigènes ne manqueraient pas de se demander pourquoi une de leurs embarcations s'approchait des bateaux farangs. Ils continuèrent à se diriger en ligne droite vers le navire le plus proche, le *Curtana*, à environ une encablure de là.

Ils couvrirent une trentaine de brasses avant que l'appel redouté ne leur parvînt de quelque part sur leur gauche. Les deux Anglais se regardèrent et redoublèrent leurs efforts. Leur pirogue bondit en avant, mais le changement de rythme non concerté la fit zigzaguer. Les deux hommes jurèrent tandis qu'ils perdaient des moments précieux à s'adapter au nouveau rythme. La douleur dans l'épaule de White se fit plus aiguë.

À leur grande horreur, ils remarquèrent que leurs efforts avaient permis à la pirogue indigène de se rapprocher de la leur. Elle se trouvait à vingt brasses et

la distance diminuait. D'autres, alertées par le cri, se lancèrent à la poursuite. Bientôt, une douzaine d'embarcations convergeaient sur les Anglais, les indigènes s'encourageant mutuellement.

White et Weltden n'étaient pas à plus d'une demi-encablure du *Curtana* et il semblait impossible que son équipage n'entendît pas les hurlements. Un instant plus tard, ils reconnurent le cri d'une vigie anglaise. Leur moral remonta, et White, les yeux fiévreux, le bras traversé d'une douleur atroce, redoubla d'efforts. Weltden posa sa rame. White le dévisagea avec incrédulité. La pirogue se mit à tourner en rond.

« Que diable... »

Weltden ignore White et mit ses mains en porte-voix dans la direction du vaisseau. « Au secours ! C'est votre capitaine ! Au secours, vite ! »

White jura. Pourquoi ce crétin avait-il fait ça ? Le vaisseau les avait vus de toute façon. Ils avaient perdu de précieuses secondes.

A huit brasses de distance au plus, deux pirogues indigènes avançaient de front tandis que les Anglais étaient encore à une bonne cinquantaine de brasses du *Curtana*. La course semblait quasi terminée. Puis, soudain, la sirène d'un bateau retentit, suivie quelques secondes plus tard du grondement d'un canon. Les pirogues de tête ralentirent. Puis le *Résolution* fit également retentir sa sirène. White faillit pleurer de joie à ce son familier. Des cris d'encouragement s'échappaient des deux vaisseaux.

« Ils mettent une chaloupe à la mer, cria Weltden. Allez, Sam ! Ce n'est pas le moment de renoncer. » Mais White était à bout de forces. Son visage était couleur de cendre, la bandage de fortune autour de son épaule trempé de sang. Il laissa échapper sa pagaie et s'effondra.

Un autre coup de canon traversa le golfe. Weltden se retourna tout en continuant à pagayer. Une pirogue était en train de sombrer, d'autres regagnaient le rivage. Seules les cinq qui étaient le plus proches étaient encore en course. Le bateau n'avait pas osé leur tirer dessus par crainte de les toucher. La pirogue de tête se trouvait maintenant à moins de six brasses. La sueur qui ruisselait le long du visage de Weltden lui brouillait la vue. Il pagayait comme un fou, sachant qu'à la minute même où la pirogue de tête l'aurait rattrapé, il serait un homme mort. Cinq brasses... quatre... trois... Devant lui, il vit une chaloupe. Une douzaine de rameurs la propulsaient. Il fit appel à ses dernières ressources et, dans un suprême effort, réussit à maintenir la distance avec la pirogue de tête une minute de plus. Puis à son tour il s'écroula, épuisé.

La chaloupe fonçait en fendant l'eau qui écumait à l'avant. Elle se trouvait à une vingtaine de brasses. Wells, le second, leva son mousquet et visa soigneusement. La décharge tomba juste devant la pirogue de tête. L'espace continuait à diminuer. Le deuxième tir de Wells abattit l'un des deux rameurs indigènes de la pirogue de tête qui ralentit brusquement. Le second rameur laissa tomber sa pagaie et plongea dans la direction de l'embarcation de Weltden. En trois brasses rapides, il saisit le bord du bateau et se hissa dedans. Il sortit son poignard. Weltden, que ses forces abandonnaient, regardait, impuissant. Deux mousquets armés se levèrent dans la chaloupe. Le Siamois brandit son arme et plongea. Les deux mousquets firent feu. Le Siamois, touché, perdit l'équilibre et enfonça sa lame dans la cuisse de Weltden.

Les occupants des quatre autres pirogues se mirent à l'abri lorsque les mousquets se tournèrent vers eux. Puis, quand la chaloupe accosta la pirogue des Anglais, ils rebroussèrent chemin. On transporta White et Weltden sur la chaloupe du *Curtana*.

Wells regarda les corps sans vie de son capitaine et de Samuel White et soupira de soulagement. La preuve était enfin faite qu'il avait eu raison. Car il avait soutenu le capitaine Weltden de bout en bout. Il avait craint le pire quand le cadavre mutilé d'un homme blanc avait dérivé près d'eux à l'aube et avait été ensuite identifié comme étant celui de Mason. Il était persuadé que ce spectacle macabre déclencherait une mutinerie à bord. Mais l'apparition de White, blessé, et dans un état pire encore que le capitaine Weltden, montrait clairement qu'il s'était agi d'un soulèvement indigène et non de quelque complot ourdi par White. Il jeta un coup d'œil vers les lointaines collines où le soleil illuminait les restes calcinés de ce qui avait été autrefois des habitations humaines. Dès qu'ils atteindraient le *Curtana*, il enverrait une chaloupe armée vers la pirogue indigène la plus proche avec un message pour leurs chefs à terre, offrant d'échanger les survivants européens contre de l'or.

Lorsqu'on transporta Weltden à bord du *Curtana*, l'équipage rassemblé l'acclama. Un chirurgien se tenait prêt à intervenir. White avait repris conscience mais il était toujours allongé dans la chaloupe car il avait insisté pour qu'on le conduisît à bord du *Résolution* sans tarder. Bien que ce dernier ne fût pas à plus d'une centaine de pieds, ses ponts étaient étrangement déserts. Un accueil très différent de celui du *Curtana*, remarqua-t-il perplexe.

La chaloupe se rangea le long du vaisseau. Deux marins le regardèrent et le saluèrent. Ils avaient un air rébarbatif.

« Courage, les gars ! cria un des rameurs. Il n'est que blessé. Je ne crois pas qu'il soit en danger.

— On peut vous donner un coup de main ? » demanda un autre rameur lorsque les marins montèrent dans la chaloupe.

« Non, merci. On va y arriver. »

Ils soulevèrent White par les pieds et les épaules. Il cria de douleur. Ils le transportèrent avec soin sur le pont puis le descendirent par une écoutille. La chaloupe du *Curtana* s'éloigna. Les matelots amenèrent White devant la porte d'une cabine à laquelle l'un d'eux frappa.

« Entrez », dit une voix.

White fut immédiatement sur le qui-vive. Il connaissait cette voix. Ses entrailles frémissaient.

La porte s'ouvrit et une silhouette vêtue d'une chemise et d'un panung noirs l'accueillit avec le sourire. Les yeux de White se dilatèrent. Les matelots l'allongèrent sur une couchette et prirent congé.

« Bienvenue à bord, Samuel, dit Phaulkon. J'espère que vous n'en avez pas vu de trop dures. Mais vous allez me raconter tout ça. »

Cela faisait presque douze heures que Phaulkon se trouvait à bord du *Résolution*. Il n'avait pas eu de mal à se faire passer pour un négociant portugais la veille au soir. Il parlait couramment le portugais et savait parfaitement imiter l'accent en anglais. Il avait même l'air portugais. Lui et ses seize gardes n'avaient pas essayé de malmenager les quatre membres de l'équipage à qui Jamieson avait donné l'ordre de rester à bord. On les avait laissés dormir tranquillement jusqu'à l'heure précédant l'aube où deux d'entre eux étaient morts en silence. Les deux autres avaient été désarmés et épargnés après avoir révélé le nom de Jamieson. De toute façon Phaulkon avait besoin d'eux pour maintenir les apparences. Ils avaient déclaré ne rien savoir sur le sort du *Sancta Cruz* et juré qu'ils faisaient partie de l'équipage d'origine du *Résolution*. Le capitaine Jamieson était apparu un beau jour avec son propre équipage et s'était emparé du vaisseau. Le capitaine était parti un peu plus tôt dans la nuit en compagnie de M. Davenport pour secourir le seigneur White à terre. En dehors de cela, ils ne savaient rien.

Phaulkon n'avait dormi qu'une heure ou deux. Après l'arrivée de White, il passa le début de la matinée à surveiller tour à tour les mouvements des pirogues indigènes dans le golfe et l'état de White. La situation était calme sur les deux fronts. Les pirogues indigènes se tenaient à distance, attendant apparemment de voir ce que les deux grands vaisseaux allaient faire. White n'avait pas bougé. Il s'était évanoui en arrivant puis avait sombré dans un

profond sommeil. Vers midi, une chaloupe du *Curtana* était venue s'enquérir de sa santé et s'était vu répondre qu'il se reposait encore. Le reste de la matinée, Phaulkon avait examiné les cales du navire où il avait découvert des piles de caisses et des rangées de vastes coffres de marin. Les premières contenaient une petite fortune en lingots d'or, probablement de quoi payer la totalité de la compensation demandée par Yale. Les coffres regorgeaient d'un extraordinaire assortiment de trésors, manifestement accumulés au cours des ans : vases et tapis d'une valeur inestimable, pièces de huit, lingots d'or japonais, doublons espagnols, rubis, diamants, crucifix d'or et diverses armes incrustées de nacre. Dans l'un des coffres il avait même trouvé des peaux de tigre et des cornes de rhinocéros. L'or des caisses portait encore le sceau d'Atjeh. Manifestement, la mission de Jamieson concernant le *Sancta Cruz* avait réussi, mais sa cargaison devait avoir rapporté davantage que la valeur de ces lingots d'or. Mais où se trouvait le *Sancta Cruz* ?

Phaulkon décida d'aller jeter un nouveau coup d'œil à White. C'était le début de l'après-midi : il devait certainement être réveillé.

Le bruit d'une porte qui se fermait parvint jusqu'à la conscience de White, mais il l'écarta : son esprit était tout entier préoccupé par la douleur lancinante de son épaule. Puis il entendit craquer une planche et ouvrit les yeux. Il regarda autour de lui, perplexe. Le visage de Phaulkon se présenta à son regard. Et il se souvint immédiatement de sa situation. Il referma les yeux et étouffa un grognement en essayant de rassembler ses esprits. Phaulkon attendit patiemment, en silence.

« Ils m'ont eu par surprise, Constant, dit enfin White. Je voulais défendre Mergui contre l'ennemi, mais les indigènes se sont mépris sur mes intentions. Peut-être ont-ils cru que je complotais avec les Anglais. Dieu merci, vous êtes là, Constant ! »

Phaulkon prit une chaise et s'assit à côté de la couchette. « Que s'est-il passé exactement, Samuel ? » Le visage de White s'assombrit. « Les indigènes

ont été saisis d'un accès de folie meurtrière. Ils... ils ont mis le feu aux maisons des Européens sans prévenir. Voyez-vous, je les avais armés pour défendre Mergui. Mais, au lieu de cela, ils se sont retournés contre nous. C'était terrible. Terrible ! La surprise a été totale.

— Mais qu'est-ce qui a déclenché le massacre, Samuel ? »

White réfléchit à la question. « Je crois que ce sont les coups de canon. J'ai essayé d'arrêter cet imbécile de Weltden.

— Weltden ?

— Oui, le capitaine du *Curtana*, le navire de la Compagnie venu s'emparer de la ville. » White parlait lentement en peinant sous l'effort. « Voyez-vous, j'ai dû prétendre que j'étais d'accord avec Weltden pour l'empêcher de passer à l'attaque. J'ai même dit que je coopérerais avec lui. Il le fallait pour gagner du temps, jusqu'à ce que j'aie renforcé les fortifications de la ville. Mais avant que j'aie pu l'en empêcher, ce cinglé a ordonné que le *Curtana* tire des salves de canon pour fêter notre contrat. Les... les indigènes ont dû croire que...

— Que vous fêtiez votre victoire à l'avance ?

— Eh bien ! Oui. Après les salves, je suis vite retourné à terre pour réunir le conseil. Je voulais expliquer ce qui s'était passé. Mais... deux des membres étaient absents et j'ai dû laisser des messages les convoquant chez moi à la première heure. C'était ce matin. » White eut un rictus d'amertume. « Mais... c'était déjà trop tard.

— Vous savez où se trouve Selim ? demanda soudain Phaulkon.

— Selim Yussuf ? Le frère de Hassan ? » White se renfroigna. « Un sale type. Je le faisais surveiller à Tenasserim.

— C'était le meneur. Il faut le trouver et l'arrêter.

— Le meneur ? Je savais qu'on ne pouvait pas lui faire confiance, mais j'étais tellement occupé à mani-puler Weltden que je n'ai pas eu le temps d'examiner personnellement ses activités. J'ai dû laisser cette tâche à mes hommes. »

White commençait à désespérer. Que savait Phaulkon ? Que faisait-il à bord de ce vaisseau ? White était malade à l'idée du trésor qui dormait dans la cale. Qu'est-ce qui avait amené Phaulkon à Mergui ? Quelque chose que Davenport avait dit à Ivatt ? Où diable se trouvait Jamieson ? Un millier de questions l'assaillaient, mais il était obligé de se prêter au jeu de Phaulkon. Il fallait toujours que Phaulkon jouât avec sa victime, comme un chat avec une souris. Pourquoi ne pouvait-il pas dire ce qu'il avait à dire et en finir ?

Phaulkon observait le visage agité de White. Il ressemblait à une bête acculée qui s'interroge sur les intentions de son bourreau. C'était un menteur invétéré. Confronté aux preuves, Sam White essaierait de les tourner à son avantage. Même dans son état de faiblesse actuel, il était capable d'inventer indéfiniment des histoires. Phaulkon n'avait pas le temps de les écouter.

« Jamieson m'a tout raconté au sujet de sa mission, commença-t-il froidement, mais je préférerais apprendre les faits de votre bouche. Où est le *Sancta Cruz* ? »

— Le *Sancta Cruz* ? » White, mal à l'aise, détourna les yeux. « J'aimerais bien le savoir, Constant. Il y a eu pas mal de rumeurs. Et aussi quelques accusations. Mais, honnêtement, je n'ai pas eu le temps d'enquêter. La sécurité de Mergui a été mon unique préoccupation. Vous n'avez pas idée de ce que ça a pu être ! Ce Weltden est plutôt instable. Tantôt il veut raser Mergui, tantôt il me demande de coopérer à la prise de la ville. Ça a été une guerre des nerfs constante. Où se trouve Jamieson ? »

— En sécurité, ne vous inquiétez pas. Il m'a dit que vous lui aviez ordonné d'envoyer le navire par le fond. »

White était devenu très pâle. « Il a raconté ça ? » Il hocha la tête, incrédule. « La dernière fois que j'en ai entendu parler, il était parti pour Atjeh. C'est... c'est ce que disait la rumeur en tout cas. » Il parut fouiller dans ses souvenirs. « On racontait même que Jamieson s'en était emparé et l'avait emmené là-bas. Mais j'ai du mal à y croire. Seul Coates serait assez fou pour faire une chose pareille. Voyez-vous, Constant, il s'est passé tant d'incidents à Mergui ces derniers jours que... »

Phaulkon lui coupa la parole.

« Une partie du butin du *Sancta Cruz* se trouve en bas dans les cales. Je l'ai vu moi-même. »

White s'était préparé à cette remarque. « Le trésor qui se trouve à bord de ce vaisseau, Constant, provient de *La Nouvelle-Jérusalem* et non du *Sancta Cruz*. Je m'apprêtais à le rapporter à Madras, quand l'arrivée du *Curtana* m'a forcé à repousser mes plans. »

— *La Nouvelle-Jérusalem* transportait des rubis, Samuel, pas de l'or. Les inscriptions sur les caisses contenant les lingots d'or ont été effacées, mais l'or porte encore le sceau d'Atjeh. »

White écarquilla les yeux en regardant Phaulkon. « Atjeh ? C'est extraordinaire ! A moins bien sûr qu'une partie du trésor de *La Nouvelle-Jérusalem* ne vienne de là. Je n'ai jamais vérifié. »

Phaulkon le regarda comme s'il avait affaire à un enfant qui n'en fait qu'à sa tête. « Vous aurez tout le temps d'éclaircir le mystère, Samuel. Je vais... »

Il y eut un coup insistant à la porte.

« Oui ? dit Phaulkon.

— Puissant Seigneur, répondit en siamois une voix respectueuse, vous m'avez demandé de vous informer s'il se produisait quelque chose d'inhabituel. Je pense que Votre Excellence devrait monter sur le pont.

— Entrez, Vitoon. Emmenez le seigneur White dans la cale et laissez-le contempler son trésor. Faites doubler la garde.

— Puissant Seigneur, je reçois vos ordres. »

Sans un regard à White, Phaulkon se dépêcha de grimper sur le pont.

Une yole se dirigeait vers le *Curtana*. Phaulkon se protégea les yeux du soleil de fin d'après-midi pour regarder en direction de la mer. Deux navires étaient mouillés au large. Ils étaient trop éloignés pour qu'il pût voir leur pavillon, mais ils ressemblaient à des bâtiments de guerre anglais. Il tourna le regard vers le port. Les innombrables pirogues indigènes continuaient à faire le guet, tout en gardant prudemment leurs distances.

La yole se rangea le long du *Curtana*. Il y avait cinq hommes à son bord. L'un d'eux se leva et parla avec l'officier de quart. Le nouveau venu portait un uniforme d'officier de la marine britannique, les autres étaient des rameurs. Il y eut un bref échange ; l'officier de quart salua et s'éloigna d'un pas décidé. Quelques minutes plus tard, un officier supérieur apparut sur le pont en boitant fortement. Sans doute le capitaine Weltden, songea Phaulkon. Il descendit lentement dans la yole qui regagna le large.

Quelques instants plus tard, le *Curtana* mettait à la mer une petite embarcation qui se dirigea vers le *Résolution*. Phaulkon s'abrita derrière le grand mât et ordonna aux deux marins anglais de Jamieson de l'accueillir. Ce n'était un secret pour personne que la majorité de l'équipage du *Résolution* était anglaise, et Phaulkon ne voulait pas éveiller les soupçons du *Curtana* en laissant voir à un membre quelconque de son équipage qu'il y avait tant de Siamois à bord. Deux des gardes de Phaulkon se tenaient dans l'ombre avec lui, le mousquet braqué sur les hommes de Jamieson pour s'assurer de leur coopération.

La petite embarcation accosta. Un des hommes se leva et salua les deux matelots anglais. Puis il leur tendit un morceau de papier. Les rameurs s'enquirent de la santé de White et repartirent après avoir échangé quelques plaisanteries.

On apporta le message à Phaulkon. Plié à la hâte, il était adressé au seigneur White dont le nom avait été griffonné. Phaulkon l'ouvrit et lut le message suivant : « Le gouverneur Yale est arrivé. Ne vous inquiétez pas, notre accord tient toujours. Attendez mon retour. » C'était signé Anthony Weltden.

Phaulkon relut attentivement le mot. Il se demanda à quel accord Weltden faisait allusion et pourquoi White ne devait pas s'inquiéter. On avait l'impression que l'arrivée de Yale pourrait menacer quelque plan concocté par les deux hommes. Et pourquoi Yale était-il arrivé avec deux bâtiments de guerre ? Avec le *Curtana*, cela faisait désormais trois navires armés de la Compagnie dans les eaux de Mergui. Mauvais signe. Les intentions de Yale ne pouvaient guère être amicales. En ce qui concernait Weltden, son allié commandait toujours le *Résolution*. Dieu seul savait quelles décisions hâtives il pourrait prendre en conséquence.

Plus Phaulkon réfléchissait à la question, plus il en concluait qu'il ne pouvait se permettre d'attendre que Yale passât à l'action le premier.

Il ordonna que l'on mît à la mer une des yoles du *Résolution*.

Al

« Ohé ! Du bateau ! » La voix de la vigie de la *Perle* héla la yole qui se dirigeait vers l'immense navire de guerre. Phaulkon dénombra quarante-huit sabords.

Pas loin sous le vent, se trouvait l'autre bâtiment de guerre anglais. Phaulkon pouvait juste en distinguer le nom : *YEperx'ier*.

« Constantin Phaulkon, Barcalon de Siam. Je suis venu voir le gouverneur Yale. »

Il y eut un silence. Puis, tout à coup, le pont de la *Perle* s'anima. Une douzaine d'hommes d'équipage convergèrent vers le bastingage pour contempler l'embarcation qui transportait la figure légendaire du Barcalon. L'officier de quart courut informer le gouverneur. Il y eut un brouhaha d'excitation à mesure que les matelots accouraient plus nombreux pour voir le spectacle. Pouvait-il s'agir réellement du Grand Barcalon, dans une simple yole, avec seulement deux rameurs prosternés ?

Un certain temps s'écoula avant qu'une silhouette corpulente, en haut-de-chausses et veste lacée, ne franchît le pont à grandes enjambées et ne se penchât au bastingage. Puis deux hommes en uniforme de capitaine firent leur apparition. Weltden et le capitaine de la *Perle*, se dit Phaulkon. Il regarda le

gouverneur Yale. Il était d'aspect imposant, encore que trop vêtu pour le climat. Une abondante perruque grise, divisée au milieu, d'où déferlaient des vagues régulières de bouclettes, lui ornait le chef.

« Seigneur Phaulkon ? »

Phaulkon s'inclina. « A votre service, gouverneur. »

Le gouverneur baissa son long nez pour contempler son visiteur. « Pardonnez-moi mon incrédulité, monsieur, dit-il, mais j'ai toujours été enclin à croire que le Barcalon de Siam voyageait avec une suite assez importante.

— C'est d'ordinaire le cas, gouverneur, à moins que les circonstances n'en décident autrement. Dans le cas présent, il m'a semblé préférable de faire preuve de retenue. Je n'aurais pas voulu que mon escorte habituelle de plus de cent hommes rende nerveux votre équipage puissamment armé. » Il sourit. « Puis-je avoir la permission de monter à bord ?

— Permission accordée. »

Phaulkon gravit seul l'échelle du navire sous les yeux des matelots de la *Perle* qui le regardaient bouche bée. Bientôt, il se trouva face à face avec le gouverneur. Difficile d'imaginer un contraste plus frappant que celui qu'offraient les deux hommes. L'un, corpulent, portant perruque et habits européens de cérémonie ; l'autre, mince, les cheveux raides, vêtu d'un panung et d'une chemise de mandarin. Il émanait cependant de tous deux un air d'autorité et de confiance en soi.

« Permettez-moi de vous présenter les capitaines Weltden et Perriman », dit le gouverneur.

Phaulkon s'inclina devant les deux officiers. « Les exploits du capitaine Weltden à Mergui font l'objet de toutes les conversations », répliqua-t-il avec un fin sourire.

Le gouverneur ne fit pas de commentaire. « Vou-lez-vous que nous descendions dans ma cabine ?

— Excellente idée, gouverneur, si vous entendez par là seulement nous deux.
»

Yale fixa Phaulkon du regard, puis hocha brièvement la tête pour congédier Weltden et Perriman.

La cabine du gouverneur était à la fois pratique et luxueuse : un confortable divan de Perse contre une des cloisons et, dans les recoins, de lourdes chaises sculptées de Goa. Des vases, des urnes et des statuettes orientales décoraient petites tables et niches. Un bureau d'acajou occupait le centre de la pièce.

Yale derrière son bureau et fit signe à son hôte de s'asseoir en face de lui. Phaulkon fut le premier à parler.

« Gouverneur, je suppose que vous n'êtes pas arrivé en si grande force que pour réclamer votre compensation.

— C'est exact, seigneur Phaulkon.

— Le fait que vous soyez venu en personne dénote un certain manque de confiance en Samuel White.

Je dois dire que je vous comprends. Il est devenu la bête noire du Siam.

— Il est dommage qu'il ait représenté votre pays si longtemps, fit remarquer Yale.

— En effet, gouverneur. Mais ses fonctions touchent à leur fin. Je suis prêt à le remettre entre vos mains ainsi que la totalité de la compensation qui vous est due. » Phaulkon sourit. « Votre mission ici sera quasiment achevée avant d'avoir commencé.

— Elle aurait pu l'être si je ne venais d'apprendre que plusieurs dizaines de sujets du roi Jacques ont été brutalement massacrés par les Siamois.

— Les coupables en sont les Maures rebelles, et non les Siamois, gouverneur. Et leur soulèvement est une question de politique intérieure. Le gouvernement siamois s'occupera des responsables. Mes troupes sont en train d'effectuer une rafle parmi eux. Votre responsabilité doit se limiter à l'objet de votre mission : le recouvrement de la compensation et l'arrestation de Samuel White. » Phaulkon lut l'obstination dans les yeux de Yale. Il ne se laisserait pas dissuader si facilement. « Ou bien vous réalisez vos objectifs, gouverneur, et vous partez, ou bien vous restez pour affronter la furie des Maures et les forces françaises au grand complet. Les premiers sont déterminés à tuer tout Anglais qui se présente à leur yeux, et la flotte des seconds ne verra pas d'un bon œil la présence ici de trois bâtiments de guerre anglais.

— Quelle flotte française ? demanda Yale avec dérision. Je n'ai pas vu un seul bateau français dans le port, à moins que les Français ne se soient mis à se

déplacer en pirogue.

— Les navires ont appareillé de Songkhla il y a plus de trois semaines et vont arriver ici d'un moment à l'autre. » Phaulkon sourit. « C'est pourquoi je suis ici : pour les accueillir.

— Comme le moment est bien choisi ! Mais permettez-moi de suggérer que vous êtes plutôt ici pour vous occuper d'un soulèvement général de la population locale.

— Vous osez mettre ma parole en doute, monsieur ! s'écria Phaulkon, soudain en colère. Je n'ai aucun besoin de m'expliquer devant vous, ni devant qui que ce soit d'autre. Mais pour votre instruction, gouverneur, sachez que le massacre s'est produit la nuit dernière. Je n'aurais guère pu être au courant alors qu'il faut dix jours pour venir d'Ayuthia. »

Yale l'observa avec soin. « Alors, vous vous proposez de livrer Mergui aux Français ? »

Phaulkon reprima sa colère. Le ton et les manières dédaigneuses de Yale l'exaspéraient.

« Non, gouverneur, il ne s'agit pas de cela, répondit-il avec un calme apparent. Je leur donne un comptoir commercial. Ils arrivent en force parce que je leur ai demandé d'amener un important contingent de soldats, pour prendre la relève au fort de Bangkok où la discipline s'est relâchée. Non, monsieur, c'est Ivatt qui sera gouverneur de Mergui et non un Français. »

L'intérêt de Yale était visiblement éveillé. « Thomas Ivatt ?

— Oui, vous le connaissez. Et vous savez combien il est dévoué au Siam. Il serait aussi peu disposé que vous à voir les Français maîtres de Mergui. Plus important encore, je n'ai personnellement aucune intention de placer Mergui sous une hégémonie autre que siamoise. Ivatt est déjà ici, poursuivit Phaulkon avant que Yale eût pu prendre la parole. Il sera nommé gouverneur sur-le-champ et les auteurs du soulèvement répondront de leurs crimes devant lui. Mais, puisque nous parlons de problèmes locaux, gouverneur, je crois que vous en avez vous-même un sur les bras. » Il chercha à l'intérieur de sa chemise. « Ce message envoyé par votre capitaine Weltden était destiné à Samuel White à bord du *Résolution*, dit-il en tendant le mot à Yale. Je l'ai intercepté. Je ne sais pas ce que ces deux hommes ont manigancé ensemble, mais je suis certain que vous voudrez vous en occuper. »

Yale regarda la lettre et se renfroga. Les choses ne se passaient pas tout à fait

comme il l'avait prévu. D'abord, il ne s'était pas attendu à trouver Phaulkon ici. Ni les Français si tôt. Ni enfin ce message. Comme sir Joshua Childe à Londres demandait des comptes à tout employé de haut rang, passé ou présent, qui à son avis ternissait la réputation de la Compagnie, ce n'était guère le moment de se retrouver avec des accusations de marchés en sous-main visant un de ses capitaines. C'était de lui, après tout, que Weltden avait reçu l'ordre de traiter avec White, et les capitaines tant de la *Perle* que de *YEpervier* étaient, par la force des choses, au courant des faits en gros sinon en détail.

Peut-être devrait-il sauver les meubles et partir comme Phaulkon l'y incitait. Il aurait au moins la compensation — et White. Il n'aurait pas Mergui, mais les Français, à en croire Phaulkon, ne l'auraient pas non plus. Il avait beau se méfier du diable rusé qui lui faisait face, son instinct lui disait que Phaulkon disait la vérité. Il était de notoriété publique que les Français étaient installés en force à Ayuthia, et il était logique qu'ils veuillent étendre leur influence à Mergui. Quelles étaient de toute façon les autres possibilités ? Perdre la compensation et White ? Affronter simultanément les Français, les Maures et les troupes de Phaulkon ? Décidément les chances étaient contre lui.

Phaulkon avait perçu la déconvenue de Yale, et il jugea qu'il était temps de partir. Il se leva.

« Si vous voulez bien m'excuser, gouverneur, j'ai des affaires urgentes à régler. Je vous envoie immédiatement la compensation, et White, pour que vous puissiez vous éclipser avant l'arrivée de la flotte française. »

Yale le regarda malgré lui avec respect. Au fond de lui-même, il savait qu'il avait affaire à forte partie. Il prit sa décision. Si Phaulkon lui remettait effectivement White et la totalité de la compensation, il retournerait à Madras. Sinon, il resterait et mettrait Phaulkon au pied du mur.

Il se leva à son tour. « Vous comprendrez, seigneur Phaulkon, que Sa Majesté le roi Jacques considérerait toute occupation de Mergui par une puissance étrangère comme une menace sérieuse pour les intérêts anglais dans le golfe du Bengale.

— Tout comme le roi de Siam le ferait, s'agissant des intérêts siamois », répondit Phaulkon.

Rob Jamieson se réveilla d'humeur massacrate. C'était sa deuxième nuit hors du *Résolution* et ses cauchemars empiraient. Il s'assit dans sa chaloupe et se frotta les yeux avec irritation. L'aube approchait. Quel cirque il y avait eu ! Il avait commencé à se demander si Davenport savait ce qu'il faisait. Ses

hommes et lui avaient passé la première nuit dans les chaloupes en lisière de la mangrove infestée d'iguanes, incapables de trouver la grotte où White était censé être caché. Mais Davenport lui avait assuré qu'il pourrait la trouver au grand jour et ils étaient repartis avant l'aube. Ils avaient continué à remonter la côte pendant trois heures. Seule l'idée du document que White avait en sa possession avait permis à Jamieson de continuer.

Finalement, ils avaient débarqué. Après une marche interminable à travers un dédale de rizières, ils étaient arrivés à une immense grotte taillée dans le roc. Ils n'avaient rencontré personne en cours de route, et l'endroit, en dépit des rizières avoisinantes, avait semblé désert. Davenport s'était précipité le premier en appelant White. Il était ressorti quelques minutes plus tard l'air très abattu, tenant une petite fiole d'eau.

« Il est parti, avait-il dit. C'est tout ce que j'ai trouvé. »

Bien que Davenport eût déclaré qu'il connaissait une autre grotte plus haut sur la côte, Jamieson avait carrément juré et refusé de continuer à chercher.

« J'en ai assez. Je ne peux pas en vouloir à Sam de s'être sorti de ce trou. Peut-être qu'il est allé vérifier le trésor qu'on a déposé dans l'entrepôt. Encore que je n'arrive pas à le croire bête à ce point. »

Davenport l'avait regardé bouche bée. « Je croyais que le trésor était sur le *Résolution*.

— Une partie, y compris ma part, et c'est là que je veux retourner. » Voyant l'air perplexe de Davenport, il avait poursuivi : « Il ne vous a donc pas parlé du trésor qu'on a caché dans l'entrepôt ? C'est pourtant ce qu'on a fait, dans le grand qui se trouve au bout du quai. Rapport aux Anglais qu'il fallait contenter. Ce devait être ce document que vous avez mentionné, encore que, si c'est le cas, ce morceau de papier vaut bougrement cher. Mais on ne peut pas rester là à jacasser. Je veux être à bord du *Résolution* avant la tombée de la nuit. »

Davenport avait l'air pensif lorsque, ayant regagné les chaloupes, ils avaient rebroussé chemin.

A la grande fureur de Jamieson, Davenport s'était ensuite perdu dans la multitude de rizières, toutes identiques. Lorsqu'ils avaient rejoint le rivage et retrouvé les chaloupes un peu plus haut sur la côte, il ne restait plus que deux ou trois heures avant la tombée de la nuit et ils étaient épuisés. Ils avaient été forcés de s'abriter une fois de plus dans la mangrove.

Jamieson réveilla brusquement ses hommes. « Allez, les gars ! Il faut atteindre Mergui avant l'aube et arriver au *Résolution* avant que les pirogues indigènes ne nous repèrent. »

Dans l'autre chaloupe, Davenport déplia ses longues jambes et s'étira. Les hommes se mirent à ramer, se relayant pour atteindre une vitesse maximale. Mais Jamieson n'avait pas compté sur la rapi-dité du lever du jour sous les tropiques. Ils venaient tout juste d'entrer dans le golfe quand une lueur rose se mit à éclairer le ciel.

Jamieson lâcha une bordée d'injures. Le port grouillerait-il encore d'embarcations indigènes ou auraient-ils le temps de prendre la fuite avant qu'on ne les repérât ? Jamieson regarda la crête des collines, derrière Mergui, à l'endroit où le soleil apparaîtrait. Il sursauta. Que diable !... Il cligna des yeux pour mieux voir. Sur toute la longueur de la colline, une colonne sombre se mouvait lentement et se précisait peu à peu en atteignant la crête. Il attendit, fasciné. Ses hommes regardaient également les collines, et Davenport avait les mains jointes comme s'il priait. Soudain le disque du soleil éclaircit l'horizon et les formes se découpèrent avec netteté. Des éléphants de guerre ! Les premiers rayons du soleil brillèrent sur leur harnais. A perte de vue, plus de deux cents d'entre eux étaient déployés en ligne de front.

Jamieson se retourna vers ses hommes. « Je ne reste pas ici. Partons, les gars ! » Certains se remirent à ramer tandis que d'autres hésitaient. Ils regardèrent vers le golfe, scrutant l'eau en quête de pirogues indigènes, mais un promontoire, juste devant eux, leur bouchait la vue.

« On peut y arriver, les gars, dit Jamieson d'un ton encourageant. Vous venez, Davenport ?

— Non, merci, je vais tenter ma chance à terre. »

Bon débarras, se dit Jamieson. « Allez, les gars, on y va ! »

Davenport regagna le rivage à pied, résolu à trouver un moyen de rejoindre les éléphants. Il avançait laborieusement à travers les marais, surveillant les crocodiles du coin de l'œil, et finit par émerger sur la terre ferme. Il grimpa sur une haute dune et se retourna pour observer la progression de Jamieson. A présent, la lumière était beaucoup plus intense ; de sa position avantageuse, il avait une bonne vue sur le golfe. Il blêmit : derrière le petit promontoire se trouvaient une vingtaine de pirogues indigènes. Jamieson n'avait aucune chance. Il resta figé sur place, n'osant prévenir jusqu'à ce que des voix, derrière lui, l'obligent à se baisser subitement. Le visage dans le sable, il respirait à grand-peine. Les voix se rapprochèrent puis s'estompèrent peu à

peu. Il resta encore un certain temps immobile. Quand il se releva, il n'y avait plus trace des hommes de Jamieson. Seules quelques chaloupes retournées flottaient au vent. Il frissonna.

Il scruta une fois de plus le golfe. Au loin, un peu à tribord du *Curtana* et du *Résolution*, il y avait un troisième vaisseau. C'était un grand bâtiment de guerre, et à son profil il vit qu'il n'était pas anglais. Il se remit en route en pressant le pas. Plus vite il retrouverait Ivatt, mieux ce serait.

Ivatt, assis bien droit dans son hoddah orné de sculptures, contemplait la scène de dévastation. Son cœur se serra. Où qu'il regardât, il voyait les ruines calcinées de dizaines de maisons. Que s'était-il donc passé ? Il considéra la colline où vivait White. Sa demeure avait tout bonnement disparu. Ses yeux s'aventurèrent plus haut. La maison de Burnaby aussi. Il fut pris de nausée. Le long de la colline, il n'y avait que des poches vides, carbonisées. Seul le devant du port semblait avoir été épargné. Les entrepôts sur le quai étaient intacts et les étals de nourriture, avec leur toit de fortune, étaient toujours là. Il était arrivé la veille, au crépuscule, trop tard pour remarquer quoi que ce fût d'inhabituel, et avait campé derrière la crête des collines en attendant l'aube.

Comme le soleil se levait derrière lui et qu'il pouvait voir plus loin, il fixa l'océan miroitant. Le port grouillait de pirogues. Il vit une vingtaine d'entre elles intercepter quatre embarcations, qui paraissaient se diriger vers la mer, et s'attaquer à leurs occupants. Que se passait-il ? Un terrible pressentiment s'empara de lui. Les pirogues étaient d'un modèle indigène tandis que les embarcations étaient du type utilisé par les Européens.

Il aperçut le *Résolution* au loin. Impossible de ne pas reconnaître ses hauts mâts et sa poupe bien arrondie. Près de lui, était mouillé un autre trois-mâts, presque aussi grand. Mais un vrai colosse se trouvait à une certaine distance à tribord des deux vaisseaux. Son cœur battit plus vite lorsqu'il reconnut ses courbes élancées. C'était un vaisseau français. Vaudricourt était arrivé. Soudain, il comprit la situation. Bien sûr ! C'était le bâtiment de guerre qui avait dévasté les coteaux de Mergui. Il avait sans doute arrêté de tirer au crépuscule. Les coups de canon reprendraient à l'aube. Etrange, pourtant, qu'il n'eût pas entendu tirer. Peut-être la chose ne s'était-elle pas passée la veille mais le jour précédent et la ville s'était-elle déjà rendue. De toute façon, il n'y avait pas de temps à perdre.

Il parla vite à son mahout qui donna un coup de crochet acéré à son éléphant. L'énorme bête fit pesamment demi-tour et avança sur la crête de la colline. A mesure qu'il passait dans les rangs, Ivatt distribuait des ordres. Il fallait amener les canons à l'avant et les préparer à entrer en action immédiatement. Dieu merci ! Dularic et ses bombardiers étaient retournés à Tenasserim la nuit

précédente. Ils avaient fait du bon travail. Seuls trois des canons avaient dû être abandonnés au cours de la difficile traversée de la jungle, et ils avaient bien avancé avec le reste de l'artillerie — neuf canons de longue portée. Dularic, assurant à Ivatt que tout allait bien, s'était excusé en précisant que le général Desfarges lui avait enjoint de rentrer à Bangkok dès que sa mission serait accomplie. Il passerait la nuit à Tenasserim pour la première étape de son voyage de retour.

Quand Ivatt vit que les canons étaient tous en place, il donna pour dernière instruction aux mahouts de contenir leurs bêtes. Puis il désigna du doigt le vaisseau français. « C'est votre cible. Visez-la bien ! » Ses canonniers, tout nouvellement entraînés, firent quelques derniers ajustements. Ivatt leva le bras droit. Peu après, la sonnerie de deux cent cinquante clairons brisait le silence du golfe. Il donna l'ordre de tirer.

La chaloupe du *Résolution* se dirigeait doucement vers l'immense bâtiment de guerre français. Le cœur de Phaulkon battait plus vite à mesure que la masse se rapprochait.

Il faisait plus clair de minute en minute. Il se retourna et vit que Vitoon se dirigeait vers la *Perle* pour porter son message à Yale. Phaulkon y expliquait que le premier vaisseau français était arrivé et qu'il allait le saluer. Il ajoutait qu'il avait ordonné qu'on interrompît temporairement le transfert de l'or, car il voulait superviser lui-même le chargement. Les opérations reprendraient dès son retour sur le *Résolution*. En attendant, la *Perle* et *YEpervier* devaient rester où ils étaient et ne faire aucune manœuvre suspecte. Il entendait rassurer les Français en leur disant que la mission anglaise était purement commerciale.

En réalité, Phaulkon avait besoin de la présence anglaise un peu plus longtemps, et le reste de l'or fournissait une motivation parfaite. On en avait transféré un peu moins de la moitié à bord de la *Perle*, la veille au soir. Les lingots étaient lourds et le crépuscule était tombé avant que ses deux derniers bateaux aient pu transborder de quoi couvrir la totalité de la compensation. Heureusement aussi, Phaulkon n'avait pas encore livré Sam White, moins par intuition que parce qu'il trouvait juste que White vît de ses yeux sa fortune s'amenuiser. L'idée lui avait beaucoup plu. Quelle punition plus appropriée pour l'ex-mâitre du port que d'être assis dans la cale à regarder les caisses de son trésor disparaître les unes après les autres ?

« *Qui va là ?* » La voix déchira l'aube naissante.

Phaulkon se dressa dans sa chaloupe. « Le comte de Faucon. Je suis seul et sans arme. Je dois parler de toute urgence au chef d'escadre Vaudricourt.

— Attendez là. »

Phaulkon ordonna à ses rameurs de rester immobiles. Il entendit un tumulte grandissant : un certain nombre d'officiers vinrent se pencher au bastingage pour l'apercevoir. Quand ils se furent assurés qu'il était bien seul et sans arme, ils l'invitèrent à monter à bord. Quelques instants plus tard, il était sur le gaillard d'arrière, face à un Vaudricourt ébaubi, en haut-de-chausses de cuir et bas de soie blancs. Le capitaine Saint-Clair, brûlé par le soleil et tête nue, se tenait à son côté.

« Mon Seigneur, c'est... euh, tout à fait inattendu, commença Vaudricourt. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

— Je parlerai sans ambages, monsieur, car nous n'avons pas beaucoup de temps. Je suis venu vous mettre en garde. Vous courez un danger très grave. Les Anglais sont ici en force pour défendre Mergui. Je sais que vous n'avez qu'un vaisseau. Le général Desfarges me l'a dit. Les Anglais de leur côté en ont quatre. Vous pouvez en apercevoir deux. » Il désigna du doigt le *Curtana* et le *Résolution*. « Les autres seront visibles dans un moment quand le jour se sera complètement levé. Ce sont des bâtiments de guerre de quarante-huit canons chacun. Ils vous attendent et n'hésiteront pas à tirer. »

Vaudricourt lança un regard inquiet dans la direction du *Curtana* et du *Résolution*. Prenant le capitaine Saint-Clair à part, il s'entretint avec lui.

Quelques instants plus tard, le capitaine fit venir le lieutenant.

« Faites charger et avancer les canons, ordonna-t-il.

— Capitaine, écoutez-moi, dit Phaulkon avec détermination. Non seulement vous êtes cerné sur mer mais mes armées vous attendent aussi à terre. La ville est bien fortifiée. Vous n'avez aucune chance. »

Vaudricourt et Saint-Clair regardèrent tous deux en direction du port, puis de nouveau vers la mer. La brume matinale se dissipait rapidement et deux autres formes apparaissaient lentement au loin.

« Vigie ! beugla Saint-Clair en regardant en l'air. Que voyez-vous sous le vent ?

— Vous ne pouvez attaquer simultanément les Anglais sur mer et les Siamois sur terre ! insista Phaulkon dont les yeux lançaient des éclairs de colère. C'est de la folie. Je vous dis cela en tant qu'ami de la France, pour vous donner une

chance de salut. »

Vaudricourt fit volte-face. « Si vous étiez un si grand ami de la France, monsieur, vous n'auriez pas conclu ce marché avec les Anglais. Quant à nos chances, elles ne peuvent pas être aussi mauvaises que vous le dites, en tout cas pas tant que nous vous avons à bord. Personne ne nous tirera dessus.

— Deux bâtiments de guerre, capitaine, un de quarante-huit canons et un... » La voix de la vigie fut noyée par la sonnerie stridente d'une multitude de clairons qui résonna à travers le golfe.

Toutes les têtes se tournèrent dans la direction des collines lointaines sur la crête desquelles était alignée une longue rangée d'éléphants miniatures. Une lourde détonation retentit. Un panache d'eau s'éleva dans les airs non loin de la poupe du *Gaillard*.

Vaudricourt saisit Phaulkon par le bras. « Par ici ! » dit-il, le traînant à moitié dans l'ecoutille. Au pied de l'escalier, Phaulkon se dégagea avec un mouvement violent au moment même où une deuxième salve ébranlait le vaisseau. La voix de Saint-Clair hurla un ordre en direction du pont : « A tribord toute ! Préparez-vous à viser !

— Ecoutez, monsieur, lança Phaulkon d'une traite, si vous partez maintenant, la France pourra garder sa position d'influence au Siam. Si vous restez, vous et vos hommes mourrez et la colère de mon souverain, le roi Narai, sera sans bornes. Le général Desfarges est à Bangkok sous surveillance. Il ne mènera pas ses hommes à la conquête d'Ayuthia. » Phaulkon fouilla dans sa chemise et en sortit une lettre. « Tenez, lisez ceci. » C'était une lettre que Phaulkon avait extorquée à Desfarges avant de partir. Le général y remerciait Phaulkon d'avoir épargné sa vie et de lui permettre de rester à Bangkok malgré les révélations concernant la trahison des Français.

Vaudricourt examina la lettre et regarda Phaulkon d'un air consterné.

« L'artillerie sur la colline n'est pas au courant de ma présence sur ce vaisseau, monsieur. Les canons vont nous couler. Si vous ripostez, les Anglais vont également ouvrir le feu. Donnez l'ordre à Saint-Clair de partir, sinon nous mourrons ensemble. »

Une explosion les envoya tous deux contre le bastingage du navire. Vaudricourt se releva le premier, frottant sa tempe contusionnée et gravit quatre à quatre l'escalier des cabines.

« Capitaine ! cria-t-il. Donnez l'ordre de mettre à la voile ! »

Phaulkon lui emboîta le pas. Le chaos régnait sur le pont. La dernière salve avait fracassé le bastingage de la poupe et légèrement blessé deux hommes. Des officiers essayaient d'évaluer les dégâts, l'équipage exécutait fébrilement l'ordre de Saint-Clair, tout le monde criait en même temps. Personne ne remarqua que Phaulkon descendait dans sa chaloupe.

Il ordonna à ses hommes terrifiés de commencer à ramer. Ils arrêterent d'écoper et saisirent leurs avirons. Alors que la chaloupe s'éloignait, Phaulkon regarda devant lui, le cœur serré. Une bonne centaine de brasses le séparait du *Résolution* : il serait une cible facile sur laquelle les canonnières pourraient pratiquer leurs tout nouveaux talents. Il ferma les yeux et pria.

Davenport redoubla son allure quand il entendit la sonnerie de clairon précédant la première salve. La crête de la colline se trouvait maintenant juste au-dessus de lui. Il était hors d'haleine et ses jambes flageolaient sous l'effort, mais il fallait qu'il atteignît Ivatt pour le prévenir que Phaulkon se trouvait à bord du *Résolution*. Si Phaulkon venait à mourir, tous ses espoirs et toutes ses aspirations périraient avec lui.

Il entendit une deuxième salve et s'obligea à poursuivre. Juste au-dessus de lui, il apercevait maintenant un éléphant. Dans un dernier effort désespéré, il atteignit le sommet au moment précis où retentissait une troisième salve qui lui brisa presque le tympan.

Pantelant, il avança avec difficulté le long de la crête et regarda la longue rangée d'éléphants. L'odeur de la poudre était suffocante. Le soldat le plus proche fit volte-face, et fixa Davenport d'un air soupçonneux.

« Le seigneur Ivatt ! marmonna Davenport d'une voix faible. Emmenez-moi auprès du seigneur Ivatt. »

Le soldat lui fit signe de le suivre. Les genoux de Davenport se dérobaient sous lui, mais il persévéra.

Il se trouva enfin au pied d'un éléphant gigantesque. Ivatt le considéra du haut de son hoddah.

« Francis ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Arrêtez le tir ! s'écria Davenport d'une voix désespérée. Le seigneur Phaulkon est à bord ! »

Ivatt ne se le fit pas dire deux fois. Il donna immédiatement ordre de cesser le

feu. L'idée ne lui traversa pas un seul instant l'esprit que Davenport faisait allusion à autre chose qu'au vaisseau français.

Phaulkon n'arrivait pas à y croire. Ses prières avaient été exaucées. La canonnade s'était arrêtée.

Alors qu'il accostait le *Résolution*, il se retourna pour regarder le vaisseau français. Toutes voiles gonflées, le *Gaillard* voguait vers le large. Il ferait probablement escale à Pondichéry pour réparer. Il poussa un soupir de soulagement.

Il monta à bord du *Résolution* et ordonna la reprise immédiate du transfert de l'or sur la *Perle*. Toutes les embarcations disponibles devaient être réquisitionnées pour accélérer les opérations. Puis il écrivit un autre mot à Yale pour lui expliquer que ses batteries à terre étaient servies par des Siamois qui, bien que tireurs d'élite, étaient incapables de faire la différence entre un navire anglais et un navire français. L'arrivée d'un autre vaisseau armé les avait manifestement rendus nerveux et ils avaient ouvert le feu. Il ajoutait qu'il était impatient de se rendre à terre pour éviter d'autres malentendus et qu'à cet effet il demandait des embarcations supplémentaires à la *Perle* afin de hâter le transbordement de l'or.

Phaulkon jugeait peu probable que Yale conclût à un désaccord entre les Français et lui : même si les explications fournies pour la récente attaque paraissaient bizarres, elles seraient crues faute de mieux. En outre, Yale avait-il vraiment le choix ? Il avait pu voir la puissance de feu des canons à terre et le long alignement d'éléphants de guerre, clairement visible, le long de la crête — spectacle plutôt décourageant. Il leva les yeux... et fit la grimace. Les bêtes étaient parties ! Qu'est-ce qu'Ivatt pouvait bien fabriquer ?

Phaulkon affecta tous les hommes disponibles au transport de l'or et offrit à chacun d'eux un lingot entier en guise de récompense. Les hommes travaillaient comme des forcenés. Il avait rarement vu une telle fourmilière. Des équipes de rameurs et d'hommes d'équipage faisaient passer sans interruption les lourds lingots de la cale du *Résolution* sur le pont de la *Perle*.

Enfin la tâche fut accomplie, et le dernier article — sous la forme d'un Samuel White sombre et défait — émergea en clignant des yeux à la lumière du soleil. Alors qu'on l'escortait jusqu'à l'embarcation qui l'attendait, il se tourna vers Phaulkon :

« Ce n'est pas une façon de traiter le frère de votre bienfaiteur, Constant. Que Dieu vous punisse pour une telle trahison !

— Il me punira peut-être pour beaucoup de choses, Samuel. Mais je doute que celle-ci en fasse partie. »

Ce furent les dernières paroles que les deux hommes échangèrent. Tandis que la chaloupe se dirigeait vers la *Perle*, Phaulkon rassembla sa garde et se prépara à se rendre à terre.

Le soleil était haut dans le ciel. Phaulkon inclina son bonnet conique sur son front pour se protéger. Comme son bateau s'approchait du débarcadère, il contempla le spectacle éblouissant qui l'attendait. Tout le long du port, le régiment d'éléphants de guerre au grand complet était déployé face à l'océan. Ils étaient magnifiques : côte à côte, ornés de couvertures en brocart rouge et or, couverts d'un splendide assortiment de plumes. L'animal situé au centre dépassait les autres de deux pieds ; sur son dos oscillait un hoddah richement ouvragé, jusqu'à présent privé d'occupant.

Un mahout et deux soldats étaient assis à califourchon sur chacune des bêtes. Lorsque l'embarcation du Barcalon s'immobilisa, des vingtaines de soldats levèrent leur clairon et firent entendre une note officielle de bienvenue. Puis ils se prosternèrent sur le dos des éléphants. Au moment où Phaulkon émergea de son bateau, les bêtes majestueuses, aiguillonnées par leur mahout, s'agenouillèrent en chœur.

L'éléphant gigantesque se releva et marcha pesamment vers lui. Il se tint devant Phaulkon et étira sa trompe. Phaulkon s'avança. D'un mouvement habile, l'éléphant enroula sa trompe autour de la taille du Barcalon et le souleva. Phaulkon fut déposé avec une remarquable douceur dans le hoddah d'apparat. L'éléphant tourna sur lui-même pour regagner sa place ; de sa nouvelle position, Phaulkon put voir la population de Mergui prosternée par rangs entiers derrière les éléphants. L'ordre avait été restauré par la peur.

Une fois de plus, l'éléphant se tourna pour faire face à l'océan. A ce moment, le sourire de Phaulkon s'élargit. Le *Curtana*, toutes voiles dehors, cinglait vers le large. Au loin la *Perle* et l'*Epervier* mettaient tous deux à la voile.

« Merci, Thomas, dit Phaulkon en jetant un coup d'œil vers l'animal agenouillé à côté de lui. Mais je suis curieux. Pourquoi as-tu arrêté de tirer ? D'autant que ma mort aurait pu faire de toi le prochain Barcalon. »

Ivatt sourit. « C'est Davenport qui a tout gâché, Constant. Il m'a dit où tu étais.

— Tu vas devoir le récompenser.

— Je lui donnerai un lingot d'or. Je crois qu'il y en a un plein entrepôt à notre

droite. Il semble que White ait vraiment eu l'intention de payer la compensation.

— Tu dois l'utiliser pour reconstruire la ville, Thomas. Je suis sûr que Sam White approuverait. Tu peux aussi garder les canons et les éléphants. Je veux que Mergui soit le plus grand bastion du golfe, la forteresse la plus inexpugnable du Siam. Ce sont tes premiers ordres en tant que gouverneur de cette province. Je peux compter sur toi, n'est-ce pas ?

— Fais-moi confiance, Constant. J'ai l'intention d'être le meilleur gouverneur depuis Sam White. »

Phaulkon eut un large sourire. « N'oublie pas que tu n'as pas de frère aîné pour me contenir. » Puis son expression se fit plus sérieuse. « Et maintenant, je dois te dire au revoir, mon ami. Beaucoup de choses m'attendent à Ayuthia.

— Dieu te garde, Constant. »

Phaulkon donna un ordre à son mahout, et le majestueux animal se retourna pour passer le long des rangées d'éléphants agenouillés d'un bout à l'autre du port. Derrière eux, la population entière de Mergui enfonça un peu plus la tête dans la poussière. Ils ne se relevèrent pas avant que le grand pachyderme eût disparu aux regards.